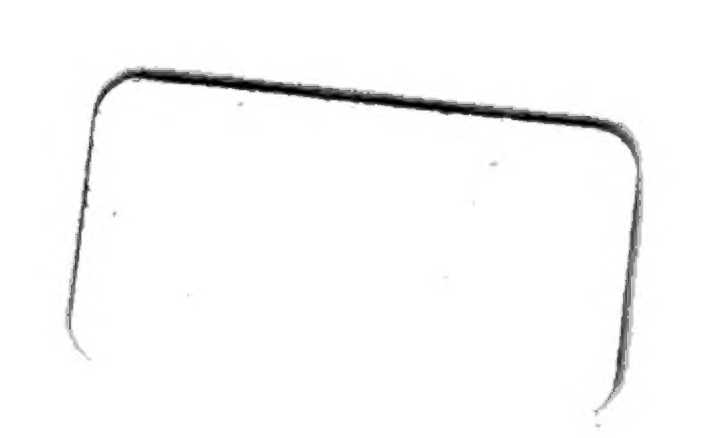
De Lyon à Mediterranean



Digitized by Google

DE LYON

A LA

MÉDITERRANÉE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C^ie^
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

Digitized by Google

COLLECTION DES GUIDES-JOANNE

DE LYON
A LA
MÉDITERRANÉE

PAR

AD. JOANNE ET J. FERRAND

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

ACCOMPAGNÉ DE CARTES ET PLANS

ET ILLUSTRÉ DE 82 VIGNETTES DESSINÉES D'APRÈS NATURE

PAR LANCELOT

PARIS

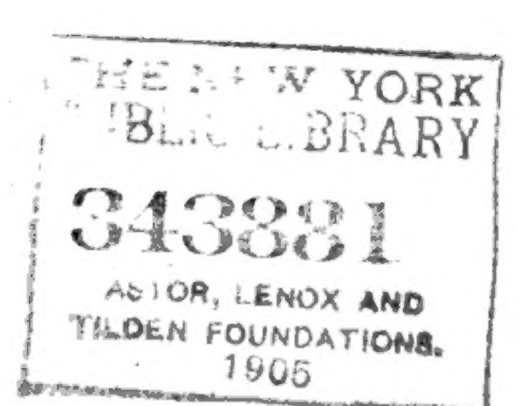
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1862

Droit de traduction réservé

Digitized by Google



Digitized by Google

TABLE MÉTHODIQUE.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES V
LISTE DES GRAVURES VIII
CARTES ET PLANS X
BIBLIOGRAPHIE XI

PREMIÈRE SECTION. — DE LYON A MARSEILLE.

1re *station.* Saint-Fons 2
2e *station.* Feyzin 3
3e *station.* Sérézin 4
4e *station.* Chasse 5
5e *station.* Estressin 7
6e *station.* **Vienne** 7
Excursion à Sainte-Colombe 28
7e *station.* Vaugris 30
8e *station.* Les Roches 32
9e *station.* Le Péage de Roussillon 35
Excursion au château de Roussillon et à l'église de Surieu.. 35
10e *station.* Salaise 39
11e *station.* **Saint-Rambert** 40
Excursion dans la Valloire 41
12e *station.* Andancette 42
Excursions à la Tour d'Albon, aux Ruines du château de Mantaille et à l'église de Champagne 43
13e *station.* Saint-Vallier 46
Excursion dans la vallée de la Galaure, à la Rochetaillée et aux ruines du château des Dauphins de Viennois 47
14e *station.* Serves 49
15e *station.* **Tain** 49
Excursion à Tournon 52
16e *station.* La Roche-de-Glun 54
17e *station.* **Valence** 56
Excursions aux châteaux du Valentin, de Montélier, de Châteaudouble, aux Montagnes du Matin, à Saint-Péray, au château de Beauregard et aux ruines de Crussol 67
18e *station.* Étoile 69

Digitized by Google

19e *station.* Livron.... 71
20e *station.* Loriol 74
21e *station.* Saulce 75
22e *station.* La Coucourde.... 76
Excursion aux ruines de l'ancienne Abbaye et à la basilique de Cruas.... 76
23e *station.* **Montélimar**.... 79
24e *station.* Châteauneuf-du-Rhône 86
Excursion à Viviers.... 87
25e *station.* Donzère 91
Excursion au château de Belle-Eau 94
26e *station.* Pierrelatte 97
Excursions au château de Grignan, au Bourg-Saint-Andéol et à Saint-Paul-Trois-Châteaux.... 97
27e *station.* La Palud.... 112
28e *station.* La Croisière.... 114
Excursions au Pont-Saint-Esprit et à la Chartreuse de Valbonne.... 114
29e *station.* Mondragon.... 121
30e *station.* Mornas.... 122
31e *station.* Piolenc.... 124
32e *station.* **Orange**.... 125
Excursions à Vaison, au Mont-Ventoux et à Carpentras.... 133
33e *station.* Courthezon.... 154
34e *station.* Bédarrides.... 154
35e *station.* Pont de Sorgues.... 155
36e *station.* Le Pontet.... 157
37e *station.* **Avignon**.... 158
Excursions à Villeneuve-lez-Avignon, aux ruines de l'abbaye de Saint-Ruf et du prieuré de Saint-Véran et à la fontaine de Vaucluse.... 190
38e *station.* Barbentane.... 201
39e *station.* Graveson.... 203
40e *station.* **Tarascon**.... 204
Excursion à Saint-Remy 214
41e *station.* Les Ségonnaux.... 218
42e *station.* **Arles**.... 221
Excursions à Trinquetaille, dans la Camargue, aux ruines de l'ancienne abbaye de Mont-Majour, à la montagne de Cordes, à Saint-Gabriel, aux Baux et dans la Crau.... 253
43e *station.* Raphèle.... 268
44e *station.* Saint-Martin de Crau.... 268
45e *station.* Entressens.... 269
46e *station.* Miramas.... 270
47e *station.* **Saint-Chamas**.... 270
Excursion au pont Flavien 271
48e *station.* Berre 273
Excursion à Martigues.... 274
49e *station.* Rognac.... 276
50e *station.* Vitrolles.... 276
51e *station.* Pas-des-Lanciers 277
52e *station.* L'Estaque.... 280

Digitized by Google

53e *station.* **Marseille**.......... 282
Excursions dans la campagne de Marseille, au château Borelly, à Château-Vert, à Marsillo à Veïre, à la Baume de Roland, aux îles de Pomègue et de Ratonneau, au château d'If, à l'île des Pendus, au château des Aygalades, etc.......... 338

DEUXIÈME SECTION. — DE MARSEILLE A TOULON.

1re *station.* La Pomme.......... 339
2e *station.* Saint-Marcel.......... 340
3e *station.* Saint-Menet.......... 340
4e *station.* La Penne.......... 341
5e *station.* Camp-Major.......... 341
6e *station.* **Aubagne**.......... 342
Excursion à Gémenos et à Saint-Pons.......... 344
7e *station.* Cassis.......... 345
Excursions aux Puits de Portmiou, à la grotte de Rayage et au cap Canaille.......... 346
8e *station.* **La Ciotat**.......... 349
Excursion à Ceyreste.......... 351
9e *station.* Saint-Cyr.......... 352
Excursion à la Cadière.......... 352
10e *station.* Bandol.......... 354
11e *station.* Saint-Nazaire et Ollioules.......... 357
Excursions aux gorges d'Ollioules et à Six-Fours.......... 358
12e *station.* La Seyne.......... 360
13e *station.* **Toulon**.......... 361
Excursions au fort La Malgue, au fort Faron et à Saint-Mandrier.......... 380

TROISIÈME SECTION. — DE ROGNAC A AIX.

1re *station.* Velaux.......... 383
Excursion à Ventabren.......... 384
2e *station.* Roquefavour.......... 384
Excursion à l'Ermitage de Saint-Honorat.......... 387
3e *station.* Les Milles.......... 387
4e *station.* **Aix**.......... 388
Excursions à la tour de Keïrié, à Entremont, au Tholonet, au mont Sainte-Victoire, à Saint-Antonin, à Vauvenargues, aux ruines du château de Puyricard, au château de Mayrargues, à la bastide du roi René, au pic de Notre-Dame-des-Anges, etc.......... 394

QUATRIÈME SECTION. — DE LIVRON A PRIVAS.

1re *station.* La Voulte.......... 396
2e *station.* Le Pouzin.......... 398
3e *station.* Chomérac.......... 399
4e *station.* Le Minerai.......... 400

Digitized by Google

5e *station.* **Privas**.. 40
Excursions aux ruines du château de Saint-Étienne de Boulogne, aux rampes de Montbrul, à Antraigues et dans la vallée de la Volane.. 406

CINQUIÈME SECTION. — DE TARASCON A CETTE.

1re *station.* **Beaucaire**.. 407
2e *station.* Bellegarde.. 413
3e *station.* Manduel.. 413
4e *station.* Marguerittes.. 414
5e *station.* **Nîmes**.. 414
Excursions dans la plaine du Vistre, dans les Garrigues et au Pont du Gard.. 440
6e *station.* Saint-Césaire.. 445
7e *station.* Milhaud.. 445
8e *station.* Bernis.. 445
9e *station.* Uchaud.. 445
10e *station.* Vergèze.. 446
11e *station.* Aigues-Vives.. 446
12e *station.* Grand-Gallargues.. 447
Excursion au pont romain d'Ambrusium.. 447
13e *station.* **Lunel**.. 448
14e *station.* Lunel-Viel.. 448
15e *station.* Valergues.. 449
16e *station.* Saint-Brès.. 449
17e *station.* Baillargues et Colombiers.. 449
18e *station.* Saint-Aunès.. 450
Excursion aux ruines de Sextantio.. 450
19e *station.* Les Mazes.. 451
20e *station.* **Montpellier**.. 452
Excursions au château de la Vérune, au château d'O, à la Piscine, aux Lattes, à la grotte des Demoiselles (Saint-Bauzile de Putois), à Montbazin, aux ruines de l'abbaye de Sainte-Marie de Valmagne, à Murviel, au château de Montferrier et à Saint-Guillem du-Désert.. 467
21e *station.* Villeneuve-lez-Maguelonne.. 469
Excursion à Maguelonne.. 469
22e *station.* Mireval.. 470
23e *station.* Frontignan.. 470
24e *station.* **Cette**.. 471
Excursions à la montagne de Cette et à Balaruc.. 480

Liste des gravures.

1. Temple d'Auguste et de Livie, à Vienne.. 1
2. Plan de l'Aiguille.. 19
3. Cathédrale de Vienne.. 23
4. Pont de Condrieu.. 33
5. Ruines du château des Dauphins de Viennois, près de Saint-Barthélemy de Valz.. 47

Digitized by Google

6. Pont et château de Tournon 53
7. Le Rhône à Valence 57
8. Cathédrale de Valence 61
9. Maison des Têtes, à Valence 65
10. Ruines du château de Crussol 67
11. Montélimar 81
12. Citadelle de Montélimar 83
13. Viviers 85
14. Environs de Viviers 87
15. Cathédrale de Viviers 89
16. Le Rhône à Donzère 93
17. Château de Grignan 99
18. Ruines du château de Mondragon 121
19. Ruines du château de Mornas 123
20. Environs d'Orange 125
21. Arc de triomphe à Orange 129
22. Théâtre d'Orange 131
23. Châteauneuf-du-Pape 155
24. Le Rhône près d'Avignon 157
25. Avignon 159
26. Cathédrale d'Avignon 175
27. Le pont Benezet, à Avignon 193
28. Fontaine de Vaucluse 197
29. Rue des Arcades, à Tarascon 205
30. Portail de Sainte-Marthe, à Tarascon 211
31. Château du roi René, à Tarascon 212
32. Porches des halles, à Tarascon 213
33. Pont-viaduc de Beaucaire 219
34. Amphithéâtre d'Arles 231
35. Théâtre romain, à Arles 233
36. La place Royale, l'église Saint-Trophime, l'obélisque, l'hôtel de ville, à Arles 243
37. Le cloître Saint-Trophime, à Arles 245
38. Le viaduc d'Arles 266
39. La Crau, entre Arles et Marseille 267
40. Viaduc de Saint-Chamas 273
41. L'étang de Berre 275
42. Le viaduc de Château-Follet 281
43. La gare de Marseille 283
44. Marseille 287
45. La Cannebière 291
46. L'église Saint-Victor, à Marseille 317
47. L'hôtel de ville, à Marseille 319
48. La Bourse de Marseille 323
49. Notre-Dame de la Garde 333
50. Le château d'If 337
51. Le vallon de Gémenos 343
52. La Ciotat 347
53. Bandol 355
54. Les gorges d'Ollioules 358
55. Les gorges d'Ollioules 359
56. Place d'armes de Toulon 363

57. Toulon........ 365
58. Portique de l'Arsenal de Toulon........ 373
59. L'Arsenal de Toulon........ 375
60. Hôpital de Saint-Mandrier........ 380
61. Jardin de Saint-Mandrier........ 381
62. Aqueduc de Roquefavour........ 385
63. Privas (Ardèche)........ 403
64. Château de Beaucaire........ 408
65. Oratoire de Saint-Louis........ 409
66. Viaduc entre Beaucaire et Manduel........ 410
67. Tunnel entre Beaucaire et Manduel........ 411
68. Nîmes........ 417
69. Les Arènes de Nîmes........ 424
70. La Maison-Carrée........ 427
71. Le Temple de Diane........ 429
72. L'église Saint-Paul........ 435
73. Le Pont du Gard........ 443
74. Lunel........ 447
75. Gare de Montpellier........ 453
76. Montpellier........ 455
77. Cathédrale de Montpellier........ 459
78. Palais de justice de Montpellier........ 461
79. Jardin des plantes de Montpellier........ 466
80. Église de Frontignan........ 471
81. Cette........ 473
82. Port de Cette........ 477

Cartes et Plans.

Carte du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée (en tête du volume).
Plan de Marseille........ 282
Plan de Nîmes........ 414

BIBLIOGRAPHIE.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS.

GÉNÉRALITÉS.

Annuaire du bureau des longitudes pour 1860.

Bulletin monumental, publié par M. de Caumont.

Description du Dauphiné, par Aymar du Rivail, (traduction par M. Antonin Macé), 1 vol. in-8°. Grenoble, Ch. Vellot, F. Allier, 1852.

Description géologique du Dauphiné, par Charles Lory, 2 vol. grand in-8°. Paris, F. Savy; Grenoble, Maisonville et Jourdan, Merle et Cie.

Dictionnaire géographique de la France, par Girault de Saint-Fargeau, 3 vol. in-4°. Paris, Didot.

Dictionnaire universel du commerce et de la navigation. Paris, Guillaumin, 1861.

Histoire des deux Restaurations, par M. Ach. de Vaulabelle, 6 vol. in-8°. Paris, Perrotin, 1855.

Histoire des villes de France, par Aristide Guilbert, 6 vol. grand in-8°. Paris, Furne.

Illustration (L'), journal universel.

Les Musées de province, par M. Clément de Ris, 2 vol. in-8°. Paris, Jules Renouard, 1859.

Mémoires d'un touriste, par de Stendhal, 2 vol. in-18. Paris, Michel-Lévy frères, 1854.

Notes d'un voyage dans le midi de la France, par M. Prosper Mérimée, 1 volume in-8°. Paris, Fournier, 1835.

Voyage artistique en France, par Léonce de Pesquidoux, 1 vol. in-18. Paris, Michel-Lévy frères, 1857.

ARDÈCHE.

Album du Vivarais, par Albert du Boys; 1 vol. grand in-8. Grenoble, Ch. Vellot et Cie, 1843.

Annuaire de l'Ardèche pour 1860.

Notice géologique et minéralogique du département de l'Ardèche, par M. J. B. Dalmas, broch. in-8°. Privas, Guiremand.

Souvenirs de l'Ardèche, par Ovide de Valgorge; 2 vol. in-8°. Paris, Paulin, 1846.

Digitized by Google

BOUCHES-DU-RHÔNE.

Arles en France, par Jules Canonge.

Études sur Arles, par M. Estrangin.

Indicateur Marseillais, Annuaire des Bouches-du-Rhône pour 1859, par Ferdinand Blanc, 1 vol. in-12. Marseille, 1859.

Itinéraire du visiteur des principaux monuments d'Arles, par M. l'abbé Trichaud, broch. in-12. Arles, 1859.

Le dernier roi d'Arles, par M. Amédée Pichot, 1 vol. in-18. Paris, Amyot, 1848.

Les Arlésiennes, par le même, 1 vol. in-18. Paris, Hachette et Cie, 1860.

Les monuments d'Arles antique et moderne, par M. Honoré Clair, 1 vol. in-8°. Arles, Garcin, 1837.

L'Hermès Marseillais, 1 vol. in-12. Marseille, Camoin, libraire, 1826.

Marseille, par Marius Chaumelin, Revue de Toulouse, 1859.

Marseille et les intérêts nationaux qui se rattachent à son port, par S. Berteaut, 2 vol. in-8°. Marseille, Baslatier-Feissat et Demonchy, 1845.

Marseille et les Marseillais, par Méry, 1 vol. in-16. Paris, Librairie Nouvelle, 1860.

Monographie de l'amphithéâtre d'Arles, par M. Jaquemin.

Notice historique sur la ville des Baux, par Jules Canonge, broch. in-12. Avignon, Aubanel, frères, 1857.

Notice sur les tableaux et monuments antiques exposés dans le musée de Marseille, broch. in-8°. Marseille, Jules Basile, 1851.

Rome contemporaine, par Edmond About 1 vol. in-8°. Paris; Collection Hetzel, librairie de Michel Lévy, 1861.

Statistique du département des Bouches-du-Rhône, par M. de Villeneuve, 4 vol. in-4°. Marseille, Feyssat aîné, 1829.

DRÔME.

Annuaire de la Drôme, pour 1860. Valence, Marc-Aurel, 1860.

Guide du Valentinois, Marc-Aurel, broch. in-12. Valence, 1860.

Histoire de l'église de Saint-Paul Trois Châteaux, par Boyer de Sainte-Marthe; in-4°.

Notice historique et descriptive sur la cathédrale de Valence, par M. l'abbé Jouve, broch. in-8°. Paris et Caen, 1848.

Notice historique sur la commune de Donzère, par M. l'abbé Vincent, broch. in-18. Valence, Marc-Aurel, 1857.

Notice sur la chapelle funéraire monumentale et sur l'église romane de Saint-Restitut, par M. l'abbé Jouve, broch. in-8°. Paris et Caen, 1848.

Statistique du département de la Drôme, par M. Delacroix, 1 vol. in-4°. Valence, Marc-Aurel, 1835.

Statistique minéralogique du département de la Drôme, par Scipion Gras, 1 vol. in-8°. Grenoble, Prudhomme, 1835.

GARD.

Album archéologique du Gard, par MM. Simon Durant, Henri Durand et Eugène Laval, 1 vol. in-4°. Nîmes, Soustelle-Gaude, 1853.

Annuaire du département du Gard pour 1859, par Ernest et Charles Liotard, 1 vol. Ballivet, 1859.

Catalogue du musée de Nîmes, par Auguste Pelet, broch. in-8°. Nîmes, Baldy et Roger, 1854.

Conducteur de l'étranger (Le), dans Nîmes, dans Arles et dans les environs, 1 vol. in-18. Nîmes, Waton, 1856.

Géographie du département du Gard par L. Guion, 1 vol. in-18. Nîmes, Bedot, 1857.

Guide historique et pittoresque dans Nîmes et ses environs, par L. Boucoiran, 1 vol. Nîmes, Ballivet, 1856.

Histoire des antiquités de la ville de Nîmes et de ses environs, par Ménard, 1 vol. in-8°. Nîmes, 1831.

Notice historique sur le Pont Saint-Esprit, par M. Léon Alègre, broch. in 18. Bagnols, 1854.

Notice sur Valbonne, Aiguebelle, Sénanques, etc., par Augustin C***, broch. in-12. Avignon, Seguin aîné, 1850.

Tableau pittoresque, scientifique et moral de Nîmes, par M. Émilien Frossard, 1 vol. in-12. Toulouse, Feillès, Chauvin et Cie, 1854.

HÉRAULT.

Annuaire de l'Hérault pour 1857, par M. Eugène Thomas. Montpellier, Patras, 1857.

Géographie de l'Herault, par M. Brieu, broch. in-18. Lodève, A. Brieu, 1859.

Montpellier, tableau historique et descriptif, par M. Eugène Thomas, 1 vol. in-12. Montpellier, Félix Seguin, 1857.

Notice sur le chemin de fer de Montpellier à Cette. Montpellier, Boehm et Virenque, 1839.

Notice sur Montpellier, par M. Charles de Belleval, broch. in-8°. Montpellier, Sevalle, 1826.

Voyage dans le Languedoc, par Renaud de Vilback. Paris, Delaunay, 1825.

ISÈRE.

Annuaire du département de l'Isère pour 1861. Grenoble, Allier et Merle, 1861.

Géographie du département de l'Isère, par V. Brunet, broch. in-12. Grenoble, Prudhomme, 1857.

Guide pittoresque et historique du voyageur dans le département de l'Isère, par MM. P. Fissont et A. Vitu, 1 vol. in-18. Grenoble, Ferrary, 1856.

Les chemins de fer du Dauphiné, Saint-Rambert et ses environs, par Antonin Macé, broch. in-18. Grenoble, Maisonville et Fils et Jourdan, 1860.

Nouveau guide à Vienne, 1 vol. in-18. Vienne, 1847.

Statistique générale du département de l'Isère, par MM. Gueymar, Charvet, Pilot et Albin Gras. Grenoble, F. Allier, 1844.

RHÔNE.

Annuaire du departement du Rhône pour 1859, 1 vol. grand in-8°. Lyon, veuve Mougin-Rusand, 1859.

La France par cantons et par communes, par Théodore Ogier: département du Rhône, t. I, II et III. — Paris et Lyon, Balay et Conchon, 1856.

VAR.

Annuaire du departement du Var pour 1860, par M. J. J. Aubin. — Draguignan, P. Garcin.

Description minéralogique et géologique du Var, par M. le comte H. de Villeneuve-Flavosc, 1 vol. in-8°. Paris, Victor Dalmont, 1856.

Itinéraire de l'Arsenal maritime de Toulon, par Elzéard Mally, broch. in-18. Toulon, Eugène Aurel. 1860.

Le Port de Toulon, par Charles Poncy (*Illustration*).

L'indicateur Toulonnais pour 1839 et 1840. Toulon, 1840.

Promenade sur le chemin de fer de Marseille à Toulon, par Adolphe Meyer, 1 vol. in-18. Marseille, Alexandre Gueidon, 1859.

VAUCLUSE.

Annuaire du département de Vaucluse pour 1860. Avignon, Bonnet fils, 1860.

Avignon, son histoire, ses papes, ses monuments et ses environs, par J. B. M. Joudou, 1 vol. in-12. Avignon, L. Aubanel, 1842.

Essai sur la topographie botanique du Mont-Ventoux, par M. Martins. (Annales des sciences naturelles, 1838.)

Dictionnaire géographique, historique, archéologique et biographique des communes du département de Vaucluse, par M. Jules Courtet, 1 vol. in-8°. Avignon, Bonnet fils, 1857.

Notice sur le Museum Calvet, broch. in-8°. Avignon, F. Seguin aîné.

Panorama d'Avignon, par F. Guérin, 1 vol. in-18. Avignon, Guichard aîné, 1829.

Pèlerinage au Mont-Ventoux, par F. Seguin. Avignon, F. Seguin aîné, 1852.

Précis historique sur la ville d'Avignon, broch. in-18. Avignon, Théodore Fischet, 1844.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dressé par A. H. Dufour sous la Dir.on d'Ad. Joanne.

Kilomètres.

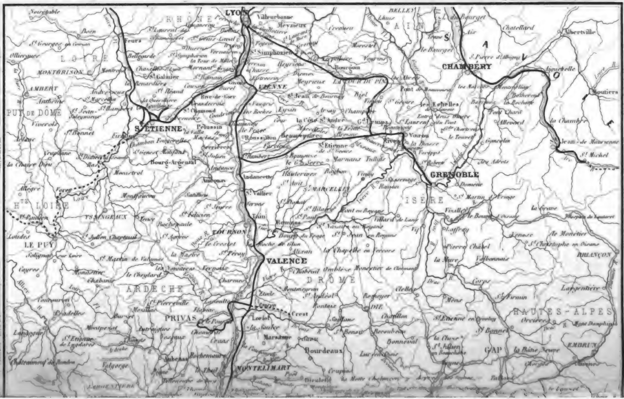
10 15 10 0 20 40 60 80

Gravé par Pennant-Rousset.

CHEMIN DE FER DE LYON A LA MÉDITERRANÉE.

Itinéraire de la France par AD. JOANNE.

L. HACHETTE et C^ie^ _ Paris.



Digitized by Google

Temple d'Auguste et de Livie, à Vienne.

PREMIÈRE SECTION.

DE LYON A MARSEILLE[1].

Au sortir de la *gare de Perrache*, située à 173 mètres d'altitude, on franchit le Rhône sur un beau pont en pierre et en fer, de cinq arches de 40 mètres d'ouverture, construit en 1855, long de 242 mètres, et précédé de deux viaducs, chacun de trois arches en pierre. De ce pont, on découvre de charmants points de vue, en aval et en amont, sur les deux rives du fleuve. S'éloignant alors du Rhône, on traverse la *gare de la Guillotière*, d'où part, sur la gauche, l'embranchement de Lyon à Genève; puis, laissant à gauche le fort du *Colombier*, le fort de *la Motte*, la ligne de Lyon à Grenoble par Bourgoin et l'hospice Saint-Jean-de-Dieu, on se dirige vers le sud, à travers une plaine couverte de nombreuses habitations.

1. Voir, à la fin du volume, le tableau des prix des places et les renseignements relatifs à la durée du trajet, aux correspondances, aux omnibus, etc.

Digitized by Google

A droite, au delà du Rhône et de la Saône, s'élève le riant coteau de *Sainte-Foy*, gros bourg de 4114 habitants, renommé pour ses vignobles.

Au-dessous de Sainte-Foy, au confluent du Rhône et de la Saône, est le *port de la Mulatière*, où le chemin de fer de Lyon à Saint-Étienne, après avoir franchi la Saône, traverse, dans un souterrain, la montagne dont l'Izeron baigne la base méridionale. Au delà de cette petite rivière, s'élèvent de charmantes collines, parsemées de villas et de fabriques, aux murs blancs et aux toits de tuiles rouges ou d'ardoises bleuâtres qui contrastent agréablement avec la verdure des vignes, des jardins et des vergers. Sur l'une de ces collines, on remarque le joli bourg d'*Oullins* (5703 hab.); l'ancien château construit par le cardinal de Tencin, et récemment converti en une maison d'éducation (Dominicains); et, un peu plus loin, les beaux bâtiments modèles de la *Maison de refuge de Saint-Joseph.* Antoine Thomas de l'Académie française (1785) et le mécanicien Jacquart (1834) sont morts à Oullins. Des monuments ont été érigés à leur mémoire dans l'église paroissiale, restaurée par M. Pollet. A peu de distance, se trouve l'ancien château *du Perron*, que bâtit au commencement du XVI[e] siècle Antoine de Gondy, marchand florentin et bourgeois de Lyon, dont les descendants jouèrent un si grand rôle à la cour sous le nom de ducs de Retz. Ce château est aujourd'hui une succursale des hospices de Lyon pour les vieillards incurables.

1[re] STATION. — SAINT-FONS.

5 kil. de Lyon. — 517 kil. de Paris. — 346 kil. de Marseille.

Saint-Fons, hameau de 522 habitants, dépendant de la commune de Vénissieux, est situé à gauche de la station, sur la route de poste de Lyon à Marseille.

C'est dans la plaine de Saint-Fons, aujourd'hui couverte de nombreuses usines, que Septime Sévère livra bataille à son compétiteur Albin. Celui-ci, repoussé, essaya vainement de rétablir le combat ; étonné de sa défaite, il courut chercher un asile dans une maison près du Rhône. Poursuivi par un groupe d'ennemis, il voulut se soustraire à leur fureur en se donnant lui-même la

Digitized by Google

mort, mais le coup qu'il se porta ne lui arracha point la vie; il fut pris et conduit à Sévère qui, sans pitié pour un ennemi vaincu, le fit écarteler et jeter dans le Rhône.

Après Saint-Fons, on laisse, à droite, l'*île des Acacias*, avec sa forêt de saules et de peupliers; à gauche, sur de petits coteaux, percés de carrières, les hameaux de *Beauregard* et de la *Bégude*.

2ᵉ STATION. — FEYZIN.

5 kil. de Saint-Fons.— 10 kil. de Lyon.— 522 kil. de Paris.
341 kil. de Marseille.

Feyzin, premier village du département de l'Isère (1251 hab.), est situé entre le Rhône et le chemin de fer. Il possède, sur les bords du fleuve, un beau château, célèbre par le séjour qu'y firent Joséphine de Beauharnais et sa fille Hortense, à leur retour des colonies. On remarque, en outre, à Feyzin, l'église, bâtie dans le style gothique sur un coteau.

A droite, en face de Feyzin, s'élève, dans une situation charmante, le joli village d'*Irigny*, qui doit son nom à saint Irénée.

On se rapproche du Rhône, longeant, à gauche, des coteaux où s'étagent les hameaux de *Charriole* et de *Machuret*, et le village de *Solaise*, dont la population est de 817 habitants. Son nom latin (*Solatium*) lui fut donné, dit-on, par César, qui y prit un peu de repos, après une campagne pénible. On a retrouvé à Solaise les restes d'un aqueduc romain et une colonne milliaire, érigée la troisième année du règne de Claude, sur la voie romaine de Vienne à Lyon, et portant le chiffre VII.

Aux environs de Solaise, le Rhône forme plusieurs îles, entre autres, celle de *la Table-Ronde*, derrière laquelle, au pied d'une des collines baignées par le fleuve, se trouve le village industriel et agricole de *Vernaison* (1390 hab). On y voit encore quelques débris de la tour septentrionale de son ancien château. Au nord de ce village, on remarque un vaste bâtiment dont la façade blanche est percée de nombreuses fenêtres : c'est l'*Asile des vieux prêtres*, fondé par Mgr de Bonald, archevêque de Lyon.

Au mois de septembre 1856, on a découvert, dans un champ particulier, situé sur le plateau qui domine Vernaison, plusieurs antiquités gauloises, notamment deux grands vases en argile noire

Digitized by Google

de 40 c. de haut sur 35 c. de diamètre, à large embouchure, et renfermant des contre-poids de lance, des lames de poignard, des styles, des faucilles, des bracelets, des pendentifs et de nombreux débris d'instruments divers.

A peu de distance de Solaise, on franchit l'Ozon, le long duquel s'étendent de belles prairies.

3e STATION. — SÉRÉZIN.

5 kil. de Feyzin. — 15 kil. de Lyon. — 527 kil. de Paris.
336 kil. de Marseille.

On trouve, à la gare de Sérézin, des voitures de correspondance pour Saint-Symphorien-d'Ozon.

Sérézin, bourg de 1360 habitants, situé sur les bords de l'Ozon, à gauche de la station, possède des moulins et une fabrique de couvertures de laine. Ses habitants se livrent surtout à la navigation et à la pêche.

Au delà de Sérézin, on traverse une tranchée basse, laissant, à gauche, derrière des coteaux peu élevés et plantés de vignes, *Saint-Symphorien-d'Ozon*. Ce bourg, dont la population est de 1783 habitants, est séparé de Solaise par l'Ozon, qui fait mouvoir plusieurs usines. A l'est, se trouve un lac formé par la rivière et très-poissonneux.

Au XIIIe siècle, Saint-Symphorien était possédé par les comtes de Savoie, qui y élevèrent un château dont il reste encore des ruines.

On ne tarde pas à revoir le Rhône sur la droite, à travers les saules et les peupliers qui bordent la rive gauche; puis on côtoie le fleuve, en laissant à gauche *Ternay*, village de 1125 habitants, situé sur un tertre de grès houiller, prolongement des grès de Givors. Ce village possède une belle église romane (consacrée à saint Mayeul), œuvre des Bénédictins, qui paraît dater du XIIe siècle. Bien que trop souvent badigeonnée et mutilée, elle offre encore d'élégants chapiteaux, qui méritent l'attention des archéologues.

De l'autre côté du Rhône, on aperçoit *Grigny*, village de 1916 habitants, situé à 18 kilomètres de Lyon et dominé par son beau château du XVIIe siècle. Grigny a conservé le nom de ces célèbres monastères (Griniacenses), qui, du temps de Sidoine

Digitized by Google

Apollinaire, rivalisaient, pour la grandeur et la discipline, avec ceux de Lérins. Au hameau voisin d'*Arboras*, on remarque un château moderne et deux belles manufactures de porcelaine.

Avant d'atteindre Chasse, le chemin de fer décrit une forte courbe comme le Rhône, et traverse plusieurs tranchées, au sortir desquelles on aperçoit les nombreuses cheminées des usines de Givors et le pont de cinq arches qui relie le chemin de fer de Lyon à la Méditerranée à celui de Saint-Étienne.

4e STATION. — CHASSE.

5 kil. de Sérézin. — 20 kil. de Lyon. — 532 kil. de Paris 331 kil. de Marseille.

Chasse, bourg de 1360 habitants, s'étend le long de la rive gauche du Rhône, vis-à-vis de **Givors**, ville de 9688 habitants, située sur la rive droite du fleuve, à l'endroit où il reçoit le Gier, et sur le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon. Cette ville occupait primitivement le coteau escarpé qui la domine, et sur lequel s'élèvent encore les ruines d'un vieux château; elle fut bombardée et ruinée, dans le XVIe siècle, par le baron des Adrets. Les habitants vinrent alors s'établir dans la plaine, et se livrèrent à l'industrie. Depuis, la prospérité de Givors n'a fait que s'accroître. Malgré le joli paysage qui l'encadre, elle offre un aspect peu agréable. Ses maisons sont noircies par la houille, ses rues fangeuses, ses monuments publics sans intérêt. Toutefois elle a tenté, depuis quelques années, de louables efforts pour s'embellir. Une bibliothèque publique y a de plus été récemment fondée. Givors est avant tout industrielle et commerçante. Son port, de forme demi-circulaire, très-vaste et très-animé, peut contenir jusqu'à 250 bateaux. Il reçoit, par le canal qui porte son nom et par le chemin de fer de Saint-Étienne, les charbons de Rive-de-Gier, qu'il distribue à toutes les provinces voisines. Givors renferme enfin de nombreuses verreries à bouteilles et à vitres, et de beaux ateliers de teinturerie pour les soies; c'est dans ces ateliers qu'a eu lieu la découverte des blancs *mats*.

Au-dessous de Chasse, la vallée du Rhône se rétrécit; les coteaux qui la bordent se couvrent de vignes et d'arbres; le paysage, moins animé, devient plus grand et plus sévère; les

Digitized by Google

maisons sont de plus en plus rares; le lit du fleuve est parsemé d'îles. On traverse une plaine fertile, qui ressemble à un vaste verger. Tantôt, on voit le Rhône; tantôt, il disparait aux regards. Sur la gauche, la vue est presque toujours arrêtée par les murs qui protégent le chemin de fer contre les éboulements des coteaux et par des tranchées rocheuses; en certains endroits, la voie ferrée est elle-même supportée par un mur. Bientôt, elle décrit une vaste courbe, et on commence à distinguer, sur la droite, les groupes pittoresques de ruines, d'arbres et de maisons que forme la ville de Vienne.

On laisse successivement, à gauche, *Saint-Martin*, village de 188 habitants; les hameaux de *Châtenay* et de *Trembas*; — à droite, dans les montagnes : ceux des *Bans*, de *Martely* et de *Savoye*; plus bas, le village de *Loire*, qui récolte d'excellents marrons, et celui de *Saint-Romain-en-Gal*, dont l'église, bâtie au IXe siècle par saint Bernard, archevêque de Vienne, n'est pas sans intérêt pour les archéologues. Il semble que le style de ses fenêtres, aujourd'hui murées, ait été copié sur les baies de la ruine romaine située à Sainte-Colombe, dans le champ du Miroir.

Au delà de l'île *Blanche* et de l'île *Richard*, on laisse à gauche, sans le voir, *Seyssuel*, village de la commune de Chasse, où l'on a découvert un petit autel en l'honneur de Junon, avec cette inscription :

IUNON. REG. AUG.
SACRUM
T. CASSIVS EROS
ET CASSI
PRISCVS
PUPPIEMVS
SECUNDUS
FILI

« A l'auguste reine Junon, Titus Cassius Eros, et ses fils, Priscus, Puppiemus Secundus. »

Seyssuel avait un château fort qui fut pris et ruiné en 1404. Ses ruines subsistent encore. C'est sur les collines pierreuses auxquelles Seyssuel (*Saxeolum*) doit son nom, que se récoltait le

Digitized by Google

vin vanté par Pline et Martial. Ce vin avait un goût de poix qui plaisait fort aux palais blasés des riches Romains; mais il devait probablement ce goût à quelque préparation, puisque les vins de Seyssuel, qui sont toujours fort bons, ne l'ont pas conservé.

Les paysages de la vallée du Rhône prennent des proportions plus grandioses : les montagnes s'élèvent le long de la rive droite et on commence à apercevoir au loin le sombre massif du mont Pila.

Avant d'arriver à Estressin, le chemin de fer, se rapprochant du Rhône, décrit une nouvelle courbe.

5e STATION. — ESTRESSIN.

8 kil. de Chasse. — 28 kil. de Lyon. — 540 kil. de Paris.
323 kil. de Marseille.

Au sortir d'**Estressin**, hameau, sorte de faubourg de Vienne, situé sur la rive gauche du Rhône, on laisse, à gauche, un joli petit vallon, dominé par un coteau planté de vignes : c'est le vallon de *Vaulx*, qu'arrose le torrent de ce nom; mais la vallée du Rhône attire surtout les regards : les ruines du vieux château qui domine Vienne, la vaste ceinture de collines et de montagnes qui l'entoure, les tours de sa cathédrale, le joli pont suspendu qui le relie au faubourg de Sainte-Colombe, dont la belle tour romane s'élève au bord du fleuve, forment en effet des tableaux aussi variés que pittoresques. Après avoir traversé, dans un tunnel de 200 mètres, le dernier escarpement du mont Salomont, on franchit la Gère dont on aperçoit, à droite et à gauche, les rives tortueuses, couvertes d'usines et de fabriques. Une rue de Vienne apparaît ensuite sur la gauche; mais, à peine a-t-on eu le temps d'y jeter un coup d'œil, que l'on s'enfonce dans un second tunnel, long de 805 mètres, qui passe sous la plus grande partie de la ville et qui ne se termine qu'à la station.

6e STATION. — VIENNE.

3 kil. d'Estressin. — 31 kil. de Lyon. — 543 kil. de Paris.
320 kil. de Marseille.

On trouve à la station de Vienne des voitures de correspondance pour Saint-Jean-de-Bournay.

Digitized by Google

Situation. — Aspect général.

Vienne (*Hôtels* : de la Table ronde, du Nord, du Parc ; — *Restaurants :* de la Terrasse, Verdier), *Vienna Allobrogum*, ville de 19 678 habitants, située sur la rive gauche du Rhône, à l'embouchure de la petite rivière de la Gère, à 154 mètres au-dessus du niveau de la mer, est bornée au nord par le mont *Salomont* (Salutis mons, mont de Salut, 273 mèt.) ; le ravin des *Guillemottes* et le mont *Arnaud* (Arnaldi mons, 268 mèt.) ; à l'est par le mont *Sainte-Blandine* (mons Quirinalis, 287 mèt.) ; et le mont *Pipet* ou fort *Pipet* (Pompeiacum, de Pompée), qui occupe le versant ouest de *Sainte-Blandine ;* au sud-est, par le mont *Saint-Just* (crappum des Romains) ; à l'ouest, par le Rhône.

Si Vienne, avec ses rues tortueuses et escarpées, souvent mal pavées et malpropres, ses maisons mal bâties, ne mérite plus l'épithète de *Pulchra* que lui donnait jadis Martial, « en revanche, dit M. Mérimée, dans ses *Notes d'un voyage dans le midi de la France*, sa position est admirable. Assise sur le penchant de coteaux qui dominent le courant du Rhône, elle est entourée de montagnes, les unes pelées, les autres couvertes de végétation, dont les profils variés terminent son panorama de la manière la plus pittoresque. Du sommet du mont Salomont, couronné par les ruines d'un château du moyen âge, la vue se promène sur un ravissant amphithéâtre de collines et de montagnes qui semblent s'être séparées par une catastrophe violente, pour laisser passage au fleuve qui coule en amont de la ville, comme prisonnier entre de hautes murailles. »

A Vienne, la largeur du Rhône est d'environ 200 mètres, sa profondeur de 5, et sa pente de 1/2500^{e}. Sa vitesse peut être évaluée, en moyenne, à 2 mètres par seconde. Après avoir suivi, depuis Givors, la direction du nord-ouest au sud-est, et formé devant Vienne un coude très-prononcé, il reprend en aval de la ville, la direction générale de son bassin, du nord au sud.

La Gère, qui divise Vienne en deux parties inégales, prend sa source à 20 kilomètres environ au sud-est de la ville, non loin du bois de Montbazet : les eaux de cette rivière sont limpides et poissonneuses ; sa pente peu rapide jusqu'à *Pont-l'Évêque*, où elle

Digitized by Google

reçoit la Véronne ou Véga, petite rivière de la vallée de *Septème;* mais de là à son embouchure, son lit, resserré dans une gorge étroite, forme, par ses ressauts, un grand nombre de chutes d'eau, utilisées pour des usines.

Au nord-est, s'étendent les faubourgs de *Lyon* et de *Grenoble*, séparés par un massif de montagnes formant un plateau triangulaire entre la Gère et les vallées de *Septème* et de *Vaulx*. Ces montagnes, aux sommets boisés et cultivés, sont couvertes d'habitations isolées et de villages. Au midi, la ville est prolongée par le faubourg de *Valence*, qui se compose généralement de maisons séparées par des jardins.

Vienne est une ville très-ancienne. Toutes les rues qui sillonnent le versant nord de Sainte-Blandine, sur laquelle la partie haute est bâtie, sont étroites et bordées de vieilles maisons. La plus importante de ces rues est la *rue Marchande*, qui commence derrière la *place Neuve*, et aboutit au pont de Gère.

Dans la partie basse, la principale rue est la *Grand'Rue* qui, partant de la place du *Jeu-de-Paume*, devant l'église *Saint-André le Bas*, vient aboutir au champ de Mars. Cette rue, longue mais étroite, est traversée par la route de Lyon à Marseille; mais les deux plus belles rues de Vienne sont, sans contredit, celle des *Serruriers*, qui monte de la *Grand'Rue* à l'hôpital, et la rue *Neuve-de-l'Hôpital*, qui relie la *place Neuve* ou place de la Mairie, la plus grande et la plus belle des places de Vienne, à celle de *la Halle*. La place *Saint-Maurice*, qui sépare la cathédrale du pont, ne manque pas d'une certaine animation.

Histoire.

Suivant Strabon, Vienne serait d'origine celtique. On croit qu'elle a été fondée 52 ans avant Rome, 806 ans avant l'ère chrétienne. D'abord simple *vicus*, elle devint dans la suite, par sa position avantageuse sur le Rhône et sur la Gère, une des plus importantes cités des Allobroges. Bellovèse et plus tard Annibal y passèrent : elle se trouvait sur le seul chemin connu et praticable pour aller des Gaules en Italie. Brennus, voulant se rendre le ciel favorable dans son expédition, s'arrêta à Vienne et y sacrifia aux divinités celtiques.

Digitized by Google

Après la défaite des Allobroges par Q. Fabius Maximus dans la plaine de l'Isère, Vienne fit partie de la province romaine. Pompée s'y arrêta, en se rendant en Espagne : il y fit bâtir de nouveaux murs d'enceinte. César acheva de la fortifier, et y fonda une colonie militaire; il y forma, en outre, une marine assez forte pour pouvoir être maître du cours du Rhône. Plus de 40 000 esclaves ou prisonniers y furent employés, pendant deux ans, à la construction des remparts, du cirque, du théâtre et des autres édifices publics. César ne se contenta pas d'embellir Vienne, il y établit un Sénat particulier, composé de cent membres dont les trois quarts furent choisis parmi les familles d'origine latine, et vingt-cinq parmi les Allobroges. Il permit, en outre, aux habitants d'élire eux-mêmes leurs magistrats.

Pour perpétuer le souvenir de ces bienfaits, le Sénat viennois, reconnaissant, décida, dans sa première séance, que la colonie de Vienne prendrait le surnom de *Julienne*, en l'honneur de Jules César; il fit, de plus, placer la statue de César dans la salle des séances, et frapper une médaille commémorative.

Cependant, plusieurs Viennois ayant pris parti pour Pompée, cinq mille familles furent exilées par le gouverneur. Cet acte de rigueur souleva les Allobroges, qui vinrent assiéger Vienne et en chassèrent les Romains, après la mort de César; mais ceux-ci ne tardèrent pas à y rentrer.

Auguste visita la nouvelle colonie, et lui donna le nom d'*Augusta*. Il la dota de nombreux priviléges; il y créa un flamine, attaché au culte de la divinité protectrice de la ville, et y fit bâtir un palais impérial, un forum, etc. ; mais, vers la fin de son règne, Vienne s'insurgea de nouveau, au sujet des *collecteurs* chargés de l'établissement du cens dans cette colonie. Tibère, d'après l'ordre d'Auguste, s'y rendit pour apaiser les habitants. Plus tard, en montant sur le trône, il les déchargea de toute espèce d'impôt, de cens ou de tribut, leur accordant les priviléges du droit italique.

Ainsi protégée, Vienne se couvrit de temples, de portiques, de palais, d'aqueducs, de thermes et d'habitations somptueuses. Alors, hérissée de forts et de tours gigantesques, et percée de cinq portes : la porte de *Jupiter Férétrien*, au sud; la porte *Triomphale*, à l'est; celle d'*Apollon*, sur la Gère ; au nord, la porte de *la*

Digitized by Google

Victoire et celle de *la Conquête*, son enceinte se développait sur un circuit de 6000 mèt. : elle commençait au nord sur le Rhône, ceignait le mont *Salomont*, descendait près de la porte *Serpaize*, remontait au mont *Arnaud*, retombait sur la Gère, se relevait vers le *Quirinal*, redescendait dans le vallon de *Saint-Marcel*, contournait le mont *Saint-Just*, et s'abaissait vers le Rhône. Traversée du sud au nord par la grande voie *Domitienne*, la ville se divisait en trois parties : la ville *basse*, la ville *moyenne* et la ville *haute*. La première, bâtie en partie sur la croupe du Pipet, se composait de deux terrasses étagées, et communiquait avec la ville moyenne par un escalier grandiose au niveau de l'amphithéâtre, qui s'élevait au pied du fort *Pompeiacum*.

Derrière l'un des angles du Forum, se trouvait le palais des *Thermes;* sur la face occidentale du Forum, le temple d'*Auguste* et de *Livie;* à côté, le palais des *Préteurs;* au midi de l'amphithéâtre, le théâtre; au nord du Pipet, sur la Gère, le temple de *Mars;* au pied de l'amphithéâtre, le temple de *Jupiter;* sur la rive droite de la Gère, au pied du mont Salomont, le *Panthéon*. Un arc de triomphe s'élevait à l'entrée de la haute ville.

Telle était la cité gallo-romaine, justement vantée par Ausonne et Martial. Résidence d'un préteur, elle avait un sénat, des consuls, une garnison et une école célèbre où l'on cultivait les arts et les lettres. Bientôt, débordant ses remparts, elle franchit le Rhône et s'étendit sur la rive droite, après avoir jeté sur ce fleuve un pont de communication de cinq arches. Il y eut alors trois villes : Vienne la *forte*, celle de César ; Vienne la *riche*, celle d'Auguste, et Vienne la *belle*, celle de la rive droite.

Jusqu'au règne de Constantin, Vienne ressentit le contre-coup des agitations de l'empire : opposée à Caligula, elle prit parti pour Vindex contre Néron, pour Vespasien contre Vitellius. Adrien en fit la métropole de la province Viennoise. Posthume y fut proclamé césar et elle devint la capitale du nouvel empire, qui dura quatorze ans, sous sept empereurs ; elle fut aussi, plus tard, la résidence des césars Constance-Chlore et Constantin, de Constantin dit le Jeune, de Julien, qui y passa l'hiver de 355 ; de Valentinien II, qui y fut étranglé, à ce que l'on croit, par Arbo-

Digitized by Google

gaste, en 392; de l'empereur Eugène, et du Gaulois Constantin, le dernier empereur des Gaules, qui transporta le siége de son empire à Arles. Vienne perdit alors son prétoire métropolitain. Cependant, conquise par les Bourguignons (438), elle devint la capitale du premier royaume de Bourgogne, dont le roi était Gondichaire. Ce prince étant mort, la province viennoise échut en partage à Gondebaud, l'aîné de ses fils; mais l'un d'eux, Chilpéric, mécontent de ce partage, déclara la guerre à son frère, et le chassa de Vienne, où Gondebaud ne tarda pas à rentrer à main armée. Chilpéric, fait prisonnier, fut mis à mort, et sa femme précipitée dans le Rhône. Clotilde, la plus jeune de ses filles, ne dut son salut qu'à son âge : elle épousa plus tard Clovis, qu'elle excita contre les Bourguignons, pour venger les malheurs de sa famille. Vaincu par Clovis sur les bords de l'Ouche, Gondebaud se vit contraint, pour obtenir la paix, de payer un tribut aux Francs et de leur livrer Vienne. Toutefois, l'année suivante, ayant rompu subitement la paix, il s'approcha de la ville, l'investit et s'en empara de vive force. Rentré dans sa capitale, le vainqueur y donna un libre cours à sa vengeance. Rien ne put le fléchir. Vienne fut livrée au feu et au pillage; la plupart des édifices publics, l'ancien palais des empereurs, furent réduits en cendres; cinq mille soldats francs, auxiliaires, qui s'étaient retranchés dans un lieu fortifié, aimèrent mieux périr au milieu des flammes que de se rendre. Divers actes de ce temps sont datés de la ruine de Vienne. Après avoir réparé par de sages lois les maux de son règne, Gondebaud mourut à Vienne, laissant à Sigismond, son successeur, un royaume trois fois conquis.

Sous le règne pacifique de ce prince, Vienne se releva de ses ruines. Déjà, le christianisme y avait pénétré, et avec lui une vie nouvelle. Suivant la tradition, saint Paul, allant en Espagne, se serait arrêté à Vienne où il aurait prêché la foi chrétienne et fondé un oratoire en l'honneur des Machabées, au lieu appelé Paradis; il y aurait laissé pour pasteur Crescent, son disciple. Après la mort de saint Paul, on aurait fondé en sa mémoire, dans la même ville, une chapelle qui aurait été celle de l'ancien hôpital. A saint Crescent succédèrent saint Zacharie, qui fut mar-

zed by Google

tyrisé à Vienne, près de la porte Triomphale, vers l'an 100; saint Martin, saint Just martyrisé l'an 177; saint Lupicin, le premier qui ait été qualifié du titre d'archevêque dans les Gaules; saint Pasquase, reconnu, par le pape Sylvestre, primat sur les sept Viennoises, et sous l'épiscopat duquel on place le martyre de la légion thébéenne; saint Mamert qui fonda les Rogations, en 469; saint Didier à qui le pape Grégoire reprochait d'enseigner les lettres profanes et que la reine Brunehaut fit assassiner à Pressigny dans la Dombe, le 23 mai 607. Ses restes, apportés à Vienne, y furent ensevelis au pied d'une colline qui a gardé le nom de *Puy-Saint-Didier*. A cette époque, Vienne comptait plusieurs chapelles et de nombreux monastères, entre autres, ceux de *Saint-Pierre*, de *Saint-André le Haut* et de *Saint-André le Bas*. Ses archevêques avaient la primatie sur les autres primats établis en deçà des Alpes; en effet, leur siége est qualifié dans les anciens actes de *maxima sedes Galliarum*, soit à cause de son ancienneté, soit à cause du rang de la ville de Vienne sous les Romains et sous les rois de Bourgogne.

Après la chute du royaume de Bourgogne, Vienne ne fut plus que le chef-lieu d'un comté. Ravagée par les Lombards en 558, par les Sarrasins en 737, elle avait vu tomber la plupart de ses monuments romains. Il ne restait de la cité de César et d'Auguste que ses remparts et ses tours. Cependant, sous Boson I^er^, elle reprit son rang de capitale. Boson s'y fit couronner roi de Bourgogne, dans Saint-Maurice, en 879. Plus tard, il en fut chassé par Richard le Justicier, qui livra la ville aux flammes et fit abattre ses vieux remparts, mais il ne tarda pas à y rentrer et à en relever les murs. Alors l'enceinte de Vienne fut circonscrite dans l'espace compris entre le ruisseau de Saint-Marcel et la Gère. Boson s'y bâtit un palais qui prit le nom de *Palais des Canaux*, en souvenir des Thermes, sur les ruines desquels il avait été construit. Après un règne agité, Boson mourut à Vienne, en 887, et fut enseveli dans Saint-Maurice, où son tombeau se voit encore, dans la chapelle de *Sainte-Apollonie*. Ses successeurs ne régnèrent plus dans Vienne que de nom. Cependant, la ville s'était repeuplée et agrandie, les fortifications de l'ancien palais du Sénat avaient été rétablies; des vignes et des jardins s'éten-

Digitized by

daient jusque sur les monts Salomont, Arnaud, Sainte-Blandine et Saint-Just. Vienne jouissait, en outre, de plusieurs franchises qu'elle devait aux empereurs. Ainsi les corporations des arts et métiers y choisissaient leurs chefs, et l'industrie semblait y être protégée; mais, à la mort de Rodolphe le Fainéant, un grand changement eut lieu. Vainement ce prince avait envoyé à son successeur Conrad le Salique la lance de saint Maurice, ainsi que son sceptre et sa couronne, qui avaient servi au couronnement de Boson : le second royaume de Bourgogne périt, comme le premier, dans l'anarchie, et, de capitale, Vienne redescendit au rang de chef-lieu d'un comté, que la noblesse et le clergé se disputèrent. Se prévalant de la cession que Rodolphe leur en avait faite, en 1023, les archevêques de Vienne voulurent la gouverner en qualité de comtes et seigneurs; mais ils eurent à lutter d'abord contre le chapitre de Saint-Maurice qui avait le droit de battre monnaie, possédait plusieurs châteaux forts, et exerçait une juridiction particulière sur certains quartiers de la ville; puis contre les comtes de Mâcon, et, enfin, contre ceux d'Albon, qui, plus heureux, prenaient déjà, au XIIIe siècle, le titre de dauphins de Viennois.

Humbert II, dernier comte d'Albon, transmit ses droits à Philippe de Valois, en 1349. Ce prince se contenta de prendre possession de Vienne, en y faisant construire une tour sur la rive droite. Plus hardi, Charles le Sage acheva de déposséder les archevêques, et Louis XI n'eut qu'à réunir la ville et le comté à sa couronne.

Au XVIe siècle, Vienne eut à souffrir des guerres religieuses. Assiégée par le baron des Adrets qui s'en empara, en 1562; prise par Maugiron, lieutenant général du roi en Dauphiné; reprise en 1567 par les protestants, elle se déclara pour la Ligue, en 1595, résista à Lesdiguières, et se rendit au duc de Montmorency, qui fit raser sa citadelle et ses remparts.

En 1790, la ville métropole de la Gaule devint un chef-lieu d'arrondissement du département de l'Isère. Elle possède aujourd'hui un tribunal de première instance, un tribunal de commerce, une chambre consultative des arts et manufactures, un conseil de prud'hommes, etc.

Digitized by Google

Vienne a vu naitre le jurisconsulte Gui-Pape, l'historien Nicolas Chorier et M. Ponsard.

Commerce et industrie.

Depuis longtemps déchue de son antique splendeur, Vienne commence à se relever, grâce à son commerce, mais surtout à son industrie. Son marché le plus important est celui des grains qui se vendent sous la halle. C'est là que les habitants des communes du département du Rhône qui avoisinent la ville, et dont la richesse territoriale ne consiste presque qu'en vins et en bois, viennent s'approvisionner.

Sous le rapport de l'industrie, Vienne est un petit *Manchester* français. A ses anciennes et célèbres fabriques d'armes, d'ancres et de voiles, ont succédé des fabriques de draps et surtout de draps de fantaisie, des établissements métallurgiques, etc. Nous avons dit que ses nombreuses usines étaient situées à droite et à gauche de la Gère : dans un parcours de 2000 mètres dans le faubourg Pont-l'Évêque, cette rivière fait mouvoir 88 roues hydrauliques, qui, elles-mêmes, mettent en mouvement 2 machines soufflantes; 3 soufflets de forge; 2 marteaux de taillandier, 10 bocards à piler le plomb; 3 tours à tourner les métaux, une meule à aiguiser les outils, un moulin à plâtre, 14 moulins à farine, 2 à orge; 2 pressoirs à huile; un battoir à chanvre, 2 à écorce; un moulin à tan; 1 filage de soie; 2 moulinages de soie; 3 cardes à coton; 10 battoirs pour la laine; 167 machines à drousser ou carder la laine, 120 à filer; 92 moulins à foulon; 2 lavages de pièces teintes; 68 garnissages pour les pièces de draps; 42 fondeuses; 10 brossages, etc. De plus, la Gère alimente une fabrique de sulfate mixte, une brasserie, 12 tanneries, 3 fabriques de savon noir, 10 teintureries, 3 lavages à vapeur et quantité de filatures de laine. Plusieurs fabricants possèdent les ateliers nécessaires à la conversion de la laine en drap, ou tiennent à bail la jouissance d'un moteur naturel ou artificiel pour les opérations mécaniques. Ceux qu'on désigne sous le nom de petits fabricants font faire à la main tous les travaux autres que le tissage, exécutés par des machines, et n'en produisent pas moins des étoffes qui rivalisent avec celles des premières maisons. C'est cette catégorie

Digitized by Google

de fabricants qui alimente les magasins-entrepôts des apprêteurs si nombreux sur le quai de la Gère.

Il se fabrique annuellement à Vienne environ 50 000 pièces de drap, de 18 à 20 mètres.

Outre ses nombreuses fabriques de drap, Vienne possède plusieurs tanneries, où l'on tanne 8 à 9000 peaux qui vont alimenter les marchés de Lyon, Grenoble, Avignon et Beaucaire.

A 6 kilomètres environ sur la Gère, on remarque une magnifique papeterie, et, à l'extrémité est de Pont-l'Évêque, une usine fondée par une société industrielle et produisant journellement 15 000 kilogrammes de fer, plus 2000 kilogrammes de cuivre laminé, valeur annuelle de 4 000 000 de fr.; sa force motrice est de 150 chevaux; plus de 400 ouvriers y sont journellement occupés. S'il existe en France des usines métallurgiques plus importantes, il en est peu où les applications des sciences physiques et mathématiques aient reçu d'aussi heureux développements. Sous ce rapport et au point de vue de l'ordre qui y règne, c'est une usine-modèle. Deux autres établissements de ce genre, l'un pour le traitement des minerais de fer, l'autre pour la conversion en lingots des parcelles métalliques de prix, se trouvent dans l'île *Blumenstein*, plus rapprochée de la ville.

Avant d'avoir l'importance qu'elle offre aujourd'hui, la fonderie annexe des forges de Loire et Isère, qui existe à Vienne depuis 1815, a subi de nombreuses épreuves. Son haut fourneau réduit chaque jour 5 à 6000 kilogrammes de fonte, et fait vivre 150 à 200 familles. La journée moyenne du travail y atteint 2 fr. 75 c. à 2 fr. 80 c. Quant à la fonderie *Piellat*, elle occupe 25 à 30 hommes au plus; mais elle n'en opère pas moins avec un capital assez considérable.

Il existe à Vienne plusieurs ateliers de construction de machines, parmi lesquels nous citerons ceux de MM. Jouffray aîné, Jouffray cadet, Lhuillier-Jouffray, Ledure, Charreton, Mousset, etc.

Mentionnons encore, dans le voisinage de la Gère : deux mines de plomb et une briqueterie à réfraction; — dans la vallée de Vaulx : une vaste fabrique de tissage de soie; une papeterie de papier commun dit *de paille;* vers l'extrémité du quai du Rhône, du côté de la porte d'Avignon : l'association des verreries; au

Digitized by Google

sud de Vienne, les mines de zinc sulfuré de la Poype, et, au delà de Notre-Dame de l'Isle, les fourneaux de grillage et de distillation ; — au nord, dans le faubourg de Lyon, un atelier de construction de chaudières à vapeur qui tient le premier rang parmi les nombreux ateliers de construction de machines à Vienne, etc.

Il y avait autrefois, dans les flancs du mont Pipet, des mines de plomb qui ont été longtemps exploitées. Aujourd'hui, noyées par la Gère, on les a abandonnées.

Antiquités.

Temple d'Auguste et de Livie. A côté du palais des Préteurs, à l'ouest du Forum viennois, s'élevait un petit temple, encore debout aujourd'hui et connu sous le nom de *Temple d'Auguste et de Livie.* Ce monument, d'ordre corinthien et de forme rectangulaire, long de 27 mètres, large de 15 et haut de 17 mètres 35 centimètres, semble de la même époque que la Maison-Carrée de Nîmes et en reproduit à peu près les proportions. D'après des fouilles que l'on a pratiquées contre le stylobate ou socle sur lequel s'élève le temple, on suppose qu'on montait douze marches pour arriver du forum au péristyle. La façade forme un frontispice orné de six colonnes cannelées. Ces six colonnes supportent un entablement surmonté d'un fronton. Sur chacun des côtés ou ailes se trouvent six colonnes semblables à celles de la façade, plus deux pilastres formant le fond du temple. Autour du monument, sur trois de ses faces, régnait un péristyle ou galerie, large de 2 mètres 43 centimètres. Quant à la Cella, ou enceinte sacrée, elle joignait, par ses murs latéraux, le mur du fond de l'édifice, jusqu'à la hauteur du premier pilastre, de chaque côté. Bâti en molasse de Bourgogne et en pierre de *choin*, ce monument, comme la plupart des constructions romaines, a été mutilé par le temps et par la main des hommes. Au v^{e} siècle, des moines en firent une église, qu'on appela *Notre-Dame la Vieille*, et dans la suite, *Notre-Dame de la Vie :* les entre-colonnements furent murés, les cannelures détruites. On pratiqua dans les entre-colonnements des portes et des fenêtres d'architecture romane et ogivale. Une porte surbaissée défigura la façade. D'ignobles maisons s'étayèrent sur les côtés. Pendant la Révo-

lution, le club des Jacobins y tint ses séances et l'on y célébra la fête de la Raison. Plus tard, le tribunal de commerce y siégea ; enfin, en 1822, on y établit la bibliothèque de la ville et un musée transférés depuis, le musée dans l'antique abbaye de Saint-Pierre, la bibliothèque à l'hôtel de ville, où elle a été incendiée il y a plusieurs années. Aujourd'hui le temple est dégagé ou à peu près, mais mal entouré et mal entretenu. Il a cependant été restauré par M. Constant Defeux, architecte du gouvernement. On a rétabli l'inscription, retrouvée par M. Schneider, en 1775.

CON. SEN. DIVO AUGUSTO :::: OPTIMO MAXIMO
ET DIVÆ AUGUSTÆ.

« Du consentement du Sénat. Au divin Auguste :::: très-bon, très-grand, et à la divine Augusta. »

Dans le **Musée** on a réuni « un grand nombre de fragments antiques, parmi lesquels on remarque, dit M. Mérimée, quelques tronçons de colonnes d'un diamètre énorme qui supposent des monuments de proportions gigantesques. Plusieurs morceaux d'une belle frise, de rinceaux gracieux et des chapiteaux composites d'une belle exécution, sont déposés à côté de débris de statues colossales malheureusement bien mutilées. » On passe d'abord devant un groupe parfaitement conservé, représentant *deux enfants se disputant un oiseau*. Sur les troncs d'arbres sont sculptés un serpent et un lézard. C'est une étude un peu maniérée. Après vient une *levrette* en marbre blanc, petit chef-d'œuvre de grâce et de légèreté, mais assez maladroitement restaurée : « La tête qui était détachée du corps a été replacée de la manière la plus disgracieuse. — Les pattes et le corps sont rendus avec une rare perfection. » Outre ces précieux restes de l'art antique, le musée possède une *mosaïque* de l'*Océan* d'un beau style ; une *tête colossale de Jupiter* avec une barbe touffue, et une grande quantité de cippes, de pierres miliaires, votives, sépulcrales, de vases en terre, de fioles lacrymatoires, de lampes, de statuettes, de bas-reliefs, etc.

Portiques du Forum (rue de l'Hôpital, cour du Théâtre). Il n'en reste que deux arcades et une portion de voûte extrêmement ruinées. Dans l'opinion de M. Mérimée, cet édifice, lourd

Digitized by Google

et mal exécuté, daterait de la décadence des arts dans les derniers temps de l'Empire.

Tout auprès sont les rampes d'un escalier construit sur des proportions grandioses. De tous les restes de la ville antique, c'est cette rampe qui donne peut-être la plus haute idée de sa splendeur passée.

Aqueducs et Thermes romains. Sur une colline, près de la rive méridionale de la Gère, deux aqueducs, espacés de 10 mètres, conduisaient, par le versant nord du mont Quirinal (Sainte-Blandine), les eaux de cette rivière et celles du Pipet dans les maisons et les bains publics du mont Pipet. Ils avaient 2 mètres de haut et presque autant de large. Chacun offrait l'aspect d'un mur quadrangulaire jusqu'à mi-hauteur, puis se courbait insensiblement en voûte. On a retrouvé, le long de la Gère, les vestiges de ces *Thermes* : ils sont souterrains et remarquables par leurs proportions colossales. Deux personnes peuvent y marcher de front. Il y a quelques années, on a découvert deux autres aqueducs plus petits. Au moyen de légères réparations, on les a utilisés.

Plan de l'Aiguille.

Le Plan de l'Aiguille. Au delà du champ de Mars, à l'ouest de la route de Valence, s'élève une pyramide quadrangulaire, vulgairement appelée *Plan de l'Aiguille*. C'est un édifice fort curieux, d'un beau style, construit en pierres de taille, et assez bien conservé. Il se compose d'un portique carré, percé de quatre arcades, avec colonnes corinthiennes aux quatre angles.

Digitized by Google

Sa hauteur est de 8 mètres, sa largeur de 7. Une corniche en amortit le couronnement, en ressautant au-dessus des colonnes. Sur ce portique repose la pyramide, qui compte 16 mètres d'élévation sur un carré de 4 mètres de côté. Creuse à l'intérieur, elle est tronquée au sommet. Il est à remarquer que la sculpture des colonnes, des chapiteaux, des archivoltes et des clefs des arcades n'a pas été achevée. « Il y a quelques années, ajoute M. Mérimée, le propriétaire du champ où se trouve la pyramide voulut l'abattre, et l'œuvre de destruction fut commencée. Il en fut empêché par les magistrats de Vienne. Aujourd'hui, ce terrain est une propriété municipale. » On a longtemps discuté sur la nature et la destination de ce singulier monument : les uns y voyaient le tombeau de Pilate ; d'autres, celui de Venerius, prétendu fondateur de Vienne, ou de Valérius Asiaticus ou d'Alexandre Sévère. D'après des recherches récentes, il paraîtrait qu'il faisait partie de la *spina* d'un grand cirque, dont les vastes contours ont été mis à découvert.

Vienne est bâtie sur un immense amas de débris antiques. On ne saurait y faire un pas, ni creuser le sol, sans y trouver un de ces fragments, qui témoignent de son ancienne splendeur ; tels que chapiteaux, médailles, bronzes, statues, bas-reliefs, mosaïques, etc. Ainsi, dernièrement, en creusant les fondations d'une maison dans la rue de l'*Embarcadère*, on a mis à découvert un pan de mur romain encore revêtu de la peinture à fresques qui décorait l'appartement dont il faisait partie. Cette peinture n'était pas appliquée sur le mur même, mais sur un revêtement de tuiles à rebords, fixées au mur par leur côté creux, au moyen de clous à large tête. C'est une suite de panneaux vides, à fond bleu clair, qu'encadrent des lignes de couleurs vives dont l'éclat s'est admirablement conservé. Sur la frise et le soubassement se voient des pampres et divers fruits dans des feuillages touffus ; mais les parties les plus ornées, ce sont les pilastres, dont l'un présente une espèce de girandole divisée dans sa hauteur par plusieurs plateaux : le pied de cette girandole est orné d'une guirlande de feuilles et de fleurs ; à sa tige pend, retenu par un cordon, un vase à une seule anse. Sur le plateau le plus élevé, une danseuse nue pirouette sur un pied en même temps qu'elle arrondit,

Digitized by Google

d'un geste gracieux, un de ses bras au-dessus de sa tête, renversée en arrière.

A l'angle de la rue Marchande et de la place de la Boucherie, on a trouvé également les restes d'un grand édifice avec une inscription latine, un bijou en or massif, et le couvercle d'un vase en étain doré, chargé d'arabesques repoussées et ciselées avec beaucoup d'art.

Sur le penchant du Pipet, dans un jardin particulier, on voit des *gradins* et des *souterrains antiques*. On croit qu'ils ont appartenu à un théâtre. Au-dessus, dans la partie la plus élevée de la ville, « on trouve une vaste *enceinte*, flanquée de tours de distance en distance, qui suit les contours du plateau du Pipet. Elle paraît avoir servi de camp, ou plutôt de citadelle. C'était sans doute là que logeait la garnison romaine, avant que le pays des Allobroges eût perdu entièrement sa nationalité. Plus tard, dans le moyen âge, les murailles ont été exhaussées, mais le système de fortification n'a pas été changé. » Au pied du mont Pipet, on a cru retrouver les traces d'un *Panthéon*, bâti en marbre de Paros, et long de 130 mètres. Un *amphithéâtre*, ayant 280 mètres de long sur 140 de large, était adossé à ce monument.

Sur les bords de la Gère, et près du pont *Saint-Martin*, des restes de murailles solidement construites, et des vestiges de briques révèlent, de distance en distance, les anciens remparts de la ville gallo-romaine. Sous la rue des Serruriers, il existe un *égout* romain, allant des Thermes au Rhône. Il y a encore des ruines près de la *porte Saint-Marcel*. A l'extrémité sud-ouest du *mont Salomont*, s'élevait une tour romaine. Vienne avait, en outre, un *temple de Mars* et de *la Victoire*, dont le cimetière occupe aujourd'hui l'emplacement. La *place du Cirque* rappelle l'*Amphithéâtre* romain, dont on entrevoit des traces, et celle de *Saint-Pierre*, l'ancien *champ de Mars*.

Restes de voies romaines. On peut voir, à Vienne et dans les environs, des vestiges de voies romaines : *via Magna*, route du Midi, qu'on retrouve dans la Grand'Rue, la plaine de l'Aiguille, et au-dessus de Notre-Dame de l'Ile ; *via Italica* ou *Domitia*, menant en Italie, et qu'on retrouve dans le faubourg Pont-l'Évêque; *via Cularonæa*, qui conduisait à Grenoble par la vallée

de Saint-Marcel, et dont les restes se voient encore, à Beaurepaire, près d'Eyzin-Pinet et de Revel-Tournan.

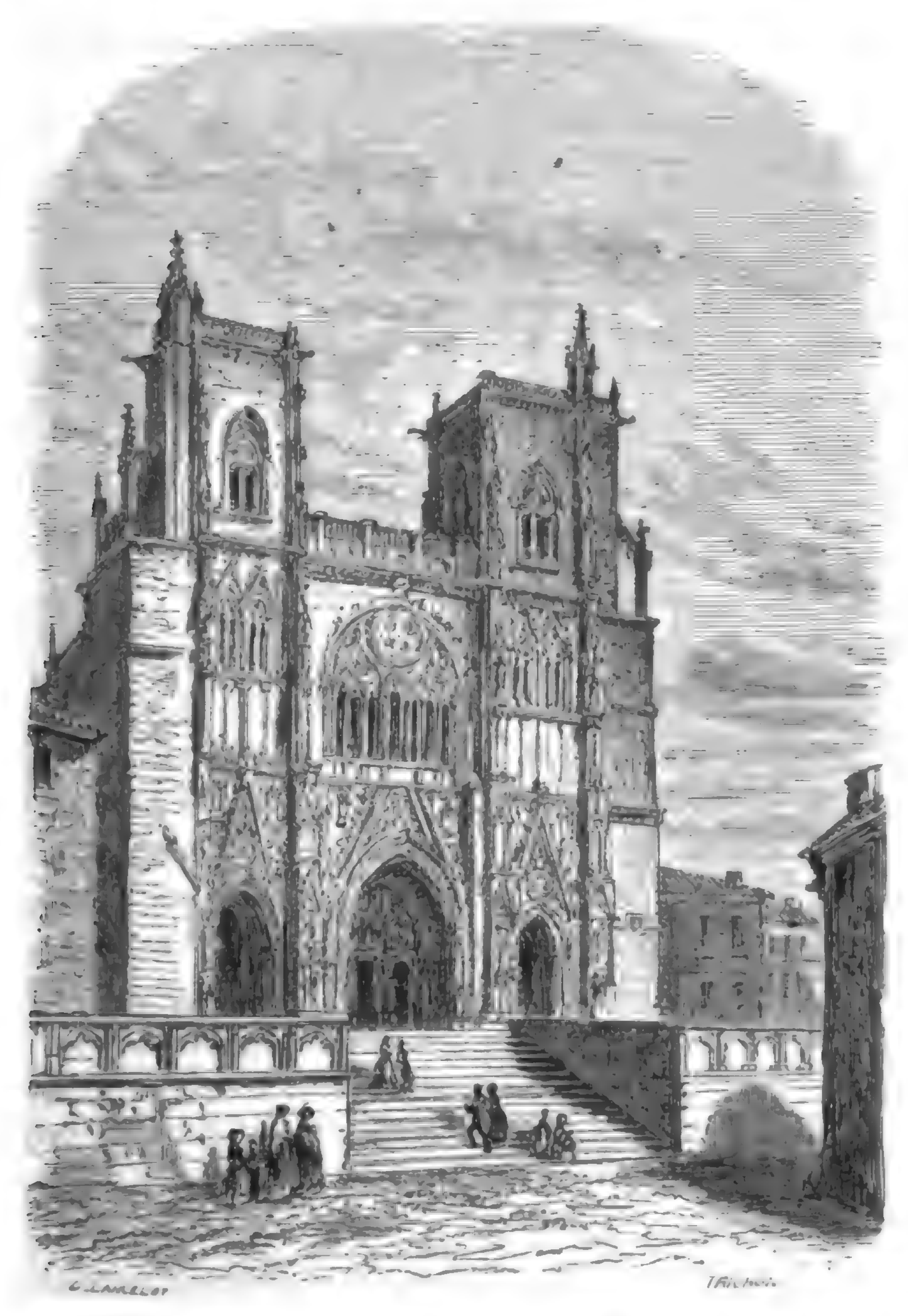
Il ne reste plus aucune trace de l'antique **Tour de Pilate**, sur les bords du Rhône. D'après la tradition, Ponce-Pilate, exilé à Vienne sous Tibère, y serait mort de désespoir. Plus tard, Vienne ayant été frappée par la peste et ravagée par des tremblements de terre, saint Mamert, alors évêque, déclara que l'on devait ces calamités à la présence du corps de Pilate, enterré au pied de la tour dans laquelle il avait été enfermé. « Aussitôt, dit un historien de la ville de Vienne, l'on se transporta sur le bord du fleuve, et l'on en retira un cadavre infect qu'on alla jeter dans un marais, à deux lieues de Vienne. On ne doute point que ce cadavre ne fût celui du juge inique de Jésus-Christ ; et le peuple croit, encore aujourd'hui, entendre sortir de ce marais bourbeux les gémissements de Pilate et les cris des diables qui le tourmentent. C'est là, dit-on, que se forment les orages et les tempêtes des environs de Vienne. »

Édifices publics. — Curiosités.

Ancienne cathédrale de Saint-Maurice. Cette église, jadis métropolitaine et primatiale, s'élève sur une terrasse qui domine le Rhône, dans lequel elle semble se mirer ; elle se fait remarquer par la grâce et la symétrie de toutes ses parties. On y arrive par un large perron, dont les 28 marches ajoutent encore à la majesté de la façade, qui s'élève à 30 mètres au-dessus du parvis, sur une largeur de 38 mètres. Cette façade, transition du gothique fleuri au style de la Renaissance, est surmontée de deux tours jumelles carrées, avec plates-formes flanquées de deux tourelles inégales au sommet. Ces tours servent de clochers. Bâtie en pierre friable, la partie supérieure de cette façade a beaucoup souffert du temps; la partie inférieure est en pierre dure; mais la main des hommes y a fait plus de ravages que les siècles. Après la prise de Vienne par le baron des Adrets, en 1562, ses soldats mutilèrent les statues, brisèrent les vitraux coloriés, enlevèrent le plomb des clochers et des dômes, brûlèrent les tableaux et les archives. Cependant, on peut juger de la beauté de l'édifice par ce qui reste des ornements des portails, des fenêtres et des ga-

Digitized by Google

leries. Au-dessus du grand portail, divisé en deux par un pilier, s'élevait jadis la statue de saint Maurice. Ce portail, qui date du XVI^{e} siècle, est couronné de quarante-huit niches, à trois rangs d'étages, qui, séparées par des guirlandes de chêne et de vigne



Cathédrale de Vienne (Saint-Maurice).

délicatement fouillées, renfermaient des statuettes représentant des personnages du Nouveau Testament, et dont la plupart sont mutilées ou n'existent plus. Celles de droite représentaient l'As-

Digitized by Google

cension, et celles de gauche l'*Assomption*. Dans le développement de la façade, trente niches contenaient des saints. Il n'en reste qu'un à droite. A l'intérieur du portail de gauche, on remarque un zodiaque, commençant au Verseau, sans addition de figures allégoriques, — accessoires inséparables des zodiaques.

Saint-Maurice a la forme d'une basilique terminée par trois absides. Vingt-quatre piliers ayant 1 mètre 50 centimètres de rayon ou module, supportent la voûte, qui est azurée et semée d'étoiles d'or. Son élévation du parvis à la nef est de 27 mètres sur 96 en longueur, et 36 en largeur. A l'intérieur de la nef, ces piliers sont décorés de pilastres cannelés et rudentés ; des colonnes engagées supportent les retombées des arcades. Les chapiteaux sont byzantins, mais les arcades ogivales de la nef indiquent une époque de transition. M. Mérimée les croit de 1150. Autour de la nef et du chœur, règne une galerie percée d'arcades en ogive. Celles du chœur reposent sur des colonnettes gothiques, mais, dans le reste de la galerie, les colonnes sont remplacées par des nervures. Au-dessus et au-dessous de la galerie, dans le chœur, court une suite d'ornements rouges à la fois bizarres et gracieux, composés de palmettes, de figures d'hommes et d'animaux, et d'arabesques.

A droite et à gauche des nefs latérales, s'ouvrent deux portes. A l'intérieur de celle du nord, s'élèvent deux colonnes antiques, torsées et cannelées ; mais les chapiteaux sont modernes. — « A côté, dit M. Mérimée, sont quelques bas-reliefs curieux de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. A l'extérieur, quantité d'inscriptions sont incrustées dans les murs, quelques-unes du XIIe siècle. On aperçoit aussi des traces d'anciennes peintures, maintenant presque entièrement effacées. » D'anciens vitraux ornent la fenêtre ogivale de *la chapelle Saint-Jacques*, à droite. Au-dessus d'une porte qui conduisait au *Cimetière des pauvres*, on remarque un grand bas-relief, l'*Adoration des Mages*.

Des tombeaux avec des inscriptions fort anciennes sont déposés dans la nef. Au milieu du chœur, s'élève un *grand autel* en marbre, sculpté, à Rome, par Michel-Ange Stoltz, au XVIIIe siècle. A droite de l'autel, on remarque le tombeau de l'archevêque de Montmorin par le même artiste. Ce prélat y est représenté revêtu de ses habits pontificaux, assis sur un coussin, tenant de la main

Digitized by Google

gauche la main du cardinal de La Tour d'Auvergne, son successeur, debout devant lui, et lui montrant de la droite la croix et la mitre, insignes de sa dignité. A droite est un génie se disposant à écrire sur un livre ouvert devant lui, et supportant de sa main gauche les armes du cardinal. Tout le groupe est adossé à une pyramide de marbre, couronnée par un vase exhalant des parfums.

Il y a peu d'églises dont la construction ait duré plus longtemps que celle de Saint-Maurice. Bâtie primitivement, en 718, sur l'emplacement de l'oratoire des *Machabées*, puis réparée et agrandie en 805, elle fut réédifiée vers le milieu du XI^e^ siècle, et au commencement du XII^e^. Sa reconstruction commença par les six travées romanes les plus rapprochées du chœur. Après quatre siècles de travaux, l'église fut achevée en 1515. Aujourd'hui, il serait temps qu'une restauration intelligente vînt lui rendre son ancien éclat; car les voûtes sont crevassées et il pleut dans la nef. D'un autre côté, le chevet est flanqué d'un pâté de maisons du plus disgracieux effet. Il serait difficile de trouver en France une église plus mal entretenue.

Au delà de la petite place Saint-Féréol, à l'entrée de la rue des *Serruriers*, on voit les restes de l'ancienne porte du cloître Saint-Maurice, sur une des pierres de laquelle on lit cette inscription :

D. D. FLAMINICA VIENNÆ
TEGULAS ÆNEAS AVRATAS
CVM CARPVSCVLIS ET
VESTITVRIS BASIVM ET SIGNA
CASTORIS ET POLLVCIS CVM EQVIS
ET SIGNA HERCVLIS ET MERCVRI
D. S. D.

« L'auguste dame Flaminica a donné à ses frais, à la cité de Vienne, des lames de bronze doré avec les festons et les ornements des bases de l'édifice, ainsi que les statues équestres de Castor et Pollux, et celles d'Hercule et de Mercure. »

Saint-Pierre. Cette église, située sur une petite place à laquelle on arrive par la rue Saint-Georges, est l'une des plus anciennes des Gaules. Sa fondation remonte au VI^e^ siècle. Le porche

Digitized by Google

est du style roman primitif. Le tympan est orné d'une croix formée de briques incrustées entre deux frontons triangulaires. A l'entrée du péristyle, on voyait jadis trois sphinx symboliques, portant des candélabres. Ces sculptures du Bas-Empire ont été déposées au musée. Dépouillée de tous ses ornements et recrépie de plâtre, cette église, depuis longtemps, n'est plus consacrée au culte, et son état de dégradation est tel qu'on a de la peine à reconnaître dans son plan celui d'une basilique. On y voit pourtant des colonnes de marbre, que M. de Caumont croit de l'époque mérovingienne.

Saint-André le Bas. Cette église, située sur la place du Jeu-de-Paume, appartient au style romano-byzantin, moins la façade. Fondée par Conrad le Pacifique, elle fut bâtie sur l'emplacement d'une autre, brûlée au IXe siècle par les Sarrasins. On pénètre, par une porte latérale, dans la nef, dont la voûte repose sur des colonnes doriques. Celles du chœur sont en marbre blanc, avec chapiteaux corinthiens. Une jolie tour romane, composée de quatre étages avec fenêtres cintrées, couronne ce remarquable édifice et lui sert de clocher. Au XVIIe siècle, elle était surmontée d'une flèche, qui « poussait sa pointe si avant dans les nues, dit Chorier, que les yeux avaient de la peine à l'y suivre. »

Comme la plupart des églises du Midi, celle de Saint-André a été badigeonnée. On a peint à l'huile les pilastres et les colonnes en couleur de marbre, et les chapiteaux historiés, dont plusieurs sont d'un travail curieux et délicat, en couleur de bronze. Bien plus, le cloître, qui offrait des détails charmants, est complétement défiguré : il sert aujourd'hui de cour à une maison voisine, et ses gracieuses colonnes sont cachées dans une maçonnerie grossière.

Saint-André le Haut, qui date du siècle dernier, renferme de beaux tableaux. On remarque, dans son voisinage, une très-belle porte, dans le style de la Renaissance.

Chapelle de l'hôpital Saint-Paul. Elle possède quelques tableaux qui paraissent appartenir, en partie, à l'école italienne.

Hôtel de ville. C'est un édifice moderne, construit dans le style néoétrusque, dont plusieurs monuments de Paris offrent des mo-

Digitized by Google

dèles. Situé sur la place Neuve, il se compose d'un corps principal et de deux ailes en fer à cheval. Au rez-de-chaussée, règnent des galeries voûtées, percées de 35 arcades. Une des salles du premier étage est ornée de cinq principales vues de Vienne, peintes sur toile par Schneider. Au-dessus de la porte qui s'ouvre sur la rue Marchande, on voit un écusson en pierre, représentant les armes de Vienne.

Palais de Justice. A part quelques souvenirs historiques qui s'y rattachent, cet édifice, bâti sur l'emplacement de l'ancien palais des Préteurs, et plus tard des rois de Bourgogne, n'offre rien de remarquable.

Nouvelle halle. Elle est située à l'extrémité du cours Romestang. C'est un édifice carré, à la fois solide et élégant. Les caves peuvent contenir environ 4000 hectolitres de vin.

Collége. Il se trouve dans la partie la plus élevée de Vienne. Bâti en 1549, vis-à-vis du couvent des Carmes et sur l'emplacement du palais Impérial, il se compose de quatre corps de logis principaux. Sa façade est belle et régulière. Celle de l'église qui s'élève à gauche a deux pilastres doriques : au-dessus, une répétition en ordre ionique, le tout couronné par un tympan. Le tableau du maître autel, représentant *l'Adoration des Mages*, est d'une beauté remarquable · les uns l'attribuent à Pardenone, élève du Titien, d'autres le classent également dans l'école vénitienne; mais on pense qu'il appartient à l'école de Paul Véronèse. Ce collége fut dirigé longtemps par les Jésuites. Massillon y professa la théologie.

Théâtre. Il s'élève près de la *place du Pilori.* On y arrive par une arcade à plein cintre, débris précieux du forum romain. Au fond de la cour se trouve la salle de spectacle, qui est fort petite et peu gracieuse : elle a été construite en 1782.

Pont de Gère. C'est le premier qui se présente en remontant; il date du XVI^e siècle.

Pont Saint-Martin. Situé sur la Gère comme le premier, il se compose d'une arche très-hardie en cintre surbaissé, et date du XV^e siècle.

Sur les bords de la Gère, dans la rue *Cuvière*, on remarque une élégante *maison romane;* une *maison gothique* dans la rue de *l'Epe-*

Digitized by Google

ron; une *maison de la Renaissance*, dans la rue des *Orfévres*; deux jolies portes, l'une derrière le collége, et l'autre à l'angle de la rue des *Sarrasins*, plusieurs sculptures antiques dans la rue de la *Cocarde*, un pan de mur du XIe siècle, ayant appartenu à l'église Saint-Sévère, et plusieurs maisons anciennes dans les rues des *Clercs*, du *Port-Plantier*, etc.

Promenades, excursions.

Le cours *Romestang*, la place du *Quartier* et le *champ de Mars*, sont les seules promenades de Vienne. Le champ de Mars est situé au sud de la ville. Avant d'être coupé par le chemin de fer de Marseille, c'était un carré régulier, planté de belles allées d'arbres, rendez-vous des promeneurs. Anciennement, il était traversé par la voie *Domitienne*.

Les environs de Vienne offrent des sites charmants et pittoresques. Des montagnes qui la dominent, on découvre de beaux paysages sur la vallée du Rhône, la vallée de la Gère et les montagnes du Forez. Au sommet du mont Salomont, se dressent les restes du *château de la Bâtie*, élevé, en 1250, sur les ruines d'une ancienne tour romaine, et démoli sous Louis XIII. Sur le mont Sainte-Blandine, on voit encore les ruines du *château de Pipet*, si célèbre dans le moyen âge. « Une tour carrée, dit Chorier, fort haute et fort spacieuse, était au milieu et portait au loin une idée avantageuse de la force et de la dignité de cette place dans l'esprit de ceux qui abordaient Vienne; un excellent puits et une citerne, où l'eau résistait merveilleusement à toute sorte d'altération, y témoignaient encore que ses auteurs ne pouvaient être que de grands princes ou un grand État; mais c'est un effet de l'inconstance des choses qu'il faille que celles qui semblent éternelles par leur fermeté, périssent par la légèreté des hommes et par l'inconstance de leurs conseils. »

Une statue colossale de la Vierge a été érigée, en 1860, sur le mont Pipet.

Avant de quitter Vienne, on doit visiter les *rives de la Gère*, bordées d'usines ou de fabriques, les *mines de plomb de Gère*, dont l'une traverse entièrement la montagne de Pont-l'Évêque; et enfin le **bourg de Sainte-Colombe**, sur la rive droite du Rhône. Ce

Digitized by Google

bourg, qui doit son nom à un monastère de Bénédictins, fondé, vers le VIIIe siècle, sous l'invocation de cette sainte, dépendait déjà de Vienne sous les Romains, et s'appelait Vienne la belle. Un pont en pierre le reliait à la cité gallo-romaine. Il s'écroula en 1407 ; reconstruit, il s'écroula de nouveau en 1651. Aujourd'hui, Vienne communique avec Sainte-Colombe par un joli pont en fil de fer de deux arches.

Ravagée plusieurs fois par les barbares, Sainte-Colombe ne cessa de faire partie de Vienne qu'en 1349. A cette époque, Philippe de Valois s'en empara et y fit bâtir la tour carrée que l'on y voit encore, et dont le couronnement semble avoir été fort altéré. Cette tour, du sommet de laquelle on découvre une très-belle vue sur Vienne et sur ses collines, formait la tête de l'ancien pont romain, qui coupait le fleuve à environ 100 mètres en amont du pont actuel. Au temps des Romains, cette partie de la rive droite du Rhône était couverte de palais et de villas. C'est, du moins, ce que semblent attester les restes d'un édifice considérable, des conduits souterrains, et les nombreux fragments de marbre, de mosaïques, de chapiteaux et d'autres objets antiques découverts dans les environs ; entre autres, un grand *Médaillon* représentant une *lutte de l'Amour avec le dieu Pan*, et déposé au musée de Lyon, une *statue* de *Latone*, et une *statue* d'*Hygie*, deux chefs-d'œuvre qui ornent un musée particulier.

Outre son couvent de *Bénédictins*, Sainte-Colombe en possédait un autre de *Cordeliers*, où Philippe le Bel vint s'établir avec toute sa cour, pendant la durée du concile de Vienne, qui abolit, en 1312, l'ordre des Templiers. Il ne reste plus trace du monastère des Bénédictins ; mais l'église des Cordeliers subsiste encore. C'est aujourd'hui l'église paroissiale.

Chaque année, le 1er mai, on célèbre à Sainte-Colombe la fête de la *Mayenche*, qui rappelle celle de la déesse Maïa, du temps des Romains.

DE VIENNE A VALENCE.

Au sortir de Vienne, la voie ferrée s'éloigne du Rhône, en côtoyant, à gauche, des rochers abrupts, qui, inclinant peu à peu vers le sud-est, font place à des coteaux chargés de vignes

Digitized by Google

et de vergers. Après avoir laissé à droite le Plan de l'Aiguille, on découvre, au delà du Rhône, le petit village de *Saint-Cyr* et le château de *Mont-Lys*, qui le domine. Un peu plus loin, sur la rive gauche, se montre, à 4 kilomètres de Vienne, un petit hameau au centre duquel s'élève l'église de l'ancien *Prieuré de Notre-Dame de l'Isle*, fondé, au XII^e siècle, par un noble viennois, et donné, au XIII^e, à l'abbé de Saint-Ruf. Son cloître et son double rang de colonnes de marbre sont en ruines; mais l'*église*, par son architecture noble et simple, sa position pittoresque, son abside couronnée de têtes artistement sculptées, et ses deux jolis portails romans, mérite la visite des archéologues. Chaque année, les lundis de Pâques et de la Pentecôte, une grande partie de la population viennoise s'y rend en pèlerinage.

Cependant, on s'est rapproché du Rhône, au delà duquel, par-dessus les collines dont il baigne la base, commencent à se dresser les hautes montagnes du Vivarais. Après avoir croisé la route de terre, on longe, à gauche, des coteaux plantés de mûriers; à droite, quelques usines apparaissent au-dessus d'une tranchée rocheuse.

7e STATION. — VAUGRIS.

5 kil. de Vienne. — 36 kil. de Lyon. — 548 kil. de Paris.
315 kil. de Marseille.

Vaugris, village de 302 habitants adonnés à l'agriculture, à la pêche et à la navigation, est situé dans un vallon à gauche, en face du joli bourg d'Ampuis, que l'on aperçoit sur l'autre rive.

Ampuis, dont un savant fait dériver le nom du grec ἄμπελος, vigne, et un autre du latin *ampodium*, *am*, autour, et *podium*, lieu élevé, est situé au pied d'un charmant coteau couvert de vignes.

Jadis, un *castrum* y fut bâti par les Romains sur le petit mamelon au bas duquel passe la route de Sainte-Colombe à Condrieu. De nombreuses ruines, des pavés en mosaïque et une colonne milliaire, trouvée sur la route, prouvent encore que les Romains ont occupé Ampuis.

A l'est du bourg, sur les bords du Rhône, s'élève l'ancien *châ-*

Digitized by Google

teau, qui appartint longtemps à la famille de Maugiron, aujourd'hui éteinte; il est vaste, assez bien bâti, et possède, outre une magnifique avenue de marronniers, de beaux jardins.

Ampuis est un bourg agricole. Son territoire est des plus fertiles. On y récolte d'excellents vins, des fruits de toutes sortes, et particulièrement des abricots et des melons très-renommés.

C'est au coteau d'Ampuis que commencent les vignobles connus sous le nom de **Côte-Rôtie.** Cette côte, qui s'étend jusqu'à Saint-Péray, n'était anciennement qu'une chaîne de rochers arides, que l'industrie et le travail des habitants ont su féconder. Située au levant et au midi, elle est presque partout abritée des vents du nord.

Au-dessous de Vaugris, on traverse une plaine couverte de champs de blé, de vignes et de mûriers ; mais bientôt le chemin de fer, resserré entre la *montagne de Marcon* et le Rhône, vient côtoyer, à gauche, des bancs de rochers qu'on a dû tailler à pic, et court le long du fleuve sur un mur de soutènement. Au delà de *la Maison-Rouge*, bâtie par Pierre de Villars, archevêque de Vienne, et du château de *Cordeloux*, qui s'élève, à mi-côteau, dans un site pittoresque, on laisse, sur la rive droite, *Tupin*, dont le territoire n'est qu'une langue de terre entre la montagne et le Rhône; puis *Semons*, au pied d'un coteau, deux villages réunis en une seule commune de 402 habitants, et, sur la rive gauche, *Chonas*, village de 651 habitants. C'est sur le territoire de Chonas qu'a été trouvée la *levrette* en marbre de Paros, qui est au musée de Vienne.

A droite, la vue se porte sur des groupes d'îles plantées d'arbres, et parmi lesquelles on remarque celle de *la Chèvre*, qui appartenait, en 1527, à la noble maison de Villars. Au delà du Rhône, les montagnes du Vivarais se montrent de plus en plus grandes et de plus en plus belles au-dessus des collines de la rive droite. Après s'être éloigné du fleuve, on s'en rapproche pour le côtoyer. Il décrit une forte courbe que suit le chemin de fer. Bientôt, apparaît sur la rive droite la ville de Condrieu, qu'un pont suspendu réunit au village des Roches. On traverse plusieurs tranchées taillées dans le roc et un tunnel de 177 mèt., avant d'arriver à cette station.

Digitized by Google

8e STATION. — LES ROCHES.

7 kil. de Vaugris. — 43 kil. de Lyon. — 555 kil. de Paris.
308 kil. de Marseille.

Le village des **Roches** (1328 habitants) doit son nom à sa position sur les rochers du Rhône, dont le versant méridional produit d'excellents vins. Jadis couvert de forêts, le territoire de cette commune dépendait de la petite ville de **Condrieu**, qui s'élève à l'ouest, à 500 mètres environ au delà du fleuve, sur le penchant d'un coteau d'où l'on découvre, à l'est, les montagnes du Dauphiné, au sud-ouest le mont Pila, aux flancs cultivés et parsemés de petits villages; au nord, dans le lointain, les ruines des anciennes fortifications de Vienne.

Condrieu, dont on fait dériver le nom de *Coin de Rieux*, à cause des trois petits ruisseaux qui y affluent, se divise en trois parties : la *ville*, le *port* et la *maladrerie*, distantes entre elles d'un kilomètre environ. C'est une ville d'un aspect agréable, mais les rues en sont étroites et irrégulières. Sa population s'élève à 2788 habitants ; sa principale industrie est la navigation.

Plusieurs historiens font remonter la fondation de Condrieu à trois cents ans avant notre ère. Pline, en parlant de ce pays, vante les vins fins qu'on y récoltait. Après les Romains, cette ville passa en la possession du chapitre de l'église primatiale de Lyon. Vers la fin du XIIe siècle, Raynaud de Forez, archevêque de Lyon, la fortifia. On y creusa des fossés ; des remparts et des courtines y furent élevés, ainsi qu'un donjon et un château fort, dont une des tours couronne encore majestueusement le coteau qui domine la ville.

Au moyen âge, Condrieu soutint plusieurs guerres contre ses voisins. Prise et pillée, en 1328, par les Viennois ; ravagée, dix ans plus tard, par la peste et par les routiers ; puis par la guerre dite de la Serpe, contre les gens d'armes du Dauphiné ; enfin par les guerres de religion au XVIe siècle, elle s'est relevée peu à peu de ses désastres. Son *église* date du XIIIe siècle, mais elle a été en partie reconstruite.

Cette ville a vu naître Pierre de Villars, lieutenant des armées du roi, et le maréchal de Villars, son fils, le vainqueur de Denain.

Digitized by Google

Condrieu n'est pas moins célèbre par ses vins blancs qu'Ampuis par ses vins rouges.

Maître Adam, le menuisier de Nevers, a chanté le vin blanc de Condrieu ; Chapelle et Bachaumont le vantent également dans leur charmant *Voyage ;* tous les géographes en parlent comme d'un vin très-recherché : « Il est doux, petillant, dit M. Ogier, et acquiert, en vieillissant, la couleur et le goût du malaga. Le raisin qui le produit est connu sous le nom de *vionnier ;* les grains en sont petits, serrés, et deviennent d'un beau roux aux approches de la maturité. La tradition assure que le plant fut apporté de la Dalmatie par les ordres de l'empereur Probus. »

Autrefois, les *Bachelards* (jeunes gens) de Condrieu y fêtaient

Pont de Condrieu.

la *Saint-Clair*, en souvenir de la concession faite par la maison d'Arces, une des plus anciennes du Dauphiné, aux jeunes gens des Roches, du port et de la Maladrerie, du privilége de percevoir, le jour de saint Clair, 2 janvier de chaque année, les droits de bac pour le passage du Rhône, sous la condition qu'ils maintiendraient la police du port.

Cette fête, qui durait trois jours, commençait le 31 décembre, au soir, par des sérénades et des danses.

Le 1er janvier, les bachelards, l'épée au côté et la plume au chapeau, ayant à leur tête leur roi et le porte-enseigne de Saint-Clair, se rendaient à l'église. Après la messe, retour au port et festin. A l'issue des vêpres, ils se transportaient à la porte de la

ville, du côté du port, où l'on mettait à l'enchère la boîte de saint Nicolas et la ferme du bac pour le lendemain. Le roi, monté sur une pierre, recevait les mises. La journée se terminait encore par des danses.

Le 2 janvier, les bachelards passaient le Rhône et se rendaient au village de Saint-Clair ; ils dansaient sous l'orme. Après une promenade à Vernon, ils revenaient aux Roches, puis à la Maladrerie, et de là à Condrieu. Sur le soir, nouveau gala pendant lequel on buvait au nouveau roi et aux anciens, et chaque fois les verres étaient jetés en l'air. Après le souper, le bal.

Le 3, visite au couvent des Récollets. On y déjeunait, puis on y faisait la *farandole* le long des cloîtres. Ce jour-là, le nouveau roi conviait ses sujets à dîner. Après le repas, deux des bachelards portant au bout d'une barre de fer la boîte de saint Nicolas, la bande joyeuse visitait les jeunes mariés du port, de la Maladrerie et des Roches, et exigeait d'eux une petite somme, qui était mise dans la boîte. Si quelqu'un des nouveaux mariés, pour se soustraire à la taxe, fermait sa porte, le roi la faisait enfoncer avec la barre de fer.

Le 4, on emplissait de vin une grande cruche que l'on portait par la ville, en buvant à chaque coin de rue. A la porte des *Granges*, on suspendait la cruche à une branche de noyer, et la compagnie lançait des pierres jusqu'à ce qu'elle fût cassée. Après quoi chacun se retirait pour vaquer à ses affaires, en chantant :

La Saint-Clar e morta,
Je nin soi pas causa.
Laissi veni l'an que vint,
No serons be mé de gins.

La Saint-Clair est morte,
Je n'en suis pas cause.
Laissez venir l'an prochain.
Nous serons bien plus de gens.

A 2 kilomètres environ des Roches, on laisse, à gauche, le petit village de *Saint-Clair*, dont le château n'offre plus que des ruines; à droite, le hameau de *Saint-Michel;* puis, un peu plus bas, en

Digitized by Google

deçà du fleuve, *Saint-Alban du Rhône*, village de 303 habitants, situé sur les bords de la Varèze, au milieu de belles prairies. Avant d'arriver à Saint-Alban, on franchit le torrent de la Lune, au delà duquel le chemin de fer s'éloigne du Rhône.

Bientôt, traversant la Varèze, qui va se jeter à quelque distance dans le Rhône, on laisse à gauche *Clonas*, village de 493 habitants, situé dans une contrée fertile en grains et en pâturages ; à droite, *Chavanay*, village de 1702 habitants ; plus bas, sur la rive gauche, vis-à-vis du petit hameau des *Dames*, *Saint-Maurice de l'Exil*, commune de 970 habitants, entourée de prairies.

Déjà la plaine, resserrée à gauche, s'est élargie à droite, déployant au loin la plus riche végétation. Un moment, les montagnes du Vivarais disparaissent aux regards, derrière les coteaux. On laisse à gauche les hameaux du *Colombier*, de *Givray* et de la *Belle-Fontaine*, et celui de *Port-Vieux*, à droite.

9e STATION. — LE PÉAGE DE ROUSSILLON.

9 kil. des Roches. — 52 kil. de Lyon. — 564 kil. de Paris.
299 kil. de Marseille.

Le **Péage de Roussillon**, joli bourg de 1515 habitants, qui se livrent à la pêche et à la navigation, n'offre absolument rien d'intéressant pour un étranger; mais, à gauche du Péage, on voit s'élever, sur la hauteur, un clocher à flèche : c'est le clocher de *Roussillon*, commune de 1599 habitants, célèbre par le séjour qu'y fit Charles IX, du 17 juillet au 15 août 1564. C'est là qu'il signa un édit dont le 39e article porte que l'année civile, qui, jusqu'alors, commençait à Pâques, commencerait désormais au 1er janvier. A l'est du village, coule la Sanne. On récolte sur les collines voisines des vins estimés. De l'une de ces collines, près du Rhône, descend une eau très-froide qui, renfermée dans un conduit de bois, produit des incrustations calcaires, fait qui passait pour un prodige au XVIe siècle.

Une très-belle route, d'où l'on aperçoit la riche vallée du Rhône et les montagnes du Vivarais et du Forez, conduit du *Péage* à *Roussillon* (20 minutes environ).

A l'extrémité orientale de Roussillon, s'élève le château où Charles IX rendit sa célèbre ordonnance. Bâti par le cardinal de

Digitized by Google

Tournon, en 1533, « il est malheureusement, dit M. Antonin Macé (les *Chemins de fer du Dauphiné*), dans un triste état de délabrement et presque d'abandon. Au rez-de-chaussée, en montant un perron de quelques marches, on trouve une salle servant aujourd'hui à la justice de paix, dont la voûte, reposant sur des consoles rondes, est très-remarquable. Si, ensuite, inclinant un peu à gauche, et parvenant à se faire ouvrir le portail délabré qui sert de principale entrée, on pénètre dans la cour intérieure, on voit, à gauche surtout, des galeries avec arcades, construites en molasse, reposant sur de solides pilastres vermiculés et avec saillies, ressemblant singulièrement à quelques-uns des palais de Florence.... Si l'on pénètre ensuite dans l'intérieur, les traits caractéristiques de l'architecture et des arts de la Renaissance se présenteront à chaque pas, même dans l'état déplorable où ce monument est laissé aujourd'hui : les plafonds à caissons dorés et peints, avec leurs poutrelles rapprochées les unes des autres, les armoiries du cardinal sculptées sur bois, les larges cheminées historiées. C'est surtout au premier étage qu'il faut aller étudier quelques restes de l'art du XVI^e siècle. Là, en effet, subsiste encore, assez bien conservée, mais se dégradant de jour en jour, une galerie qui conduisait des grands appartements à la chapelle, galerie dont le plafond, en bois et à plein cintre, est couvert de peintures remplies d'originalité et de fantaisie : guirlandes de fleurs, chimères, sirènes, amours encadrant de petits tableaux, parfois pleins de grâce et de charme, celui surtout qui représente une danse villageoise. Dans l'un de ces panneaux on lit très-distinctement la date MDLXIII, ce qui suffit pour réfuter la conjecture indiquée dans quelques livres que ces peintures seraient l'œuvre d'Andrea del Sarto, » mort, en effet, en 1530.

Si, au sortir du château, « on suit, en face, la principale rue du village, où l'on remarque quelques maisons portant encore, dans leurs croisillons et leurs arcades, les traces de l'architecture du XVI^e siècle, on est bientôt dominé, à droite, par des terrasses sur lesquelles repose l'église paroissiale. Cette église, quoiqu'elle ait été remaniée à plusieurs reprises, quoique la flèche en pyramide quadrangulaire et en pierre de son clocher oit tout à fait récente et ait été manquée, mérite cependant

d'être étudiée. Le portail principal et la petite porte latérale contiennent de jolis spécimens de l'ogival fleuri du xv^e siècle ; quelques-unes des chapelles, et surtout le chœur, éclairé par une fenêtre ogivale divisée en trois compartiments par des meneaux délicatement sculptés, paraissent être du xiv^e siècle ; enfin les fonts baptismaux, beaucoup plus récents, appartenant au xvii^e siècle, et qui sont probablement des restes d'un ancien retable, sont formés de colonnes corinthiennes en bois, peintes en bleu azuré, avec des branches de lierre dorées en relief. » Au-dessus de l'église, on voit encore le terre-plein d'où s'élevait le donjon de l'ancien château féodal des sires de Roussillon, qui jouèrent, au moyen âge, un rôle considérable dans le Dauphiné.

Église de Surieu. Au delà de Roussillon, on descend d'abord dans un petit vallon où se trouve le hameau de *Lioud;* puis on monte sur un plateau pierreux pour redescendre à *Macabiou*, situé sur la Sanne, que l'on traverse. Une autre montée conduit en peu de temps à *Ville-sous-Anjou*, commune de 880 habitants, située à 4 kilomètres de Roussillon. On y remarque le portail de l'église, présentant en effet, dit M. Antonin Macé, « une de ces larges fenêtres à arc ogival déjà surbaissé, qui caractérisent les monuments du xv^e siècle, fenêtre au centre de laquelle se trouve un *christ* en pierre, tandis qu'elle est entourée d'une voussure représentant un chœur d'anges reposant sur des dais d'une exquise finesse de ciselure. »

Après Ville-sous-Anjou, on traverse un nouveau plateau, d'où l'on découvre, à l'est, les cimes neigeuses des Alpes, du Dauphiné et de la Savoie, que domine le Mont-Blanc ; à l'ouest, pardessus les contours du Rhône au-dessus des montagnes du Vivarais et du Forez, le mont Pila, sur le flanc oriental duquel s'étagent les villages de *Pélussin* et de *Virieux* (Loire). On redescend ensuite aux bords de la Sanne, que l'on franchit sur un pont composé d'un tronc d'arbre équarri ; puis, laissant à gauche la route de Roussillon, on passe devant une maison élégante, appelée la *Roche-Pingolet*, appartenant à la famille du poëte viennois Charles Raynaud, si prématurément enlevé aux lettres. Là, on suit le chemin vicinal qui relie Roussillon à Saint-Romain par la rive droite de la Sanne ; un peu plus loin, on

Digitized by Google

traverse encore ce torrent, et l'on arrive, après deux heures de marche, au petit village de *Surieu*, en contournant les murailles de son ancien château. Ce qui frappe, en arrivant, c'est la grosse tour ronde, reste du donjon du château, dont l'enceinte comprenait également la vieille église. Cette petite église, qui a été classée à juste titre, en 1845, parmi les monuments historiques, « est néanmoins, ajoute M. Antonin Macé, à qui nous empruntons ces détails, dans un triste état d'abandon et de délabrement.... Son clocher a été décapité, et, à la place de la flèche, qui couronnait sans doute autrefois la tour carrée, placée à gauche du portail, il n'y a plus qu'une mauvaise charpente qui menace ruine. Les voûtes intérieures ont disparu et sont remplacées aussi par une charpente également délabrée et vermoulue ; et cependant, malgré ce triste état d'abandon, ce modeste monument excite l'intérêt et mérite l'attention des archéologues. Dès l'abord, on y distingue des constructions de deux époques. Le portail et les murs latéraux de la nef sont d'une époque beaucoup plus ancienne que le chœur. Construits en cailloux roulés, alternant avec des assises de briques, les murs de la nef sont percés de fenêtres allongées et fort étroites, à plein cintre, appartenant, on n'oserait dire à l'architecture romane primitive, mais assurément aux premiers temps de l'art roman secondaire, c'est-à-dire aux premières années du XI^e^ siècle. Le portail, également à plein cintre et construit avec les mêmes matériaux, date aussi sans doute de la même époque. Sur ce portail, on remarque d'abord un cordon s'enroulant en relief autour du cintre, et sur le tympan, des sculptures en relief fort curieuses ; au centre, une croix grecque que surmonte une figure étrange d'animal, assez difficile à définir ; puis au-dessous, quatre petits bas-reliefs représentant, en creux et en relief, des arabesques singulièrement variées et capricieuses. Le chœur présente d'autres caractères. Il est bâti en mollasse taillée avec régularité, appuyé sur des contre-forts élégants et solides, percé de fenêtres à plein cintre, que décorent des colonnettes, les unes unies, les autres cannelées, couronnées par des chapiteaux très-variés, quoiqu'ils représentent tous des feuilles renversées. Il est rectangulaire.... A l'intérieur, la différence des styles et des époques est également très-sensible. » Un grand arc

zed by Google

ogival sépare le chœur de la nef. Derrière l'autel s'ouvre une fenêtre où l'on remarque un vitrail représentant une image de la Vierge. On le croit des premières années du XVI^e siècle, ainsi que la stalle sculptée qu'on voit à droite : mais le chœur, mélange du plein cintre et de l'ogive ; les pilastres cannelés ; les arcs également cannelés et à dents de scie ; les crédences qui sont à gauche et au fond ; les figures grotesques et monstrueuses qui grimacent à la naissance des voûtes, sont d'une date plus ancienne et semblent appartenir au style de transition, c'est-à-dire à la seconde moitié du XII^e siècle.

Au delà du Péage, on laisse successivement à droite, *Saint-Pierre de Bœuf*, village de 1648 habitants, le hameau des *Arcoules*, et le petit village de *Limony*, dans l'Ardèche ; puis, en deçà du Rhône, le *Mas de l'Hôte;* à gauche, le hameau de *Vials*, au-dessous duquel la voie ferrée qui longe à gauche l'ancienne route, depuis le Péage, franchit un ruisseau, et court en ligne droite à travers la plaine.

10^e STATION. — SALAISE.

4 kil. du Péage de Roussillon ; — 56 kil. de Lyon ; — 568 kil. de Paris ; — 295 kil. de Marseille.

On trouve, à la station de Salaise, des voitures de correspondance pour Annonay par Serrières.

Salaise, village de 1058 habitants, est situé à un kilomètre de la station, à gauche, dans un vallon, dont les coteaux, au nord, sont chargés de bois et de vignobles. Il possède une église, ancien prieuré fondé, en 847, par les religieux de Saint-Oyend, aujourd'hui Saint-Claude, dans le Jura. De l'édifice religieux primitif il ne reste plus que l'abside, qui se compose d'un arc triomphal très-simple, accompagné d'une travée rectangulaire dans laquelle s'inscrivent deux arcades murales, portées sur des colonnes. Au-dessous de l'église est une *crypte* offrant le plan d'une petite basilique latine à trois nefs, longue de 6 mètres 3 centimètres, sur une largeur de 3 mètres 77 centimètres, et percée de trois étroites fenêtres en forme de meurtrières. Cette crypte,

Digitized by

dont l'autel primitif existe encore et sert de bénitier à l'église, paraît remonter à la première moitié du XIe siècle.

A peu de distance de Salaise, on franchit la Sanne, laissant à droite, au delà du Rhône, qu'on entrevoit à peine à travers les hauts peupliers qui bordent ses rives, *Charnas*, village de 544 habitants, situé dans les montagnes ; à gauche, *Chanas*, village de 1347 habitants, situé sur le versant des petits coteaux qui séparent la vallée du Dolon et de l'Ambre de celle de la Sanne. L'église, bâtie sur la hauteur, offre un aspect assez pittoresque.

Au-dessous de Chanas, le chemin de fer, courant toujours dans la plaine parallèlement à la route de terre, se rapproche du Rhône, puis franchit le Dolon, laissant à droite, sur la rive gauche, le village de *Sablons*, trop souvent ravagé par les crues du fleuve, et, sur la rive droite, *Serrières*, petite ville de 2022 habitants, qui possède un port et qu'un joli pont suspendu de deux arches relie à la rive gauche. Serrières semble devoir son nom à sa position : elle s'élève, en effet, en amphithéâtre, sur un coteau ou *serre*, entre deux montagnes boisées et cultivées. Jadis elle avait un château fort, qui fut pris et repris dans les guerres du XVIe siècle ; il n'en reste qu'une tour.

A 1 kilomètre au-dessous de Serrières, au pied d'un coteau planté de vignes, s'élève, dans un site pittoresque, l'ancien château de *Payraud*, célèbre dans l'histoire des guerres civiles du Vivarais. Assis sur de hautes et vastes terrasses baignées par le Rhône, il a été restauré dans le goût moderne.

Un peu avant de franchir le torrent des Claires ou des Collières, on sort du département de l'Isère pour entrer dans celui de la Drôme. Puis, se rapprochant du Rhône, on arrive à *Saint-Rambert*.

11e STATION. — SAINT-RAMBERT.

4 kil. de Salaise ; — 60 kil. de Lyon ; — 572 kil. de Paris ; 291 kil. de Marseille.

Saint-Rambert, village de 900 habitants, situé, à 143 mètres d'altitude, sur la route de terre de Lyon à Marseille, doit son importance actuelle à l'embranchement de Grenoble, qui vient se relier sur son territoire à la grande ligne de Lyon à la Méditer-

Digitized by Google

ranée. Il se compose d'une longue et large rue, pavée de cailloux pointus et bordée, près de la station, d'hôtels et de cafés-restaurants. A droite de la station, on aperçoit des murs rasés au niveau du sol : ce sont les dernières traces du vieux château féodal de Saint-Rambert, dont quelques tours subsistaient encore il y a trois ans, et, vues du Rhône, produisaient un effet assez pittoresque.

La Valloire. Saint-Rambert occupe une des extrémités de la vallée appelée par les vieux historiens dauphinois, à cause de sa fertilité, *Vallis aurea*, d'où son nom de *Valloire*.

Cette vallée, l'une des plus pittoresques du Dauphiné, mérite une visite : elle a la forme d'un triangle et une longueur d'environ 25 à 30 kilomètres, sur une largeur variable de 4 à 7 kilomètres. Bornée au nord par de légères ondulations de terrain, au midi par les collines de *Moras*, d'*Anneyron* et d'*Albon*, dont plusieurs sommités atteignent 350 et même 380 mètres, elle a pour base, vers l'ouest, le Rhône. Son sommet se trouve, vers l'est, à *Marcilloles*. Un grand nombre de petites rivières, telles que la Veuze, l'Auron, l'Argentelle, le Dolon, les Claires, etc., arrosent cette vallée. Après un cours plus ou moins long dans des prairies, elles présentent ce singulier phénomène qu'elles disparaissent, absorbées par le sol lui-même, à travers lequel elles filtrent, comme dans un crible, pour reparaître plus bas, et constituer, avant de se jeter dans le Rhône, le torrent des Claires, sur lequel passent la route et le chemin de fer. Du reste, cette absorption des eaux n'est pas régulière. Tantôt elles coulent à la surface du sol ; tantôt elles restent cachées, et les habitants ont tiré de ces variations des présages de bonnes ou de mauvaises récoltes. De là ce proverbe local :

> Beaucoup d'eau dans les Claires,
> Peu de blé en Valloire ;

et, en effet, c'est une opinion très-ancienne dans le pays que lorsque les eaux de ces torrents sont abondantes, il y a peu de récoltes en céréales, mais beaucoup de foin, et que, réciproquement, lorsque les eaux sont absorbées dans le sol, il y a beaucoup de blé et peu de fourrages. Au nord, s'élève un plateau pierreux, « aride

dessus du niveau de la mer. A l'est, les Alpes du Dauphiné. « A droite, par delà une multitude de petites collines qui forment le premier plan, s'élèvent les montagnes du Royannais et du Vercors : à gauche, au plan le plus reculé, les montagnes des Beauges et celles de la Maurienne et de la Tarentaise, en Savoie ; en avant de celles-ci, et bien plus distinctes, les montagnes de la Sure, du Grand Som, du Haut-du-Seuil, du mont Granier, qui dépendent du massif de la Grande-Chartreuse ; enfin, et tout à fait à gauche, par-dessus toutes ces montagnes, qu'il écrase de sa masse, le géant des Alpes et de toutes les montagnes de l'Europe, le Mont-Blanc, dont on distingue les grands contours, quelques aiguilles, ses immenses glaciers entre lesquels s'élèvent et surgissent par intervalles des masses de rochers noirs. »

De la tour d'Albon aux ruines du vieux **château de Mantaille**, on compte environ une heure de marche. Pour s'y rendre, il faut redescendre au village de Saint-Romain d'Albon, puis après avoir traversé à trois reprises le Bancel, on arrive, par un bon chemin vicinal, au hameau de *Mantaille*, ayant en face de soi, sur l'autre rive (rive droite du Bancel), les ruines imposantes du château, avec ses tours, les unes rondes, les autres carrées, ses murs d'enceinte fort élevés et bâtis en cailloux roulés, ses créneaux, ses meurtrières et son vieux donjon. On l'appelle dans le pays le *château de Barbe-Bleue ;* les paysans croient qu'il y existe un caveau mystérieux où *Barbe-Bleue* renfermait ses trésors et qui ne s'ouvre qu'une seule fois par an, pendant la nuit de Noël. Heureux, disent-ils, celui qui serait assez hardi pour y pénétrer, avant que la porte, qui s'ouvre d'elle-même, ne se refermât.

Ce château est surtout célèbre par le concile qui s'y tint en 879, et dans lequel Boson fut élu roi de Bourgogne et de Provence. Résidence de ses successeurs, il devint plus tard la propriété des archevêques de Vienne. Il fut pris, en 1404, et ruiné par plusieurs seigneurs du Dauphiné.

Église de Champagne. D'Andancette, on peut aussi aller visiter l'église de Champagne, située sur la rive droite du Rhône. Au delà du fleuve, que l'on franchit sur un pont suspendu de deux arches, se trouve *Andance*, assez joli bourg de 1353 habitants, situé au pied d'une haute montagne escarpée, et traversé

Digitized by Google

par la route de Serrières au Pont-Saint-Esprit. On remonte cette route et, après trois quarts d'heure de marche, on arrive au petit village de *Champagne*, situé près du Rhône, dans un riche et fertile territoire. Sur la place, à droite de la route, s'élève **l'église,** classée parmi les monuments historiques, et l'une des plus curieuses du moyen âge. C'est un carré long, à trois nefs, couronné d'une haute voûte à plein-cintre, reposant sur deux rangs de piliers, formés par quatre colonnes avec chapiteaux à feuilles d'acanthe, mais grossièrement sculptés. Autour du chœur, qui forme un hémicycle, s'élèvent six colonnes inégales, soutenant la coquille qui termine l'édifice à l'orient; mais ce qu'on remarque surtout dans cette église, ce sont ses sculptures antiques. Ainsi, la corniche que l'on voit au-dessus de la tribune, du côté de la porte, est supportée par six petites cariatides ou médaillons représentant des sujets païens. A l'extérieur, la façade présente l'aspect d'un temple romain. Partout, sur les murs, se détachent en relief des têtes de boucs, de tigres, de lions et de taureaux, des feuilles de lierre et d'olivier, des faunes, des satyres, etc. Toutes ces sculptures, qui font de cette église un véritable musée d'antiquités, proviennent, dit-on, des ruines d'un temple dédié à Bacchus sur la montagne du Châtelet, dans le voisinage. Cette église avait autrefois deux clochers ou campaniles : l'un des deux, celui du midi, est tombé.

A peu de distance d'Andancette, on traverse le Bancel sur un viaduc de 4 arches, ayant chacune 12 mètres d'ouverture. C'est probablement dans la vallée à laquelle cette petite rivière a donné son nom, que se trouvait la station romaine, indiquée dans les Itinéraires sous le nom de *Figlinæ*. Il y a quelques années, en effet, en creusant les fondations du pont de Bancel, on a découvert une colonne milliaire portant le nom de l'empereur Julius Verus Maximinus.

Au delà du Bancel, qui va se perdre, à quelque distance, dans le Rhône, on laisse à gauche les villages de *Bancel*, sur la route de Lyon, et, plus loin. *Beausemblant*, sur un coteau fertile. Plus bas, au-dessous du village de *Laveyron*, près du hameau du

Digitized by Google

Prieuré, situé à gauche, le chemin de fer, qui vient longer la base d'une chaîne de collines, croise la route de terre et, suivant la courbe du Rhône, s'éloigne encore du fleuve, pour aller le rejoindre, en ligne droite et parallèlement à la route, à Saint-Vallier, en laissant à droite *Silon*, petit village de pêcheurs, situé au-dessous de l'embouchure de la Cance, sur le Rhône; et au-dessous de l'embouchure de l'Ay, *Sarras*, village de 1200 habitants. — Sur la gauche, au pied des coteaux, on remarque le château des *Rioux*, aujourd'hui fabrique de produits chimiques, créée par M. Raymond, habile chimiste auquel on doit le *bleu Raymond*.

13e STATION. — SAINT-VALLIER.

7 kil. de Saint-Rambert. — 73 kil. de Lyon. — 585 kil. de Paris.
278 kil. de Marseille.

Saint-Vallier, petite ville industrielle de 2700 habitants, s'élève en amphithéâtre au confluent de la Galaure et du Rhône, au pied de coteaux chargés de vignes et de mûriers. A un mille plus bas, se trouvait l'ancienne station romaine d'*Ursolis*.

Saint-Vallier fit longtemps partie des domaines des comtes de Valentinois de la maison de Poitiers, dont plusieurs membres portèrent avec distinction le nom de comtes de Saint-Vallier. Cette race princière s'éteignit en la personne de Guillaume, frère de Diane de Poitiers.

Au-dessus de la tranchée du chemin de fer, à droite, on voit encore l'ancien *château* de cette favorite célèbre : il est construit dans le style gothique et flanqué de tours. De magnifiques jardins, plantés d'après les dessins de Le Nôtre, l'environnent. Élégamment restauré, il appartient aujourd'hui à M. de Chabrillan.

Au delà d'un petit pont suspendu jeté sur la Galaure, on monte, par une belle rampe garnie de parapets, sur une place où se trouve *l'église*, portant cette inscription :

DÉTRUITE
PAR L'HÉRÉSIE
EN MDLXXXVI
RÉTABLIE EN 1786.

Digitized by Google

A part des colonnes et des chapiteaux romans, et, dans le chœur, des meneaux à ogives du XIVe siècle, cette église n'offre rien de remarquable.

Vallée de la Galaure. — Passe de la Rochetaillée. — Ruines du château des dauphins de Viennois.

A l'est de Saint-Vallier s'étend une grande vallée, arrosée par

Ruines du château des Dauphins de Viennois.

la Galaure, et encore plus accidentée que celle de la Valloire. Aussi mérite-t-elle une visite. Après avoir franchi le pont-viaduc

Digitized by Google

en pierres et en briques, construit pour le chemin de fer de la Méditerranée, on longe, à gauche, les murs et la grille d'un beau parc ; un peu plus loin, à droite, quelques usines. Puis, au sortir d'un charmant vallon, à travers lequel la Galaure serpente paisiblement, on s'enfonce tout à coup dans une gorge sombre et sauvage que l'on appelle le *défilé* ou la *passe de Rochetaillée*. C'est un passage de 3 à 4 mètres de largeur sur une hauteur de 30 à 40 mètres, ouvert par la main de l'homme dans un gigantesque rocher noir et pelé. On y voit encore, sur plusieurs points, la trace des coups de ciseau. Au delà de ce défilé, d'un aspect pittoresque et grandiose, un paysage d'un genre tout différent attire les regards : la Galaure, rencontrant un rocher qui l'arrête, fait un grand circuit, puis revenant presque sur elle-même, enserre dans ce vaste repli les ruines imposantes d'un vieux *château des Dauphins de Viennois*, dont les murs couvrent non-seulement cette espèce de presqu'île, mais le flanc des rochers qui s'élèvent en face. Au sommet de ces rochers on remarque la chapelle de *Sainte-Euphémie* et celle de *Notre-Dame de Vals*, lieu de pèlerinage ancien et vénéré, où l'on se rend par un sentier en zigzag, à travers la montagne. Cette excursion demande environ deux heures.

En quittant la station de Saint-Vallier, on traverse un tunnel de 190 mètres, puis, laissant la ville sur la droite, on franchit la Galaure sur un pont d'une seule arche de 30 mètres. Le chemin de fer, courant entre la route de terre et de petits coteaux dans lesquels il a dû se tailler plusieurs tranchées, s'éloigne d'abord du Rhône, sur la rive droite duquel se montre le petit village d'*Ozon*, avec des restes d'anciennes fortifications ; mais bientôt, décrivant une forte courbe, il se rapproche du fleuve. De cette courbe, on découvre, sur la droite, un magnifique paysage. A gauche, à l'entrée d'une petite vallée arrosée par le ruisseau des Planards, on aperçoit le village de *Ponsas* (457 hab.), que dominent les ruines du *château Pilate*, où fut, dit-on, enfermé ce gouverneur de la Judée ; puis on traverse un tunnel de 374 mètres en deçà de la station de Serves.

Digitized by Google

14ᵉ STATION. — SERVES.

6 kil. de Saint-Vallier. — 79 kil. de Lyon. — 591 kil. de Paris. 272 kil. de Marseille.

Serves, village de 675 habitants, n'a rien d'intéressant ; mais sur la rive opposée du Rhône, à l'entrée d'une petite gorge rocheuse, se dresse une haute tour qui attire de loin les regards : c'est l'un des derniers restes de l'ancien château d'*Arras*, village de 536 habitants.

Le chemin de fer, longeant, à gauche, de petits coteaux boisés, à droite la route de terre, s'éloigne du Rhône, qui disparaît quelques instants aux regards. On laisse, à droite, *Erôme*, village de 1343 habitants, dont le territoire produit des vins estimés ; et de l'autre côté du Rhône, *Vion*, village de 759 habitants, situé au pied des montagnes, à l'entrée d'une longue vallée. Son église est fort ancienne : on y remarque une crypte.

Au delà des hameaux de *la Sainte* et de *Gervaud*, la voie ferrée décrit, pour se rapprocher du fleuve, une nouvelle courbe qui offre comme la précédente un beau point de vue. Après avoir franchi un ruisseau qui descend d'un petit vallon latéral où se trouve le village de *Crozes* aux vins estimés, on découvre sur la rive droite, au pied d'un coteau, *Saint-Jean-de-Muzols*, village de 987 habitants, près duquel le Doux, au débouché d'une grande et belle vallée, vient se jeter dans le Rhône, en passant sous un joli pont suspendu.

Au sortir d'une tranchée rocheuse, le paysage s'embellit encore. Déjà on aperçoit au loin, sur la droite, les ponts, les vieilles tours et l'ancien château de Tournon. On passe au pied du verdoyant coteau de l'*Ermitage*, sur le penchant duquel s'élève une charmante villà moresque.

15ᵉ STATION. — TAIN.

8 kil. de Serves. — 87 kil. de Lyon. — 599 kil. de Paris. — 264 kil. de Marseille.

On trouve à la station de Tain des voitures de correspondance pour Romans et Saint-Marcellin.

Tain, ville de 2726 habitants, est située sur la rive gauche du Rhône, au pied du coteau de l'Ermitage et en face de la ville de

Digitized by Google

Tournon, avec laquelle elle communique par deux ponts en fils de fer, dont l'un est le premier qui ait été construit en France.

Ancienne *Tegna* des Romains dans la province viennoise (c'est ainsi, du moins, qu'elle est désignée par la *Table Théodosienne*), Tain n'était alors qu'une station située sur la voie Domitienne. Au XVIe siècle, sur le coteau au pied duquel la ville est bâtie, on trouva, outre plusieurs tombeaux antiques, les ruines d'un temple et d'une tour dont les fondations sont aujourd'hui cachées sous l'herbe. C'était, dit-on, l'un des deux temples et la tour que Fabius avait fait construire, selon Strabon, au sommet, en souvenir de sa victoire sur les Allobroges et les Arvernes. Sur ces ruines, on éleva, plus tard, une chapelle à saint Christophe. Jusqu'en 1225, les coteaux de Tain portèrent le nom de Saint-Christophe. A cette époque, Blanche de Castille, régente de France, ayant donné l'ordre au prieur de Saint-André-le-Bas de Vienne de céder la chapelle de Saint-Christophe et le terrain y attenant *à noble Henry-Gaspard de Sterémberg, chevalier de sa cour, pour y bâtir un ermitage et y servir Dieu le reste de ses jours*, ces coteaux prirent, dès lors, le nom de l'*Ermitage*. Chaque jour, le saint ermite y recevait de nombreux pèlerins; mais, ajoute la tradition, comme il n'avait à leur offrir que de l'eau, il se mit à planter quelques ceps de vigne; puis, son vin ayant été trouvé excellent, il se vit forcé, vu l'affluence des visiteurs, de planter toute la montagne. Telle est, suivant la légende, l'origine des vignobles dits de l'Ermitage.

D'après M. Scipion Gras (*Statistique minéralogique du département de la Drôme*), le coteau de l'Ermitage ferait partie de la montagne de granit qui s'étend de Tain à Saint-Vallier, sur une longueur de 16 kilomètres environ et une largeur de 2 à 3. Cette montagne n'appartiendrait aux Alpes ni sous le rapport géologique, ni sous le rapport géographique; elle ne serait que l'extrémité de la grande formation primitive qui borde, sur plusieurs points, la rive droite du Rhône, et s'étend de là bien avant dans le centre de la France.

« On cultive à l'Ermitage, dit M. Delacroix, dans sa *Statistique du département de la Drôme*, deux espèces de raisins rouges : la petite et la grosse *syras*. La première, dont le grain est légèrement

ovale, est la plus anciennement introduite dans ce vignoble ; elle donne au vin plus de force et de parfum que la seconde, dont la forme est à la fois plus grosse et plus ronde.... On distingue quatre espèces de raisins blancs : la petite et la grosse *roussanne;* la petite et la grosse *marsanne*. La première est une petite grappe dont le grain très-serré est presque rond ; elle fournit un vin blanc sec et très-spiritueux, et en la mariant avec intelligence à la seconde, on obtient un *Ermitage* blanc, parfumé, riche et moelleux, considéré à bon droit comme le premier vin de France. »

Il n'y a pas à l'Ermitage ce qu'on appelle des vignes *hautaines*. « Ce n'est partout que vignes basses, protégées par des échalas. » — Aux vendanges, on égrappe le raisin. — « Lorsque la vendange a été faite par un temps chaud, on ne donne aux raisins que sept ou huit jours de cuve. Si le temps est froid, il en faut davantage. » Parmi les crus de l'Ermitage qui produisent le meilleur vin rouge, on cite ceux de *Méal* et de *Greffieux;* — ceux de *Baume*, *Réaucoule* et *Muret* donnent le meilleur vin blanc. Après ces crus viennent ceux de *Gervans*, de *Croze*, de *Larnage* et de *Mercurol*.

Les vins de l'Ermitage peuvent se conserver cinq ou six ans dans les futailles et plus de vingt ans en bouteilles.

Il se fabrique à Tain une espèce particulière de vin blanc, appelé *vin de paille de l'Ermitage*, dont MM. Mure et Jourdan firent, il y a plus d'un siècle, les premiers essais, d'après les procédés en usage sur le Rhin ; c'est l'un des meilleurs vins de liqueur connus. Sa couleur est dorée et son parfum rappelle celui du raisin séché au soleil ; mais ce n'est qu'après huit ou neuf ans qu'on peut livrer ce vin à la consommation.

Boileau a chanté le vin de l'Ermitage dans sa troisième satire :

J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin doit réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande, et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un Auvernat fumeux qui, mêlé de Lignage,
Se vendait chez Crenet pour vin de l'*Ermitage*,
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux

Digitized by Google

Tain ne fait pas seulement un commerce considérable de ces vins justement célèbres, il possède aussi des filatures de soie, des tuileries, des briqueteries, et l'on y exploite le sulfate de cuivre et le granit.

Sur la place de l'hôtel de ville, on remarque un *autel* antique, découvert au sommet du coteau de l'Ermitage et assez bien conservé : il est carré et d'une seule pierre calcaire. Sa hauteur est d'environ 1 mètre 30 centimètres sur 70 centimètres de largeur. Sur la face principale est sculptée une tête de taureau; sur celle de droite, une tête de bélier; sur celle de gauche, le couteau du victimaire. C'est, d'après l'inscription, l'autel d'un sacrifice offert à Cybèle, en l'année 184, pour la conservation de l'empereur Commode et de sa maison, et pour la prospérité de la colonie *Copia Claudia Augusta* de Lyon.

Près de Tain se trouve l'asile de la *Teppe*, récemment fondé et consacré au traitement des épileptiques. Cet asile, situé près du Rhône, dans une plaine fertile et bien aérée, est aujourd'hui confié à l'administration des sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Tournon, (*Hôtels* : de l'Assurance, de l'Europe), ville de 4918 habitants, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Ardèche, est située au pied de montagnes abruptes, sur la rive droite du Rhône. Vues de la rive gauche, ses maisons, groupées le long du fleuve et dominées par son vieux château fort, offrent un aspect pittoresque.

Tournon est généralement bien bâtie. Sa position sur la route de Lyon à Avignon, par la rive droite du Rhône, et son port sur ce fleuve lui donnent une certaine importance. Son commerce consiste en marrons, soies, draps, bois, et principalement en vins de la *côte du Rhône*.

Tournon ne remonte pas au delà du VIII^e^ siècle. D'abord patrimoine de l'église de Lyon, puis donnée par Charles Martel à l'un de ses lieutenants, enfin rendue par Lothaire à ses premiers possesseurs, elle passa successivement à la maison de Tournon, qui s'éteignit en 1644, aux Montmorency, aux Ventadour et aux Rohan-Soubise, qui la possédèrent jusqu'à la Révolution. Ce fut pendant longtemps une place forte. Son *château*, où l'on remarque une belle chapelle gothique, sert aujourd'hui de tribunal, d'hôtel de

Digitized by Google

ville et de prison. Il est encore flanqué de ses vieilles tours. Du rocher escarpé sur lequel il est bâti, on découvre d'un côté le cours du Rhône en amont et en aval, et la vaste plaine du Dauphiné jusqu'aux Alpes; et de l'autre les vallées et les montagnes du Vivarais.

L'*église* paroissiale, dite de *Saint-Julien*, paraît remonter au XIII^e siècle. C'est un vaisseau large, à grandes arcatures, avec portail et fenêtres gothiques; mais les arceaux de la nef sont écrasés par des plafonds lourds et peints de diverses couleurs qui nuisent à l'harmonie de l'édifice. Paul Sévin, peintre de Louis XIV, avait peint des fresques sous le dôme; elles ont été badigeonnées.

Pont et château de Tournon.

On voit encore un tableau de ce peintre dans le chœur : ce tableau représente la *Sainte-Trinité*. Saint-Julien possède, en outre, une image miraculeuse de la Vierge, dite de *Montaigu*, et qui est en grande vénération dans le pays. A gauche de l'église, en entrant, se trouve la *chapelle des Pénitents du Gonfalon*, où l'on remarque, à droite, une fresque représentant la *Passion* et le *Crucifiement*. Rien de plus naïf que cette peinture, qui rappelle le genre de Cimabué.

Tournon doit surtout sa renommée à son lycée, l'un des plus

Digitized by Google

anciens de France, et le premier que les jésuites y aient dirigé. Il a été fondé, en 1536, par le cardinal de Tournon. C'est un bel édifice, remarquable surtout par sa façade et par le portail de son église, élégants spécimens de l'art franco-italien du XVIe siècle.

Tournon possède d'agréables promenades, un fort joli quai planté d'arbres, et plusieurs belles places, entre autres celle des *Capucins*, sur laquelle on a élevé dernièrement une statue au général Rampon.

Après avoir croisé la route de terre, le chemin de fer s'éloigne du Rhône qui, décrivant une forte courbe, va baigner, à droite, le pied des coteaux de *Mauves*, renommés pour leurs vignobles.

Au delà d'un petit coteau couvert de vignes qui bornait la vue à gauche, on commence à apercevoir à l'horizon les Alpes. A droite, les coteaux se rapprochent et s'élèvent. Au sortir d'une tranchée, le regard se porte, à droite, sur des ruines qui couronnent au loin un roc escarpé : c'est l'ancien *château de Crussol.*

16e STATION. — LA ROCHE DE GLUN.

9 kil. de Tain. — 96 kil. de Lyon. — 608 kil. de Paris. — 255 kil. de Marseille.

La Roche de Glun, bourg de 2024 habitants, est situé sur la rive gauche du Rhône, vis-à-vis de *Glun*, village de l'Ardèche, avec lequel il communique par un bac. Son territoire est très-étendu et très-fertile. On y récolte des châtaignes et des vins assez estimés.

Près de la Roche de Glun, sur la pointe d'un rocher qui s'avance en promontoire au milieu du Rhône, on remarque les ruines d'un vieux château fort. Quand les eaux sont basses, on peut voir au pied du roc les fondations du mur d'enceinte, dont la solidité a résisté jusqu'ici à la violence des eaux. Bâti, dit-on, par les Romains, c'était, au moyen âge, une des places les plus fortes du Viennois. Vers le milieu du XIIIe siècle, il avait pour seigneur Rogier, lequel, au rapport de Joinville, « avait grand bruit de mauvais renom de détrousser et piller tous les marchands et pèlerins qui là passaient. » Ayant voulu, en 1248, rançonner saint Louis qui, à la tête d'une armée nombreuse de croisés, descendait le Rhône pour aller s'embarquer à Aigues-Mortes, ce prince crut

Digitized by Google

devoir le mettre à la raison ; mais le tyranneau s'avisa de résister. Alors le roi assiégea son château, le prit et le fit raser.

On entre dans la vallée de l'Isère, ayant en vue, au sud-est, les Alpes, et au sud-ouest le gigantesque rocher de *Crussol*, dont les teintes foncées contrastent avec les lignes bleues des montagnes de l'Ardèche. A droite, à travers un long rideau de peupliers, on entrevoit le Rhône, qui, après un circuit au-dessous de Glun, se dirige au sud-est vers Valence. Bientôt, franchissant l'Isère sur un viaduc de 4 arches ayant 36 mètres d'ouverture, on laisse, à droite, au delà du Rhône, *Châteaubourg*, hameau de 29 habitants, pittoresquement situé au pied d'un rocher dont le fleuve baigne la base et au sommet duquel s'élève un antique manoir aux murs crénelés. Ce château, dont il reste encore deux vieilles tours inégales, le *Donjon* (tour ronde) et la *Tour du Midi* (tour carrée), était à pont-levis et herse. Un double rang de créneaux et de mâchicoulis couronne encore la plus haute tour.

Au moyen âge, Châteaubourg était au nombre de ces forteresses qui correspondaient entre elles sur la rive droite et sur la rive gauche du Rhône, et y exerçaient un droit de péage. Après avoir fait justice du sire de la Roche de Glun, saint Louis vint mouiller avec sa petite flotte à Châteaubourg, sous les murs du château ; il y séjourna le lendemain 15 août, fête de l'Assomption (1248). Plus tard, au XVIe siècle, Châteaubourg s'étant déclaré pour les catholiques, le sire de Pierregourde, chef protestant, s'en rendit maître. Depuis, cette terre passa dans la famille de Maugiron, qui la vendit en 1793. Aujourd'hui, elle est possédée par M. Giraud, qui a su rendre à ce charmant castel sa physionomie féodale. On y jouit du haut de la terrasse d'une fort belle vue sur la vallée de l'Isère ; cette rivière se jette dans le Rhône presque en face, et l'on aperçoit les arcades élégantes de son grand pont de pierre à travers les aunes et les peupliers qui ombragent ses rives. A l'est, au second plan, s'élèvent les montagnes du Vercors et du Diois ; puis au fond du paysage, dans un lointain vaporeux, on découvre, quand le temps est clair, les cimes neigeuses du Mont-Blanc.

C'est dans la plaine de l'Isère que se livra, l'an de Rome 643 (121 ans avant J.-C.), entre Quintus Fabius Maximus et Bituit,

Digitized by Google

chef des Arvernes et des Allobroges, la célèbre bataille qui décida du sort de cette partie des Gaules.

Au-dessous du pont de l'Isère, on passe devant le château d'*Aiguille*, situé sur un plateau d'où l'on découvre à la fois les deux riches bassins de l'Isère et du Rhône.

Bientôt on aperçoit, en deçà de Crussol, la vallée du Mialan, à l'entrée de laquelle se trouve *Cornas*, village de 855 habitants, qui produit l'un des meilleurs vins des côtes du Rhône.

Au delà de Cornas, on découvre *Saint-Péray*.

La voie ferrée décrit une nouvelle courbe et traverse deux tranchées. Déjà Valence est en vue à gauche. Au sortir d'une troisième tranchée, on franchit une galerie voûtée longue de 489 mètres.

17e STATION. — VALENCE.

9 kil. de la Roche de Glun. — 105 kil. de Lyon. — 617 kil. de Paris.
246 kil. de Marseille. — Buffet.

On trouve à la station de Valence des *voitures de correspondance* pour Aspres, Crest et Die (par Montmeyrân), Gap, Luc, Saillans, Veynes. — *Voitures publiques* pour Grenoble, Aubenas, Privas, Saint-Étienne, Annonay, Romans, la Voulte, Vernon, Saint-Péray, Saint-Jean-en-Royan, etc.

Situation. — Aspect général.

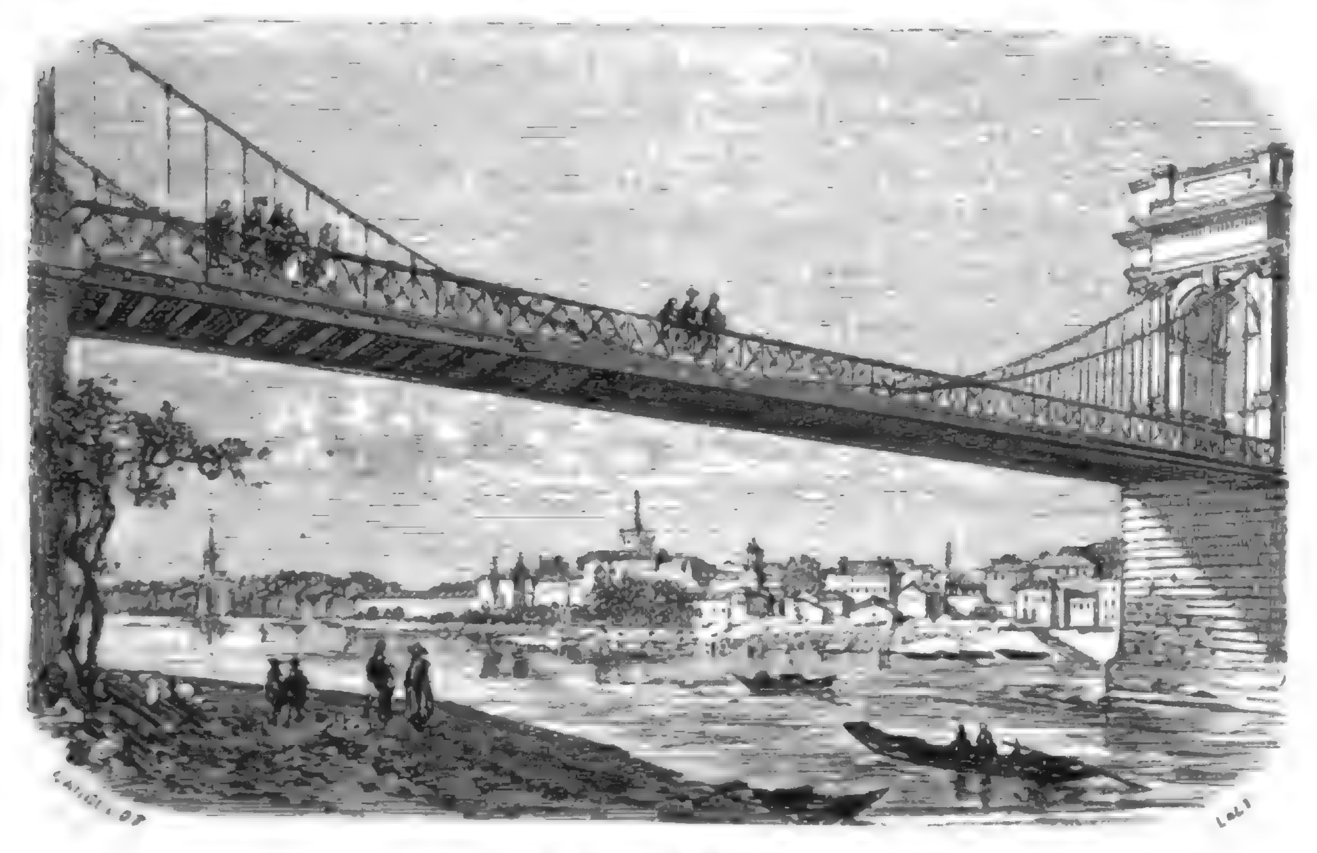
Valence (*Hôtels :* de la Croix-d'Or, de la Poste, de France), *Valentia colonia Julia*, *Valentia Segalaunorum urbs*, *civitas Valentinorum*, ville de 16 875 habitants, chef-lieu du département de la Drôme, est située sur la rive gauche du Rhône et sur la route de Lyon à Marseille, à 154 mètres d'altitude, à l'extrémité d'un plateau peu élevé. La navigation du fleuve, le transit des diverses routes qui, du Vivarais d'un côté et du Dauphiné de l'autre, viennent s'y réunir à la route du Midi, enfin le chemin de fer de Lyon à Marseille lui donnent, en toute saison, un aspect assez animé.

Valence, qui avait autrefois deux ceintures de remparts, l'une extérieure, l'autre intérieure, dont on voit encore des vestiges, est une ville mal bâtie, aux rues la plupart irrégulières, mal pa-

Digitized by Google

vées et malpropres. Cependant, depuis quelques années, elle a fait de louables efforts pour s'embellir ; elle possède déjà quelques trottoirs et des fontaines abondantes. Si la ville proprement dite n'occupe qu'un petit espace, ses faubourgs de *Saunière*, de *Saint-Jacques* et de la *Basse-Ville* se développent sur une assez grande étendue. Ses rues principales sont la rue *Neuve* et la *Grand'Rue*.

Un pont en fil de fer, remarquable par l'architecture de son arc central, relie Valence à la rive droite du Rhône ; de ce pont



Le Rhône à Valence.

on jouit d'un très-beau point de vue sur la ville, sur la plaine environnante et sur les montagnes qui la bordent de tous côtés.

Histoire.

Valence est une des plus anciennes villes des Gaules. Capitale des *Segalauni* et siége d'une de ces écoles que l'exemple des Phocéens de *Massilia* avait propagées dans ces contrées, elle prit part aux luttes héroïques des Allobroges, défendant l'indépendance et la nationalité gauloise contre les Romains, qui nommèrent cette ville *Valentia*, à cause de sa puissance et de sa force. Conquise par César, elle ajouta à son nom celui de *Julia*, en souve-

Digitized by Google

nir du séjour qu'il y avait fait. Auguste la peupla de vétérans, et Valentinien la plaça dans la première *Viennoise*. Plusieurs fois traversée par les armées romaines, pendant les guerres civiles de l'empire ; ravagée par les Vandales en 270 ; en 411, par les Visigoths ; par les Lombards, en 571, elle eut à souffrir de l'invasion des Sarrasins et des Normands. Plus tard, soumise aux Bourguignons, elle passa aux empereurs d'Allemagne, puis aux ducs de Valentinois et à ses propres évêques, qui exercèrent longtemps sur elle une autorité souveraine. A la fin, lasse de leur joug, elle s'insurgea en 1229, se déclara indépendante, mais le gouvernement qu'elle établit sous le nom de *confrérie* ne subsista pas longtemps. Après la guerre dite des *épiscopaux*, Valence, en 1345, se vit réduite à appeler à son aide le dauphin Humbert, qui mit sous sa sauvegarde *les habitants opprimés par l'évêque*. Plus tard, en 1450, elle se plaça sous la protection de Louis XI. Ce prince la maintint dans ses anciens priviléges et déclara que ses habitants jouiraient, en outre, de *tous les usages, coutumes et libertés dont jouissaient ceux de la province de Dauphiné*.

Déjà la secte des Vaudois avait jeté quelques racines dans cette ville, malgré les proscriptions dont le concile de Valence les avait frappés en 1248. Il ne s'était pas contenté d'anathématiser les hérétiques et les sorciers, il avait décrété l'inquisition, avec défense aux inquisiteurs d'admettre les avocats, « parce que, disait-il, leur loquacité gênerait la célérité de la procédure. » Aussi Valence fut-elle des premières à saluer le grand mouvement réformateur du XVI^{e} siècle. — « C'était merveille, dit Théodore de Bèze, de voir le peuple qui affluait aux prêches de six et huit lieues à la ronde. » Arrive Maugiron, lieutenant du roi, avec des forces et un pouvoir absolu : les protestants sont désarmés ; plusieurs condamnés à mort ou aux galères (1560). A Maugiron succède Lamotte-Gondrin, ami et créature des Guise. De nouvelles exécutions ont lieu. Alors les parents et les nombreux amis des victimes se joignent à des Adrets, qui vient mettre le siége devant la ville et s'en empare de vive force. Gondrin est pris et pendu à une fenêtre dans la grande rue (1562).

Valence devint, en 1563, dit M. Delacroix, « le siége du conseil politique qui gouverna l'espèce de république dont les protestants

Digitized by Google

firent un moment l'essai en Dauphiné. » Alors ceinte de murailles flanquées de tours et percées de plusieurs portes, défendue par une citadelle, dont François Ier avait jeté les fondements, en 1530, dotée d'une université célèbre, d'un siége épiscopal, l'un des plus anciens des Gaules, et d'une collégiale, Valence était une ville fort importante, tant par son commerce et son industrie que par sa population; « mais, ajoute M. Delacroix, la révocation de l'édit de Nantes lui porta un coup funeste. »

Après le meurtre du général Duphot, en 1799, à Rome, Valence reçut et vit mourir dans ses murs le pape Pie VI, que le Directoire avait fait enlever.

Au sortir de Brienne, en 1785, Bonaparte, alors simple lieutenant en second d'artillerie au régiment de la Fère, vint compléter son éducation militaire à l'école d'artillerie de Valence. On y montre encore la chambre qu'il habitait, presque en face de la *Maison des Têtes.*

Il y avait autrefois à Valence deux beaux couvents, l'un de jacobins et l'autre de cordeliers. C'était, en outre, le siége d'une commission extraordinaire du conseil, chargée de connaître des délits de contrebande, et devant laquelle, le 24 mai 1755, comparut le fameux Mandrin.

Valence est le berceau de la famille de Montalivet; elle a vu naître également M. Bérenger, célèbre jurisconsulte contemporain, et M. Émile Augier.

Jadis, le patois provençal s'étendait jusqu'à Valence. Voici ce qu'en 1661, Racine écrivait à La Fontaine : « J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette mauvaise avénture, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Je vous jure que j'ai autant besoin d'interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins, je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il

Digitized by Google

arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes ; il m'apporte incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables malentendus. »

Aujourd'hui, l'usage de la langue française est répandu dans tout le département de la Drôme.

Antiquités.

Valence n'est pas riche en antiquités romaines : l'invasion des barbares, les troubles du moyen âge et les guerres du XVIe siècle y détruisirent les monuments que le temps avait épargnés. Cependant, elle en a conservé quelques débris, entre autres des fûts de colonnes, des corniches et des frises du plus beau marbre, des mosaïques, des pierres milliaires, mais surtout quatre cippes funéraires avec inscriptions, et un taurobole trouvé à Châteauneuf-l'Isère.

Édifices publics. — Curiosités.

Cathédrale de Saint-Apollinaire. Cette église, jusqu'ici peu connue, est digne cependant d'une visite. Elle est située à l'extrémité sud du plateau sur lequel s'élève la ville ; en avant règne une terrasse d'où l'on découvre la vallée du Rhône. Bâtie d'abord sous le vocable de Saint-Étienne et réédifiée dans le XIe siècle, Saint-Apollinaire reproduit assez exactement le type des églises romanes de la période secondaire. M. l'abbé Jouve, dans sa *Notice historique et descriptive* de cette église, croit qu'elle a été bâtie primitivement sur les ruines de quelque édifice païen, comme sembleraient l'attester plusieurs fragments romains trouvés dans les fondations de la tour du clocher sud, deux fois frappée par la foudre et démolie en 1836, parce qu'elle menaçait ruine. On construit un nouveau clocher à l'ouest de l'église, dont il formera la façade en même temps que la principale entrée, au moyen d'un vestibule ou porche. « Il se compose, dit M. l'abbé Jouve, de trois étages surmontés d'une flèche octogone.... Il aura, en y comprenant les fondations qui seront de

Digitized by Google

9 mètres 97 centimètres, 62 mètres 97 centimètres de hauteur. » Bâtie en pierres de taille régulières, et flanquée de légers contreforts, l'église est divisée en trois nefs, dont les deux latérales, éclairées par seize grandes fenêtres à plein cintre, sont séparées par seize piliers élancés, ornés à leurs quatre faces de colonnes

Cathédrale de Valence.

couronnées chacune d'un élégant chapiteau. Sa forme est celle d'une croix latine. On y remarque surtout l'abside, « toute transparente du doux éclat de ses deux rangs superposés de vitraux peints, et ses arcades mauresques en fer à cheval très allongé, sur lesquelles repose toute la voûte de l'abside supérieure, et qui

Digitized by Google

sont supportées elles-mêmes par de belles et minces colonnes de marbre et de granit. » Rien de plus gracieux, de plus original, dans son genre, que cette colonnade à jour qui contourne le chœur de la cathédrale ; ses nombreuses croisées, disposées sur deux lignes horizontales et parallèles, produisent un effet d'autant plus heureux que les vitraux du chœur et de l'abside y répandent un jour mystérieux; ces vitraux sont presque tous à personnages, représentant : l'un, celui du fond du chœur, *le Christ entouré des quatre symboles des évangélistes;* l'autre, celui du fond de l'abside, *l'institution du Rosaire par saint Dominique;* les autres, les saints martyrs ou évêques, fondateurs ou patrons de l'église de Valence.

Un cénotaphe en marbre, renfermant le cœur et les entrailles du pape Pie VI, a été érigé dans le sanctuaire à la mémoire de ce pontife. Ce monument, œuvre médiocre de Maximilien Laboureur, sculpteur romain, est surmonté d'un buste du pape, qui rappelle celui de la *Confession de saint Pierre* de Rome, par Canova.

Contrairement à la plupart des églises romanes de la même époque, celle de Saint-Apollinaire ne renferme point de crypte. Sa longueur extérieure, y compris le porche, est de 74 mètres 30 centimètres ; sa largeur, de 18 mètres 68 centimètres.

Saint-Jean-Baptiste. Ainsi que Saint-Apollinaire, cette église remonte à la plus haute antiquité. Déjà, au IXe siècle, elle portait le titre de basilique. Deux fois reconstruite, dans les XIIe et XVIIIe siècles, elle vient d'être restaurée dans le style roman de la période secondaire. Sa maîtresse voûte, jetée avec hardiesse sur deux rangs de piliers au nombre de six, est remarquable par son élégance et sa légèreté. Cette église possède un riche maître autel et deux autres autels latéraux en marbre, ainsi que des vitraux peints en mosaïques d'une belle exécution.

Saint-Pierre du Bourg. Cette église, autrefois collégiale, est également très-ancienne. Saint Apollinaire, évêque de Valence, y avait été enseveli, mais son corps fut transféré plus tard dans la basilique à laquelle il a donné son nom. Bâtie en marbre, pavée en mosaïque, et soutenue par un nombre considérable de colonnes de marbre et de porphyre, pillée et rasée par les protestants en 1567, et plus tard reconstruite, elle n'offre aujourd'hui

Digitized by Google

rien de monumental, mais on y remarque un beau maître autel en bois, orné de figurines d'un excellent travail, et au fond du chœur un tableau assez estimé, représentant *saint Jean dans l'île de Pathmos*, et attribué à Lebrun.

Saint-Ruf. Cette église, bien qu'elle soit de la première moitié du XVIII^{e} siècle, n'en est pas moins, après Saint-Apollinaire, l'église la plus remarquable de Valence, par la richesse et le bon goût de son architecture. Depuis le concordat de 1801, elle est devenue temple protestant.

Les Cordeliers. L'église des *Cordeliers* est, comme celle de Saint-Ruf, un édifice moderne L'intérieur, qui consiste en une seule nef couverte par une voûte hardie, et ornée de chaque côté de chapelles régulières, est d'un style aussi pur que gracieux. Il sert aujourd'hui de magasin à fourrage.

Notre-Dame de Soyons. Dans la Basse-Ville, l'ancienne église de *Notre-Dame de Soyons* offre un curieux spécimen de ce genre bâtard, mais non sans grâce, qu'on a appelé le style Pompadour.

Pendentif. Tout près de la petite porte septentrionale de Saint-Apollinaire, on remarque un édifice carré, connu sous le nom de *Pendentif*. C'est un monument funèbre de la Renaissance : chacun des quatre angles est flanqué d'une colonne d'ordre corinthien. Il fut élevé, en 1548, à la mémoire de MM. de Mistral, ancienne famille parlementaire.

Porte de la Renaissance dans la Maison Dupré-Latour, rue Pérollerie. — Bâtie, dit-on, par François I^{er}, pendant son séjour à Valence, cette maison offre un charmant spécimen de l'art à cette époque. Les sculptures de la porte sont notamment fort curieuses. Il y a dans les divers groupes sculptés un ensemble frappant. — « Nous avons regretté, dit M. Alexandre de Laborde, dans son bel ouvrage des *Monuments de la France*, de ne rien découvrir sur l'espèce de bouclier que portent les deux génies placés au milieu de la coquille, ornement assez heureux du fronton ; mais les sculptures de la frise ont évidemment rapport à quelque circonstance qu'on aura voulu rappeler. Nous ne serions pas éloigné de penser que, dans ce temps où la galanterie allait souvent jusqu'à la dissolution, le rapt de quelque fille noble aura attiré sur un gentil cavalier de dures persécutions. Un sculpteur aura

Digitized by Google

voulu graver cet épisode. » Des oiseaux, des autels, des cavaliers, quelques cariatides et d'autres figures étranges ornent les piédestaux. « Il est fâcheux, ajoute M. de Laborde, que plusieurs parties soient frustes. »

Hôtel de la Renaissance ou **Maison des Têtes.** — « Cette maison, située à quelques pas de la place des Clercs, est, suivant le même archéologue, un des plus curieux édifices du XVIe siècle. Pourquoi faut-il que l'insouciance des anciens propriétaires, ou le vandalisme le plus barbare, ait dégradé presque toute la partie inférieure de cette jolie maison? Quel effet devaient produire les trois croisées, dont le haut seul reste indiqué! Il y a beaucoup d'expression dans ces huit ou dix bustes exécutés en ronde bosse, » et représentant des personnages célèbres et des temps divers, Homère, Hippocrate, Aristote, Pythagore, Hésiode, un empereur romain, Louis XI, etc. C'est ce grand nombre de figures en relief qui a fait donner à cette maison, élevée en 1531, le nom populaire de *Maison des Têtes.*

Musée.

Il occupe une partie du local de l'ancien grand séminaire, et se compose de deux salles principales, celle des *tableaux* et celle d'*histoire naturelle.* Aux deux extrémités de la salle des tableaux, élégamment ornée, s'ouvrent deux grandes portes dans le style de la Renaissance; elle est précédée d'un vestibule dont le plafond très-élevé est orné d'une grande rosace peinte en grisaille. Ce vestibule est destiné aux œuvres de sculpture, parmi lesquelles on remarque la *Jeune Captive*, en marbre, due au ciseau de Debay.

Depuis sa fondation, en 1850, ce musée s'est enrichi de nombreuses toiles qui couvrent déjà presque toutes les parois de la salle. On y voit, entre autres, un *Ugolin*, signé David; une *Élévation de la croix*, attribuée à Rubens; une *Jeune Mendiante*, d'après Murillo; un *Site romantique*, de Paul Huet; la *Mort de Jeanne Seymour*, par Eugène Dévéria; les *Enfants d'Édouard*, d'après Paul Delaroche, par Clément; et un beau paysage de Lapito, *Vue prise dans le Royans*, qui reproduit assez heureusement le ciel vaporeux et la riche végétation de ces pittoresques vallées.

Digitized by Google

La *Salle d'histoire naturelle* possède de nombreux échantillons de *fossiles* et une *collection minéralogique* qui contient, outre une collection complète classée d'après la méthode d'Haüy, la collec-

Maison des Têtes à Valence.

tion spéciale des terrains de la Drôme, les roches basaltiques de l'Ardèche, les roches métallurgiques d'Allevard, de la Voulte et de Soyons.

Au rez-de-chaussée se trouve la *Bibliothèque*, qui compte plus

Digitized by Google

de 20 000 volumes, provenant en grande partie de l'ancien chapitre de Saint-Ruf, et quelques manuscrits précieux.

Parmi les autres monuments publics de Valence, nous mentionnerons seulement : l'*Hôtel* dit du *Gouvernement*, où mourut Pie VI ; la *Caserne d'artillerie*, le *Palais de justice*, le *Théâtre*, situé sur la place Napoléon ; le *Collége*, l'*Hôpital général* et le *petit Séminaire*.

Au centre de la *place Championnet* (ancienne esplanade) s'élève la *statue colossale* en bronze du général Championnet. C'est une œuvre médiocre, de M. Sappey, de Grenoble.

Valence possède, en outre, un *Jardin botanique*, dans un site charmant ; un vaste *Polygone* d'où l'on jouit d'un beau point de vue sur les montagnes du *Matin* (plateau du Chaffal).

Au sud de la ville, s'étend le *Champ de Mars*, bordé d'un parapet soutenu par de hauts murs et planté d'arbres. C'est l'une des plus agréables promenades de Valence. Au delà du Rhône, en face, se dresse l'énorme rocher de Crussol, couronné de ruines pittoresques.

Industrie et commerce.

Bâtie sur un grand fleuve, entre les Alpes et les montagnes des Cévennes et du Vivarais, au débouché de trois grandes vallées, dans un territoire arrosé par une multitude de sources abondantes qu'il serait facile d'utiliser pour mettre de nombreuses usines en mouvement, Valence, avec tous ces avantages qu'elle doit à un site privilégié, pourrait devenir, en peu de temps, une ville industrielle de premier rang. Actuellement, elle possède trois fabriques de mouchoirs imprimés, une fabrique de gants, des filatures de soie, des teintureries, des brasseries, des chapelleries, des moulins à farine, des carrosseries, une verrerie, une fonderie, des ateliers de marbrerie, des papeteries, etc. Son commerce consiste en bois de construction, grains, vins, eaux-de-vie, fruits du midi, huiles d'olive et de noix, charbon de pierre, draperies, fers, cuirs, etc.

Environs.

On peut visiter aux environs de Valence : 1° sur les bords du Rhône, le *château du Valentin*, entouré d'un beau parc et de ri-

Digitized by Google

ches prairies. Sur le tympan de la façade principale, on distingue encore, malgré les mutilations qu'il a subies, un bas-relief représentant le duc de Bourgogne à cheval, en souvenir d'une partie de chasse qu'y fit ce prince, pendant son voyage dans le Midi.

2° A 12 kilomètres sud-est, le donjon féodal de *Montélier*, hanté, dit la légende, par la fée *Mélusine*, et restauré dans le goût moderne.

3° A 18 kil. et à l'est de Valence, le village de *Châteaudouble*,

Ruines du château de Crussol.

dont le château, du XVII[e] siècle, se fait remarquer par les lignes nobles et gracieuses de son architecture. Au rez-de-chaussée, les appartements d'honneur offrent, dans les larges panneaux de leurs boiseries, plusieurs toiles d'Annibal Carrache, de Paul Véronèse et de l'Espagnolet. De la terrasse, on découvre la plaine du Rhône et les montagnes du Vivarais.

Châteaudouble est situé au pied des *montagnes du Matin*, dont on peut faire l'ascension en deux heures. A la cime de ces monts escarpés, on jouit d'une vue magnifique sur la vallée du Rhône.

Digitized by Google

Au-dessus des montagnes de Soyons, de Crussol et de Saint-Romain de Lerp, on aperçoit celles des Cévennes, de l'Auvergne, du Velay et du Vivarais, notamment le *Mézen*, le *Gerbier de Jonc* et les hauteurs de la *Louvesc*.

4° *Saint-Péray*, *Beauregard* et les *Ruines de Crussol*. A l'ouest de Valence, on traverse le Rhône sur un beau pont suspendu, au delà duquel on arrive à *Saint-Péray*, en côtoyant, à droite, le Mialan, petite rivière qui va se jeter dans le Rhône au-dessus de Valence.

Saint-Péray, bourg de 2584 habitants, est situé dans une fertile vallée, à 4 kil. de Valence, au confluent du Mialan et du Merdari. Il est généralement bien bâti, au pied de coteaux plantés de vignes qui produisent ce vin mousseux et non mousseux dont la renommée est européenne. On croit que les Romains l'ont connu, et c'est sans doute le *vinum helviacum* dont parle Pline. C'est à M. Louis Faure, propriétaire des principaux vignobles, qu'est due l'extension du commerce des vins de Saint-Péray. Au-dessus du bourg, sur la rive droite du Mialan, s'élève le château pittoresque de *Beauregard*, ceint d'un rempart à la Vauban. Ce château a servi de prison d'État.

Au sud de Beauregard, et sur le sommet d'un rocher taillé à pic, se dressent les ruines imposantes et pittoresques de l'ancien manoir de **Crussol**, dont les seigneurs étaient déjà célèbres au XII^e siècle. « C'était, dit un auteur, une race de fer, qui savait allier la conduite au courage, et que récompensa la plus haute fortune. » Mais, après les guerres du XVI^e siècle, le château avait fait son temps : déserté par ses possesseurs, il tomba en ruines. On y monte en moins d'une heure, par un sentier en zigzag. Au moyen âge, il dominait un village ceint de remparts crénelés et flanqués de tours, dont les ruines couvrent encore le penchant de la montagne. Du vieux donjon, vulgairement appelé les *cornes de Crussol*, il ne reste plus qu'un pignon, celui du nord ; l'autre, celui du midi, ayant été détruit dernièrement par la mine des carriers. Autour des ruines règne une plate-forme, soutenue par un mur fort épais et bâti sur le roc. On découvre un très-beau point de vue : au sud, la tour penchée de Soyons ; au nord, la riante et fertile vallée de l'Isère ; à l'ouest, sur une montagne en pain de sucre, à 721 mètres au-dessus du niveau de la mer et à

Digitized by Google

615 au-dessus du niveau du Rhône, le village de *Saint-Romain de Lerp;* à l'est, les montagnes du Matin et les Alpes.

Crussol possède des pierres calcaires dont l'exploitation a lieu sur une grande échelle. Il s'en débite pour 300 000 francs chaque année. Au pied du rocher, on a découvert récemment un grand nombre de médailles romaines, à l'effigie des empereurs, et qui ont été frappées de 218 à 260.

DE VALENCE A AVIGNON.

Au sortir de Valence, on traverse une vaste plaine, en longeant, à droite, la route de terre ; à gauche, des coteaux agrestes. sur l'un desquels on remarque, dans un site fort pittoresque, le joli château de *Fontlosier*, ombragé de vieux marronniers. Sur la rive droite, en face, s'élève, au sommet d'un rocher à pic, le petit village de *Soyons*, la patrie du général Championnet, aux maisons très-basses et la plupart construites en terre. On y voit encore les ruines d'une ancienne abbaye. Sur le rocher, se dresse une tour carrée et penchée vers le nord-est, du côté du village. C'est le reste d'un vieux château fort qui s'appelait *Yons*. Cette tour, qu'on découvre de fort loin, est d'autant plus curieuse qu'elle est beaucoup moins large à la base qu'au sommet. D'après la légende, c'est la main de Dieu qui l'aurait ainsi courbée depuis que la jeune Iseult du Béage, dite la Lépreuse de Soyons, y aurait été enfermée injustement. Aussi l'appelle-t-on dans le pays la *Tour maudite*.

Sur la gauche, quand le temps est clair, la chaîne des Alpes apparaît à l'horizon, au-dessus de petits coteaux qui se sont éloignés en s'abaissant. On laisse, à gauche, le hameau de *Portes*, situé sur la route de terre que le chemin de fer a traversée. Le paysage commence à se modifier comme le climat : il prend un caractère plus méridional, mais en revanche le mistral se fait déjà sentir.

18e STATION. — ÉTOILE.

10 kil. de Valence. — 115 kil. de Lyon. — 627 kil. de Paris. 236 kil. de Marseille.

Étoile, bourg de 3118 habitants, est situé sur le penchant d'un coteau, à 3 kilomètres de la station. Sa fondation remonte à des

Digitized by Google

temps reculés. Au moyen âge, c'était une des meilleures places du Valentinois, et il a été souvent pris et repris pendant les guerres du XVI[e] siècle. A la mort de Louis XI, la noblesse dauphinoise y leva l'étendard de la révolte contre le pouvoir royal; mais le gouverneur de la province envoya mettre le siége devant le château, qui ne tarda pas à se rendre. Sous François I[er] et Henri II, ce château devint une des maisons de plaisance de Diane de Poitiers, qui avait coutume d'ajouter à son titre de duchesse de Valentinois celui de *dame d'Étoile*. Une partie de cet ancien château subsiste encore; le reste a été converti en un beau et vaste jardin d'où l'on découvre toute la plaine du Rhône.

Sur la façade de l'église paroissiale, on voit, gravée en caractères gothiques, sur une table de marbre noir, la charte d'affranchissement de cette commune, du 9 des calendes (21 février 1244).

Aux environs, on remarque les ruines du *château de Papillon*, qui appartenait également à Diane de Poitiers. On y a construit des moulins à farine et une fabrique d'ouvraison de la soie.

Au-dessous de la station d'Étoile, on franchit la Viore sur un pont de trois arches de cinq mètres d'ouverture. A gauche, près de cette rivière, se trouve le hameau de la *Paillasse*, où l'on remarque une colonne milliaire, posée en 147, sous le règne d'Antonin le Pieux.

Vis-à-vis de la Paillasse, à droite, se trouve l'*île Saint-Marcel*.

A 2 kilomètres plus loin, on franchit l'Ozon, au delà duquel on entre dans la vallée de la Drôme, laissant : à gauche, sur la route, le petit village de *Fiancey*;— sur la rive droite du Rhône, *Charmes*, village de 900 habitants, dominé par les ruines pittoresques d'un ancien château, qui faisait partie de cette ligne de forteresses élevées le long du fleuve, et que protestants et catholiques se disputèrent avec tant d'acharnement pendant les guerres du XVI[e] siècle; au-dessous de Charmes, se montre *Beauchastel*, village de 840 habitants, situé au pied d'un coteau.

C'est entre Beauchastel et le pont de Turzon que le Rhône atteint sa plus grande profondeur (26 mèt. au-dessous des plus basses eaux).

Au delà de ce village, s'ouvre la belle vallée de l'Eyrieu,

Digitized by Google

petite rivière qui descend des montagnes de Saint Agrève, et se jette dans le Rhône, en aval de Beauchastel.

Avant d'arriver à Livron, on traverse le canal de la Lauze.

19e STATION. — LIVRON.

8 kil. d'Étoile. — 123 kil. de Lyon. — 635 kil. de Paris. — 223 kil. de Marseille.

Livron (*castrum Liberonis*), bourg de 3799 habitants, est situé à gauche de la station, sur une colline escarpée, au pied de laquelle serpente la Drôme, petite rivière qui prend sa source à la *Bâtie des Fonts*, et va se jeter dans le Rhône, à 2 kilomètres au-dessous de la Voulte, après un cours d'environ 11 myriamètres.

Ce bourg, dont il est souvent parlé dans l'histoire des guerres du moyen âge et du XVIe siècle, était alors une des places les plus importantes du Dauphiné. Il possédait un château fort, dont une des tours, qui était d'une haute antiquité, passait pour ne souffrir ni garnison ni sentinelle la nuit : le lendemain, dit la légende, ceux qu'on y avait laissés se trouvaient au bas de la colline, où ils étaient portés sans s'en apercevoir. Il n'en reste plus que des ruines.

Livron est surtout célèbre par le siége que les protestants, sous les ordres de Montbrun et de Lesdiguières, soutinrent contre Henri III.

Après avoir battu ce prince au pont de Beauvoisin, Montbrun s'était renfermé dans Livron. Henri III lui écrivit pour le sommer de se rendre : « Quoi ! s'écria Montbrun, il m'écrit comme si je devais le reconnaître pour roi : cela serait bon en temps de paix, mais en temps de guerre, lorsqu'on a le bras armé et le cul sur la selle, tout le monde est compagnon. » Alors de Gordes et le maréchal de Bellegarde, chefs de l'armée royale et catholique, investirent la place (29 décembre 1574).

« Vingt deux pièces d'artillerie, dit M. Delacroix, sont pointées contre la ville en trois batteries, et 2500 coups de canon ayant foudroyé les murailles et les barricades, on va à l'assaut le 26. Quoique les assiégés soient, pour ainsi dire, à découvert, ils se soutiennent avec tant de courage, qu'après deux heures de combat, Bellegarde et de Gordes font sonner la retraite.

« Cet assaut, cependant, avait affaibli les assiégés ; ils y avaient

Digitized by Google

perdu plusieurs officiers principaux ; ils manquaient de poudre. Montbrun, qui continuait de tenir la campagne, mais qui ne s'éloignait point, l'avait bien jugé : il charge Lesdiguières de leur en porter, et à la tête de 50 hommes choisis entre les plus braves, ce digne lieutenant du plus intrépide capitaine traverse le camp des assaillants ; ils ne le reconnaissent que lorsque, arrivé sous les retranchements, il donne le signal aux assiégés. On le charge de toutes parts, mais il se défend en héros, et entre dans la place n'ayant perdu que deux de ses soldats. Le soir il sort avec le même péril et le même bonheur....

« Quelques jours se passent à s'observer. Le 8 janvier, l'armée catholique donne un nouvel assaut, et il est encore plus malheureux que le premier : les assaillants sont si vigoureusement repoussés que leurs cadavres comblent les fossés. »

A son retour d'Avignon, le 13 janvier, Henri III se présenta devant Livron.

Aussitôt que les assiégés l'aperçurent avec une suite de courtisans couverts de satin et de velours : « Ho ! massacreurs, lui crièrent-ils du haut des remparts, vous ne nous poignarderez pas dedans nos lits comme vous avez fait de l'amiral et des autres. Amenez-nous un peu vos mignons tressés, filonés, godronés et parfumés ; qu'ils viennent voir nos femmes, et ils verront si c'est proie facile à emporter. »

Après un siége qui durait depuis le 25 juin précédent, et pendant lequel l'armée royale était montée trois fois à l'assaut, Henri III décampa le 30 janvier 1575, « ne remportant, dit Sully dans ses *Mémoires*, que la honte de voir et d'entendre, en se retirant, les femmes et les enfants lui insulter du haut des murs et accabler Catherine de Médicis, sa mère, des traits les plus satiriques et les plus offensants. »

Depuis ce temps, Livron a peu changé, et l'on y voit encore de nombreuses traces des siéges qu'il a soutenus. Toute l'enceinte et une grande partie de l'intérieur révèlent une ville saccagée. Chaque jour, en creusant la terre, on y trouve des projectiles qui datent du siége de 1575.

La population est restée en grande partie protestante.

Sur la terrasse d'un jardin particulier, on remarque une pierre

Digitized by Google

longue et massive sur laquelle est gravée une ancienne charte illisible.

Au pied de Livron passe la route de terre : elle traverse la Drôme sur un beau pont en pierre où se livra, le 2 avril 1815, un combat sanglant entre les troupes royales, venant du Midi, et les gardes nationales du département, qui s'opposaient à leur passage.

C'est de la station de Livron que part, à droite, l'embranchement du chemin de fer qui va traverser le Rhône à la Voulte et se dirige sur Privas par le Pouzin et la vallée de Chomérac (V. plus bas).

Au-dessous de Livron, la voie ferrée franchit la Drôme sur un pont de 6 arches, mesurant chacune 16 mètres d'ouverture. Cette rivière, jadis terrible dans ses crues, est retenue aujourd'hui par des digues sur ses deux rives, en amont du pont de Livron et en aval sur la rive gauche, dans la commune de Loriol. C'est M. Duchesne qui, de 1821 à 1825, fit construire ces digues dont la longueur totale est de 2930 mètres. Aussi les riverains reconnaissants gravèrent-ils sur la première pierre cette inscription :

DITAVIT PAGUM FRENANS HOC AGGERE DRUMUM.

Il enrichit le pays en arrêtant par cette digue les débordements de la Drôme.

Du pont du chemin de fer on découvre un beau point de vue sur la vallée de la Drôme que des coteaux, dominés par de hautes montagnes, ne tardent pas à dérober aux regards.

Parmi les montagnes qui ferment à l'est cette belle vallée, on remarque surtout le groupe bizarre et pittoresque de la *Forêt de Saou*. Ce groupe, qui s'élève sur la rive gauche de la Drôme, entre Saillans et Crest, a la forme d'un immense vaisseau. A l'extérieur, des rochers à pic en figurent la carène. A l'intérieur, long de 12 à 13 kilomètres, large de 5 à 6, il offre des pentes inclinées, autrefois couvertes d'arbres magnifiques qui lui ont fait donner le nom de forêt. Cette colossale corbeille contient aujourd'hui des habitations, des terres labourables, des prés, d'abondants pâturages, et quelques bouquets de bois en décorent l'extrémité exposée au nord ou les hauteurs. Une mine de charbon y a été exploitée sans succès. On n'y pénètre que par deux grands portails

Digitized by Google

naturels qui s'ouvrent, l'un, au nord, du côté d'Aouste, l'autre, au sud, vers le village de Saou; ces deux portails pourraient se fermer comme les portes d'une ville. Les eaux qui y tombent ou qui y jaillissent y forment le ruisseau de Vèbre, qui en sort par le portail du défilé méridional. De tous les rochers dont elle est entourée, le plus haut, le plus abrupt, le plus déchiré est celui qu'on appelle *Roche-Courbe* ou des *Trois-Becs*. De ce rocher on découvre un vaste et curieux panorama.

La forêt de Saou, la plus belle forêt de la Drôme, appartenait autrefois à une abbaye, dont il ne reste actuellement que des ruines insignifiantes. Elle est aujourd'hui possédée presque entièrement par M. Crémieux, avocat au barreau de Paris. A l'époque où les moines l'habitaient, ils y jouissaient de la société des lynx et des aigles qui y prospéraient également. Le dernier lynx a été tué en 1829, mais les aigles y sont encore nombreux. Ces oiseaux de proie y déploient une habileté qui dénote une certaine intelligence. Comme ils ne se sentent pas assez forts pour enlever des moutons vivants, ils se précipitent sur ceux qui paissent au bord d'un rocher, les frappent à coups d'ailes, les effrayent de leurs cris et les font tomber dans les précipices, où ils peuvent dépecer en paix leurs cadavres sanglants. Quant aux renards, qui sont moins faciles à surprendre et à épouvanter, ils les saisissent avec leurs serres, les emportent à une grande hauteur, et les laissent tomber sur le rocher le plus escarpé et le plus aigu de la forêt. Si leur victime ne meurt pas de la première chute, ils recommencent l'opération et la continuent ainsi jusqu'à ce qu'elle réussisse, car ils ont grand'peur de la morsure des renards blessés.

20e STATION. — LORIOL.

3 kil. de Livron. — 126 kil. de Lyon. — 638 kil. de Paris.
225 kil. de Marseille.

On trouve à Loriol des voitures de correspondance pour Crest, Loriol, Saint-Julien, le Pouzin, Privas.

Loriol (*Hôtel :* du Petit-Paris), bourg de 3554 habitants, situé à gauche de la station, au pied d'un coteau, dans un territoire très-fertile, doit, suivant les uns, son nom (*Aureolum*) à l'empereur Aurélien, son fondateur; selon d'autres, à l'oiseau qui figure dans

Digitized by Google

ses armes, au *loriot*. Quoi qu'il en soit, c'était autrefois une place non moins forte que Livron. Quinze tours la protégeaient ; ce qui ne l'empêcha pas d'être souvent prise et reprise pendant les guerres du XVI^e siècle.

Aux environs est située la maison de campagne de *Saint-Fond*, qu'habita longtemps Faujas, célèbre naturaliste : il y mourut en 1819, et repose dans le tombeau qu'il y fit disposer lui-même.

Au delà de Loriol, la voie, décrivant une forte courbe, pour contourner une chaîne de coteaux, se rapproche du Rhône.

Au sortir d'une tranchée, on laisse, à droite, un petit castel moderne d'assez mauvais goût, bâti en briques rouges, avec créneaux, et de l'autre côté du Rhône que l'on revoit, *Baix*, village de 1336 habitants, autrefois place importante, livrée aux protestants comme place de sûreté, après la paix de Nérac, et rendue plus tard aux catholiques. Baix est encore dominé par les restes de son vieux château.

21e STATION. — SAULCE.

7 kil. de Loriol. — 133 kil. de Lyon. — 645 kil. de Paris. 218 kil. de Marseille.

Saulce, hameau de 266 habitants, commune de Mirmande, possède une fort belle mosaïque, découverte en 1820.

Après cette station, la voie ferrée franchit le Lolagnier, sur un pont de 3 arches, ayant chacune 5 mètres d'ouverture, puis la Teyssonne sur un pont de 3 arches (chacune 6 mèt. d'ouverture), en laissant à gauche *Mirmande*, bourg de 2660 habitants, situé sur un coteau, dans le voisinage duquel, au quartier de *Bance*, on voit encore des vestiges de la station que les Romains nommaient *Batiana*. On y a trouvé une pierre milliaire, qui indiquait l'emplacement de l'ancienne voie Domitienne.

Au delà du hameau des *Tourrettes*, qu'on laisse également à gauche, on rejoint le Rhône et la route; puis, passant devant la *Grande-Ile*, on franchit, près du *Logis-Neuf*, le torrent du Blomard sur un pont de 3 arches, ayant chacune 7 mètres d'ouverture. A droite, le regard se porte sur les montagnes de l'Ardèche, aux sommets arides et aux flancs escarpés.

22e STATION. — LA COUCOURDE.

6 kil. de Saulce. — 139 kil. de Lyon. — 651 kil. de Paris.
212 kil. de Marseille.

La Coucourde est un hameau de 220 habitants, dépendant de la commune de *Lachamp*.

RUINES DE L'ANCIENNE ABBAYE ET BASILIQUE DE CRUAS.

Vis-à-vis de la station de la Coucourde et à 1 kilomètre au delà du Rhône, s'élève, au pied et sur les flancs d'un coteau, l'ancien bourg de *Cruas*.

Cruas offre un type assez bien conservé de la féodalité monastique. Sur le coteau qui le domine on voit encore les restes imposants de sa vieille *abbaye* fortifiée. Deux grandes tours défendent l'entrée du donjon qui contient, à son rez-de-chaussée, une chapelle (style de transition) voûtée en pierre, comme les églises du midi de la France; le chœur en est encore très-bien dessiné; mais on y a fait une large brèche pour le passage des habitants. Deux belles pierres gallo-romaines avec des inscriptions gisent, abandonnées, au milieu de la chapelle. Dans les salles basses, comme dans les galeries du premier étage, on remarque des traces de fresques sur les murs.

Une triple enceinte de murailles, flanquées de tours carrées encore debout, renfermait l'abbaye et le bourg; mais Cruas est surtout remarquable par sa belle **église** romane. On peut la visiter en passant le Rhône au bac de la Coucourde. Deux heures suffisent pour cette excursion.

L'église est située au bas du village, sur la route. On y descend par plusieurs marches. Le porche est à plein cintre avec colonnettes et chapiteaux à feuilles d'acanthe; mais il est à demi caché dans la terre, ce qui nuit à l'harmonie de la façade. Au-dessus, on remarque une vieille rosace mutilée. Tout l'édifice est bâti en pierres de taille jaunies par le temps. Il est couronné par un dôme byzantin orné de sculptures, et par un clocher roman, percé, de chaque côté, de quatre arceaux superposés. A l'intérieur, l'église est régulière et imposante; la voûte, soutenue par des piliers massifs, est d'une grande élévation,

bien que le sol ait été exhaussé pour mettre l'église à l'abri des ravages d'un torrent voisin. Sur des chapiteaux un peu barbares sont sculptés des griffons et des oiseaux symboliques. D'autres chapiteaux sont feuillagés et ornés de diverses figures qui révèlent l'art primitif. L'église a la forme d'une croix latine. En 1849, on a découvert, dans l'abside principale, une fort belle mosaïque représentant les prophètes *Hélie* et *Hénoc*. « Rien, dit M. de Caumont, n'est plus rare ni plus intéressant pour l'histoire de l'art que ce spécimen de la mosaïque chrétienne au XIe siècle ; il ressemble tout à fait à une mosaïque gallo-romaine, sauf la perfection du travail. » Après avoir remarqué, à gauche, en sortant, le *tombeau gothique du comte Adhémar*, on se dirige vers le préau, d'où l'on descend, par une rampe, dans l'église souterraine. Deux rangs de colonnes à chapiteaux variés soutiennent une voûte sur laquelle repose une partie de l'église. C'est l'ancien cloître de l'abbaye, conduisant dans la crypte, sous le chœur de la nouvelle église. Comme le chœur, cette crypte a trois absides avec petites fenêtres cintrées ; sa voûte repose sur deux rangs de piliers massifs, grossièrement sculptés.

Classée parmi les monuments historiques, la basilique de Cruas est un des plus anciens et des plus curieux monuments de l'architecture romane. Au XVIe siècle, les protestants assiégèrent l'abbaye, mais l'abbé et ses religieux se défendirent vaillamment et les forcèrent à se retirer.

Une voie romaine passait sans doute à Cruas, car on y remarque, le long de la rue, une belle colonne milliaire avec son inscription.

Au delà de la Coucourde, on franchit le torrent de la Leyne sur un pont d'une seule arche (10 mèt. d'ouverture), en côtoyant, à droite, le Rhône ; à gauche, des rochers escarpés, sur l'un desquels s'élève, caché comme un nid dans un arbre, le petit village de *Condillac*, dont l'ancien château passa des comtes de Poitiers dans une maison du nom de *Priam*. On voit encore, dans une des salles, des peintures à fresque représentant les principaux événements de la guerre de Troie. Condillac possède, en outre, une source d'eaux minérales gazeuses.

Digitized by

On laisse, à gauche, le hameau de *Leyne*, qui tire son nom d'un vieux château dont il ne reste plus que la tour à demi ruinée. D'après la tradition, cette tour aurait été l'habitation d'une princesse *Hélène*, de la maison de Poitiers, qu'on y aurait renfermée comme lépreuse. Un peu plus loin, du même côté, se montre le hameau de *Derbières*, traversé par la route de terre.

Après Derbières, on aperçoit, au delà du Rhône, *Meysse*, village de 1300 habitants, situé au pied des montagnes, sur le torrent de l'Avaison. Meysse possède une jolie petite église moderne, bâtie en pierres grisâtres, dans le style gothique, et de belles carrières de pierres à fusil.

Bientôt, dans cette même direction, les regards sont attirés par trois gigantesques rochers de basalte, qui se dressent au bord du fleuve. Au pied de ces rochers dont le plus élevé a 100 mètres et passe pour inaccessible, gisent les ruines d'un petit oratoire de *saint Bernard*.

Depuis Valence, on croit, en côtoyant le Rhône, voyager sur les bords du Rhin : c'est le même paysage, avec ses riches plaines et ses vieux burgs en ruine sur les hauteurs. Voici, en effet, de l'autre côté du Rhône, **Rochemaure**, bourg de 1283 habitants, bâti en amphithéâtre sur les flancs d'un rocher escarpé, que dominent les ruines imposantes d'un ancien château fort. Rochemaure a conservé, surtout dans la partie haute, sa physionomie féodale. Ses rues étroites et tortueuses sont pavées en basalte, et l'on y remarque plusieurs maisons aux portes gothiques. Rien de plus pittoresque et de plus grandiose que l'aspect de sa vieille forteresse, dont les murs sombres, bâtis en basalte, contrastent avec le riant paysage des deux rives du Rhône. De profonds abîmes séparent le château du donjon, qui se dresse fièrement, à plus de 200 mètres au-dessus du niveau du Rhône, sur un roc gigantesque, taillé à pic de tous les côtés. Jadis, on y montait par des marches taillées dans le roc. Aujourd'hui, il faut affronter le danger pour y pénétrer. « Parvenu au plus haut de la tour, dit M. Albert du Boys, on est saisi de surprise et d'horreur en regardant au-dessous de soi : dans la partie qui fait face au Rhône, on est à près de six cents pieds d'élévation au-dessus du sol ; du côté du midi, l'œil plonge dans un immense ravin qui servait de lit aux

Digitized by Google

laves du volcan. Un torrent roule maintenant ses eaux et ses graviers là où coulait une rivière de feu. » Ce château se reliait au bourg par des remparts crénelés et flanqués de tours dont plusieurs sont encore debout au midi et au nord.

Rochemaure doit probablement son nom à la roche de basalte noire sur laquelle il est bâti. Au moyen âge, il eut de puissants seigneurs : d'abord les Adhémar, d'antique et noble origine ; puis les Rohan-Soubise, grande et riche famille de Bretagne. Place de sûreté pour les catholiques au XVI[e] siècle, il fut plusieurs fois assiégé par les protestants, mais en vain. Plus tard, le seigneur de Rochemaure s'étant déclaré contre Louis XIII, ce prince parvint à se rendre maître de son château et le fit raser.

A 4 kilomètres nord-ouest de Rochemaure, au-dessus de l'antique chapelle de Saint-Laurent, s'élève la montagne volcanique de *Chenavari*, ou, comme on l'appelle dans le pays, le *Pavé des Géants*. Cette montagne est couverte de nombreux débris de basaltes et de prismes, disposés en mosaïques et mieux caractérisés encore que ceux de Rochemaure : elle ne présente pas, comme d'autres volcans éteints, la forme d'un cône renversé ou d'une coupe, mais elle est surmontée d'un plateau, qui recouvre l'ancien cratère du volcan, et forme comme une espèce de terrasse d'où l'on a une vue admirable sur le Vivarais et le Dauphiné.

Avant d'arriver à Montélimar, on laisse, à gauche, *Savasse*, village de 1394 habitants, situé sur le penchant d'une montagne. Savasse est encore entouré de ses vieux remparts, et dominé par les ruines d'un ancien château fort, où les comtes de Valentinois soutinrent un siége contre les comtes de Toulouse.

23[e] STATION. — MONTÉLIMAR.

11 kil. de la Coucourde. — 150 kil. de Lyon. — 662 kil. de Paris.
201 kil. de Marseille.

On trouve à la station de Montélimar des voitures de correspondance pour Aubenas, Buis d'Aps, le Teil, Villedieu, Villeneuve de Berg et Grignan.

Situation. — Aspect général.

Montélimar (*Hôtels* : de la Poste, du Palais-Royal, des Princes, du Lion d'or), ville de 11 523 habitants, chef-lieu d'arrondis-

sement du département de la Drôme, est pittoresquement situé, à 83 mètres d'altitude, au pied d'une colline, au confluent du Roubion et du Jabron, petites rivières qui prennent leur source, l'une, au-dessous de *Bouvières*, et l'autre, au-dessus de *Dieu-le-Fit*.

Montélimar est assez bien bâti. Il est percé de quatre portes, dont l'une, celle du nord, se fait remarquer par son architecture élégante et simple. Sa grande rue, traversée par la route, était pavée en basaltes tirés des volcans éteints du Vivarais; mais, à ce pavage trop glissant, on a substitué des cailloux couronnés qui font un pavé plat et agréable. Au delà de la porte du midi, où l'on a trouvé plusieurs fragments antiques, on traverse le Roubion et le Jabron sur un très-beau pont en pierre. A l'ouest de la ville, du côté de la station, est situé le *Champ de Mars*, ombragé d'ormes; c'est la promenade la plus fréquentée de la ville : entre cette promenade et la station s'étend un magnifique jardin public, planté d'arbres et de rosiers.

Histoire.

Montélimar est une ville très-ancienne. C'est l'*Acusium* des Romains, nom qu'il devait, sans doute, à la montagne en forme de pyramide qui le domine au nord-est. Une des portes s'appelle encore *Porte d'Aigu*. C'était alors une simple *mansio*, placée sur la voie Domitienne, entre *Novem Cravis* (le logis de Berre) et *Butiana* (Bance), comme l'atteste la colonne milliaire qu'on y a trouvée, et qui remonte au temps de l'empereur Aurélien.

Plus tard, Montélimar prit le nom de *Montilium* : il relevait de l'église de Valence, lorsque, à la suite des conquêtes carlovingiennes, une famille puissante, appelée *Aymar* ou *Adhémar*, s'en empara et lui donna son nom. D'où *Montilium Aymari*, puis *Monteil-Aymar*, et enfin *Montélimar*.

C'est dans le château, qui le domine, que résidaient ces seigneurs dont la souveraineté s'étendait non-seulement sur la ville, mais sur le pays de la *Valdaine*, comprenant les deux vallées du Roubion et du Jabron. Montélimar était une des quatre grandes seigneuries du Dauphiné. Au commencement du XI^e^ siècle, Girald Aymar lui octroya plusieurs franchises et priviléges que ses successeurs, Girald II et Lambert, confirmèrent et firent

Digitized by Google

graver, en 1198, sur une table de marbre, qui se voit encore à l'hôtel de ville, à droite, en entrant.

Des Adhémar, la cité féodale passa successivement aux comtes de Valentinois et aux dauphins de Viennois. Louis XI la réunit à la couronne. Place importante au XVIe siècle, elle tomba au pouvoir des protestants en 1562; mais les catholiques ne tardèrent pas à la reprendre. Assiégée par Coligny, elle lui résista et le força à la retraite. Dans ce siége mémorable, Montélimar eut, comme Beauvais, sa *Jeanne Hachette*. Au plus fort de l'action, une femme, *Margot Delaye*, parut sur les remparts entr'ouverts, repoussa les

Montélimar.

assiégeants, tua un de leurs chefs et ramena les habitants vainqueurs, après avoir perdu un bras dans la bataille. On lui érigea une statue que l'on voyait encore sur les remparts avant 1830.

Pris d'assaut par Lesdiguières, en 1585, Montélimar fut repris et de nouveau perdu par le comte de Suze, en 1587, après un combat des plus sanglants. « Cette journée, dit Expilly, éclaira des prodiges de valeur, d'horreur et de carnage : même esprit, même ardeur, même motif animait les deux partis. La défense répondit à l'attaque. Les ligueurs, maîtres de la ville, avaient renforcé l'armée, fortifié la ville, défendu les avenues par des

Digitized by Google

barricades. Ces obstacles, cette résistance ne firent qu'enflammer les assiégeants, redoubler le carnage et la mort. Le tonnerre grondait; la pluie, qui tombait par torrents, faisait rejaillir le sang. Tout concourait à augmenter l'horreur : les rues étaient jonchées de cadavres, et un puits, qui en a gardé le nom de *saigneux*, fut rempli de sang jusqu'à son embouchure. La désolation fut portée à son comble; les ligueurs furent chassés et les protestants restèrent maîtres d'une ville à moitié détruite et dépeuplée. »

Depuis ce temps, Montélimar a réparé tous ses désastres du passé.

C'est la patrie de Daniel Chamier, pasteur protestant, l'un des rédacteurs de l'édit de Nantes, du conventionnel Sautayra, de Faujas de Saint-Fond et de M. de Genoude.

« Montélimar, dit M. Delacroix, est le point où passe la ligne qui sépare la langue qu'on peut appeler provençale de celle qui appartient plus particulièrement au Dauphiné.... Malgré les nuances d'une commune à une autre, on retrouve toujours le même patois, depuis Montélimar jusqu'à Marseille et jusqu'à Montpellier, tandis qu'en remontant vers le nord, il va se dénaturant, de telle manière qu'un habitant de Montélimar serait peut-être embarrassé de soutenir une conversation en patois avec un cultivateur de Romans. »

Jadis, le jour de la Pentecôte, on célébrait, à Montélimar, la *fête des laboureurs*. Cette fête durait trois jours : le troisième jour avait lieu le concours des charrues : c'était la partie la plus solennelle et la plus intéressante de la fête. Un conseil de prud'hommes adjugeait le prix à celui qui avait tiré la raie la plus profonde et la plus droite. Une des places de cette ville porte encore le nom de place du *Mai* ou *des Bouviers*. C'est là que, le 30 avril de chaque année, on plantait le *Mai*. Depuis vingt ans, l'administration ne permet plus cette fête populaire et traditionnelle.

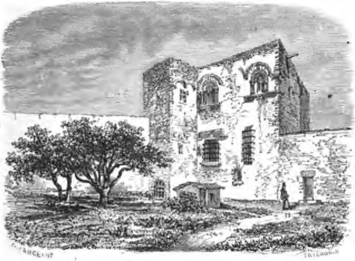
Édifices publics.

Montélimar possède peu de monuments remarquables. Son *église* paroissiale, dite de *Sainte-Croix*, n'a pas de style; mais la tour carrée qui lui sert de clocher est assez élégante. On se pro-

Digitized by Google

pose de reconstruire l'*hôtel de ville*. Il ne reste plus rien des anciens remparts, ni du monastère de *Notre-Dame d'Aigu;* l'église et le cloître des *Récollets* font aujourd'hui partie du *collége*.

On doit, cependant, visiter la **citadelle** (c'est le nom qu'on donne au château, l'un des monuments militaires les plus anciens et les plus intéressants du midi de la France). Jadis, une des portes s'ouvrait dans un grand parc, à présent planté de vignes. Au nord du château, s'élève une tour carrée, appelée *Tour de Narbonne*. On croit qu'elle existait déjà, lorsque ce pays faisait partie de la



Citadelle de Montélimar.

Gaule Narbonnaise. De belles fenêtres cintrées éclairent l'étage supérieur, et les colonnes qui supportent les archivoltes sont ornées de cannelures et de rinceaux. De ce château, qui sert aujourd'hui de prison, la vue s'étend fort loin : au nord, la montagne aiguë de *Savasse;* à l'est, les deux vallées du Roubion et du Jabron, coupées de petites collines, sur lesquelles s'élèvent le village de *Montboucher*, aux maisons blanches, et les ruines pittoresques du vieux *château* de *Puygiron*. Au-dessus de ces collines, dans un lointain vaporeux, les cimes dentelées et fantas-

Digitized by Google

tiques de quelques ramifications des Alpes dauphinoises. Au sud-est, sur le côteau de *Maubec*, le beau monastère des *Trappistines*; puis le village d'*Allan*, avec ses vieilles murailles et les restes de son ancien château. Au sud, les montagnes agrestes de *Donzère*. A l'ouest, la vaste et fertile plaine du Rhône, au delà duquel se dressent les montagnes abruptes du Vivarais et les ruines gigantesques du château de *Rochemaure*.

Commerce et industrie.

Montélimar est plus agricole que commerçant et industriel. Toutefois, ses marchés sont assez fréquentés, et il possède plusieurs fabriques de soie et de toiles, des tanneries, des coutelleries, des chapelleries, etc. Il est surtout renommé pour son nougat, l'un des meilleurs du Midi.

Environs.

La campagne qui environne la ville est des plus riches et des plus variées. Avant le grand hiver de 1789, les oliviers y croissaient en grand nombre. Rousseau, dans ses *Confessions*, rappelle les promenades qu'il fit à Montélimar, « dans le plus beau pays, dit-il, et sous le plus beau ciel du monde. » Partout, en effet, des coteaux chargés de vignes et de mûriers, ou des plaines couvertes d'arbres à fruits, de moissons et de prairies. Plusieurs canaux, dérivant du Roubion et du Jabron, répandent, dans ces plaines, l'abondance et la fertilité. — Depuis Olivier de Serres qui citait « les friants vins clairets de Montélimar, » parmi les meilleurs, ces vins n'ont rien perdu de leur qualité.

Montélimar possède, dans son territoire, à 3 kilomètres sud-est, au quartier de *Bondonneau*, une source d'eau minérale abondante, connue des Romains, et retrouvée en 1854. Cette eau jaillit dans un site agreste, sur un plateau élevé, d'où l'on découvre la vallée du Rhône : elle est froide, acidulée, gazeuse et ferrugineuse, et s'emploie principalement en boisson, surtout aux repas. On s'en sert également dans les affections cutanées rebelles, les engorgements, les pâles couleurs, les débilitations, et dans toutes les maladies chroniques des voies digestives et respiratoires.

Pendant la saison des eaux, du 1er juin au 30 septembre, un service régulier d'omnibus part plusieurs fois par jour de Montélimar pour Bondonneau.

DE MONTÉLIMAR A AVIGNON.

En quittant la station de Montélimar, on passe sur un viaduc de 23 arches, ayant chacune 2 mètres 70 centimètres d'ouverture. Puis on franchit le Roubion sur un pont de 6 arches, mesurant chacune 18 mètres d'ouverture. Sur la gauche, on aperçoit le

Viviers.

pont de pierre que traverse la route de terre et sous lequel viennent se réunir le Roubion et le Jabron, pour aller se jeter un peu plus loin dans le Rhône. A l'horizon, apparaissent les Alpes, au-dessus d'une chaîne de montagnes qui ferment au loin la plaine. Sur l'une de ces montagnes, on découvre, à gauche, une petite chapelle, surmontée d'une croix grecque, provenant de Sébastopol : c'est le sanctuaire de *Notre-Dame de Montchamp*, où l'on se rend en pèlerinage au mois de septembre.

A droite, au delà du Rhône, on laisse, au pied d'une montagne, le joli château de *Joviac*, où l'on remarque plusieurs pierres cou-

Digitized by Google

vertes d'inscriptions romaines, notamment une colonne érigée en l'honneur d'Antonin le Pieux, provenant des ruines d'Aps, l'ancienne capitale des Helviens. Plus bas se montre *le Teil*, bourg de 2439 habitants, situé au pied et sur les flancs d'une montagne escarpée, que dominent les restes d'un vieux château. — A gauche, *Allan*, village de 1073 habitants, situé sur un mamelon de sable assez élevé. « Aucuns disent, rapporte Olivier de Serres, dans son *Théâtre de l'Agriculture*, que ce fut en l'extrémité d'icelle province, enclavée dans celle du Dauphiné, où premièrement les mûriers abordèrent, marquant même Allan, près de Montélimar, qui en fut pourvu par le moyen de son seigneur, qui avoit accompagné le roi (Charles VIII), en son voyage, comme les gros mûriers blancs qu'on y voit encore aujourd'hui, en donnent quelque témoignage. » — Un de ces mûriers existait encore en 1802.

Déjà, sur la rive droite, le paysage a changé d'aspect : la chaîne des montagnes du Rhône se brise tout à coup comme pour livrer passage au torrent de l'Escoutaye qui vient se jeter dans le fleuve au-dessus de Viviers, dont la vieille cathédrale et le clocher moresque couronnent si pittoresquement le rocher escarpé sur lequel la ville est bâtie. C'est un des plus jolis points de vue de la vallée du Rhône.

Après avoir franchi le torrent des Riailles sur un pont de trois arches, mesurant chacune 10 mètres d'ouverture, on se rapproche des montagnes de Donzère. A gauche, vis-à-vis de Montchamp, la vue se porte sur le petit village de *Rac*, jadis fortifié.

24e STATION. — CHATEAUNEUF-DU-RHONE.

9 kil. de Montélimar. — 159 kil. de Lyon. — 671 kil. de Paris.
192 kil. de Marseille.

Châteauneuf-du-Rhône, village de 1470 habitants, est situé au pied d'un coteau, à l'entrée d'un étroit défilé, que commandait autrefois un château fort, aujourd'hui en ruine. Ce village, d'un aspect assez pittoresque, n'est, dit-on, que le reste d'une ancienne ville, détruite par les Sarrasins, et dont les ruines se prolongent au loin dans la plaine.

Aux environs, on a trouvé des fragments de mosaïques, des tronçons de colonnes, des statues, des urnes, des médailles ro-

Digitized by Google

maines et les vestiges d'un antique édifice qui a conservé le nom de *Palais*.

A peu de distance, du côté du Rhône, jaillit la fontaine de *Morterol*, où l'on remarque les restes d'une construction, attribuée dans le pays à un proconsul romain.

Châteauneuf-du-Rhône communique avec *Viviers* par un très-beau pont suspendu sur le fleuve.

Viviers (*Vivarium*) est une des plus anciennes villes du Vivarais, qui lui doit son nom. D'abord *castellum* romain, elle devint, après la destruction d'*Alba Augusta* (aujourd'hui Aps), par les

Environs de Viviers.

Vandales, la capitale de l'Helvie. Saccagée par les Sarrasins, elle ne tarda pas à se relever, grâce à l'ambition de ses évêques. Pendant plus de trois siècles, enrichis par les libéralités des empereurs, « ils refusèrent, dit M. Barracan, dans son *Histoire du Bas-Vivarais*, l'obéissance aux rois de France; ils prétendirent ne relever que du pape et de l'empereur, étendirent leur souveraineté, tant en deçà qu'au delà du Rhône, levèrent et entretinrent jusqu'à quinze mille hommes de troupes, comptèrent des rois parmi leurs vassaux, reçurent l'hommage de dix-huit barons, tant vivarois que dauphinois, et s'entourèrent, en un mot, de toute la majesté royale.»

Digitized by Google

Alors, défendue par un château fort et peuplée de dignitaires ecclésiastiques et laïques, la ville épiscopale était des plus florissantes. Sa population s'élevait à 15 000 âmes; mais cette prospérité ne survécut pas à l'abaissement de ses évêques sous le pouvoir royal. François Ier, en passant à Viviers, y fit enlever les armes de l'empire que l'on y voyait encore à la porte du château. Ainsi finit la souveraineté temporelle des évêques de Viviers.

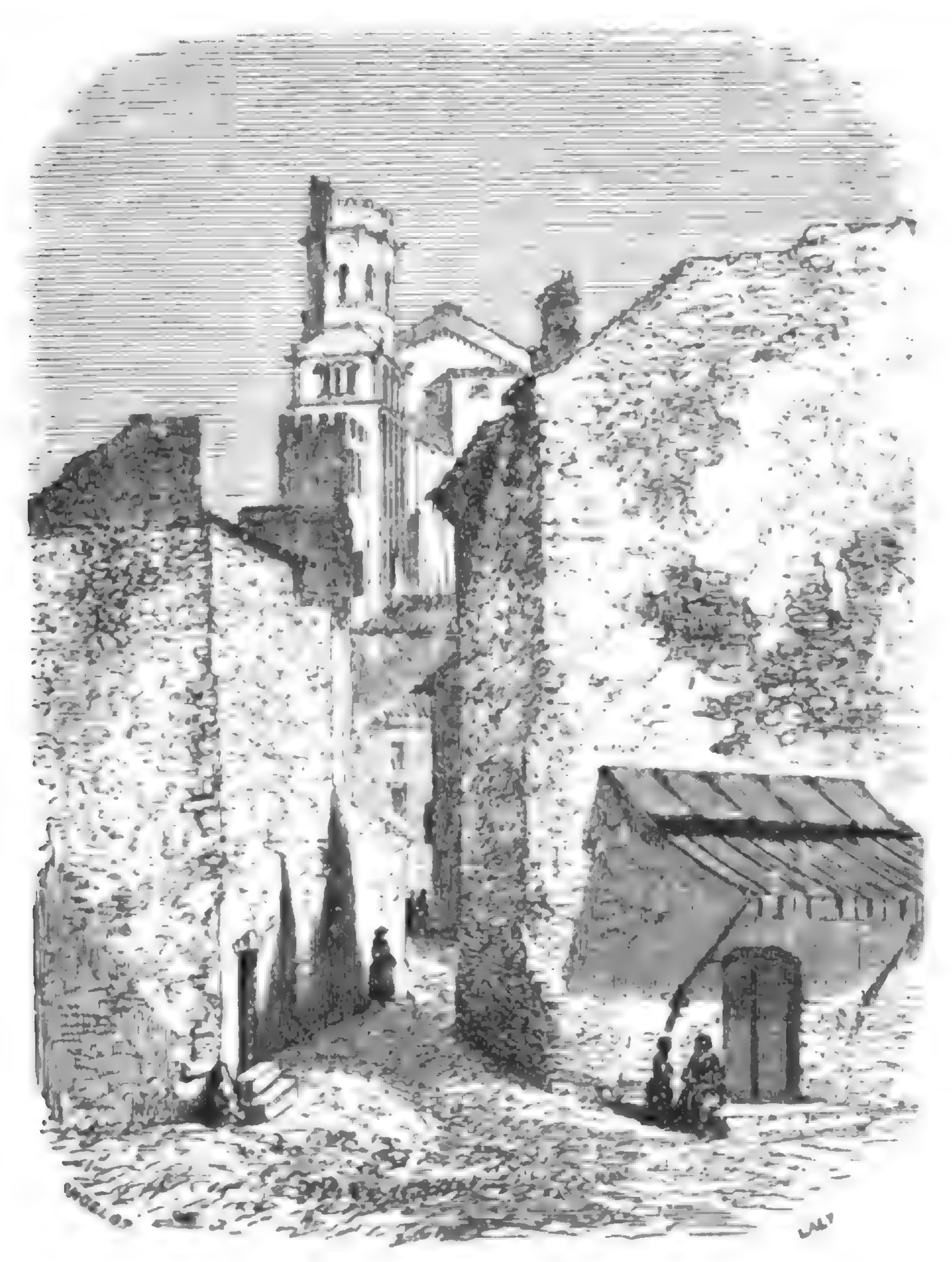
Au XVIe siècle, les guerres de religion achevèrent la décadence de cette ville, aujourd'hui réduite à 2714 habitants. Cependant elle a conservé son siége épiscopal qui a vu se succéder cent trente évêques, parmi lesquels deux papes et treize cardinaux.

Voici, d'après un manuscrit du temps, la singulière entrée qu'y fit le cardinal de Richelieu, le 24 août 1642. Brisé par la maladie qui le mit au tombeau, il « remontait le Rhône dans un bateau où l'on avait bâti une chambre de bois, tapissée de velours cramoisi à feuillage sur fond d'or. A la queue de ce bateau était attachée une barque couverte, dans laquelle étaient MM. de Cinq-Mars et de Thou, prisonniers gardés par un exempt des gardes du roi et douze gardes de Son Éminence. Derrière venaient trois autres bateaux chargés des hardes, vaisselle d'or et d'argent, avec force gentilshommes et soldats. Sur les bords du Rhône, en Dauphiné comme en Vivarais, marchaient deux compagnies de chevau-légers dont les trompettes se répondaient et faisaient retentir les échos des rochers. Un très-beau régiment de gens de pied suivait Son Éminence, et entrait pour la garder dans les villes où elle couchait. Quand on abordait, il y avait un pont de bois qui du bateau allait à terre; on sortait le lit, garni de taffetas pourpre, dans lequel était couché le cardinal, et que portaient six puissants hommes à l'aide de barres et de sangles bien rembourrées : il arrivait ainsi dans les maisons où il devait loger. Mais ce dont tout le monde était étonné, c'est qu'il entrait dans les maisons par les fenêtres; car avant qu'il arrivât, les maçons qu'il menait abattaient les croisées ou faisaient des ouvertures aux murailles des chambres destinées à le recevoir. On dressait ensuite un pont de bois qui allait de la rue jusqu'à ces ouvertures, de manière que sans sortir de son lit, il arrivait dans sa chambre, que ses officiers avaient tapissée de damas incarnat et violet, et garnie

Digitized by Google

d'un riche ameublement. C'est ainsi qu'il entra dans Viviers et qu'il en repartit le lendemain dans le même ordre. »

Viviers est justement fier de sa **cathédrale**, monument historique, de son *palais épiscopal*, situé au milieu de beaux jardins, et de son *séminaire* diocésain, édifice nouvellement construit et d'un aspect imposant. Un pâté de vieilles maisons cache la façade



Cathédrale de Viviers.

de la cathédrale, dont le chœur gothique, la tour et l'abside romanes sont dignes de remarque. On y voit un tableau de Mignard. Au-dessous de l'église s'étend l'ancien Viviers, avec ses rues étroites, tortueuses et pavées de cailloux pointus, ses vieilles maisons moyen âge et les restes de ses anciens remparts, qui

Digitized by Google

semblent se confondre avec le noir rocher sur lequel ils sont bâtis. La nouvelle ville s'est portée du côté opposé, au bord de la route.

Outre l'église, le séminaire et l'évêché, on remarque à Viviers l'ancien *Hôtel de la Recette générale*, une jolie *maison* de *la Renaissance*, dont la façade, comme celle de la maison des Têtes à Valence, est enrichie de sculptures et ornée d'une foule d'arabesques, de médaillons en relief, de petites colonnes, etc., et l'*observatoire* rustique de l'astronome Flaugergues, né et mort à Viviers. Vainement sa réputation et sa science l'appelaient à Paris, il ne voulut point quitter sa ville natale. « Que m'importent, disait-il, les honneurs et la gloire que l'on me promet à Paris ?... Je n'y trouverais pas le ciel si pur de Viviers. »

Au delà de Châteauneuf-du-Rhône, le chemin de fer longe le fleuve, au milieu duquel on voit, quand les eaux sont basses, l'écueil de *Malmouche*, célèbre par plusieurs naufrages.

A gauche, au sommet de l'une des montagnes escarpées que l'on côtoie, on découvre la base d'un mur avec des saillies qui semblent indiquer la trace d'un ancien camp retranché. Parfois, ces montagnes s'entr'ouvrant laissent voir d'étroits défilés, qui se transforment plus haut en vallons agrestes. Tel est celui du *Crozas*. Il y a quelques années, à l'entrée de ce défilé, s'élevaient côte à côte trois grandes pierres rocheuses à forme humaine ; on les appelait dans le pays les *Donzelles*, qui n'étaient autres, suivant la légende, que trois fées changées en pierres. Une d'elles a été détruite par la mine ; les deux autres ne sont qu'entamées.

Bientôt, à gauche, des rochers taillés à pic dominent la voie ferrée comme un rempart : ce sont les *Rochers de Donzère*, aux coupes abruptes et aux pentes couvertes de genêts, de genévriers et de chênes verts. On y voit une belle grotte, dite la *Baume des Anges*, et un gouffre sans fond, dit le *Puits de Saint-Vincent*, qui a donné lieu, dans la contrée, à plus d'une légende.

A droite, la vue se porte au loin sur les *Margiries*, groupe d'îles très-pittoresques, et sur la plaine verdoyante qui s'étend au delà du Rhône. On passe au port de *Robinet*, où le canal de Donzère prend naissance. Robinet communique avec la rive droite par un pont suspendu, en voie de reconstruction, l'une des piles s'étant affaissée lors de la crue de 1856. A l'est de ce port, au-dessous

Digitized by Google

duquel la chaîne des rochers vient expirer, court une chaîne de petites collines cultivées ou plantées de vignes. Puis, des ruines et des murs crénelés et flanqués de tours apparaissent aux regards sur la hauteur : c'est *Donzère*.

25e STATION. — DONZÈRE.

4 kil. de Châteauneuf-du-Rhône. — 163 kil. de Lyon. — 675 kil. de Paris.
188 kil. de Marseille.

Donzère (*Hôtel* : du Commerce), bourg de 1732 habitants, situé à gauche de la station, est assez bien bâti dans la partie que traverse la route ; mais celle qui s'élève au pied et sur les flancs de la colline, autour des ruines du vieux château, a conservé sa physionomie du moyen âge, et l'on y voit encore plusieurs ruelles, carrefours et maisons avec tourelles et escaliers en tournevis, qui datent de ce temps.

« Placé entre le Rhône et la voie *Domitienne*, Donzère, dit M. l'abbé Vincent dans sa *Notice historique* sur cette commune, ne fut point étranger aux mouvements, aux irruptions armées et aux combats des tribus indigènes, se soulevant pour défendre leur patrie contre les légions envahissantes de César ;. » et en effet, on y a trouvé « des tombes, des fragments de vases, des mosaïques, des médailles frappées à l'effigie des empereurs romains, des traces de constructions anciennes qui rappellent le passage ou le séjour du peuple-roi. »

Il y avait autrefois à Donzère une *abbaye de Bénédictins*, fondée vers l'an 678, par saint Lambert, abbé de Fontenelle, détruite par les Sarrasins en 736, et rebâtie sous Charlemagne. Dotée de grands priviléges, elle passa tour à tour aux évêques de Viviers et à l'abbaye de Tournus. Plus tard, elle se transforma en un prieuré, dont il reste encore l'église, aujourd'hui l'église paroissiale.

Au moyen âge, Donzère eut des seigneurs particuliers ; mais en 1229, l'un d'eux, Guillaume, ayant vendu sa seigneurie à Raymond Falgaire, évêque de Viviers, celui-ci l'érigea en principauté. A la fin du xve siècle, Claude de Tournon, l'un de ses successeurs, y fit bâtir au-dessous du château fort, sur le versant oriental du coteau, un *palais d'été*, avec terrasse, jardin et colom-

Digitized by Google

bier. Ce palais subsiste encore. Il appartient à un jeune artiste, M. Clément, qui l'a fait restaurer.

Alors protégé par un donjon formidable qui commandait la plaine et le Rhône, ceint de remparts flanqués de tours et percés de quatre portes dont deux sont encore debout, celle de la *Fontaine* et celle de l'*Argentière*, Donzère avait une certaine importance. Bientôt, las du joug de ses princes, il se constitua en commune et se gouverna par ses consuls et par sa *congrégation* populaire sous la présidence d'un capitaine-châtelain jusqu'en 1789.

Chef-lieu de canton pendant la Révolution, Donzère n'est plus qu'un bourg agricole où l'on cultive le blé, le mûrier et surtout la vigne. Ses vins rouges sont fort estimés.

A l'extrémité ouest de ce bourg, « qui semble être le type des bourgs d'autrefois, » s'élève *l'église*, « dont la fondation, ajoute M. l'abbé Vincent, paraît remonter au XII^{e} siècle ; car elle révèle, dans toutes ses parties, le style romano-byzantin tertiaire ou de transition.... » Avant sa restauration ou plutôt sa mutilation, « tout le revêtement de l'église était en pierres de taille rectangulaires, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. » Bien que le sol en ait été exhaussé et qu'elle ait perdu son ancienne façade et son portail romans, elle est encore assez remarquable par son architecture simple et sévère. Son clocher, tour carrée sur laquelle repose une pyramide octogone, « peut être regardé comme un type des premières tours élevées dans les conditions du style byzantin. » Sa chapelle des Pénitents date de la période ogivale. Sur la façade du couchant s'ouvre une belle rosace.

Outre son église bénédictine, son ancienne *villa* épiscopale, les restes de son *château fort* et de ses vieux remparts, Donzère possède un joli faubourg, une assez belle place, d'abondantes fontaines, un port sur le Rhône, deux brasseries, une fabrique de limonade, et d'agréables promenades.

De la colline qui domine le bourg, on découvre un magnifique paysage ; à l'est, le mont Ventoux ; au sud, la vallée de Vaucluse ; à l'ouest, le cours du Rhône et les montagnes de l'Ardèche.

C'est à Donzère, situé sur la limite des anciennes provinces de Dauphiné, Provence et Languedoc, que commencent les mœurs et les usages du Midi. Il y a quelques années, on y célébrait le

mercredi des Cendres par le procès, le jugement et l'exécution en effigie du *Caramantran*, nom qui dérive de *Carême entrant*, et qu'on donne au mannequin personnifiant le carnaval. A cette fête grotesque succédait la fête des Bergères. Aujourd'hui encore, la plupart des fêtes publiques s'ouvrent par des farandoles, danse bruyante et caractéristique, apportée par les Phocéens, et qui, d'après M. Diouloufet, représenterait la danse candiote des Grecs, la même que grava Vulcain sur le fameux bouclier d'Achille, et que décrit Homère dans le dix-huitième chant de l'*Iliade*. « C'est une imitation du labyrinthe de Crète et de l'heureuse délivrance de Thésée, vainqueur du Minotaure.

Le Rhône à Donzère.

« Un jeune homme, précédé d'un fifre et d'un tambour, mène la danse, en tenant de la main gauche le bout d'un mouchoir ou d'un ruban dont une jeune fille tient l'autre bout. Tous les autres se tiennent aussi par un ruban ou par un mouchoir. Le conducteur en tient un autre de la main droite, qu'il agite en tous sens, en lui faisant suivre les différents mouvements qu'il donne à la chaîne. Plus la file est longue, plus il y a de plaisir à la voir suivre tous les tours et détours auxquels se soumet celui qui la dirige. Tantôt le conducteur court droit devant lui, tantôt, se tournant tout à coup et successivement à droite et à gauche, il fait faire à la chaîne un

Digitized by Google

vrai zigzag, c'est-à-dire des tours et des détours qui représentent et imitent parfaitement les divers contours d'un labyrinthe. Ensuite, et ceci est le plus frappant, tous les danseurs élevant leurs bras sans rompre la chaîne, le conducteur, qu'on peut appeler *Thésée*, passe et repasse en silence, et comme avec une sorte de crainte, sous le bras de chacun, de droite à gauche, suivi de la personne qu'il tient par le mouchoir, et ainsi des autres, et va sortir tout joyeux et en sautant d'entre les bras des deux derniers de la file, en agitant son mouchoir libre, comme le fil qui lui a servi de conducteur à travers ce dédale.

« La dernière figure imite parfaitement le peloton dont Thésée se servit pour sortir du labyrinthe ; la personne qui forme le dernier anneau de la chaîne s'arrête et ne remue plus ; le chef de la file tourne autour, avec le restant de la farandole, et chacun successivement s'arrête à mesure qu'il parvient à ce noyau. Bientôt, de cette manière, la chaîne ne forme plus qu'un gros peloton qui tourne quelque temps en rond et comme sur lui-même. Après cela, le conducteur tirant vers lui, en courant, le premier qu'il tient par la main, celui-ci son voisin et ainsi des autres, on croit voir alors Thésée dévidant le peloton que lui a donné Ariane, à mesure qu'il s'enfonce dans les détours du labyrinthe, ou qu'il parvient à en sortir.

« Ces évolutions sont toujours accompagnées de cris et de grandes démonstrations de joie de la part des danseurs. »

Aux environs de Donzère, au pied de la montagne agreste de Navon, s'élève, dans un site fort pittoresque, le château de *Belle-Eau*, remarquable par sa belle avenue ombragée d'arbres, ses jets d'eau, sa maison rustique et son lac sur la montagne. Ce château, ancienne résidence d'été de Mgr Sibour, archevêque de Paris, appartient aujourd'hui à M. Bravais du Pont-Saint-Esprit. On y jouit d'un très-beau point de vue sur les Alpes et le mont Ventoux, à l'est; la plaine de Donzère, au sud, et le cours du Rhône, jusqu'au Pont-Saint-Esprit, au sud-ouest.

Au delà de Donzère, on s'éloigne du Rhône qui, divisé en deux branches et formant plusieurs îles, jadis dépendantes de cette commune, serpente au pied des montagnes de l'Ardèche.

Au XVIIIe siècle, la possession de ces îles, ainsi que de toutes

Digitized by Google

celles du Rhône, donna lieu à de grands débats entre le Languedoc et la Provence. « Il semble, dit un géographe, que le milieu du fleuve devait former la limite naturelle des deux provinces; mais les anciens légistes avaient trouvé moyen d'embrouiller la matière en inventant le singulier axiome que *le Rhône appartient tout entier à Sa Majesté, à cause de sa couronne et justice de France.* Or, le Languedoc faisant partie du royaume depuis plus longtemps que la Provence, il en résultait que le Rhône avec ses îles, créments et atterrissements de l'un à l'autre bord, dépendait du Languedoc. Contester la propriété du Rhône au Languedoc, c'était la contester au roi. La Provence répondait qu'elle avait appartenu à la France deux cents ans avant le Languedoc, et que les usurpations qui l'en avaient séparée jusqu'en 1481 ne devaient pas la faire considérer comme ayant jamais cessé de lui appartenir; qu'elle avait des droits acquis, et que le Rhône, pour être partagé entre le Languedoc et la Provence, n'en cesserait pas pour cela d'appartenir tout entier à Sa Majesté le roi de France. La question se réduirait aujourd'hui à un conflit d'administration, étouffé sans bruit au conseil d'État. Alors elle enfanta des volumes. »

Cependant, la plaine s'étend au loin, partout couverte de mûriers, de vignes et de cultures. Bientôt, on côtoie à droite le canal de Donzère, laissant au delà du Rhône, dans un vallon, le village de *Saint-Montan;* à gauche, sur un coteau pittoresque, le village de *Lagarde-Adhémar*, où l'on remarque les ruines d'un ancien *château* et une jolie petite **église** romane, monument historique. Au nord-est de ce village est situé le Val des Nymphes (*Vallis Nympharum*), que domine l'antique *Tour Magne*, l'une des trois, suivant M. Delacroix, qui firent donner au pays le nom de *Tricastin*.

Après avoir croisé la route de terre qu'il longe ensuite à droite, le chemin de fer franchit la Berre sur un pont de 4 arches, ayant chacune 5 mètres d'ouverture. Au delà de cette petite rivière qui sort des forêts de Taulignan, et va se jeter, à quelque distance, dans le Rhône, s'étend, parsemée de nombreuses métairies, la belle vallée qu'elle arrose.

A l'ouest, le *Col*, ou, comme on l'appelle dans la contrée, *la*

Digitized by Google

Dent de Rez (1174 mèt.), attire les regards, tandis qu'au sud-est, s'élève dans un lointain vaporeux le Mont-Ventoux. Plus rapprochée à l'est, sur une montagne volcanique se dresse l'antique tour de *Clansayes*, village de 478 habitants, ravagé en 1772 et 1773 par des tremblements de terre. « Des éboulements considérables de rochers et de maisons, des fentes profondes qui sillonnent la terre, des décombres et des ruines, tel est, suivant M. Delacroix, le triste tableau qu'offre ce village. » Quelques auteurs rapportent à l'ère romaine la fondation de la tour qui le domine, comme ayant fait partie d'un temple à la déesse Écho ou *Aïa Locutia*, fille de l'Air et de la Terre, et croient que de *Claræ Aonides Aïa* serait venu *Clansayes*. D'autres n'y voient qu'une construction du moyen âge, destinée aux signaux. Quoi qu'il en soit, elle mérite une visite. Percée d'ouvertures en divers sens, elle est couronnée par une coupole, dans laquelle la voix se répercute. Telle est la solidité et la singularité de sa construction, qu'elle a résisté aux tremblements de terre et aux injures du temps. Vainement, en 1792, les habitants, n'y voyant qu'un monument féodal, cherchèrent-ils à la démolir; rebutés par la difficulté, ils renoncèrent à cette œuvre de vandalisme.

Dernièrement, on a érigé sur la tour de Clansayes une statue colossale de la Vierge.

Au XIIIe siècle, Clansayes possédait un monastère de Templiers. Il en reste quelques ruines. Après plusieurs démêlés avec les évêques de Saint-Paul, le chef de cette commanderie finit par leur en faire hommage, en 1225, et, par le traité qui intervint, il s'obligea de recevoir l'évêque une fois par an, et *de lui donner*, *ainsi qu'à sa suite*, *à souper et à dîner*.

La montagne de Clansayes, d'où la vue plane sur Saint-Paul-Trois-Châteaux, Lagarde-Adhémar, Pierrelatte, le Bourg-Saint-Andéol et le Pont-Saint-Esprit, porte les traces de plusieurs âges du monde : « La base, dit M. Delacroix, offre l'empreinte du travail des flammes dont elle est l'ouvrage; la partie moyenne atteste le séjour des eaux de la mer par de nombreuses couches de corps marins pétrifiés; le sommet est composé d'énormes géodes ferrugineuses et recouvert d'un sable grossier également ferrugineux. »

Digitized by Google

Bientôt, au milieu de la plaine, on voit s'élever un rocher isolé, jadis couronné d'un château fort dont le baron des Adrets s'empara, en 1562, et du haut duquel il fit précipiter les soldats de la garnison. Au pied de ce rocher, que la tradition dit avoir été apporté par un géant, mais qui probablement aura roulé dans cette plaine, à la suite de quelque révolution géologique, on découvre Pierrelatte.

28e STATION. — PIERRELATTE.

18 kil. de Donzère. — 171 kil. de Lyon. — 678 kil. de Paris.
180 kil. de Marseille.

On trouve, à Pierrelatte, des voitures de correspondance pour le Bourg-Saint-Andéol et pour Grignan.

Pierrelatte, petite ville de 3453 habitants, doit son nom de *Petra lata* (Pierre apportée) au rocher qui la domine. Avant 1450, elle faisait partie du comtat Venaissin; elle est restée quelque temps sous la domination de Charles-Quint.

Anciennement, la plaine qui environne Pierrelatte était occupée par le Rhône, alors divisé en sept branches : elle est encore couverte de sable et de galets. C'était sur les îlots le plus favorablement situés que les Romains faisaient construire de magnifiques villas. Chaque jour la culture y met à découvert des fragments de poteries, de marbre, des monnaies en bronze et en argent. Dans leurs irruptions successives, les barbares, en remontant le Rhône, portèrent la dévastation et la ruine sur toutes ces îles, dont les points élevés sont encore couverts de *tumulus* et de débris d'urnes.

Aujourd'hui cette plaine, arrosée par le canal de Donzère, est fertile en blés très-recherchés.

CHATEAU DE GRIGNAN.

C'est à la station de Pierrelatte qu'il faut quitter le chemin de fer, si l'on veut aller visiter les ruines du *château de Grignan*, qui doit surtout sa célébrité à Mme de Sévigné et à la comtesse de Grignan, sa fille.

Un omnibus, partant tous les jours de la station à huit heures du matin, arrive à Grignan à dix heures et en repart, le soir, à

Digitized by Google

quatre heures, pour Pierrelatte. De Pierrelatte à Grignan, on compte environ 18 kilomètres.

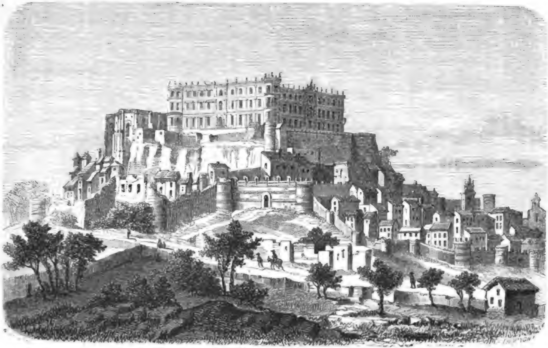
Au nord-est de la ville, on traverse une belle plaine, arrosée par la Berre, que l'on franchit à deux kilomètres, sur un petit pont en pierre, nouvellement construit.

Au delà de ce pont, on passe au *Logis de Berre*, ancienne station romaine, désignée dans les Itinéraires sous le nom de *Novem cravis*, qu'un savant fait dériver du celte *nov crau*, *nouvelle étable;* « mais, dit M. Delacroix, le nom de nombre *novem* fait plutôt présumer que *cravis* est le corrompu de *cavis*, et que cette station a été ainsi nommée parce qu'elle est au pied d'une montagne qui règne depuis Donzère jusqu'aux Granges-Gontardes, et où sont neuf combes ou creux qui tous vont déboucher dans la plaine de Montélimar, au lieu appelé Malataverne, au-dessous de la montagne de Notre-Dame de Montchamp. La voie romaine passait dans la combe du centre; elle y est encore marquée, et l'on en suit aisément la trace jusqu'à l'endroit où elle rejoignait la route actuelle, à peu de distance du Roubion. »

Remontant la rive droite de la Berre, on laisse, à gauche, sur le penchant d'une colline, le mas des *Estubiers*, que dominent les restes de l'ancien prieuré de *Saint-Pierre*. Bientôt, on voit s'élever au-dessus des arbres un joli clocher rustique : c'est celui des *Granges-Gontardes*, village agricole et industriel, qui, depuis quelques années, a pris un rapide accroissement.

A quelque distance de ce village, on traverse la Vence, petite rivière qui vient d'*Aiguebelle*, et qui va se jeter dans la Berre, au-dessous de *Treillas*; puis, laissant successivement, à gauche, sur la hauteur, *Roussas*, petit village dominé par une ancienne tour et renommé pour ses vignobles; *Valaurie* et ses vieux remparts flanqués de tours, on franchit de nouveau la Berre sur un pont en pierre de trois arches, et l'on gravit une côte d'où la vue se porte, à gauche, sur la riche et vaste forêt d'*Aiguebelle* (*Aqua Bella*), ainsi nommée à cause de la beauté de ses eaux. Au milieu de cette forêt se cache, dans un site sauvage, une ancienne *abbaye* de l'ordre de Cîteaux, fondée, en 1137, par Gontard, fils de Loup, seigneur de Rochefort. Non loin, se trouvent *Réauville*, village de 573 habitants, et la tour de *Mont-Lucet*, qu'on croit être

Digitized by Google



Château de Grignan, d'après un dessin de la Bibliothèque impériale.

Digitized by Google

Digitized by Google

un ancien temple dédié à Apollon, sous le nom de Lucetius, qu'elle a conservé.

Bientôt, à un circuit de la route, on aperçoit, en face, au pied d'un rocher qui s'élève à pic, au milieu d'une belle plaine arrosée au nord par la Berre et par le Lez au midi, une petite ville que couronnent les ruines pittoresques d'un ancien château : c'est Grignan.

Grignan (*Hôtel* : des Bons-Enfants), chef-lieu de canton, ville de 2122 habitants, est assez bien bâtie, mais exposée, à cause du voisinage du Mont-Ventoux, à la violence du mistràl qui ravage souvent son territoire. « Aussi prétend-on, dit M. Delacroix, que son nom latin (*Grinianum*) vient de *Grynée*, puisqu'elle est, comme cette ville d'Éolie, sous l'influence habituelle des vents, et qu'Apollon *gryneus* y eut aussi un temple. » Toutefois, ce n'est qu'au VIII^e siècle que le nom de Grignan commence à être connu. C'était alors une baronnie possédée par les Adhémar de Monteil. Plus tard, en 1550, elle fut érigée en comté, dont faisaient partie les villages de *Montségur*, *Chantemerle*, *Salles*, *Colonzelles*, *Mondragon*, *Allan* et *Réauville*. A l'extinction de la famille des Adhémar, dont l'un, le comte de Grignan, avait épousé, en 1669, la fille de Mme de Sévigné, la terre de Grignan fut vendue, vers le milieu du XVIII^e siècle, au maréchal du Muy.

A cette époque, le **château**, bâti dans le style de la Renaissance, et où Mme de Sévigné avait passé les dernières années de sa vie, était dans toute sa splendeur. Il a été détruit pendant la Révolution. Aujourd'hui, grâce à son nouveau propriétaire, M. Faure, qui a essayé de rendre la vie à ces ruines, on y voit de beaux restes de son ancienne magnificence, qui attirent chaque année un grand nombre de visiteurs. On y monte par la rue de la Terrasse.

Après avoir franchi le fossé sur un pont qui a remplacé le pont-levis, on entre, par la porte du nord, flanquée de deux tourelles, dans un grand *vestibule*, orné de vieux médaillons, et conduisant dans la première *cour d'honneur*, où se trouvait la principale façade, celle du midi. Cette façade, ornée de salamandres et couronnée de statues et de vases, avait été construite sous François I^er ; elle se composait de cinq étages

Digitized by Google

d'ordres différents : le premier, toscan ; le second, ionique ; le troisième, corinthien ; le quatrième, dorique ; et le cinquième, composite. Dans la tour, à droite, se trouvait le cabinet de travail de Mme de Sévigné. Au bas de cette tour, on voit encore un beau portail d'ordre toscan, qui conduit à la façade du levant, dite des *Prélats*. C'est la partie la plus moderne du château ; elle a été construite par Mansart. C'est là qu'était située la grande salle dite du *Roi*, dont on ne voit plus que la cheminée peinte à fresques, avec des écussons aux armes des Adhémar, et un portrait de Henri IV à droite. M. Faure se propose de faire restaurer cette salle et d'y réunir, comme dans un musée, tous les portraits, tableaux et objets curieux provenant du château. Au nord, se trouvaient la *cuisine*, l'*office*, les *fours*, etc., aujourd'hui convertis en un charmant bosquet qui conduit à la façade du couchant, la mieux conservée, et à gauche de laquelle s'ouvre une grande galerie (du xv[e] siècle) avec portes et croisées à colonnes torses : c'était la galerie des *Portraits* en pied des Adhémar. A l'extrémité de cette galerie s'élevaient la *chapelle* et la *tour de l'Horloge ;* celle-ci subsiste encore, mais il ne reste plus de la chapelle que les quatre murs.

On croit que la *chambre* où est morte Mme de Sévigné est celle que l'on voit encore au couchant, avec une cheminée en pierre, sculptée, dit-on, par Puget

Au milieu de ces ruines, et comme contraste, on remarque un magnifique parterre de dahlias, de renoncules et surtout de tulipes, dont la collection, l'une des plus belles qui soit en France, se compose de plus de neuf cents variétés de Hollande, d'Angleterre et de Turquie.

Autour du château règne une grande et belle terrasse d'où la vue s'étend au loin sur la plaine et sur les montagnes environnantes, parsemées de villages ; au nord-est, c'est la montagne de la Lence, aux pieds couverts d'oliviers et aux cimes nues (1335 mèt.) ; à l'est, le Mont-Ventoux, dans toute sa majesté ; au sud-est, les Alpines, aux sommets dentelés ; au sud, l'antique tour romaine de *Chamaret ;* au sud-ouest, le rocher de *Pierrelatte ;* puis à l'ouest, au delà du Rhône, dont le regard suit au loin le cours, les montagnes de l'Ardèche.

Digitized by Google

Au-dessous de la terrasse se trouve l'*église*, ancienne collégiale, avec un portique, au fronton duquel on lit l'inscription suivante :

DEO OPTIMO SALVATORI
TRANSFIGVRATO
LVD. GAVCHERIVS ADHEMAR
COMES GRIGNANI
PORTICVM
CALVINISTARV̄ RABIE DIRVTAM
RESTITVIT. CIƆ.IƆC,LIV.

A Dieu très-bon, notre Sauveur, qui s'est transfiguré. Louis Gaucher Adhémar, comte de Grignan, a rétabli ce portique qui avait été renversé par la fureur des calvinistes. 1654.

Avant 1793, on voyait dans cette église les tombeaux des comtes de Grignan. Mme de Sévigné, morte à l'âge de soixante-dix ans, a été ensevelie dans le chœur à gauche de l'autel. Une simple dalle en marbre blanc, bordée d'une double raie noire, taillée en losange, recouvre son tombeau sur lequel on lit :

CY GIT
MARIE DE RABUTIN CHANTAL
MARQUISE DE SÉVIGNÉ
DÉCÉDÉE LE 18 AURIL 1696

Dernièrement, ce tombeau a été ouvert : les restes de Mme de Sévigné reposent dans un cercueil en bois, sur de la chaux vive; le cercueil en plomb a disparu ainsi que la partie supérieure de la tête qui a été sciée. On la croit à Paris ou à Londres.

Avant de quitter le château, on doit visiter la *bibliothèque* et la *galerie des tableaux*, provenant, la première, en grande partie de la bibliothèque des Adhémar et de celle du général Championnet, et la seconde du château.

Dans la bibliothèque, au rez-de-chaussée, on remarque plusieurs chartes et manuscrits relatifs à l'histoire des comtes de

Digitized by Google

Grignan, et entre autres livres rares, le *Bréviaire de Pie VI*, pendant sa captivité à Valence, et le *Livre d'heures* de Gaucher Adhémar, sur papier vélin avec enluminures, vignettes, etc., d'une fort belle exécution.

Parmi les trois cents tableaux dont se compose la galerie de M. Faure, on peut citer un très-beau *portrait de Mme de Sévigné* et celui de la *comtesse de Grignan*, sa fille, par Mignard; ceux de *Pauline de Grignan, marquise de Simiane*, par Largillère; d'une autre *comtesse de Grignan*, par Vanloo; de la *marquise du Muy*, par Boucher; de la *marquise du Perron*, en nymphe, par le même; d'un *Adhémar*, par un peintre de l'école espagnole; de *Pie VI*, par Vincenzo, et plusieurs autres par Pesne, élève du Poussin, Ferdinand Laisné, etc.; une *Vierge*, de Parrocel; une *vue de Venise*, de Canaletti, etc.

Outre ces tableaux, M. Faure est parvenu, à force de recherches, à retrouver une partie des objets mobiliers du château, qui avaient été vendus ou dispersés pendant la Révolution, et qu'il a joints à sa galerie. Tels sont, entre autres : les *rideaux et garnitures du lit* de Mme de Sévigné, en points de Venise, présent de Louis XIV; un *bahut* en chêne sculpté, avec figures et cariatides très-remarquables, présent de François Ier; une jolie statuette de la *Madone*, aux armes des Médicis; une *table* mosaïque de Florence, aux armes des Adhémar, supportée par deux nègres, sculptés en forme de cariatides; une autre *table* à pieds torses; une troisième à pieds de biche; plusieurs porcelaines de Chine, de Sèvres, de Saxe et du Japon; une belle tapisserie de haute-lisse, représentant les *Amours d'Antoine et de Cléopatre;* de vieilles armures, des trumeaux, des glaces de Venise avec une couronne comtale, des fragments de boiseries sculptées, etc.

Après le château et l'église, on peut aussi visiter l'*hospice* et la chapelle de *Saint-Roch* où se trouve, dans un vieux cadre doré et sculpté avec un écusson et un dais en damas, le beau tableau d'Annibal Carrache, représentant les *Anges dans le sépulcre de Jésus*, et provenant de la chapelle du château; — l'*hôtel de ville*, où l'on voit encore sur les registres de l'état civil l'acte de célébration du mariage du marquis de Simiane avec Pauline de Grignan, revêtu de la signature de Mme de Sévigné.

Digitized by Google

Sur la petite place de l'hôtel de ville s'élève la *statue* en bronze de Mme de Sévigné, érigée le 4 octobre 1857. Cette statue, placée au-dessus d'une fontaine, est une œuvre assez remarquable des frères Rocher, mais elle manque de perspective.

A quinze minutes sud-ouest de Grignan se trouve la grotte de Rochecourbière, souvent visitée par Mme de Sévigné.

BOURG-SAINT-ANDÉOL.

Vis-à-vis de Pierrelatte, au delà du Rhône, s'élève **Bourg-Saint-Andéol** (*Burgugiata*, *Burgias*), ville de 4857 habitants, l'une des plus industrieuses de l'Ardèche. Bâtie en amphithéâtre sur les flancs d'une colline dont le Rhône baigne la base, elle communique avec la rive gauche par un beau pont en fils de fer jeté sur le fleuve. Au IIe siècle de notre ère, saint Andéol y vint prêcher l'Évangile et y fut, dit-on, martyrisé sous l'empereur Sévère. Dès lors, le Bourg prit le nom du saint. Après la prise de Pierrelatte, en 1562, le baron des Adrets s'empara de Bourg-Saint-Andéol; mais en 1577, les catholiques le reprirent.

Bourg-Saint-Andéol a conservé des restes de ses anciens remparts. Son église, bâtie dans le IXe siècle, a subi, depuis, diverses restaurations qui lui ont fait perdre son caractère primitif. Ainsi, l'ancienne façade romane a fait place à une lourde construction dont l'effet est plus théâtral que religieux. Cependant, le clocher, tour carrée, à trois rangs d'arceaux superposés et surmontée d'une flèche, est d'un aspect assez pittoresque. A gauche, en entrant dans l'église, on remarque un tombeau gallo-romain, orné d'un bas-relief représentant des génies ailés et des oiseaux symboliques.

Bourg-Saint-Andéol possède un joli quai, d'agréables promenades, plusieurs maisons du moyen âge ou de la Renaissance; un hospice où l'on remarque dans la chapelle un autel en bois sculpté; un collége des Pères doctrinaires, et un beau couvent (maison mère) des *sœurs de la Présentation de Marie.*

Aux environs est la célèbre fontaine de *Tournes*, dont les eaux, comme celles de Vaucluse, sourdent au pied d'un rocher, et vont se jeter dans le Rhône, au-dessous du bourg, après avoir fait tourner plusieurs moulins. Près de cette fontaine, on remarque

Digitized by Google

les restes d'un monument élevé autrefois au dieu Mithra. Ils consistent en un fragment de grossière sculpture taillée dans la roche vive, et à demi rongée par le temps. Au bas est une inscription illisible. D'après M. J. B. Dalmas qui a consacré dans l'*Écho du Dauphiné et du Vivarais* une longue dissertation à ce monument, l'érection en serait contemporaine de la fondation du collége des *Flamines Augustales*, à Aps, cité des Helviens.

SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX.

Au sud-est et à 5 kilomètres de Pierrelatte, dans une plaine arrosée par les torrents de la Robine et des Écharavelles, se trouve **Saint-Paul-Trois-Châteaux**, l'ancienne cité des Tricastins, célèbre par le séjour qu'y fit Bellovèse, l'an 153 de Rome, et par le passage d'Annibal, en 536.

Auguste y établit une colonie. De là son nom d'*Augusta Tricastinorum*, qu'elle quitta, au v[e] siècle, pour prendre celui de *Saint-Paul*, en mémoire d'un de ses évêques. Rangée par Pline au nombre des villes latines, et située près de la grande voie *Domitienne*, elle avait alors trois portes; il en subsiste encore une sous le nom de *Fan-Jou* (*Fanum Jovis*), à cause de quelque temple de Jupiter dans le voisinage; et en effet, vis-à-vis de cette porte, s'élève un coteau, jadis couvert d'un bois épais et encore appelé *Puy-Jou* (*Podium Jovis*). On y a trouvé des fragments de mosaïque de diverses couleurs.

Si l'on en croit un savant, Saint-Paul devrait son nom primitif à trois forts ou châteaux dont il reste quelques vestiges : l'un au débouché de la vallée qui communiquait avec les Voconces, appelé *Arx Vallis*, citadelle de la vallée, vers Saint-Restitut, sur la montagne des *Archivaux*; l'autre vers la frontière des Ségalauniens, et qu'on appelle aujourd'hui *Magne*, *Turris magna*, sur le territoire de Lagarde-Adhémar: elle pouvait défendre l'entrée aux Helviens, qui habitaient la rive opposée du Rhône. Le troisième fort, tourné du côté des Cavares, était connu sous le nom de *Barri*.

Alors la cité gallo-romaine « s'étendait, dit M. Delacroix, beaucoup plus au midi et à l'occident. » A quelque distance, au couchant de Saint-Paul, est un quartier qui conserve encore le nom de *Palais*.

Digitized by Google

Siége épiscopal vers le milieu du IIIe siècle, Saint-Paul fut ravagé par les Vandales, en 260, et par les Sarrasins, en 736. Au commencement du XIIIe siècle, Raymond de Toulouse, qui avait pris parti pour les Albigeois, marcha sur le Tricastin et mit le siége devant Saint-Paul. Déjà la ville était en feu, lorsque les habitants effrayés se rendirent. Bertrand de Pierrelatte, leur évêque et seigneur, promit à Raymond de le servir, lui et ses successeurs, en *plaid et en guerre*, envers et contre tous; il donna un baiser au comte pour marque de sa fidélité. Raymond promit à son tour, en baisant l'évêque en signe de sa fidélité, de le protéger à ses frais, en plaid et en guerre, lui, son église et ses domaines; mais Bertrand ne tarda pas à se parjurer.

Plus tard, en 1275, Saint-Paul, lassé de la tyrannie de son évêque, Bertrand de Clansayes, s'insurgea et se constitua en république ; mais l'évêque de Valence, Amédée de Roussillon, « craignant, ajoute M. Delacroix, que cet exemple ne trouvât des imitateurs dans ses terres, marcha avec des troupes contre les habitants du Tricastin ; il les soumit et rétablit dans Saint-Paul le régime féodal avec toutes ses formes humiliantes et sa sévérité. »

Au XVIe siècle, Saint-Paul se déclara pour la réforme ; après quarante-quatre ans d'interruption, le culte catholique y fut enfin rétabli en 1599.

Saint-Paul offre encore plusieurs vestiges de son ancienne splendeur.

« Au quartier du *Barri*, on remarque les ruines d'un grand édifice dont les alentours fournissent depuis longtemps des médailles en or, en argent et en bronze.

« Ce bâtiment devait être très-vaste ; la portion du mur qui existe encore a trente pas de longueur : plus loin, à une vingtaine de pas, on en trouve au niveau du sol la continuation, et l'on peut en reconnaitre le terme.

« Au nord et sous les murs de l'ancien évêché, sont les débris d'un monument qu'on croit avoir été un amphithéâtre.

« Dans le quartier de la ville appelé *Saint-Jean*, on aperçoit des vestiges d'un monument et une portion de muraille qui porte des colonnes d'un goût exquis, le tout bâti de très-grosses pierres où l'on ne voit aucune trace de ciment ni de mortier. Contre cette

Digitized by Google

muraille, on a bâti des maisons dont les caves contiennent des mosaïques et des carrés de pierre sur lesquels on remarque des guirlandes délicatement sculptées d'où pendent des grenades, fruit dédié au dieu Priape. »

Il y a quelques années, on a découvert à Saint-Paul-Trois-Châteaux deux bas-reliefs représentant, l'un : *la Force vaincue par l'Amour;* et l'autre, une *Visite de Jupiter à son fils Bacchus;* et une statue en bronze, « qui est dans son genre, selon M. Delacroix, un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Cette statue est revêtue d'une espèce de tunique d'où les bras sortent à nu, et qui descend vers le milieu des cuisses. La tunique est recouverte à son tour par une peau de loup, qui cache aussi le sommet et le derrière de la tête, et dont la queue descend jusqu'au-dessous du gras de jambe; la partie moyenne de ce vêtement vient se nouer sur la poitrine. Les traits de la figure sont réguliers, nobles et imposants; ils caractérisent la douceur et la majesté. Le bas du visage est orné d'une barbe épaisse et crépue. La partie des cuisses qui n'est point recouverte par la tunique ou la peau de loup, est nue comme les jambes; les pieds sont chaussés avec des souliers à talon et serrés en dehors par des boucles carrées. La statue tient dans une de ses mains, élevée à la hauteur de la tête, une cassolette où brûle l'encens. Est-ce un attribut de la divinité ou une offrande qu'on lui présente?... Elle a longtemps fait partie du cabinet de M. Calvet, savant médecin d'Avignon.

« Un autre objet d'antiquité, peut-être plus remarquable encore, découvert à Saint-Paul, est une *Agate onyx camée*, gravée en relief.... Ce morceau, précieux par la grâce de la composition, la pureté et la délicatesse du dessin, a six lignes dans sa plus grande étendue et quatre dans la moindre. Il fut trouvé, en 1770, en opérant des fouilles dans le couvent des Dominicains. Soumis, dans le temps, à l'appréciation de l'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage d'Anarcharsis*, il en fit la description suivante : « La Pudeur, compagne d'Astrée, indignée des outrages qu'elle reçoit « parmi les hommes, abandonne brusquement leur séjour et se « retire dans le ciel avec Astrée. Voilà peut-être le sujet repré- « senté sur cette pierre gravée. Une figure ailée détourne ses re- « gards d'une corbeille portée par un enfant masqué. Elle fuit

Digitized by Google

« avec rapidité. Une femme à ses pieds fait de vains efforts pour « la retenir. Devant cette femme est un masque. »

Chaque jour enfin, on trouve, soit à Saint-Paul, soit dans les environs, des statues en pierre ou en marbre, des pavés de mosaïque, des restes d'aqueducs, des tombeaux, des urnes, des lampes sépulcrales, portant généralement l'empreinte d'un cerf; des instruments de mécanique, des médailles en or, en argent et en bronze; des miroirs, des coupes, des lacrymatoires, etc.

Si le sol de Saint-Paul-Trois-Châteaux est riche en fragments antiques, la ville ne possède qu'un édifice public remarquable, c'est son ancienne **église cathédrale.**

Bâtie, dit-on, par Charlemagne, sur les ruines d'un temple romain, et classée parmi les monuments historiques, « elle se divise en trois parties bien distinctes : la nef et ses bas côtés, le transept et le sanctuaire ou abside, ce qui lui donne la forme d'une croix latine. L'abside principale est décorée par huit colonnes cannelées et rudentées, avec chapiteaux dans le genre corinthien ; il existe, de plus, dans chacun des bras de la croisée, une autre abside demi-circulaire, orientée comme celle du chœur. Les nefs sont divisées en trois travées égales par des piliers massifs sans ornements, mais formant des angles nombreux. L'intérieur de la grande nef, dont la hauteur est très-considérable, eu égard à son peu de largeur, est décoré par deux ordres dont les entablements, d'un profil simple et sévère, sont exécutés avec la plus grande perfection. Le dôme est de forme octogone, dont quatre côtés sont soutenus par quatre grandes trompes coniques, qui semblent, ainsi que les murs jusqu'au premier cordon, être de la primitive église ; mais le surplus des murs, le dôme, la lanterne, ainsi que tous les ornements si profondément taillés qui la décorent, sont l'œuvre d'un architecte avignonnais, Olivier Piédoux, qui éleva cette construction en l'année 1634, comme le rapporte l'histoire des évêques de Saint-Paul. La façade extérieure, au couchant, est remarquable par l'exécution du portail. La tour du clocher est de plusieurs époques. On voit encore l'ancien fronton à consoles, et jusqu'à la hauteur de l'église, les pilastres, chapiteaux et corniches portent le caractère de l'antiquité. » Cette église, où l'on remarque, en outre, une draperie sculptée comme

Digitized by Google

dans celles de Metz et de Bourges, et quelques peintures murales, a été restaurée dernièrement par M. Questel, architecte du gouvernement.

Il ne reste plus que des ruines de l'ancien *Palais* des évêques.

Saint-Paul est la patrie de Raymond des Agyles, historien de la première croisade.

Aux environs, sur la montagne de *Sainte-Juste*, qui domine la ville au midi, s'élève un ancien ermitage d'où l'on découvre des paysages variés. Au pied de cette montagne jaillit une source d'eau minérale.

« A 3 mètres environ au-dessous du sol, dit l'*Annuaire de la Drôme* (1859), une couche de pierre blanche occupe toute l'étendue supérieure du plateau. Sur le front de la montagne qui regarde le couchant, cette couche forme un banc compacte, homogène, de 22 mètres d'épaisseur, sur une longueur et une largeur de 2000 mètres carrés. Ce banc constitue la carrière proprement dite de *Sainte-Juste*, appartenant à M. le baron du Bord. » C'est une pierre tendre, mais qui durcit au contact de l'air. D'un grain très-fin et très-adhérent, elle est propre à toute espèce de constructions. Connue du temps des Romains et dans le moyen âge, elle a servi à la construction de plusieurs édifices publics dans le pays, notamment à celle de la cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Aujourd'hui exploitée sur une longueur de 4 à 500 mètres, en ligne droite et sur la moitié de sa hauteur, la carrière de Sainte-Juste emploie journellement près de trois cents ouvriers, et expédie chaque année plus de vingt mille mètres cubes. C'est avec cette pierre que les nouvelles rues de Lyon ont été presque entièrement construites.

DE PIERRELATTE A AVIGNON.

Au-dessous de Pierrelatte, on longe, à droite, le canal de Donzère et le ruisseau de Réalet, qui coulent parallèlement. A gauche, au delà des torrents de la Robine et des Écharavelles, sur la hauteur, est situé **Saint-Restitut,** village de 941 habitants, dont la jolie **église** romane, construite vers le XII^e siècle, et nouvellement restaurée, a été, comme la chapelle voisine, classée parmi les monuments historiques. Carrée comme une grosse tour, divisée

Digitized by Google

en trois travées et un hémicycle formant abside, elle présente dans œuvre une longueur totale de 22 mètres 40 centimètres, une largeur de 9 mètres 10 centimètres, et du sol au sommet de la voûte, une hauteur de 12 mètres 50 centimètres. La seule entrée — au midi de la première travée — est précédée d'un porche orné jadis de colonnes dont il ne reste que les chapiteaux. « Ce porche, dit M. l'abbé Jouve, est encadré par deux demi-colonnes cannelées, supportant un fronton dont les corniches à modillons sont sculptées avec un goût parfait et une rare élégance. Au-dessus du fronton, on remarque une sorte de niche, terminée par un arceau établi sur deux impostes formant consoles et décoré d'une archivolte. » Néanmoins l'architecture de ce porche manque d'ensemble, et M. l'abbé Jouve pense que les colonnes, chapiteaux, frises et modillons dont il se compose, et qui offrent un cachet purement romain, ont été tirés des débris de quelque superbe édifice, élevé dans les environs par le peuple roi. Au-dessus des pilastres qui soutiennent l'édifice, à l'intérieur, on remarque des groupes de petites colonnes aux fûts et aux chapiteaux corinthiens sculptés avec un goût exquis. A droite et à gauche de la nef couverte par une voûte en pierre, s'ouvrent trois portiques, dont les cintres prennent naissance sur des impostes ornées de figures et de feuillages. « Tout, dans l'intérieur du monument, dit M. l'abbé Jouve, dans une excellente *Notice*, révèle l'ornementation la plus riche, la mieux entendue, unie aux lignes et aux profils les plus purs, les plus gracieux. »

A l'église de Saint-Restitut est reliée une *chapelle* funéraire monumentale, fort ancienne et fort remarquable. C'est un édicule-coupole, bâti, dit-on, par Charlemagne, et conservé jusqu'à ce jour en son état primitif. C'est là que fut enseveli saint Restitut, premier apôtre des Tricastins. On y voit encore son tombeau; mais ses restes furent brûlés dans le XVIe siècle. Cette chapelle présente, à l'intérieur, un carré parfait de 5 mètres 85 centimètres de côté, avec les caractères saillants de l'architecture carlovingienne, tels qu'on les rencontre encore dans plusieurs églises des bords du Rhin. A l'extérieur, sur les quatre faces, règne une grande frise sculptée, représentant, entre autres scènes variées, le *Jugement dernier*, d'après l'Apocalypse; mais,

Digitized by Google

dit M. de Caumont, « toutes ces figures sont d'une extrême barbarie. »

Au sortir du bois des *Mattes*, jadis infesté de bandits, et en grande partie détruit, on quitte le département de la Drôme, pour entrer dans la vallée de Vaucluse, qui s'étend jusqu'aux Alpes

A droite, on découvre à peine le Rhône, fuyant dans la direction du Pont-Saint-Esprit.

A gauche, au delà du Louson, s'élève, sur le sommet d'une montagne, le petit village de *Barri*, jadis plus considérable, à en juger par ses vestiges gallo-romains. Il possédait un castrum, l'un des trois, dit-on, qui ont donné leur nom au Tricastin. Il fut détruit pendant la guerre des Albigeois ; mais ses ruines ont conservé un caractère de force et de grandeur. Ses murs, qui s'élèvent encore à plusieurs mètres, forment un rectangle de 37 mètres de longueur sur 30 de largeur. Ils ont de 1 mètre 20 centimètres à 1 mètre 50 centimètres d'épaisseur.

M. Courtet (*Dictionnaire géographique du département de Vaucluse*) semble porté à croire que Barri est l'ancien *Senomagus*, dont le nom se retrouve dans le village voisin de *Saint-Pierre de Sénos*. Chaque jour, en effet, on y trouve des tombeaux romains, des cippes, des mosaïques, des tronçons d'armes, des fibules, de petites feuilles d'argent, des médailles gauloises, massaliottes, etc.

27e STATION. — LA PALUD.

8 kil. de Pierrelatte. — 179 kil. de Lyon. — 686 kil. de Paris.
172 kil. de Marseille.

La Palud (*Palus*), bourg de 2655 habitants, est situé à droite de la station, à quelque distance du Rhône, dans une plaine qui n'était autrefois qu'un vaste marécage, d'où lui est venu son nom. Aujourd'hui, son territoire, fertilisé par le canal de Pierrelatte, prolongement de celui de Donzère, produit toutes sortes de grains, du vin et de l'huile. Au moyen âge, la Palud était une seigneurie des Templiers. Plus tard, il passa au pouvoir du saint-siége. C'est à la Palud que fut signée, en 1815, la capitulation du duc d'Angoulême. Ce bourg est exposé aux inondations du Rhône, qui, en 1856, y renversa plus de cent vingt maisons. Son *église* romane du XIIIe siècle a été restaurée en 1827.

A peu de distance de la Palud, on franchit le Louson sur un viaduc de cinq arches, ayant chacune 5 mètres d'ouverture.

A droite, cependant, le paysage prend un nouvel aspect. Aux montagnes du Vivarais succèdent ce qu'on appelle, dans le pays, les *éperons* des Cévennes; mais entre les deux chaînes s'ouvre une grande et belle vallée, à travers laquelle l'Ardèche, sortie de sa prison de rochers, vient se jeter dans le Rhône, en passant sous le nouveau pont de *Saint-Just*.

Au loin, à travers les saules qui couvrent les bords du fleuve, apparaît une longue suite de petites arches gothiques, courant d'une rive à l'autre comme une dentelle de pierre : c'est le Pont-Saint-Esprit.

Avant d'arriver à la Croisière, on laisse à gauche, sur le Lez, dans une plaine fertile, la petite ville de *Bollène*, entourée d'une partie de ses vieux remparts.

Ancienne station romaine sur la voie *Domitia*, dont un reste s'appelle encore *lou camin ferra* (le chemin ferré), Bollène passa, en 640, à l'abbaye de l'Ile-Barbe : elle possédait alors un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, sous le vocable de saint Martin. Plus tard, ce monastère se changea en prieuré, dont « le prieur, dit M. Courtet, finit par devenir un puissant seigneur temporel et spirituel. Non content de la tutelle et directe seigneurie d'un couvent de bénédictines, à Notre-Dame-des-Plans, il transigea, au mois de mai 1271, sur tous les droits utiles de Bollène, avec Alphonse, comte de Toulouse, et la comtesse Jeanne, sa femme. Depuis lors, les prieurs ont possédé cette ville en partage avec les différents souverains du Comtat. »

Au mois de juillet 1562, Bollène fut prise et pillée par le baron des Adrets. Vainement le comte de Suze essaya-t-il de la reprendre ; il fut repoussé, et la ville ne se rendit que l'année suivante à Serbelloni, qui y mit garnison.

Il ne reste plus de l'ancien prieuré de Saint-Martin que le campanile et les assises inférieures du côté nord de l'abside, avec deux ou trois fenêtres cintrées.

Non loin de là, au sommet d'un coteau, on remarque une jolie *chapelle* du XI^e^ siècle ; et, à 60 mètres environ de cette chapelle, les ruines de l'ancien château de *Bauzon*.

28e STATION. — LA CROISIÈRE.

4 kil. de la Palud. — 183 kil. de Lyon. — 690 kil. de Paris.
168 kil. de Marseille.

On trouve à la station de la Croisière des voitures de correspondance pour Nyons et le Pont-Saint-Esprit.

La Croisière est un hameau de 105 habitants, dépendant de la commune de Bollène.

C'est à la Croisière qu'il faut quitter le chemin de fer, si l'on veut visiter le *Pont-Saint-Esprit* et la *Chartreuse de Valbonne*, dans le département du Gard.

PONT-SAINT-ESPRIT.

A droite de la station s'ouvre, à travers la plaine, une large et belle route bordée de peupliers et conduisant (30 minutes) au

Pont-Saint-Esprit (*Hôtel :* de l'Europe), petite ville agricole et industrielle de 5857 habitants, située sur la rive droite du Rhône, au pied d'une colline boisée et cultivée. Vue de la rive gauche, elle offre un aspect assez pittoresque, avec ses quais s'allongeant sur le fleuve, sa citadelle, à droite, son église sans clocher (il se trouvait dans le rayon de la citadelle, et l'autorité militaire l'a fait abattre), sa tour de l'horloge, son nouvel hôtel de ville et ses boulevards plantés d'arbres. — Beaucoup mieux bâtie du côté de la route de Beaucaire que le long du Rhône, où s'élève la ville ancienne, elle possède dans la *Grand'Rue* d'élégants magasins, et sur le *cours*, de beaux hôtels et d'agréables promenades. Au milieu de la *place d'Armes*, d'où la vue se porte sur le cours du Rhône, la plaine de Vaucluse et le mont Ventoux, s'élève une *fontaine* monumentale, surmontée d'une statue en bronze qui représente la ville du Pont-Saint-Esprit, avec sa couronne murale, appuyée d'une main sur une ancre et de l'autre sur un écusson aux armes de la ville. Ces armes sont : un pont sommé de deux moitiés de tours. Au milieu est une croix surmontée d'un Saint-Esprit et accompagnée de deux fleurs de lis, avec ces mots en légende : *Stabit quamdiu pietas.*

Anciennement, le Pont-Saint-Esprit s'appelait *Ville Claire*. C'était une humble bourgade, habitée par des pêcheurs. Saint Satur-

Digitized by Google

nin y ayant prêché l'évangile, elle quitta son ancien nom pour adopter celui du saint. Vers 952, il s'y fonda un monastère sous le patronage de l'abbaye de Cluny. Dès lors, la ville prit un rapide accroissement. Son port était très-fréquenté, « et, dit M. Léon Alègre, dans une intéressante *Notice sur le Pont-Saint-Esprit*, à cause des nombreux naufrages qu'on essuyait près de ces rives, on eut l'idée de bâtir là un pont sur le Rhône.

« Alphonse, comte de Toulouse, favorisa ce projet.... Mais le prieur, don Jean de Thyanges, abbé du monastère de Saint-Saturnin et seigneur de la ville, s'y opposa... ; il intenta même un procès aux ouvriers et à leurs conseillers, par-devant le sénéchal de Beaucaire, qui ajourna les parties et ordonna qu'en attendant, les choses demeureraient dans le même état.

« Cependant, les ouvriers entrepreneurs, ces frères-pontifes, qui venaient, sous la conduite de Saint-Bénezet, d'achever le beau pont d'Avignon, et leurs *conseillers*, c'est-à-dire les principaux habitants de Saint-Saturnin, sommèrent le prieur, le 16 août 1265, de consentir à la construction du pont, attendu que tout était prêt pour commencer et que le temps était favorable parce que les eaux du Rhône étaient alors fort basses. Le prieur se rendit aux vœux des habitants, et l'on établit une confrérie divisée en trois corps : les frères parcourant les villes et les campagnes et allant quêter dans la chrétienté ; ceux travaillant aux carrières du Bourg-Saint-Andéol, descendant sur le Rhône les matériaux préparés, et les frères chargés de la construction du pont.

« Ce fut le 12 septembre 1265 qu'eut lieu la pose de la première pierre. Don de Thyanges, assisté de tous ses religieux, voulut donner à cette cérémonie la plus grande solennité. Un acte public fut passé sur le lieu même ; il portait en substance : « que « Jean de Thyanges, prieur de Saint-Saturnin du Port, considé- « rant la puissance de Dieu à qui rien n'est caché, pour l'utilité « et l'avantage tant de son monastère et de sa ville, que de tous « ceux qui viennent y prendre port, et conduit par l'inspiration « divine, entreprit de faire un pont, et en plaça la première pierre « dans sa condamine propre, à l'est de Saint-Pierre de Cluny, « sur l'autre bord du Rhône, en signe de son domaine et de sa « juridiction, et en l'honneur de la Sainte-Trinité.... »

Digitized by Google

« C'est vraisemblablement sur les expressions de cet acte, *divina inspiratione inducti*, qu'est fondée la tradition qu'un ange fut envoyé aux habitants de Saint-Saturnin, pour leur dire de bâtir un pont, tradition qui est rappelée dans une bulle de Nicolas V (1448). »

Suivant une autre tradition, un moine ayant vu en songe des langues de feu descendre sur les flots du Rhône, en fit part à son supérieur, qui, regardant ce prodige comme un ordre de Dieu, résolut de bâtir un pont à l'endroit même où les langues de feu s'étaient arrêtéos. De là, dit-on, l'origine du nom de *Pont-Saint-Esprit*.

Après quarante-quatre ans de travaux, ce pont, commencé en 1265, fut achevé en 1309. A la tête du pont, on construisit un oratoire en l'honneur du Saint-Esprit, nom qui passa au pont, et plus tard à la ville de Saint-Saturnin.

Vers 1350, lors de l'invasion des Anglais, on commença à fortifier le pont, ce qui n'empêcha pas la ville d'être prise par les Routiers, « et tous ceux, dit Froissard, et toutes celles qui dedans étoient : dont ce fut pitié, car ils occirent maint prud'hommes, et y conquirent grandes pourvéances pour vivre un an tout entier. »

Plus tard, en 1563, le baron des Adrets s'empara du Pont-Saint-Esprit. Reprise par Montmorency l'année suivante, puis par les protestants en 1566, cette ville résista, en 1567, au comte de Suze, et à Lesdiguières, en 1578.

Henri IV, sentant combien ce point était important, désigna le Pont-Saint-Esprit « comme devant recevoir des travaux de défense, » et l'on commença, en 1595, la première partie de la citadelle (nord, pavillons 14 et 25). Le reste fut construit sous Louis XIII, de 1625 à 1627.

Après la révocation de l'édit de Nantes, pendant la guerre des camisards (1704), le maréchal de Montrevel, voulant s'assurer tous les passages du Rhône, fit élever sur la rive gauche un petit fort en terre qui porte encore son nom.

Depuis sa construction, le pont du Saint-Esprit a subi diverses réparations. Bâti en pierres de taille, sur l'un des endroits les plus rapides du Rhône, il passe pour un chef-d'œuvre d'élégance et de solidité : « Les voûtes, ajoute M. Léon Alègre, sont construites

Digitized by Google

en arcs-doubleaux, ayant cependant une liaison d'une douelle à chaque huit ou dix cours de voussoirs. Il a une longueur de près de 800 mètres ; sa direction, d'une rive à l'autre, n'est point rectiligne ; mais à environ 450 mètres de la ville, elle va s'abaissant vers le midi, formant un immense angle obtus. Le pont est composé de dix-neuf grandes arches et trois petites. Les grandes varient depuis 25 jusqu'à 35 mètres d'ouverture ; les petites n'ont pas 8 mètres. Les piles, armées de deux avant-becs ou éperons, l'un au nord pour couper les eaux du fleuve, l'autre au midi pour empêcher le retour des eaux et préserver la maçonnerie, sont, du côté de la ville, bâties sur des rochers, mais vers le milieu du Rhône, à la neuvième arche, elles sont établies sur pilotis. Afin de protéger les massifs de pierres, on a pratiqué dans les piles des ouvertures à plein cintre, comme les grandes arches. Ces dernières sont à arc légèrement surbaissé ; elles ont près de 14 mètres d'élévation depuis la surface des eaux ordinaires jusqu'à la clef de l'intrados.

« La clef des arcs externes *nord* et *sud* de chaque arche, porte pour ornement une croix sculptée. C'est la célèbre *Croix du Languedoc* ou *de Toulouse* (croix vuidée, cléchée, pommetée et alésée d'or).

« Sur les voussoirs de ces mêmes arcs, on distingue, quoique bien frustes, des croix de formes variées, mais rappelant de très-près le même ornement des armes de la province ; et sur les pierres des parois du pont, l'on peut voir encore les marques des ouvriers maçons qui signaient ainsi les matériaux qu'ils avaient préparés. »

Avant 1789, il y avait sur la pile, entre la première et la deuxième arche, une tour carrée, qui occupait toute la largeur du pont, et sur l'avant-bec de la pile, après la treizième arche, une chapelle élevée à saint Nicolas, patron des mariniers. Au-dessus de la pile qui suit la dix-neuvième arche, on voyait une fort belle porte en forme de tour, flanquée de deux petites tours jumelles et ornée de deux bas-reliefs représentant le Rhône.

Chaque pile portait un nom : la première, en commençant par la rive gauche, s'appelait pile de *Thyanges*, nom du fondateur ; la seconde, *Pelissière ;* puis venaient celles de *Savinion*, pile de *Terre*,

Digitized by Google

de *Grenoulière*, de *Touche*, de *Saint-Nicolas*, de la *Route*, de *Mala-Pile*, de *Roubin*, de *Grosse-Pierre*, de *Figuière*, de la *Treille*, de la *Martinière*, de *Sauzet*, de *Bourdigaille*, de la *Croix*, de *Bagalance* et de la *Tour*. Celles de l'avenue orientale s'appellent encore : piles de la *Rampe*, de la *Condamine*, et du *Pont-levis*. — Au-dessus de ces trois petites arches, qui sont munies de leurs éperons, on voyait autrefois une grande *porte flamande*, faite en même temps que la tour d'entrée.

Il y a quelques années, on ne pouvait passer sous ce pont sans péril ou sans prendre des bateliers de renfort, tant à cause de l'extrême rapidité du fleuve que du peu de largeur des arches. Depuis, on a supprimé les deux premières arches pour les remplacer par une seule en fonte, d'après les plans de M. Aymard mais il n'a pas fallu moins de deux ans de travaux et près de deux millions pour opérer cette mutilation que l'art regrette, mais que la nécessité justifie. Déjà on avait (1804-1806) pratiqué sur chaque pile un encorbellement qui permet aux voitures de se croiser, car le pont n'ayant pas plus de largeur qu'au vieux rempart (4 mèt. 35 c.), deux voitures n'y pouvaient passer de front. A cette même époque, on avait abattu la chapelle et les deux tours qui s'élevaient aux extrémités. Celle qui défendait la tête du pont, « tour criblée de coups d'arquebuse, » n'a disparu qu'en 1816.

Après le pont, on doit visiter la *citadelle* et sa jolie *chapelle de Notre-Dame du Plan*; les jardins de l'*hôpital* et son église, où l'on voit encore sur l'autel la *Vierge* de l'ancien *oratoire du Saint-Esprit*, plus tard de *Notre-Dame des Miracles*; l'ancienne *maison consulaire* sur la place de Beaucaire (autrefois des Pas-Perdus), et deux anciennes maisons des Templiers, rue Saint-Jacques.

Sur le coteau qui domine la ville, au nord, se trouve l'ermitage de *Saint-Pancrace*.

CHARTREUSE DE VALBONNE.

Du Pont-Saint-Esprit à la chartreuse de Valbonne on compte environ 7 kilomètres.

On suit d'abord, à l'ouest de la ville, la rive droite de l'Ardèche ; le regard se porte, au delà de *Saint-Martin*, petit village de pêcheurs, sur les sites sauvages et grandioses qu'offrent les

Digitized by Google

côtes rocheuses de cette rivière. — A 4 kilomètres, on passe à *Saint-Paulet-de-Caisson*, village de 1419 habitants, dont le territoire serait très-productif, si les vents n'y apportaient les sables du Rhône et de l'Ardèche.

On commence à monter : après une demi-heure de marche, à travers un pays agreste, on découvre, à un circuit de la route, la **Chartreuse,** sur un plateau élevé, couronné au midi, à l'est et à l'ouest, par des collines couvertes de bois épais, où croissent le chêne, l'arbousier, le frêne et la serpinette. Son mur d'enceinte flanqué de tourelles, ses vastes bâtiments séparés par des cours et des jardins, ses nombreux clochetons aux flèches élancées, les petites cheminées des cellules lui donnent l'aspect d'une ville; mais, au silence qui y règne, on reconnaît bientôt un de ces asiles où se réfugient la prière et la méditation. On y entre du côté du sud en passant sous une tour à mâchicoulis. Jadis, il fallait franchir des fossés profonds.

Avant d'appartenir aux chartreux, Valbonne (*Vallis bona*) s'appelait *Bondinolet*. Il y avait, à l'est, sur la lisière du bois, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, une abbaye de bénédictines sous le vocable de la Vierge. « Au commencement du XIII[e] siècle, dit M. Augustin C.... dans une *Notice sur Valbonne*, Guillaume de Venéjean, évêque d'Uzès et seigneur de Bondinolet, céda ce lieu avec ses forêts et ses dépendances aux Pères chartreux. C'était alors un ravin profond plutôt qu'une vallée : les eaux des montagnes venaient s'y précipiter. » Y construire un monastère paraissait impossible; mais les religieux ne se rebutèrent point. Après avoir percé une montagne et nivelé trois collines pour faciliter l'écoulement des eaux, ils aplanirent le sol de la vallée, en comblant quatre petits ravins, et jetèrent, sur le ravin principal, des voûtes solides au-dessus desquelles ils bâtirent le monastère, « de sorte qu'une partie de la maison et des jardins se trouve habilement suspendue sur le vallon. »

Brûlé, en 1579, par les calvinistes, ce monastère, à peine reconstruit, en 1780, se vit déserté par ses religieux pendant la Révolution, qui épargna cependant les bâtiments et les déclara propriété nationale; mais sous la Restauration, autels, boiseries,

Digitized by Google

pavé en marbres, tableaux, sonneries, tout fut enlevé : on ne laissa que les murs. L'église de Saint-Castor de Nîmes et l'église de l'hôpital du Pont-Saint-Esprit s'enrichirent des dépouilles de Valbonne. Déjà on commençait à démolir les cellules, lorsque, en 1836, des religieux de la Grande-Chartreuse vinrent s'y établir. Il n'y avait plus que des ruines : ils les relevèrent. Aujourd'hui, le monastère se compose de vingt religieux et de vingt-quatre cellules. Chaque cellule est une petite maison à part avec une chambre à alcôve, un cabinet de travail, un petit jardin, et une terrasse ayant vue sur des prairies. Toutes s'ouvrent dans le grand cloître, qui n'a pas moins de 124 mètres de longueur sur 60 de largeur. C'est une voûte simple supportée par des arceaux. Au milieu est un vaste jardin. Dans la cour jaillit une fontaine abondante, dite de Saint-Hugues.

A droite se trouve l'hôtellerie, d'où l'on découvre toute la forêt de Valbonne. A gauche sont bâtis les greniers et les écuries.

Il reste quelques vestiges de l'ancien édifice, notamment un *cloître* gothique, qui précède l'*église*, au fronton de laquelle on remarque une belle statue de la Vierge, avec cette inscription : *Virgini Matri!* et, dans le chœur, un grand autel en marbre blanc, ciselé avec goût.

Le principal revenu du couvent consiste dans la vente des flacons d'élixir de la Grande-Chartreuse.

Les environs offrent des sites variés et pittoresques. Du côté du nord-est, entre autres, le regard plane à la fois sur la vallée de la basse Ardèche, les rives du Rhône, les montagnes du Vivarais, celles du Dauphiné, le mont Ventoux et la plaine de Vaucluse.

DE LA CROISIÈRE A AVIGNON.

Au-delà de la Croisière, la plaine, toujours grande et belle à droite, mais exposée aux crues du Rhône, est limitée, à gauche, par des coteaux rocheux. Bientôt, sur l'un de ces coteaux, on voit se dresser, au loin, un vieux donjon : c'est le château de *Mondragon*. Avant d'y arriver, on franchit le Lez sur un pont en pierre de 3 arches, ayant chacune 15 mètres d'ouverture ; puis on croise la route de terre.

Digitized by Google

29e STATION. — MONDRAGON.

3 kil. de la Croisière. — 186 kil. de Lyon. — 693 kil. de Paris.
165 kil. de Marseille.

Mondragon (*Mons Draconis*), petite ville de 2942 habitants, située à gauche de la station, sur le Lez, semble devoir son nom à sa position au pied d'une montagne, vis-à-vis du Rhône, qui, en cet endroit, se replie comme un serpent. Au XIIe siècle, elle avait pour seigneurs les barons de Dragonet, feudataires des comtes de Toulouse. Il ne reste plus de l'ancien *château* qu'ils y

Ruines du château de Mondragon.

avaient fait construire qu'une vieille tour romane. Bâti dans des proportions gigantesques, il fut détruit en partie par les jésuites, qui en employèrent les débris à la construction d'une maison de campagne.

Il y avait autrefois à Mondragon une abbaye de *bénédictines de Notre-Dame des Plans*, où le parlement de Provence vint se réfugier quand Charles-Quint envahit cette contrée (1536) : il en reste l'ancienne chapelle.

Au pied du coteau qui domine la ville, est une belle maison de la Renaissance, flanquée de deux tourelles.

Digitized by Google

Il y a quelques années, on a découvert, au quartier de Saint-Jean, entre autres fragments antiques, la *statue* mutilée d'un guerrier gaulois, aujourd'hui au musée d'Avignon; et, sur les bords du Valladas, au quartier de Saint-Loup, les fondements de plusieurs murailles très-épaisses, des poteries et des ossements humains.

Au sortir de Mondragon, la voie ferrée s'éloigne du Lez, qui va se jeter dans le Rhône; puis, croisant la route de terre, elle longe de petits coteaux rocheux, couverts d'oliviers. On aperçoit, tantôt à droite, tantôt à gauche, les ruines du vieux château de Mornas. Avant d'y arriver, on franchit, à gauche, vis-à-vis de l'embouchure du Lez, un petit ruisseau sur un viaduc de trois arches, mesurant chacune 5 mètres d'ouverture.

30e STATION. — MORNAS.

5 kil. de Mondragon. — 191 kil. de Lyon. — 698 kil. de Paris.
159 kil. de Marseille.

Mornas, bourg de 1735 habitants, est situé au pied d'un rocher très-élevé et presque taillé à pic, sur lequel se dressent les restes encore imposants de son vieux château. C'est un bourg très-ancien, probablement le *Rupea Morenate*, du temps de Charlemagne. Il passa, dans la suite, à l'abbaye d'Aniane, puis aux comtes de Toulouse, et suivit les destinées du Comtat. Au XVIe siècle, son château fut pris par les protestants sous les ordres de Montbrun, et sa garnison passée par les armes. Beaucoup furent précipités du haut du rocher en bas, où d'autres soldats les recevaient sur la pointe de leurs piques. Après le massacre, on jeta les cadavres dans le Rhône. Ceux des chefs furent placés dans une mauvaise barque avec des cornes sur le front et des bâtons blancs dans les mains; puis on les abandonna au cours du fleuve. Sur cette étrange embarcation, on avait peint en gros caractères l'inscription italienne suivante :

O VOI D'AVIGNONE LASCIATE PASSARE QUESTI MERCANTI
PERCHÈ HAN PAGATO IL DAZIO A MORNAS.

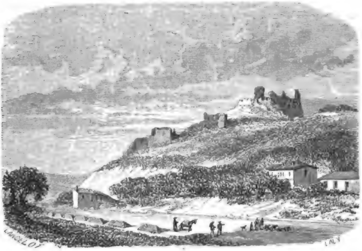
O vous d'Avignon, laissez passer ces marchands, car ils ont payé le péage à Mornas.

Digitized by Google

C'est à tort que tous les compilateurs de dictionnaires géographiques et d'ouvrages pittoresques ont mis ces excès sur le compte du baron des Adrets, qui n'était pas alors à Mornas (1562).

Six ans après (2 mars 1568), les catholiques reprirent Mornas, mais le combat fut long et opiniâtre. A leur tour, les vainqueurs ne firent point de quartier.

Au milieu des ruines du *château*, qui couvrent tout le sommet du rocher, on remarque une petite *chapelle* romane avec une



Ruines du château de Mornas.

crypte : c'est tout ce qui reste de l'ancien manoir des comtes de Toulouse.

A l'entrée du ravin par lequel on monte au château, s'élève l'*église* paroissiale à trois nefs avec transsepts et coupole octogone. On la croit du XI^e^ siècle.

Outre l'église, on peut visiter la *chapelle des Pénitents blancs*, dont « un des murs latéraux, dit M. Courtet, a fait partie d'une jolie construction romane, à en juger par l'appareil et par une fenêtre géminée à plein cintre. La colonnette qui sert de meneau est en jaspe : une tête de veau forme le chapiteau. Sur un des angles de

Digitized by Google

la façade étaient encastrés les restes d'un gros bas-relief très-fruste, avec des ornements d'une époque plus ancienne. On eût dit un lion foulant aux pieds la tête d'une victime. Ce mur a été démoli, et une grande partie de ses ornements a été transportée au musée d'Avignon.

De grands travaux s'exécutent en ce moment pour mettre le bourg de Mornas à l'abri des ravages du Rhône.

Mornas est le berceau de la famille d'Albert de Luynes.

On s'éloigne du Rhône. Sur la rive opposée, les montagnes prennent les formes les plus bizarres. Bientôt, longeant, à gauche, des coteaux stériles, à droite, la route de terre, on découvre au loin, dans la direction du sud-est, les ruines du château de Piolenc. Avant d'y arriver, le chemin de fer décrit une forte courbe.

31e STATION. — PIOLENC.

3 kil. de Mornas. — 194 kil. de Lyon. — 701 kil. de Paris.
156 kil. de Marseille.

Piolenc, ville de 2123 habitants, est située dans un pays giboyeux et fertile, au pied d'une colline que couronnent son église et les restes d'un ancien monastère de bénédictins, désigné sous le nom de château. Donnée par Rotbon, comte de Provence, à l'abbaye de Cluny, Piolenc était jadis environnée de remparts, percés de trois portes et flanqués de tours, dont une seule subsiste encore. Deux fois prise par les protestants, en 1562, elle fut reprise l'année suivante, par les catholiques.

A part le vestibule qui est à plein cintre et qui faisait partie de l'ancienne église romane, ainsi que la porte d'entrée et la partie du clocher qui la surmonte, l'*église* de Piolenc n'offre rien de remarquable. — Quant au *château*, il est occupé aujourd'hui par une congrégation religieuse.

Au delà de Piolenc s'ouvre une grande et magnifique vallée : celle de l'Aigues, petite rivière que l'on franchit plus bas sur un viaduc de cinq arches, ayant chacune quinze mètres d'ouverture. A gauche, la vue se porte au loin sur une haute montagne isolée : c'est le mont Ventoux ; à droite, sur des coteaux boisés. Bientôt, dans la plaine du Rhône, vers le sud-ouest, on découvre, à travers

Digitized by Google

les arbres, au pied d'une colline, une petite ville, dominée par les restes imposants d'un antique édifice, et en avant de laquelle s'élève un arc de triomphe aux élégantes proportions : c'est Orange.

32e STATION. — ORANGE.

7 kil. de Piolenc. — 201 kil. de Lyon. — 708 kil. de Paris.
149 kil. de Marseille. — Buffet.

On trouve à la gare d'Orange des voitures de correspondance pour Sarrians, Gap, Apt, Carpentras, Cavaillon, Bonnieux, Ca-

Environs d'Orange.

denez, Gordes, Pertuis, Pernes, Bollène, Vaison, Nyons, Rémuzat, etc.

Situation. — Aspect général.

Orange (*Hôtels :* de la Poste, des Princes), *Arausio cavarum*, ville ancienne et célèbre de 10 621 habitants, jadis siége d'une principauté et d'un évêché suffragant d'Arles, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département de Vaucluse, est située sur la petite rivière de Meyne, qui baigne ses murs et fait mouvoir quelques usines. Ses rues sont étroites et mal percées ; mais elle

Digitized by Google

possède une assez jolie place, de belles fontaines et de charmantes promenades.

Au-dessus du coteau qui domine la ville, s'élève une statue colossale de la Vierge.

Histoire.

D'abord simple castrum, *Arausio* devait son nom celtique à sa position au-dessus de l'Aigues, anciennement Araus, qui longeait encore les murs de la ville au xv[e] siècle et en renversa maintes fois les faubourgs. Au temps de César, qui s'en empara, elle était déjà une des cités les plus importantes des Cavares. Colonisée par les vétérans de la seconde légion, qui l'appelèrent *Arausio colonia secundanorum*, elle vit s'élever, dans ses murs, des temples, des aqueducs, des thermes, des arènes, un hippodrome, un théâtre et un arc triomphal. Alors le périmètre de la ville gallo-romaine était de trois mille pas environ ; mais l'invasion des barbares la couvrit de ruines. A l'exception du théâtre et de l'arc de triomphe, tous ses anciens monuments disparurent. Plus tard, Orange fit partie du royaume d'Austrasie et tomba au pouvoir des Sarrasins, à qui Charlemagne la reprit pour l'ériger en comté.

Au xii[e] siècle, la princesse Tiburge, fille du comte Rambaud, mort à la croisade, releva les remparts de la ville, qui s'agrandit de trois faubourgs : celui de *Saint-Florent*, à l'est, sur le vaste emplacement de l'ancien Champ de Mars; à l'ouest, celui de *Saint-Pierre;* au nord, celui de l'*Arc*, qui reliait les deux autres. Au centre s'élevait la ville proprement dite, dominée par l'ancien capitole, devenu le palais des comtes.

Comme toutes les villes du Midi, Orange prit part au grand mouvement des communes : elle s'insurgea, en 1247, contre ses comtes; mais le grand prieur de Saint-Gilles s'entremit, et la révolte fut apaisée. Ce ne fut qu'en 1282 que cette ville, alors chef-lieu d'une principauté, obtint de ses princes l'octroi ou la confirmation de ses priviléges et franchises. A partir de cette époque, elle fut gouvernée par des consuls ou des syndics, un conseil général composé de tous les chefs de famille et un conseil ordinaire de trente membres. Six prud'hommes jugeaient les affaires commerciales. Plus tard, on y joignit un parlement pour administrer

Digitized by Google

la justice souveraine. Il y eut également un *avocat des pauvres*. Alors pourvue d'une chaire de théologie, et siége d'une université, Orange semblait avoir recouvré son ancien éclat, lorsque, dans les dernières années du xiv^{e} siècle, Raymond de Turenne s'en empara et brûla ses trois faubourgs. Plus tard, dans les guerres de religion, le palais des comtes, qui avait été fortifié, devint lui-même la proie des flammes.

Déjà la principauté d'Orange avait vu se succéder trois races de souverains : la première, celle de Guillaume au Cornet ou Court-Nez, célèbre dans le moyen âge ; la seconde, la maison des Baux et plus tard d'Orange ; et la troisième, celle de Châlons, qui s'était jetée dans le parti bourguignon. Après celle-ci vinrent les Nassau, dont l'un, Maurice, prince guerrier, entreprit de faire d'Orange une place forte (1622). « Il la fit revêtir, dit M. Courtet, de murailles épaisses et terrassées, avec des fossés que remplissait l'eau de la Meyne. Les quatre grandes portes de Lange, Saint-Martin, Pourtoules et du Pont-Neuf, furent flanquées de tours et défendues par des demi-lunes. Le château lui-même se hérissa de onze bastions, avec fossés creusés dans le roc, et devint une des places fortes de l'Europe. » Au mois de mars 1660, Louis XIV s'en empara, et, voulant qu'Orange fût une ville ouverte, il en fit raser les fortifications, puis, en 1673, le château. La vue de ces ruines impressionna tellement la population que, depuis ce temps, elle les appelle *crève-cœur*.

Antiquités.

Ainsi que Vienne, Orange a conservé de magnifiques restes de son ancienne splendeur sous les Romains.

Arc de triomphe. Situé au nord de la ville, sur la route de Lyon, il reproduit à peu de chose près les proportions de l'arc de Septime Sévère à Rome. C'est un édifice carré, percé de trois arcades et mesurant 22 mètres 730 millimètres de hauteur, sur une largeur de 21 mètres 450 millimètres, et une profondeur de 8 mètres 125 millimètres. Aux deux côtés de sa large façade, sur la frise et jusqu'au grand stylobate, sont sculptés des gladiateurs, des attributs religieux, des trophées d'armes et des boucliers avec des noms jadis lisibles, mais aujourd'hui frustes et à peine

Digitized by Google

reconnaissables. Celui de MARIO « sur lequel, dit M. Mérimée, on a fondé tant de suppositions ridicules, est seul parfaitement lisible. La plupart des boucliers, dont la forme est un losange allongé, tronqué à ses extrémités, portent des espèces de croissants sculptés sur leur face extérieure et régulièrement disposés. » Sur la face latérale orientale (le relief de l'occidentale est à peu près effacé), sont des captifs d'un très-beau travail. Plus haut, au milieu de faisceaux d'armes, de gladiateurs et de sirènes, on remarque une tête de Phébus, entourée de rayons et d'étoiles, et sur le grand stylobate de la large façade, des scènes de bataille admirablement sculptées. A l'intérieur, sont des fruits, des cornes d'abondance. Des fleurs s'entrelacent gracieusement aux archivoltes des arceaux.

Ce monument, dont la couleur de jaune orangé tranche avec l'azur foncé du ciel du Midi, est un des plus beaux que les Romains aient élevés dans les Gaules. Ce qu'il y a de remarquable surtout, ce sont les attributs fluviatiles, chefs-d'œuvre de composition d'après M. Mérimée : « Les éperons de navires, les mâts, les antennes, les cordages sont, dit-il, entassés avec une apparence de désordre, mais en réalité de manière à produire l'effet le plus pittoresque. »

On a longtemps disputé sur la date de la fondation de ce monument : les uns l'ont attribué à Domitius Ænobarbus et à Fabius Maximus, vainqueurs des Allobroges ; les autres à Marius, vainqueur des Cimbres ; d'autres à Jules-César, vainqueur des Massaliotes. M. Artaud croit qu'il a été élevé en l'honneur d'Auguste ; le savant Maffei le dit contemporain d'Adrien ; M. Mérimée, de Marc-Aurèle, pour ses victoires en Germanie ; M. Vitet en place la construction entre Trajan et Septime-Sévère, plus près du premier que du second. « Ce qui est évident, dit M. Courtet, c'est que tout, dans cet arc, porte le cachet du IIe siècle, la superfluité des ornements, leur caractère prétentieux, la dégénération des profils et la préoccupation de l'ensemble, plutôt que des proportions exactes des parties. »

Au moyen âge, l'arc de triomphe d'Orange subit diverses mutilations. Raymond des Baux s'était fait, au XIIIe siècle, un château fort dans l'intérieur et autour du monument, qui a été restauré

Digitized by Google

dernièrement par MM. Caristie et Renaud. Ces deux architectes (et c'est M. Mérimée qui leur rend ce témoignage) se sont bornés à consolider ce qui existait, à conserver les masses, mais ils ont eu le bon esprit de ne pas chercher à refaire les détails.

Théâtre antique. « Il s'aperçoit de très-loin, dominant toute la ville, et le mur de la scène, comme une haute tour, s'élève au-dessus de tous les bâtiments modernes.

« Les gradins, adossés à la pente d'une colline, suivant l'usage

Arc de triomphe à Orange.

constant des Romains, sont en grande partie détruits, mais pourtant encore très-reconnaissables. Le mur de la scène est mieux conservé. Construit de blocs énormes, il a résisté à toutes les attaques des hommes et des éléments. Autrefois, il était décoré à l'intérieur de trois rangs de colonnes, l'un au-dessus de l'autre, dont on retrouve encore d'énormes fragments, quelques-uns à leur place. La plupart sont de granit poli, plusieurs de marbre blanc. — La décoration de la façade est fort simple : la grandeur

Digitized by Google

n'exige pas d'ornements. Trois portes disposées symétriquement s'ouvraient pour le service du théâtre et peut-être pour recevoir une partie des spectateurs. Au-dessus règne une rangée d'arcades figurées dans l'appareil, surmontées d'une corniche et d'une ligne de corbeaux....

« Une seconde ligne de corbeaux, à une toise du sommet du mur, est séparée de la première par une gouttière qui rejetait sur la place les eaux de la toiture de la scène ; enfin une corniche saillante couronne le haut du mur. Les six derniers corbeaux de chaque extrémité de la ligne supérieure sont percés de trous destinés, sans doute, à recevoir les extrémités des mâts auxquels étaient attachées les toiles qui couvraient la scène ; mais il paraît qu'un changement ancien dans la construction les aura rendues inutiles, car la corniche les déborde sensiblement, et il serait impossible de planter les mâts sans l'échancrer. Ce qui rend encore plus probable cette restauration antique, ou ce changement dans le plan, avant sa parfaite exécution, c'est que la scène a été évidemment couverte par un toit en charpente. Si l'on monte au faîte du mur, on aperçoit encore distinctement les trous pratiqués pour recevoir les fermes de ce toit. Retenues dans ces trous, et s'appuyant sur des massifs de maçonnerie dans le tiers de leur longueur, elles pouvaient s'étendre sur toute la partie de la scène où se tenaient les acteurs. D'autres trous dans le même mur, mais un peu plus élevés, ont probablement servi à engager des poutres qui servaient d'arcs-boutants aux fermes. Ce toit ne couvrait que la scène qui, vue des gradins, devait paraître comme un immense hangar.

« Des deux côtés de la scène, deux corps de bâtiment avancés contiennent des salles spacieuses, des corridors, des escaliers, en un mot toutes les constructions d'un théâtre nécessaires aux acteurs et aux machinistes. Les escaliers sont remarquables en ce que deux marches sont ordinairement taillées dans la même pierre.

« Toutes les parties de l'édifice, mais surtout le haut du mur de la scène, portent les traces d'un violent incendie. Les pierres rougies et fendues, les marbres calcinés, une masse énorme de cendres le démontrent jusqu'à l'évidence. C'est une preuve de plus de l'existence d'une toiture au-dessus de la scène, qui

Digitized by Google

seule a pu fournir des matériaux à la flamme qui a fait tant de ravages.

« Les princes d'Orange avaient fait de ce théâtre une espèce de bastion avancé du château construit sur la hauteur à laquelle il est adossé !...

« Depuis peu d'années, on a débarrassé l'intérieur du théâtre de la plupart des ignobles maisons qui l'encombraient. Mais en détruisant ces masures, on s'est aperçu de dégradations effrayantes qu'on n'avait pas soupçonnées. Le bas des murs a été entamé

Théâtre d'Orange.

en plusieurs endroits par des artisans qui logeaient dans ces ruines. L'un y pratiquait une porte, l'autre une armoire, celui-là, pour agrandir sa chambre, diminuait des deux tiers l'épaisseur d'une muraille.... »

Tels étaient, en 1835, d'après M. Mérimée, les restes de ce monument, « presque unique dans son genre. » Aujourd'hui, complétement déblayé, il se présente sous la forme d'un rectangle de 34 mètres 83 centimètres de hauteur, sur 102 mètres 63 centimètres de longueur, et 4 mètres d'épaisseur. La scène, le *prosce-*

Digitized by Google

nium, l'orchestre et les gradins sont à découvert. A l'exception des galeries, il est tout construit en gros blocs d'un coquillier grossier, sans ciment. On évalue à 6000 le nombre des spectateurs qu'il pouvait contenir. A l'avant-scène est une exposition permanente de marbres et de fragments de corniches, de guirlandes, de bas-reliefs et de statues dont le travail et la richesse révèlent un système grandiose d'ornementation et une belle époque de l'art.

A côté du théâtre, avec lequel il formait un angle droit, était le *cirque* ou l'hippodrome, dont il reste plusieurs colonnes de granit gris, divers fragments des façades latérales, et un *mœnianum* dorique, renfermant un escalier antique. On estime que le cirque pouvait contenir environ 16 000 spectateurs.

Outre ces précieux restes d'antiquités, on a trouvé à Orange une *Minerve*, un *gladiateur*, un beau *Mercure*, et de larges substructions recouvertes de peintures, ainsi que des mosaïques à dessins variés. « Il n'est pas de maison dans la ville, dit M. Courtet, qui ne possède extérieurement ou dans ses caves quelques fragments antiques. La fameuse mosaïque, connue sous le nom de *Chat. de Barrière*, est aujourd'hui méconnaissable. Le nouveau propriétaire ayant voulu nettoyer le chat et la souris avec du vinaigre pour en tirer meilleur parti, a fini par décomposer le ciment et anéantir le dessin. On rencontre dans plusieurs quartiers et dans les environs de la ville des tronçons de colonnes antiques.... Mentionnons, en passant, les amphores, les urnes de toutes formes, les lampes sépulcrales, quelques inscriptions et les monnaies celtiques, massaliotes et romaines, que l'on trouve dans la collection de quelques amateurs éclairés. »

Édifices publics. — Curiosités.

Ancienne église cathédrale de Saint-Eutrope. Commencée par saint Eutrope, un des premiers évêques d'Orange, qui y fut enseveli, elle fut achevée, en 529, par les soins du préfet des Gaules, Liberius. Plus tard, ruinée par les barbares, elle fut relevée de 1085 à 1126, et dédiée, en 1208, à *Notre-Dame de Nazareth*. Au XVI[e] siècle, les protestants démolirent la voûte et le clocher, et Maurice de Nassau, en 1622, une grande partie de

l'église, comme pouvant gêner la défense du château. Il ne subsiste de l'édifice romano-byzantin que les assises inférieures et une partie de la porte méridionale. Tout le reste est moderne et d'une lourdeur disgracieuse. On y a trouvé un fragment de l'inscription du tombeau de saint Eutrope. Parmi les tableaux, on remarque un *Saint Pierre aux Liens*, de Gigoux.

Saint-Florent (ancienne église des Cordeliers, aujourd'hui seconde paroisse d'Orange) est située sur l'axe du portique qui formait comme le vestibule du théâtre. Bâtie, dit-on, sur l'emplacement d'un temple romain, elle possédait autrefois les tombeaux de plusieurs princes d'Orange.

Il ne reste plus trace des anciennes églises de *Saint-Pierre*, *Justinienne* et de *Saint-Symphorien*, au quartier des Sables ; de *Saint-Martin*, de *Saint-Laurent* et de *Saint-Genest*, près du pont d'Aigues.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, construction sans valeur architecturale, s'élève la *statue* en marbre de Raimbaut III, comte d'Orange, exécutée par M. Daniel, et inaugurée en 1846.

Orange fait le commerce de vins, eaux-de-vie, soies, laines, garance, etc. Son territoire est des plus fertiles : on y cultive le blé, la vigne et le mûrier.

VAISON. — LE MONT VENTOUX.

C'est à la station d'Orange qu'il faut quitter le chemin de fer si l'on veut aller visiter Vaison, l'antique cité gallo-romaine, et faire l'ascension du mont Ventoux.

A l'hôtel de la poste on trouve des voitures pour Malaucène, par Vaison. — Prix : 2 francs 50 centimes; distance 32 kilomètres, trajet en quatre heures.

Au nord-est d'Orange, au delà du chemin de fer, s'ouvre une belle route à travers la plaine : c'est la route de Vaison. On côtoie, à droite, le canal de l'Aigues, que l'on franchit un peu plus loin, pour le côtoyer à gauche. A 7 kilomètres, on passe à **Camaret**, petite ville industrielle de 2635 habitants, où l'on a trouvé des médailles, des armes, des lampes, des lacrymatoires et des miroirs antiques : ce qui ferait croire que les colons romains d'Orange y avaient quelques villas. Il ne reste plus de l'ancien *châ-*

Digitized by Google

teau que des ruines. Au midi s'élève une *tour* du XVIe siècle : on croit qu'elle a été construite avec des matériaux provenant de monuments antiques. Camaret possède une *chapelle* romane, dite de Saint-Andéol, et une petite *église* nouvellement bâtie.

Camaret dépassé, on s'éloigne du canal de l'Aigues, et laissant à gauche le petit village de *Travaillans* et son église rustique, élevée sur la route, on traverse le *Plan de Dieu*, vaste plaine de quatre cents hectares, jadis inculte, aujourd'hui arrosée par le canal de l'Ouvèze; puis le *Bois des Dames* qui, avant son défrichement, s'étendait jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire sur une longueur d'environ 7 kilomètres et une largeur de 6.

Depuis Orange, on a presque toujours en vue le mont Ventoux, qui se dresse majestueusement à l'horizon.

A 8 kilomètres, on laisse, à droite, en deçà de l'Ouvèze, le village de *Violès* (1305 hab.), dont le nom vient, dit-on, des *violettes* qui abondaient dans son territoire; — au delà, sur un coteau, *Gigondas*, village de 1051 habitants, dans les environs duquel M. Raspail neveu a découvert une flèche antique; puis le village de *la Beaumette*, avec un pont suspendu sur l'Ouvèze, et les restes d'une ancienne abbaye de bénédictines, plus tard de chartreusines, dite de *Saint-André de Ramières;* à 2 kilomètres plus haut, sur un mamelon sablonneux, le village agricole de *Sablet* (1333 hab.); puis celui de *Séguret* (1248 hab.), sur les flancs d'une montagne élevée qui le prive du soleil levant; « mais, dit M. Courtet, cet inconvénient est compensé par la belle perspective qui s'ouvre au couchant, sur une riche plaine arrosée par l'Ouvèze et par l'Aigues. » De l'est au nord courent deux chaînes de montagnes, couvertes de forêts et de pâturages. Une de ces montagnes porte encore le nom de *Mars*, en souvenir de Martius Valerianus, père de sainte Rusticule, qui y possédait, dit-on, une villa.

Séguret fut pris par les calvinistes, en 1563. Il a conservé ses anciens remparts, mais son *château* n'offre plus que des ruines. Au-dessus du village s'élève l'*église :* « c'est une petite nef romane, à laquelle on a ajouté, plus tard, un collatéral, à droite. » Aux environs se trouve le *château d'Olonne*, où l'on a trouvé des restes d'aqueducs et des fragments de mosaïques. A 4 kilomètres

sud-ouest, au fond d'une gorge sauvage, apparaissent des constructions éventrées et un grand mur montant en pignon : c'est tout ce qui reste de l'antique abbaye de *Prébayon*, fondée en 611, détruite en 737 par les Sarrasins, rebâtie en 850 et de nouveau détruite en 962, mais cette fois par le torrent qui baignait ses murs.

A gauche, se montrent le hameau de *la Chevalière*, puis, sur une élévation qui domine la rive gauche de l'Aigues, *Cairanne*, village de 1030 habitants, célèbre par ses lièvres. Cairanne possède un pont suspendu sur l'Aigues et les restes d'un ancien monastère.

Après une descente rapide, on joint, à droite, au hameau de la *Garriguette*, l'Ouvèze qui serpente à travers une belle vallée. Puis, suivant le grand circuit qu'elle fait à l'est, on laisse à gauche, sur le penchant d'une colline, le village de *Rasteau*, ainsi nommé, d'après Suarès, à cause de sa ressemblance avec un râteau. Au delà des hameaux des *Marcels*, des *Mars* et des *Vaches*, situés à gauche, dans les montagnes, et du hameau des *Boyers*, à droite sur l'Ouvèze, on passe devant *Roaix*, village de 450 habitants, situé sur le prolongement de la colline de Rasteau. Alors le rideau de montagnes qui, en deçà de Rasteau, cachait le Ventoux, se déchire, et cette belle montagne apparaît dans toute sa majesté. Bientôt, la route s'engage dans un défilé qui, en s'élargissant, laisse voir un gigantesque rocher taillé à pic, sur lequel se dressent les ruines d'une ancienne tour : c'est Vaison.

Vaison (*Vasio Vocontiorum*), chef-lieu de canton, de 3272 habitants, est située à 25 kilomètres d'Orange, et séparée en deux par l'Ouvèze, à laquelle elle doit son nom. C'est une très-ancienne ville celtique et l'une des plus considérables des Voconces. D'abord bâtie dans une plaine fertile, puis conquise par les Romains, elle reçut le titre d'alliée, et fit partie de la Narbonnaise. Au temps de Pomponius Méla, elle avait le premier rang parmi les cités opulentes de cette province. Plusieurs familles patriciennes vinrent s'y fixer : elle avait un collége d'artistes lapidaires et un collége d'ouvriers; un théâtre, des thermes, des quais, des aqueducs, etc. C'était plutôt un municipe qu'une colonie; mais sa prospérité ne fut pas de longue durée, et les barbares y mirent un terme.

Digitized by Google

Cependant, siége d'un évêché, vers la fin du XIe siècle, Vaison reprit quelque importance; mais de 1160 à 1187, elle subit, sous les comtes de Toulouse, une suite d'attaques et de pillages qui obligèrent les évêques à abandonner leur siége, et les habitants leur ville en cendres, pour chercher un asile sur la hauteur voisine. Alors la cité gallo-romaine disparut et fit place à une ville nouvelle, plus facile à défendre, étant d'un côté protégée par des ravins escarpés, et de l'autre par l'Ouvèze.

A la faveur de la paix qui suivit les guerres du XVIe siècle, Vaison acheva de réparer ses désastres. C'est aujourd'hui une ville très-active et très-florissante. Ses nouvelles rues sont larges, aérées, bordées de belles maisons. Sa place du *Marché*, ornée d'une jolie fontaine, est très-vaste. Vaison possède, en outre, d'agréables promenades.

Un vieux pont en pierre d'une seule arche, ayant 20 mètres d'ouverture, et hardiment jeté sur l'Ouvèze par les Romains, relie la partie de la rive droite, qui, bâtie en plaine sur l'emplacement de l'ancienne cité gallo-romaine, a conservé le nom de *villasse* ou vieille ville, à celle de la rive gauche, qui, avec son vieux donjon et les restes de ses anciens remparts couverts de lierre, offre un aspect assez pittoresque.

Vaison est surtout remarquable par les richesses artistiques qu'on y découvre chaque jour. Aux environs, le sol est jonché de débris de poteries et de briques, de marbres, et de fragments de mosaïques. La ville elle-même est bâtie en partie avec des matériaux antiques; « des pierres tumulaires, dit M. Mérimée, servent de seuils; des inscriptions à demi effacées sont encastrées dans les murs, pêle-mêle avec des moellons ou des cailloux roulés de l'Ouvèze.

« Souvent les laboureurs trouvent, dans la plaine, des médailles, des pierres gravées, des lampes, des urnes, etc. » M. Mérimée ne doute pas que des fouilles bien dirigées ne produisissent des résultats considérables.

On peut suivre, en aval du *pont romain*, dont les arêtes ont été un peu ébréchées par les cailloux de l'Ouvèze, l'ancien *quai* sur une longueur d'environ 300 mètres. Plus loin, sur le versant nord de la colline *Puymin*, on remarque les restes d'un *théâtre antique*:

Digitized by Google

ils consistent en quelques gradins taillés dans le roc, et en deux arcades à grand appareil, et qu'on appelle dans le pays les *Lunettes*. A la gauche du théâtre apparaissent les vestiges d'une voie romaine, et çà et là quelques substructions antiques.

Il y a quelques années, on voyait, encastrés dans les murs du château *Maraldi*, édifice singulier, bâti au xv^e siècle par un Italien, trois bas-reliefs représentant : le premier, un *sacrifice*; le second et le troisième, une *course de chars*. On y voyait, en outre, « une tête de roi barbare, assez bien exécutée, un mouton, surmonté d'une étoile dans un fronton triangulaire, en marbre blanc et d'un travail précieux; et les débris de deux frises, l'une représentant les *Travaux d'Hercule*, l'autre, une *Bacchanale*.... » Tous ces fragments précieux sont aujourd'hui au musée d'Avignon; d'autres ont été déposés dans les musées de Lyon, de Grenoble et d'Aix.

« Deux églises de la vieille ville de Vaison, ajoute M. Mérimée, ont échappé aux dévastations des comtes de Toulouse. Voilà tout ce qui reste debout de cette antique cité; encore n'est-il pas certain que l'une d'elles, la **chapelle de Saint-Quinin** (*Sanctus Quininus* ou *Clinidius*), ait été comprise dans son enceinte. »

Saint-Quinin n'a qu'une nef, et des transsepts à peine marqués; la façade est moderne, mais tout le reste est fort curieux, notamment l'abside. Triangulaire à l'extérieur, mais à l'intérieur arrondie en demi-cercle; elle est « ornée de cinq arcades bouchées en plein cintre, soutenues par des colonnettes à chapiteaux romans très-anciens. Deux petites fenêtres l'éclairent, étroites comme des meurtrières.

« Chaque angle extérieur est terminé par une colonne sans base, cannelée et rudentée aux deux cinquièmes de sa hauteur; deux portions de pilastres à chapiteaux corinthiens, cannelés également, engagés sur les faces du triangle, soutiennent une corniche, faisant ainsi l'office de consoles. Une frise, dont la hauteur égale celle des chapiteaux, règne autour de l'abside. Elle est ornée de rinceaux. Cette frise, les chapiteaux des pilastres et la corniche rappellent fortement l'ornementation du bas-empire. Les chapiteaux des colonnes sont historiés, il est vrai; mais leurs tailloirs sont couverts de palmettes, et les figures d'hommes et d'animaux

Digitized by Google

sculptées sur les chapiteaux, sont entremêlées de feuilles d'acanthe et d'autres détails d'un goût purement antique....

« Les transsepts, à peine indiqués à l'intérieur, sont ornés au dehors d'une frise plus large que celle de l'abside, interrompue, comme elle, par des colonnes tronquées, faisant office de consoles. On y distingue des figures d'hommes armés, de chevaux ; mais tout cela est si fruste qu'il faut renoncer à y chercher des renseignements.

« Cette portion de l'église, ainsi que l'abside, est évidemment très-ancienne ; l'extérieur, surtout la nef, est certainement postérieur. Pour la façade, elle est toute moderne, sauf une large pierre encastrée au-dessus de la porte, provenant, suivant toute apparence, d'un tombeau antique. On y voit, sculpté en très-bas relief, un vase de forme élégante, surmonté d'une croix grecque et entouré de pampres.

« Les voûtes sont en ogives, à pointe obtuse, à côtés très-courbés. Cette forme est la même pour la nef et pour les transsepts ; mais la nef a été restaurée à plusieurs reprises, tandis que les transsepts paraissent appartenir entièrement à la construction primitive. Une jolie moulure d'oves, qui fait le tour de l'abside, et dont le caractère est tout antique, se prolonge le long des retombées de la voûte des transsepts.

« L'appareil est moyen, généralement fort irrégulier, excepté vers l'abside et les transsepts. Les pierres paraissent avoir été recouvertes à l'extérieur d'un enduit colorié en rouge.

« On n'a que des renseignements historiques imparfaits sur la fondation de Saint-Quinin. »

Bien que moins ancienne, l'**église cathédrale** de Vaison n'en est pas moins fort curieuse ; elle a été classée, ainsi que la chapelle de Saint-Quinin, parmi les monuments historiques. « C'est une basilique à trois nefs, large pour sa longueur comme presque toutes les églises romanes, terminée par trois absides, dont la principale est enveloppée dans un massif carré, surmonté d'un fronton, addition évidemment postérieure à la construction primitive.... » A l'intérieur, cette abside s'arrondit en hémicycle, orné d'arcatures soutenues par cinq colonnes de cipolin aux fûts romans.

Digitized by Google

Comme Saint-Quinin, la vieille basilique de Vaison offre un caractère d'ornementation tout antique. Les piliers « sont des massifs qui semblent composés de pilastres de largeur différente, superposés l'un sur l'autre, augmentant de largeur vers le centre du massif. Leurs impostes et la corniche qui règne au-dessus des arcades sont ornés richement de rinceaux, de palmettes, d'oves, etc. A peine si l'on aperçoit, parmi ces détails copiés de l'antique, quelques-uns de ceux qui sont particuliers à l'ornementation byzantine. »

Ce qu'on remarque surtout, c'est la présence de l'ogive à base très-large dans les mâts et les arcades intérieures. D'où l'on serait porté à conclure qu'elle était en usage dans le Midi, quand le plein cintre était encore exclusivement employé dans le Nord ; mais, comme le fait observer M. Mérimée, à sa première apparition, l'ogive n'a été qu'un accident, un détail de construction, qui n'a modifié en aucune façon le style lourd et massif des édifices romans où elle figure.

A la droite du chœur s'élève une tour carrée avec des ouvertures cintrées, et un toit très-plat reposant sur une rangée de modillons assez grossièrement sculptés. Un mur complétement nu, percé de fenêtres cintrées, et sur lequel on a de la peine à reconnaître la trace d'un fronton triangulaire, est tout ce qui reste de la façade occidentale ; mais on remarque dans le chœur un autel en forme de table et en marbre blanc. « Un couvercle de tombeau, également en marbre, avec des cannelures ondulées, forme le devant de l'autel.... Derrière l'autel, au fond de l'abside, on voit l'ancienne *chaire* des évêques de Vaison ; elle est en pierre, d'un travail grossier ; on y monte par trois marches.

« A gauche de l'église est un *cloître*, ruiné en partie, et qui n'a jamais été terminé. La galerie orientale, la plus ancienne, paraît du milieu du XII[e] siècle ; les arcades sont cintrées et soutenues par de petites colonnes doublées, quelques-unes en cipolin, d'autres en marbre blanc, à chapiteaux romans fort bien travaillés. A l'ouest et au nord, les colonnes sont en pierre, et leurs chapiteaux ne sont qu'ébauchés. Au midi, le mur de l'église ferme ce cloître. »

Sur la frise qui couronne le mur extérieur du collatéral de gau-

Digitized by Google

che, on lit quatre vers léonins en lettres grandes et bien sculptées sur une seule ligne ayant 30 centimètres de hauteur. Il y a très-peu d'abréviations. M. Mérimée croit qu'elles ont été tracées à l'époque de la construction primitive. Dans une réparation moderne, le dernier vers a été dénaturé par la transposition de quelques pierres. Voici cette inscription :

OBSECRO VOS FRATRES AQV̄ILONIS VINCITE PARTES
SECTANTES CLAVSTRVM QASI. . . . ETIS ADAVSTRUM
TRIFIDA QVADRIFIDVM MEMORET SUCCENDERE NIDVM
IGNE ABISSENIS LAPIDVM S|ITV|TA|IS > TA|DDI|VEN|PA|XV| HIC|
DO|MVI|

Ne vous laissez pas abattre, mes frères, à la bise qui vous assiége. Il ne tient qu'à vous d'en triompher. Voulez-vous vous ménager l'exposition du midi, armez-vous contre le cloître, de ses propres exigences. Vos cellules s'échaufferont, si vous savez vous animer du feu qu'on vit descendre en flèches pénétrantes sur douze pierres (c'est-à-dire apôtres) et les embraser de ses rayons. Paix à cette maison !

Telle est la traduction qu'en donne un savant. « On voit, dit M. Mérimée qui la reproduit, que ce latin-là ressemble beaucoup au turc de Covielle, qui dit « beaucoup de choses en peu de pa-« roles. »

Au sortir de la basilique, on peut visiter le vieux pont romain, dont « les blocs énormes, dit de Stendhal dans ses *Mémoires d'un Touriste*, immobiles depuis tant de siècles au milieu des fureurs d'un torrent des Alpes, inspirent le respect. » Au delà, sur une colline escarpée, s'élèvent les ruines encore imposantes du vieux *château*. Bâti, en 1195, par Raymond VI, comte de Toulouse, il offre un curieux spécimen de l'architecture militaire du moyen âge. Sa forme est celle d'un parallélogramme rectangle. « Sur un des angles en saillie, dit M. Courtet, se dresse la tour carrée du donjon, élancée et hardie, bien qu'ayant perdu une partie de son couronnement. Toutes les voûtes ont souffert; il n'y a plus d'intact que la citerne, cachée sous la maçonnerie, à droite de la porte d'entrée. Les eaux y arrivaient par des tuyaux courant dans l'épaisseur des murs. Un puits occupe le centre du préau. La porte d'entrée, défendue par une double barbacane garnie de meurtrières, est surmontée d'une

petite niche carrée avec fronton supporté par deux petites colonnettes ; elle renferme trois personnages assis, autant qu'il est permis d'en juger, à cause de leur état fruste. »

Du sommet de la colline, on découvre un charmant paysage sur la vallée de l'Ouvèze.

En quittant Vaison, on côtoie un moment l'Ouvèze, puis on s'en éloigne dans la direction du sud, ayant en face le mont Ventoux, et laissant, à droite, le *Crestet*, village de 539 habitants, situé sur la crête d'une colline rocheuse, avec une église du XIe siècle, et les restes d'un vieux château ; à gauche, le village d'*Entrechaux* (1072 hab.), sur les flancs d'un rocher couronné par son église romane et par les ruines pittoresques d'un ancien château fort, appartenant aux évêques de Vaison. Aux environs s'élève la chapelle de *Notre-Dame de Nazareth*, du Xe ou XIe siècle. Au sommet de l'angle de la façade, qui est en retraite sur le porche, on remarque un bas-relief étrange. « C'est, dit M. Courtet, une espèce de jongleur debout, ayant à sa gauche un énorme instrument de musique à trois cordes, sur lequel il promène un archet de la main droite. A ses pieds est un grand vase de forme élégante, d'où semblent s'échapper des flammes ; devant lui est un personnage à cheval sur un animal qu'on ne saurait qualifier. » Une ancienne inscription romaine, relative aux Voconces, a été trouvée sous l'autel même, en 1828.

Quand on a franchi, sur un pont en pierre, le ruisseau du Sablon, on gravit une côte d'où l'on descend dans une riche et belle vallée arrosée par le Groseau, petite rivière qui prend sa source au pied d'un des contre-forts du mont Ventoux et va se jeter dans l'Ouvèze, après avoir reçu le Sablon et le Rieufroid.

Bientôt on arrive, à travers une magnifique allée de peupliers, à Malaucène.

Malaucène est une petite ville assez mal bâtie, mais dans une situation pittoresque, à 32 kilomètres d'Orange, 7 kil. de Vaison, au pied du mont Ventoux. Sa population s'élève à 3330 habitants. Avant que l'on eût ouvert un passage au Groseau, ce pays était marécageux, et par conséquent malsain, d'où son nom latin de *Malausana*. Aujourd'hui, l'air y est vif et pur, la végétation fort belle, le travail actif et l'industrie prospère.

Digitized by Google

Au centre de la ville, sur un plateau, se dressent les restes d'un vieux donjon.

On peut visiter l'*église*, qui date du XIVe siècle ; le quartier des *Aragnes*, qui ressemble à un volcan éteint ; la grotte des *Anges* et ses stalactites variées ; les restes de l'ancien *monastère du Grozel* et du *palais* que le pape Clément V y fit bâtir dans la vallée du Groseau ; mais c'est la source de cette rivière qui mérite surtout une visite. Comme celle de Vaucluse, elle jaillit d'un rocher à pic, au fond d'une grotte, et vient remplir un bassin ombragé de peupliers et de platanes. C'est là, sur la pelouse, que, chaque année, le lundi de Pâques, la jeunesse de Malaucène vient fêter, par des danses et des festins, la source bienfaisante à laquelle toute la contrée doit sa prospérité.

LE MONT VENTOUX.

De Malaucène à la cime du mont Ventoux on compte environ cinq heures de marche.

C'est au mois de juillet, dans le cœur de l'été, que l'ascension de cette montagne est le plus aisée et le plus intéressante. On peut la faire à pied ou à dos de mulet. Un guide est nécessaire (prix à débattre). Si l'on veut assister au lever du soleil, il faut partir à dix heures du soir.

A l'est de Malaucène, s'ouvre une combe, dite de la *Comentige*, que l'on traverse et qui débouche dans la plaine du *Suel*, d'où l'on gravit successivement, par un chemin escarpé, les montagnes des *Ramaillettes* et du *Colet Rouge*, en laissant à gauche, sur la hauteur, le village de *Beaumont* et les ruines pittoresques de son vieux château ; et plus bas, dans la vallée du Rieufroid, les petits villages des *Valettes* et de *Sainte-Marguerite*.

Au-dessus du Colet Rouge, le paysage commence à se déployer. A gauche, la vue se porte sur l'agreste vallée de l'Ouvèze. A droite, à travers la combe de *Malaveau*, sur le côté droit de laquelle se trouve la grotte de *la Fricassée*, rendez-vous des pâtres dans leurs jours de gala, on découvre *Bedouin*. (Voy. plus bas.) Au-dessous de Bedouin, dans la plaine, apparaît *Mourmoiran*, chef-lieu de canton de 2579 habitants, où la tradition veut que les Maures aient fait un long séjour. De là, dit-on, son nom, que d'au-

Digitized by Google

tres font dériver du murmure des abeilles qui fréquentaient ses bois. Son église est bâtie sur les fondations d'une ancienne basilique romane, dont il ne reste plus que la partie extérieure de l'abside, avec une fenêtre, se composant de deux petites colonnes torses à chapiteaux historiés. Plus bas, sur l'Auzon, est situé *Mazan*, joli bourg de 3779 habitants ; les nombreuses médailles et les poteries que l'on y découvre attestent le séjour des Romains dans ce pays Au XIVe siècle, Mazan était entouré de murailles, percées de quatre portes qui subsistent encore. Au centre du cimetière qui est très-ancien et très-pittoresque, est une vieille chapelle sous le titre de *Notre-Dame de Pare-Loups*, élevée, dit-on, pour éloigner les loups qui, la nuit, faisaient irruption dans la contrée.

Au delà de l'Auzon, se montre, pittoresquement assise sur un plateau, l'antique cité de Carpentras (voy. plus bas); puis, dans le lointain, au pied et sur les flancs d'un rocher, au milieu de la plaine de Vaucluse, parsemée de villages et de maisons de campagne, Avignon, la ville des papes; à gauche, le Rhône et les montagnes de l'Ardèche.

A 7 kilomètres, on traverse le *Clapier de la Femme morte*, en laissant, à gauche, une tombe couverte de pierres (on dit qu'une femme trouvée morte en cet endroit y fut enterrée.) On gravit ensuite la montagne de *l'Usclade*. A gauche, la vue est bornée par le petit mont Ventoux, dont on longe les flancs; mais, à droite, elle plonge sur des vallées, des plaines et des montagnes. Au-dessus des montagnes du Rhône surgissent le Tanargue, le Mézen ; au nord-est les Alpes. Au delà du bois de la *Piguière*, on franchit le ravin du *Baou*, et l'on arrive aux prairies du *mont Serein*, vantées par les naturalistes, et d'autant plus curieuses qu'elles se trouvent sur les flancs pelés du Ventoux, à 1424 mètres d'altitude. Ces belles prairies, d'où l'on jouit déjà d'une vue magnifique, s'étendent à plus de 2 kilomètres et possèdent plusieurs sources d'eau vive. Chaque année, à la fin de mai, de nombreux troupeaux y viennent paître et n'en partent que vers le milieu de septembre. A gauche de la route s'élève ce qu'on appelle dans le pays la *Ville des Pâtres* : elle consiste en quelques huttes bâties par les bergers; c'est là qu'ils passent la nuit ou qu'ils s'abritent des orages, si fréquents dans ces hautes régions.

Digitized by Google

Si l'on a entrepris l'ascension du Ventoux à dos de mulet, il faut laisser là sa monture, car il n'y a plus de chemin.

Au delà des prés du mont Serein et du val de *la Louvetière*, on franchit le petit Ventoux, d'où l'on descend dans la combe des *Pins*, au pied du grand mont Ventoux que l'on gravit en zigzag, à cause de sa pente roide et caillouteuse. Après une heure de montée on arrive sur la crête, à 1941 mètres d'élévation. Au milieu s'élève en dos d'âne une chapelle rustique dite de *Sainte-Croix*, où la population de Bedouin se rend, chaque année, processionnellement, le 14 septembre. A l'entrée de la chapelle s'élevait une croix en bois de chêne que la violence du mistral a renversée. On l'a remplacée par une croix en fer, en 1851.

« Il est singulier, dit M. Guérin, dans son *Panorama de Vaucluse*, que les anciens géographes n'aient point parlé d'une montagne qu'on voit de 40 lieues, qui s'élève tout à coup à l'extrémité d'une vaste plaine et qu'on peut regarder comme la plus occidentale des Alpes. »

D'après M. Martins (*Essai sur la topographie botanique du mont Ventoux*), cette montagne ferait partie du système de chaînes parallèles qui sillonnent les régions de Vaucluse sous le nom de montagnes du Lubéron, de Sainte-Victoire, des Alpines, etc. Sa forme est celle d'une pyramide. Une crête tranchante sépare les deux versants principaux : l'un, méridional et qui s'élève à partir de Bedouin et vient mourir, par une pente moyenne de 10 degrés, dans la plaine du Rhône, et l'autre septentrional; celui-ci est plus abrupt, sa pente moyenne étant de 19°, 30'. A sa base, « dit M. Martins, s'élève une petite chaîne de montagnes courant du sud-ouest au nord-est. D'étroites vallées la séparent du Ventoux, mais elle se rattache à lui par plusieurs cols, dont le plus élevé, le *col du comte*, atteint la hauteur de 1000 mètres. C'est par son intermédiaire et une suite de chaînons parallèles que le Ventoux se trouve lié au grand système des Alpes maritimes dont il est le dernier échelon dans la direction du sud-ouest. »

Le sommet du Ventoux, isolé de toutes parts et couvert de neiges pendant sept mois de l'année, est exposé à toute la violence des vents du nord et du sud. Des ravins profonds, dus, selon le même savant, à la rupture transversale que les couches

ont subie dans le double soulèvement qui a imprimé au Ventoux sa forme et sa position, sillonnent ses flancs. Ces ravins, à sec pendant les trois quarts de l'année, se changent en torrents impétueux qui, après les fortes pluies du printemps et de l'automne, ravagent les plaines environnantes.

Au sommet du Ventoux, la température moyenne de l'année est comme celle de l'Islande, de $+1^{\circ},56$; elle est supérieure seulement de $2^{\circ},6$ à celle de l'hospice du grand Saint-Bernard. Le sol du Ventoux est aride et desséché : là point de grandes forêts ni de sources abondantes comme sur les Alpes. A part quelques hêtres et quelques sapins, le Ventoux, depuis son déboisement, n'offre plus qu'un mont pelé où la roche disparaît sous la pierre calcaire. On y trouve, cependant, des pétrifications marines et quelques plantes des Alpes, le thym, l'aspic et la lavande, mais pas un bloc ni un caillou granitique. Quatre filets d'eau semblent jaillir à regret sur ses pentes : les *puits du mont Serein*, à 1455 mètres; la *Font-Filiole*, à 1788 ; la *source d'Angel*, à 1164, et celle de *Lagrave*.

De tout temps, le Ventoux a été considéré, à cause de sa grande hauteur, comme un point très-favorable aux observations géodésiques et physiques. Naguère, on y voyait encore les débris de la hutte élevée par le corps des ingénieurs, et qui leur servait d'observatoire. Point de reconnaissance pour les marins de la Méditerranée, le Ventoux s'élève fièrement au-dessus de toutes les hauteurs qui l'environnent. A ses flancs sont groupés, comme des nids d'hirondelles, de nombreux villages : au nord, *Savoillans* (233 hab.), sur le Toulourenc ; *Brantes* (410 hab.), au milieu d'un bois ; le hameau des *Bernards;* plus bas, au delà du Toulourenc, *Saint-Léger* (196 hab.), qui possède plusieurs grottes, dans l'une desquelles les paysans superstitieux croient qu'il existe une vache d'or; au midi, *Bédouin* et les hameaux des *Tournaires*, des *Baux*, des *Pousse-Chiens*, de *Sainte-Colombe*, des *Héritiers*, des *Couquioux*, des *Feubriers*, des *Hauts* et *Bas-Bruns*, des *Vendrous* et de *Saint-Étienne*, et le village de *Flassan*, qui dépendait autrefois de Mourmoiran ; puis, à l'est du grand Ventoux, sur le flanc le plus élevé, le petit village de *Ventouret;* plus loin, vers le nord, le hameau de *Saint-Esprit;* puis, à l'entrée septentrionale de la vallée de Sault, *Aurel*, village de 646 habitants; puis *Saint-Trinit*,

Digitized by Google

petit village de 259 habitants, qui doit son nom à une chapelle jadis bâtie par les abbés de Villeneuve, en l'honneur de la Trinité. A 5 kilomètres sud de Saint-Trinit, sur un plateau élevé, baigné par le torrent de la Crau qui va se perdre dans la Nesque, *Sault*, chef-lieu de canton de 2760 habitants. Sault (*Saltus*), où d'Anville place à tort l'antique *Aeria*, doit son nom à ses anciennes forêts. Jadis ceint de remparts, avec château et citadelle, dont il reste encore une grosse tour, des courtines et quelques tourelles du côté du nord, il possède une belle *église* classée parmi les monuments historiques. C'est une croix latine. A l'exception de l'abside et des deux chapelles latérales, formant transsepts, l'église paraît être du XII^e^ siècle. Au nord de Sault, est le hameau de *Verdolier;* au midi, ceux de *Saint-Jeaume* et des *Abeilles*.

Pétrarque, en 1345, entreprit, à l'âge de quarante ans, l'ascension du Ventoux. Cette excursion, il l'avait rêvée depuis bien des années, écrivait-il à Jean Columna. Il partit de Malaucène, en compagnie de son jeune frère, le 1^er^ mai, par une magnifique journée. Chemin faisant, il se perdit et rencontra un vieux berger qui l'assura qu'il n'atteindrait pas le sommet. Il y avait cinquante ans, disait-il, que pareille ardeur de bouillante jeunesse l'avait porté à y monter, et qu'il n'en avait rapporté, outre le regret et la lassitude, que des membres meurtris et des habits déchirés par les rochers et les buissons, et jamais, soit avant, soit après lui, l'on n'avait entendu dire que personne eût osé tenter l'aventure. Pétrarque ne se laissa point décourager. Cependant, moins ardent que son frère qui tendait droit au sommet à travers les crêtes de la montagne, il en suivait les pentes. Il arriva néanmoins, épuisé de fatigue. A la vue d'un si vaste horizon, il resta « immobile et comme stupéfait. » — « Je me retournai, dit-il; les nuages étaient sous mes pieds. Déjà ce que j'avais lu et ce que j'avais entendu dire de merveilleux touchant l'Athos et l'Olympe, devenait moins incroyable pour moi du moment que pareil spectacle s'offrit à mes yeux sur une montagne moins célèbre. » Portant ses regards vers l'Italie, il voyait ces Alpes âpres et neigeuses à travers lesquelles Annibal s'ouvrit autrefois un passage. A droite, il distinguait les montagnes du Lyonnais; le Rhône coulait sous ses yeux; puis, il apercevait, dans un immense lointain, la mer, qui

Digitized by Google

baignait d'un côté Marseille, et qui venait mourir, de l'autre, sur les plages d'Aigues-Mortes.

Depuis Pétrarque, ce magnifique spectacle n'a pas changé : le regard plane comme sur un océan de montagnes jetées, roulées, entassées pêle-mêle, et dont les cimes dentelées ressemblent à des mâts de navires, à des obélisques ou à des pyramides. Au nord, ce sont les monts de la Lence, auxquels viennent se rattacher les derniers anneaux des montagnes de la Drôme; puis les Alpes du Dauphiné, au-dessus desquelles s'élèvent, à l'horizon, les cimes neigeuses du Mont-Blanc et du Mont-Viso ; au nord-est, les Hautes-Alpes; au sud-est, les Basses-Alpes, qui vont en mourant vers Nice ; — sur un coteau calcaire qui s'élève en pain de sucre, la petite ville de Forcalquier; à 2 kilomètres nord-est, le Mont-Dore, au pied duquel est bâtie Manosque; — au midi, confondus avec la plaine, les monts de Vaucluse, le Lubéron qui cache la vue de Marseille, les Alpines ; — plus loin, au delà de la plaine d'Arles, la mer qui apparaît comme une ligne brillante à l'horizon; — au sud-ouest, Montpellier et Nîmes, les Pyrénées (quand le temps est clair) ; — à l'ouest, les Cévennes, le Mont-Lozère, avec son vaste plateau hérissé de pics; puis, le long du Rhône, qui serpente au loin, pareil à un filet argenté, les montagnes du Vivarais, au-dessus desquelles apparaissent le Mézen et le Gerbier de Jonc.

Du sommet du Ventoux, on peut, si l'on ne veut pas suivre le même chemin, revenir à Orange par Bédouin et Carpentras.

Un chemin de mulets, plus accessible et moins long que le premier, conduit, en deux heures et demie, à Bédouin, par le versant méridional du Ventoux. Après avoir, en descendant, tourné le grand mont, on arrive au *Jas*, espèce de hutte qui s'élève à 1500 mètres, et où l'on peut passer la nuit. Au delà du Jas, on côtoie le petit Ventoux, en suivant un sentier pratiqué en zigzag sur l'escarpement de droite. Bientôt, laissant à gauche la combe *des Glaciers*, on entre dans la région des *Vipères*, au sortir de laquelle on traverse un bois de hêtres. Au-dessous du pic *de l'Aiguille*, on passe dans la vallée de la combe *Filiole*, vallée de désolation, bordée de rochers inaccessibles, violemment déchirés. Après cette vallée, on descend, par une pente assez douce, à

Digitized by Google

Bédouin, gros bourg de 2548 habitants, bâti en amphithéâtre, au pied du versant méridional du Ventoux, et dominé par les restes de son vieux château. Au mois de mai 1794, l'arbre de la liberté y fut abattu. Aussitôt l'ordre arriva de Paris de livrer Bédouin aux flammes. Maignet, représentant du peuple en mission, chargea Suchet, alors chef de bataillon, d'infliger à Bédouin ce terrible châtiment; mais l'ordre ne fut pas exécuté.

Au sortir de Bédouin, on franchit le torrent du Mède; puis, laissant à gauche le hameau de *Sainte-Colombe,* à droite sur le Mède, *Saint-Pierre de Vassolz,* village de 448 habitants, on traverse le canal de Carpentras qui, partant de Merindol, après y avoir pris les eaux de la Durance, arrose le territoire de onze communes, Saumanes, l'Isle, Velleron, Pernes, Monteux, Carpentras, l'Oriol, Aubigeau, Beaumes, Sarrians et Jonquières. Son étendue est de 70 000 mètres; sa concession d'eau, de 6 mètres cubes; son périmètre arrosable est d'environ 20 000 hectares. Commencé en 1854, ce canal a été achevé en 1857; il a coûté environ deux millions deux cent mille francs. Il a été employé à sa construction trois cent cinquante mille journées d'ouvriers.

Carpentras (*Hôtels:* de l'Europe, de l'Univers), *Carpentoracte,* ville de 10 891 habitants, jadis siége d'un évêché et des États du Comtat, est pittoresquement située, à 24 kilomètres nord-est d'Avignon, sur un plateau baigné par l'Auzon. C'est une très-ancienne ville; les savants en font dériver le nom des racines celtiques *car*, chemin, *pen*, pics, *tor*, élevés; chemin des pics élevés, chemin des montagnes; et en effet, elle se trouvait sur le chemin des Alpes Cottiennes, au pied de la chaîne du Ventoux.

Si Carpentras a perdu cet aspect militaire dont parle M. Mérimée, en revanche elle a gagné à n'être plus renfermée dans ses vieux remparts, aujourd'hui démolis. Son faubourg s'est agrandi et de larges boulevards, plantés d'arbres et bordés d'assez belles constructions, longent à présent l'antique cité. Cependant, sa porte *du Levant* est encore debout, ainsi que celle *d'Orange,* « qui, haute de 37 mètres, se fait remarquer, dit M. Courtet, par sa hardiesse, la coupe aiguë de ses arêtes et son couronnement élégant. Il est à désirer qu'elle soit conservée dans l'intérêt de l'art. »

Un bel aqueduc, construit de 1720 à 1734, amène dans la ville

Digitized by Google

les eaux de plusieurs sources : il se compose d'une série décroissante de quarante-huit arcades en pierre de Caromb, dont une a 22 mètres 41 cent. d'élévation, sur 24 mètres d'ouverture. Celles qui aboutissent au pont mesurent 11 mètres 60 cent. d'ouverture et 17 mètres 54 cent. de hauteur. La longueur totale de l'aqueduc est de 914 mètres. Il coûta à la ville 800 000 livres, ce qui porta un plaisant à écrire sur une des arches ces paroles de Jérémie :

Aquam nostram pecunia bibimus.
« Nous avons payé cher l'eau que nous buvons. »

Pline fait de Carpentras la cité des *Memini*, peuplade cavare. Après la conquête romaine, Auguste y établit une colonie, qui joignit à son nom celui de *Julia* et compta parmi les villes latines. Alors, elle s'étendait un peu plus à l'ouest. Ravagée par les barbares, elle fit, plus tard, partie du comté d'Avignon, dont elle suivit les vicissitudes. Au moyen âge, Carpentras eut pour seigneurs ses évêques; mais, en 1155, les comtes de Toulouse leur en disputèrent la possession. Bientôt, l'un d'eux, Raymond VI, les chassa de leur siége et de leur ville, dont l'enceinte fut alors circonscrite à celle de la cité gallo-romaine, « par une ligne qui, partant de la tour de l'Horloge, longerait la place de ce nom, la place aux Herbes, la rue de l'Eau-Pendante, irait aboutir à la Charité, de là à la rue Dorée, à la rue du Collége, laisserait en dehors toute l'île et se dirigerait, en traversant l'emplacement de l'ancien monastère des Ursulines, vers la tour de l'Horloge. » (Courtet.)

Cependant, Carpentras ne tarda pas à revoir ses évêques; mais, jusque-là sans grande importance, elle devint, sous les papes d'Avignon (1320-1380), la cité la plus considérable du Comtat. Son enceinte s'élargit. Renfermée dans les remparts que l'on vient d'abattre, elle était flanquée de tours rondes et couronnées de créneaux à longues meurtrières, mais sans mâchicoulis. Aux quatre points cardinaux s'ouvraient quatre portes, percées, chacune, dans une grosse tour carrée, à l'exception de celle de Notre-Dame, placée entre deux tours rondes.

Après la mort de Clément V, le conclave, composé de vingt-trois cardinaux, s'assembla à Carpentras, dans le palais épiscopal, pour procéder à l'élection d'un nouveau pape. Bientôt, le palais

Digitized by Google

fut cerné par la foule, au son des trompettes et aux cris de : *Nous voulons un pape français ! Nommez, cardinaux italiens, nommez un pape français !* — Ceux-ci, voyant qu'il n'y avait ni sûreté, ni liberté pour leurs personnes, — le peuple avait déjà mis le feu aux maisons qui environnaient le palais, — parvinrent à s'échapper et se sauvèrent à travers champs.

Au XVIe siècle, le baron des Adrets vint mettre le siége devant Carpentras; mais cette ville lui résista et le força à se retirer. Des Adrets disait dans sa vieillesse que « Carpentras lui avait laissé souvenance. »

Jadis, Carpentras possédait un monastère de l'ordre de Saint-Ruf, sur l'emplacement duquel fut bâtie la chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs; plusieurs couvents de Dominicains, Capucins, Récollets, Carmes; une abbaye de religieuses de sainte Madeleine et de saint Bernard (ordre de Cîteaux); des Ursulines, des Carmélites déchaussées, des confréries de pénitents gris, noirs, blancs, un collége de Jésuites où Pétrarque acheva ses études; une rectorerie, une chambre apostolique, etc. C'est aujourd'hui un chef-lieu d'arrondissement et le siége de la cour d'assises du département de Vaucluse.

Ainsi qu'Orange, Carpentras a conservé de l'époque romaine un **Arc de Triomphe,** longtemps enfoui dans les cuisines du palais de justice (ancien palais épiscopal), aujourd'hui complétement dégagé. On peut le voir, au fond de la cour, à droite. On croit qu'il a servi de porte à la cité gallo-romaine. Sa hauteur est d'environ 10 mètres sur 5 mètres 80 cent. de largeur et 4 mètres 53 cent. de profondeur. « C'est un rectangle percé, sur ses grandes faces, d'une seule arcade soutenue par des pilastres cannelés et rudentés jusqu'au tiers de leur hauteur, avec des impostes d'ordre composite plus riches qu'élégantes, où dominent de larges feuilles d'eau. A partir du sommet de l'archivolte, dont les rinceaux sont d'assez bon goût, tout l'amortissement est détruit. La voûte n'a jamais été sculptée [1]. » Aux deux faces latérales sont deux bas-reliefs représentant des captifs attachés les mains derrière le dos à un trophée. « Quoique incorrects, dit M. Mérimée ,

1. Courtet, *Dictionnaire géographique du département de Vaucluse.*

Digitized by Google

ces bas-reliefs produisent de l'effet.... Non-seulement les figures ont une grande saillie, mais les parties auxquelles, en raison de leur éloignement supposé, on n'a pas donné un fort relief, se détachent cependant du fond d'une manière très-puissante au moyen d'une ligne profondément fouillée qui en cerne les contours. Ce procédé fréquemment employé par les Romains dans la sculpture monumentale, surtout à la décadence de l'art, ne produit pas un mauvais résultat quand le spectateur est placé à une distance convenable....

« On observe sur chaque face de l'arc de triomphe deux costumes très-différents : l'un des captifs, sans barbe, est vêtu d'une tunique courte, à manches, boutonnée par devant et serrée par une ceinture; un grand manteau couvre ses épaules et tombe jusqu'à terre; sa tête est couverte d'un bonnet phrygien, et les pantalons sont serrés autour des jambes par des courroies croisées. A côté de lui est un homme barbu, les bras et les jambes nus, n'ayant pour tout vêtement qu'une peau à long poil qui tombe jusqu'aux genoux par derrière et par devant.... Auprès de chaque captif est une arme; l'une est une hache à deux tranchants, l'autre un poignard courbe dont la poignée, très-petite et contournée, ressemble à celle d'un *cris* malais. Le désir de flatter la vanité des vainqueurs a fait donner aux vaincus l'apparence d'une force extraordinaire, des muscles énormes et une largeur d'épaules surtout évidemment exagérée. — Parmi les pièces des trophées, des carquois, des javelots, des épées, on distingue deux cors, semblables aux olifants du moyen âge. »

D'après le même savant, ce monument serait contemporain de celui d'Orange : il aurait été érigé, suivant M. Courtet, en l'honneur de Dioclétien (284-305).

C'est tout ce qui reste de l'antique Carpentoracte. Cependant, des fouilles récentes y ont mis à découvert des mosaïques, des inscriptions et des médailles celtiques, massaliotes et romaines.

Non loin du palais de justice, s'élève l'**ancienne cathédrale de Saint-Siffrin** (sanctus **Siffrinus**), aujourd'hui l'église paroissiale. — Commencée, en 1405, sur les ruines d'une plus ancienne église, dont il reste le clocher, une frise ornée de rinceaux et quelques pilastres à chapiteaux romans, elle ne fut achevée qu'en 1519.

Digitized by Google

C'est un édifice dans le style gothique de la décadence. A droite et à gauche du portail s'ouvrent deux petites portes, ayant chacune un fronton supporté par deux colonnes d'un beau rouge jaspé. — Ces colonnes et celles de marbre gris qui décorent la grande porte passent pour être antiques. Au milieu du tympan, orné d'une fresque à peine visible, représentant la *Sainte Trinité*, est une sphère en saillie, connue sous le nom de *Boule des Rats;* en effet, des rats sculptés semblent en sortir, d'autres y entrer. Deux nervures, ornées de choux frisés, s'élancent élégamment en se réunissant à leur sommet qui s'épanouit en forme de croix, et encadrent cette sphère.

Outre l'arc de triomphe et l'église de Saint-Siffrin, on peut visiter l'*Hôtel-Dieu*, dont une des salles renferme un beau portrait de l'abbé de Rancé par Rigaud ; le *Musée* (sur le boulevard), qui possède : quelques inscriptions remarquables, une entre autres en caractères phéniciens; plusieurs bronzes et fragments antiques; une nombreuse collection de médailles et une *Bibliothèque*, riche en livres rares et en manuscrits.

On sort de Carpentras par la porte d'Orange, à l'ouest. Au delà de l'Auzon, on côtoie un moment à droite le canal de Carpentras, dont les eaux, depuis quelques années, ont décuplé, dans les régions qu'il traverse, la valeur territoriale et les produits agricoles. Au nord-est apparaît toujours le mont Ventoux.

A 5 kil. on laisse à droite *l'Orial*, village de 545 habitants, dominé par les ruines d'un vieux château.

Un peu plus loin, on franchit le Mède, puis le Brégoux, pour s'élever sur un plateau, en laissant à droite *Sarrians*, commune de 3078 habitants, arrosée par un joli ruisseau qui va se joindre au Mède et au Brégoux. Sarrians doit sa fondation à une ancienne abbaye de bénédictins. Après la destruction du village de *Podium Aicardi* (Piécard), situé dans le voisinage, les habitants se réfugièrent autour de ce monastère et y bâtirent de nouvelles maisons. Sarrians est dominé par son église; il a conservé quelques restes de ses anciens remparts.

On laisse successivement à droite la route de Beaumes et le village de *Sablons*. Bientôt, franchissant l'Ouvèze sur un pont en

Digitized by Google

pierre, on rencontre, au delà d'une allée de peupliers, *Jonquières*, petite ville de 2478 habitants, au milieu d'une belle plaine. Jonquières tire son nom des joncs qui couvraient anciennement son territoire ; elle est célèbre par le combat qui se livra dans ses environs, le 5 juillet 1562, entre le comte de Suze, chef catholique, et le baron des Adrets.

Au delà de Jonquières, on traverse un affluent de l'Ouvèze, puis le chemin de fer, et l'on vient rejoindre la grande route de Lyon à Marseille que l'on remonte au nord jusqu'à Orange.

D'ORANGE A AVIGNON.

En s'éloignant de la station d'Orange, le chemin de fer franchit un ruisseau; puis, décrivant une courbe du sud-est au sud, et croisant la route de Jonquières, il longe, à droite, la route de terre. Sur la gauche, on découvre encore le mont Ventoux; à droite, en deçà du Rhône, dont les plis et replis forment plusieurs îles pittoresques, vis-à-vis de l'île de la *Piboulette*, renommée pour sa fertilité et la variété de ses productions, est située *Caderousse*, petite ville de 3168 habitants. C'est à Caderousse qu'a été trouvée la belle tête de *Jupiter Ammon*, qu'on remarque au musée d'Avignon.

« Après le rigoureux hiver de 1709, le vice-légat Doria, apprenant que les habitants de Caderousse avaient du blé au delà de leurs besoins, leur en fit demander pour les Avignonnais mourant de faim. Ceux de Caderousse refusèrent. On négocia; ce fut peine perdue. Alors, le 31 mai 1710, une petite armée se présente pour enlever par la force ce qu'on a refusé aux prières.... On entre. Deux potences sont dressées sur la place; il est vrai qu'on n'y pendit personne. L'armée bivaque trois jours à discrétion dans le village, se fait allouer une indemnité et part, chargée de ses faciles trophées. Vint bientôt le quart d'heure de Rabelais. Sur les plaintes du duc d'Ancezune au pape et au roi, l'ordre arriva de restituer ce qui avait été volé aux habitants, et cette fin inattendue d'une conquête ridicule alluma la verve satirique du prieur de Villeneuve. L'abbé Fabre composa, sur le siége de Caderousse, un poëme héroï-comique en vers patois, plein de malice, d'esprit et de gaieté [1]. »

1. Courtet, *Dictionnaire géographique du département de Vaucluse.*

Digitized by Google

33e STATION. — COURTHEZON.

9 kil. d'Orange. — 210 kil. de Lyon. — 717 kil. de Paris.
141 kil. de Marseille.

Courthezon, petite ville de 3564 habitants, est située à droite de la station, dans une riche et belle plaine, sur les bords de l'Azeille; elle a conservé, outre ses vieux remparts crénelés et flanqués de tours, ses portes, dites sarrasines. Au XVIe siècle, les protestants s'en emparèrent; mais le comte de Suze la reprit et en fit réparer les fortifications. — C'est la patrie de Joseph Saurin, célèbre mathématicien sous Louis XIV.

De Courthezon à Bédarrides, la voie ferrée longe parallèlement, à droite, la route de terre: elle franchit d'abord un ruisseau, laissant à gauche, à mi-chemin entre Courthezon et Bédarrides, le hameau de *Saint-Roman;* à droite, celui d'*Usson*, dont il est parlé dans les poésies provençales de Bertrand d'Avignon. Cependant, la petite chaîne de collines qui commence à Orange pour finir à Sorgues, et qui domine la rive gauche du Rhône, fuit à l'horizon. Sur l'un de ces coteaux, renommé pour ses vignobles, est situé **Châteauneuf-du-Pape,** village de 1471 habitants. Au moyen âge, les Templiers y avaient un manoir et une église. Plus tard, les papes d'Avignon y séjournèrent, ce qui valut à ce village, déjà surnommé *Calcernier*, à cause de son grand nombre de fours à chaux, son autre surnom *du Pape*. Après la prise de Châteauneuf par le baron des Adrets, le *château* que le pape Jean XXII y avait fait construire, dit-on, et qui dominait le village, la plaine et le Rhône, fut livré aux flammes. Il n'en reste plus que des ruines.

Aux environs et à l'ouest de Châteauneuf-du-Pape, sur la cime d'un rocher aride, on remarque les ruines pittoresques du *château de Lers*, où l'on a cru voir l'ancienne *Aeria*.

34e STATION. — BÉDARRIDES.

5 kil. de Courthezon. — 215 kil. de Lyon. — 722 kil. de Paris.
135 kil. de Marseille.

Bédarrides, petite ville de 2847 habitants, est située à 29 mètres d'altitude à droite de la station, au confluent de l'Ouvèze et d'une branche de la Sorgues, dans une plaine fertile en excel-

Digitized by Google

lents pâturages. Avant que le Comtat appartînt au saint-siége, les évêques d'Avignon étaient princes et seigneurs de Bédarrides. Cette ville fut prise par les protestants en 1563. Bédarrides possède actuellement plusieurs fabriques à garance et des moulins à farine.

Au sortir de la station de Bédarrides, on franchit, sur deux viaducs, la Sorgues, jolie rivière qui vient de Vaucluse et qui serpente à droite, entre la voie ferrée et la route de terre, à travers des champs d'oliviers.

Châteauneuf-du-Pape.

On se rapproche du Rhône qui se divise en deux branches et forme l'île d'*Oiselet*.

Avant d'arriver à la station de Pont-de-Sorgues, on franchit le canal du Griffon.

35e STATION. — PONT-DE-SORGUES.

5 kil. de Bédarrides. — 220 kil. de Lyon. — 727 kil. de Paris. 131 kil. de Marseille.

Pont-de-Sorgues, petite ville industrieuse de 4085 habitants, située dans une belle et vaste plaine, sur les bords de la Sorgues,

Digitized by Google

à gauche de la station, doit son nom à un ancien pont de pierre, jeté sur cette rivière qui a été chantée par Pétrarque. Jadis, ce pont figurait dans les armoiries de la ville : il était à deux arches, surmonté d'une croix avec deux clefs en sautoir au-dessous. Il vient d'être reconstruit.

Près de la plupart des habitations, on remarque des plantations de cyprès en ligne droite. Ces arbres, très-rapprochés, garantissent les habitants contre le mistral.

Depuis quelques années, grâce à son mouvement commercial, Pont-de-Sorgues a pris une certaine importance : il possède une papeterie, une fonderie, des filatures de soie et plusieurs usines à garance. Son territoire est des plus fertiles : on y cultive le blé, la garance, le mûrier et la vigne. Ses vins, notamment ceux du clos de *Coteau brûlé*, jouissent de quelque réputation.

Au XII[e] siècle, les comtes de Toulouse firent bâtir une forteresse à Pont-de-Sorgues, et le pape Urbain V, en 1364, un palais d'été. Il en reste à peine des vestiges.

Pont-de-Sorgues n'offre de remarquable que son *église* de *Saint-Sixte*, beau vaisseau, rebâti au siècle dernier, dans le style de la Renaissance. Au-dessus du maître autel est une ancienne copie de la *Transfiguration* de Raphaël. Tout près de Saint-Sixte se voient les restes d'une ancienne église romane.

Cette petite ville, renommée pour la beauté de ses femmes, est entourée de charmants paysages : ce sont des plaines tapissées de prairies et arrosées par de nombreux cours d'eau, ou des collines ombragées de chênes verts, d'oliviers et de mûriers. On peut visiter aux environs, à *Gentilli*, les restes de l'ancien monastère des Célestins, où mourut, en 1361, le cardinal des Ursins. Plus tard, en 1713, la reine de Pologne s'y arrêta trois jours, et Jacques III, roi d'Angleterre, y allait souvent pendant son séjour à Avignon. Aujourd'hui les jardins du couvent sont occupés par des fabriques.

Au delà de Pont-de-Sorgues, on franchit une branche de la Sorgues, laissant à gauche le hameau de *Gigognan*, autrefois bourg considérable. A droite, on longe la route de terre qui court parallèlement à la Sorgues. Plus loin, cette rivière vient se jeter dans le Rhône, après avoir fait mouvoir plusieurs usines. Au-dessous de son embouchure, on a trouvé des médailles et des frag-

Digitized by Google

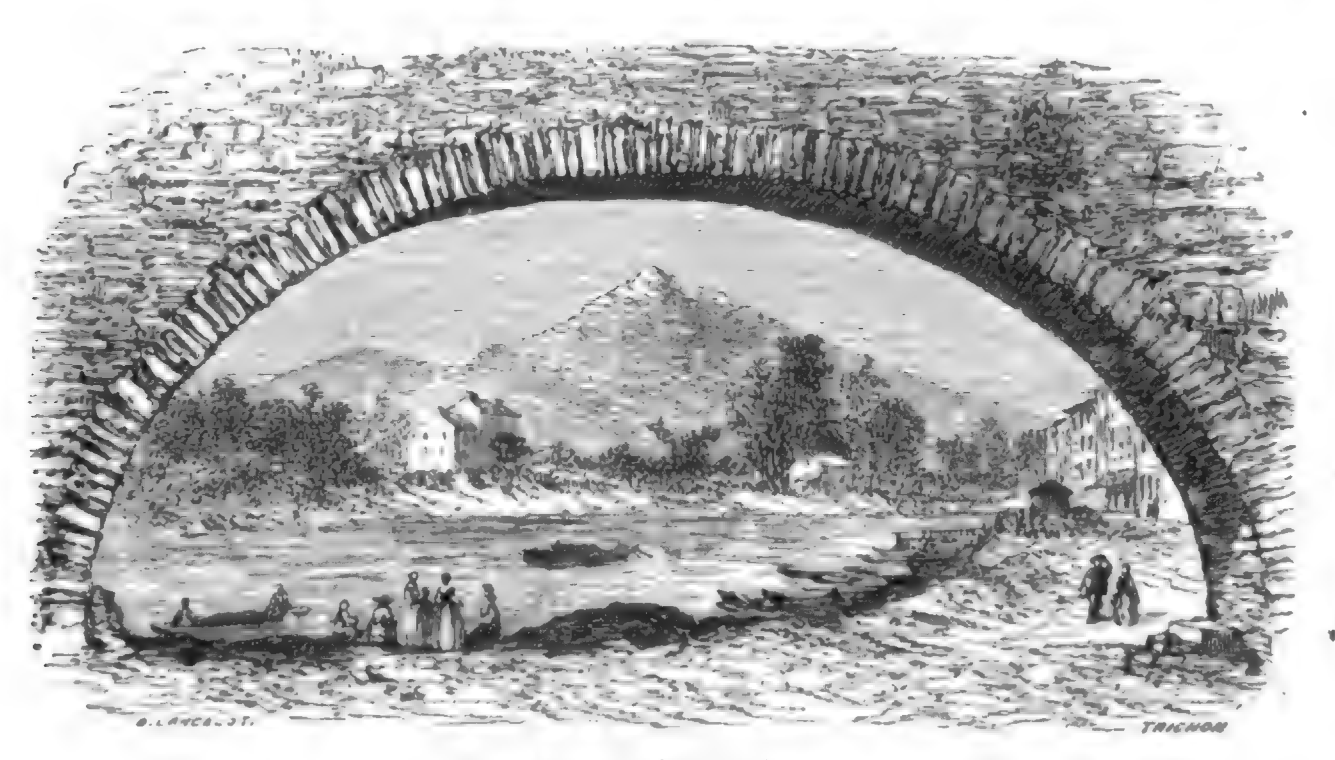
ments d'antiquités. On croit que ce sont les restes de l'ancienne *Cypresseta* des Romains.

Après s'être rapproché du Rhône, on le côtoie, laissant à droite l'île de la *Barthelasse*, avec ses vergers de mûriers et ses vastes prairies. A gauche, la plaine s'étend au loin jusqu'au pied des Alpes. A peu de distance du Pontet, on laisse à gauche le hameau du *Paradou*.

36e STATION. — LE PONTET.

4 kil. de Pont-de-Sorgues. — 224 kil. de Lyon. — 731 kil. de Paris.
127 kil. de Marseille.

Au delà de la station du *Pontet*, hameau de 588 habitants, qui



Le Rhône près d'Avignon.

n'a dû sa station qu'à son voisinage d'Avignon, la voie ferrée, descendue à 23 mètres au-dessus du niveau de la mer, court à travers la plaine d'Avignon, dans la direction du Rhône, entre ce fleuve et la route de terre. Déjà l'on découvre, sur la droite, Avignon et Villeneuve-lez-Avignon; puis on longe les pittoresques remparts d'Avignon, et l'on voit, sous leurs plus beaux aspects, le vieux château des papes et l'église métropolitaine, surmontée depuis quelques années seulement d'une statue colossale de la Vierge.

Digitized by Google

37e STATION. — AVIGNON.

6 kil. du Pontet. — 230 kil. de Lyon. — 737 kil. de Paris.
121 kil. de Marseille.

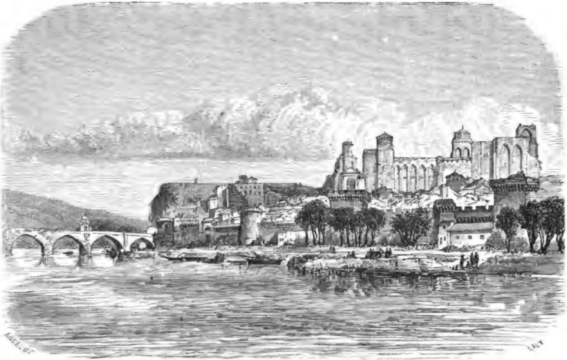
Situation. — Aspect général.

Avignon (*Hôtels :* de l'Europe, en face de l'ancien hôtel du Palais-Royal, où fut assassiné le maréchal Brune (*V.* plus bas) ; du Luxembourg), *Avenio Cavarum*, ville de 37 077 habitants, est située sur la rive gauche du Rhône, à 55 mètres d'altitude, au milieu d'une plaine riante et fertile, dominée, au nord-ouest, par le mont Ventoux. Elle présente la forme d'un ovale presque régulier, à l'extrémité duquel se dresse à pic, du côté du Rhône, le rocher des Doms. Ses vieux remparts crénelés et flanqués de tours, qui furent élevés pendant le séjour des papes à Avignon, c'est-à-dire pendant le cours du XIVe siècle, et dans un espace de cinquante ans environ, se développent sur un circuit de 4400 mètres, bordés d'élégants boulevards, qui forment autour de la ville d'agréables promenades.

Rien à la fois de plus pittoresque et de plus étrange que l'aspect général de cette ville avec sa ceinture de murailles, ses palais et ses églises qui ressemblent à des forteresses, ses nombreux clochers, couronnés de créneaux et de mâchicoulis ; sa grande tour du Beffroi aux clochetons gothiques ; son palais papal aux murs sombres et aux proportions gigantesques ; sa Notre-Dame des Doms, avec sa statue de la Vierge, et enfin cet amas irrégulier d'édifices, de parcs, de jardins, de terrasses et de vieilles tours qui viennent se baigner dans les flots du Rhône ; aussi « la vue dont on jouit du haut du rocher des Doms, a dit un célèbre touriste, est-elle l'une des plus belles vues de France. »

C'est surtout au lever ou au coucher du soleil qu'il faut voir ce paysage, si remarquable par sa variété, son étendue et les grands souvenirs qu'il rappelle. Au midi, le regard se porte sur les ruines de l'ancienne chartreuse de Bonpas et suit le cours de la Durance depuis ce village jusqu'à sa jonction avec le Rhône. Au delà de cette rivière, si souvent chantée par les poëtes, se dressent, dans le lointain, les crêtes des Alpines et les deux grandes tourelles de Château-Renard. Au nord, c'est l'île

Digitized by Google



Avignon.

Digitized by Google

verdoyante de la Barthelasse; puis, à l'extrémité d'une montagne grisâtre, nue, qui s'avance en promontoire sur le Rhône, une vieille tour bâtie, dit-on, par les Templiers. Plus loin, sur le penchant d'une colline, Châteauneuf-du-Pape et ses ruines pittoresques. A droite, sont les vignobles de la Nerthe, qui croissent dans un sol couvert de quartz roulés comme ceux de la Crau. A quelque distance, sur la rive droite du Rhône, la petite ville de Roquemaure, où plusieurs veulent qu'Annibal ait passé ce fleuve. Vers le nord-est, dans le département de la Drôme, le mont de la Lence; puis le mont Mirail, à la coupe bizarre. A l'est, ce sont les Alpes de la Provence et du Dauphiné, dominant les riches et belles plaines, légèrement accidentées, qui courent jusqu'aux pieds de Vaucluse et du Ventoux. Dans la même direction, près de la Sorgues et de l'Ouvèze, le village de Vedennes, au pied d'une petite montagne grisâtre, régulière, semblable à la carène d'un long navire renversé. Au delà d'une plaine que fertilise le canal Crillon, au pied d'un coteau couvert de vignobles, le village de Morières, que domine, dans le lointain, la chaîne du Lubéron. A l'ouest, c'est le Rhône parsemé d'îles et passant majestueusement sous un pont à demi ruiné (le pont Benezet), dont une arche supporte, depuis plus de six siècles, une vieille chapelle; puis, au delà du fleuve, la ville si pittoresque de Villeneuve dans sa vallée de Bénédiction, avec son antique chartreuse et sa belle tour de Philippe le Bel. De toutes parts, enfin, le Comtat apparaît couvert d'oliviers, de saules et de mûriers, « tellement serrés, dit M. de Stendhal, qu'en certaines pentes, ils font forêt. »

Trop souvent, malheureusement, le mistral empêche les touristes de contempler ces beaux et curieux paysages. C'est, suivant l'expression du même écrivain, le *drawback* (décompte) de tous les plaisirs que l'on peut rencontrer en Provence. Strabon appelle ce vent terrible *mélanborée*, bise noire, nom que lui donnent encore les Dauphinois; mais, dans le Midi, on l'appelle *mistraou* (mistral). « Il prend naissance, dit M. de Villeneuve, dans toute la région des Cévennes, entre les Alpes et les Pyrénées. C'est un fait constant que ce vent succède toujours aux temps pluvieux, et il suffit assez souvent de quelques gouttes de pluie pour le faire

Digitized by Google

naître; en arrivant en Provence, il se combine plus ou moins avec le vent du nord, qu'il reçoit dans le bassin du Rhône. C'est le plus fréquent et le plus impétueux de tous les vents qui soufflent dans le Midi. Il dure ordinairement trois jours, quelquefois neuf, et rarement douze. On a remarqué que lorsqu'il cesse au coucher du soleil, il reprend le lendemain avec plus de force, et que lorsqu'il continue de souffler après le crépuscule du soir, il diminue de force et cesse ordinairement à minuit[1]; » mais parfois sa violence est telle qu'il enlève les pierres, déracine les arbres, emporte les toits des maisons et renverse même les édifices. De là ce dicton célèbre :

Avenio ventosa,
Sine vento venenosa;
Cum vento fastidiosa.

Avignon venteuse,
Sans vent empoisonneuse,
Avec le vent ennuyeuse.

Cependant, le mistral compense ordinairement ses ravages par d'heureux effets : il balaye l'atmosphère, dissipe les brouillards et dessèche les terres.

Si, comme la plupart des villes de la Provence, Avignon, à l'extérieur, a l'air d'une place forte, « en y entrant, dit encore M. de Stendhal, on se croit dans une ville d'Italie. Pendant l'été, les rues sont couvertes de toiles, à cause de la chaleur. C'est la ville des jolies femmes; elles ont des yeux dont on n'a pas d'idée dans les environs de Paris. Les hommes du peuple, au regard ardent, au teint basané, la veste jetée sur l'épaule, travaillent à l'ombre, ou dorment, couchés au milieu de la rue, » comme les Transtévérins à Rome.

Parmi les rues d'Avignon, on remarque surtout : la rue de la Calade, bordée de nombreux établissements publics et d'anciens hôtels; la rue des Trois-Colombes (autrefois des Lices); la rue des Grottes, qui doit son nom aux restes d'un grand édifice romain, dont les arcades forment de très-belles caves pour les maisons construites au-dessus; la rue Saint-Étienne; la rue du

1. *Statistique des Bouches-du Rhône.*

Vice-Légat, où la cour romaine s'établit en 1308; la rue du Diable, ainsi appelée d'une figure de monstre que les charpentiers avaient taillée à l'angle d'une maison, qui fait le coin à gauche. Plus tard on y substitua l'image de la Vierge ; mais elle n'en est pas moins restée la rue du Diable. Mentionnons encore la rue Saint-Sébastien, où les Chevaliers du Jeu de l'Arc avaient leur salle et leur jardin ; la rue Saint-Dominique, ouverte en 1837; la rue du Bourg-Neuf, en dehors du portail Peint; la rue Pommier, qui doit son nom à une belle madone que l'on voit à son angle oriental du côté de la Carreterie, et qui porte encore aujourd'hui le nom de Notre-Dame de Pommier; la rue Lanterne, qui va de la rue Annanette à la rue Saint-Charles : c'est la seule trace qui reste de l'ancien bourg des *Lanternes*, qui s'étendait de la Calade au rempart, et de la rue Saint-Martial à la rue Saint-Charles; la rue Abraham (autrefois la Juiverie); la rue de l'Ombre, où l'on voit encore la maison natale de Pierre Parrocel, peintre d'histoire, et celle du célèbre naturaliste Requien; la rue du Limas, ancien port du Rhône, et la rue de la Grande Fusterie (c'est entre ces deux rues que se trouvait autrefois la rue de la *Truie qui file*, dont la figure était, dit-on, sculptée à l'angle de la maison qui fait saillie sur la Grande-Fusterie), etc.

Les principales places d'Avignon sont : la place du Change, un des quartiers les plus riches et les plus commerçants de la ville; la place du Palais, ainsi nommée du palais des papes; la place de l'Horloge, où s'élève l'hôtel de ville; la place Saint-Didier; la place Crillon (jadis de l'Oulle ou du Limas); la place de la Mirande, où se trouvait le palais d'Anglicus Grimoard, évêque d'Avignon et frère du pape Urbain V, qui y mourut; la place de la Pyramide, qui doit son nom à un souvenir néfaste (*V.* plus loin); la place Pie, et la place de Lunel, où s'élevait le palais du cardinal des Ursins, etc.

Histoire.

C'est vers le IVe ou le Ve siècle avant notre ère qu'il faut, selon toutes les probabilités, placer la fondation d'Avignon qui, d'après les étymologistes, devrait son nom celtique à sa position sur les bords du Rhône : *Aven*, rivière. D'abord colonie de pêcheurs, puis

oppidum. Avenio apprit des Massaliotes, ses voisins, à s'entourer de remparts. Bientôt, elle devint un de leurs comptoirs principaux, et, quand les Romains y pénétrèrent avec leurs légions (124 ans av. J. C.), elle était déjà une des plus puissantes cités des Cavares. Pline en fait une ville latine ; Ptolémée une colonie; Pomponius Mela une des plus opulentes cités de la Narbonnaise. Avignon eut alors, comme la plupart des autres colonies gauloises, son théâtre, son hippodrome, ses thermes et ses temples, dont il reste aujourd'hui peu de traces. « De l'époque romaine, dit M. Courtet, date le premier système régulier de fortification, détruit en partie par les invasions du v^{e} siècle, et rétabli bientôt après sur les mêmes proportions. On peut en prendre une idée en supposant une ligne qui, partant du Rocher au couchant, embrasserait les paroisses de Saint-Agricol, Saint-Didier, Saint-Pierre, et viendrait se rattacher au flanc oriental du même rocher. Cette seconde enceinte était un parallélogramme allongé. L'art et la nature contribuaient à rendre cette position formidable, car le Rhône venait alors battre le pied d'une partie des murs de la ville basse, s'avançant dans le fleuve comme une péninsule dans la mer. »

Après la domination romaine, Avignon passa successivement aux Burgundes, aux Francs et aux Visigoths. Vers 736, par suite d'un traité entre Yousouf ben Abd-el-Rhaman, gouverneur de Narbonne, et les seigneurs de Provence, les Sarrasins marchèrent sur Avignon. On dit que plusieurs Avignonnais s'avancèrent à leur rencontre jusqu'au bord de la Durance, à Bonpas, où ils trouvèrent une mort glorieuse. Maîtres d'Avignon, les Sarrasins en firent leur place d'armes; mais Charles Martel ne leur laissa pas le temps de s'y établir. A la suite d'un siége long et meurtrier, en 737, il s'empara de la ville : presque tous les Sarrasins furent passés au fil de l'épée, une grande partie des habitants égorgés, leurs maisons livrées aux flammes. C'est ainsi que Charles Martel se vengeait des Provençaux qui avaient appelé l'étranger.

A cette période de calamités pendant laquelle les monuments romains disparurent, succéda une ère de paix, sous les Bosons. Avignon, relevée de ses désastres, devint la capitale du marquisat de Provence. A la chute du royaume d'Arles, les comtes de Provence et les comtes de Toulouse s'en disputèrent la pos-

Digitized by Google

session, mais, en 1125, elle se constitua en commune indépendante.

Sous le gouvernement consulaire qu'elle se donna, Avignon acheva de réparer ses ruines. « Comme l'industrie et la liberté avaient amené un surcroît de richesses et de population, il fallut, ajoute M. Courtet, reculer les barrières. D'autres remparts solides, flanqués de grandes tours, s'élevèrent : ils embrassèrent un circuit représenté, sur le plan d'Avignon, par une ligne qui, partant de la porte du Rhône, suivrait la rue du Limas, la grande Calade, la rue des Lices, la Philonarde, la Campane, et, par celle des Trois-Colombes, irait se rattacher au rocher. Sur cette troisième enceinte, presque circulaire, s'ouvraient dix portes, dont quelques-unes étaient murées. Voici leurs noms : 1° la porte *Ferruce*, à peu près où est la porte du Rhône : aujourd'hui la rue qui y mène en a conservé le nom ; 2° la porte *Aquaria*, vis-à-vis Saint-Agricol ; 3° la porte *Bianson*, vis-à-vis la rue de ce nom ; 4° la porte *Évêque*, à la rue de ce nom ; 5° la porte du *Pont rompu*, vis-à-vis du Corps saint ; 6° le portail *Maynanen* (Porta magna), à la rue de ce nom, près la caserne communale ; 7° le portail *Peint* (Portale pictum), vis-à-vis la rue qui conduit aux Teinturiers ; 8° la porte *Matheron*, à la place de ce nom, avenue de la Carreterie ; 9° la porte *Aurouze*, à la jonction des rues Campane et Trois-Colombes ; 10° enfin celle du *Bois* (Ligno, Ligne aujourd'hui), près la place Saint-Joseph. » — Bien que formidable, cette enceinte, parfaitement dessinée du reste par le canal de la Sorguette, fut cependant démolie, en 1227, après la prise d'Avignon par Louis VIII.

Jeanne, reine de Naples, célèbre par sa beauté et surtout par ses aventures, vendit, en 1348, Avignon, alors retombée sous le joug des comtes de Provence, au pape Clément VI, moyennant 80 000 florins d'or, qui, dit-on, ne furent jamais payés, — s'il est vrai, comme on le raconte, que « les épingles du marché furent une petite absolution pour le meurtre de son premier mari. » Déjà, Clément V en 1305, Jean XXII en 1316, et Benoît XII en 1334 s'étaient réfugiés dans cette ville, pour échapper aux dissensions civiles qui déchiraient l'Italie. Avignon, pendant cette période papale qu'on a appelée *la seconde captivité de Babylone*, vit

Digitized by Google

renaître sa prospérité. Sept pontifes se succédèrent dans cette nouvelle Rome : Clément V (1305-1314); Jean XXII (1316-1334); Benoît XII (1334-1342); Clément VI (1342-1352); Innocent VI (1352-1362); Urbain V (1362-1370), et Grégoire XI (1371-1378). Du séjour des papes, datent pour Avignon ses principaux établissements religieux et ses grands édifices. Jean XXII et Benoît XII y élevèrent sur le rocher des Doms ce gigantesque palais qu'on y voit encore et qui « était bien, dit Froissard, la plus belle et la plus forte maison du monde. » Clément VI releva les remparts d'Avignon, les mêmes qui l'entourent aujourd'hui. Cette quatrième enceinte embrassa une vaste étendue de terrains vacants, quelques îlots que le Rhône avait délaissés, plusieurs vergers et autres lieux agréables, comme disent les chroniques. Il y eut enfin, dans cette ville, un tel nombre d'églises, de monastères et de clochers, que Rabelais l'appelait l'*Ile sonnante.*

Avignon possédait, en outre, une Académie de droit : Boniface VIII l'érigea en Université, en 1303. Bientôt, elle compta jusqu'à dix colléges. Régie par un primicier, elle avait de nombreux priviléges: docteurs, écoliers et suppôts étaient exempts des charges et des tailles de la ville; ils ne relevaient que de la juridiction du primicier, et l'exercice de cette charge, de même que le doctorat conféré successivement de père en fils pendant trois générations, valait titre primordial de noblesse; mais dans cette ville de plaisirs, la jeunesse ne tarda pas à se corrompre : en 1514, le primicier se plaignait à Léon X que les *collégiés* se livraient à toutes sortes de débauches, au lieu d'assister aux études. Il fallut, pour les ramener au devoir, que ce pape les menaçât de leur retirer les vivres.

Alors la population d'Avignon s'élevait de 70 à 80 000 âmes, sans compter une foule d'étrangers venus de tous les pays. On y voyait, disent les chroniqueurs du temps, des gens qui ergotaient sur la lumière du Thabor; des turlupins (c'est le nom qu'on donnait à une secte de manichéens), moitié nus et moitié fous, conduits devant les tribunaux de l'Inquisition; des pénitents gris, noirs, bruns, rouges, des moines de toutes couleurs disputant, notamment les Franciscains, si leur capuchon devait être rond ou pointu, large ou étroit; des écoliers turbulents; des ordres men-

Digitized by Google

diants venant plaider contre ceux qui demandaient leur suppression; des docteurs en théologie, mandés pour s'expliquer sur des propositions malsonnantes; d'innombrables pèlerins, chantant, par les rues, des noëls ou des complaintes ; des suppliants qui venaient requérir la levée d'un interdit, l'absolution d'un gros péché ou l'expédition de certaines dispenses; des missionnaires qui, montés sur des mules, partaient pour des pays lointains; des évêques en équipages; des inquisiteurs; des Orientaux prêchant une nouvelle croisade, et des seigneurs qui, le faucon sur le poing et l'écu pendu au col, venaient protester contre les empiétements des juridictions de l'official.

C'était surtout l'espoir de faire fortune qui attirait à Avignon tant d'étrangers et de spéculateurs de tout genre. « La cour du pape et les palais des cardinaux qui avaient eux-mêmes des cours célèbres par le faste, la prodigalité et l'amour des arts, entretenaient dans la mollesse et l'oisiveté la noblesse d'Italie, qui, regrettant son ciel et ses rivages, voulait du moins qu'on la dédommageât par des fêtes et des plaisirs. Ce concours immense d'individus sans patrie et sans famille faisait fermenter tous les vices que le luxe et le désœuvrement du cœur peuvent engendrer. Ce qui était pur se corrompit bientôt à Avignon, et ce qui était déjà corrompu y venait, par instinct, de diverses parties de l'Europe. Des ramas de jongleurs, d'astrologues, de sorciers, trafiquant des craintes ou des espérances d'une génération abrutie par des voluptés sensuelles, lui arrangeaient, à prix d'argent, un avenir où elle pût échapper aux ennuis du présent. Des Italiens vagabonds offraient à bon marché le poison ou le poignard aux vengeances particulières. On parlait ouvertement de sortiléges, d'évocations diaboliques, et de meurtres de commande[1]. » — Il y avait, en outre, affluence de juifs et de Lombards, c'est-à-dire d'usuriers et de prêteurs sur gages. D'un autre côté, Provençaux et Italiens étaient sans cesse en querelle. Ceux-ci reprochaient aux Avignonnais de leur avoir volé leur pape au préjudice de Rome, ajoutant que son exil coûtait aux arts et aux sciences un dommage dont les Français

1. Joudou, *Avignon, son histoire, ses papes, ses monuments et ses environs.*

Digitized

répondraient à la postérité. A leur tour, les Avignonnais reprochaient aux Italiens d'être venus mélanger leurs coutumes à celles du pays et d'avoir altéré la simplicité des mœurs; avant eux, ils n'avaient, disaient-ils, jamais entendu parler de simonie, de mensonge, de meurtre et d'empoisonnement.

Après le retour des papes à Rome, Avignon continua d'être gouvernée en leur nom par un vice-légat, qui, à l'autorité ecclésiastique, civile et militaire, joignait le pouvoir de disposer des bénéfices vacants, non-seulement du Comtat, mais encore de la Provence et du Dauphiné. A peine un bénéficier avait-il fermé les yeux, que les aspirants à sa succession se précipitaient sur la route à qui arriverait et prendrait date le premier « en Avignon. » C'était ce que l'on appelait alors *courre un bénéfice*, proverbe qui n'a changé que d'objet.

D'abord, les vice-légats eurent à lutter contre les antipapes Clément VII et Benoît XIII, qui siégèrent à Avignon de 1379 à 1403. Assiégé dans le palais, en 1398, par le maréchal Boucicaux, Benoît XIII partit d'Avignon, en 1403, y laissant Roderic de Luna, son neveu, qui s'y défendit et contre les légats romains et contre Charles de Poitiers, envoyé par le roi de France. Roderic n'évacua le palais par capitulation que le 22 novembre 1411.

Au XVI[e] siècle, la Réforme essaya vainement de s'introduire à Avignon. Perrinet Parpaille, primicier de l'Université, qui jouissait d'une grande réputation de science et de probité, s'était déclaré pour la religion nouvelle. Ayant rassemblé quelques partisans, il se présenta, en 1562, devant Châteauneuf-du-Pape; mais, au mois de juin de cette même année, comme il revenait de Lyon, il fut arrêté au Bourg-Saint-Andéol et livré au vice-légat, qui l'avait réclamé comme sujet du saint-siége. Il fut jugé militairement et décapité dans la cour du palais. Après son exécution, le peuple courut à sa maison, située près de l'église de Saint-Jean le Vieux, et n'y laissa pas pierre sur pierre. C'est aujourd'hui la place aux herbes et aux fruits.

Prise, en 1536, par François I[er], par Louis XIV, en 1663, Avignon avait toujours été rendue au saint-siége. En 1664, elle s'insurgea et chassa de ses murs le vice-légat et la garnison italienne, qui ne tardèrent pas à y rentrer (1665). Après avoir désarmé

Digitized by Google

la population, révoqué les consuls, et fait fortifier le palais, le vice-légat (Alexandre Colonna) fit procéder criminellement contre les chefs de la sédition qui étaient en fuite. Tous furent condamnés à être pendus par sentence du 20 mai 1665; mais l'exécution n'eut lieu qu'en effigie. Colonna promit deux cents pistoles à ceux qui livreraient un des proscrits. Il fit plus : il fit raser la maison de Chaissy, l'un des condamnés. A la place on éleva une pyramide avec une inscription rappelant ces tristes événements. Deux des fugitifs, MM. de Villefranche et Chaissy, moururent en exil; les autres, à la prière de Louis XIV, obtinrent leur grâce. Plus tard, en 1768, quand Louis XV s'empara d'Avignon, il permit aux consuls de faire disparaître la pyramide, qui n'en a pas moins laissé son nom à la place sur laquelle elle s'élevait.

Après plus de quatre siècles de possession, Rome perdit enfin Avignon; le 14 septembre 1791, l'Assemblée constituante décréta sa réunion à la France; et, le 19 février 1797, le pape, par l'article 6 du traité de *Tolentino*, déclara renoncer purement et simplement en faveur de la République française, à tous les droits qu'il pourrait prétendre sur la ville et territoire d'Avignon, le comtat Venaissin et ses dépendances; mais cette révolution ne s'accomplit pas sans secousses.

Dès le mois d'août 1789, les Comtadins et les Avignonnais, voulant s'affranchir de la domination papale, avaient exprimé le vœu de se réunir à la France. De là deux partis dans le Comtat, l'un qui voulait la réunion, et l'autre qui s'y opposait. Cependant, le premier l'emporta, et le pape fut forcé de consentir à ce qu'une municipalité, formée d'après la constitution française, remplaçât dans Avignon les consuls qui la gouvernaient.

A peine installée, cette municipalité, secouant le joug de Rome, appela les Comtadins à l'indépendance, et jura de ne poser les armes qu'après avoir établi la liberté sur des bases inébranlables. Son appel est entendu; une insurrection générale éclate dans le Comtat; presque toutes les communes envoient des députés à Avignon, et le 7 février 1790, un pacte fédératif, dont la réunion à la France faisait l'objet principal, est signé dans cette ville. Alors le parti contraire s'agite; il forme une coalition à Sainte-Cécile (village situé dans les environs d'Orange), et cherche à soule-

Digitized by Google

ver le peuple en sa faveur; mais les Avignonnais prennent les armes, marchent sur Sainte-Cécile et dispersent la troupe des opposants. Ainsi commença entre les deux partis cette guerre d'extermination, qui a laissé, dans nos annales révolutionnaires, de si douloureux souvenirs. On vit les pères s'armer contre leurs enfants, des frères contre des frères; onze jeunes gens furent pris et fusillés devant leurs mères. A la tête de l'armée avignonnaise, était ce fameux Jourdan, surnommé *Coupe-Têtes*, qui avait déjà figuré dans les journées d'octobre, à Versailles.

Le décret du 14 septembre, qui réunit le Comtat à la France, fut loin de réconcilier les deux partis. Celui des opposants qui avait repris quelque domination dans la ville, tint, le 16 octobre 1791, une assemblée dans l'église des Cordeliers. Il y avait parmi les partisans de la réunion un notaire nommé Lescuyer, secrétaire-greffier de la municipalité. Il était regardé comme un des chefs de la révolution avignonnaise; il fut mandé par l'Assemblée. On le chargea de griefs; comme il essayait de se justifier, les fanatiques s'écrièrent qu'il mentait, à tel point, disaient-ils, qu'une vierge de bois qui était placée dans la chapelle, *venait d'en rougir*. On crie au miracle! Hommes et femmes se précipitent sur Lescuyer et le poursuivent jusqu'au pied de l'autel, où il tombe percé de coups. Aussitôt, le tocsin sonne; Jourdan s'avance à la tête des siens; il s'empare de l'église des Cordeliers que l'assemblée venait d'abandonner. On trouve Lescuyer baigné dans son sang; son corps est placé sur un brancard et promené dans les rues d'Avignon pour exciter le peuple à la vengeance. Cependant, une sourde agitation régnait dans la ville. Vers la nuit, Jourdan en fait fermer les portes : ceux qui étaient désignés comme ayant assisté à l'assemblée des Cordeliers, et comme auteurs ou complices de l'assassinat du malheureux Lescuyer, sont arrêtés et mis en prison; ils étaient environ soixante. On se livre à des préparatifs sinistres, et pendant la nuit, les portes de la prison sont enfoncées et les prisonniers massacrés. Douze femmes et un prêtre sont au nombre des victimes. Il s'agissait de faire disparaître leurs cadavres : on les jette dans une tour qui servait de glacière (la tour de *Trouillas*, la plus grande et la plus haute des sept tours du palais des Papes).

Digitized by Google

A l'arrivée des commissaires envoyés par l'Assemblée législative, le calme reparut dans Avignon. Jourdan et ses complices furent arrêtés; on fit enlever de la tour les restes des victimes, et un service funèbre fut célébré en leur mémoire; mais cinq mois après, le 19 mars 1792, l'Assemblée, craignant de rallumer la guerre civile dans Avignon, rendit un décret d'amnistie en faveur des *glaciaristes*.

Au mois d'août 1815, le maréchal Brune, parti de Toulon pour se rendre à Paris, s'arrêta à Avignon. A Aix, où son voyage avait été déjà inquiété par les royalistes, ses aides de camp lui avaient conseillé de quitter la route de la vallée du Rhône, pour prendre celle de Gap et de Grenoble; mais Brune avait repoussé cette proposition, et il descendit à l'hôtel du Palais-Royal, situé sur la place de l'Oulle, à peu de distance du Rhône. A cette nouvelle, grande rumeur parmi les désœuvrés, bourgeois ou portefaix qui stationnaient sur la place. Un jeune homme, appelé Soulié, s'écrie que Brune n'a quitté son commandement que pour aller se mettre à la tête de l'armée de la Loire et revenir châtier le Midi. — « Alors, dit M. de Vaulabelle, dans son *Histoire des Deux Restaurations*, des cris furieux s'élèvent contre le maréchal; on se précipite vers l'hôtel, on entoure sa voiture déjà attelée, on se jette sur ses chevaux et on les dételle. »

Cependant, grâce à l'intervention du nouveau préfet de Vaucluse, M. de Saint-Chamans, Brune peut partir; mais arrêté à la porte de Paris par un poste de gardes nationaux, il est contraint de rétrograder, au milieu d'une foule immense qui l'injurie et lance des pierres contre sa voiture. — « A mort! à mort! criait-on; il ne faut pas qu'il rentre dans Avignon, il faut qu'il meure ici même! Au Rhône! au Rhône! » Cependant le maréchal parvient à se réfugier dans l'hôtel; mais en vain le maire, le préfet et le sous-préfet, suivis d'une centaine de gardes nationaux, viennent se ranger devant la porte pour le protéger, « plusieurs individus, ajoute M. de Vaulabelle, avaient pris le parti d'escalader les toits, et parvenus sur les combles, ils étaient descendus dans les corridors intérieurs. Deux d'entre eux pénètrent dans la chambre de Brune, alors debout et tenant à la main plusieurs lettres de la maréchale qu'il relisait comme un adoucissement à ces longues

Digitized by Google

heures d'agonie ; ils reconnaissent la victime à sa haute stature. À l'aspect des deux bandits, la mâle et belle figure du maréchal resta calme : « Que me voulez-vous? » leur dit-il. L'un d'eux, pour toute réponse, s'avance un pistolet à la main et presse la détente; le maréchal lui rabat le bras; la balle va frapper le mur. « Je vais te montrer comment il fallait t'y prendre! » s'écrie aussitôt le second misérable en déchargeant sur le maréchal une carabine dont la balle atteint et traverse la partie inférieure de la tête. Le maréchal tombe; il était mort. Les assassins quittent aussitôt la chambre, et l'un d'eux, paraissant aux fenêtres de la place, annonce que Brune a cessé de vivre. Des cris de joie accueillent cette nouvelle. »

On dressa procès-verbal du crime et du pillage qui l'avait suivi. Il se trouva deux témoins qui osèrent affirmer que la mort du maréchal était le résultat d'un suicide. — « Après que les principales autorités d'Avignon, par une lâche faiblesse, eurent revêtu de leur signature ce mensonge coupable, le corps fut enseveli et enfermé dans une bière grossière pour être conduit à la chapelle de la caserne d'artillerie. Mais l'assassinat de Brune ne devait pas suffire à la rage de ses bourreaux. Lorsque le modeste cercueil renfermant les restes du glorieux soldat dont l'épée avait vaincu à Berghen les Anglais et les Russes et conquis la Hollande et la Suisse, sortit de l'hôtel et parut sur la place, la horde de sauvages qui depuis le matin s'acharnait sur cette noble vie se précipite sur la bière, la met en pièces, déchire son linceul, s'empare du cadavre, le traîne sur les pavés jusque vers le pont, puis, à la suite de nouveaux outrages, le lance dans le Rhône, où elle le poursuit encore de ses insultes et de ses cris. Des coups de feu, par une dérision odieuse, saluèrent le moment où le corps disparut sous les flots. »

Avignon est la patrie de Mme Favart, célèbre comédienne; de Pierre Mignard, peintre et architecte; des peintres Pierre Parrocel et Joseph Vernet; de Joseph Gastaldi, médecin et gastronome. Il ne passait pas à table, dit un de ses biographes, moins de quatre heures, qu'il employait à analyser ses sensations et à méditer sur leurs progrès, dont il ne manquait pas d'indiquer la route à l'art culinaire. Il dut à l'extrême finesse de son palais d'être élu à l'u-

Digitized by Google

nanimité *président perpétuel du jury dégustateur* que Grimod de La Reynière avait institué dans son *Almanach des Gourmands*. Le docteur Réveillé Parise raconte qu'un jour, après un succulent dîner, Gastaldi se fit servir une forte portion de macaroni. La dame qui se trouvait assise à ses côtés lui en fit la remarque : *Le macaroni est lourd*, répondit-il, *mais il est comme le doge de Venise, quand il arrive, il faut lui faire place, et tout le monde se range.*

Avignon a vu naître également le chevalier de Folard, auteur des *Commentaires sur Polybe;* le marquis Fortia d'Urban, auteur de l'*Art de vérifier les dates;* Artaud l'archéologue; la marquise de Ganges, célèbre par sa fin tragique; le docteur Calvet, fondateur du musée d'Avignon; le naturaliste Requien, et Agricol Perdiguier, dit *Avignonnais-la-Vertu*, ancien compagnon menuisier et représentant du peuple en 1848.

Aujourd'hui la ville des papes, la capitale du Comtat, est chef-lieu du département de Vaucluse, le siége d'un évêché, d'un tribunal de première instance, d'un tribunal de commerce, etc.

Antiquités.

« Il ne reste presque rien, dit M. Mérimée, de l'antique *Avenio*. — Une suite d'*arcades*, derrière le théâtre moderne, qui se prolongent dans plusieurs maisons de la rue de la Petite-Fusterie, porte le caractère bien évident d'une construction romaine à grand appareil : de gros blocs taillés avec une précision inconnue à nos ouvriers et superposés sans ciment. Une *colonne* cannelée, dans un petit jardin de la rue de la Madeleine, donne une idée de la décoration du monument dont ces arcades faisaient partie. Elles soutenaient sans doute quelque vaste portique ou plutôt ornaient un hippodrome, car on peut suivre, dit-on, les substructions sur une longueur de près de 200 mètres en ligne droite. »

Une autre arcade romaine enclavée dans des constructions modernes, près du palais des papes, les restes d'un aqueduc sur la route de Carpentras, une mosaïque, quelques substructions intéressantes et la base d'une colonne en pierre, trouvées rue des Coffres, des fragments de marbre, des monnaies grecques ou latines, déposées dans le musée, « voilà, ajoute M. Mérimée, tout ce que l'on aperçoit aujourd'hui de la ville antique. »

Digitized by Google

Édifices religieux.

L'ancienne église métropolitaine de Notre-Dame des Doms s'élève sur le rocher qui domine la ville. — On y monte par un escalier qui comptait, avant 1848, autant de marches qu'il y a de mots dans l'*Oraison dominicale.* Depuis, on y a ajouté cinq autres marches. On l'appelle l'*escalier du Pater*. Notre-Dame des Doms est précédée d'un calvaire dans le goût italien. Bâtie, dit-on, dans les premiers siècles de l'église sur les ruines d'un temple païen, reconstruite au xe siècle, elle a été remaniée ou réparée dans les siècles suivants. Son style est de diverses époques; mais le porche, un des plus curieux qu'offre la Provence, n'est pas antique, comme on pourrait le croire, à première vue; c'est une copie ou plutôt une réminiscence de l'architecture romaine. Il se compose, à l'extérieur, d'un grand arc à plein cintre entre deux colonnes corinthiennes cannelées, soutenant un fronton triangulaire. M. Mérimée pense que, dans sa construction primitive, il était ouvert sur ses deux faces latérales. Il place cette construction sous le Bas-Empire; un autre savant archéologue, M. Artaud, à la fin du ixe ou au commencement du xe siècle.

Restaurée à diverses époques, l'église présente, à l'intérieur, l'apparence d'une basilique romaine, plus moderne, suivant M. Mérimée, que le portail. On croit que l'abside et les chapelles latérales sont du xive siècle, et la nef du xiie; mais, contre l'usage des églises romanes, elle est trop longue pour sa largeur. On y remarque une coupole sur pendentifs laissant voir des traces d'anciennes peintures, et se terminant par une lanterne octogone. Ajoutées sur les dessins de P. Mignard, les tribunes, qui courent le long des murs latéraux, en s'évasant en nids d'aronde, contrastent singulièrement, par leurs délicates ciselures, avec le reste de la basilique. Quant au clocher, détruit en partie au commencement du xve siècle, il a été réparé en 1431. D'après M. Renaux, architecte, le profil de la corniche qui en soutient la partie ancienne, serait copié exactement sur celui de la corniche de l'attique de l'arc d'Orange. C'est sur ce clocher qu'a été érigée, le 24 octobre 1859, la *statue* trop massive de Notre-Dame des Doms.

La *chapelle de la Résurrection*, surchargée de sculptures, renferme

Digitized by Google

un autel en marbre fort ancien, en forme de table, et une *Vierge* de Pradier, aux draperies un peu lourdes. Dans le chœur, on remarque l'ancien siége en marbre des papes qui sert aujourd'hui aux archevêques, et le tombeau du *brave* Crillon, mort à Avignon

Cathédrale d'Avignon.

en 1615. Une chapelle latérale, peinte à fresques par Eugène Devéria, possède le tombeau du pape Benoît XII, dont la simplicité contraste avec celui de Jean XXII, chef-d'œuvre du gothique fleuri, jadis érigé au milieu de la nef, et maintenant relégué au

Digitized by Google

fond d'une sacristie. Sur le tympan du fronton intérieur, on voyait une belle fresque de Simon Memmi (1319), représentant *Dieu, le Christ et la Vierge*, au milieu des anges : elle a complétement disparu, comme celle qui ornait un des murs latéraux du porche et qui représentait *saint Georges* à cheval, délivrant une jeune femme d'un dragon : la jeune femme était Laure, Pétrarque était le cavalier. Un fragment assez bien conservé, c'est le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste*, que l'on voit sur le mur conduisant du porche à la nef : deux anges charmants planent au-dessus du groupe; à côté, on voit un homme avec un enfant, une femme et deux jeunes filles agenouillés, les mains jointes. Cette peinture, qui reproduit les coiffures et les costumes du temps, est fort curieuse.

Parmi les nombreux tableaux que possède Notre-Dame des Doms, nous signalerons la *Présentation de Jésus-Christ au temple*, de Raymond le Vieux; la *Visitation de la Vierge*, l'*Annonciation* et *Saint Jean dans le désert*, de Nicolas Mignard; l'*Assomption de la Vierge*, de Pierre Mignard; *Saint Antoine de Padoue portant le viatique*, par Pierre Parrocel; une *Sainte Anne*, de Trévisani, etc.

Notre-Dame des Doms a acquis, en 1857, un magnifique ornement, sorti des ateliers de M. Ménage, de Paris, et exécuté sous la direction du P. Arthur Martin. Il se compose de treize chapes, une chasuble, six dalmatiques, un grémial et un épistolier; la coupe des différentes pièces et les dessins sont du style byzantin le plus pur. Sur le fond riche d'un drap d'argent souple et ondoyant, sont brodés, en or et couleur, la croix de la chasuble, les chaperons et les orfrois, avec les dessins les plus variés et les rosaces les plus gracieuses.

Saint-Agricol, située rue Saint-Agricol, et fondée en 680, par l'évêque de ce nom, fut détruite par les Sarrasins, au commencement du VIII^e^ siècle et fut rebâtie en 911; en 1321, le pape Jean XXII l'érigea en collégiale. Le maître autel, dû au ciseau de Péru, renferme *les reliques* de saint Agricol, patron de la ville. On remarque à l'intérieur une *Sainte Famille* par Trévisani; *Notre-Dame de Pitié*, par N. Mignard, d'après Carrache; une *Vierge* en bois, par Coysevox; le tombeau de P. Mignard, et un grand autel retable de la Renaissance.

Digitized by Google

Saint-Pierre, située rue Saint-Pierre, fut bâtie d'abord en 433, puis détruite par les Sarrasins, relevée en 912, et reconstruite en 1358, par le cardinal Pierre du Pré, sur de plus grandes proportions. C'est la seconde des paroisses d'Avignon : elle possède une belle façade gothique, une jolie statue de la *Vierge* entre les portes qui sont également d'un beau travail; plusieurs tableaux de Nicolas Mignard, de Pierre et de Joseph Parrocel, et une vieille chaire en pierre blanche sculptée, chef-d'œuvre d'art et de patience. On y lit l'inscription suivante en lettres gothiques :

Afin que mieux cest chaire cy
Á Dieu du ciel li soit plaisante,
Jacques Malhe li cry mercy
Et de bon cœur la lui présente.

Saint-Didier s'élève au nord de la place de ce nom. Bâtie par saint Agricol, puis ruinée par les Sarrasins, elle fut relevée en 911 et restaurée en 1355; elle était, avant cette époque, un simple prieuré. Depuis, on y fonda un chapitre et elle devint alors la troisième collégiale d'Avignon. — Saint-Didier possède la tombe du célèbre graveur Balechou, une chaire en pierre à pendentifs, du plus pur gothique, et un bas-relief en ronde bosse, représentant le *Portement de la croix*, exécuté par un artiste italien, nommé François, sous la direction du roi René. Ce bas-relief, dont les figures rappellent les tableaux des premiers maîtres allemands, servait jadis de retable d'autel dans l'église Saint-Pierre.

Saint-Martial fut consacrée en 1303 et considérablement agrandie en 1486. Il n'en reste plus que le clocher et une partie de l'abside. Sur sa façade méridionale, était jadis sculptée une fleur de lis en pierre, qui jouissait d'une certaine célébrité.

Notre-Dame la Principale (aujourd'hui chapelle des Pénitents blancs) a été fondée au xe siècle par Louis Boson, roi d'Arles et de Bourgogne, et refaite à plusieurs reprises; elle possède : les *Disciples d'Emmaüs*, *Saint Pierre recevant les clefs du ciel*, de Pierre Mignard; la *Résurrection*, l'*Ascension de Jésus-Christ* et la *Pêche miraculeuse*, de Pierre Parrocel.

Saint-Symphorien, la plus grande église d'Avignon, a été reconstruite, en 1836, sur les ruines de l'ancienne église des Carmes.

Digitized by Google

L'Oratoire, situé impasse de l'Oratoire, et annexé à la paroisse de Saint-Agricol, date du XVIIIe siècle, et se fait remarquer par sa rotonde élégante et hardie. On y voit une *Naissance de Jésus Christ*, de Nicolas Mignard.

L'Église des Dominicains, rue Saint-Dominique, est une des plus anciennes et des plus remarquables d'Avignon. C'est à tort, suivant M. Mérimée, qu'on attribue à saint Dominique la fondation de cette église, bâtie en 1330, sur une autre plus ancienne, et dans laquelle le pape Jean XXII canonisa, le 18 juillet 1323, en présence du roi Robert de Sicile, saint Thomas d'Aquin, dit le *Docteur angélique*. Outre les constructions anciennes et une portion de crypte sous le transsept droit, cette église possède un *cloître*, orné de belles sculptures et de chapiteaux historiés, mais la plupart mutilés; elle fait aujourd'hui partie de la fonderie de Vaucluse.

L'ancienne **église des Cordeliers**, dont la magnifique voûte a toujours passé pour un chef-d'œuvre de hardiesse, est située sur les bords de la Sorgues. Il n'en reste plus qu'une partie de l'abside et du clocher, à l'entrée de la rue des Teinturiers. C'est dans cette église, dans la chapelle de la Croix, chapelle que la famille de Sade avait choisie pour le lieu de sa sépulture, que Laure, l'amante de Pétrarque, fut ensevelie. Sa tombe « était disposée à droite, en entrant, et parallèlement au mur. Sur une pierre verticalement placée était une inscription en caractères gothiques presque illisibles [1]. »

Deux siècles après, en 1533, cette tombe était oubliée, lorsqu'un antiquaire de Lyon, Maurice de Sève, la découvrit : on y trouva une boîte de plomb; dans la boîte, des cendres, une médaille représentant une femme qui, de ses deux mains, se déchire le sein, et un sonnet que l'on a longtemps cru de Pétrarque; mais il est notoire aujourd'hui qu'il ne peut être de ce poëte. Cette même année, le 8 septembre, le roi François Ier, se rendant à Marseille, s'arrêta à Avignon pour visiter le tombeau de Laure. Il fit enlever la pierre. Après avoir lu le prétendu sonnet de Pétrarque : « On ne reprochera pas, dit-il, à la muse d'un roi de France, d'être restée muette en ce jour ; » et déchirant un feuillet des ta-

1. Frary, *Monuments de Vaucluse*.

Digitized by Google

blettes placées dans sa ceinture, il y écrivit ces vers qu'il joignit au sonnet dans la boîte de plomb :

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée,
Plume, labevr, la langue et le savoir,
Feurent vainscus par l'amant de l'aimée.

O gentille âme ! estant tant estimée,
Qui te pourra loüer qu'en se taisant?
Car la parole est tousjours resprimée
Quand le sujet svrmonte le disant.

Un sacristain, chargé de la garde de ce précieux dépôt, le vendit à prix d'or à un Anglais, en 1730. Cependant, en 1793, il y avait encore dans le tombeau de Laure huit dents et des cheveux que l'on se proposait de déposer à la Bibliothèque nationale, mais ils ont été perdus. Au milieu de quelques cyprès, un humble cippe, élevé, en 1823, par un autre Anglais, marquait la place où reposèrent les restes de Laure : il a été transporté dans le jardin du musée Calvet. Sur une plaque de marbre on lit cette inscription :

QUO CLARIUS NOTESCAT LOCUS
TAM INDIGENIS QUAM PEREGRINIS
UBI REQUIESCIT
LAURA ILLA PETRARCÆ AMOR,
HUNC CIPPUM POSUIT
CAROLUS KELSALL. ANGLICUS,
PER AVENIONEM ITER FACIENS,
ANNO SAL. MDCCCXXIII.
NIL AMPLIUS ADDERE OPTIME MONENT
NOTA HÆC REGII POETÆ CARMINA.

Afin que les indigènes et les voyageurs connaissent plus clairement le lieu où repose cette Laure, amour de Pétrarque, ce cippe a été érigé par Charles Kelsall, Anglais, passant par Avignon, l'an du salut 1823. Ces vers si connus du royal poëte avertissent assez de ne rien dire de plus.

Au-dessous de cette inscription, on lit le dernier quatrain des vers de François Ier.

Chapelle de la Miséricorde (Pénitents noirs). On y descend du

Digitized by Google

rocher des Doms, par un escalier de 128 marches. Cette chapelle possède quelques tableaux de Mignard, du Dominiquin, et un beau Christ en ivoire de Jean Guillermin. On conte que le célèbre Canova, passant par Avignon, resta plusieurs heures en extase devant ce magnifique ouvrage, qui valut, dit-on, sa grâce à un condamné à mort.

Chapelle du séminaire Saint-Charles. On y remarque une *Circoncision* de Vien et une *Assomption* de Nicolas Mignard.

La *Chapelle du Lycée* possède une *Visitation* de Nicolas Mignard.

Édifices civils.

Palais des Papes. A côté de la cathédrale, s'élève sur l'emplacement de l'ancien palais épiscopal, le palais des Papes, véritable château fort, commandant la ville et les remparts. C'est l'une des plus vastes, des plus complètes et des plus prodigieuses constructions du moyen âge. On l'a comparé, sous le rapport de la grandeur et de la conservation, au château de l'empereur Frédéric II (*castel del Monte*) dans la Pouille. D'après ce palais, on peut se faire une idée, non-seulement de l'habitation des papes, mais encore de la plupart des habitations royales et seigneuriales des temps féodaux. Benoît XII, le troisième pontife avignonnais, en fit bâtir, en 1336, d'après les plans de l'architecte Pierre Obreri, la partie septentrionale qu'il termina par la grande tour de *Trouillas* (où fut enfermé Colas Rienzi). Clément VI continua l'œuvre de son prédécesseur : il fit construire, en 1349, la façade actuelle et la partie inférieure du midi qui, dans la suite, servit d'arsenal. Innocent VI acheva la partie méridionale. Plus tard, en 1364, Urbain V fit tailler dans le roc la cour du palais ainsi que le puits, et fit construire la partie orientale. Aux six tours qui existaient déjà : *Trouillas*, l'*Estrapade*, *Saint-Jean*, la *Campane*, *Saint-Laurent*, et la *Gache*, il ajouta la *tour des Anges*, ainsi nommée des peintures dont il la fit décorer, et qui représentaient l'histoire des Anges. Il fit plus, il suspendit au faîte de l'édifice des jardins spacieux et magnifiques, et donna le nom de *Rome* à cette partie, à cause de sa beauté, nom qu'elle ne garda pas longtemps ; au XVI[e] siècle, on ne l'appelait plus que le *jardin des Oliviers*.

Digitized by Google

Ainsi, commencé en 1336, ce gigantesque palais ne fut achevé qu'en 1370. Bâti sur un rocher escarpé, « il élève, dit M. Mérimée, ses tours massives à une hauteur prodigieuse.... On dirait la citadelle d'un tyran asiatique, plutôt que la demeure du vicaire d'un Dieu de paix.... Rien, dans cet immense édifice ne paraît avoir été donné à l'art; partout l'agrément et même la commodité ont été sacrifiés à la sûreté. Non-seulement l'épaisseur des murs, leur élévation, les fossés qui les bordent, semblent défier les attaques de vive force, mais encore on a prévu le cas d'une surprise; l'intérieur du palais est aussi bien fortifié que l'extérieur. La grande cour est dominée de tous côtés par des tours et de hautes courtines.

« Ce château peut être considéré comme un modèle de l'architecture militaire du XIV^e^ siècle. On est frappé de la rusticité de la construction, de l'irrégularité choquante de toutes les parties, irrégularité qui n'est motivée ni par la disposition du terrain, ni par des avantages matériels. Ainsi, les tours ne sont pas carrées; les fenêtres n'observent aucun alignement, on ne rencontre pas un seul angle droit, et la communication d'un corps de logis à un autre n'a lieu qu'au moyen de circuits sans nombre.... »

Au-dessus de la porte d'entrée est un balcon crénelé, jadis flanqué de deux petites tourelles élancées dont il ne reste plus que les soubassements en nids d'aronde. Remaniée, en 1472, par Julien de La Rovère, qui fut le pape Jules II, cette porte fut entourée, en 1665, par le vice-légat Alexandre Colonna, d'un ouvrage avancé avec pont-levis. On employa à cette construction les matériaux provenant des démolitions du couronnement de la tour de Trouillas. Une partie de la tour des Anges fut également abattue pour établir une plate-forme.

Une autre tour (celle de la Justice) et une partie de l'église ont été peintes à fresque par le Giotto, suivant les uns, par le Giottino (ou plutôt par Simon Memmi), suivant les autres. « Les peintures de la tour, ajoute M. Mérimée, sont fort détériorées, mais ce qui en reste est encore admirable; quelques têtes, par leur noblesse et leur grâce exquise, approchent de bien près de la manière de Masaccio. Les figures sont longues, roides, couvertes de draperies collantes et plissées; on sent encore la sécheresse du

Digitized by Google

style des peintres grecs, mais ce défaut est bien racheté par la naïveté des poses et la vérité des expressions....

« Des fresques de l'église, il ne reste plus que deux voussures de l'abside, représentant les prophètes de la Bible et la sibylle qui prédit la venue du Christ. Ils sont tous debout, droits comme des soldats sous les armes, et disposés les uns au-dessus des autres, comme les statues dans les voussures des portails gothiques; chacun a son nom écrit au-dessus de sa tête. » Ces peintures sont mieux conservées que celles de la tour; mais elles sont plus récentes et n'ont aucune valeur au point de vue de l'art. Au reste, ce n'est pas le temps qui a le plus endommagé celles-ci. « Depuis la Restauration, le palais des Papes sert de caserne. En 1816 ou 1817, un régiment corse y était logé. Les soldats, en qualité d'Italiens, avaient le goût des belles choses et savaient les exploiter. Des Français auraient balafré les saints ou leur auraient mis des moustaches; des Corses les vendirent. Une industrie s'établit dans le corps. Elle consistait à détacher adroitement la couche mince de mortier sur laquelle la fresque est appliquée, de manière à obtenir de petits tableaux qu'on vendait aux amateurs. » Depuis, la tour a été fermée.

Au nord étaient les prisons de l'inquisition; aussi les concierges du palais ne manquent pas de faire remarquer aux visiteurs, à côté de la *Glacière* de sinistre mémoire, une salle à voûte pyramidale, destinée à étouffer les cris des victimes, et de petits enfoncements dans les murs où l'on faisait rougir les instruments de torture. Or, ce lieu terrible n'était autre chose que la cuisine du palais.

Le gouvernement a ordonné, en 1861, la restauration du palais des Papes, qui a été confiée à M. Viollet-le-Duc.

Remparts d'Avignon. Clément VI en fit bâtir, à ses frais, la partie qui s'étend du rocher des Doms à la porte du Rhône. Celle qui s'étend de la Sorguette à la porte Saint-Lazare fut élevée, en 1356, sous le pape Innocent VI; mais, deux ans après, la Durance renversa la porte Saint-Lazare et un pan des murs nouvellement construits. Urbain V les releva, en 1364, et présida, en 1368, à l'achèvement des remparts, aujourd'hui classés parmi les monuments historiques. Bâtis en belles pierres de taille, auxquelles le

Digitized by Google

temps a donné, suivant l'expression de M. de Stendhal, une teinte uniforme de feuille sèche qui en augmente encore la beauté, ils se composent de trente-neuf tours, dont une ronde sur une base conique, une polygonale, deux semi-circulaires, et les autres carrées sur base pyramidale. Distantes de 100 à 120 mètres l'une de l'autre, elles présentent, dans les intervalles, une et plus souvent deux échauguettes en saillie sur les courtines, « renfermant, dit M. Courtet, une arcature ogivale ou à plein cintre, couronnée de mâchicoulis et de créneaux rectangulaires pareils à ceux des remparts. Ces saillies étaient destinées à relier les tours principales, trop distancées, et à flanquer la courtine, en offrant une seconde galerie plus élevée. On y parvient par un petit escalier découvert, abrité par des moellons montant en gradins. Un escalier plus considérable, pratiqué dans l'intérieur des tours, conduisait sur le rempart, derrière lequel courait le chemin de ronde. Les murs ont généralement 2 mètres 12 centimètres d'épaisseur. Ils sont d'un appareil moyen, » et entièrement couverts de signes de tâcherons.

Jadis défendus par des fossés larges et profonds, aujourd'hui comblés sur presque tout leur pourtour, les remparts d'Avignon étaient percés de sept portes que protégeaient des ouvrages extérieurs ou châtelets. Il n'en reste que trois à peu près entières : l'une de ces portes donne issue sur le vieux pont Benezet aux trois quarts détruit (*V.* plus bas). Au XVI[e] siècle, les tours du côté du midi furent découronnées pour y établir de l'artillerie; mais, malgré ces mutilations et celles qu'ils subirent en 1793, ces beaux remparts, si remarquables encore par leur état de conservation, n'en font pas moins l'admiration des voyageurs et des artistes : « Ils offrent, dit M. Viollet-le-Duc, qui a été chargé de leur restauration, un spécimen très-complet d'une enceinte de ville méridionale au XIV[e] siècle. »

L'**Hôtel des Monnaies** est situé vis-à-vis de l'ancien palais des Papes : le plan de la façade qui se développe sur la place du palais a été, dit-on, tiré des cartons de Michel-Ange. Bâti en 1619, ce monument n'a jamais eu la destination qu'on lui avait assignée. C'était, sous les vice-légats, le quartier des chevau-légers, et depuis il a servi tour à tour de caserne et de mairie. Au-dessus de

Digitized by Google

la porte est un écusson soutenu par deux génies aux formes colossales; ce qui fait dire aux Avignonnais, en parlant d'un enfant vigoureux, qu'il resssemble aux anges de la Monnaie (*Semblo lis ange de la Mounedo*).

L'**Hôtel de Ville**, sur la place de l'Horloge, est un édifice moderne (1845-1851), construit d'après les plans de M. Joffroy, sur un autre édifice plus ancien, dont il ne reste plus que la tour du Beffroi, hérissée de clochetons et de crosses. Bâtie en 1354, par Audouin Auberti, neveu du pape Innocent VI, cette tour, avec son campanile du XV^e^ siècle, est digne d'une visite; mais elle se trouve perdue dans une masse de constructions, où il est difficile de la retrouver.

Au milieu de la place de l'Horloge, qui serait fort belle si un dégagement désirable laissait entrevoir le palais des Papes et le porche de la métropole, s'élève, sur un piédestal en pierre orné de deux bas-reliefs en bronze, la *statue* de Crillon, érigée par souscription nationale, le 3 mai 1858.

On lit sur le piédestal :

AU BRAVE
CRILLON
NÉ A MURS MDXLI
MORT A AVIGNON MDCXV.

Au-dessous et au pied de la statue :

FAIS TON DEVOIR.

L'**Hôtel-Dieu** a été construit d'après les dessins de Mignard. Sa façade ne manque ni d'élégance ni de majesté.

L'*ancien palais des Archevêques* date du XIV^e^ et du XV^e^ siècle.

Théâtre (place de l'Horloge). Élevé en 1846-1847 (dessins de Feuchères, ornementations de MM. Klagman et Biès), ce monument possède une assez belle façade, mais qui rappelle les églises romano-byzantines, surtout par les deux colonnes et les chapiteaux du portique. A droite et à gauche du péristyle s'élèvent les statues colossales de Corneille et de Molière, dues au ciseau de M. Brian.

Digitized by Google

Musées. — Collections.

Le **Musée Calvet,** ainsi nommé du nom de son fondateur, savant médecin d'Avignon, est situé rue Calade, dans l'ancien hôtel Villeneuve.

Avant la création de ce musée, il y avait eu d'abord à Avignon une première collection, dont il existe une *Notice* publiée en 1802 par un citoyen Meynet, conservateur et ancien chanoine de Saint-Agricol. Cette collection, subsista jusqu'en 1816. A cette époque, la plus grande partie des tableaux, rendus à leurs anciens propriétaires, se trouvèrent dispersés.

Avignon ne fut pas compris dans les quinze villes où le décret du Premier Consul organisait des musées; mais, en 1810, le docteur Calvet légua à sa ville natale toutes ses collections, augmentées depuis par des legs et des dons particuliers, ou par des acquisitions. Aujourd'hui, le Musée d'Avignon est l'un des plus intéressants de France, tant par le nombre que par la rareté des objets qu'il renferme. Il comprend 1° une *Bibliothèque*, riche de 65 000 volumes et de 1200 manuscrits, parmi lesquels on remarque le *Missel* de l'antipape Clément VII et les *Heures* de saint Pierre de Luxembourg; 2° un *Médaillier*, renfermant environ 20 000 médailles ou monnaies; 3° une collection épigraphique; 4° une galerie de sculpture et d'architecture antiques; 5° une galerie de sculpture et d'architecture du moyen âge et de la Renaissance; 6° diverses collections archéologiques, parmi lesquelles celles des lampes et des verres antiques passent pour deux des plus complètes de l'Europe; 7° une galerie de sculpture moderne; 8° une galerie de tableaux de toutes les écoles; 9° une série de portraits des personnages célèbres du Comtat; 10° une collection de dessins et d'estampes.

« Rien dans les écoles d'Italie et de Flandre, dit M. Clément de Ris, en parlant du musée de peinture[1], qui vaille la peine d'être cité. » Ce sont des œuvres ou plutôt « des copies assez grossièrement imitées, ou des originaux d'artistes inférieurs tellement défigurés par des mains maladroites, qu'il ne reste plus rien de la touche primitive. »

1. *Musées de province.*

Digitized by Google

Parmi les tableaux de l'école hollandaise, on remarque l'*Intérieur d'une chambre basse* (44), attribué à Adrien Brauwer; le *Calvaire* (101), esquisse médiocrement peinte, mais pleine d'effet. Quant au *Paysage* (124), attribué à Hobbema, « le doute, ajoute M. Clément de Ris, n'est pas possible un instant. Ni Hobbema, ni Ruysdaël, ni aucun des grands paysagistes de la Hollande n'ont passé par là.

« D'après le livret, Avignon posséderait deux toiles : *Préparatifs de bataille* (237) et *Champ de bataille* (238), d'un artiste de l'école allemande, fort peu connu en France: Georges-Philippe Rugendas. »

Ce musée doit à l'école française ses toiles les plus remarquables; une entre autres, « que le Louvre serait jaloux de posséder, et qui réunit l'intérêt historique à l'intérêt artistique. C'est un portrait grand comme nature et vu à mi-corps d'une vieille religieuse, la marquise de Forbin (157). » Il porte la signature de Lenain. Après ce chef-d'œuvre, on peut citer quatre tableaux de Raynaud Levieux: *Jésus-Christ sur la croix* (158), qui passe pour l'œuvre capitale de cet artiste, *Zacharie et saint Jean* (159), *Jacob et Laban* (160); l'*Ange Gabriel apparaissant à Zacharie* (161); un joli *paysage* (182) de Francisque Millet; deux esquisses de Sébastien Bourdon: la *Bacchanale* (39), qui rappelle les Bacchantes du Poussin au Louvre, et la *chute de Phaéthon;* — une *Jeune dame vêtue à l'espagnole* (116), de Grimou; —deux esquisses de Subleyras: *saint Ambroise* (263) et *saint Benoît* (264).

Vient enfin (dernière travée du musée) la collection Vernet, qui ne comprend pas moins de vingt et une toiles; et d'abord : le *Bouquet de fleurs* (280) et le *Double écusson armorié* (281), d'Antoine Vernet, chef de cette dynastie de peintres célèbres, dont le nom est cher aux Avignonnais; puis, *Effet du soleil levant* (282); *Effet du soleil couchant* (283); une *Marine* (289) et une *Tempête* (290) de Joseph Vernet; un *Paysage* (295) et un vase de fleurs (296) de François Vernet; *la course des Barberi* (298) et *le Cosaque à cheval*, deux faibles tableaux de Carle Vernet; et enfin deux *Mazeppa* (299-300) de M. Horace Vernet, notre contemporain.

Une des curiosités du musée est due à la libéralité de M. Horace Vernet: c'est *la Mort de Barra* (86), par David. M. Delé-

Digitized by Google

cluze, dans son livre *David et son temps*, consacre à ce tableau les lignes suivantes:

« Barra, âgé de treize ans, après avoir fait des prodiges de valeur pendant toute la campagne, avait été entouré, disait-on, au milieu d'un combat, par un parti considérable de chouans qui le sommèrent de crier *Vive le roi!* Le jeune enfant ayant répondu par le cri de *Vive la république!* mourut sous les baïonnettes des Vendéens.

« L'assemblée décréta d'une voix unanime (8 nivôse an II) que les honneurs du Panthéon seraient décernés à cet enfant, et elle chargea David de préparer le plan et les détails de cette fête. Ce projet fut, en effet, présenté le lendemain, et c'est quelque temps après que David exécuta cette charmante ébauche qui représente le jeune Barra, laissé nu sur la terre et serrant contre son cœur la cocarde tricolore.

« Cet ouvrage, que le peintre n'a jamais achevé, est, sans contredit, un des plus délicats qu'il ait faits et le plus gracieux. »

Un autre don de M. Horace Vernet est la copie faite par Géricault du *Combat de Nazareth* (110) de Gros.

Le Musée Calvet possède, en outre, une *Réception de Jacques de Molay dans l'ordre du Temple*, par Granet; un beau portrait de Marie Mancini par Largillière; un autre de Mme Grassini, par Mme Vigée Lebrun; *Deux enfants caressant un agneau*, la *Madeleine* et portraits de Mme de Montespan et de son fils par Pierre Mignard; un charmant portrait de la comtesse de Grignan; un *Paysage* (78) de Corot; une *Vue des marais pontins* (111), de M. Gibert; trois paysages : *Coup de vent* (131), *Vue prise dans les Apennins* (132), *Vue du château des Papes* (133), de M. Paul Huet; un *Effet de soleil couchant* (163), de M. Lottier; une *Nymphe endormie sur le gazon*, de Théodore Chassériau; une vue des *Iles vierges à Bezons*, charmant paysage de Daubigny; une vue du *Port du Havre* par Gudin, etc.

Parmi les sculptures modernes, on remarque le *Faune* de M. Brian; la *Cassandre* de Pradier; la *Baigneuse* d'Esparcieux et plusieurs *Bustes* de Puget, de Péru, de Thorwaldsen, de Duret, etc.; mais on doit surtout visiter la salle des antiques; elle renferme, en effet, de belles mosaïques, dont une représente les

Digitized by Google

remparts et les portes d'une ville antique; une autre, le mythe de Narcisse, épris de sa propre beauté; un torse de l'Apollon Sauroctone, d'un beau style; un torse de femme, trouvé à Vaison, et plus de deux cents figurines en bronze de dieux, d'hommes ou d'animaux; plusieurs *statuettes* des plus beaux temps de l'art; une petite caricature de Caracallà, représenté en marchand de petits pâtés, « chef-d'œuvre, dit M. Mérimée, qui prouve qu'en France on a toujours eu le sentiment exquis du ridicule; » des armes, des ustensiles, une *enseigne romaine* en bronze fort bien ciselée; divers objets de toilette, deux autels votifs au dieu Mercure, enfin quelques bas-reliefs remarquables, soit par leur exécution, soit par leurs sujets. Un entre autres représente un repas funèbre, ainsi décrit par M. Mérimée : « Un homme couché sur un lit, appuyé sur le coude gauche, le haut du corps relevé, tient de la main droite une coupe sans anse ou plutôt un gâteau; à son chevet est une table à trois pieds, couverte de fruits et de gâteaux. Au pied du lit, une femme, dans une attitude pleine de grâce et de noblesse, est assise dans un fauteuil, tenant dans ses bras un enfant nu, qui tourne la tête vers l'homme couché. Deux autres figures d'une proportion beaucoup plus petite sont debout de chaque côté de l'espèce d'estrade, sur laquelle le fauteuil et le lit sont placés; à droite, du côté de l'homme, est un enfant revêtu d'une simple tunique; derrière la femme, une jeune fille enveloppée d'une longue draperie. »

Le *Muséum Requien* (à Saint-Martial et dans le parc de l'ancien hôtel des Invalides) possède une nombreuse bibliothèque d'histoire naturelle, une belle collection zoologique, un beau jardin botanique et un des herbiers les plus riches de France.

L'ancien Avignon. — Hôtels et maisons particulières.

Avant 1789, Avignon renfermait une métropole, sept paroisses, dont cinq collégiales, vingt-sept maisons de religieux, vingt-deux de religieuses, sept confréries de pénitents gris, noirs, blancs, bleus, violets, rouges, etc., trente-deux congrégations ou associations religieuses, quatorze chapelles ou oratoires, sept colléges ou séminaires, et dix-huit hôpitaux ou maisons de charité. Beaucoup de ces établissements ont été détruits ou convertis en maisons

Digitized by Google

particulières; mais la plupart semblent renaître de leurs ruines. Il ne reste plus trace, sur le Rocher des Doms, de ses deux vieilles forteresses de *Quiquengrogne* et de *Quiquenparle*, ni du fort *Saint-Martin*, que la foudre fit sauter en 1650; « mais dans l'intérieur de la ville, quelques tours ont survécu à la grande démolition de 1227. Plusieurs maisons se font encore remarquer par leurs tourelles en encorbellement ou leurs lanternes saillantes sur les angles, comme la maison *Aubanel;* d'autres conservent toute leur façade dans le goût du xv[e] siècle. Plusieurs coins de rues ont encore leurs Vierges avec leurs dais gothiques, garnis de clochetons finement découpés ou de chardons frisés. » On peut visiter dans la rue de la Masse l'hôtel *Crillon*, remarquable par sa belle façade dans le style florentin, et dans la rue Hercule l'ancienne maison du *roi René*, couvent d'Ursulines en 1637, et plus tard palais du cardinal de Viviers.

Commerce et industrie.

Placée dans une situation favorable, sur le bord d'un grand fleuve, à l'embranchement des routes du Languedoc et des Alpes qui viennent s'y croiser avec la ligne ferrée de Paris à la Méditerranée, Avignon a une grande importance commerciale; elle possède un établissement de condition publique des soies, un entrepôt des douanes et un magasin général de dépôt des marchandises, agréé par l'État. Sa principale industrie est la fabrication des soies et des garances. Celle des soies, qui occupait, avant 1830, jusqu'à 9000 métiers, est cependant réduite aujourd'hui, par suite de la cherté de la main-d'œuvre et de la concurrence, à 800, et ses produits annuels à environ 1 500 000 fr.; mais les *florences* d'Avignon n'en ont pas moins une renommée européenne. La fabrication des garances et de tous les produits qui en dérivent est toutefois plus considérable : elle s'élève par an à la somme de 20, 25 et jusqu'à 30 millions, et emploie de 7 à 800 ouvriers.

A Avignon, la typographie est à la hauteur de l'art moderne. Cependant, depuis les nouvelles lois sur la propriété littéraire, le commerce de la librairie, qui consistait principalement dans la contrefaçon et occupait plus de vingt imprimeries, a considérablement perdu de son importance. Aujourd'hui, la plus grande partie des

Digitized by Google

livres sortant des presses avignonnaises, consistent en réimpression de livres classiques et religieux. On trouve également, à Avignon, plusieurs fabriques d'indiennes et de mousselines; des teintureries et des tanneries, deux brasseries, des fabriques de pâtes, des ateliers de machines mécaniques, des fonderies et des corderies. Le mouvement général annuel des affaires de cette place importante est de 60 à 70 millions.

Enfin, une succursale de la Banque de France a été fondée à Avignon en 1850.

Promenades.

Les promenades d'Avignon, fort agréables, quand le *mistral* ne souffle pas, sont : les belles avenues d'arbres qui entourent ses remparts; la *promenade d'été*, près de la porte de l'Oule; la *promenade d'hiver*, sur le cours Saint-Michel; le *Jardin botanique*, près de la station du chemin de fer; les bords du Rhône et surtout la plate-forme du *Rocher des Doms* (V. page 158), transformée en jardin anglais. Au milieu de cette plate-forme s'élève la *statue* en bronze (par Brian) du *Persan Althen*, qui le premier, en 1766, introduisit dans le Comtat la culture de la garance.

EXCURSIONS. — VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON.

Au delà du Rhône, vis-à-vis d'Avignon, au pied et sur le penchant d'un coteau calcaire, se trouve **Villeneuve-lez-Avignon.** Jadis simple village groupé autour du monastère de *Saint-André*, dont il portait le nom, aujourd'hui petite ville de 3252 habitants, Villeneuve communique avec Avignon par un pont suspendu qui a remplacé l'ancien pont de bois. Philippe de Valois y fit un assez long séjour, en 1336, et Clément VI y mourut dans le palais que le cardinal Napoléon des Ursins y avait fait bâtir.

Villeneuve est pleine encore de souvenirs du moyen âge ; elle possède, entre autres, les restes d'une ancienne *Chartreuse*, vaste édifice construit sur un rocher, et que l'on reconnaît à ses murailles flanquées de tours. On y voit encore, dans l'église, le tombeau du *prince de Conti*. Celui *d'Innocent VI*, vendu nationalement avec la chartreuse, était échu à un pauvre vigneron auquel il servait d'armoire. Ce n'est qu'après quarante années d'outrages

Digitized by Google

et de mutilations que l'on s'est enfin avisé de sauver les débris de ce chef-d'œuvre de l'art gothique au XIV^e siècle. On peut le voir aujourd'hui dans l'église de l'*Hôpital*, dans le parloir duquel se trouve un magnifique tableau attribué au roi René ; « mais, dit M. Mérimée, il est impossible que jamais roi, régnât-il plus mal que René, ait pu exécuter un semblable ouvrage. Quoique très-sec, le dessin en est admirable, et toutes les têtes, même les plus petites, sont étudiées avec une étonnante perfection. » C'est un tableau d'autel de la seconde moitié du XV^e siècle. Il mesure environ 2 mètres de long sur 1 mètre 50 centimètres de hauteur, et se divise en plusieurs zones horizontales. A la plus haute, « la Vierge glorieuse, couronnée par la Trinité, est entourée d'anges, de patriarches, de saints et de pontifes, dont beaucoup doivent être des portraits. Au second étage, le Christ crucifié. De chaque côté, deux villes dans l'une desquelles on a de la peine à reconnaître Villeneuve. L'autre est naturellement Jérusalem. A gauche, un évêque célébrant l'office divin. Dans le bas, les limbes, l'enfer et le purgatoire, d'où les anges rattrapent les réprouvés. Cette composition, portant tous les caractères d'une main plus pieuse qu'habile et d'un art tout élémentaire, est dans un état de dégradation pénible à voir. Le panneau sur lequel elle est fixée se disjoint et éclate en deux endroits. Si l'hôpital de Villeneuve tient à la conserver, il faut y faire faire d'indispensables réparations. Malheureusement les humbles religieuses qui desservent cette hospitalière maison accomplissent au pied de la lettre le vœu de pauvreté ; et c'est à peine si les offrandes déposées par les touristes curieux, et qui sont le plus clair de leur revenu, leur permettent de remplir leur pieux ministère. »

Dans cette même salle, « on voit un buste de femme d'une beauté angélique : elle est habillée en pénitente, d'une robe de bure, et tient des roses dans son tablier; c'est la marquise de Ganges, par Mignard [1]. »

Villeneuve possède, en outre, une *église* gothique, mais lourde et massive comme les édifices d'Avignon; les ruines d'un vieux château fort, dit de *Saint-André*, dominé par une petite chapelle

1. Clément de Ris, *les Musées de province.*

Digitized by Google

romano-byzantine, et une très-belle tour dont les pierres sont taillées en pointes de diamant.

Pont Benezet. Au moyen âge, Villeneuve se reliait à Avignon par un pont célèbre, le premier, dit-on, qui unit les deux rives du Rhône. C'est à un jeune berger d'Alvilar, surnommé *Benezet* ou le petit *Benoît*, à cause de sa petite taille, qu'est due la pensée et l'exécution de ce hardi travail. Pendant qu'il gardait son troupeau, il eut, dit la légende, une révélation. Ayant traversé le Rhône, il se présenta au peuple d'Avignon, disant qu'il avait reçu de Dieu l'ordre de construire un pont sur ce fleuve. On ne lui répondit que par des railleries.

« Comment voudrais-tu, toi, chétif, faire ce qui a été impossible à Jules César et à Octavien Auguste? »

Mais l'enfant, loin de se décourager, répétait qu'il était le messager de Dieu, et qu'il ferait ce que n'avaient pu faire les païens. S'étant adressé à un bourgeois qui se tenait sur sa porte :

« Donnez-moi, lui dit-il, quelque chose pour l'amour du pont.

— Le feras-tu de pierre, ton pont? lui répliqua celui-ci.

— Oui.

— Je te donne donc la pierre qui est devant ma maison. »

Or, ajoute la légende, cette pierre n'avait pas moins de treize pieds de long sur sept de large. L'enfant, mettant sa confiance en Dieu, fléchit les genoux en terre, fit le signe de la croix sur la pierre, et pria Dieu, en disant : *Domine, adjuva me;* puis, se levant, il mit la main à la pierre, et du mouvement qu'il lui donna, la poussa jusque sur le rivage du Rhône. Ainsi fut posée, toujours d'après la légende, la première pierre du pont d'Avignon. Historiquement, commencée en 1177, sa construction ne fut achevée qu'en 1188; mais déjà Benezet était mort. Son corps avait été enseveli dans une chapelle construite sur la troisième arche du pont, et qui subsiste encore. Au XVII^e siècle, lorsqu'une partie du pont s'écroula, il en fut retiré et transféré dans l'église des Célestins. Aujourd'hui encore Avignon et l'église honorent Benezet comme un saint, et célèbrent sa fête, le 14 avril de chaque année. D'autres ne voient dans Benezet que le chef d'une corporation de *Frères pontifes* (faiseurs de ponts), dont les souverains des deux rives favorisèrent l'entreprise, en lui octroyant les péages qui leur

Digitized by Google

appartenaient sur le Rhône. Quoi qu'il en soit, ce pont, long de 271 mètres, se composait de dix-neuf arches, dont la première touchait aux murs d'Avignon, et la dernière à ceux de Villeneuve; mais il était si étroit qu'il ne servit que pour les gens de pied. De ses dix-neuf arches, remarquables, dit-on, par la légèreté et la hardiesse de leur construction, quatre seulement, celles du côté d'Avignon, ont résisté au grand désastre de 1669, grâce à de

Le pont Benezet, à Avignon.

nombreuses réparations; mais les soubassements seuls datent de l'époque primitive.

RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-RUF ET DE SAINT-VÉRAN.

A 1 kil. sud au delà de la porte Saint-Michel, sur le chemin de la Durance, sont les *ruines* de l'ancienne *abbaye de Saint-Ruf*, dont un des abbés fut élevé à la papauté, en 1154, sous le nom d'Adrien IV. C'est dans son église romane, dont le clocher et l'abside subsistent encore, que furent tenus les conciles provinciaux de 1326 et 1337. A l'est est le village de *Montfavet*, avec sa

Digitized by Google

belle église gothique, reste d'un ancien monastère, et ses nombreuses villas. Non loin de là, s'élève une tour élancée, on l'appelle la *Tour d'Espagne* : c'est tout ce qui reste du beau couvent des dames de *Sainte-Praxède*, de l'ordre de saint Dominique, fondé en 1348.

A l'est et à 1 kil. d'Avignon, à l'embranchement des routes impériales de Paris à Antibes et de Montpellier à Digne, sont les *ruines du prieuré* de *Saint-Véran*, ancienne abbaye de Bénédictines, fondée en 1140. Aujourd'hui Saint-Véran est une ferme; l'église, métamorphosée en grenier à foin, conserve encore des traces de peintures.

VAUCLUSE.

Avant de quitter Avignon, on doit une visite à la **fontaine de Vaucluse,** immortalisée par Pétrarque. D'Avignon à Vaucluse on compte 28 kil. Trajet (aller et retour), environ 10 heures. Prix des voitures : cabriolet, 10 fr.; calèche attelée de deux chevaux et pouvant contenir quatre personnes, 20 fr.

On sort d'Avignon par la porte *Saint-Lazare*, à l'est de la ville. On traverse une vaste plaine, jadis inculte et couverte de cailloux, aujourd'hui très-fertile, surtout depuis la construction du canal Crillon qui l'arrose dans toute sa longueur. On laisse, à gauche, plusieurs jolies villas, à droite la *Tour d'Espagne* et le village de Montfavet (*V.* plus haut), et, franchissant la Robine de Morières, on arrive, par une belle avenue, ombragée de saules, de peupliers et de grenadiers, au village de *Morières*, situé à 6 kil. d'Avignon, au pied d'un coteau couvert de vignobles.

Au delà de ce village, on gravit une côte et l'on passe (12 kil.) au village de *Châteauneuf-de-Gadagne*, laissant à gauche, dans une contrée riante et fertile, celui de *Jonquerettes*. Après avoir franchi le petit canal de Gadagne, on côtoie, à gauche, la Sorgues, et bientôt on atteint

17 kil. **Le Thor** (*castrum* de *Thoro*), jolie petite ville de 4065 habitants, située sur la Sorgues.

Son *église* paroissiale de Sainte-Marie au Lac doit son nom à une statue de la Vierge qu'un taureau, si l'on en croit la tradition, fit découvrir dans un étang. C'est un monument romano-byzantin

January 25th 1864

Digitized by Google

et l'un des mieux conservés du Midi. Ainsi qu'à Vaison, l'ogive et le plein cintre s'y trouvent mêlés. Au-dessus d'une porte cintrée, flanquée de deux colonnes engagées, l'une torse, l'autre cannelée, est un fronton triangulaire, reposant sur deux pilastres aux chapiteaux byzantins ornés d'oiseaux et de feuillages. Au midi s'ouvre une porte avec un porche qui rappelle celui de Notre-Dame des Doms. Rien de remarquable dans la nef, dont la voûte est ogivale. Hexagone à l'extérieur, semi-circulaire à l'intérieur, l'abside est décorée de colonnes octogones à chapiteaux romans. Par une disposition bizarre, ces colonnes sont cannelées, ou plutôt composées chacune de deux fûts de même grosseur. On les a badigeonnées, ainsi que l'abside et les parties inférieures de la nef. Sur le chœur, au centre de l'église, est une lanterne octogone arrêtée au premier ordre de colonnes et que l'on a achevée en 1834. Comme presque tous ceux de la Provence, le toit de l'église est obtus.

A 2 kil. nord-ouest du Thor, sont les ruines de l'ancien château de *Thouzon*, et une jolie chapelle qui en dépendait.

Au delà du Thor, on s'éloigne de la Sorgues pour la rejoindre à

22 kil. **L'Isle** (*Hôtel* de Pétrarque et Laure), ville de 6500 habitants, agréablement située au milieu de belles prairies arrosées par la Sorgues, où l'on pêche des truites, des écrevisses et des anguilles très-renommées.

Ville agricole et industrielle, l'Isle possède de nombreuses filatures et ouvraisons de soie et des fabriques de laine.

Comme Venise, l'Isle sortit du sein des eaux. Son territoire, aujourd'hui si fertile, n'était anciennement qu'un vaste marécage. D'abord des pêcheurs s'y établirent et formèrent un bourg qui prit le nom de Saint-Laurent, un des patrons du pays. Avec le temps il s'agrandit; on creusa des canaux, le marais fut desséché et le bourg prit le nom d'*Insulæ*, les *Isles*. C'est aujourd'hui ce qu'on appelle la *Vieille Ville;* la nouvelle s'étend du côté du levant. Ville indépendante au XIIe siècle, elle eut son régime consulaire et suivit la fortune d'Avignon. Ses habitants prêtèrent hommage au pape, tout en conservant leurs franchises et leurs priviléges. Après avoir traversé sans troubles les guerres religieuses du XVIe siècle, l'Isle prit part, en 1793, au mouvement fédéraliste, organisé par les Girondins contre la Convention : le 23 juil-

Digitized by Google

let, un détachement envoyé par le général Carteaux s'empara de la ville, qui eut à subir une réaction sanglante.

Depuis ce temps, l'Isle s'est relevée de ses désastres. Dégagée de ses vieux remparts. elle est plus aérée, et par conséquent, moins sujette aux fièvres endémiques qui décimaient sa population. Sa place du *Marché*, dominée par la *Tour d'argent*, reste d'anciennes fortifications, s'est agrandie; un nouveau cours s'est ouvert, le cours *Salviati*, plusieurs ponts ont été construits, et l'on vient d'y bâtir un hôtel de ville, des quais, un abattoir, etc.

Avant la Révolution, il y avait à l'Isle un grand nombre de prieurés et de couvents : il n'en reste plus que la chapelle de *Saint-Pancrace*, où la population se rend processionnellement, le 12 mai de chaque année.

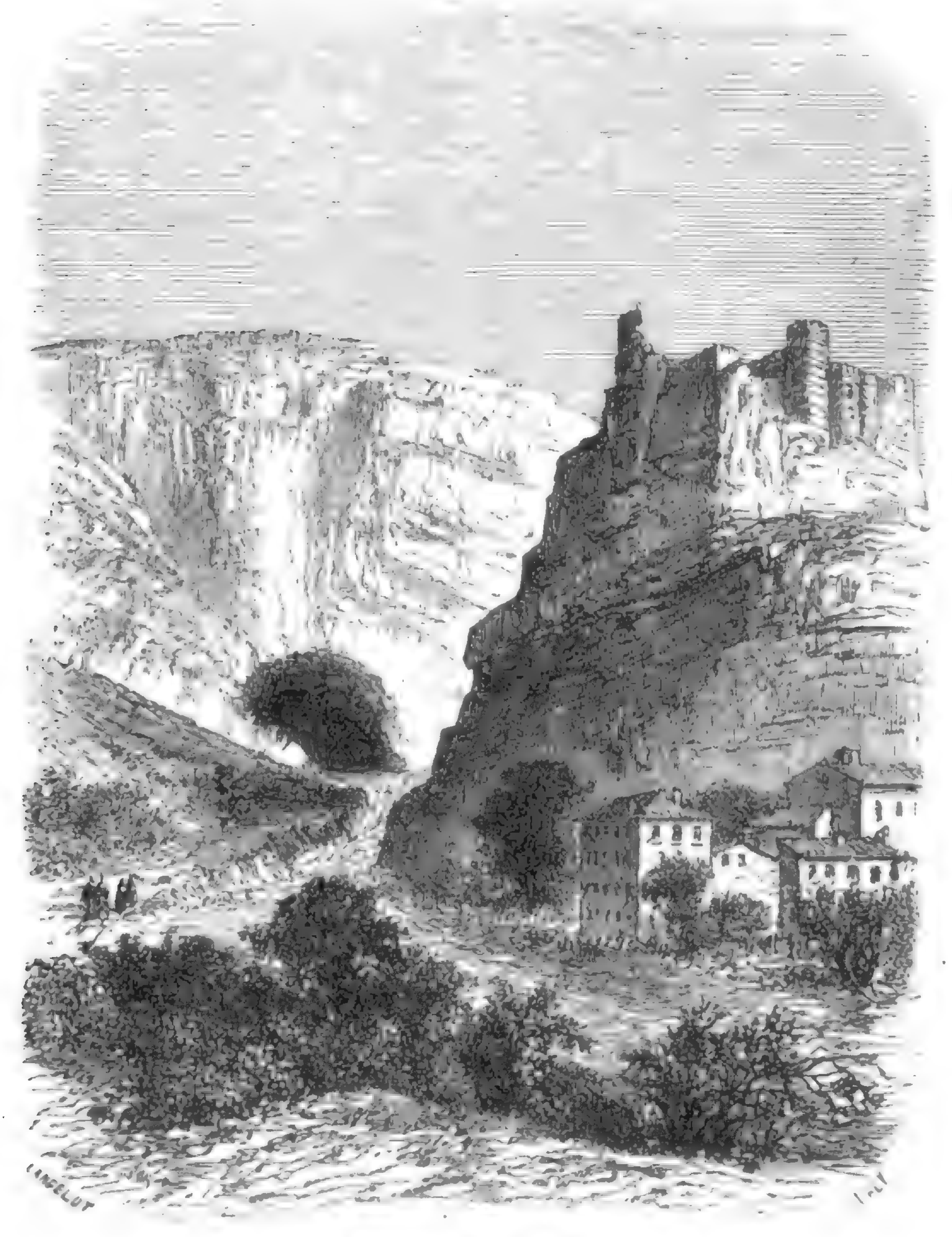
On peut visiter l'*église* paroissiale, refaite en partie sous Louis XIV. Au-dessus de la porte d'entrée rayonne une gloire, dont les nombreuses figures sont attribuées au sculpteur florentin Angiolo. Cette église possède, en outre, plusieurs tableaux de Nicolas Mignard, parmi lesquels on remarque une *Présentation*, à côté de la chaire, et les *quatre Docteurs*, dans la chapelle de Jésus. On doit, dit-on, à Puget les *deux apôtres* qui ornent l'entrée de cette chapelle, et au Pérugin, le médaillon de la *Circoncision*. D'autres médaillons peints sur les piliers des chapelles représentent des sibylles, sous les traits, dit-on, des diverses maîtresses de Louis XIV. Du clocher la vue plane, à l'est, sur de grandes collines, où se dresse fièrement le *château de Saumane*, qui vit naître le trop célèbre marquis de Sade; au sud, sur le Lubéron et ses vergers de mûriers; au nord, sur le mont Ventoux.

On sort de l'Isle par une magnifique avenue de platanes, puis on traverse la Sorgues sur un beau pont de pierre. Avant d'entrer à Vaucluse, on passe sous l'une des 15 arches d'un aqueduc très-élevé qui porte à Carpentras les eaux de la Durance.

28 kil. **Vaucluse** (*hôtel* de Pétrarque et Laure) *vallis clausa*, village de 562 habitants, qui se livrent principalement à l'industrie de la soie et de la papeterie, est bâti dans un site pittoresque, au pied de coteaux plantés d'oliviers. A l'entrée du village, s'élève une colonne érigée en 1809, par l'Athénée de Vaucluse, en l'honneur de Pétrarque.

Digitized by Google

Vaucluse possède une petite *église* romane de la fin du xe siècle. Cette église faisait partie d'un monastère qui disparut dans le xve siècle. Deux belles colonnes antiques cannelées, restes, dit-on, d'une cella élevée par les Romains au génie de la *noble*



Fontaine de Vaucluse.

fontaine, comme l'appelait Pline, supportent l'arc de l'abside. Au transsept de droite est adossée une chapelle basse où saint Véran, patron du lieu, fut enseveli, vers la fin du vie siècle. Son tombeau s'y voit encore : il porte sur des bases antiques.

Digitized by Google

D'après un passage de Pétrarque, c'est à ce même saint qu'on doit la *chapelle de Saint-Victor*, qui s'élevait au sommet de la montagne, et dont il ne reste plus trace, et l'espèce de tunnel que l'on voit de l'autre côté du pont, à l'entrée du village; mais le percement du rocher, que Pétrarque attribue à saint Véran, est également attribué par les uns aux Romains, comme tous les ouvrages un peu considérables de la contrée, et, par d'autres, à un comte de Provence.

Vaucluse est célèbre dans le monde entier par sa **fontaine**, qui jaillit au pied d'un rocher à pic, dans un vallon sauvage, et forme la Sorgues, aux eaux fraîches et limpides (*chiare, fresche, e dolci acque*, comme dit Pétrarque), aux anguilles et aux truites renommées. Un petit sentier conduit, en huit ou dix minutes à la source mystérieuse, qui sort d'une montagne calcaire, ou plutôt d'une gigantesque masse rocheuse, de 350 mètres de hauteur, taillée à pic au-dessus du gouffre qu'elle surplombe, et disposée à droite et à gauche comme les immenses gradins d'un amphithéâtre. On peut descendre dans le gouffre jusqu'au niveau de l'eau. Après les pluies, elle jaillit bouillonnante et tumultueuse, donnant, en moyenne, vingt mètres cubes par seconde, soit 1 728 000 mètres cubes par jour. Sur tous les points elle porte bateau. Sa température moyenne est de 10 degrés Réaumur; elle n'éprouve qu'une très-petite variation vers les équinoxes. En tout autre temps, elle s'infiltre dans les rochers qui lui servent de barrière et va sortir plus bas, en mille filets insignifiants. On a voulu expliquer la désolation de ce vallon et la profondeur insondable, dit-on, de son gouffre, en prétendant que c'était le cratère d'un ancien volcan; « mais, dit M. Courtet, la nature des roches, l'absence de scories, tout enfin dément cette assertion. Vaucluse n'a jamais été qu'un *volcan d'eau*.... La chaîne de Vaucluse jusqu'à la montagne de Lure est l'immense réservoir où s'amassent et s'épurent les eaux de cette fontaine, une des plus merveilleuses de l'Europe....

« Il n'est pas surprenant qu'un pareil site, embelli par une cascade continue, rivalisant avec les chutes de l'Arno, ait toujours eu le privilége d'attirer une foule de visiteurs de tous les pays. »

Digitized by Google

Le roi Robert le visita, en 1309, avec la reine son épouse et Clémence, sa nièce, veuve de Louis le Hutin.

Pétrarque y vint en 1313, encore enfant. A la vue de cette magnifique solitude : « Si jamais je suis libre, s'écria-t-il, au séjour des cités on me verra préférer cet agreste asile. » Plus tard, en effet, en 1337, il se souvint de Vaucluse et s'y retira. C'est là qu'il composa en langue vulgaire la plus grande partie de ses poésies, entre autres, cette belle canzone : *Di pensier in pensier, di monte in monte*, qui peint si bien l'état de son âme. Toutefois, M. Courtet se demande si le désir de se soustraire aux yeux de Laure fut le seul motif de sa retraite. « Cette même année, il lui naquit un fils à Avignon, d'une de ses intrigues. Il eut également une fille, mais d'une autre mère. Cependant, dit l'abbé Arnavon, Pétrarque n'aima que Laure. — C'est possible, sauf les distractions. »

Pétrarque habitait, à Vaucluse, une petite villa située au pied du roc sur lequel se dressent les ruines d'un vieux château, qu'on appelle à tort le *château de Pétrarque*, et qui appartenait à l'évêque de Cavaillon, Philippe de Cabassole, son ami. C'est au delà du tunnel, sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les usines de M. Tacussel, que s'élevait l'humble maison du poëte. « Dans un coin du jardin, croît un rejeton de laurier qui n'aura peut-être pas, ajoute M. Courtet, le sort de celui qui ombrageait le tombeau de Virgile [1]. »

Voici comment, dans une épître au cardinal Colonna, Pétrarque décrit lui-même sa petite habitation :

« Je me suis fait, dit-il, deux jardins, qui me plaisent à ravir. Je ne crois pas que dans le monde il y ait rien qui leur ressemble. Je les appelle mon Parnasse transalpin; l'un est ombragé, fait pour l'étude et consacré à Apollon; il est en pente sur la Sorgues naissante, et se termine par des rochers et des lieux inaccessibles où les oiseaux seuls peuvent aller. L'autre est plus près de la maison, moins sauvage, agréable à Bacchus, et, dans une position capricieuse, il se prolonge, par le moyen d'un petit pont, au delà d'une eau très-rapide, jusqu'à une grotte où les rayons du

1. *Dictionnaire géographique du département de Vaucluse.*

Digitized by Google

soleil ne pénètrent jamais. Je m'imagine que cette grotte ressemble à la petite *cella* où Cicéron allait quelquefois déclamer ; ce qui est certain, c'est qu'elle m'invite à l'étude. Je m'y tiens au milieu du jour. Je vais, le matin, sur les coteaux ; le soir, dans les prés ou dans le petit jardin, près de la fontaine, que l'art, triomphant de la nature, a perché sous la cime d'un grand roc au-dessous des eaux. On y est un peu à l'étroit; mais l'esprit s'y trouve fort au large, et peut s'y élever jusqu'aux nues. Je passerais volontiers ma vie ici, si je n'étais trop près d'Avignon et trop loin de l'Italie. Car, pourquoi dissimuler ces deux faiblesses de mon âme? J'aime l'Italie et je crains Avignon.... J'ai trouvé tant de charmes dans cette solitude et un repos si agréable, que je crois n'avoir vécu que le temps que j'y ai passé. »

Pétrarque ne quitta Vaucluse que pour aller recevoir la couronne poétique à Rome ; mais il ne tarda pas à y revenir. Après la mort de Laure, il y resta plusieurs années. Il en repartit le 26 avril 1353, mais cette fois sans retour. Il mourut dans sa solitude d'Arqua, le 18 juillet 1374.

D'AVIGNON A TARASCON.

Au sortir d'Avignon, le chemin de fer décrit une courbe vers le sud et s'éloigne du Rhône ; puis il traverse une belle et fertile plaine, plantée de mûriers, mais coupée çà et là de terrassements pour la mettre à l'abri des ravages du fleuve. Ces terrassements compris entre Avignon et le viaduc de la Durance, s'élèvent à plus de 300 000 mètres cubes ; la voie elle-même a dû être établie au-dessus des plus hautes eaux du Rhône. A droite, le regard se porte longtemps sur une tour carrée qui s'élève au loin sur un rocher : c'est la tour de Barbentane.

Après avoir rejoint l'embranchement de la gare des marchandises, on passe sur le viaduc de Champfleury long de 82 mètres, et composé de 8 arches de 4 mètres et de 20 ouvertures d'un mètre.

A 4 kil. on franchit, sur un pont-viaduc, la Durance, qui se divise en plusieurs branches. Ce viaduc a 23 arches, dont 21 mesurant chacune 20 mètres d'ouverture, et deux, 5 mètres seulement : elles s'appuient sur des piles de 3 mètres 50 centimètres. Sa lon-

Digitized by Google

gueur entre les culées est de 499 mètres, et sa longueur totale de 534 mètres 75 centimètres. Les rails se trouvent à 9 mètres 36 centimètres au-dessus de l'étiage, et à 4 mètres 46 centimètres au-dessous de la crue du 2 novembre 1843. Du bas des fondations au niveau des rails, la hauteur est de près de 11 mètres. C'est un des plus beaux et des plus importants ouvrages de la ligne; mais sa construction a été aussi difficile que coûteuse. Il fallait, en effet, dompter la Durance, qui, joignant à la rapidité d'un torrent la largeur d'un fleuve, changeait souvent de lit et ravageait, dans ses jours de crue, les pays qu'elle traversait. D'où ce proverbe local :

Parlement, mistral et Durance
Sont les trois fléaux de Provence.

Aujourd'hui, les divers bras de la rivière ont été comblés et réunis en un seul, et grâce aux travaux de défense élevés sur les deux bords du canal qui la reçoit, la Durance roule ses eaux disciplinées, en passant sous les six premières arches du viaduc, et va se jeter dans le Rhône, à 8 kilomètres au-dessous d'Avignon, après un cours d'environ 300 kilomètres.

Du pont de la Durance on découvre un assez beau paysage : à gauche, au-dessus des bancs de sable et des flots de la rivière, les piles blanches du pont suspendu sur lequel passe la route de terre se détachent sur un épais rideau de verdure que domine, dans le lointain, la chaîne du Lubéron. A droite, se dresse le rocher sauvage de la *Montagnette*, couronné par la tour pittoresque du Barbentane.

Au delà de la Durance, on sort du Comtat pour entrer en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône.

38e STATION. — BARBENTANE.

6 kil. d'Avignon. — 236 kil. de Lyon. — 743 kil. de Paris.
115 kil. de Marseille.

Barbentane (*Castrum et villa Barbentanæ*), petite ville agricole de 2975 habitants, s'élève en amphithéâtre sur une des collines, dernières ramifications du groupe de la Montagnette ou Petites Montagnes, qui se termine au nord-ouest par un escarpement rocailleux appelé la Roque d'Acier, que viennent battre les eaux du

Digitized by Google

Rhône. — Ces montagnes sont calcaires, mais elles ont un fort revêtement de grès coquillier que l'on exploite à l'est du village.

A 2 kilomètres nord de Barbentane, au confluent du Rhône et de la Durance, se trouvait la station romaine de *Bellinto*. Au temps des invasions, les habitants se réfugièrent dans une île de la Durance appelée *l'île Barban* (insula Barbentina), qui tient aujourd'hui à la terre ferme, sur la rive gauche de cette rivière. Plus tard, cette île ayant été submergée par la Durance, ils s'établirent sur la hauteur, où déjà s'élevait un château; le nouveau village prit le nom de *Barbentane*.

Barbentane a conservé ses vieux remparts en partie creusés dans le roc, et deux de ses anciennes portes au nord et au midi. Ses rues sont assez régulières, mais étroites et mal pavées. Il est dominé par une belle tour carrée que l'on voit de fort loin. Cette tour, reste de l'ancien château, a été bâtie en 1365, comme le témoigne l'inscription latine qu'on lit sur la face septentrionale; elle repose sur un rocher taillé à pic et présentant de toutes parts un front inaccessible, excepté au nord-ouest, où le sol forme plusieurs terrasses, plantées d'oliviers, qui descendent jusqu'au bourg.

Barbentane possède un joli faubourg, dit de la *Bourgade*, formé d'une grande rue, bordée d'un côté par de belles maisons, et de l'autre, par une terrasse qui aboutit, à l'est, à une promenade. Vers le centre du bourg est une petite place, où s'élèvent l'*Église*, l'*Hôtel de ville* et la *Halle*.

A gauche et vis-à-vis de Barbentane est situé *Rognonas*, village assez considérable, dont le territoire, divisé jadis en plusieurs îles par des bras de la Durance, devint, par suite du dessèchement de ces bras, une seule plaine fertilisée par le limon de la rivière; d'où plus tard au village qui s'y établit le nom de *Rognonas*, qui, en provençal, s'applique à tous les cantons gras et fertiles.

On remarque à Rognonas une assez jolie petite *église*. Une grande cuve circulaire, en pierre froide, taillée en tranches de melon et ornée de trois guirlandes de fleurs et de fruits d'un assez beau travail, y sert de fonts baptismaux. Cette cuve a été trouvée, il y a plus de cent ans, en creusant les fondations de l'église; elle paraît être du IVe ou du Ve siècle.

Au-dessous de Barbentane, la voie ferrée longe, à gauche, la

Digitized by Google

route de terre, à droite, des coteaux rocheux, et coupe, en divers endroits, par des tranchées à ciel ouvert, les derniers escarpements de la Montagnette, dont elle contourne la base. Les roches les plus curieuses se trouvent près de Rognonas. Au sortir de ces tranchées, on découvre, sur la gauche, à l'extrémité de la plaine, une chaîne de petites collines, au pied desquelles s'élève, dans un site pittoresque, au milieu de jardins et de vergers, *Château-Renard*, petite ville de 4744 habitants, dominée par deux tours, restes de son ancien château des comtes de Provence (*Castrum de Raynaro*).

Château-Renard se compose d'un grand nombre de rues assez régulières et pavées en cailloux de la Durance. A l'est est une jolie promenade (*le cours*), ombragée de platanes.

Depuis la Durance, la plaine a changé d'aspect : les champs de blé et les prairies sont plus rares; mais on voit se succéder des champs de garance ou de cultures variées, plantés çà et là de vignes, de mûriers et d'oliviers.

39e STATION. — GRAVESON.

6 kil. de Barbentane. — 242 kil. de Lyon. — 749 kil. de Paris. — 109 kil. de Marseille.

Graveson, village de 1602 habitants, est situé à gauche de la station, au pied du versant oriental de la Montagnette. Ce village tire son nom du gravier que la Duransole (aujourd'hui le fossé des Lones) charriait et déposait autrefois sur ses bords. Il appartint d'abord aux comtes de Provence qui le cédèrent, en 1060, à l'abbaye de Mont-Majour. Plus tard, il fit partie du domaine de la couronne. Assiégé, en 1591, par les protestants, il soutint deux assauts, mais il fut obligé de se rendre à discrétion, et les vainqueurs ne firent pas de quartier.

De la station, on découvre la flèche élancée de l'*église* de Graveson, qui est très-ancienne et assez remarquable. On croit que cette église a été fondée, dans le XIIe siècle, par les moines de Mont-Majour. A la clef de voûte de la chapelle de Saint-François-Xavier on lit le millésime de 1198. La chaire est d'un beau travail. Il y a quelques années, on a trouvé dans l'église un autel votif en pierre, qui, par sa forme, paraît être du IIIe siècle.

Digitized by Google

Aux environs, se trouvent quelques vestiges de villas romaines.

Au delà de la station de Graveson, la voie ferrée coupe l'extrémité de la Montagnette par plusieurs tranchées rocheuses, au sortir desquelles on retrouve la plaine et l'on se rapproche du Rhône, qui, divisé en plusieurs branches, forme des groupes d'îles très-pittoresques.

Avant le xe siècle, toute cette plaine qui s'étend, sur la rive gauche du Rhône, jusqu'à Tarascon, ne présentait qu'un vaste marécage coupé d'étangs et de lagunes.

On laisse, à droite, *Boulbon*, village agricole de 1240 habitants, situé au pied d'une colline qu'un grand torrent sépare de la Montagnette.

Au moyen âge, ce village avait des remparts, et une forteresse bâtie au sommet du coteau qui le domine. Il en reste encore l'enceinte : inaccessible du côté du torrent qui lui servait de fossé, elle présente, à l'ouest, du côté du village, une grande plate-forme sur laquelle était le château des comtes Raoux ou Raousset de Boulbon, château, dit-on, d'une grande magnificence. Respecté en 1793, il a été démoli en partie, sous la Restauration.

Boulbon a vu naître le comte Raousset de Boulbon, célèbre par son expédition aventureuse et par sa fin tragique dans la Sonora.

A gauche, on découvre, quand le temps est clair, sur une petite chaîne de montagnes qui court de la Durance vers les Alpines, les bourgs et les villages suspendus aux flancs de cette chaîne ou bâtis sur des mamelons adjacents; notamment les tours de Château-Renard (*V.* plus haut), et la petite ville de Saint-Remy, célèbre par ses deux monuments romains (*V.* plus bas); mais Beaucaire et Tarascon attirent déjà les regards sur la droite.

40e STATION. — TARASCON.

9 kil. de Graveson. — 251 kil. de Lyon. — 758 kil. de Paris. — 100 kil. de Marseille.

Situation. — Aspect général.

Tarascon (*Hôtel :* des Empereurs), Ταράσκων, suivant Strabon, Ταρουσκών, d'après Ptolémée, ville de 20 900 habitants, est située dans une position agréable, sur la rive gauche du Rhône. On

Digitized by Google

descend par un grand escalier, de la station, élevée au-dessus de la ville et du Rhône de toute la hauteur du beau viaduc qui traverse le fleuve pour relier le chemin de Marseille à celui de Beaucaire à Nîmes. En avant et en arrière de la station de Tarascon, remarquable par sa structure élégante et son style antique, se trouvent deux courbes qui viennent toutes deux aboutir à ce pont-viaduc; la courbe du côté d'Avignon a, jusqu'au pont, 1144 mètres, et celle du côté de Marseille, 1087 mètres; enfin, un peu

Rue des Arcades, à Tarascon.

plus loin, part un autre embranchement de 1635 mètres, qui va au port de Tarascon.

Tarascon a une physionomie calme, un peu morne même, mais qui s'anime quand vient la foire de Beaucaire. Comme elle n'est plus resserrée entre des murailles, elle s'étend dans la plaine, laissant voir de grands espaces vides. Cependant ses rues sont bien percées, plusieurs même sont alignées, régulières et assez larges. Celle qui conduit à la place de l'Hôtel-de-Ville et qu'on appelle la rue des *Arcades*, à cause de ses portiques, se fait remarquer par son aspect pittoresque.

Digitized by Google

Histoire.

Tarascon, que Ptolémée range parmi les villes des Salyes ou Salyens, était originairement située dans une île du Rhône, appelée par les anciens *Jarnica* ou *Jovarnica* (Jovis-arx-in-aqua, la citadelle de Jupiter dans l'eau), aujourd'hui le faubourg *Jarnègues*.

D'abord comptoir des Massaliotes, Tarascon, sous les Romains, fut une position militaire et un entrepôt pour la navigation du Rhône. Il y avait un castrum sur les ruines duquel fut construit plus tard un château. A la suite d'un pèlerinage qu'il fit à la chapelle de Sainte-Marthe, Clovis érigea Tarascon en chef-lieu de viguerie. Plus tard, en 1096, le pape Urbain II y séjourna, et les prélats et barons de la province y furent convoqués, en 1146, pour rendre hommage et prêter serment de fidélité à Raymond Bérenger II, comte de Provence.

« Cependant, dit M. de Villeneuve dans sa *Statistique des Bouches-du-Rhône*, Tarascon avait conservé le régime municipal dont il jouissait au temps des Romains; les comtes n'y exerçaient que la haute juridiction, et y percevaient des droits de péage et de navigation dont ils exemptèrent les moines de Saint-Victor et de Mont-Majour, » qui y possédaient plusieurs propriétés. Raymond-Bérenger IV s'étant fait céder en 1226 le consulat de la ville, « il arriva bientôt que des empiétements furent faits sur les droits des Tarasconais. Le parti populaire froissé dans ses intérêts voulut rompre le traité; on courut aux armes, mais on calma les esprits en prenant pour arbitre l'envoyé de l'empereur Frédéric II; celui-ci, accompagné de l'évêque d'Avignon et de Perceval Doria, podestat de cette ville, rendit une sentence, le 28 juin 1233, par laquelle il ne laissa au comte de Provence que les droits de souveraineté, et il remit la communauté en possession du consulat. »

Après les Cent-Jours, Tarascon prit une part sanglante à la réaction royaliste. « Des assassins, dit M. Amédée Pichot, s'y armèrent de fusils et de pistolets : un de ces hommes qui profitent volontiers des troubles civils pour venger d'un seul coup leurs injures personnelles et celles de leur parti, brûla la cervelle à sa victime en plein café ; une bande alla dans la campagne égorger un propriétaire venu de Paris, et qui avait été, disait-on, *joaillier*

Digitized by Google

de la reine, titre traduit légèrement ou à dessein par celui de *geôlier* de l'infortunée Marie-Antoinette[1]. » Depuis ce temps, jusqu'à la grande inondation du Rhône, en 1856, Tarascon n'a plus fait parler d'elle.

D'après une ancienne tradition, sainte Marthe, sœur de Marie-Madeleine, serait venue avec sa servante Marcelle dans cette ville et y aurait apporté la foi chrétienne. « Or, dit le légendaire, il y avait alors le long du Rhône un dragon furieux, de grosseur d'un taureau, ayant la teste d'un lion, le crin comme une jument, les dents comme des espées, le dos tranchant comme une faulx, la queue de couleur de vipère; qui marchoit à six pieds, de forme humaisne, estoit couvert d'une escaille comme une tortue, et tellement hideux qu'on l'appeloit ordinairement *Tarasque*, ce qui veut dire laid et difforme. » Ce monstre antédiluvien dévorait les bestiaux, les animaux sauvages et surtout les hommes. Touchée des prières du peuple, sainte Marthe se rendit dans un bois qu'on appelait *Nerloc*, c'est-à-dire Bois-Noir, repaire du monstre, et jeta sur lui de l'eau bénite. A la première goutte, le monstre se tordit dans d'effroyables convulsions; à la seconde, il tomba à terre; à la troisième, sainte Marthe le garrotta avec sa ceinture, ou, suivant d'autres, avec sa jarretière, et le livra au peuple, qui le mit à mort. Telle est, dit-on, l'origine du nom donné à la ville de Tarascon. Quoi qu'il en soit, c'est une croyance générale parmi les habitants que sainte Marthe mourut dans leur ville et que ses restes furent déposés dans une grotte qui fut convertie en chapelle. Cette *chapelle* souterraine, visitée par Clovis et Louis XI, existe encore dans l'église de Sainte-Marthe (V. plus bas).

Tarascon, en mémoire de sa délivrance par sainte Marthe, célèbre, chaque année, la *fête de la Tarasque*. Cette fête, l'une des plus populaires de la Provence, consiste en deux processions solennelles, qui ont lieu, l'une le second dimanche après la Pentecôte, et l'autre, le jour de la fête de sainte Marthe. Dans la première, la tarasque est représentée furieuse et renversant de son énorme queue tous ceux qu'une indiscrète curiosité porte à s'en approcher; elle est au contraire tranquille et menée en laisse par

1. *Le dernier roi d'Arles.*

Digitized by

une jeune fille, vêtue de blanc, le jour de la fête de sainte Marthe. Cette fête singulière fut réglée par le roi René, qui y présida en 1469.

C'est la première journée qui est la plus curieuse. Au sortir de l'église de Sainte-Marthe la procession se met en marche.

« D'abord, s'avancent, sur deux rangs, les Tarascaïres ou chevaliers de la Tarasque ; ils sont trente environ, précédés de leur chef qui porte le bâton du commandement, et suivis de leur drapeau, sur lequel est représentée la tarasque ; leur costume brille par la dentelle et la soie ; à leur écharpe en sautoir pend l'image de la tarasque, décoration dont ils sont plus glorieux qu'un grand d'Espagne de l'image de la Toison d'or ; leur cocarde est rouge et bleue : ce sont les couleurs de la tarasque.... Après les chevaliers de la Tarasque vient un corps de musique, c'est-à-dire de tambourins et de fifres, appartenant à la corporation des vignerons, que l'on voit avec leurs ustensiles de travail, des ceps de vigne, des gourdes, des barillets, etc. Ils sont suivis de quatre hommes, dont deux portent un baril connu sous le nom de *Bouto-embriagou* (le tonneau d'ivresse) ; les deux autres ont sur l'épaule de longues barres. La coiffure des deux premiers est burlesquement composée avec le fond de leurs sacs, que les deux autres ont plié autour du buste. Après eux se déploie encore une bannière, et puis viennent les jardiniers, qui se sont munis de toute espèce de plantes potagères, de choux monstres, d'artichauts ; quelques-uns ont préféré des faisceaux de fleurs ; celui-ci porte un arrosoir, celui-là une pompe, et les trois derniers ont tressé une longue guirlande en rameaux de buis. »

Après les horticulteurs viennent les bergers, la houlette à la main ; puis les ménagers, les charretiers et leurs garçons de ferme. Un second groupe de tambours et de fifres complète le cortége.

Bientôt, le cri traditionnel de : *la gadou ! la tarascou !* annonce l'approche de la tarasque : elle arrive « sur la place de la Mairie, où la foule frémissante l'appelle par ses cris. A son aspect, les acclamations redoublent. Les mères montrent à leurs enfants cet animal extraordinaire, masse informe, abritée sous une carapace d'où sort une tête de dragon, jetant par les naseaux des gerbes de feu. Quelques Tarascaïres, cachés dans les entrailles de la tarasque, ont soin d'entretenir ce souffle infernal avec leurs fu-

Digitized by Google

sées ; d'autres poussant le monstre lui prêtent une agilité extraordinaire ; mais il faut se garder surtout de sa queue, longue poutre qui se meut en tous sens, et qui a plus d'une fois cassé bras et jambes : car ce jeu est sérieux pour ceux sur qui la tarasque se retourne tout à coup à l'improviste, et c'est alors que la tarasque a bien fait (*a ben fa*), comme on dit d'un taureau qui blesse un toréador.

« Pendant que la tarasque se repose de sa première sortie, les jeux s'exécutent sur la place : les hommes aux sacs et aux barres, qui sont des portefaix, courent avec leur tonnelet suspendu à la corde ; ils renversent tous ceux qui se laissent toucher par leurs barres et par la bouto-embriagou, dont l'oscillation continuelle rend cette course assez originale.

« Un épisode invite tout à coup au recueillement au milieu du tumulte. Notre-Dame des Pâtres vient en personne assister à la fête, escortée de ceux que nous avons vus défiler avec leurs houlettes. Notre-Dame se présente sur l'animal qui eut l'honneur de servir de monture à la sainte famille, lorsqu'elle se réfugia en Égypte. Notre-Dame elle-même a pris la forme d'une petite fille toute rayonnante d'une innocente beauté, d'une petite fille jolie comme on raconte que l'était Marie enfant, dans l'évangile apocryphe de la Vierge. Deux gracieuses figures du même âge, que la coquetterie maternelle a couvertes de bijoux, sont assises avec elle sur le trône en baldaquin qu'on a artistement ficelé sur l'ânesse. »

Après la Vierge vient l'enfant Jésus, le diadème sur le front et la croix en main, porté sur les épaules d'un robuste personnage qui représente saint Christophe, patron des portefaix : « l'enfant se sert de la croix pour bénir les fidèles, mais saint Christophe se conduit en vrai saint d'antichambre : il s'est armé d'un balai terminé par une touffe d'orties, et, sous prétexte de nettoyer la voie publique pour son divin fardeau, il s'adresse aux jambes des curieux. Les cris de mauvaise humeur des patients, comme les joyeux éclats de rire, se perdent dans la musique des tambourins et des fifres qui précèdent l'enfant au céleste sourire et le géant goguenard. »

A l'enfant Jésus succède un char triomphal attelé de mules : c'est le char des jardiniers. Tout à coup, les mules partent au

Digitized by Google

galop. « Malheur à ceux qui se trouvent sur leur passage ! Ce n'est pas seulement qu'ils risquent d'être écrasés ; mais les jardiniers, qui ont avec eux leurs arrosoirs et leurs pompes, font tomber au loin une pluie d'orage. »

Bientôt, un autre char en forme de bateau, connu sous le nom de *l'Esturgeon*, signale la présence des mariniers du Rhône dans la fête : il lance un déluge d'eau. Après l'averse de terre, la trombe marine.

Viennent enfin les ménagers qui, montés sur des mules, distribuent çà et là des petits pains, ou se livrent à des malices dignes de l'âge d'or. « A leur tête marche un timbalier, qui bat la mesure à la musique. Cette cavalcade fait sourire les spectateurs venus de Montpellier, qui disent tout bas qu'ils préfèrent à la tarasque *lou chivalé*, comme ils appellent le cheval de la danse moresque qu'on y exécutait autrefois sur la place de la Canourgue. »

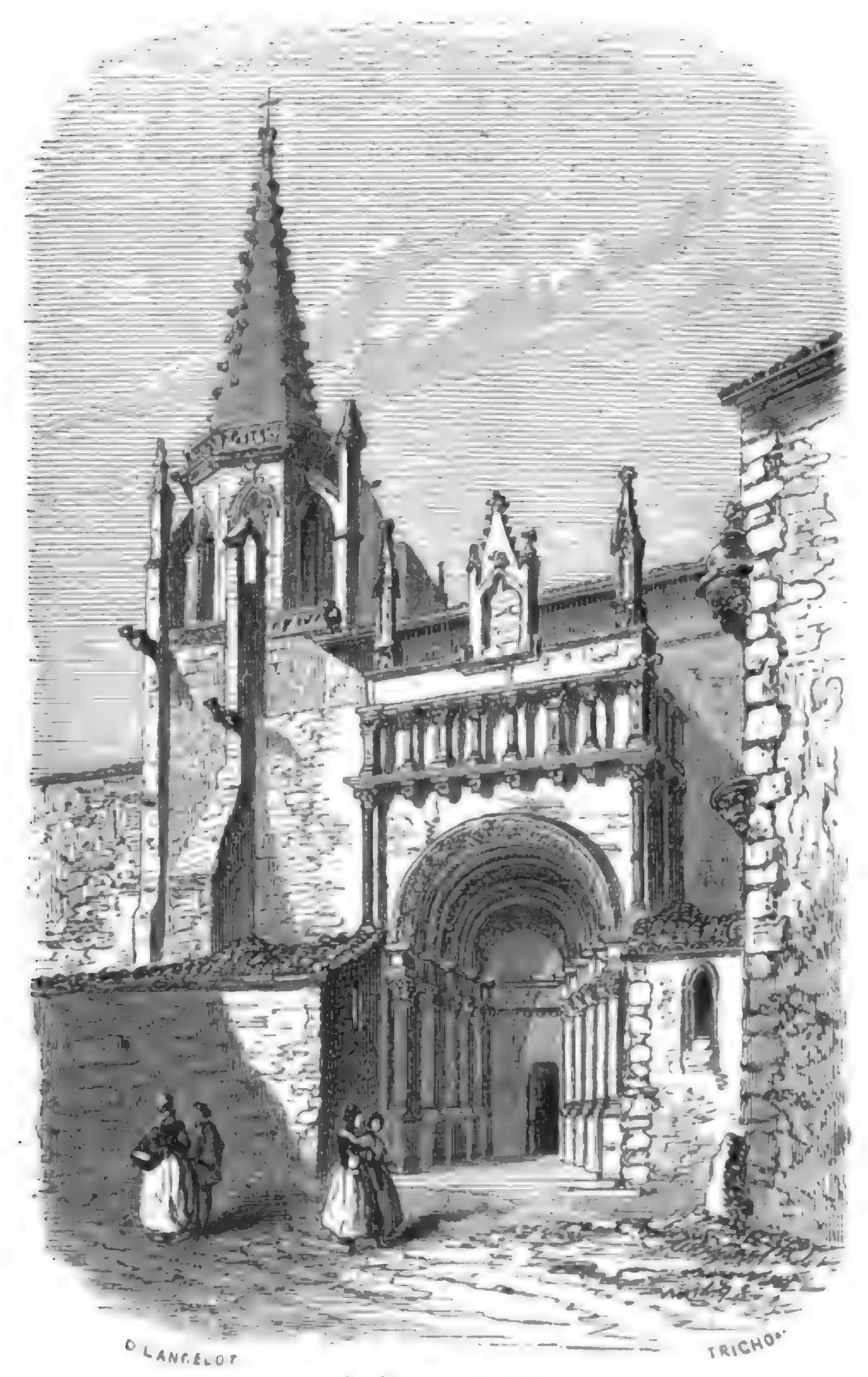
Telle est, d'après M. Amédée Pichot, cette fête populaire de la tarasque, dont « il faut bien, dit-il, se garder de médire : car, la tarasque est à la fois, pour Tarascon, ce qu'était le Palladium pour la ville de Priam, le veau d'or pour Israël idolâtre, le dieu Bel pour les Babyloniens. Attaquer la tarasque, c'est attaquer le Tarasconais dans ses affections, son honneur, sa religion même. Lorsque, sous la Restauration, le comte d'Artois (Charles X) passa à Tarascon, le royalisme local se manifesta en offrant au prince une petite tarasque en or! »

Édifices publics.

Église Sainte-Marthe. — Bâtie, dit-on, de 1187 à 1216, sur les ruines d'un temple romain, elle fut dédiée à sainte Marthe, dont le culte est très-ancien dans cette ville. « Cependant, dit M. de Villeneuve, il est possible que le nom de cette sainte ait été substitué par analogie à celui de Mars, à qui pouvait être dédié le temple qui fut converti en église. Dans les anciens auteurs on trouve, en effet, écrit *Marte* pour *Marthæ*. » Ce qui est certain, c'est qu'elle fut reconstruite vers la fin du XIIe siècle. Il ne reste plus de l'édifice primitif que le portail du midi, qui est cintré avec une archivolte fort riche, et flanquée de colonnes de marbre que cou-

Digitized by Google

ronnent d'élégants chapiteaux historiés. Cette église, remarquable aussi par son beau clocher gothique, possède des peintures de Vanloo, de Mignard et de Parrocel, et dix-sept tableaux de Vien re-



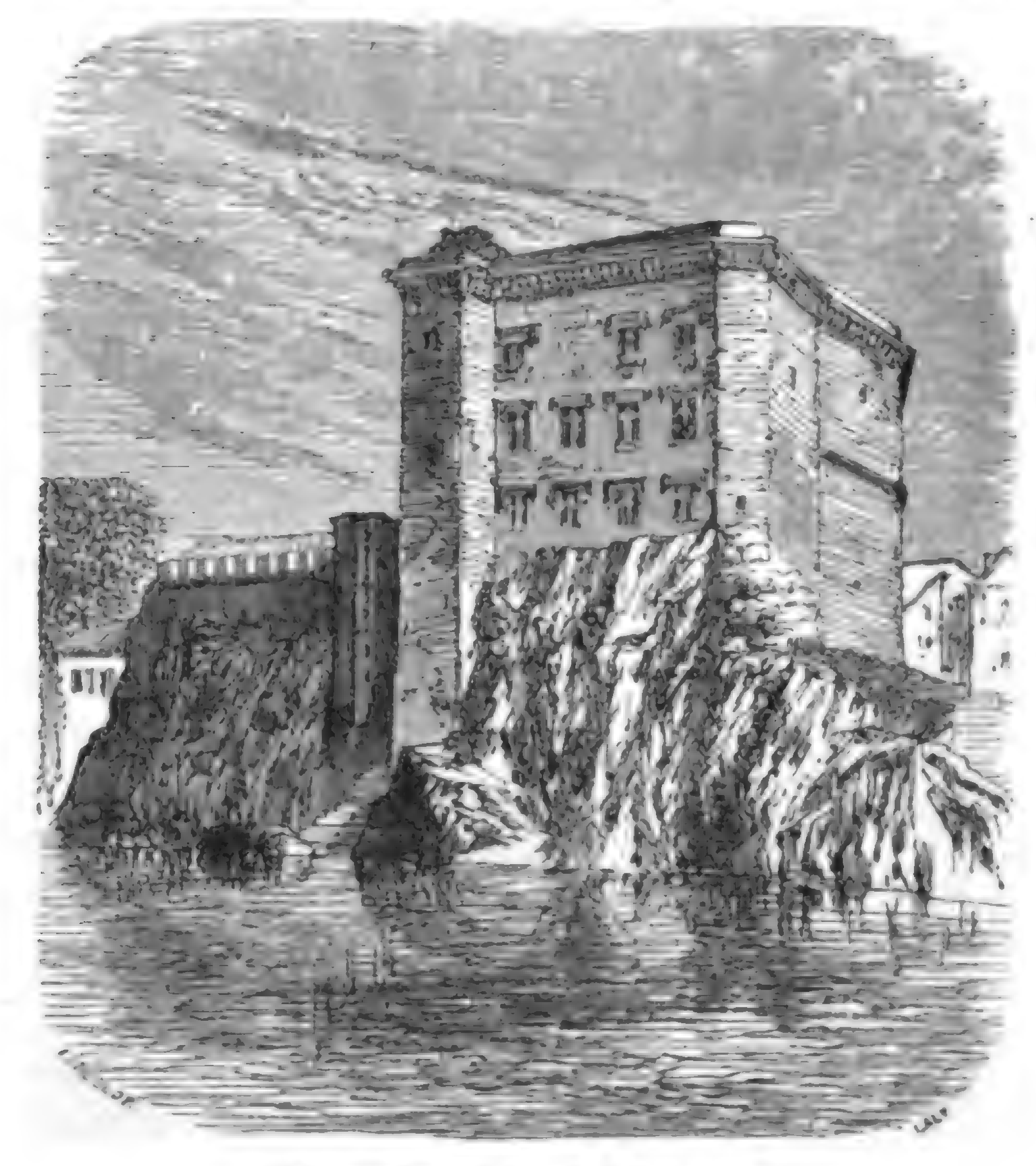
Portail de Sainte-Marthe.

présentant divers épisodes de la vie de sainte Marthe, patronne de la ville : sages compositions où l'on reconnait facilement les traces de la réaction contre l'école du XVIII^e siècle, dont Vien fut le pré-

Digitized by Google

curseur. A droite de la nef, est un bas-relief gallo-romain représentant la *Multiplication des pains* et *Jésus au milieu des apôtres*. — Le baptistère est d'une élégance et d'une richesse rares. Il est de forme hexagone : six colonnes de marbre rouge, provenant de Côme ett portant sur des bases de marbre blanc veiné d'Italie, en soutiennen le couronnement en bois de noyer: elles sont d'ordre corinthien.

On doit visiter la chapelle souterraine, incrustée de marbre noir.



Château du roi René, à Tarascon.

Au fond, est le tombeau de sainte Marthe, dont la statue repose, couchée, sculptée en marbre blanc. C'est une œuvre médiocre. A la paroi du côté droit, on voit encore quelques restes de l'ancien tombeau gothique. Il y a trois petites chapelles latérales; dans l'une se trouve un bas-relief représentant la Madeleine dans la sainte Baume; dans une autre, le tombeau de la fille de Louis II, comte de Provence.

Digitized by Google

L'*église paroissiale de Saint-Jacques* possède une *Sainte Marthe domptant la Tarasque*, par Vanloo.

Le **château** de Tarascon, commencé, en 1291, par Charles le Boiteux, et achevé par le roi René dans les premières années du XVe siècle, s'élève sur la rive gauche du Rhône, au sommet d'un petit rocher à pic. C'est le plus beau monument de la ville et l'un des plus remarquables que le XVe siècle ait légués à la Provence. Aujourd'hui les somptueuses galeries qui ont vu les cours d'amour et les joutes du *gai saber* que le bon roi aimait à présider, servent de prison et de caserne de gendarmerie. Ce château est

Porches des Halles, à Tarascon.

flanqué de tours, carrées du côté du Rhône et rondes du côté de la ville. Une enceinte plus basse, flanquée d'autres tours carrées, s'étend vers le nord. « Rien, dit M. Frossard, n'est comparable à la belle construction de ces tours, et leur état parfait de conservation est aussi remarquable que le fini qu'elles avaient reçu primitivement. Une des cours d'entrée laisse voir encore des voûtes gothiques d'un beau travail; la plupart des salles sont très-élevées et surmontées de voûtes majestueuses; une large plate-forme couronne l'édifice. » De ce château, on jouit d'un très-beau point de vue sur le bassin du Rhône et les campagnes voisines.

Digitized by Google

Tarascon possède, en outre, une *bibliothèque* de 7000 volumes, un *palais de justice*, une belle caserne de cavalerie, un *théâtre*, et deux jolies promenades, le *Cours* et la *Chaussée.*

A 2 kilomètres environ de la ville sont les belles pépinières de M. Audibert.

Au-dessus du beau pont suspendu, par lequel Tarascon communique avec Beaucaire, se trouve le viaduc qui traverse le Rhône et relie l'embranchement de Nîmes au chemin de fer de Lyon à Marseille (*V.* ci-dessous).

C'est à la station de Tarascon qu'il faut quitter le chemin de fer, si l'on veut aller visiter les monuments romains de Saint-Remy.

SAINT-REMY.

De Tarascon à Saint-Remy, on compte environ 16 kilomètres. Une fort belle route y conduit à travers des jardins et des prairies : elle s'ouvre à l'est de la ville.

On passe d'abord au hameau de *Laurade* (50 habitants), au delà duquel on franchit le canal du Vigueirat, pour le côtoyer à gauche, après avoir dépassé les villages de *Saint-Étienne du Grès* et du *Mas-Blanc.* A droite, la vue se porte sur la chaîne des Alpines; à gauche, sur la petite Crau qui s'étend au delà du canal.

Bientôt, on arrive à **Saint-Remy,** petite ville de 6040 habitants, chef-lieu de canton des Bouches-du-Rhône, située dans une vallée plantée d'oliviers, non loin des ruines de l'ancien *Glanum.* Après la destruction de cette cité gallo-romaine, en 480, les habitants se réfugièrent, les uns dans les plaines marécageuses de Molléges et de Noves, les autres à l'endroit où s'élève aujourd'hui Saint-Remy. Ils y bâtirent une église sous le vocable de saint Pierre, que saint Remy visita, dit-on, lorsqu'il accompagna Clovis au siége d'Avignon.

Ravagée par les Sarrasins, Saint-Remy acquit plus tard une certaine importance. Au moyen âge, les comtes de Provence y avaient un château et un hôtel des monnaies dans un champ encore appelé *Tor de la Mounedo*, Tour de la Monnaie. Alors la ville était ceinte d'un double rempart percé de trois portes et défendu par un fossé qui, comblé, forme aujourd'hui un beau boulevard (le Cours).

Saint-Remy possède une *église* moderne, bâtie sur une autre

Digitized by Google

plus ancienne dont on a conservé le clocher, élevé en 1330 par le pape Jean XXII, et remarquable par sa solidité et la hauteur de sa flèche. Au milieu d'une vaste place publique, s'élève une fontaine en forme de pyramide.

Saint-Remy est la patrie de Nostradamus. On y voit encore sa maison avec cette inscription : *Soli Deo.* Saint-Remy a vu naître également Expilly et Rivarol.

Au pied des Alpines, du côté de l'est, se trouve l'ancien prieuré de *Saint-Paul de Mausole*, ainsi appelé à cause du mausolée romain dont il est peu éloigné (environ 300 mèt.). Cet édifice remarquable est aujourd'hui un *asile d'aliénés.*

A 2 kilomètres nord de Saint-Remy s'élèvent, sur un plateau, les ruines de l'antique **Glanum**.

M. Bessières, dans sa *Notice* sur Glanum, fait dériver ce nom du celtique *glan* (vallée). On croit, en effet, que cette ville était située au pied des Alpines, à l'issue d'une petite vallée, à l'endroit où commence le défilé qui conduit au village des Baux. Ce défilé, seul chemin par où les Massaliotes venaient à Glanum, devint plus tard une voie romaine. Simple marché d'abord, puis colonie florissante sous les Romains, Glanum, avant sa destruction par les Barbares, avait ses temples, ses aqueducs, et s'étendait jusque sur le plateau ou s'élèvent le mausolée et l'arc de triomphe. Ces deux monuments, si souvent décrits par les archéologues et les antiquaires, sont tout ce qui reste de cette ancienne ville, dont l'existence paraît fort douteuse à plusieurs savants.

Ils sont placés à 13 mètres de distance l'un de l'autre, et paraissent assez bien conservés.

Le **Mausolée** a quatre faces : il s'élève, en forme de pyramide, sur un socle carré, formé de gros blocs de pierre. De la base au faîte, il se compose de deux étages ornés de pilastres, de frises et de corniches. Au premier étage, qui est une espèce de portique ouvert de quatre côtés par un nombre pareil d'arcades, les angles sont ornés de pilastres d'ordre corinthien. Sur l'architrave de l'arcade occidentale, on lit l'inscription suivante :

SEX L. M. IVLIEI C. F. PARENTIBVS SVEIS....

Cette inscription a été diversement interprétée.

Digitized by Google

Voici la traduction qu'en donne M. Malosse, de la Société des antiquaires :

Sextus, Lucius, Muscus, de la race des Jules, ont fait élever ce monument à la gloire de leurs parents.

Aux quatre faces du piédestal sont des bas-reliefs très-frustes, qui, d'après le même savant, rappellent les victoires de Jules-César dans les Gaules ; « mais, dit M. Mérimée, on ne peut examiner de près les armes, les figures et tous les détails, sans se convaincre qu'ils n'ont rien de commun avec les campagnes de Jules-César ; et quant au style de l'architecture, il ne peut se rapporter qu'à une époque assez avancée de l'empire. » D'après le même savant, le bas-relief du midi représente *une chasse ;* celui du levant, le *Combat des Amazones ;* celui du couchant, la *Mort de Patrocle;* celui du nord, un *Combat de cavalerie.* Au-dessus du piédestal règne une lourde guirlande soutenue par trois génies, « ou plutôt, ajoute M. Mérimée, par trois polissons joufflus, grotesquement posés, les uns de face, les autres vus par le dos, quelques-uns ayant l'air de pendus. » Au deuxième étage, dans la frise, on remarque des groupes de tritons et de chevaux marins, aux ailes de chauve-souris. Sous la coupole qui couronne le mausolée, s'élèvent deux petites statues drapées, mais décapitées. C'est encore un Anglais, dit-on, qui commit nuitamment ce vol artistique.

L'**Arc de triomphe,** dont la partie supérieure n'existe plus, se compose d'une arcade peu élevée, mais bien proportionnée, dont les voussoirs sont ornés, de chaque côté, d'une Renommée avec une palme à la main. Rien de plus gracieux que l'archivolte : c'est une espèce de guirlande de fruits, de feuilles, de pommes de pin, de rameaux de lierre et d'olivier, et de raisins entrelacés, sculptés avec un goût exquis et une rare perfection. De chaque côté de l'arc s'élèvent des colonnes cannelées sans chapiteaux. A la hauteur où commence l'archivolte, à droite et à gauche, et sur les deux faces, dans la partie massive du monument, sont sculptés des captifs et des femmes qui semblent partager leur sort ; mais, à part deux têtes, ces sculptures sont dans un mauvais état de conservation. Des restes de consoles et quelques fragments de bran-

Digitized by Google

dilles à fruits, longues et grêles, que l'on voit à peine sur les deux faces du nord et du midi, sembleraient indiquer que ces deux parties étaient également ornées.

D'après Papon, Ménard et l'abbé de Barthélemy, la construction du mausolée remonterait au temps de Drusus (l'an 745 de Rome), c'est-à-dire à la même époque que l'érection de l'arc de triomphe. Ce dernier monument aurait été élevé en l'honneur des victoires de Drusus, et l'autre en mémoire de ses compagnons, morts en combattant. M. Mérimée ne voit d'autres rapports entre ces deux monuments que leur proximité. Il assigne le IIe siècle pour date à l'arc de triomphe, d'ailleurs préférable, sous le rapport de l'art, au mausolée.

Les monuments de Saint-Remy étaient abandonnés depuis bien des siècles, lorsque, en 1724, les états de la province votèrent 3000 livres pour leur réparation et leur entretien. Aujourd'hui, ils sont classés parmi les monuments historiques. Placés sous un beau ciel, dans un site sauvage, au milieu de montagnes aux flancs décharnés, ils offrent un aspect des plus pittoresques. Du plateau qu'ils dominent, on jouit d'une vue magnifique sur le Rhône, Avignon, et les montagnes du Lubéron, au nord ; au midi, sur la chaîne agreste des Alpines.

Cette chaîne, qui, sans être trop élevée, n'en est pas moins escarpée, aride et d'un accès difficile, se compose d'un groupe central, celui des montagnes d'Aureille, profondément ravinées, et de trois chaînes principales qui partent de ce groupe pour se ramifier : la première, celle de Roquemartine, à l'est et au nord-est ; la seconde, celle d'Orgon, au nord ; la troisième, celle de Saint-Remy, à l'ouest. C'est dans cette région, jadis très-boisée, aujourd'hui très-aride, que se trouvent les ruines du vieux château de *Romanil*, célèbre en 1270 par sa cour d'amour, qui, sous le règne de Charles d'Anjou, époux de Béatrix, devint cour souveraine dans les questions de galanterie.

De Tarascon, on peut faire une intéressante excursion aux Baux (2 h. 1/2). La route de voitures cesse à Paradou, village situé à 30 minutes environ des Baux. On trouve des voitures à Tarascon ; mais la route est plus pittoresque par Arles et par Saint-Gabriel (*V.* ci-dessous).

Digitized by Google

De Tarascon à Beaucaire, Nîmes, Montpellier et Cette (*V.* ci-dessous, v^e section).

Au sortir de la station de Tarascon, on laisse, à droite, au delà du faubourg, l'embranchement de Nîmes et de Montpellier, qui traverse le Rhône, au-dessous de Beaucaire (*V.* section v).

Le chemin de fer court en ligne droite, à peu de distance du Rhône, dans une vaste plaine, entre des plantations d'arbres qui cachent presque constamment la vue du fleuve. A l'est, on aperçoit, à travers les branches, les pics dentelés des Alpines.

41e STATION. — LES SÉGONNAUX.

6 kil. de Tarascon. — 257 kil. de Lyon. — 763 kil. de Paris.
94 kil. de Marseille.

Les Ségonnaux, bourg de 3500 habitants, est situé sur la rive gauche du Rhône.

Au delà des Ségonnaux, on découvre, à gauche, à travers les arbres, le bourg de *Fontvielle* et sa vieille tour percée de meurtrières. Il est bâti sur le penchant des collines, dans lesquelles se trouvent les carrières de la belle pierre connue sous le nom de pierre de Fontvielle. Bientôt, on revoit le Rhône, au delà duquel s'étendent, à gauche, le Trébon et le Plan du Bourg, à droite ; l'île de la Camargue.

C'est entre Tarascon et Arles que fut trouvé, en 1815, le corps du maréchal Brune (*V.* plus haut). Après l'assassinat de l'illustre maréchal, à Avignon, ses meurtriers, en jetant son cadavre dans le Rhône, avaient espéré que le fleuve emporterait leur victime vers la mer, et l'ensevelirait à jamais dans ses abîmes; « mais, dit M. de Vaulabelle, de distance en distance, le Rhône rejetait le cadavre sur ses bords. Chaque fois, soit passion politique, soit lâcheté, les riverains rendaient au fleuve le sanglant dépôt. » A la fin, cependant, le corps du maréchal vint s'échouer sur le territoire d'un domaine (le *Mas des Tours*), situé à 4 kilomètres au-dessus d'Arles et appartenant à M. de Chartrouse. C'est un Arlésien, M. Amédée Pichot, et non un garde-champêtre, comme l'ont écrit presque tous les narrateurs de cet épisode, qui, en cheminant avec sa mère le long du fleuve, aperçut le premier le cadavre, arrêté à un échancrement de la rive gauche. M. Amédée

Digitized by Google

Pichot aida lui-même le garçon du Mas des Tours (*lou rafi*) à le retirer de l'eau et à le recouvrir d'un peu de sable, pendant que sa mère priait, à genoux, pour l'âme de la victime. Après cette inhumation provisoire, il revint à Arles et se rendit à l'hôtel de ville pour demander qu'elle fût complétée officiellement. On lui répondit qu'il serait plus prudent de n'en rien ébruiter, de peur de provoquer d'Avignon ou d'ailleurs quelque nouvel acte de réaction.

Cependant, averti par les gens de son domaine, M. de Chartrouse, qui se trouvait alors à Paris, ordonna, dans les derniers jours de 1815, « de mettre le corps à l'abri du fleuve, qui, dans

Pont viaduc de Beaucaire.

une crue, pouvait ressaisir sa proie. On était en hiver. Le jardinier du Mas des Tours, nommé Berlandier, et un pauvre pêcheur, profitant des épaisses ténèbres de la nuit, enlevèrent le corps à son premier asile et vinrent le cacher, à une grande profondeur, dans un fossé servant de clôture au jardin du domaine. Il y resta deux ans. Le secret de ces soins pieux, qui étaient un crime à cette époque de réaction furieuse, et que la persécution et l'exil auraient punis, fut longtemps gardé. De longues et persévérantes recherches firent pourtant connaître à la veuve le lieu où reposait la victime. Sur sa prière, M. de Chartrouse se rendit en Provence, et, dans

Digitized by Google

la nuit du 5 au 6 décembre 1817, aidé par Berlandier et par deux autres de ses gens, qui s'étaient munis de lanternes et des instruments nécessaires, il procéda à une seconde exhumation [1]. »

Au bout d'une demi-heure, on découvrit « un cadavre d'une taille au-dessus de l'ordinaire et que Berlandier déclara être bien le même qu'il avait déposé au même endroit deux ans auparavant; les pieds étaient tournés au nord, la tête et les bras étaient en squelette, mais le reste du corps était encore à peu près entier [2]. » Après avoir fait recombler et recouvrir de broussailles le fossé pour en dérober la place, et fait consumer, par la chaux, les chairs qui restaient encore au cadavre, M. de Chartrouse fit emballer ces restes dans une caisse de savon, afin, comme il le dit lui-même, de donner le change sur son contenu. Cette caisse fut placée derrière sa chaise de poste, et en arrivant à Paris, le 24, M. de Chartrouse la remit à deux personnes que la maréchale lui envoya pour la recevoir. Plus tard, M. de Chartrouse, racontant le repas funèbre auquel il fut convié par la maréchale qui le présenta à sa famille, n'oubliait pas l'impression que lui avaient faite, à son entrée, deux laquais en noir qui semblaient l'attendre pour l'escorter jusqu'au salon armés de flambeaux. A l'intérieur l'hôtel était tendu de noir, et jusqu'au jour où la noble femme, qui avait juré de venger la mort de son époux, obtint, devant la justice, la condamnation des meurtriers, elle ne cessa pas, dit-on, de déployer cet appareil de deuil, « rappelant l'attitude de la veuve de Germanicus demandant vengeance contre Pison [3]. »

Au-dessous de Fontvielle, à l'est, se dresse un rocher isolé, couronné par des ruines imposantes : ce sont les restes de la célèbre abbaye de Mont-Majour. A côté, s'élève la montagne de Cordes, ainsi appelée, dit-on, parce que les Sarrasins s'en emparèrent et y arborèrent l'étendard de *Cordoue* (*V.* plus bas).

Déjà, l'on découvre, en face, le cintre de l'amphithéâtre, les murailles et les édifices d'Arles. Sur la rive droite du Rhône, jointe à la ville par un pont de bateaux, s'étend le faubourg de *Trinquetaille.*

1. Vaulabelle, *Histoire de la chute de l'Empire et des deux Restaurations.*
2. *Déclaration de* M. de Chartrouse *au sujet de l'inhumation du cadavre du maréchal Brune.*
3. Amédée Pichot, *les Arlésiennes.*

Digitized by Google

42e STATION. — ARLES.

8 kil. des Ségonnaux. — 265 kil. de Lyon. — 768 kil. de Paris.
86 kil. de Marseille.

Situation. — Aspect général.

Arles (*Hôtels* : du Forum et du Nord, sur la place des Hommes ; on peut visiter dans l'hôtel du Nord des souterrains qu'on désigne sous le nom de *Catacombes*, et qui sont très-curieux), *Arelas* ou *Arelate*, ville de 24 900 habitants, est située à 48 mètres d'altitude, sur un plateau rocheux, qui, d'un facile accès au nord, à l'ouest et au midi, mais très-escarpé du côté de l'est, domine la rive gauche du Rhône, un peu au-dessous de l'angle du delta que forme ce fleuve, en se divisant en deux branches, avant de se jeter dans la mer. Jadis, ce plateau et les collines qui l'environnent, étaient, dit-on, baignés par la mer et formaient une île appelée Moleirés. Le Rhône coulait plus à l'ouest, par les marais de Bellegarde, passait à Saint-Gilles, et se jetait dans la mer aux environs d'Aigues-Mortes.

Une belle avenue, plantée d'arbres, conduit de la station à la porte de la Cavalerie. Arles a conservé ses vieux remparts, dont le circuit embrasse une superficie de 78 hectares. Ses rues, pavées en cailloux roulés de la Crau, assez rudes pour les étrangers, sont étroites et tortueuses. Une machine hydraulique fournit aux habitants les eaux du Rhône, distribuées par des bornes-fontaines. Arles possède un port sur le Rhône. Ses quais, pavés en dalles, sont larges et animés. Ses faubourgs sont au nombre de quatre; le plus considérable et le plus ancien est celui de Trinquetaille (*V.* plus bas) ; les autres, nouvellement construits, sont situés : celui du Temple, en dehors de la porte de la Cavalerie ; celui des Alyscamps, à l'est, sur l'emplacement de l'ancienne nécropole d'Arles ; et celui des Carmes, au sud-ouest, entre le port du canal de navigation et la promenade de la ville. Arles n'a que trois places : la place Royale, autour de laquelle s'élèvent l'hôtel de ville, l'ancien archevêché, le musée et la façade de l'église Saint-Trophime (elle sert de marché, de promenade l'hiver, et quelquefois de cirque pour les courses de taureaux) ; au nord le

Digitized by Google

Plan-de-la-Cour, plus petite place en forme de parallélogramme, où se dresse la façade nord de l'hôtel de ville, et qui sert de promenoir en été; et la place des Hommes, plantée d'ormeaux et entourée d'hôtels et de cafés. C'est la plus fréquentée en toute saison.

« Je n'ai point rencontré dans mes courses, disait, il y a quelques années, Chateaubriand, de site qui m'ait plus tenté pour mourir que le site d'Arles. » Rien, en effet, ne rappelle mieux la campagne romaine. Par un rare privilége, la Rome gauloise a conservé le prestige de ses anciens jours. C'est à la fois la ville des ruines et « des beautés vivantes, » suivant l'expression d'un poëte. Tous les types d'architecture y semblent confondus, et ce mélange d'édifices modernes avec les restes mutilés des monuments romains et du moyen âge ne manque pas d'originalité; mais si, comme l'auteur de *Réné*, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en voyant une ville si dépeuplée, relativement à son étendue, et si pleine de ruines à demi exhumées, autre est la sensation qu'on éprouve, à la vue de son beau paysage, du haut de la terrasse du rempart où s'élevait le Vauxhall. A gauche, en effet, c'est le canal de Craponne passant sous les arceaux pittoresques d'un aqueduc; à droite, ce sont de riants jardins; en face, une verdoyante plaine demi-circulaire au milieu de laquelle se déploie un long rideau de peupliers; plus loin, c'est le Rhône avec ses îles de saules.

Ce qui frappe surtout les regards de l'étranger, dans la ville d'Arles, « ce qui le captive, c'est, dit M. Jules Canonge, la beauté des femmes.... Il n'est pas rare d'y rencontrer les trois types grec, romain et sarrasin, dans leur pureté originelle.... Suivez, sous les portiques du théâtre, cette jeune fille à la stature élancée, au profil droit, au cou d'une blancheur lactée, aux joues d'un incarnat velouté; observez la grâce de sa démarche; écoutez l'accent léger, le tour ingénieux de sa parole, la limpidité sonore de ce dialecte qui fait dire dans les contrées voisines : *Nous ne parlons pas aussi bien que les filles d'Arles;* essayez d'entamer avec elle une causerie, et la vivacité de ses propos, la finesse de ses reparties, vous rappelleront ce qu'on raconte des blondes filles de l'Attique.

Digitized by Google

« Celle que vous voyez, majestueusement assise sur les gradins de l'amphithéâtre, se draper dans sa mante, promener impérialement sur l'arène l'ardente gravité de son regard et dominer la foule de sa tête brune, aux grandes lignes si régulières et si fermes, n'est-elle pas évidemment la fille de ces puissantes matrones dont le pouce donnait, au Colisée, le signal d'égorger le gladiateur vaincu, la sœur de ces Transtévérines qui se vantent de sentir le sang romain couler pur dans leurs veines?

« Pouvez-vous, enfin, sans rêver à l'Espagne et à l'Orient, voir la sémillante allure, l'œil de gazelle, le teint doré de cette jeune femme dont la taille svelte semble onduler à travers les galeries gothiques du cloître, avec la souplesse du palmier balancé par la brise? Les analogies physiques sont rendues encore plus manifestes par l'analogie dans le caractère : délicate et rieuse comme l'hétaïre grecque, capable de grandes pensées et de dévouements héroïques comme la forte Romaine, l'Arlésienne a la grâce coquette de l'Espagnole...; elle aime les fleurs, raffole des parfums; la poésie ne lui est point étrangère; le bruit la charme, le mouvement l'enivre; elle se plaît aux promenades, recherche les fêtes, court aux bals, aux sérénades. Tout spectacle l'attire moins pour lui-même que pour les épisodes dont il est l'occasion. Partout et toujours elle rit et folâtre[1]. »

Chapelle et Bachaumont parlent des *mouches* qui couvraient le visage des Arlésiennes, qu'ils admirèrent à la promenade sur la Lice. M. de Stendhal trouve que la renommée n'est qu'équitable, quand elle célèbre leur beauté. « Ce sont, dit-il, des cheveux d'un noir d'ébène, tranchant sur un front d'une blancheur éblouissante; la forme de leurs traits rappelle la Vénus d'Arles; leur regard a une vivacité piquante et douce en même temps, que l'on ne retrouve qu'à Bordeaux[2]. » D'autres ont vanté leur coquetterie, leurs yeux bleus « comme les étoiles du ciel d'Orient, » ou leurs yeux noirs « comme l'aile du corbeau; » leur bras qui se replie « comme l'anse d'une amphore; » leur taille élégante, leur pied mignon et leur costume pittoresque. Avant la Révolution, ce costume ressemblait en partie à celui que portaient les dames ro-

1. *Arles en France.*
2. *Mémoires d'un Touriste.*

Digitized by Google

maines au temps des Goths. Depuis, il a subi l'invasion des modes de Paris. Aujourd'hui, les Arlésiennes ne portent plus le chapeau plat qui, incliné sur l'oreille, corrigeait très-bien la trop large circonférence de leur coiffe, ni le *drolet*, à larges basques flottantes, mais un justaucorps très-court d'une étoffe noire sur un jupon de soie de couleur; avec cela, des dentelles, des bracelets moresques, de longs pendants d'oreilles d'or, et une croix de Malte, souvent émaillée de diamants. Tantôt une pointe de mousseline de couleur, nouée sous le menton, compose toute leur coiffure; tantôt un nœud de ruban d'une rare élégance. Rien de charmant comme la manière dont elles disposent sous le bonnet leurs cheveux ondés et lisses en bandeaux, ou repliés en un cercle qu'arrête sur l'oreille une longue épingle noire.

Bien que la toilette soit la grande affaire des Arlésiennes, « elle n'arrive cependant, ajoute M. Jules Canonge, qu'après l'amour. C'est dans son amour que l'Arlésienne concentre toutes les ressources de son esprit, toute l'ardeur de sa passion, toute l'énergie, toute l'activité de son âme. Confiante, parce qu'elle aime, elle cède plus facilement que beaucoup d'autres, mais c'est par dévouement plutôt que par l'attrait du bonheur. Son amour devient alors son existence même, et le temps passe sans l'altérer. »

« Quand on parle des belles Arlésiennes, dit de son côté M. Amédée Pichot, c'est généralement des *artisanes*, la seule classe qui, aujourd'hui, porte le costume national plus ou moins modifié; mais la noblesse et la bourgeoisie ne sont pas déshéritées du don de beauté. Il y a quelques années, du moins, les plus belles artisanes avaient des rivales dans Mlle Laure de Séverac, Mlle Sophie de Barrème, Mme Clastre, et cette famille de la rue de la Calade, qui a peuplé le couvent des carmélites de candides madones, dignes du pinceau de Raphaël. Un trait particulier du caractère des artisanes, c'est leur admiration sincère de la beauté chez toutes celles qui en sont douées. Dans les récits de son voyage en France, lady Blessington aimait à rappeler les exclamations à demi-voix qui la saluèrent dans sa promenade à travers les rues d'Arles, et elle racontait qu'à l'hôtel où elle descendit, elle se vit l'objet d'une espèce de culte de la part d'une Arlésienne, qui eût été proclamée elle-même très-belle partout ailleurs qu'à Arles, et à côté

Digitized by Google

de toute autre femme aussi séduisante que l'était la noble lady, alors dans toute la splendeur de ses attraits.

« De toutes les cités françaises, Arles, ajoute le même écrivain, était peut-être encore hier la moins française par la physionomie de son architecture, par la configuration de son sol, par les mœurs de ses indigènes, par le costume de ses femmes, par son idiome enfin, » qui, bien qu'adopté par plusieurs poëtes provençaux, Roumanille et Mistral entre autres, va pourtant se dénaturant tous les jours.

Histoire.

Arles est une des plus anciennes et des plus célèbres villes du midi de la France. Son nom a soulevé de grandes discussions parmi les étymologistes : les uns le croient grec, *Arelate* (peuple de Mars); d'autres latin, *Ara lata* (autel élevé, parce que les Romains trouvèrent à Arles un autel consacré par les Grecs à la Diane d'Éphèse); ou celtique, *Ar-laith* (lieu humide), « comme si les Ligures eussent été obligés de conquérir sur les eaux une partie de leur territoire pour l'habiter[1]. » Avienus dit que les Phocéens appelaient Arles θηλινε (la fertile), parce qu'elle fournissait une grande quantité de blé.

Quoi qu'il en soit, fondée, dit-on, par les Massaliotes qui y établirent un comptoir ; visitée plus tard par Marius, elle était déjà, du temps de César, une ville considérable, et rivalisait avec Massilie par son importance politique, son commerce et ses chantiers de construction. Sa population s'élevait à 10 000 âmes. C'est là que César fit construire ses douze galères à trois rangs de rames, pour l'aider à soumettre Massilie, qui avait pris parti pour Pompée. — Après la reddition de cette ville, il envoya à Arles le questeur Tiberius pour y établir une colonie tirée de la sixième légion. Arles prit alors le nom de *Julia* (*colonia materna Arelatensis*, comme l'appelle Ausone, *colonia sextanorum*, suivant Pline).

Dotée de nombreux priviléges, Arles grandit et prospéra par l'agriculture et le commerce, et s'embellit par les arts que les Romains y apportèrent. Déjà le christianisme y avait été prêché,

1. Amédée Pichot, *Le dernier Roi d'Arles*. — *Essais historiques*, de M. Estrangin.

Digitized by Google

dit-on, par saint Trophime, un des disciples des Apôtres. Au commencement du IVe siècle, Constantin la visita : il y établit le siége du prétoire, un hôtel des Monnaies, le marché général des blés, une école publique, et y fit bâtir un palais célèbre par sa magnificence, et un pont de pierre pour relier les deux rives du fleuve. Arles reconnaissante prit le nom de *Constantina*. Alors elle se divisait en deux parties. Sur la rive gauche, s'élevait la ville de Constantin; l'autre partie (aujourd'hui faubourg de Trinquetaille) s'étendait sur la rive droite: c'était la ville des mariniers, des gens d'affaires et du peuple; l'autre, celle des patriciens. Un pont de bateaux reliait entre elles les deux villes. Au centre de la cité romaine, se groupaient deux principaux monuments : le palais de Constantin entre le Rhône et la place des Hommes; au midi du palais, le Forum, aujourd'hui occupé par le Plan-de-la-Cour, et les rues de la Paix, du Palais, etc.; en face, le palais des Préteurs, à l'est; le Panthéon à l'ouest; au midi du Forum, le palais des Thermes. Arles possédait, en outre, un amphithéâtre, un théâtre, un cirque, des arcs de triomphe, un obélisque, des statues, des temples, des aqueducs, un collége d'argentiers, et un gynécée où l'on fabriquait des étoffes destinées aux voiles des navires. C'était un des points d'arrivée de la grande voie Aurélienne. Des canaux, dont les ramifications parcouraient en tout sens les ramifications des Alpes, amenaient à Arles des eaux de source. Un de ces canaux, parti des vallées de l'Oriol, se dirigeait sur Saint-Remy, suivait jusqu'à Saint-Gabriel le cours du Louérion, aujourd'hui desséché, et de là descendait à Fontvielle pour se rendre à un réservoir général aux environs de Barbegal. Un autre arrivait au même réservoir, après avoir parcouru le territoire des Baux, de Maussanne, de Mouriés, et côtoyé les montagnes de Caparon. A partir de ce réservoir, un seul aqueduc dirigeait sur Arles toutes les eaux réunies : là des tuyaux de plomb jetés dans le Rhône, et dont plusieurs ont été retrouvés, avec le nom du fabricant, communiquaient d'une rive à l'autre, et, par le jeu de siphons renversés, ramenaient les eaux de source du quartier d'Arles à celui de Trinquetaille.

Ausonne appelait cette ville la petite Rome des Gaules, *Gallula Roma*, *Arelas*, et vantait ses ports hospitaliers, recevant les richesses

Digitized by Google

du monde romain, et les répandant à leur tour sur les cités de la Gaule et de l'Aquitaine.

Arles pouvait, en effet, communiquer par les utriculaires avec l'intérieur de la Provence jusqu'à Pertuis, par de grosses barques avec Fos et la mer, et avec toutes les Gaules par le Rhône ou par ses affluents. Heureusement située sous le rapport du commerce, sa position était encore plus avantageuse au point de vue stratégique. Bâtie sur un rocher, au milieu des eaux, elle communiquait par les marais de Mont-Majour, alors lacs navigables, avec la Duransole, et celle-ci avec l'étang de Mayranne.

Après l'invasion du pays des Trévires par les nations germaines, Arles devint le siége du préfet du prétoire et la métropole des Gaules. Honorius y convoqua, en 418, la fédération administrative et l'assemblée annuelle des Sept-Provinces. « Arles, disait-il dans son édit, est, par son heureuse position, d'un si grand abord et d'un commerce si florissant, qu'il n'y a point d'autres villes où l'on trouve plus aisément à vendre, à acheter, à échanger le produit de toutes les contrées de la terre. Il semble que ces fruits si renommés, dont chaque espèce ne parvient à sa maturité que sous un climat particulier, ne croissent que dans les campagnes d'Arles.... On y trouve encore à la fois les trésors de l'Orient, les parfums de l'Arabie, les denrées de l'Afrique et les armes qui se fabriquent dans les Gaules.... Arles est enfin le lieu que la mer Méditerranée et le Rhône semblent avoir choisi pour y réunir leurs eaux et pour en faire le rendez-vous des nations qui habitent sur leurs rivages.... »

Cependant, successivement conquise par les Goths, les Francs et les Sarrasins, « Arles, dit encore M. Amédée Pichot, devint la proie de ces païens qu'on accuse de la dilapidation de ses monuments antiques, mais que nous serions tentés de justifier, car un autre fanatisme avait devancé le leur : celui des chrétiens eux-mêmes.... La décadence générale des lettres livra le sacerdoce à des hommes plus zélés qu'instruits, qui, après avoir matérialisé eux-mêmes les mystères de leur foi, déclaraient volontiers la guerre aux personnifications et aux images symboliques des traditions religieuses de l'antiquité grecque et romaine.... Dès le v^e siècle, un de ces prêtres, nommé Cyrille, qui, dans les monuments de

l'architecture et de la sculpture dont le génie de Rome avait doté Arles, ne voyait que les œuvres du démon, en avait provoqué le renversement et la destruction par une prédication violente. Les Sarrasins qui s'emparèrent d'Arles, n'y trouvèrent donc plus que les ruines de ces édifices et de ces statues qu'on veut qu'ils aient brisés ou incendiés. Pourquoi auraient-ils été plus barbares en Provence qu'en Espagne, où ils avaient introduit une civilisation élégante, à la suite de la conquête? »

Repoussés d'Arles, une première fois, en 732, par Charles-Martel, les Sarrasins, rappelés par les nobles, ne tardèrent pas à y rentrer. Déjà Yousouf ben Abd-el-Rhaman, leur chef, avait transformé l'amphithéâtre en *Casauba*, ou palais fortifié, et croyait pouvoir régner tranquillement dans cette ville, lorsqu'en 736, Charles Martel en fit le siége et en chassa une seconde fois les Sarrasins, qui n'osèrent plus reparaître en Provence pendant le règne de Charlemagne.

Arles, malgré ses désastres, conserva son indépendance. Bien plus, elle devint, en 879, la capitale du royaume d'Arles, dont Boson fut le premier roi. A la chute de ce royaume, en 1150, profitant des discordes entre les empereurs d'Allemagne et les papes d'un côté, et les comtes de Provence et les archevêques d'Arles de l'autre, elle s'érigea en république d'abord sous des consuls, puis sous des podestats, dont le gouvernement subsista jusqu'en 1251.

Bien que la république arlésienne ne comprît que le Trébon, la Crau, le Plan du Bourg, et la Camargue, elle n'en avait pas moins une certaine importance. A la vérité, sa flotte était plus marchande que militaire; mais si Arles n'aspira jamais à disputer l'empire des mers à Venise, ni à Gênes, ni à Pise, elle conclut avec ces républiques plus d'un traité de commerce, et les princes recherchaient son alliance. Alphonse, roi d'Aragon, y venait fréquemment et y tenait une cour où brillaient, à côté de ses braves chevaliers, quelques-uns des premiers maîtres de la gaie science. Alphonse donnait des fêtes aux dames, des joutes, des carrousels, des combats de taureaux. « C'est de cette époque du moins, dit l'auteur des *Arlésiennes*, que date l'adresse héréditaire des Arlésiens dans ces courses et ces *ferrades* où gentilshommes, bour-

Digitized by Google

geois et artisans se montrent encore, à pied, et à cheval, les rivaux des *piccadores* et *toréadors* espagnols. »

Toutefois, Charles d'Anjou, qui convoitait depuis longtemps la possession d'Arles, sut faire naître entre les habitants, le podestat (alors Barral des Baux) et l'archevêque d'Arles, Jean Baussan, des divisions qui amenèrent la ruine de cette république. Déjà, en 1228, elle s'était donnée *pour un temps* et en *usufruit* ou en *viager* à Raymond-Bérenger IV, comte de Toulouse. « Au lieu d'un brave *seigneur*, disait Aimeri de Peguilain, les Provençaux vont avoir un *maître*. » Bientôt, en effet, par son mariage avec Béatrix, fille du comte, mort en 1245, Charles d'Anjou se rendit maître d'Arles. Vainement le parti populaire, voyant le péril, s'était emparé de la dictature, menaçant de la peine capitale, et, en cas de contumace, du bannissement perpétuel, sans révocation possible par les consuls, par le conseil, ou même par tout le parlement, quiconque oserait proposer publiquement ou en secret de livrer Arles à la puissance ou seigneurie d'aucun seigneur, soit à perpétuité soit pour un temps. Assiégée par Charles d'Anjou et par son frère Alphonse, Arles se défendit vaillamment; mais trahie secrètement par son podestat Barral des Baux et par son archevêque Jean Baussan, elle finit par succomber.

Arles, sous les successeurs de Charles d'Anjou, ne joua plus qu'un rôle secondaire, jusqu'à sa réunion définitive à la France, en 1482.

Après son entrée dans la ville d'Aix, en 1536, Charles-Quint s'y fit sacrer roi d'Arles dans l'église de St-Sauveur, et ayant nommé le duc d'Albe vicomte d'Arles, il résolut d'assiéger cette ville. Arles, en quelques jours, se mit en état de défense : elle répara ses remparts, construisit de nouveaux bastions; les hommes, les femmes et les enfants rivalisaient de zèle et d'ardeur. Les dames nobles de Quiqueran, des Porcelets, d'Alen., de Castellane-Laval, se montraient les plus actives et portaient elles-mêmes des matériaux. Deux coups de canon tirés de la tour de la porte de l'Aure suffirent pour mettre en fuite Alphonse d'Alvaros, envoyé par l'empereur, à la tête d'une avant-garde de 50 cavaliers, pour reconnaître la place.

Arles prit peu de part aux guerres de la Réforme, la noblesse

Digitized by Google

et la bourgeoisie de cette ville ayant formé une confédération, le 10 avril 1579, par laquelle elles s'engageaient *à garder et à défendre la ville d'Arles envers et contre tous.*

François Ier, Charles IX, Catherine de Médicis, Louis XIII et Louis XIV visitèrent successivement cette ville, qui, déjà ravagée plusieurs fois par la peste, au moyen âge, fut cruellement éprouvée en 1720. Deux consuls, soixante-douze prêtres ou religieux, trente-cinq conseillers communaux, trente-six médecins et dix mille deux cent dix personnes de toutes conditions, tombèrent victimes de la contagion. Arles se relevait à peine de ces calamités, lorsqu'en 1755 le Rhône, rompant ses digues près de Tarascon, se répandit dans la plaine d'Arles, et renversa plusieurs maisons de campagne, abattit quatre-vingts arches de l'aqueduc de Craponne et quinze du pont de Crau. Depuis ce temps, la Rome des Gaules a vu renaître sa prospérité.

Non moins passionnée qu'Avignon et Nîmes, mais de mœurs plus douces, Arles, malgré les tristes exemples que lui donnèrent ses voisines, resta pure de tout excès, en 1815.

Arles, qui a vu naître Constantin II, dit *le Jeune*, est la patrie de MM. Honoré Clair, Estrangin, Amédée Pichot.

Aujourd'hui, l'un des chefs-lieux d'arrondissement du département des Bouches-du-Rhône, elle possède un tribunal de commerce, une chambre consultative, des manufactures, une école d'hydrographie, etc.

Antiquités.

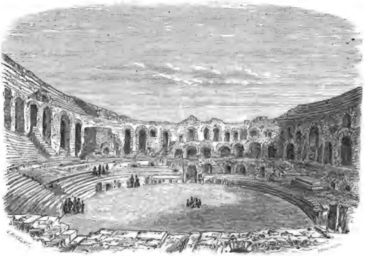
Si la grâce et la beauté célèbres des femmes d'Arles rappellent son origine grecque, ses nombreuses ruines attestent encore son ancienne splendeur sous les Romains. Nulle part ils n'ont laissé plus de traces visibles de leur long séjour. Arles présente ce spectacle singulier d'une ville plus riche morte que vivante :

Ditior Arelas sepulta quam viva.

Amphithéâtre (à l'est de la ville). C'est le plus vaste de tous les monuments de ce genre que les Romains aient élevés dans les Gaules : par sa forme et dans des proportions réduites, il rappelle le Colisée. Bâti d'énormes blocs appareillés avec une admirable pré-

Digitized by Google

cision, il repose sur des voûtes élevées et solides. Son grand axe a 140 mètres (36 de plus que celui de Nîmes); son petit axe 103 (environ 32 mètres de plus que celui de Nîmes.) On ne peut juger de sa hauteur que d'une manière imparfaite, à cause de l'absence de l'attique. De la base au sommet, il est divisé en deux étages, percés chacun de soixante arcades à plein cintre : le premier est d'ordre dorique, le second d'ordre corinthien. Ces deux étages sont séparés par une corniche reposant sur des colonnes engagées entre chaque arcade. Ses gradins disposés par étages présentaient un développement de plus de 12 000 mètres et pouvaient recevoir jusqu'à 26 000 spectateurs. Aux quatre points cardinaux s'ouvraient quatre



Amphithéâtre d'Arles.

portes dont la principale, celle du nord, est d'une simplicité et d'une grandeur imposantes. D'autres portes au nombre de huit, dont deux cintrées et six carrées, conduisent dans l'arène, autour de laquelle règnent de larges dalles placées verticalement. Une de ces dalles laisse voir encore les restes d'une inscription très-fruste, qui rappelle qu'un Caïus Junius Priscus, duumvir quinquennal de la colonie d'Arles, avait fait don d'une somme considérable

Digitized by Google

pour la restauration de l'amphithéâtre. On ne connait pas la date précise de sa fondation; mais il est probable qu'il fut commencé par le questeur Tiberius, père de l'empereur Tibère, et fondateur de la colonie arlésienne (43 ans avant J.-C.). On lit dans Pomponius-Lætus que l'empereur Gallus y fit célébrer des jeux, l'an 255 de notre ère. C'est encore dans son enceinte, dit-on, que l'empereur Constantin livra aux bêtes les prisonniers qu'il avait faits aux Francs, en 350; Constance, son fils, y donna des fêtes plus pacifiques.

Sur le linteau de la porte d'un vomitoire, on lit encore l'inscription suivante :

V. S. D. D. P. A. S.

Votum solutum decreto Decurionum pro Arelatensium salute.

Ainsi interprétée par un savant, cette inscription semblerait prouver qu'un vœu solennel avait été fait dans l'amphithéâtre, à l'occasion de quelque grand événement.

Pendant les invasions des barbares, ce monument fut transformé en place de guerre : des tours furent élevées sur le sommet de l'édifice. Deux de ces tours subsistent encore; l'une se trouve sur la porte du nord, l'autre sur celle de l'ouest. C'est la plus haute. Du sommet de cette tour, où l'on monte par un escalier intérieur de construction moderne, on découvre le cours majestueux du Rhône, ses plaines riantes, celles de la Camargue, et les déserts caillouteux de la Crau : « riche paysage que couronnent grandement la chaine des Alpines et la vaste croupe du Ventoux aux neiges resplendissantes[1]. »

C'est du VIIIe siècle que date la ruine de l'amphithéâtre ou *château des Arènes*, comme on l'appelait dans le moyen âge; les plus pauvres habitants qui s'y étaient réfugiés pendant les siéges qu'Arles eut à soutenir, s'y établirent. On y bâtit des maisons, puis une chapelle : « Il y eut bientôt là toute une ville assez mal alignée, avec ses rues et sa place publique. Des masures s'étaient les unes appuyées, les autres suspendues aux larges pierres des gradins intérieurs, creusant leurs cheminées sous les voûtes supé-

1. Jules Canonge, *Arles en France*. — On peut consulter aussi l'intéressante monographie de l'*Amphithéâtre* d'Arles, par M. Jaquemin.

Digitized by Google

rieures, et transformant en étables ou en caves quelques-unes des galeries qui avaient autrefois servi de cages aux bêtes féroces. »

Cependant, les ruines entassées autour de l'édifice menaçaient de l'ensevelir, lorsque M. de Chartrouse, maire de la ville d'Arles, entreprit, en 1825, de le faire déblayer; mais il ne fallut pas moins de six ans pour faire disparaître les deux cent douze maisons qui l'encombraient. A l'occasion de la prise d'Alger, en 1830,

Théâtre romain, à Arles.

une première course de taureaux y fut donnée en présence de 1500 spectateurs.

Aujourd'hui, après avoir été mutilée et dégradée dans ses fondations, dans ses galeries, dans ses arcades, dans ses pilastres, dans tous ses détails, en un mot dans sa vaste circonférence, cette magnifique ruine excite encore à juste titre l'admiration des archéologues et des touristes.

Digitized by Google

Quelques écrivains pensent que l'amphithéâtre n'a pas été achevé par les Romains, parce que, disent-ils, l'attique manque. Tel n'est pas l'avis de M. Questel, architecte du gouvernement : les gradins qui se trouvent au sommet de l'édifice, du côté du midi, et les pierres de l'attique trouvées par cet habile architecte dans les déblais, ne laissent plus de doute à ce sujet. C'est à M. Questel qu'on doit le commencement de restauration de ce monument, en 1846-1847. Cette restauration n'est pas encore complète.

Théâtre antique. Il s'élève au sud-ouest et à peu de distance de l'amphithéâtre. Commencé, dit-on, par Auguste sur le même plan et dans les mêmes proportions que celui d'Orange, il ne fut achevé qu'au IIIe siècle. Debout encore au Ve siècle, il dut sa destruction au prêtre Cyrille, qui le fit dépouiller de ses plus beaux marbres pour en orner les églises. Un couvent de femmes s'y établit en 1664 ; mais le XVIIIe siècle le fit disparaître. Aujourd'hui, il ne reste plus du théâtre qu'une porte latérale, cinq portiques (2 au nord et 3 au midi : ceux du nord portant le nom d'*Arc de la Miséricorde;* ceux du midi, celui de *tour Rolland*, à cause d'une substruction du moyen âge, sous l'invocation de saint Rolland, martyr des Sarrasins) ; deux colonnes corinthiennes, en marbre d'Afrique, le *proscenium*, l'orchestre qui a conservé son pavé antique, composé de larges dalles en marbre de diverses couleurs, et les premiers gradins circulaires. La largeur totale du théâtre, prise du nord au midi, est de 102 mèt. 25 cent. ; celle de la scène est de 9 mèt., ainsi que le rayon de l'orchestre. On estime à 16 000 le nombre des spectateurs que les gradins pouvaient recevoir.

Si le visiteur, en pénétrant dans l'intérieur du monument, se place au centre de l'hémicycle que forme la courbe des gradins, en faisant face aux colonnes, il aura devant lui le proscenium, derrière lequel il remarquera la porte royale, par où les principaux acteurs descendaient sur la scène. Deux murs parallèles traversant le théâtre s'élèvent encore en avant du proscenium.

C'est à l'arc de la Miséricorde, dans une cour qui occupe l'emplacement même de la scène, que fut trouvée, en 1651, la célèbre *Vénus d'Arles;* découverte qui ne manqua pas de diviser les savants : les uns voulant que ce fût une Vénus, les autres une Diane. A ce propos, M. Vertron répondit à M. Terrin qui, sous

Digitized by Google

le pseudonyme de Callisthène, s'était déclaré pour la première opinion :

> Silence! Calisthène, et ne dispute plus;
> Tes sentiments sont trop profanes.
> Dans Arles c'est à tort que tu cherches Vénus,
> On n'y trouve que des Dianes.

Cependant, le sentiment de Callisthène prévalut. Au mois de juillet 1683, cette statue fut offerte à Louis XIV par le premier consul d'Arles, Gaspard de Grille. « Sa Majesté, dit M. de La Lauzière, dans son *Abrégé chronologique d'Arles*, daigna montrer sa satisfaction en donnant à M. Gaspard de Grille un superbe médaillon contenant son portrait, avec une belle chaîne en or. M. Gaspard remercia humblement Sa Majesté d'un si magnifique présent. » Louis XIV fit placer la statue dans la galerie du palais de Versailles : elle est aujourd'hui au Musée du Louvre. Nue jusqu'à mi-corps et les cheveux ceints d'une bandelette, elle est drapée de la ceinture aux pieds; la tête est fort belle; mais les bras sont modernes (on les doit au sculpteur Girardon).

Outre ce chef-d'œuvre de sculpture antique, on a également découvert, à diverses époques, dans les ruines du théâtre, un grand nombre de marbres et quelques fragments d'une grande inscription romaine à deux faces, aujourd'hui déposés au musée d'Arles (*V.* plus bas).

L'**Obélisque** (place Royale) est le reste d'un grand cirque romain. Découvert, en 1329, dans des ruines, près de la porte de la Roquette, sur l'emplacement du cirque, il y resta longtemps délaissé. Charles IX, lors de son passage à Arles, en 1564, l'en fit retirer. Henri IV qui le visita, voulut qu'il fût placé au milieu de l'amphithéâtre; mais ce dernier monument n'était pas encore déblayé, et le monolithe ne fut transporté et relevé sur la place Royale, par l'ingénieur arlésien Peytret, qu'en 1676. On le dédia à Louis XIV. Au sommet on plaça un globe azuré et fleurdelisé sur lequel rayonnait un soleil d'or à l'effigie du grand roi. — Après avoir été tour à tour remplacé par le bonnet phrygien et l'aigle impériale, ce soleil symbolique couronna de nouveau, sous la Restauration, le faîte de l'obélisque.

Cette belle pyramide granitique, tirée, dit-on, des carrières de

Digitized by Google

l'Estérel, a 15 mètres 28 centimètres de hauteur, 1 mètre 66 centimètres de largeur à sa base, et repose sur un stylobate, aux quatre angles duquel sont quatre lions en bronze, par Dantan. Ce stylobate, qui date de 1829, a 4 mètres 54 centimètres de hauteur: il a remplacé l'ancien piédestal chargé d'inscriptions latines en l'honneur de Louis XIV, et plus tard de Napoléon Ier. Un moment sur l'une des faces du stylobate on a lu l'inscription suivante :

A SA MAJESTÉ
L'EMPEREUR DES FRANÇAIS
NAPOLÉON III ! .

Restes du Forum (place des Hommes). Deux colonnes granitiques à chapiteaux corinthiens, supportant l'angle d'un fronton triangulaire et soudées à l'angle de la façade de l'hôtel du Nord, se présentent aux regards de l'étranger, sur cette place ; mais il paraît certain qu'elles n'appartenaient point au Forum et qu'elles ont été transportées là pour l'ornement de la place, à une époque dont la tradition n'a pas conservé le souvenir. Toutefois, sous les rues voisines et notamment rue de la Paix, Plan-de-la-Cour, rue du Palais, se cachent des galeries romaines qui, d'après M. Honoré Clair, dans son *Rapport à la Commission archéologique d'Arles*, attesteraient un grand édifice. Sa forme est celle d'une cour oblongue, mesurant 37 mètres de longueur sur 80 mètres de profondeur. Cette cour est encadrée dans un portique à double galerie voûtée, et long de 10 mètres. De larges arcades, taillées à cintre surbaissé et très-rapprochées les unes des autres, ouvrent des communications multipliées entre les deux allées, et les murs latéraux sont revêtus de moellons smillés jusqu'à la courbure des arceaux. Au XVIIIe siècle on en avait fait des Thermes. M. Honoré Clair pense que c'est le Forum romain, « dont Sidoine-Apollinaire a fait la description et qui, au Ve siècle, existait encore dans tout l'éclat de sa magnificence, décoré de statues, de colonnes, de portiques et entouré de toutes parts de somptueux édifices. »

Palais de Constantin (sur les bords du Rhône, près de la porte Saint-Jean). Il n'en reste plus que des vestiges. On croit que la tour de la Trouille (porte Saint-Jean) en faisait partie. Bâtie partie en briques, partie en moellons smillés de diverses couleurs, elle

Digitized by Google

se fait remarquer, à l'intérieur, par une voûte en cul-de-four hardiment jetée. Des corbeaux de pierre règnent dans tout le pourtour de la rotonde. A peine élevé, ce palais fut souillé de sang par Maximien Hercule, ancien collègue de Dioclétien. A la chute de l'empire romain, il passa aux rois goths et visigoths ; les rois francs, les rois d'Arles, les empereurs d'Allemagne, lorsqu'ils venaient se faire couronner rois d'Arles, et les comtes de Provence, y séjournèrent tour à tour ; mais dans cette longue succession de siècles, il a subi des transformations telles que les murs romains ont fini par disparaître, et de chétives maisons ont remplacé l'ancien palais des Césars.

A diverses époques, on a trouvé, dans l'aire de cet édifice, des statues, des colonnes de granit et de marbre, des corniches, des frises, des mosaïques, etc.

Palais du Prétoire. On croit que le palais de l'archevêché a été bâti sur les ruines de l'ancien palais des Préteurs, comme sembleraient le prouver les fragments de colonnes et les chapiteaux trouvés, en 1826, dans les fondations de la façade méridionale du palais archiépiscopal. De plus, lors de l'érection de l'obélisque en 1676, on découvrit, en jetant les fondements du piédestal, des substructions qui portaient les traces d'un *hypocaustum*. Or, comme le dit M. Honoré Clair, cet hypocaustum pouvait fort bien se rattacher au palais du Prétoire, qui occupait alors une partie de la place d'aujourd'hui (celle des Hommes).

Champs-Élysées (aujourd'hui les **Alyscamps**). Au temps des Romains, il existait, à l'est de la ville, un lieu consacré aux dieux Mânes, où reposaient les chefs des anciennes familles romaines. C'étaient les Champs-Élysées d'Arles (*Elysii Campi*), dont le nom se corrompit, dans la suite, en celui d'Alyscamps. D'après la tradition, saint Trophime, premier évêque d'Arles, voulant consacrer cette nécropole à la sépulture des chrétiens, convoqua les évêques des villes voisines. On se rendit processionnellement dans le champ funèbre ; mais quand il fallut procéder à la cérémonie, chacun s'excusa par esprit d'humilité. Alors Jésus-Christ apparut au milieu d'eux et bénit lui-même la nécropole païenne. Au lieu même où Jésus laissa les vestiges de ses genoux, saint Trophime éleva un autel en pierre (aujourd'hui la chapelle de *la Genouillade*). Dès

Digitized by Google

lors, tout chrétien voulut être enterré aux Alyscamps. Plus tard, saint Trophime y fit, dit-on, bâtir une autre chapelle, dédiée à la Vierge encore vivante. Un marbre portant cette inscription :

SACELLUM DEDICATUM DEIPARÆ ADHUC VIVENTI

fut envoyé d'Arles à Rome. Au VIe siècle, une église, sous le vocable de *Saint-Honorat* ou *Notre-Dame de Grâce*, s'éleva sur les ruines de la chapelle de la Vierge. « Tel était, dit M. Amédée Pichot, le privilége de ce *Campo santo*, dans le moyen âge, que, d'après le maréchal Gervais de Tilbury (*de Mirabilibus mundi*), les cadavres y étaient préservés de toute atteinte diabolique. C'était là, croyait-on, que *le labarum* était apparu à Constantin, et saint Trophime y avait été enseveli.

Bientôt la dévotion aux sépultures des Alyscamps devint générale : princes, grands seigneurs, évêques, s'y faisaient enterrer, et les villes riveraines du Rhône y envoyaient leurs morts. Il suffisait de livrer au cours du fleuve un cercueil destiné aux Alyscamps, en ayant soin, cependant, d'y déposer le prix des frais funéraires ou *droit de mortellage*, pour que le mort arrivât à destination. « Quand les marins du Rhône rencontraient ces nacelles funèbres, ils les saluaient en faisant le signe de la croix, persuadés que l'ange gardien du défunt les guidait à travers les bancs de sable, et déployait ses ailes protectrices en forme de voiles [1]. »

Un jour, dit la légende, quelques jeunes matelots ayant vu passer près de Roquemaure une de ces bières, l'arrêtèrent, prirent l'argent qui devait servir aux funérailles du mort; puis la refermant, la remirent au courant du fleuve; mais c'était en vain qu'ils la repoussaient; sans cesse elle revenait à eux. A la fin, le larcin ayant été découvert et l'argent remis dans la bière, elle s'éloigna rapidement et arriva heureusement à Arles [2].

Au XVIe siècle, cette riche et vaste nécropole, que desservaient les moines de St-Victor de Marseille, s'étendait entre Notre-Dame de Grâce et les Moleirès, le pont de Crau et les remparts : elle ne

1. Amédée Pichot, *les Arlésiennes*.
2. *Archives de l'église d'Arles*.

Digitized by Google

renfermait pas moins de dix-neuf églises ou chapelles; mais la translation du corps de saint Trophime dans l'église de St-Étienne ayant enlevé aux Alyscamps tout leur prestige, ils furent peu à peu abandonnés, et les Arlésiens eux-mêmes commencèrent à dépouiller leur nécropole de ses tombeaux antiques pour en faire présent à des princes ou à des villes. Charles IX en fit charger plusieurs navires qui sombrèrent dans le Rhône au pont Saint-Esprit. A Rome, le musée Barberini s'enrichit de plusieurs sarcophages de marbre tirés des Alyscamps; Lyon eut celui de Servilius Marcianus; et Marseille, ceux de Flavius Memorius et de Cæcilia Aprula.

« Cependant, dit M. Amédée Pichot, avant la révolution de 1793, la nécropole d'Arles conservait encore les principaux traits de sa destination primitive; les chapelles funéraires de quelques grandes familles, la petite église de Saint-Pierre des Alyscamps et la basilique mi-byzantine et mi-gothique de Saint-Honorat protégeaient au moins les sépulcres adossés contre les murailles. » Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un champ de dévastation : la voie ferrée en sillonne une partie; la colline des Moleirès a été aplanie, et les églises de Saint-Pierre et de Saint-Honorat sont à moitié démolies. Bien plus, les sarcophages qui, en 1847, étaient encore épars çà et là, ont été enlevés et placés le long de la promenade qui conduit aux ruines de cette vieille basilique. Ainsi, Arles, comme Rome, a sa voie sacrée, qui s'ouvre du côté d'Arles par un arc à plein cintre, dit de Saint-Césaire. A droite et à gauche, en effet, s'élèvent des tombeaux antiques, qui « rappellent deux civilisations célèbres, l'une éteinte et l'autre encore debout et dans toute sa force, après dix-neuf siècles d'existence. » A l'entrée, on remarque le tombeau des consuls d'Arles, morts de la peste en 1720. — Après ce tombeau, les deux chapelles funéraires les plus remarquables sont la chapelle dite du *Crucifix* ou du *Duel* et celle des *Porcelets*, ancienne et illustre famille arlésienne : la première fut érigée, en 1521, à la suite d'un duel à mort, et dédiée par le vainqueur à *saint Accurse*, patron du vaincu; la seconde, élevée, dit-on, sur une autre chapelle plus ancienne, date de 1419. Sur la façade est sculpté le double écusson des Porcelets.

Bien des poëtes, entre autres Dante et Arioste, ont célébré la

Digitized by Google

nécropole d'Arles[1], « où dorment du dernier sommeil les compagnons de Roland, de pieux évêques, et des morts moins illustres, dont quelques-uns, ajoute M. Amédée Pichot, avaient usurpé les sarcophages vides des païens, en traduisant le D. M. *diis Manibus* de leurs inscriptions polythéistes, par le *Deo Maximo* du culte d'un seul Dieu, ou en sculptant sur le marbre de l'artiste romain le monogramme du Christ, la vigne, le poisson, l'arche, la colombe et les autres symboles de la primitive Église. »

Remparts romains. A l'est de la ville, subsiste encore une ligne de remparts antiques dont quelques parties peuvent remonter aux premiers siècles de notre ère. Cette ancienne enceinte de la ville d'Arles a subi tant de changements depuis les Romains, qu'on retrouve à peine quelques fragments de l'époque primitive. Un reste de porte romaine, flanquée à droite et à gauche de deux tours en ruine, se voit encore aujourd'hui dans ces remparts. C'est par cette porte que la voie Aurélienne pénétrait dans la ville. Aujourd'hui, un boulevard passe en contre-bas de ces murs suspendus sur des rochers taillés à pic. Le bassin qui alimente les bornes-fontaines de la ville a été placé entre les deux tours; ce qui est regrettable, car tôt ou tard, ce bassin, soit par son humidité, soit par la pesanteur de ses eaux, renversera le peu qui reste de cette antique porte.

Aqueducs romains. On en voit encore des vestiges sur le chemin de Mouriès, à quelques kilomètres d'Arles, et surtout vers Barbegal. « C'est, dit M. Jaquemin, la seule partie qui mérite d'être visitée. Deux canaux d'égales dimensions, liés d'espace en espace par des massifs de maçonnerie, se prolongent l'un à côté de l'autre jusqu'à la colline, dans le flanc de laquelle on a creusé la continuation. Comme toutes les constructions romaines, ce double aqueduc se fait remarquer par la grandeur du plan, la beauté du travail et la force des moyens d'exécution. Il est porté par de grands arceaux dont plusieurs sont encore entiers. Les

1. Si come ad Arli ov' l Rodano Stagnà
Fanno i Sepolcri tutto 'l loco varo.
DANTE, *Inferno*.
.... Presso ad Arli, ov 'l Rodano Stagna
Piena di sepolture è la campagna.
ARIOSTE, *Orlando furioso*.

Digitized by Google

pieds-droits sont faits de gros blocs de pierre, jusqu'à l'imposte qui reçoit la retombée du cintre. »

Pont romain. Il traversait le Rhône et aboutissait à Trinquetaille. Il en reste quelques vestiges.

A chaque pas enfin que le voyageur fait dans les rues de la ville, il aperçoit des débris de temples, des tronçons de colonnes, des chapiteaux, des arcades, des tombeaux, des frises, des corniches, etc. D'autres fragments antiques, cachés sous le sol, s'y pressent en grand nombre. Tels sont, dans les caves du collége, des tronçons de colonnes cannelées, deux niches cintrées et quelques piédestaux, restes, dit-on, d'un temple de forme circulaire. Telles sont encore les ruines d'un autre édifice dans les rues et les maisons voisines, à 4 mètres de profondeur. Tout près de là s'élève en plein air l'angle du fronton d'un temple tétrastyle dont on a fait tour à tour un capitole, un palais du prétoire, une basilique, un temple d'Auguste, de Bacchus, de Minerve, etc. ; et ce n'est pas seulement dans la ville que les Romains ont laissé des traces de leur séjour, mais encore dans les environs. Sur le plateau de la Major, chaque maison a, pour ainsi dire, parmi ses fondations, des pierres romaines, et des colonnes de marbre sciées y servent de siéges et de seuils. Au XVI^{e} siècle, en creusant les fondations du canal de Craponne, on découvrit six tombeaux romains, des tronçons de colonnes de marbre et de granit, et deux pavés en mosaïque. Plus tard, en 1831, le creusement du bassin du canal d'Arles à Bouc mit à jour le soubassement d'un édifice romain (peut-être le cirque), se composant de grands murs construits à distance les uns des autres, et de diverses séries de cellules d'égale grandeur.

Édifices publics. — Curiosités.

L'église primatiale de Saint-Trophime (place Royale) est une des plus complètes et des plus belles basiliques de France. Sa fondation, par saint Virgile, remonte au commencement du VII^{e} siècle. D'après une ancienne tradition que semblerait confirmer la découverte de bâtisses romaines sous la nef, Saint-Trophime était primitivement annexée au palais prétorial. Une partie de la façade, qui laisse apercevoir le petit appareil romain, vient encore à l'appui de cette tradition. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle fut

Digitized by Google

consacrée, en 626, par saint Virgile sous le vocable de saint Étienne, puis, en 1152, sous celui de saint Trophime, dont le corps y fut transféré de Saint-Honorat. Agrandie, en 1430, de toutes les dépendances du sanctuaire actuel, elle subit, dans le XVII^e siècle, plusieurs changements dans le style grec, alors à la mode. Sa forme est celle d'une basilique : les arceaux, les pilastres, les ornements appartiennent au style roman ; la nef au style de transition, tandis que l'abside et le chœur datent de la dernière période gothique. Saint-Trophime a 80 mètres de longueur sur 30 mètres de large ; la voûte s'élève à 20 mètres et le clocher en mesure 42 ; la superficie totale de l'édifice comprend 2400 mètres carrés.

Saint-Trophime est surtout remarquable par la beauté de son grand portail (façade occidentale), la profondeur de sa triple nef et les restes de son cloître.

Hugues Béroard, qui occupait le siége d'Arles en 1221, passe pour être l'auteur du grand portail, une des plus belles œuvres de l'art du moyen âge. Ce portail est précédé d'un escalier de dix marches en pierre et couronné par un fronton surbaissé, dont les deux côtés reposent sur une corniche soutenue d'espace en espace par des consoles, représentant des figures allégoriques ou des feuillages. A droite et à gauche du portail s'élèvent six colonnes, les unes carrées, les autres rondes ou octogones. Ces colonnes aux chapiteaux variés sont soutenues par des têtes de lion ; elles forment cinq niches : deux sur le fronton, deux autres sur chaque côté rentrant, et une à l'angle. Dans celle-ci, l'artiste a sculpté la figure de saint Trophime ; dans les autres, celles des apôtres vêtus de longues robes.

Une colonne de granit antique partage, dans sa largeur, la porte principale, qui, profondément enfoncée et ornée d'une colonnade portant sur un stylobate très-élevé, est surmontée d'un grand arc à plein cintre, qui remplit le tympan du fronton et s'élève presque jusqu'au sommet de l'angle. Sur cette façade est sculpté tout un drame religieux où, comme dans les conceptions du Dante, l'horrible et le grotesque se touchent. C'est le symbolisme chrétien en action. Au haut du fronton, les anges sonnent de la trompette aux quatre coins du monde, et réveillent les morts dans leurs

Digitized by Google

tombeaux. Au milieu du tympan, Jésus-Christ prononce, en levant la main, la terrible sentence. A ses côtés, un ange, un aigle, un lion et un bœuf tiennent les quatre évangiles. Aux pieds du Sauveur sont les douze apôtres. A droite, les justes se dirigent vers le paradis; à gauche, le diable emporte les réprouvés qui se tordent en faisant d'horribles grimaces. D'autres sujets tels que saint Michel pesant les âmes, la chute d'Adam et d'Ève, Daniel dans la

La place Royale, l'église Saint-Trophime, l'Obélisque, l'hôtel de ville d'Arles.

fosse aux lions, Samson endormi sur les genoux de Dalila, la naissance de Jésus, l'adoration des Mages et la fuite en Égypte, sont sculptés dans les parties de la frise qui occupent la profondeur de l'arc, sur les flancs de l'édifice et dans les vides des niches.

L'intérieur est loin de répondre à la beauté du péristyle. Contre le mur de la nef est adossé un beau travail de marbre blanc, représentant l'*Assomption de la Vierge*. Dans la chapelle Saint-Jean,

Digitized by Google

à moitié ruinée, on remarque une *Lapidation de saint Étienne*, du peintre belge Finsonius; et dans la chapelle des rois Mages, un retable peint par le même artiste. Au sortir de cette chapelle, on trouve les fonts baptismaux. C'est un tombeau gothique extrait des Alyscamps. Il est surmonté de deux colonnes antiques de basalte noir, d'ordre corinthien. Au-dessus est une *Descente de croix*, dont les divers personnages, costumés à la mode espagnole du xvie siècle, se font remarquer par leur pose et par le brillant coloris de leurs vêtements. On voit encore à Saint-Trophime une chaire qui se compose de plusieurs fragments de marbre antique, et derrière laquelle est un tableau oblong représentant le concile célébré par saint Césaire. Cette curieuse peinture ornait autrefois la salle capitulaire de *Notre-Dame la Major*. Au sommet de l'arceau du sanctuaire, on remarque une grande et belle fresque de Visconti de Milan, représentant *saint Trophime prêchant l'Évangile dans l'amphithéâtre et abolissant les sacrifices humains*. Au milieu du chœur plane, au-dessus du lutrin, l'aigle impériale aux ailes éployées, prise pour armoiries par les chanoines, depuis la publication de la Bulle d'or des empereurs d'Allemagne, qui leur octroyait de grands priviléges. Deux autres chapelles possèdent, l'une, celle de la Vierge, une belle statue de *Notre-Dame de Grâce des Alyscamps*, œuvre d'un sculpteur génois, et l'autre, celle du Saint-Sépulcre, un *Christ au tombeau*, scène grandiose composée de dix personnages. On voit, en outre, à Saint-Trophime un grand nombre de tombeaux sculptés, entre autres ceux du chevalier de Lorraine et du cardinal Alleman.

Cloître de Saint-Trophime. Un escalier, qui s'ouvre du côté de la sacristie, conduit au cloître de l'abbaye de Saint-Trophime, vrai chef-d'œuvre de l'art chrétien. Rien de plus saisissant, en effet, que l'aspect de ces gracieuses colonnes, de ces piliers larges et trapus, de ces nombreux arceaux qui fuient, s'enchevêtrent et se coupent, de ce préau vide et silencieux, de cette lampe qui projette sa clarté sur une statue de la Vierge. Sa forme est celle d'un quadrilatère, au milieu duquel se trouve le préau. Il se divise en quatre galeries. Celle du midi est la première qu'on aperçoit en entrant; elle se compose de quatorze arcades et date du ive siècle. C'est la moins remarquable. A l'entrée s'élève la statue

Digitized by Google

de saint Trophime. Dans les chapiteaux des colonnettes sont sculptés plusieurs traits de l'histoire sainte. C'est la galerie de l'ouest qui est la plus belle. Bâtie ou plutôt reconstruite sous l'épiscopat de François de Conzié, à une époque où l'art chrétien avait atteint son apogée (1389), elle en est la plus poétique expression : ogives élancées, nervures éclatantes de vigueur, arêtes, broderies, festons, colonnettes couronnées de chapiteaux variés, voûtes qui s'entr'ouvrant légèrement glissent le long des murs et vont se

Le cloître Saint-Trophime, à Arles.

perdre sur les colonnes et les piliers du portique, « tout le goût, dit M. Honoré Clair, tout l'idéal de l'art gothique est là. C'est pour cette galerie que devrait être faite la boîte d'or dont Mansard voulait protéger la Maison-Carrée de Nîmes. » — Celle de l'est, construite en 1221, par Hugues Béroard, appartient au style romano-byzantin. Ses ornements, comme ceux de la précédente, sont empruntés aux légendes chrétiennes. — « Celle du nord, ajoute M. Clair, plus rapprochée que les autres des temps de la

primitive église, montre la pauvreté d'ornements, l'absence de luxe qui caratérisent les premiers édifices chrétiens. Sa construction paraît remonter au IXe siècle, peut-être même à une époque antérieure. Les voûtes à plein cintre se courbent à la façon de celles de l'amphithéâtre romain. Des arcs-doubleaux les fortifient par intervalles. »

C'est en 1826 seulement que ce beau cloître, enseveli depuis plusieurs années sous des ruines, a été déblayé et restitué à l'admiration des artistes. Il est séparé de la voie publique par une cour allongée. On y entre par un grand portail à plein cintre.

Notre-Dame la Major ou *Sainte-Marie Majeure* est une ancienne et vénérable basilique, bâtie sur les ruines d'un temple de Cybèle, dont l'autel, découvert en 1758, dans les fondements du nouveau porche, se voit au musée. A l'épaisseur massive des murs, à la force des piliers et au contour cintré de quelques fenêtres murées, on reconnaît une œuvre de l'art roman; mais elle a subi, à diverses époques, une restauration si complète qu'elle a perdu son caractère primitif. Autour de l'ancien chœur s'élevaient de belles colonnes antiques de porphyre, que Charles IX fit enlever et qui, dans le trajet d'Arles à Paris, tombèrent dans le Rhône, où elles sont encore. C'est dans cette église que s'est tenu, en 314, le célèbre concile qui condamna les Donatistes. Notre-Dame la Major possède une statue de la Vierge par le sculpteur romain Monti, une cuve baptismale qui se compose d'une coquille de marbre vert antique; et entre autres saintes reliques, la tête de sainte Rusticule, et les sandales de saint Césaire.

Sainte-Magdeleine. Au sortir de Notre-Dame la Major, en suivant la rue de la Magdeleine, on rencontre une chapelle romane, élevée par saint Césaire à la mémoire de la sainte pénitente de la Baume. C'est aujourd'hui une écurie. L'abside seule a conservé sa forme primitive.

Ancienne abbaye des Dames de Saint-Césaire. Cette abbaye célèbre, fondée par saint Césaire, en 513, rendit quelques services aux lettres, en obligeant les religieuses de copier les manuscrits. Restaurée en 1859, elle est aujourd'hui desservie par des religieuses dominicaines. Il ne reste de l'édifice primitif que deux chapelles : l'une, dite de *Saint-Jean*, et réduite, comme *Sainte-*

Digitized by Google

Maydeleine, à l'hémicycle extérieur de son abside ; l'autre, dite de *Saint-Blaise* ou *Saint-Césaire*, bâtie en 1005 et agrandie en 1280 par les Porcelets, dont les armes sont sculptées dans les murs extérieurs.

Non loin de l'abbaye, dans la rue de ce nom, à droite, on remarque une maison basse, dont la façade est ornée d'une statue de la Vierge : c'est la *Maison des Saints*, ainsi appelée depuis un temps immémorial. D'après une ancienne tradition, saint Trophime y habitait, lorsque saint Paul et saint Jacques vinrent, dit-on, le visiter. Chaque année, à la procession des Rogations, le clergé s'y arrête en mémoire de cette visite.

L'église de *Saint-Antoine*, consacrée, en 1119, par le pape Calixte II, rebâtie, en 1647, sur un plan gothique, avec une façade grecque, ne doit sa célébrité qu'aux reliques du grand patriarche des anachorètes, saint Antoine.

L'ancienne *chapelle de Notre-Dame de l'Assomption* est aujourd'hui une maison particulière. On y voit encore une voûte gothique, ou plutôt, suivant l'expression de M. H. Clair, « un ciel d'étoiles, de feuillages et de ciselures, qui font de ce fragment un vrai chef-d'œuvre d'art. »

Toutes les autres églises d'Arles ont été converties depuis 1789 : celles des *Prêcheurs*, de *Saint-Paul* et de *Saint-Laurent*, en greniers à foin ; celle de *Saint-Sille*; en un cabaret à l'enseigne du *Bras d'or ;* celle de *Saint-Claude*, en remise ; celle de *Saint-Martin*, en atelier de menuiserie ; et celle de *Sainte-Croix*, si remarquable par son clocher gothique, en salle de danse.

Le **Palais de justice**, construit, en 1200, sur son emplacement primitif, n'a conservé de sa reconstruction que les murs de la façade septentrionale. Une porte à plein cintre, une couronne de créneaux, « voilà, dit M. H. Clair, tout ce que le temps a laissé de ce vieux palais, dont les salles ont successivement reçu les serments des rois d'Arles, des consuls et des podestats de la République. »

L'**Hôtel de ville** a été bâti en 1673-1675, d'après le plan de l'architecte Peytret, corrigé par Mansard. Sur les deux portes principales sont gravées les armes de la ville, argent à un lion d'or accroupi, avec cette devise : AB IRA LEONIS. C'est un assez bel

Digitized by Google

édifice. Il se compose d'un vestibule remarquable par sa voûte hardie et grandiose, et de trois étages avec médaillons représentant les six premiers rois d'Arles, sur les deux façades principales, qui sont d'un bon style : celle du midi est cependant plus belle que celle du nord.

La **Tour de l'Horloge**, bâtie en 1553, s'élève à l'extrémité orientale de l'hôtel de ville, dans lequel elle a été encadrée ; elle est carrée et surmontée d'une coupole à jour de fort bon goût, au-dessus de laquelle a été érigée une statue de Mars, qu'on appelle l'*Homme de bronze*. Cette statue a été fondue, en 1555, par Laurent Vincent, d'Avignon ; elle a 2 mètres 30 centimètres de haut au-dessus du piédestal, et pèse 12 quintaux 22 livres ; elle fut payée à raison de 8 sous tournois la livre. Pendant la Révolution, les *Monnaidiers* (c'est le nom qu'on donnait aux démocrates d'Arles) voulurent convertir le bronze du dieu païen, comme les cloches chrétiennes, en gros sous de la République ; « mais, dit M. Amédée Pichot, le dieu résista, ou quelque démocrate encore fidèle aux souvenirs du passé vint à son secours au moment où il était déjà ébranlé. » Depuis ce temps, la statue est légèrement inclinée sur son piédestal.

Anciennes maisons de la Renaissance. Nous signalerons entre autres : l'hôtel Nicolay, l'hôtel Saint-Roman, l'hôtel Vaux-d'Estable, et surtout l'hôtel Artaud, où l'on remarque une frise ornée de belles sculptures « représentant des scènes grotesques qu'on croirait, selon l'expression d'un Arlésien, échappées à l'imagination capricieuse de Callot. »

Musée. — Collections particulières.

Situé à droite de l'hôtel de ville, dans l'ancienne église de Sainte-Anne, le musée d'Arles se compose de fragments de sculpture grecque, romaine et chrétienne.

A l'entrée, s'élève une belle colonne de granit, retirée des ruines de l'abbaye de Saint-Césaire, et dédiée à l'empereur Flavius Valérius Constantin, fils de Constance.

Parmi les tombeaux païens, on remarque celui d'Hydria Tertulia et de sa fille Axia Œliana ; mais il n'en reste que la frise renfermant l'inscription, à droite et à gauche de laquelle sont

deux bustes de femmes : l'une, probablement Hydria, caractérisée par sa tunique à manches longues, et par l'ample palla, vêtement des femmes mariées ; et l'autre, Axia, simplement vêtue d'une tunique à manches courtes. Hydria porte au cou un collier de perles à deux rangs, et ses bras sont ornés de bracelets. Dans ses mains elle tient une colombe qui becquette une grappe de raisin.

D'autres tombeaux sont ornés de bas-reliefs représentant des instruments de musique ; — *Apollon au milieu des Muses ;* — une *Chasse au cerf et au sanglier ;* — la *Cueillette des olives.* Ce dernier surtout est fort curieux. Treize enfants légèrement drapés sont occupés à faire la récolte de ce fruit. Trois sont sur des échelles, d'autres reçoivent les olives que ceux-ci leur font passer dans de petits paniers qu'ils transvasent dans de plus grands posés par terre. Plus loin est placé le pressoir, qui consiste en une meule que les autres enfants mettent en jeu. — Citons encore le tombeau de Messanius, chef des Utriculaires d'Arles ; celui de la jeune Chrysogone, qui se compose de deux arcades soutenues par des colonnes corinthiennes à cannelures torses. Sous chacune des arcades est une tête de Méduse.

Sur un autre tombeau, l'un des plus riches que possède le Musée, on lit l'inscription suivante :

D. M.
CORNEL. JACÆA
SIBI. VIVA. POSVIT.
HEREDES.
CONDENDAM. CV.
RAVER.

Aux dieux Mânes !
Cornélie Jacea, à elle-même vivante, éleva cette pierre. Ses héritiers ont pris soin de l'ensevelir.

Une autre inscription se fait remarquer par sa concision :

D. M.
FVI, NON SVM, ESTIS, NON ERITIS
NEMO IMMORTALIS.

Je fus, je ne suis plus ; vous êtes, vous ne serez plus.
Personne n'est immortel.

Digitized by Google

Sur le tombeau de la jeune Lusine, on lit cette plaintive élégie :

O DOLOR. QUANTÆ.
LACRIMÆ. FECERE.
SEPVLCHRVM. IVL. LV.
SINAE. QVI. VICXIT. KA.
D. RISSIMA. MATRI. FLOS. AE M.
TATIS. HIC IACET. INTVS.
CONDITA. SACXOO. UTINAM.
POSSIT. REPARARI. SPIRITUS. ILLE.
VT. SCIRET. QVANTVS. DOLOR. EST.
QVAE. VIXIT. ANN. XXVII. M. X. DIE. XIII.
IVL. PARTHENOPE. POSVIT. INFELIX. MATER.

O douleur ! que de larmes ont arrosé ce tombeau où repose Lusine, ravie, dans la fleur de l'âge, à sa mère dont elle était la plus douce joie! Plût aux dieux que l'esprit l'animât de nouveau ! elle saurait combien est grande mon affliction. Elle a vécu vingt-sept ans dix mois et treize jours Parthénope, sa mère infortunée, lui a élevé ce monument.

Parmi les sarcophages chrétiens que renferme le Musée, on remarque : 1° celui du prêtre Concorde. Il se compose d'un portique soutenu par deux colonnes à cannelures en spirales, et couronné aux deux extrémités de deux frontons où l'artiste a représenté Jésus-Christ assis sur un siége, les pieds posés sur un escabeau. Sur le devant sont les douze apôtres, et derrière eux, dans les entre-colonnements, une foule nombreuse.

2° Celui de saint Hilaire, évêque d'Arles ; mais il n'en reste que le couvercle sur lequel on lit cette inscription :

SACRO
SANCTÆ LE
GIS ANTESTIS
HILARIVS
HIC QVIESCIT.

Autour sont gravés un cœur, une urne, une croix et deux colombes.

3° Plusieurs tombeaux anonymes également tirés des Alyscamps, et représentant diverses scènes de la Bible et des évan-

Digitized by Google

giles. Il n'est pas probable, vu leur luxe d'ornements, qu'aucun de ces tombeaux soit antérieur au règne de Constantin; mais ils n'en sont pas moins curieux; et quelques-uns même sont fort remarquables.

Outre ces précieux restes du passé, le Musée possède un grand nombre de cippes et d'urnes funéraires, très-variées de composition et de forme; plusieurs tronçons de colonnes, des chapiteaux à feuilles d'acanthe, des amphores, trois figurines d'*Isis* sur un piédestal de bois noir; un petit *Mars*, un *Hercule gaulois*, un *Jupiter*, trois statues de *danseuses* remarquables par la grâce de la pose et la finesse du dessin, mais par malheur elles sont mutilées; la statue décapitée de *Mithra*, trouvée en 1598 dans les ruines du cirque romain. C'est un beau fragment de sculpture antique : elle est enveloppée d'un long serpent entre les plis duquel sont sculptés les signes du zodiaque; — deux figures de *Silène;* une *Médée*, prête à égorger ses enfants; une tête colossale dite *d'Auguste;* une belle tête de *Diane*, qui rappelle, par son style, la grande époque de Phidias (elle fut découverte, en 1822, dans les ruines du théâtre et laisse voir encore l'empreinte du coup de hache qui lui enleva l'aile du nez); une borne milliaire portant les noms des empereurs Théodose et Valentinien; deux autels en marbre blanc, l'un orné d'une couronne de chêne, de palmiers et de cygnes; l'autre sculpté sur trois faces dont la principale est divisée en trois parties : celle du cintre représente *Apollon*, assis et appuyé sur sa lyre, et ayant à ses côtés un trépied; les deux autres parties sont occupées par des branches de laurier chargées d'oiseaux. Sur un des côtés, on voit un *Marsyas;* sur l'autre, un *Phrygien aiguisant un couteau.* Toutes les figures, ainsi que les ornements, sont d'une exécution élégante et d'un beau style. Cet autel était encore debout au centre de l'orchestre du théâtre, lorsqu'on le découvrit en 1822. Un troisième autel, dédié à Cybèle, et trouvé en 1653 dans les fondations de la grande porte de Notre-Dame la Major, porte cette inscription :

BONNÆ DEÆ
CAIENA PRISCÆ LIBERTA ATTICE
NISTRA.

Digitized by Google

Après le musée, on peut visiter la collection de Mme Grange, fille du peintre arlésien Reattu : on y remarque trois originaux d'Annibal Carrache, du Tintoret et de Ribera, et un bas-relief de Jean Goujon.

Agriculture, navigation, commerce et industrie.

« Arles, dit M. Amédée Pichot, n'est pas seulement une ville historique, un musée en plein air qui ne parle qu'à l'imagination des poëtes et des artistes. Sa constitution territoriale mérite toute l'attention du gouvernement, des économistes et même des capitalistes. Une ère nouvelle s'ouvre pour la ville et pour son territoire qui forme le plus vaste de toutes les communes de France, où tous les modes de culture peuvent être tentés sur une grande échelle. Un ingénieur, le général Mougel-Bey, qui a dirigé d'importants travaux en Égypte, vient de reconnaître la parfaite identité des terres du Delta du Rhône avec les terres du Delta du Nil. Les premiers essais de la culture du riz sont d'un heureux augure. La machine à vapeur employée soit au desséchement, soit à l'irrigation, peut rendre au sol arlésien son surnom phocéen de Θηλινε (fertile) ou son nom latin de *Mamillaria* qui en est la traduction. » Déjà, grâce au canal de la Durance, les plaines d'Arles, quoique pierreuses, abondent en excellents pâturages. Plus de trois cent mille bêtes à laine y paissent pendant une partie de l'année. Le Trébon, le Plan du Bourg et la Camargue nourrissent aussi des chevaux et des bœufs en grande partie nomades.

Arles est un quartier d'inscription maritime. Son port se trouve à 28 kil. des embouchures du Rhône, dont la passe la plus fréquentée (le grau de Roustan) depuis les améliorations faites aux embouchures, présente, en moyenne, une profondeur de 2 mèt. 50 c. Au port, où les navires arrivent directement, la profondeur du Rhône, au plus bas étiage, est de 12 à 13 mèt. Tonnage : il varie de 50 à 200 tonneaux pour les navires, et de 350 à 400 pour les chalands pontés, remorqués d'Arles à Marseille. Aux embouchures, les droits de balise s'élèvent, en moyenne, à 9 fr. 30 c. par navire; il y a une échelle de progression de 50 à 120 tonneaux; au delà de cette dernière jauge le droit n'augmente plus.

Depuis la construction du chemin de fer d'Arles à Marseille, le

Digitized by Google

nombre des navires à voiles et à vapeur attachés au port d'Arles va chaque année en décroissant. Aussi les marins d'Arles commencent-ils à se préparer pour la navigation au long cours.

« Napoléon, ajoute l'auteur du *Dernier roi d'Arles* et des *Arlésiennes*, avait un moment pensé, comme Marius, comme Louis XIV, à faire d'Arles un port méditerranéen où le Rhône rivaliserait avec la Mersey de Liverpool, la Clyde de Glascow, et ces autres fleuves océaniques qui donnent à la Grande-Bretagne les havres les plus vastes et les plus sûrs. »

Arles possède un entrepôt réel, établi en 1832, mais sans utilité depuis l'établissement des voies ferrées ; un entrepôt fictif de grains, d'une importance réelle et toujours croissante, à cause des nombreux moulins à farine et minoteries qui existent à Arles et aux environs. Cette dernière industrie, représentée principalement à Arles par l'usine Saint-Victor, l'une des plus considérables du Midi, y est surtout très-florissante. Arles fait également le commerce des laines.

Promenades et excursions.

Arles possède plusieurs belles promenades, entre autres, au midi, celle de *la Lice*, plantée de trois allées d'arbres et bordée dans toute sa longueur par le canal de Craponne, au delà duquel s'étendent des jardins et des prairies. C'est une promenade fort ancienne et très-fréquentée, surtout pendant les fêtes de la Vierge, au mois d'août. Au nord, sur le bord du Rhône, est une autre promenade, plantée d'ormeaux. A l'est, se trouve celle des Alyscamps.

Trinquetaille. Vis-à-vis d'Arles, au delà du Rhône, s'étend le faubourg de Trinquetaille, communiquant avec la ville par un vieux pont de bateaux, solide et large, qui s'ouvre du côté de Trinquetaille pour le libre passage des barques. Jeté sur une île entre deux bras du fleuve, Trinquetaille était, sous les Romains, plus considérable que la ville elle-même : il avait des temples et des thermes, dont il reste quelques vestiges. C'était le quartier des mariniers, des marchands et des gens du peuple ; mais un même nom servait à désigner les deux villes : *Duplex Arelas* (Double Arles). Au temps des invasions, une grande partie de la population se réfugia dans la ville. Ceux qui restèrent abattirent

Digitized by Google

les maisons des quartiers extérieurs pour construire des remparts. A partir de cette époque, le nouveau bourg prit le nom de *Trencatellas* (Trinquetaille), que M. Anibert, dans ses *Mémoires sur la république d'Arles*, fait dériver de deux mots alors latinisés : *Truncare*, faire des tranchées, et *Taillare*, tailler, couper, réduire; « parce que, dit-il, ce fut au moyen de la réduction de l'ancienne enceinte qu'on forma les remparts. » Dans la suite, Trinquetaille passa aux archevêques d'Arles, puis à la maison des Baux, qui y bâtit un château fort. Pris d'abord, en 1162, par Raymond-Bérenger II, comte de Provence; en 1240, par Raymond VII, comte de Toulouse, il tomba au pouvoir des Arlésiens, qui le rendirent aux princes des Baux. Plus tard, en 1579, la communauté d'Arles en fit l'acquisition au prix de 725 écus d'or.

Aujourd'hui, Trinquetaille n'est plus qu'un faubourg d'Arles. Il ne reste aucune trace de son église de Saint-Pierre l'ancien, célèbre dans le moyen âge, et les eaux du Rhône ont couvert son antique nécropole, située au bord du fleuve, les débris de son pont romain et ceux de son vieux château. Parfois, cependant, quand elles sont basses, on y découvre des fragments de poterie, des lampes funéraires, des lacrymatoires, des amphores, des figurines.

La Camargue. Au nord-ouest d'Arles est située l'île de la Camargue (*Caii Marii ager*, champ de Marius, suivant les uns ; selon d'autres, *camarca*, frontière, en langue espagnole). Sa forme est celle d'un delta, dont chaque côté a 28 kilomètres de longueur. Sa superficie est évaluée à 55 000 hectares.

Au temps de César, la Camargue n'était qu'une forêt que les colons romains défrichèrent. Bientôt, elle se couvrit d'habitations et de moissons, et elle devint si fertile qu'on l'appela le grenier d'abondance de la milice romaine, *horrea ac cellaria totius militiæ romanæ*. Au moyen âge, on y bâtit des châteaux, des églises, des abbayes et des prieurés, aujourd'hui en grande partie disparus ou convertis en métairies.

C'est là, suivant une ancienne tradition, qu'après avoir été exposée à la mer par les Juifs sur un navire sans voiles et sans gouvernail, une colonie de disciples du Christ et de saintes femmes, parmi lesquelles Marie Jacobé, mère de saint Jacques, Mari

Digitized by Google

Salomé, mère de saint Jean l'évangéliste, et leurs servantes Marcelle et Sara, aurait miraculeusement abordé. Bien longtemps après la mort des saintes Maries, dit le légendaire, il ne restait plus qu'un seul ermite dans l'île. Un comte de Provence, qui résidait à Arles, y venait chasser quelquefois ; l'ermite lui dit avoir appris par une révélation que le tombeau des saintes Maries était près d'une source qui les avait désaltérées pendant leur vie. Sur le récit de l'ermite, le prince, animé d'un zèle pieux, fit bâtir une église au lieu même où furent trouvées, dit-on, les reliques des saintes Maries. Plus tard, le roi René voulut présider lui-même à leur vérification et à leur exaltation, en présence d'un cardinal et de tous les évêques de la province. C'est à la *villa de la Mar*, ville de la Mer, aujourd'hui les *Saintes-Maries*, située dans la Camargue, à une petite distance de la mer et à 1 kilomètre à l'est du petit Rhône, que s'accomplit cette pieuse cérémonie.

Depuis ce temps, cette petite ville, où se rendent chaque année de nombreux pèlerins, a pour armoiries une barque sans voile, voguant en pleine mer et portant plusieurs passagers. **L'Église** a été classée parmi les monuments historiques. Un grand chemin, qui conduit d'Arles aux Saintes Maries (37 kil.), traverse toute la Camargue, dans sa partie la plus étroite et la plus élevée.

Si le temps a dépouillé la Camargue de ses richesses artistiques, son sol est, en grande partie, resté fertile. Année moyenne, il produit 80 000 hectolitres de blé ; ses gras pâturages nourrissent 110 000 bêtes à laine, 600 bêtes de trait, 700 taureaux sauvages, et 1300 chevaux indigènes, qui descendent, dit-on, de ceux que les Sarrasins laissèrent dans la contrée. Ces chevaux sont, en effet, pleins de feu, rapides, hardis ; mais, sauf leur petitesse, ils ne paraissent avoir aucun rapport de forme avec les chevaux arabes.

Parmi les voyageurs qui ont visité la Camargue, les uns l'ont comparée aux pampas de l'Amérique du Sud, les autres au Delta du Nil. M. de Stendhal lui trouve une grande ressemblance avec la Zélande. D'après ce touriste, le milieu serait plus bas que les bords : « Là, dit-il, se trouvent les étangs, les marais salés et la fièvre. » A l'ouest, est l'étang de Valcarès, dont la superficie est de 21 000 hectares : c'est le plus considérable.

Digitized by Google

Avant de quitter Arles, on doit visiter les ruines de l'ancienne abbaye de Mont-Majour, la montagne de Cordes, l'église de Saint-Gabriel et les Baux.

Ruines de l'ancienne abbaye de Mont-Majour ou **Major.** Au delà de la porte de la Cavalerie, on suit, à travers la montagne, un petit sentier creusé dans le roc. Bientôt, passant devant une croix gothique plantée sur un piédestal aux armes d'un ancien prieur, on arrive (4 kil.) aux ruines de Mont-Majour, qui s'élèvent sur un rocher au milieu d'un vaste marécage, ou plutôt d'une suite d'étangs que séparent des chaussées. Du sommet de ce rocher on jouit d'une vue magnifique sur la plaine de Tarascon, la Camargue, la Crau, et sur la ville elle-même, « qui se dessine, dit M. Amédée Pichot, comme une reine endormie, avec la couronne de ses clochers chrétiens, de ses tours moresques, de ses monuments romains, derniers témoins de sa vénérable antiquité. »

Au VIe siècle, le site de Mont-Majour était encore plus pittoresque : il formait comme une île flottante, où croissaient le thym, l'aspic et le romarin. Un jour, si l'on en croit la légende, le roi Childebert, qui se trouvait alors à Arles, vint chasser à Mont-Majour. Comme il gravissait la montagne, il vit venir à lui un solitaire sorti du fond d'une grotte. « Seigneur, lui dit l'ermite, après les fatigues de la chasse, daigneriez-vous accepter l'hospitalité que vous offrent de bon cœur de pauvres solitaires?

— Volontiers, répliqua le prince.

— Venez, seigneur. » Et le roi entra dans la grotte. Sur le sol étaient des nattes de paille; plus loin, sur une table de pierre, des fruits sauvages et une urne antique remplie d'eau claire. Childebert goûta de tout, puis, prenant congé de l'anachorète, il s'en fit connaître, en lui disant qu'il se souviendrait de sa généreuse hospitalité. On ajoute, en effet, qu'il donna le lendemain à l'archevêque d'Arles, alors saint Césaire, une somme d'argent destinée à l'édification d'un monastère et d'une chapelle que le saint archevêque consacra solennellement, et dédia à l'apôtre saint Pierre.

Rebâtie dans les XIe et XIIe siècles, l'abbaye de Mont-Majour devint l'une des plus célèbres de la France, au moyen âge. Protégée tour à tour par les papes, les princes, les comtes et les hauts ba-

Digitized by Google

rons, elle obtint de nombreux priviléges et reçut des dotations opulentes. Peu à peu, le nombre des cellules croissant, elles envahirent le sommet de la montagne. Telle était la renommée de cette abbaye que, chaque année, le *Pardon de saint Pierre de Mont-Majour* y attirait plus de cent cinquante mille pèlerins.

Aujourd'hui, bien que ruinée en grande partie, elle présente encore, surtout du côté du nord, un aspect imposant; mais l'église, qui était autrefois fort vaste, et le cloître, qu'ornaient d'élégantes colonnettes, ont subi des changements qui leur ont fait perdre leur caractère primitif. Un grand escalier, qui s'abrite sous un magnifique arceau, conduit à l'entrée de *l'église*, dans laquelle on pénètre par une porte cintrée, surmontée d'une grande fenêtre en ogive. « A l'intérieur comme à l'extérieur, le style byzantin, dit M. l'abbé Trichaud dans son intéressante *Notice sur l'abbaye de Mont-Majour*, a présidé à son ornementation; mais le gothique fleuri fut pompeusement déployé dans le prolongement de la nef transversale et sur le tombeau de Bertrand de Malsang, qui gouvernait le monastère en 1289. » Au transsept de gauche, on remarque une chapelle gothique du XIV^e^ siècle.

Une crypte ou église souterraine, où l'on descend par un large escalier, règne sous presque toute l'étendue de l'église supérieure. Sa forme est celle d'une croix latine. Autour du chœur est une galerie circulaire, coupée par cinq arcades à plein cintre, correspondant à un nombre égal d'absides exiguës. Au milieu s'élève le maître autel, qui a conservé sa table primitive et peut être aperçu de toutes les parties de la crypte. On lit encore sur l'un des autels, à droite, le nom de l'ouvrier : *Francoy Guitobal*, gravé en lettres gothiques du X^e^ siècle.

A côté de l'église est le *cloître*, où l'on remarque quelques tombeaux gothiques avec leurs inscriptions. Sa forme est celle d'un parallélogramme rectangle. Ses arcades surbaissées s'appuient sur des piliers cannelés, dont l'entablement est de la plus grande simplicité. Au milieu de la galerie méridionale s'ouvre la porte de l'ancien réfectoire, ornée de deux statues mutilées, dont l'une représente une femme que l'antiquaire Seguin croit être Adélaïde, comtesse de Provence. Toutes deux attestent, par leur ajustement, une grande perfection dans l'art, au XIII^e^ siècle.

Digitized by Google

Comme souvenir de la puissance armée dont les abbés du moyen âge étaient investis, Mont-Majour a conservé sa belle *Tour* de défense, édifiée en 1369 par Pons de Ulmo, et sauvée de la bande noire par un Arlésien. Bâtie en pierres de taille de Fontvielle, elle s'élève au sud-ouest de l'abbaye et près de la grande église ; elle est carrée et couronnée de mâchicoulis. Sa hauteur est de 26 mètres ; sa largeur de 12 mètres de l'est à l'ouest, et de 6 mètres 50 centimètres du nord au sud. Des marches pratiquées dans l'épaisseur des murs conduisent au sommet.

A 50 mètres (est) des ruines de l'abbaye, on remarque, sur une colline, la petite chapelle de *Sainte-Croix*, charmant édifice du XI^e siècle. Son plan est une croix grecque formée par quatre cercles rentrant l'un dans l'autre. Sur le centre, s'élève un petit clocher d'un joli dessin et de proportions élégantes. A l'intérieur, on ne remarque pas d'autre ornement qu'une jolie corniche, avec des moulures d'oves et de palmettes, imitées de l'antique.

D'après la *Gallia christiana*, la chapelle de Sainte-Croix aurait été fondée en 1019, par l'abbé Rambert ; tandis qu'une inscription latine, placée dans la chapelle, la fait élever par Charlemagne, roi des Francs, en mémoire d'une grande bataille gagnée par ce prince sur les Sarrasins, aux environs d'Arles.

« Il est évident, dit M. Mérimée, qu'il y a là une fraude ancienne, assez maladroite, puisque Charlemagne n'a jamais eu de Sarrasins à combattre dans ce pays. Sans doute, les desservants de Sainte-Croix ont voulu donner à leur église une origine illustre, et comme Charlemagne était le héros le plus connu, ils l'ont choisi au lieu de son aïeul, qui eût été plus vraisemblable ; mais Charles Martel était maudit des moines, qu'il avait rançonnés pour repousser l'invasion des musulmans, et ils se seraient bien gardés de prier pour un champion qui ne les avait pas délivrés gratis. » Dom Chanteloup (*Histoire manuscrite de l'abbaye de Mont-Majour*, citée par M. Anibert) pense que cette inscription fut fabriquée dans le XV^e siècle, par les moines de Mont-Majour, qui voulurent s'en faire un titre de fondation royale contre ceux de Saint-Antoine de Viennois, avec lesquels ils étaient en procès.

Autour de Sainte-Croix, le sol laisse voir de nombreux tombeaux vides et ouverts au soleil.

Digitized by Google

Non loin de là, dans le flanc méridional de la montagne, au pied de la grande tour, il existe une autre église souterraine, aux formes abruptes et primitives. A l'entrée s'élève la statue de saint Pierre. On descend dans cette crypte par un escalier de 45 marches. On y remarque plusieurs cellules creusées dans le roc, une entre autres, presque entièrement occupée par un siége en pierre et qu'on appelle le *confessionnal de saint Trophime;* mais, comme le remarque M. Mérimée, si saint Trophime est douteux, il est incontestable, du moins, que cette chapelle est fort ancienne.

Tels sont à peu près les restes de l'antique abbaye de Mont-Majour. « Chaque année, dit M. Amédée Pichot, on voit crouler un pan de muraille; les statues et les bas-reliefs ont disparu des tombeaux; la piété superstitieuse des uns et la curiosité archéologique des autres ont complété la dévastation, et, avant que le siècle soit écoulé, il restera à peine quelques vestiges d'un édifice qui, lorsqu'il fut livré au marteau des démolisseurs, était inachevé, parce que, disait le peuple, le roi Louis XIV en avait fait interrompre la construction, dans la crainte jalouse que les Bénédictins d'Arles eussent un palais plus beau que celui de Versailles. »

Montagne de Cordes. A 3 kilomètres d'Arles, près de Mont-Majour, est une autre île de rochers sortant d'un marécage et facilement accessible. Au pied de la montagne, à l'est et au midi, s'élèvent les restes d'un rempart bâti à la hâte, embrassant dans son pourtour toutes les parties du plateau que ne défendent pas des escarpements. Bien qu'à demi ruiné, il mesure en moyenne 3 mètres de hauteur sur 2 mètres d'épaisseur à sa base, et laisse voir encore les vestiges de deux tours dont il était flanqué. D'après quelques savants, ce plateau aurait servi de place d'armes aux Sarrasins qui, dans le VIII^e siècle, dévastèrent Arles et ses environs. Suivant M. Honoré Clair, au contraire, c'est aux Arlésiens eux-mêmes qu'il faudrait attribuer la construction de ces retranchements; et, en effet, au moyen âge, pendant les invasions, les habitants des villes avaient coutume de se réfugier sur les hauteurs voisines pour s'y défendre contre les barbares.

Ce vieux rempart est tout ce que la montagne de Cordes offre

de remarquable à l'extérieur ; « mais ajoute M. Honoré Clair, si l'on gravit jusqu'au sommet, on découvre, à travers les broussailles, une grotte creusée primitivement à ciel ouvert dans le rocher, puis recouverte de larges dalles terrassées avec soin et disposées de manière à soustraire à tous les regards la vue du souterrain.

« On y pénètre par une crevasse pratiquée au dallage culminant. On y entrait autrefois par une rampe légèrement inclinée, taillée dans la pierre et aboutissant à une salle oblongue, établie à droite et à gauche du corridor d'entrée. En face de ce corridor s'ouvre la salle principale. Sa forme est celle d'une gaîne, dont les parois latérales se rétrécissent en s'éloignant de leur point de départ.

« Un arc de cercle termine cette excavation, qui procède du couchant au levant.

« On l'a comparée à une croix latine ; mais, pour s'en faire une idée plus nette, il faut se figurer une épée, et l'on aura le plan exact de ce bizarre souterrain, que le peuple appelle la *grotte des Fées*. »

M. Clair combat également l'opinion qui en attribue l'origine aux Sarrasins ; il prétend que rien n'est moins prouvé que leur retraite à Cordes. « Ni le rempart de la montagne, dit-il, ni le trou fouillé dans son rocher, ne portent l'empreinte des Maures, qui n'employaient en architecture que des formes sveltes et gracieuses, et, si l'on examine avec attention le surplomb des murs de la grotte et le mode grossier de sa couverture, on ne tardera pas à y découvrir une ressemblance frappante avec les ouvrages gaulois. » D'après le savant Arlésien, cette grotte, pratiquée dans un rocher qui s'élève, isolé, au milieu d'un marais presque inaccessible, a dû servir de lieu de refuge aux druides, proscrits par les lois romaines. On sait, en effet, qu'ils adoraient le dieu Mars sous la figure d'une épée : or le plan du souterrain de Cordes présente exactement la figure d'une épée gauloise. « L'analogie est frappante, ajoute M. Clair : ligne pour ligne, trait pour trait, le dessin de la grotte reproduit toutes les parties constitutives de cette arme. La poignée, les ailes, le trajet pyramidal de la lame, rien n'y manque. » Concluons, avec M. Amédée Pichot, que

Digitized by Google

cette opinion, qui enlève aux Sarrasins la grotte de la montagne de Cordes pour la donner aux Gaulois, est au moins très-ingénieuse.

Saint-Gabriel. Au nord-est d'Arles, on suit la route de Saint-Remy. Bientôt, on voit s'élever, au loin, sur la hauteur, une tour carrée : c'est la tour de *Saint-Gabriel*, petit village de 150 habitants, situé à peu de distance de la route, sur le penchant d'une colline, dans un charmant paysage. Jadis Saint-Gabriel était une station romaine et s'appelait *Ernaginum*. On y lit encore, dans l'église, sur une pierre carrée, une inscription qui fait mention de ses utriculaires. Saint-Gabriel possède, en outre, un grand nombre de tombeaux romains et des fragments antiques. Il y a quelques années, un petit torse d'un beau style était incrusté dans les murs d'une ferme; il a été transporté au musée d'Avignon.

Au-dessus du village s'élève l'**église**, qui a été classée parmi les monuments historiques. Bâtie sur le roc, en pierres dorées par le soleil, elle se compose d'une nef dont le toit, comme celui de l'abside, est recouvert en pierres; la façade est romano-byzantine; la porte, romane; les voûtes sont ogivales. Deux colonnes cannelées, aux chapiteaux imités du corinthien, flanquent la porte et soutiennent un fronton triangulaire, au tympan duquel est un bas-relief carré représentant l'apparition de l'ange Gabriel à la Vierge, et portant en légende le nom de chaque personnage. Au-dessus du fronton on remarque une grande archivolte; puis une corniche très-saillante, et un œil-de-bœuf autour duquel sont sculptés les quatre animaux symboliques des évangélistes.

M. Mérimée reporte la construction de cette église à la fin du XII^e siècle.

Au sommet de la colline qui domine l'église et le village, s'élève la **tour** de Saint-Gabriel, construite de grosses pierres en bossage et flanquée, à droite et à gauche, de deux autres tours carrées, d'un moindre diamètre et presque entièrement ruinées. Cette tour était défendue par un large fossé taillé dans le roc, mais à présent comblé. M. Mérimée la croit contemporaine de l'église, ou même postérieure. Dans son opinion, deux petites tours défendaient probablement le pont qui traversait le fossé, et l'intervalle entre les trois tours était occupé par un rempart qui a été détruit. « Une

Digitized by Google

pierre de la tour principale, à trois ou quatre pieds du haut du fossé, porte, dit-il, une inscription de quatre caractères hébraïques profondément gravés. On peut y voir le millésime 908, ce qui pourrait s'expliquer en supposant que la tour a été construite avec les débris du mur d'enceinte d'un cimetière juif; ou bien y lire ce mot : *Hathiqom*, c'est-à-dire : *Te vengeras-tu?* Dans ce cas, il serait possible que quelque juif, prisonnier dans la tour ou opprimé par les chrétiens, eût exprimé son désespoir en gravant cette question que David adresse souvent à l'Éternel pour lui demander quand il punira les hommes de leurs iniquités[1]. »

Les Baux. A Saint-Gabriel, la route se bifurque. Après une heure de marche (à droite), on prend, à gauche, une vallée qui débouche des Alpines. Bientôt la route devient inaccessible aux voitures. Un guide même est nécessaire. Un sentier étroit serpente le long des ravins ; on franchit des éboulements surmontés de roches menaçantes. Arrivé sur un plateau d'où l'on domine le pays environnant, on en descend pour traverser de nouveaux défilés. A droite et à gauche, les rochers qui resserrent la route, « semblent, dit M. Frossard, dans son *Tableau pittoresque de Nîmes et de ses environs*, affecter les formes les plus bizarres.... Dans certains points, ce sont des parois extrêmement minces, de formes globuleuses; ailleurs, des aiguilles élancées comme celles qui menacent la fontaine de Vaucluse; ici, des formes qui se rapprochent de celles que l'art humain donne aux fortifications; là, les masses fantastiques des monuments consacrés au culte druidique : partout le désordre et l'aridité. A mesure qu'on avance, ces masses semblent s'accumuler et prendre des formes plus gigantesques. »

Plus loin, le regard plonge dans un vallon au milieu duquel s'élève un rocher couronné par des tours antiques. Autour de ce rocher se groupent plusieurs maisons à demi ruinées : c'est la ville des Baux. Après avoir tournoyé longtemps dans un sentier escarpé, on y arrive en passant sous une ancienne porte, appelée *lou Pourtaou*.

Les Baux, jadis ville florissante, siége d'une cour d'amour, ne sont plus aujourd'hui qu'un pauvre village de 112 habitants,

1. *Notes d'un voyage dans le midi de la France.*

Digitized by

situé à 12 kilomètres d'Arles, sur le sommet rocailleux d'un versant des Alpines.

« Rien, dit M. Mérimée, de plus extraordinaire que cette ville, qui pourrait contenir au moins 6000 âmes, et dans laquelle on a peine à trouver un habitant. Beaucoup de maisons ont des façades élégantes dans le style de la Renaissance ou du xv[e] siècle ; mais les fenêtres sont brisées, les toits à moitié détruits, les portes sans ferrures.... Les bohémiens, qui poussent quelquefois leurs excursions jusque-là, enfoncent d'un coup de pied une porte vermoulue et s'établissent pour quelques jours dans un de ces manoirs antiques, qu'ils quittent bientôt pour reprendre leur course vagabonde.

« Le spectacle d'une ville romaine, dont il ne reste plus que des substructions, parle bien moins à l'imagination que celui de cette ville *habitable* et qui n'est point habitée. »

Bâti dans la roche vive, sur un plateau mesurant 2240 mètres de circonférence, ce village se compose de trois rues : *la Grande*, *la Petite* et celle de *l'Église;* mais, comme toutes les localités ruinées, il compte plus de places que de rues : celle de l'Hôtel-de-Ville, sur laquelle était le carcan; celle du Presbytère; celle de l'Église, et celle de l'Esplanade, large plateau dominant la ville et dominé lui-même par des pointes de rochers couronnées de tours gothiques. C'est la promenade la plus fréquentée des Baux. A l'est de l'Esplanade, on franchit une petite porte qui conduit à une corniche taillée dans le roc et suspendue sur l'abîme. De ce pittoresque observatoire, on découvre une vue magnifique. C'est d'abord le village de *Maussanne*, puis l'étang des Baux; plus loin, *Fos*, la Camargue, les *Saintes-Maries*, et la mer à l'horizon; mais ce qui attire surtout les regards, ce sont les étangs et les marais sur lesquels s'élèvent les ruines de Mont-Majour, et, plus loin, la Crau, à la surface nue et rougeâtre, véritable océan de gravier où l'on jouit parfois du spectacle du mirage.

D'après Viguier, un prince d'Orient, nommé Balthasar et descendant de l'un des rois mages, serait venu, en 388, en Provence, et y aurait fait bâtir sur un rocher, à trois lieues d'Arles, le château des Baux; mais « une conjecture plus probable, dit M. Jules Canonge, est celle qui assigne pour fondateurs à ce château les Balthes, famille si puissante et si illustre chez les Goths et les Visigoths

Digitized by Google

que, selon Jornandès et Procope, leurs rois se disaient descendus d'elle. Cette famille s'établit en Provence vers le v^{e} ou vi^{e} siècle[1]. »

Quoi qu'il en soit, les princes des Baux tenaient déjà, au x^{e} siècle, un rang distingué parmi les nobles de Provence. Plus tard, Raymond, l'un d'eux, accompagna le comte de Toulouse, Raymond V, en Orient (1105). Pendant les guerres féodales, les Baux étendirent leur domination et leurs conquêtes. Outre la grande bourgade qui s'était groupée autour de leur manoir, ils possédaient 79 bourgs ou châteaux libres de tout péage et dont ils auraient pu augmenter le nombre s'ils n'eussent pas attribué, dit-on, une influence magique à la combinaison du 7 et du 9. Célèbres par leur valeur sur les champs de bataille, ils se signalèrent également dans les tournois. Vers la fin du xii^{e} siècle, Bertrand II des Baux, dans un tournoi qui eut lieu en Provence, parut si rude au choc, dit la chronique, qu'il renversa avec sa lance le brave Raymond d'Argoult de Sault et fit boiteux vingt chevaux sans recevoir lui-même aucune blessure.

Poëtes et chevaliers étaient fêtés à la cour des Baux. Plusieurs de ces princes cultivèrent même la poésie avec succès. C'était le temps des cours d'amour, et plus d'une dame des Baux s'y fit remarquer par sa beauté. Aussi les noms d'Adélaïde, de Bérengère et de Cécile des Baux reviennent-ils souvent dans les anciennes poésies provençales.

Après avoir porté les titres de princes d'Orange, de comtes de Provence, de rois d'Arles et de Vienne, d'empereurs de Constantinople, et commandé des flottes et des armées, cette antique maison « signa sa propre déchéance, dit M. Amédée Pichot, le jour où Barral des Baux vendit lâchement et perfidement à Charles d'Anjou la république d'Arles, qui, dans le péril commun, l'avait élu son podestat. Depuis ce jour, il semble que le sol provençal refusa ses sucs nourriciers de prouesse et de vaillance à cette souche ingrate. Ses titres lui restent; ils augmentent même; mais elle perd une à une toutes ses racines et se transplante sur la terre d'Italie, où elle périt, faute de rejetons, dans le xv^{e} siècle, avec la personne d'Élise des Baux. » Dès lors la ville commença à se dépeupler; son

1. *Notice historique sur la ville des Baux en Provence.*

Digitized by Google

château fut rasé par Louis XIII; ses grandes maisons nobiliaires tombèrent en ruine, et les paysans, en 1789, firent le reste. Cependant son *église*, bâtie dans le XIIe siècle et réparée au XVe, est en assez bon état.

A l'extrémité nord-est du rocher, s'élèvent les ruines du *château :* elles consistent en pans de murs, salles voûtées et vieilles tours, remarquables par leur solidité et leur masse; et le roc lui-même sur lequel elles se dressent est fort curieux, pour les coquilles fossiles qu'il renferme. — Taillé à pic du côté du midi, il s'écroula quand la ville fut démantelée, et la pente est toute hérissée de ses débris, dont deux surtout attirent l'attention : « L'un, à moitié renversé sur le côté, porte sculptés à mi-corps une femme et un vieillard, et une inscription illisible; l'autre, droit, se termine en aiguille vers son extrémité supérieure; large et arrondi à sa base, haut d'une vingtaine de pieds, il présente au passant étonné les restes d'une inscription latine et trois grandes figures largement drapées à la romaine [1]. » On l'appelle dans le pays *la chapelle des Trois Maries*, qui, si l'on en croit la légende, seraient venues aux Baux à l'époque où la ville était occupée par les Romains. « Repoussées, elles se reposèrent sous le château, au pied de cette pierre. Quelque temps après une épidémie se déclara dans la ville. Or une épidémie sur la roche des Baux était chose extraordinaire. On dut chercher à cette calamité une cause surnaturelle, et on la trouva dans l'hospitalité refusée aux saintes sœurs. C'est « pour les apaiser que fut faite cette sculpture, » où l'on croit qu'elles sont représentées. Tous les ans, les habitants viennent en procession à cette chapelle. Ce jour-là, disent-ils, les trois figures semblent sortir du rocher et paraissent vivantes.

Les étrangers qui visiteront la ville des Baux y trouveront difficilement un gîte pour la nuit. S'ils ne veulent pas revenir par le même chemin, ils peuvent se rendre à Tarascon par Saint-Remy.

D'ARLES A MARSEILLE.

Au sortir de la station d'Arles, on s'éloigne de la ville, qu'on laisse tout entière à droite; puis, au delà d'une tranchée, taillée

1. Jules Canonge, *Notice historique sur la ville des Baux.*

Digitized by Google

en partie dans le roc, on traverse les beaux ateliers du chemin de fer. Avant de passer sur un premier viaduc, long de 44 mètres 40 centimètres, qui précède le grand viaduc d'Arles, on laisse, sur la droite, dans les Alyscamps, les restes de l'église de Saint-Honorat. Jeté sur le canal du Vigueirat et sur les marais voisins, *le grand viaduc d'Arles* a nécessité de difficiles travaux, à cause de la nature tourbeuse du sol. Sa longueur est de 769 mètres; il se compose de 31 arches de 21 mètres de largeur et 8 mètres d'élévation, reposant sur des piles de 3 mètres d'épaisseur. A gauche, est l'ancien pont de Crau, composé de 57 arcades, que séparent des massifs de maçonnerie. Au-dessus de ce pont, remarquable par sa solidité et imposant par sa masse, s'élève l'aqueduc, qui reçoit les eaux du canal de Craponne.

Le viaduc d'Arles.

Au sortir de cet aqueduc, long de 662 mètres et soutenu par 94 arcades à plein cintre, moins grandes que celles du pont, ce canal descend vers le Rhône, en longeant la Lice.

Cependant, côtoyant à gauche le canal de Craponne, la voie ferrée s'éloigne, à droite, du canal de navigation de Bouc; puis, décrivant une forte courbe à l'est, elle entre, au sortir d'une tranchée, dans une plaine de cailloux roulés, qu'elle parcourt en droite ligne, sur un remblai qui la domine dans toute sa longueur à des hauteurs variables. C'est **la Crau** (*campus lapideus* des Romains, et plus tard *campus cravensis* ou *cravus*).

Cette plaine, ou plutôt cette autre Arabie pétrée, comme l'appelle un Arlésien, est comprise entre les Alpines et la mer, le Rhône et les étangs de Martigues : elle a 200 kilomètres carrés

Digitized by Google

de superficie. Son niveau s'élève, par une pente uniforme, depuis la mer jusqu'à 30 ou 40 mètres de hauteur environ.

Hercule revenant de l'Ibérie, où il était allé enlever les génisses de Géryon, fut arrêté dans cette plaine par deux géants, Albion et Belgion ou Bergion, fils de Neptune. Ayant épuisé contre eux ses flèches, il invoqua Jupiter, qui, pour écraser les adversaires de son fils, fit pleuvoir une grêle de cailloux. Telle serait, suivant la fable racontée par Pomponius Méla, l'origine des cailloux de la Crau.

D'après la science moderne, « la Crau était originairement un golfe parsemé d'îles, où se rendaient les eaux de la Durance. Plus

La Crau, entre Arles et Marseille.

tard, la mer se souleva et refoula tout le fond du golfe ; puis elle étendit les galets charriés et accumulés par la Durance et déposa au-dessus le grès calcaire coquillier qui recouvre toutes les collines de la région des étangs. La mer se retira ensuite des parties les plus hautes, mais elle séjourna dans les creux et les parties les plus basses. C'est dans cet état que les Romains trouvèrent la Crau. Marius, en faisant creuser des fossés entre ces lieux bas, forma plusieurs canaux, dont le principal était celui qui conduisait les eaux du Rhône à Fos. Le bras de la Durance venant de Château-Renard et passant à Saint-Gabriel, rejoignait ce canal dans

Digitized by Google

un grand étang où aboutissait aussi la dérivation du Rhône dite *le Bras-Mort*. Les restes de ce grand étang sont ce qu'on appelle aujourd'hui le Ligagnau et le Galéjon, où se jette encore le Vigueirat, qui a succédé au bras de la Durance [1]. »

Au nord, s'étend la *Pleine-Crau* : c'est la partie la plus stérile. On n'y voit que des cailloux et des cabanes de bergers placées à de très-grandes distances. Toutefois, sous ces cailloux croît un gramen qui sert de pâture à de nombreux troupeaux de bêtes à laine pendant six mois de l'année. A la fin de l'hiver, ces troupeaux sont rassemblés sous la conduite de chefs appelés *Bayles*, pour aller passer l'été sur les montagnes du Dauphiné. C'est un curieux spectacle que celui du départ et de l'arrivée de ces caravanes où se conservent des coutumes et des usages qui rappellent la simplicité des temps bibliques.

A l'est, est située la *Crau-Haute*, plantée d'oliviers, de vignes et d'amandiers. On y récolte du vin fort estimé dans le pays.

A l'ouest, la plaine, qui n'était qu'un champ de pierres, a complétement changé de face depuis l'arrivée des eaux du canal de Craponne, qui y apportent un limon fertile. Sur toute la lisière de la plaine, mais principalement sur le bord du canal, on remarque de vertes prairies, des champs de mûriers et d'oliviers, ou de belles métairies.

43e STATION. — RAPHÈLE.

8 kil. d'Arles. — 273 kil. de Lyon. — 776 kil. de Paris.
78 kil. de Marseille.

Raphèle est un village de 700 habitants, où la campagne est encore cultivée ; mais au delà le désert commence. Partout on n'aperçoit qu'une immense plaine entièrement nue. A droite, au sortir d'une tranchée, on découvre l'étang de *Meyrane ;* à gauche, les Alpines.

44e STATION. — SAINT-MARTIN DE CRAU.

8 kil. de Raphèle. — 281 kil. de Lyon. — 784 kil. de Paris.
70 kil. de Marseille.

Saint-Martin de Crau, village de 400 habitants, est situé au milieu de belles prairies artificielles, entrecoupées de mûriers, d'aubé-

1. Villeneuve, *Statistique des Bouches-du-Rhône.*

Digitized by Google

pines, de lilas et de platanes. C'est comme une oasis dans ce vaste désert. Son église rustique semble se cacher derrière les arbres.

Au delà de Saint-Martin, la voie ferrée court à travers la plaine aride et nue du Coussoul ou Coussous (anciennement *Corsorium*) : — c'est le nom qu'on donne à tous les pacages des terres gastes et des bruyères. A peine si la main de l'homme ose y disputer à la nature quelques parcelles de terre. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que pierres, étangs et roseaux. Çà et là des moutons, des bœufs ou des chevaux à demi sauvages cherchent leur nourriture dans ces marais.

Pendant quelque temps, le désert paraît sans fin, car il se confond avec le ciel à l'horizon. Ce paysage ne manque cependant ni d'originalité ni de grandeur. Parfois des brumes qui s'élèvent au sud-ouest signalent le voisinage de la mer. Bientôt on voit apparaître çà et là des symptômes de végétation. Des arbres se montrent de distance en distance. A droite, les regards sont attirés par l'étang d'Entressens.

45e STATION. — ENTRESSENS.

12 kil. de Saint-Martin de Crau. — 293 kil. de Lyon. — 796 kil. de Paris.
58 kil. de Marseille.

Entressens, village de 230 habitants, a, malgré son peu d'importance, obtenu une station à cause de son isolement. A peine l'a-t-on dépassé, qu'on rentre dans le désert, de plus en plus aride ; mais, au delà du canal de Craponne, que l'on franchit, le paysage change peu à peu d'aspect, et les figuiers reparaissent. Bientôt, à cette plaine infertile succèdent des champs cultivés et parsemés d'habitations.

Avant d'arriver à la station de Miramas, on laisse, à droite, *Constantine*, hameau de 70 habitants. Au-dessus du hameau, s'élève une colline escarpée où l'on remarque des restes d'anciennes fortifications, marquées comme une ville sur la carte de Cassini. Des murs en pierres sèches ceignent le plateau qui domine les rochers. D'après la tradition, un trésor y serait enfoui. Aussi un grand nombre de monuments antiques ont-ils été détruits dans les environs, les paysans croyant trouver ce mystérieux trésor sous chaque pierre que leur charrue touche en passant.

Digitized by Google

46e STATION. — MIRAMAS.

5 kil. d'Entressens. — 298 kil. de Lyon. — 801 kil. de Paris.
53 kil. de Marseille.

On trouve à la station de Miramas des voitures de correspondance pour Salon.

Miramas, village agricole de 714 habitants, est situé, à droite de la station, sur un rocher isolé, qui s'élève en pain de sucre, et s'aperçoit de très-loin. Ce rocher, percé de grottes et de cavernes, domine l'anse nord-ouest de l'étang de Berre. Il est couronné par les ruines imposantes d'un vieux château.

Jadis la voie aurélienne passait à Miramas, et les Romains y ont laissé de nombreux vestiges de leur séjour. Au moyen âge, la seigneurie de Miramas appartenait aux vicomtes de Marseille, qui, dans la suite, la cédèrent à l'abbaye de Saint-Victor, et celle-ci la céda à son tour à l'abbaye de Mont-Majour, qui la posséda jusqu'en 1789. Assiégé, en 1590, par le duc de Savoie, Miramas capitula.

Plusieurs canaux, pratiqués dans le grès coquillier par les moines de Mont-Majour, arrosent le territoire de Miramas, où l'on cultive surtout l'olivier et l'amandier.

Entre les nombreuses tranchées que le chemin de fer a dû se creuser dans le roc, les regards sont attirés, sur la droite, par l'étang de Berre, qui se développe à mesure que l'on avance. On se rapproche, par une forte courbe, du curieux rocher de Miramas. Les vallons que l'on domine sont plantés d'oliviers. Bientôt on aperçoit l'aqueduc de Saint-Chamas, près duquel on vient passer, avant de s'arrêter à la station.

47e STATION. — SAINT-CHAMAS.

5 kil. de Miramas. — 303 kil. de Lyon. — 806 kil. de Paris.
48 kil. de Marseille.

Saint-Chamas est un bourg assez considérable (2800 hab.) « divisé en deux parties par une colline qui longe l'étang de Saint-Chamas du nord au sud, sur une étendue de 2000 mètres entre Miramas et la Touloubre. Au sommet de cette colline s'élève l'ancienne chapelle de Saint-Amand ; du côté de l'étang de Saint-Chamas (on nomme ainsi l'extrémité septentrionale de l'étang de

Digitized by Google

Berre), le rocher est percé, dans toute sa hauteur, de grottes, dont quelques-unes ont servi et servent encore d'habitations. Du côté opposé, on voit les restes des anciens remparts qui longent la colline. » (Villeneuve, *Statistique des Bouches-du-Rhône.*)

Saint-Chamas doit son origine à la petite chapelle qui le domine et qui fut bâtie dans le XII^e^ siècle, en mémoire de l'évêque martyr saint Chamas, par les moines de Mont-Majour. Avec le temps, en effet, il se forma autour de cette chapelle un village, accru, vers la fin du XVI^e^ siècle, de la population de Miramas, qui avait abandonné cette ville, assiégée par le duc de Savoie.

Un tunnel, long de 60 mètres, *lou Partus* (le Pertuis), relie entre elles les deux parties de Saint-Chamas : celle qui est située à l'est, la plus ancienne, contient l'*église* et l'*hôtel de ville.* Celle qui s'élève à l'ouest, et qu'on appelle le quartier du Pertuis, peut être considérée comme la nouvelle ville. C'était, dans l'origine, un marais qui s'étendait presque jusqu'au pied de la colline. On l'a desséché en creusant un petit port, sûr et commode, mais qui a besoin d'être fréquemment nettoyé. Ce petit bassin, long de 59 mètres sur 35 de large, et formé par deux jetées, communique avec l'étang au moyen d'un chenal de 80 mètres de longueur sur une largeur de 18 mètres. Il y aborde un assez grand nombre de petits bâtiments de mer, des tartanes de la rivière de Gênes et des alléges d'Arles, qui viennent charger des farines, des huiles, des olives et autres productions du pays.

Saint-Chamas possède une belle *manufacture de poudre*, avec douze moulins à pilons, pouvant fabriquer par an 700 000 kilogrammes de poudre. Cette poudrerie, la plus importante de France, est située au nord de la ville, sur le bord de l'étang, et alimentée par l'aqueduc qui traverse la vallée de Saint-Chamas. La chute d'eau, qui fait tourner les moulins à pilons, forme une belle cascade.

A cinq cents pas de Saint-Chamas, au milieu d'une plaine traversée par la Touloubre, qui coule dans un lit profond, entre deux rochers calcaires, taillés à pic, on remarque un pont antique, jeté sur cette rivière par les Romains. On l'appelle *pont Flavien*, du nom de son fondateur gravé sur le front de l'édifice. Bâti en gros quartiers de pierre de 1 mètre, il se compose d'une seule

Digitized by Google

arche à plein cintre, appuyée contre deux rochers. A chacune de ses extrémités s'élève un arc corinthien, couronné d'une frise extérieure. Chaque côté des angles des arcs est orné d'un pilastre corinthien cannelé, supportant un entablement dont la frise est richement sculptée. Au-dessus de l'entablement, à l'aplomb des pilastres, est sculpté un lion. Ce pont, vraiment remarquable par ses belles proportions et par son élégante simplicité, mesure 21 mètres 40 centimètres de longueur, et 6 mètres 20 centimètres de largeur; la hauteur des arcs jusqu'au-dessus de l'entablement est de 7 mètres.

Au centre de la frise des faces extérieures, on lit l'inscription suivante :

L · DONNIVS · C · F · FLAVOS · FLAMEN ROMAE · ET AVGVSTI
TESTAMENTO · FIEREI · IUSSIT · ARBITRATV
C · DONNEI · VENAE · ET · CATTEI · RVFEI.

Aux deux extrémités de l'inscription, la frise est remplie par des rinceaux légers, mais au-dessous des pilastres elle porte des aigles éployées.

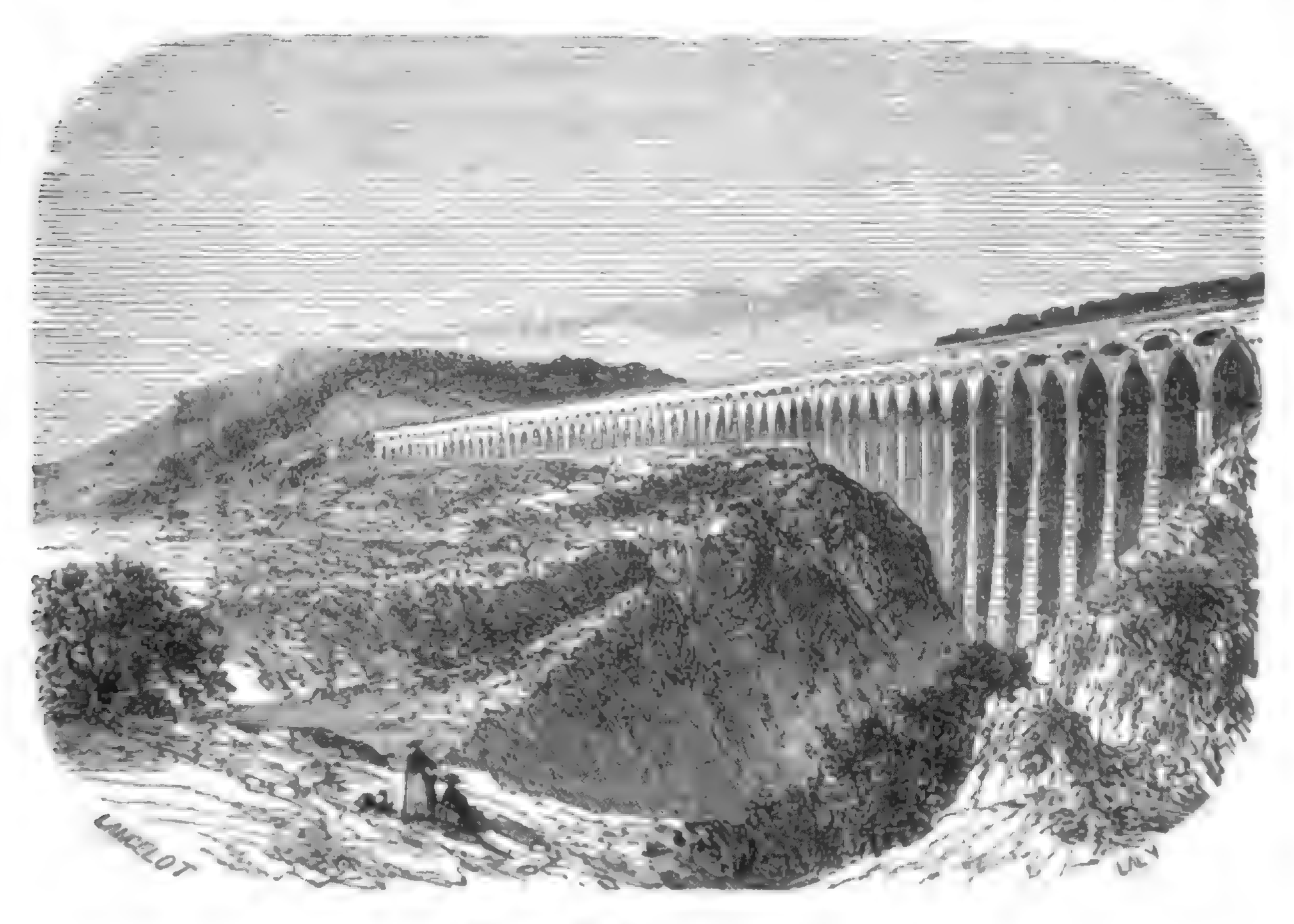
De quelque côté qu'on l'aborde, ce charmant édifice, qui s'élève au milieu d'une campagne nue, offre un aspect pittoresque.

A peine a-t-on quitté Saint-Chamas, qu'on traverse une tranchée, au sortir de laquelle on franchit la Touloubre, au lit rocheux et encaissé, sur un pont viaduc courbe, un des plus gracieux et des plus pittoresques de la ligne. Il se compose de quarante-neuf arches à plein cintre, dont les arcades forment, en se croisant au tiers de leur hauteur, une série d'ogives. Le tympan au-dessus de chaque pile est évidé, ce qui donne une grande légèreté à l'ensemble de l'édifice, tandis que l'espace compris entre les trois arcs de cercle de chaque pile est occupé par des briques. Chaque arche a 6 mètres d'ouverture ; la longueur totale du viaduc est de 385 mètres. Sa plus grande hauteur au-dessus des eaux de la Touloubre est de 26 mètres, et sa plus petite de 9 mètres.

Au delà de ce beau viaduc, le chemin de fer côtoie, à droite et à gauche, des collines rocheuses, et traverse successivement plusieurs tranchées plus ou moins profondes, dans les intervalles desquelles la vue se porte, à droite, sur l'étang de Berre que l'on

Digitized by Google

domine et qui finit par disparaître aux regards. A l'étang de Berre succède une vaste plaine d'oliviers, de vignes, de mûriers. A l'est, les collines en s'entr'ouvrant laissent voir la vallée de l'Arc, petite rivière qui prend sa source près de Pourcieux (Var) et va se jeter dans l'étang de Berre. Un peu plus loin, on la franchit sur un viaduc, long de 78 mètres et composé de cinq arches, dont trois ont 14 mètres et deux 4 mètres d'ouverture. Au sud-est, au milieu de prairies artificielles et de plantations de mûriers, de figuiers et



Viaduc de Saint-Chamas.

d'oliviers, on découvre la façade du château *Merveille*, qui ne mérite guère ce nom.

48e STATION. — BERRE.

5 kil. de Saint-Chamas. — 317 kil. de Lyon. — 820 kil. de Paris. 34 kil. de Marseille.

Berre, ville de 2300 habitants, est située à 2 kilomètres, à droite de la station, sur l'étang de Berre, vaste golfe intérieur, ayant 20 kilomètres de longueur, 60 kilomètres de tour, et communiquant avec la Méditerranée par Martigues.

Digitized by Google

Après la destruction de l'ancienne *Astromela* par les Visigoths (on en voit encore des vestiges au cap d'OEil, à l'embouchure de la Duransole), un grand nombre d'habitants vinrent, au commencement du VI[e] siècle, se réfugier sur la pointe où s'élève aujourd'hui Berre, et y bâtirent, dit-on, cette ville.

Berre, au moyen âge, était l'une des plus fortes places de la province. Prise en 1591, à la suite d'un long siége, par le duc de Savoie, elle ne fut évacuée qu'en 1598. Le roi René l'érigea en baronnie en faveur de Charles, son neveu, comte du Maine. Autrefois Berre envoyait un député aux états généraux d'Aix. Aujourd'hui c'est une petite ville, vivant des produits de la pêche et de ses salines, mais exposée à des fièvres endémiques qu'elle doit aux exhalaisons de l'étang qui baigne ses murs.

Berre possède une assez jolie église, dont le clocher se fait remarquer par sa flèche aiguë, et deux promenades appelées, l'une *le Fer-à-Cheval*, et l'autre *la Demi-Lune;* mais elle n'a point de fontaines. Un seul puits fournit l'eau nécessaire aux besoins des habitants.

Autour de l'étang de Berre, à des distances égales, se groupent ou s'étalent un certain nombre de petites villes. Chacune d'elles a son petit port, d'où elle expédie des tartanes et des bateaux qui parcourent sans cesse cette espèce de mer intérieure. Pendant les belles nuits d'été, les eaux de l'étang sont couvertes de mollusques phosphorescents qui les rendent lumineuses.

Parmi ces villes on remarque surtout, sur la rive opposée, **Martigues**, ville maritime de 8099 habitants, la Venise de la Provence: elle se divise en trois quartiers: *Jonquières*, *l'Isle* et *Ferrières*, communiquant entre eux par des ponts en pierre ou en bois, établis sur les divers canaux qui portent les eaux de l'étang à la mer. Ce fut seulement en 1581 que ces trois quartiers furent réunis en une seule commune, sous le nom de *Martigues*, nom dérivé de l'étang de *Marthe*, dont ils étaient riverains, et qui doit, dit-on, lui-même le sien à une prophétesse appelée Martha qui accompagnait Marius, lorsque ce général romain vint en Provence.

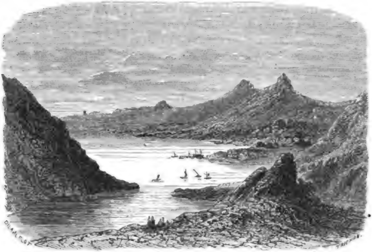
Martigues est généralement bien bâtie. Son *hôtel de ville* est son plus bel édifice. Sa *tour de l'Horloge* date de 1561. A côté, s'élève l'*église de l'Isle*, dont on vante la façade. Martigues possède, en outre, une jolie promenade dans le quartier de Jonquières.

Digitized by Google

Jadis, les habitants de Martigues, tous pêcheurs, de mœurs très-simples, jouissaient d'une grande réputation de naïveté. « De là, dit M. de Villeneuve, l'habitude d'attribuer aux Martigaux tous les traits de bonhomie qui appartiennent à certains individus de tous les pays; mais, loin d'être aussi simples qu'autrefois, les Martigaux passent pour être plus rusés que leurs voisins. »

« C'est de Martigues, dit Méry, que sort cette fameuse *poutargue*, espèce de caviar provençal, qui peut facilement faire concurrence au véritable caviar moscovite[1]. »

Quand on a croisé la route d'Aix, on passe sur le viaduc *de la*



L'étang de Berre.

Bastianne, long de 33 mètres, et composé de trois arches de 6 mètres d'ouverture. La voie ferrée s'éloigne de l'étang de Berre, qui se montre et disparaît tour à tour.

On se dirige sur la chaîne de l'Estaque, qui grandit à mesure qu'on s'en approche. Après avoir décrit une forte courbe, la voie ferrée laisse à gauche l'embranchement qui conduit à Aix. (*V.* ci-dessous, section III.)

1. *Marseille et les Marseillais.*

Digitized by Google

49e STATION. — ROGNAC.

6 kil. de Berre. — 323 kil. de Lyon. — 826 kil. de Paris.
28 kil. de Marseille.

Rognac, village de 814 habitants, est situé à gauche de la station, dans une plaine fertile, qui descend, en pente douce, vers les bords de l'étang de Berre. Il possède une iolie petite église.

Deux grands viaducs ont dû être construits pour le chemin de fer entre les stations de Rognac et de Vitrolles : le premier, le viaduc *de la Beaume*, a 46 mètres de longueur et cinquante-trois arches de 8 mètres ; le second, le viaduc *du Baou*, composé de sept arches d'ouvertures inégales, a une longueur totale de 74 mètres. Mais ce qui attire surtout l'attention dans cette partie du trajet, — car on voit peu les viaducs sur lesquels on passe, — c'est, à droite, l'étang de Berre qu'on découvre dans presque toute son étendue ; à gauche, une petite chaîne de rochers, couverts, presque jusqu'au sommet, d'oliviers, de chênes verts et de pins.

A peu de distance de la station de Vitrolles, on aperçoit un moment au milieu de ces rochers, aussi pittoresques par leur forme que par leur couleur, un ermitage bâti sur les ruines d'un vieux château : c'est l'*ermitage de Vitrolles*, qui mérite vraiment une visite. On y monte par un escalier pratiqué dans le roc, et l'on y jouit d'un magnifique point de vue sur l'étang et les collines de Berre, de Marignane et du Lion, la Méditerranée, les Alpines et la vallée de Saint-Chamas.

50e STATION. — VITROLLES.

4 kil. de Rognac. — 327 kil. de Lyon. — 830 kil. de Paris.
24 kil. de Marseille.

Vitrolles, village de 1520 habitants, est situé sur un plateau élevé, d'où l'on découvre toute la région des étangs, et dominé par les ruines d'un vieux château fort.

Aux environs, on a trouvé des médailles romaines, des vases, des fragments de marbre et des pavés en mosaïque.

Au delà de Vitrolles, la voie ferrée, s'éloignant de l'étang de Berre, longe, à gauche, des rochers bas aux formes bizarres. Au

Digitized by Google

sortir de plusieurs tranchées, creusées dans le roc, on entre dans une petite vallée bordée des deux côtés par des collines peu élevées. Déjà l'étang de Berre a disparu aux regards, mais on revoit encore, en se retournant, l'ermitage de Vitrolles au sommet de son rocher pittoresque. A l'extrémité d'une courbe que décrit la voie, on passe sur un pont de 14 mètres, puis sur un viaduc, long de 65 mètres et composé de 7 arches de 7 mètres d'ouverture. A ce viaduc, construit dans le même système que celui de Saint-Chamas, en succède un autre, long de 22 mètres avec trois arches de 4 mètres d'ouverture.

51e STATION. — PAS-DES-LANCIERS.

5 kil. de Vitrolles. — 332 kil. de Lyon. — 835 kil. de Paris. 19 kil. de Marseille.

On trouve à la station du Pas-des-Lanciers des voitures de correspondance pour Martigues.

Pas-des-Lanciers (commune des *Pennes*) est un village de 1298 habitants, situé sur un plateau stérile, nu, d'un aspect sauvage et saisissant.

« Pourquoi ce nom? se demande Méry; personne ne le saura jamais. Avant le chemin de fer, c'était un site désert et sauvage, où jamais figure de lancier et même d'homme ne s'était montrée de mémoire d'aïeux. Toutefois, comme un mystère appellatif ne s'offre jamais à l'oreille du voyageur sans provoquer une étymologie, un savant local affirme qu'à l'époque du siége de Marseille, en 1524, le connétable de Bourbon, évitant les chemins frayés, passa devant Marignane, où il attendait un renfort de lanciers espagnols, et ne trouvant rien, il s'écria : *Pas de lanciers!* Le point d'admiration a été supprimé depuis. »

A peine a-t-on quitté la station, que l'on s'enfonce dans une tranchée dont les talus s'élèvent à une grande hauteur. Cette tranchée précède le **tunnel de la Nerthe,** qui traverse, à 200 mètres de profondeur, la chaîne rocheuse et escarpée de l'Estaque.

Ce tunnel, le plus long de tous ceux qui ont été construits en France (il mesure, en effet, 4638 mètres de longueur), a coûté 10 200 000 francs. Sa forme est celle d'une ellipse tronquée, en sorte que ses pieds-droits, en s'évasant, résistent mieux aux pous-

Digitized by Google

sées extérieures. Il est aéré par 24 puits percés à la distance de 200 mètres l'un de l'autre et situés à 10 mètres en dehors de l'axe de la voie : le premier puits, du côté du nord, n'est qu'à 18 mètres de la tête du souterrain, tandis que le dernier est à 347 mètres de la tête sud : le plus profond, le n° 14, a 185 mètres; le moins profond, le n° 1, n'en a que 20. Ces puits ont un diamètre de 3 mètres; la longueur de la galerie transversale est de 10 mètres, et sa largeur de 3 mètres. Leur profondeur est variable comme le relief du terrain lui-même; elle va en augmentant du plan des Pennes et du ravin de la Cloche jusqu'à la crête de la montagne; elle diminue en avançant vers le vallon de la Nerthe et se relève ensuite sur le versant. Le tunnel de la Nerthe a, dans son parcours, une rampe de 1 millimètre et une pente de 1 millimètre qui le partagent à peu près également. Sa hauteur est de 10 mètres et sa largeur, hors d'œuvre, de 8 mètres. Le seuil de la galerie fait arc à revers. Au centre, recouvert par le ballast, règne, dans toute la longueur, un aqueduc de 1 mètre de hauteur, communiquant, par de petits aqueducs transversaux, aux puisards qui occupent la partie inférieure des puits d'extraction.

Avant l'ouverture de ce tunnel, les pauvres habitants de la Nerthe ne communiquaient avec le versant opposé de la montagne que par un sentier escarpé et dangereux; à mi-chemin se trouvait un bassin intérieur, sorte de lac desséché aux époques géologiques, et qui renfermait, outre quelques maigres cultures, quelques chaumières éparses, groupées autour d'une pauvre chapelle, au-dessus de laquelle s'élevait un rocher couronné d'une masure seigneuriale. Tel était, lorsque l'industrie moderne est venue le vivifier, le hameau de la Nerthe, séparé, pour ainsi dire, de la société humaine par deux gorges stériles et escarpées; assiégé l'hiver par le mistral, transformé l'été en Sahara infranchissable.

« C'était aussi pour ces braves sauvages un spectacle inouï que celui de ces hommes, inconnus dans leurs gorges, accourant de tous côtés, amenant avec eux du bois, du fer, des combustibles, des machines de toute sorte, étalant leurs tentes au milieu de ce désert, et donnant, par leurs idiomes propres, une idée de la confusion de Babel. Vainement on leur disait que le but était de percer une route à travers la montagne, ils étaient incrédules; les

Digitized by Google

plus fins et les plus avancés croyaient à la recherche d'un trésor et riaient d'avance des déceptions des explorateurs. Bref, tous se moquaient plus ou moins de l'entreprise, sans la comprendre ; aucun d'eux ne croyait à la réussite. Pendant longtemps, on les vit sur la défensive, refusant de vendre leur denrée, de donner des renseignements ; puis, peu à peu, frappés de la persévérance de tant d'hommes, des constructions qui s'élevèrent comme par enchantement pour les ouvriers, ils se rapprochèrent des travailleurs, l'incrédulité fit place au désir du gain, et bientôt ils furent aussi ardents à servir l'œuvre de l'industrie moderne qu'ils montraient de froideur et de répulsion dans le principe [1]. »

Au sortir du tunnel de la Nerthe, on débouche dans une gorge sauvage, hérissée de rochers aux formes bizarres. Tout à coup, à cette nature sans horizon, sombre, morte, succède un des paysages les plus riants, les plus éclatants, les plus animés, les plus grands du midi de la France. Ce paysage, M. A. Thiers le décrit ainsi :

« Deux grandes chaînes de montagnes s'entr'ouvrent, embrassent un vaste espace et, se prolongeant dans la mer, viennent expirer très-avant dans ses flots. Marseille est enfermée dans cette enceinte. Lorsque, arrivant au nord, on parvient sur la première chaîne, on aperçoit tout à coup ce bassin immense : son étendue, son éblouissante clarté, vous saisissent d'abord. Bientôt après on est frappé du sol et de sa singulière végétation. Il faut renoncer ici aux masses arrondies, à la parure si fraîche et si verdoyante des bords de la Seine et de la Garonne. Une masse immense de calcaire gris et azuré forme la première enceinte. Des bancs moins élevés s'en détachent et, se réunissant dans la plaine, composent un sol inégal et varié. Sur chaque hauteur s'élèvent des bouquets de pins d'Italie, qui forment d'élégants parasols d'un vert sombre et presque noir. Des oliviers à la verdure pâle, à la taille moyenne, descendent le long des coteaux et contrastent par leur petite masse arrondie avec la stature élancée et le superbe dôme des pins. A leurs pieds croît une végétation basse, épaisse et grisâtre. C'est la sauge piquante et le thym odorant qui, foulés aux pieds, répandent un parfum si doux et si fort. Au centre

1. *Illustration.*

Digitized by Google

du bassin, Marseille, presque cachée par un coteau long et fuyant, se montre de profil, et sa silhouette, tantôt enfoncée dans la vapeur, tantôt apparaissant entre les ondulations du sol, vient se terminer dans l'azur des mers par la belle tour de Saint-Jean. Au couchant s'étend la Méditerranée, qui pousse dans les terres des lames argentées; la Méditerranée, avec les îles de Pomègue et de Ratonneau, avec le château d'If, avec ses flots calmes et agités, éclatants ou sombres, et son horizon immense où l'œil revient et erre sans cesse en décrivant des arcs de cercle éternels. »

52e STATION. — L'ESTAQUE.

8 kil. du Pas-des-Lanciers. — 340 kil. de Lyon. — 843 kil. de Paris. 11 kil. de Marseille.

L'*Estaque*, village de 809 habitants, doit son nom à la chaîne de montagnes au pied de laquelle il est situé, au fond du golfe des Crottes. Cette chaîne commence à l'angle des Pennes et se partage, en naissant, en deux branches qui se dirigent, l'une, celle de l'Estaque, à l'ouest, et l'autre, celle de Vitrolles, au nord. Pierreuse et sillonnée de vallons étroits, la branche de l'Estaque est d'une grande aridité.

Au delà de la station de l'Estaque, le chemin traverse un vallon pittoresque sur le viaduc des *Riaux*. Ce viaduc, long de 68 mètres, se compose de 5 arches à plein cintre, ayant chacune 8 mètres d'ouverture.

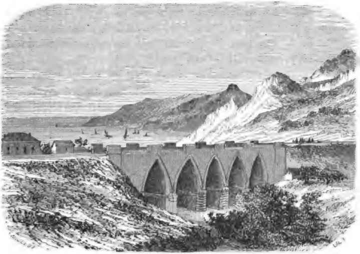
Après deux tranchées rocheuses, on passe sur un second viaduc, celui de *Château-Follet*, long de 56 mètres, et composé de 5 arches ogivales de 8 mètres d'ouverture chacune. Ses parapets sont crénelés comme un rempart féodal.

Au sortir d'une profonde tranchée, la voie ferrée domine la mer, encore éloignée, du haut d'un remblai de 17 mètres, soutenu, du côté de la Méditerranée, par un mur fort élevé, de 95 mètres de longueur. A droite, on découvre le *château d'If;* à gauche, la vue se porte sur de nombreuses bastides. Au sortir d'une seconde tranchée, la mer reparaît; mais bientôt une ramification de l'Estaque vient masquer la vue. On est dans la banlieue de Marseille; les stations ne sont éloignées que de quelques kilomètres; les bastides deviennent si nombreuses qu'elles se confondent

Digitized by Google

pour former une grande ville qui s'étend de la mer au sommet des collines.

Au delà de **Séon Saint-Henri**, village de 906 habitants, d'où l'on voit, sur l'une des plus hautes croupes de l'Estaque, au milieu de jardins verdoyants, le célèbre *château des Sept-Tours*, on passe à **Séon Saint-André**, village de 572 habitants; puis, après avoir traversé le tunnel *de Saint-Louis*, long de 475 mètres, on entre dans la belle vallée des Aygalades.



Le viaduc de Château-Follet.

Bientôt, on passe devant **Les Aygalades**, village de 1822 habitants, situé sur la petite rivière du même nom.

Sur la rive droite et à peu de distance du village, s'ouvre dans un roc qui s'élève à pic, une grotte composée de plusieurs salles, creusées, dit-on, par un solitaire qui consacra plusieurs années à ce travail : c'est l'ermitage des Aygalades : il est fort curieux à visiter, et les environs en sont très-pittoresques.

On traverse la vallée des Aygalades sur un viaduc remarquable par sa construction hardie : il se compose de 3 arches (2 de 4 mètres et 1 de 8 mètres d'ouverture); sa longueur est de 30 mètres.

Digitized by Google

Cette vallée célèbre n'offre cependant, de belles vues, de frais ombrages et de beaux sites, qu'aux environs de Marseille; presque partout ailleurs, le sol en est sec et brûlé par le soleil.

Deux beaux châteaux, l'un, celui des *Aygalades*, qui fut habité par Barras, et l'autre, celui de *Fontainieu*, se font remarquer, au milieu des riches bastides dont la vallée est parsemée. Fontainieu a gardé le souvenir des hôtes poétiques qui l'ont visité. Sur la façade, au-dessus des fontaines, on lit sur des tables de marbre les vers que ce séjour leur a inspirés.

Au sortir d'une tranchée, on passe devant la station de **Saint-Joseph,** à laquelle succède bientôt celle du **Canet**, l'avant-dernière station de la banlieue de Marseille; la dernière dessert **Saint-Barthélemy,** village de 693 habitants.

A droite et à gauche, on ne voit que châteaux et bastides. Bientôt, au sortir d'une dernière tranchée qui traverse une colline sablonneuse, ombragée de pins à gauche, on arrive sur une vaste esplanade qui domine la ville de Marseille et où s'élèvent les beaux bâtiments de la gare, l'une des plus importantes de l'Europe.

Un peu avant la station, se détache à droite l'embranchement qui descend par le Lazaret au port de la Joliette et mène les wagons jusqu'à bord des navires.

53e STATION. — MARSEILLE.

10 kil. de l'Estaque. — 350 kil. de Lyon. — 862 kil. de Paris.

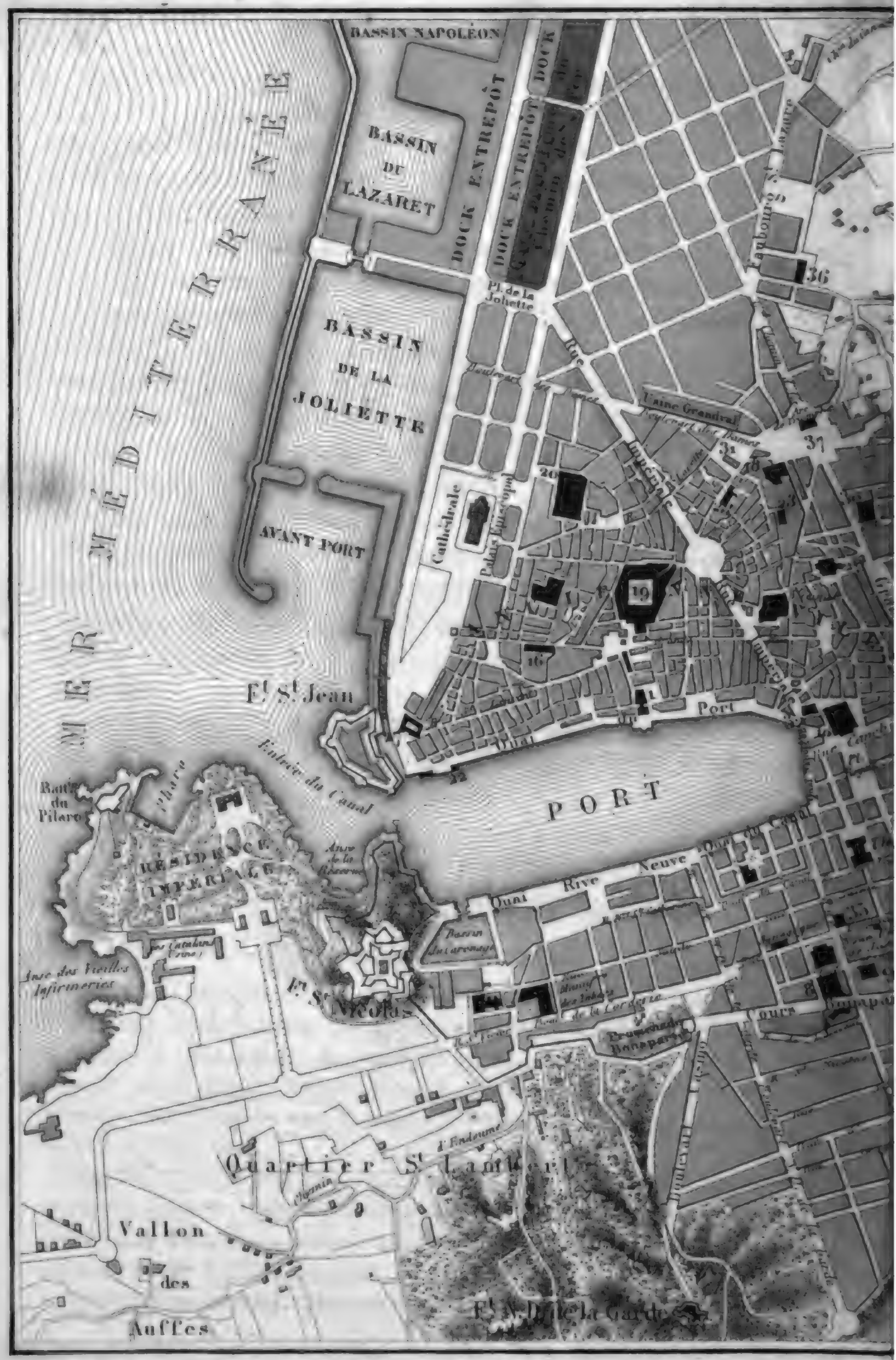
Renseignements généraux.

Omnibus : ceux du chemin de fer stationnent rue Cannebière, 29-31; les autres, place Royale, place des Capucines, place de l'Oriol, cours Belzunce (à cette station on prend les omnibus pour les Aygalades, Saint-Joseph, Saint-Henri, la Madrague, Saint-Louis), cours Saint-Louis (station où l'on prend les omnibus pour le Prado, Montredon, Mazargues et le vallon de l'Oriol).

Du port de la Joliette au jardin zoologique, ou la place Castellane et la place Paradis, départ toutes les cinq minutes, de 7 heures du matin à 7 heures du soir. — Bureau central des omnibus et fourgons, affectés au service des bateaux à vapeur, rue Paradis, 17.

Voitures de remise : Bureau des *Athéniennes*, rue Paradis, 29; des

MAR

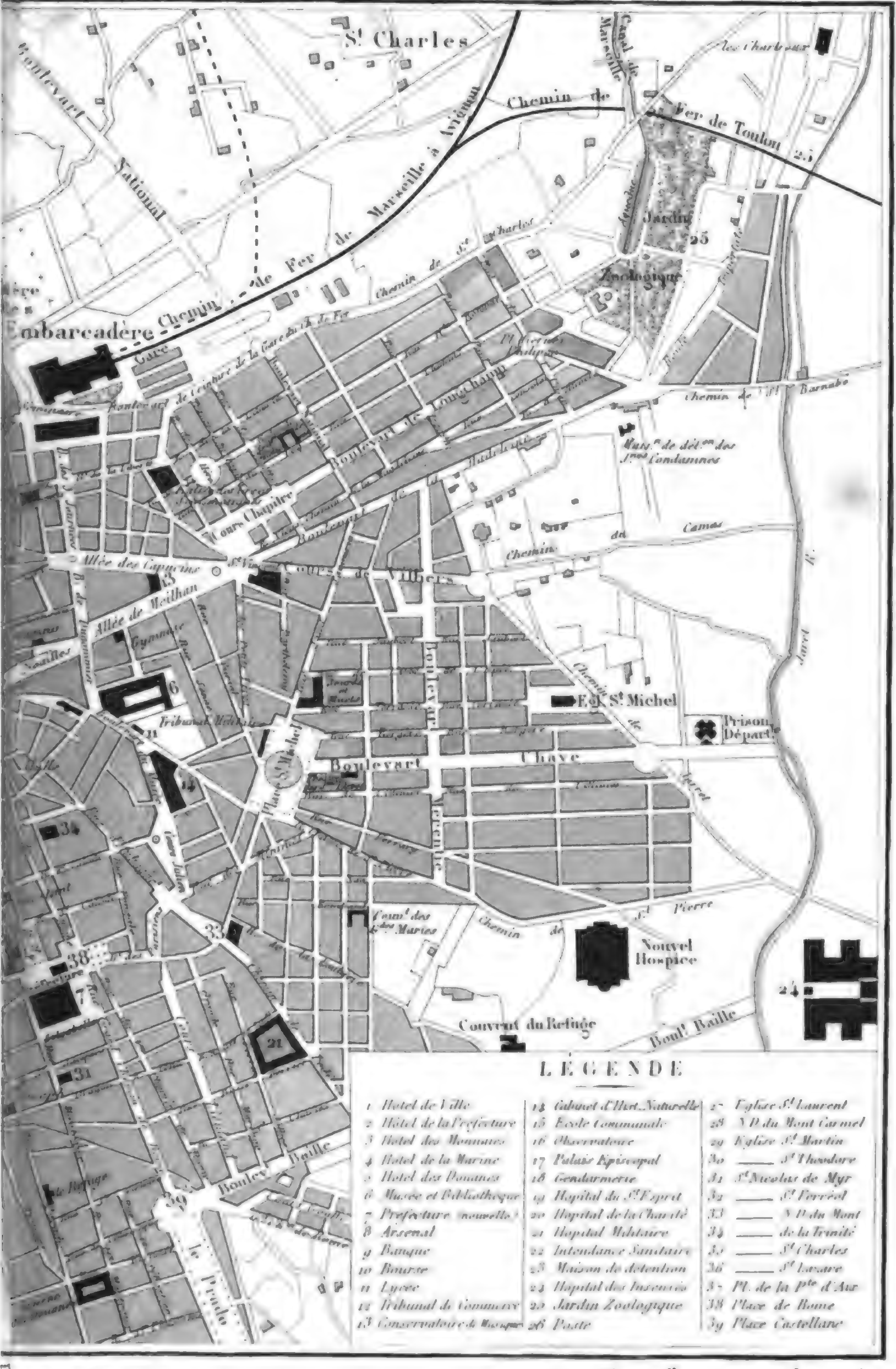


Dressé par A. H. Dufour.

100 200

…ILE.

L. Hachette et Cie Editeurs, Paris.



600 800 1000

Gravé par Sengteller.. Ecrit par Langevin.

Digitized by Google

Digitized by Google

Parisiennes, rue Haxo, 19. D'après le tarif, le prix à payer aux cochers est fixé ainsi qu'il suit pour l'intérieur de Marseille :

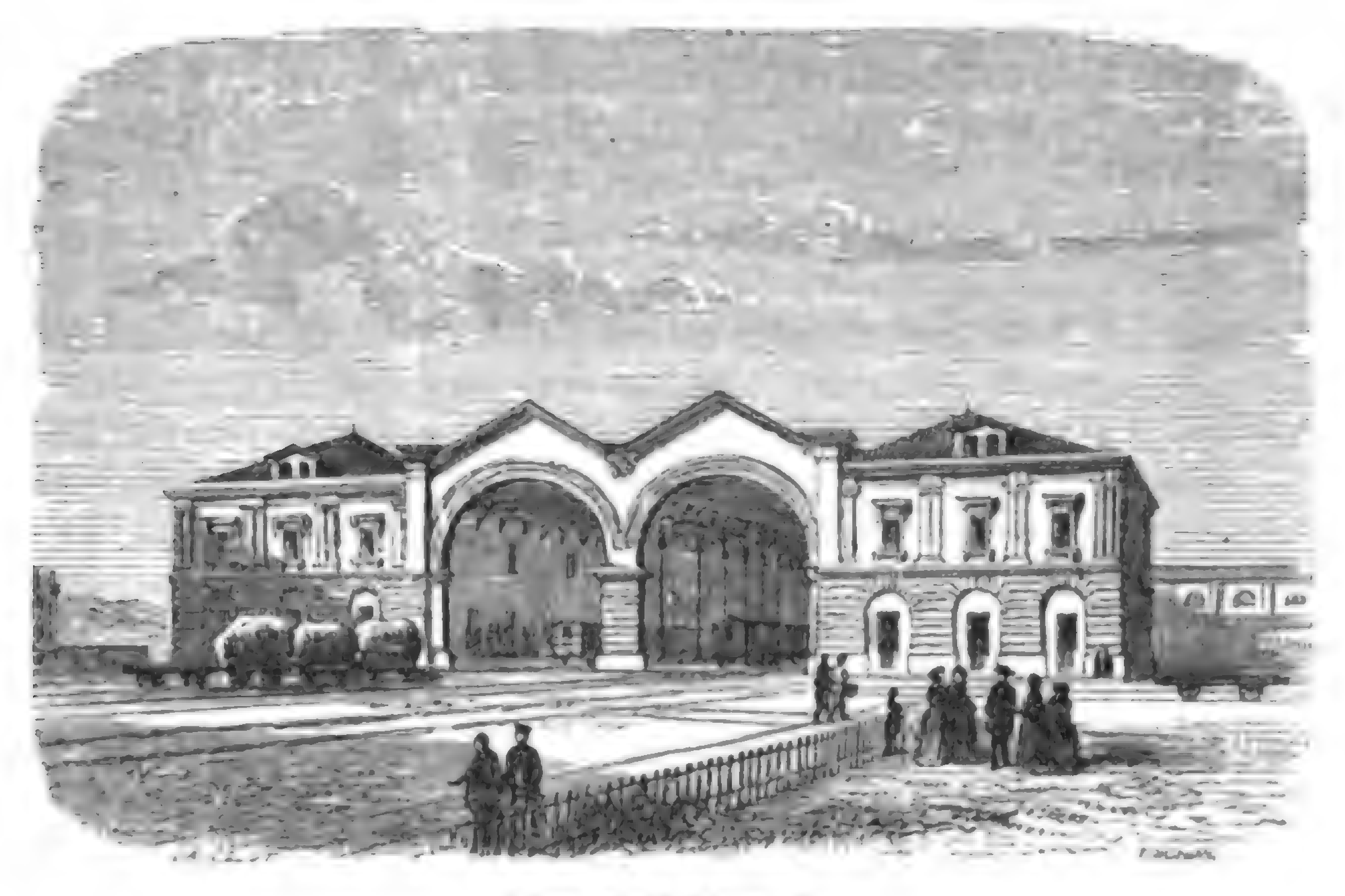
De six heures du matin à six heures du soir.

Voitures à 2 chevaux..	Course, 2 f. »» c.	1re heure, 2 f. 50 c.	Heures suiv., 2 f.
Coupés et cabriolets...	— 1 50	— 2 25	— 2

De six heures du soir à six heures du matin.

Voitures à 2 chevaux........................	Course, 2 f. 50 c.	Heure, 3 f. 50 c.
Coupés et cabriolets....	— 1 75	— 2 50

Il n'est rien dû pour les bagages.



La gare de Marseille.

La première heure se paye toujours entière ; mais les heures suivantes se subdivisent.

Sont considérées comme courses à l'intérieur celles qui ne dépassent pas les limites suivantes : Pont d'Arenc ; grande route ; boulevard National ; chemin de Saint-Charles, longeant le chemin de fer de Toulon jusqu'à la traverse de Jarret ; le Jarret jusqu'au pont de Menpenti ; la grande route de Toulon ; la traverse du Rouet et le boulevard de ce nom jusqu'au Prado ; le Prado jusqu'au boulevard Périer ; les rues Sainte-Philomène, Breteuil, Montevideo ; boulevard Notre-Dame : rues Nicolas (partie supérieure) ; Cherchell ; boulevard Gazzino (partie inférieure) ; rotonde du cours Bonaparte ; traverse du cours Bonaparte ; Corderie ; place Saint-Victor ; Lisse extérieure ; chemin de ceinture jusqu'au rond-

point des Catalans. (Voir, du reste, le tarif pour les courses à l'extérieur, et les autres obligations imposées soit aux cochers, soit aux voyageurs.)

Bateaux a voile et a la rame : ces bateaux stationnent sur les quais du port, où l'on peut les prendre pour des courses en mer et au château d'If.

Tarif des bateaux : une seule personne, 1 fr.; plusieurs, 1 fr. 50 c. la première heure et 1 fr. les suivantes. L'heure commencée compte comme heure entière. Traversée du port, 20 c.

Hôtels : de l'Orient (rue Grignan); du Luxembourg (rue Saint-Ferréol); de la Méditerranée (rue Dauphine); des Empereurs (rue Cannebière); des Colonies (rue Vacon); des Princes (place Royale); des Ambassadeurs (rue Beauvau); des Bouches-du-Rhône (rue de l'Arbre); du Lion-d'Or et des Phocéens (rue Thubaneau); de la Renaissance (rue du Poids-de-la-Farine); de Rome (place Saint-Louis), etc.

Restaurants : hôtel du Luxembourg, hôtel des Colonies, Pacot; Roubiou, autrefois à la Réserve, aujourd'hui sur le chemin de la Corniche; les Frères Martin sur le cours; Roche, etc.

Cafés : Marseille est une des villes les plus riches en cafés de luxe. Tous, depuis quelques années, semblent vouloir rivaliser de magnificence avec les grands cafés de Paris : les meilleurs sont le café Turc; le café des Mille Colonnes, orné de belles peintures et fréquenté par les capitaines au long cours; le café des Deux-Mondes; le café de France, l'un des plus grands de Marseille; le café de l'Univers; le café Bodoul, l'un des mieux fréquentés de la ville; le café des Quatre-vingt-six Départements; le café du Panthéon; le grand café d'Orient, où l'on voit beaucoup de Grecs; le café de Venise, rendez-vous des Italiens, et les deux cafés-concerts de l'Alcazar et du Casino.

Bains : — d'Orient, les mieux tenus (place Noailles); — sur le boulevard du Nord; — de la rue du Baignoir, les premiers qui furent établis à Marseille; — Polythermes, rue Paradis, 77 (on y prend des bains de vapeur, des bains de douches et des bains à la manière orientale); — bains Athéniens, rue de la Palude; — Bains de mer : des Catalans, nouvellement établis, dans l'anse de ce nom; — Bains Phocéens, avec de beaux jardins à Montredon; — Bains de la Méditerranée à 2 kilomètres de la ville, en sortant de la porte d'Aix et dans la direction d'Arenc. Il y a un restaurant et des appartements pour les baigneurs qui voudraient y passer une saison. — Bains d'eaux minérales des Camoins, à 8 kilomètres de Marseille : ces eaux s'emploient pour les maladies scrofuleuses.

Hotel des Postes : Bureau principal : rue du Jeune-Anacharsis, 3. Bureau annexe : rue Haxo, 13 et 15. — Le bureau de la poste restante est ouvert tous les jours de 7 heures du matin à 7 heures du soir.

Télégraphie privée : place Saint-Ferréol, 6.

Digitized by Google

Poste aux chevaux : rue La Fayette, 8.

Banque de France (*succursale*), rue Montgrand, 33.

Journaux politiques et commerciaux : Le *Sémaphore de Marseille* (paraissant six jours par semaine); la *Gazette du Midi* (également); le *Courrier de Marseille* (sept jours par semaine) : le *Nouvelliste* (id.); l'*Écho de la Méditerranée* (six jours); la *Publicité* (tous les jeudis); le *Phocéen* (tous les dimanches); la *Presse du Midi* (id.); la *Revue de Marseille et de Provence* (dans le mois); *Journal de jurisprudence commerciale et maritime* (id.); le *Mistral* (le 1er et le 15 de chaque mois); le *Plutarque provençal* (dans le mois); *Revue horticole des Bouches-du-Rhône* (id.).

Cabinets littéraires : Camoin frères; — Meunier, rue de la Darse, 1; — Mme Dutertre, place Royale, 3; — La Morte, quai du Port, 42; — Esparron, rue Jeune-Anacharsis, 5; — Arrau cadet, rue Saint-Ferréol, 1.

Libraires : Camoin frères, Mme veuve Marius Olive, Mlle Dutertre.

Situation. — Aspect général.

Marseille, *Massalia* ou *Massilia*, ville de 290 000 habitants, est située à 1 mèt. 50 cent. d'altitude, au fond du golfe de Provence. Sa forme est à peu près celle d'un fer à cheval dont le creux est dessiné par le port, l'un des côtés par la vieille ville, et le côté rentrant, ainsi que la section de cercle supérieure, par la ville nouvelle.

De larges boulevards, bordés de belles maisons, descendent de la gare à la ville. Après avoir traversé le terrain de l'ancienne rue Noailles, que l'on vient de démolir pour prolonger la Cannebière jusqu'aux allées de Meilhan, on arrive sur la **Cannebière** par le cours Saint-Louis, à droite et à gauche duquel s'ouvrent deux grandes artères. Cette rue, que nous décrivons plus bas, conduit au port qui, bien qu'il ne soit plus « émaillé comme il y a quelques années par les costumes pittoresques de l'Orient, » n'en a pas moins une physionomie originale. Sa forme est celle d'une carte à jouer. « On se trouve là, dit M. de Stendhal, au quartier général de plusieurs centaines de portefaix, gens qui se font compter à Marseille ; on les voit occupés à embarquer ou à placer sur des charrettes des marchandises de tous les pays ; c'est un spectacle réjouissant. On voit une foule de petites barques élégamment pavoisées en toile de coton, avec des ornements rouges, et tous leurs

Lacaze 2/4/1867

Digitized

patrons crient à la fois pour vous offrir une promenade sur mer ; mais cette mer on ne la voit point (l'entrée du port s'ouvre à droite), et le port a l'air d'un petit lac encombré de navires. »

A l'extrémité du port, après avoir laissé à gauche le fort Saint-Jean, qui en défend l'entrée, à droite la colline qui porte sur ses flancs le vieux Marseille, tout décrépit, on voit s'ouvrir un magnifique horizon : « c'est la mer ! la mer immense, tachetée de blanc par les voiles des navires et des petites barques qui sautillent légèrement d'une vague à l'autre ; c'est le château d'If qui surgit tout à coup sur son roc, immobile et impassible au milieu du perpétuel balancement des flots. De l'autre côté, c'est une immense et haute digue, jetée à la mer par la main de Dieu, des rochers arides, les crêtes pelées du Margiou. Ces rochers, dernières exubérances des Cévennes, décrivent une vaste courbe et vont, en s'abaissant graduellement, s'abîmer sous les vagues. Au fond de l'anse à laquelle ces rochers servent de limite et de parapet, s'étendent les nouveaux ports de la Joliette [1]. »

Bâtie en amphithéâtre sur un terrain pierreux, Marseille se divise en deux parties : la vieille et la nouvelle ville.

Située à droite de la Cannebière, en descendant vers le vieux port, **la Vieille Ville** s'élève pêle-mêle sur une colline entre le port, dont elle occupe l'un des côtés, la Cannebière, le Cours, la rue d'Aix et le boulevard des Dames. Ses principales rues sont la rue Coutellerie et la Grand'rue qui, coupées presque à angle droit par un grand nombre d'autres rues, dont les plus importantes sont les rues Belzunce, Négrel et de l'Évêché, la traversent parallèlement de l'est à l'ouest. — C'est, dit le spirituel auteur de *Rome contemporaine* (M. Edmond About), le séjour de l'industrie, de la misère et de la débauche. On l'a comparée au *Ghetto*, de Rome. » A part le palais de justice, l'hôtel-Dieu, l'hôtel de ville, l'évêché, l'observatoire, la halle aux poissons, bâtie par Puget, quelques maisons du XIII[e] et du XIV[e] siècle, et une fort belle façade, taillée en pointes de diamant, elle n'offre, en effet, aux regards de l'étranger que des ruelles noires, anguleuses, sales, escarpées, et pavées de cailloux

1. L. Dupont, *Illustration*.

Digitized by Google

Marseille.

Digitized by Google

Digitized by Google

pointus, des places étroites, des habitations enfumées, chancelantes et nauséabondes, et d'ignobles étalages de friperie.

Cependant, avant que la voie nouvelle qui, en vertu du décret du 22 avril 1861, doit s'ouvrir à travers les vieux quartiers, entre le quai Napoléon et le boulevard des Dames, vienne changer complétement la physionomie de l'ancienne ville et niveler la montagne qui la porte, l'étranger pourra, s'il veut se faire une idée du vieux Marseille, visiter les quartiers de Saint-Jean et des Grands-Carmes. « C'est là, dit Méry, qu'habite le Marseillais de pure origine; c'est là qu'il parle sa belle langue faite de grec et de latin, et qu'il garde les antiques souvenirs, les croyances héréditaires, et les chères superstitions. »

Située en grande partie à gauche de la Cannebière, en descendant vers le vieux port, le long duquel elle s'étend, **la nouvelle ville** s'appuie à la colline qui porte le fort de Notre-Dame de la Garde; elle est traversée, du nord au sud, par la longue et belle rue d'Aix, le Cours, la place Saint-Louis, la rue de Rome, le grand chemin de Rome et le Prado, qui forment une seule rue tirée au cordeau, longue de 5 kilomètres, bordée de chaque côté de belles maisons. C'est un échiquier, suivant la pittoresque expression de Méry : toutes les rues sont droites comme des I et pourvues de larges trottoirs composés de briques posées de champ, ou de larges dalles. Cependant celles qui s'ouvrent dans la direction du nord-ouest sont labourées par le mistral; mais il paraît que ce vent terrible a été enfin accepté par les indigènes comme un bienfait hygiénique. « C'est un balai céleste, ajoute Méry, qui nettoie l'air et le rend sain. »

A tout seigneur tout honneur. Parlons d'abord de la Cannebière, ainsi appelée parce qu'elle occupe l'emplacement de champs plantés de chanvre (*cannabis*, en grec). Peut-être n'est-ce pas la plus belle rue de l'univers, comme le prétendent les Marseillais; mais, à coup sûr, c'est la plus belle rue de Marseille. Située au centre de la ville, elle touche à la place Royale et aboutit par l'une de ses extrémités au port, et par l'autre aux allées de Meilhan. Bordée de vastes trottoirs, de beaux hôtels et d'élégants magasins, elle est surtout très-vivante et très-animée. Passants et promeneurs y affluent à toute heure du jour. Cette large et

Digitized by Google

magnifique rue, commencée par Puget, n'est pas seulement le point de jonction du vieux et du nouveau Marseille, c'est encore, dit M. Edmond About, « une porte ouverte sur la Méditerranée et sur le monde entier. » Cependant, son nom semble avoir le privilége de faire rire. Pourquoi? — « Parce que, ajoute M. About, toutes les fois qu'un petit Provençal, frétillant d'ambition, vide d'idées, débarque dans les bureaux d'un petit journal, son article de début est tout trouvé : la Cannebière! — Les premiers ont plaisanté, les suivants ont enchéri, le comique a fait place au bouffon, le bouffon au grotesque, et Marseille a reçu de ses enfants cinq ou six couches de ridicule qui ne s'effaceront pas en un jour. »

Les plus belles rues de Marseille sont, après la Cannebière : la *rue Paradis* (nom qu'elle a pris du lieu *Paradisus*, qu'occupait le cloître de l'abbaye de Saint-Victor, auquel elle a succédé); elle part de la place Royale pour se prolonger jusqu'aux dernières limites de la ville; — la *rue Saint-Ferréol*, qui rappelle la rue Vivienne de Paris; elle commence à la Cannebière et vient aboutir à la place Saint-Ferréol; — la *rue Beauvau*, qui est la plus voisine de l'extrémité du port et qui doit son nom à M. de Beauvau, gouverneur de Marseille à l'époque de son ouverture : moins longue que les précédentes, mais large et bordée de belles maisons, elle part de la Cannebière et aboutit à la place du Grand-Théâtre. Ces trois rues, parallèles à la rue de Rome, traversent la nouvelle ville dans toute sa longueur. — Les rues de la Darse, de Montgrand, de Grignan, de l'Armény, Sylvabelle et Nicolas, qui croisent à angle droit les rues de Paradis et de Saint-Ferréol, quoique d'une importance moindre, méritent aussi une mention particulière. C'est tout à la fois la Chaussée-d'Antin et le faubourg Saint-Germain de Marseille.

Marseille possède un grand nombre de places : la *place Royale*, au milieu de laquelle s'élève, sur un piédestal en pierre, entouré d'une grille en fer, la *statue* en marbre du célèbre sculpteur Puget, martelée, suivant l'expression de M. About, par Ramus, et offerte à la ville par M. Mirès; — la *place Saint-Ferréol* (à l'extrémité de la rue de ce nom), assez vaste et bordée de belles maisons; au centre, est une colonne votive, érigée primitivement, en l'an x,

Digitized by Google

dans la rue Paradis, en mémoire des citoyens qui se dévouèrent pendant la peste qui ravagea Marseille en 1720, et transférée sur cette place en 1839 : elle est surmontée du *génie de la Santé*, petite mais gracieuse statue, par Chardigny ; — la *place de l'Hôtel-de-Ville*, ombragée d'arbres, ornée d'une fontaine dont les griffons de bronze lancent de l'eau par les narines : cette fontaine est surmontée du buste énorme et disgracieux du comte de Villeneuve, ancien préfet des Bouches-du-Rhône ; — la *place Neuve*, rendez-vous des matelots de tous les pays ; — la *place du Palais-de-Justice*, où se tenaient

La Cannebière.

les assemblées populaires sous la république marseillaise; — la *place Junguin*, ou place aux OEufs, qui fut le quartier général des insurgés de juin, en 1848 ; — la *place des Capucines* (sur le boulevard du Nord, entre la rue Tapis-Vert et les allées des Capucines), où s'élève une fontaine, jadis ornée de deux bas-reliefs de Chardigny, représentant l'un, la pêche, et l'autre, la récolte des olives; les mutilations que les gamins marseillais faisaient subir à ces bas-reliefs obligèrent l'autorité à les remplacer par un obélisque qui n'offre rien de remarquable ; — la *place Castellane* (à l'extrémité du grand chemin de Rome et de la ville, sur la route de

Toulon), où, du milieu d'un grand bassin circulaire, s'élève un obélisque colossal dont les quatre faces de la base sont ornées de quatre écussons avec des inscriptions et des rostres en airain versant de l'eau en abondance.

Les ports, la Rade et les Phares.

Jadis le **Vieux port** de Marseille n'était qu'un lac, appelé Lacydon : l'entrée en était fermée par des rochers ou des lits de sable qui se prolongeaient depuis le fort Saint-Jean jusqu'à l'extrémité du Pharo. Ces rochers, séparés par les eaux, suivant les uns, selon d'autres par les Phocéens, ouvrirent passage à la mer, et ainsi s'établit la communication du port avec la rade.

A gauche, l'entrée du vieux port est défendue par le *fort Saint-Nicolas* que Louis XIV fit construire, d'après les plans de Vauban, et par des rochers arides et abrupts formant des caps et des îles, sur lesquels s'élève la résidence impériale, à droite, par le *fort Saint-Jean* (jadis *castrum Babonis*, château de Babon, nom qu'il quitta pour prendre celui de Saint-Jean, lorsque les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en firent l'acquisition), puis, par le plateau de la *Tourrette*, derrière lequel s'élève le vieux Marseille. Le port, ayant une surface d'eau de 29 hectares et pouvant recevoir environ treize cents navires, voyait depuis trois mille ans les pavillons de toutes les nations commerçantes s'y donner rendez-vous, lorsque, pour suppléer à son insuffisance, on construisit, de 1842 à 1853, dans l'anse de *la Joliette*, un **nouveau port**, ayant une surface d'eau de 26 hectares et relié à l'ancien. Ces deux ports peuvent recevoir environ trois mille bâtiments; mais le nombre des navires à voile et à vapeur s'est si rapidement accru qu'il a fallu leur ouvrir un nouveau bassin en jetant en pleine mer une digue d'une longueur double de celle qui existait déjà (1100 mètres sur 40 mètres de large). Protégée par le fort Saint-Jean et les hauteurs de la Tourrette, cette digue se projette en ligne oblique dans la direction de la Madragou, pour se terminer par un phare semblable à celui qui a été placé à l'entrée opposée du nouveau port. Une autre jetée d'environ 500 mètres part d'Arenc pour aller se relier aux nouvelles constructions.

Ainsi le vieux port, le bassin de la Joliette, le bassin du *Lazaret*,

Digitized by Google

le bassin d'*Arenc*, plus un bassin de radoub provisoire, et un bassin de carénage (creusé sur l'emplacement de l'ancienne nécropole), tels sont, en 1861, les établissements maritimes de Marseille. Deux autres bassins, dont nous parlerons tout à l'heure, sont en construction ou en projet.

La rade est protégée, à l'est, par le cap Croiset, et à l'ouest, par le cap Couronne. Deux petits îlots, ceux de Pomègue et de Ratonneau, lui servent en outre d'abri.

Un phare de premier ordre et trois fanaux éclairent les abords de la rade : le phare, dit de *Planier*, est à 8 milles S. O. E. de l'entrée du port et s'élève à 40 mèt. au-dessus de la mer ; il est à feu tournant et sa portée est de 20 milles marins ; les deux phares les plus voisins sont : à l'est, celui de *Porquerolles*, à feu varié, et à l'ouest, celui de *Faraman*, à feu fixe.

Des trois fanaux situés à l'entrée du port, le premier s'élève au pied de la tour du fort Saint-Jean, à gauche de l'entrée du vieux port, à 9 mètres au-dessus de la mer ; il est à feu fixe, et sa portée est de 9 milles marins ; le second, situé sur la pointe de *Tête de Maure*, à droite de l'entrée du vieux port, s'élève à 19 mèt. ; il est à feu varié et sa portée est de 10 milles ; le troisième, sur le musoir sud de la jetée du port de la Joliette, s'élève à 25 mèt. au-dessus de la mer ; sa portée est de 8 milles.

Une tour ronde, élevée sur l'écueil appelé *Canoubier*, signale cet écueil aux navigateurs ; c'est le seul que l'on rencontre dans la rade de Marseille. On aborde au port par quatre passes différentes : la grande passe, entre le cap Couronne et l'île de Ratonneau ; c'est celle que prennent les navires venant du détroit ; les trois autres s'ouvrent : l'une, entre l'île de Pomègue et le château d'If (elle est étroite, mais sûre) ; l'autre entre le château d'If et le Canoubier (elle est semée de quelques roches sous-marines) ; la troisième, entre le Canoubier et la terre, présente quelque danger dans les gros temps.

Canal de Marseille.

Il y a quelques années, Marseille n'était pourvue d'eau qu'à l'aide d'une dérivation de la petite rivière de l'Huveaune ; aujourd'hui, le canal dit de Marseille y amène les eaux de la

Digitized by Google

Durance. Ce canal, creusé à travers les terrains les plus accidentés, sous la direction de M. de Montricher, ingénieur, prend naissance près du pont suspendu de Pertuis. Sa longueur est de 83 000 mèt., dont 25 000 mèt. en travaux souterrains. Sa largeur est de 3 mèt. au plafond, 9 mèt. 40 cent. en gueule, sa profondeur, de 2 mèt. 40 cent.

Après avoir traversé la grande plaine du Puy-Sainte-Reparade, il s'enfonce dans un souterrain, derrière le village de Saint-Estève; puis, se développant devant les ruines du château de Janson, il franchit la route départementale d'Aix à Cadenet, sur une levée de 14 mèt. de hauteur. Au delà de l'antique abbaye de Sylvaranne et des magnifiques parcs de la Roque d'Anthéron, il passe, près de Charleval, sur deux gracieux aqueducs, ceux de Jacourelle et de Valbonnette : le premier, celui de Jacourelle, long de 74 mèt. et haut de 19 mèt., encadrant de son vaste cintre un joli bois de pins, et le second mesurant 90 mèt. de longueur sur 18 mèt. de hauteur. Bientôt, reprenant la direction du midi, près de Vernigens, il traverse la chaîne des Taillades dans un tunnel de 3700 mèt., dont le percement a présenté d'immenses difficultés. Arrivé dans le vallon de Lambesc, il est reçu par l'aqueduc de Valmousse, long de 170 mèt. et haut de 26 mèt.; puis, au delà du bois de Lebarben, il coupe la chaîne d'Aiguilles par quatorze souterrains, et pénètre audessus du Condom, dans la vallée de l'Arc, qu'il remonte en contournant la montagne de Ventabren. Après avoir franchi le défilé de Roquefavour, sur un magnifique aqueduc (voy. plus bas section III), il traverse le vallon de la Mérindolle et la route d'Aix à Martigues, puis franchit la chaîne de l'Étoile, au moyen de deux percées de 3500 mèt. chacune, entre lesquelles il ne voit le jour que sur une très-petite longueur, dans le vallon de l'Assassin, près du village des Pennes, et il atteint enfin Marseille.

Ce canal a coûté 40 millions de fr., mais la vente des eaux produit déjà 450 000 fr. par an; il fournit 10 mèt. cubes d'eau par seconde. Aussi, l'eau coule-t-elle dans toutes les maisons de la ville jusqu'à l'étage le plus élevé; elle arrose les rues et féconde les jardins et les prés.

Digitized by Google

La Ville neuve.

Depuis quelque temps, Marseille semble vouée aux métamorphoses. « Ceux qui l'ont vue en 1815, en parlent, dit M. About, comme d'une succursale du grand désert. Sa population s'élevait à 90 000 habitants, mourant de faim. Aujourd'hui, si l'on y ajoute la population flottante, les étrangers, non compris dans le recensement, elle se monte à près de 290 000 âmes; 200 000 de plus qu'en 1815 ! » Marseille, au point de vue matériel, a suivi les progrès de sa population.

Au mois de mai 1854, le gouvernement céda à la ville de Marseille l'ancien Lazaret et les terrains conquis ou à conquérir sur la mer, c'est-à-dire tous les terrains constituant aujourd'hui les quais et les nouveaux ports; superficie totale : 90 hectares ou 900 000 mètres, sur lesquels l'État et la ville en réservèrent 500 000 pour les quais, places et rues, ainsi que pour diverses constructions. Aux termes de transactions intervenues entre la ville et la Société des ports, fondée par M. Mirès, celle-ci acheta au prix de 20 millions une étendue de 400 000 mètres carrés des terrains réservés. Cette société, n'ayant pour but que l'exploitation de ces terrains, ne s'occupe en rien de la construction des nouveaux ports et des travaux du génie maritime. Toutefois, grâce à cette double impulsion, Marseille s'est livrée à des entreprises gigantesques : cinq collines arrêtaient son développement du côté du nord : au moyen de la sape et de la mine, on les a nivelées. Il y avait là un bras de mer que l'on a refoulé au large, en y jetant les terres provenant du nivellement des collines. Où régnaient hier les flots, s'élève aujourd'hui une ville neuve, avec ses larges rues, ses quais, ses docks et ses belles maisons « aux façades sculptées, aux portes et aux fenêtres ornées d'écussons, et aux balcons d'où le regard plane sur l'infini. »

Au fond de l'anse, au point le plus central de la courbe que décrit la mer, on a construit sur des arcades en pierre une large esplanade pour y bâtir, d'après les plans de MM. Vaudoyer et Espérandieu, **la nouvelle cathédrale**. Déjà elle s'élève à plusieurs mètres. Comme l'ancien temple de Diane, bâti presque au même endroit, elle sera vue de la pleine mer; mais elle coû-

Digitized by Google

tera cher : l'État a souscrit pour deux millions et demi ; la ville en donnera quatre. A l'occasion de la pose de la première pierre par l'Empereur, en 1853, il a été frappé à Paris une médaille commémorative, en 1857.

Non-seulement le vieux port a été assaini et déblayé, et deux nouveaux ports ont été construits, mais on en commence un troisième, décrété en 1856, celui de Napoléon, dont les môles sortent déjà du sein des flots. Comme ceux du Lazaret et d'Arenc (1856 et 1859), ce grand bassin a été conquis sur la mer, au moyen d'une vaste jetée protectrice qui a 2 kilomèt. de longueur. Avec ces trois nouveaux bassins, qui ont une surface d'eau, l'un, celui du Lazaret, de 8 hectares, le second, celui d'Arenc, de 7 hectares, et le troisième, celui de Napoléon, de 24 hectares, la surface du nouveau port de Marseille se trouve portée à près de 90 hectares, sur 7 mèt. de profondeur minimum au-dessous des basses mers. Ainsi, le port de Marseille aura une superficie et un développement de quais triple de ce qu'il avait il y a dix ans.

Par suite du décret du 23 août 1860, la surface des môles et des terre-pleins formant le périmètre des *Docks* comprend, aujourd'hui, environ 18 hectares, desservis par près de 3000 mèt. de quais. Reliés par des voies ferrées, établies sur les quais même, avec les magasins d'entrepôts, la gare maritime du chemin de fer de Paris à Lyon et à Marseille, et les messageries impériales, chargées de la navigation à vapeur de la Méditerranée, les docks desservent les bassins du Lazaret et d'Arenc ; par le côté sud de la Joliette, le bassin de la Joliette, et, par le côté nord-ouest de la traverse ou môle d'Arenc, le bassin Napoléon. Dès que la traverse d'Arenc sera terminée, l'embranchement du Lazaret et les embarcadères y seront transférés, et la traverse du Lazaret sera appropriée au service du *Dock-entrepôt* qui est en construction. Déjà les caves et le rez-de-chaussée sont achevés ; les murs du premier tage élevés. Chaque étage doit se composer de vingt magasins qui pourront contenir 75 000 tonnes de marchandises, et, quand les *Magasins généraux*, dont les fondations sont jetées et la charpente mise à pied d'œuvre, seront achevés, on estime que le dock-entrepôt pourra emmagasiner 150 000 tonnes.

A côté de ce grand établissement, qui coûtera environ 25 mil-

Digitized by Google

lions, on construit les bâtiments de l'administration centrale des Docks.

Bientôt la chapelle provisoire de *Notre-Dame de la Garde* disparaîtra, remplacée par le beau sanctuaire en marbre d'Italie, édifié sous la direction de M. Espérandieu. Déjà d'élégantes villas modernes et la *Résidence impériale* (architecte M. Vaucher) couronnent le promontoire du Pharo ; le *nouveau palais de justice* (place Montyon), œuvre de MM. Dauban et Martin, s'achève. Outre la cathédrale, on construit, sur le port de la Joliette, le nouveau *palais épiscopal*, et *la gare maritime des chemins de fer;* derrière la Joliette, la *manutention* des vivres, la manufacture des tabacs, la caserne; — sur le port Napoléon, le bassin de radoub et les ateliers maritimes ; — derrière le port, une église, une école communale, un arsenal, etc.; enfin, les maisons qui bordaient le dangereux défilé de la rue Noailles ont été démolies ; la Cannebière va être continuée sur toute sa largeur, qui est de 30 mètres, jusqu'aux allées de Meilhan; le cours Bonaparte et la rue d'Arcole seront également prolongés, l'un jusqu'à la place Saint-Ferréol, ce qui entraînera la suppression de la rue Armény et du boulevard du Muy; et l'autre jusqu'à la rue Monteaux. « Viendra ensuite le tour de la rue d'Aix et enfin celui du boulevard de l'Impératrice. Ce boulevard, percé à travers le vieux Marseille, prendra naissance près de l'église des Augustins, à la suite du quai Napoléon, et aboutira à l'extrémité inférieure du boulevard des Dames, près de la rue Sainte-Claire, c'est-à-dire en tête des terrains Mirès, à peu de distance des docks et de la gare maritime. Son tracé sera en ligne complétement droite ; sa longueur, de 775 mètres et sa largeur de 25 mètres ; les rues transversales formant les amorces des rues futures auront 12 mètres de largeur. »

Ainsi donc, avant peu, la montagne qui sépare la ville naissante de la moderne Marseille et qui impose un circuit de 2 kilomètres pour atteindre la gare maritime du chemin de fer, les ports, les docks, et tous les établissements commerciaux et maritimes, sera aplanie, et Marseille ne formera qu'une seule ville. Après ces grands travaux, d'autres sont projetés. Il ne s'agit de rien moins que de créer un avant-port ou plutôt une autre rade, qui permettrait aux

Digitized by Google

navires de stationner à l'abri pour se diriger ensuite vers les bassins de débarquement. Dans ce but, il serait question d'enceindre le fond du golfe de Lyon d'une digue qui, partant du point de la côte nommé l'Estaque, irait aboutir au Frioul, en se faisant un musoir, une défense et un phare des îles de Ratonneau et de Pomègue, entre lesquelles est la Quarantaine.

Marseillais et Marseillaises.

« Marseille, dit M. Edmond About, est la ville de France où l'égalité des hommes ressemble le moins à une chimère. Pas plus de castes que sur la main : il ne saurait y avoir de vieille noblesse dans une population toute neuve : les principaux habitants sont des parvenus dans le sens le plus honorable du mot ; les autres ont l'espoir de parvenir en travaillant. Il n'y a donc que deux catégories de Marseillais : ceux qui ont fait leur fortune, et ceux qui cherchent à la faire.... Ils ont l'œil vif, la parole prompte, le geste infatigable ; leur esprit aventureux et leur tempérament sanguin les poussent aux grandes entreprises et aux grandes folies.

« Dans presque tous les pays du monde, le père de famille amasse les millions et le fils les dépense ; on voit à Marseille des hommes de tout âge cumuler les deux rôles du père et du fils. Apres au gain, prodigues de leur temps, de leur peine, ils s'arrêtent de temps en temps, comme l'écureuil sur la branche, pour croquer le fruit de leur travail.... Nous travaillons dans l'âge du plaisir, et nous commençons à prendre du bon temps le jour où nous n'en pouvons plus ; le Marseillais n'attend pas pour mordre à la pomme que ses dernières dents soient tombées [1]. »

« Ce serait, dit de son côté un écrivain méridional, une histoire fort curieuse, mais aussi fort longue, que celle de toutes les fortunes colossales qui se sont formées à Marseille.

« Tel a débuté dans le commerce, en achetant des balayures de sucre qu'il revendait à des marchandes de sirop à un sou le verre ; il était arrivé à Marseille avec cinquante écus pour tout

1. *Rome contemporaine.*

Digitized by Google

avoir ; aujourd'hui, il est huit à dix fois millionnaire, et il figure en tête de la liste des notables marseillais.

« Tel autre, sachant à peine lire et écrire, est parvenu d'abord à se faire intéresser pour un vingtième dans la propriété d'une petite goëlette ; cinq à six ans après, il faisait construire à ses frais un trois-mâts. C'est aujourd'hui l'un des premiers armateurs de Marseille.

« La classe des négociants et des armateurs n'est pas seule à profiter des avantages que Marseille doit à son commerce : le bien-être s'étend aux travailleurs les plus humbles ; les portefaix notamment réalisent des gains parfois considérables. Placés dans les autres villes au dernier degré de l'échelle sociale, ils forment, à Marseille, une classe à part, riche, presque influente, ayant ses priviléges et ses prérogatives. Nul ne peut entrer dans leur corporation s'il n'est présenté par deux membres et s'il ne dépose préalablement, entre les mains du trésorier, une somme de 1000 francs. Chaque négociant entretient à son service une compagnie de portefaix, plus ou moins nombreuse suivant l'importance de ses affaires.... Certains portefaix gagnent de 15 à 20 francs par jour, et ceux qui sont à la tête des compagnies, ou *maîtres-portefaix*, touchent parfois 50, 60 et même 100 francs dans une seule journée. Il est assez rare toutefois que ces hommes laborieux s'enrichissent, la plupart ayant des habitudes de luxe qui paraissent peu compatibles avec leur profession. Il faut les voir le dimanche, lorsqu'ils ont déposé la barre, endosser des vêtements d'une finesse et d'une coupe irréprochables, se carrer sur les promenades ou dans les cafés, faire voler au *Prado* d'élégants tilburys, ou se prélasser dans leur maison de campagne, dans leur bastide....

« A Marseille, la population ouvrière est généralement aisée [1]. »

Il n'y a, pour ainsi dire, pas de société à Marseille ; elle ne serait d'ailleurs « d'aucune utilité à un jeune homme, qui, pour peu qu'il ait de tête, se fait courtier de marchandises, d'assurances, etc., et gagne bien vite cinq ou six mille francs par an. A-t-il un moment, il court à la campagne chasser au *Poste ;* en été, il va se baigner, le soir, au *Pharo ;* quand le *mistral* souffle,

1. Marius Chaumelin, *Revue de Toulouse.*

Digitized by Google

il va fumer au cercle, tout en parlant fort haut avec ses amis [1]. » Cette passion du cercle est poussée si loin chez les Marseillais que l'on a vu des jeunes gens, à peine sortis du collége, s'associer pour en fonder un sous le nom de *club des Moutards*. Un autre cercle s'est constitué sous le nom de *Pipe's club*. Mais s'il n'y a pas de société à Marseille, en revanche il y a beaucoup de luxe. « Le mobilier de l'artisan aisé ne le cède guère en élégance à celui du médecin ou de l'avocat, et un fait digne de remarque, c'est que la jeune fille à marier s'enquiert avant tout de la manière dont son prétendant meublera la chambre nuptiale [2]. »

Ainsi que les Arlésiennes, les Marseillaises, surtout dans la classe ouvrière, semblent avoir conservé le type grec : elles ont le pied charmant, les traits réguliers, le teint animé, des yeux vifs et spirituels, des cheveux d'un noir d'ébène d'une grande beauté, le sourire d'une fraîcheur irréprochable. « Trop d'embonpoint ne vient jamais nuire à la grâce de leur personne, et leur aspect a quelque chose de la statue antique. Leur caractère est gai comme le soleil de leur pays ; elles sont rieuses et ne rient pas, comme on pourrait le croire, pour mettre en évidence l'émail de leurs belles dents ; elles rient réellement parce que rire est un plaisir, peut-être un besoin pour elles. »

C'est la toilette, avons-nous dit, qui est la grande affaire des Arlésiennes. Ainsi des Marseillaises : les plus modestes portent la oie, le velours, les dentelles. Cependant « elles n'ont pas encore adopté le chapeau ; elles ont eu le bon esprit de conserver leur petit bonnet qui leur sied à ravir ; en revanche, elles se surchargent de bijoux ; mais, quand on les voit marcher avec une indolence qui fait ombre à la vivacité méridionale, la tête haute, le nez au vent, quelquefois une petite fleur à la bouche, les mains dans les poches de leurs robes ou les bras ballants, on est très-peu émerveillé de cette allure. »

Histoire.

Comme toutes les villes d'origine grecque, Marseille est née d'une légende. Avant sa fondation, sous le règne de Tarquin l'An-

1. De Stendhal, *Mémoires d'un touriste.*
2. Marius Chaumelin, *Revue de Toulouse.*

Digitized by

cien, quelques Phocéens, marchands ou pirates, s'étaient établis sur les côtes de la Méditerranée, alors habitées par les Salyens, peuplade de la nation celto-lygienne. Bientôt, une nouvelle expédition, composée de l'élite de la jeunesse et commandée, suivant Justin, par Simos et Protis, partit de Phocée, dans la direction d'Éphèse, où l'oracle avait prescrit aux chefs de se rendre pour y prendre le guide que Diane leur destinait. Pendant la nuit qui suivit leur arrivée, la déesse apparut à Aristarché, l'une des femmes les plus considérées de la ville, et lui ordonna de s'embarquer avec les Phocéens. Après avoir pris une des statues qui étaient dans le temple, Aristarché se rendit au port; mais elle n'eut pas plutôt mis le pied sur le vaisseau que le vent, qui avait été contraire jusqu'alors, devint favorable. Simos et Protis remirent à la voile. Ayant abordé sur les rivages de la Gaule, ils s'avancèrent dans les terres, chez les Ségobriges, peuple voisin des Salyens et qui avait pour roi Namnus. Protis lui demanda la permission d'établir une ville sur les confins de ses États. Ce jour-là précisément, Namnus donnait aux chefs de sa nation un grand festin, dans lequel sa fille Gyptis devait, suivant la coutume de ce peuple, choisir un époux, en présentant à l'un des convives une coupe remplie d'eau. Il invita Protis au festin. A la fin du repas, Gyptis entra dans la salle et présenta la coupe à Protis, qui, devenu l'époux de la jeune princesse, rejoignit avec elle ses compagnons. Après avoir érigé un monument pour perpétuer le souvenir de leur débarquement, comme le prouvent les restes d'un bas-relief trouvé dans l'île de Bouc, et représentant Aristarché portant la statue de Diane au moment où elle met le pied sur le vaisseau, les Phocéens levèrent l'ancre et vinrent enfin relâcher au fond d'un golfe qui se prolongeait dans les terres. C'est là qu'ils résolurent de se fixer. Ils y bâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de *Massalia*, formé, à ce qu'on croit, du mot ligurien *Mag* (habitation) et de la racine *Sal*, qui peut s'appliquer soit aux Salyens, soit à la mer. Ainsi, Massalia peut signifier également ville des Salyens, ou station et port maritime.

C'est, dit-on, sur le point le plus élevé de ce qu'on appelle la vieille ville que s'établit la colonie, la première année de la 45e olympiade (environ 599 ans avant J. C.). Une citadelle forti-

Digitized by Google

fiée et renfermant l'Ephesium ou temple de Diane, desservi par Aristarché, que les Phocéens reconnaissants établirent prêtresse de la déesse, constitua d'abord toute la cité ; mais la colonie ne tarda pas à acquérir de l'importance. Ses progrès même furent si rapides que Comanus, fils et successeur de Namnus, en devint jaloux. Un jour, pour l'exciter contre les Massaliotes, un de ses courtisans lui raconta cet apologue : « Une chienne demanda à un berger un lieu pour mettre bas ; l'ayant obtenu, elle pria pour qu'il lui fût permis d'élever ses petits au même endroit. Plus tard, les chiens étant devenus grands, la mère, avec leur secours, s'attribua la propriété du lieu. De même, ajouta le courtisan, les Massaliotes, qui ne sont aujourd'hui que colons, deviendront un jour maîtres du pays. »

« Cet apologue, dit M. de Villeneuve, produisit son effet. Comanus tendit des piéges aux Massaliotes. A la fête solennelle des Florales, il envoya à Massalia quelques hommes courageux et intrépides ; il en fit entrer d'autres sur des chariots couverts de broussailles, et lui-même vint se mettre en embuscade avec son armée dans les montagnes voisines de la ville. Ceux de ses gens qui étaient entrés dans Massalia, devaient, vers le milieu de la nuit, lui en ouvrir les portes[1], » lorsqu'une jeune Ségobrige, parente du roi, et dont l'amant était Massaliote, lui découvrit le complot. Aussitôt prévenus, les chefs de la ville prennent leurs mesures, la jeunesse court aux armes ; ceux des Ségobriges cachés dans la ville, sont mis à mort ; Comanus, surpris dans une embuscade, est vaincu et périt avec sept mille des siens. De là, chez les Massaliotes, la coutume de fermer les portes de leur ville, les jours de fête. Des sentinelles furent placées sur les remparts ; ce qui n'empêcha pas les Salyens d'inquiéter l'établissement des Phocéens.

Vers ce même temps (587 ans avant J. C., c'est-à-dire douze ans après la fondation de Massalia), Bellovèse et Sigovèse, neveux d'Ambigat, roi des Bituriges, commencèrent leur expédition en Italie. Arrivé chez les Tricastins, Bellovèse y apprit que les Salyens se disposaient à attaquer les Massaliotes ; l'offre qu'il fit

1. *Statistique des Bouches-du-Rhône.*

Digitized by Google

à ces derniers de les défendre, moyennant des provisions qui lui manquaient pour continuer sa route, ayant été acceptée, il vint à Massalia, et, après avoir combattu les Salyens, poursuivit sa marche au delà des Alpes.

Ainsi délivrée de ses ennemis, la nouvelle colonie grandit et prospéra. Bientôt, la ville de Phocée étant tombée au pouvoir des Perses, la plupart des habitants s'embarquèrent et vinrent aborder à Massalia. Jusqu'alors, le gouvernement de la colonie était resté dans les mains des Protiades, ou descendants de Protis et de Gyptis; mais, à l'arrivée des derniers Phocéens, il fit retour au peuple, qui choisit un conseil composé de six cents membres appelés *Timouques* ou Honorables. Ceux-ci, chargés de faire les lois, en confièrent l'exécution à quinze d'entre eux. A son tour, le conseil des quinze investit du pouvoir trois de ses membres, qui étaient comme les Archontes à Athènes, les autres s'étant réservé d'expédier, chacun pendant un mois, les affaires courantes. Tous les ans, le conseil des Timouques était élu par les assemblées populaires des quatre quartiers de la ville. Nul ne pouvait devenir Timouque qu'il n'eût des enfants et qu'il ne fût citoyen depuis trois générations.

Aristote avait composé un traité de la république massaliote : il n'en reste qu'un fragment conservé par Athénée. Hérodote, Plutarque, Thucydide, Polybe, Justin, Strabon, Valère-Maxime, parlent également de ce peuple et vantent la sagesse de ses institutions. Procédant des lois ioniennes, elles étaient gravées sur des tables de bronze et exposées en public. Malheur au magistrat qui s'en écartait! Ménécrate, convaincu d'avoir rendu une sentence injuste, fut déclaré infâme et privé de tous ses biens; mais un de ses amis, touché de son malheur, épousa sa fille, qui était laide et épileptique; il en eut un fils auquel le conseil des Timouques, touché de ses grâces naïves, rendit la dignité et les biens de son grand-père.

« Aucun peuple n'était plus jaloux de conserver ses institutions. Un glaive, vengeur des lois, était soigneusement gardé dans Massilie, depuis sa fondation : la rouille le couvrait; mais cette rouille inspirait plus de respect pour les lois et attachait de plus en plus les Massaliotes aux coutumes de leurs ancêtres. Telle était

Digitized by Google

la sévérité de leurs mœurs, qu'ils proscrivaient le luxe, la superstition et les spectacles. Plaute, pour désigner des mœurs irréprochables, les appelle des mœurs massaliotes.

« Dans cette Marseille primitive, les femmes ne pouvaient boire de vin ; chacun devait se livrer à un métier, qu'il fût riche ou pauvre, et aucun motif de religion ne pouvait dispenser de cette obligation ; on ne voulait pas d'un corps de prêtres.

« Une fille ne pouvait pas recevoir en dot plus de cent pièces d'or ; les habits et les bijoux portés par un citoyen ne pouvaient excéder la valeur de dix pièces d'or. Il n'était permis à personne d'entrer armé dans Marseille : les étrangers reprenaient leurs armes à la sortie. »

Il y avait à l'entrée de la ville deux cercueils, l'un pour les hommes libres, l'autre pour les esclaves ; un chariot portait ces cercueils au lieu de la sépulture. On plaçait à côté du mort des pièces de monnaie, afin, dit Valère-Maxime, qu'il fût à l'abri du besoin dans l'autre monde. Un repas avait lieu à la suite des funérailles, et le deuil ne devait durer qu'un jour. Celui qui était ennuyé de la vie exposait aux magistrats les motifs qui le portaient à y renoncer. Si le conseil les jugeait légitimes, il envoyait lui-même au citoyen la ciguë qui devait finir ses jours. « On ne voulait pas permettre, ajoute Valère-Maxime, qu'un citoyen se donnât la mort dans un moment de dégoût ou pour une cause légère ; mais on ne voulait pas non plus imposer le fardeau de la vie à qui elle était devenue justement insupportable. » Dans une calamité publique, un pauvre se dévouait lui-même à la mort. Il était promené par les rues et recevait la malédiction de tous les habitants, qui priaient les dieux de décharger sur ce malheureux tous les funestes effets de leur courroux. Après cette marche pénible, il montait gaiement sur le bûcher, satisfait d'éloigner, par le sacrifice de sa vie, les maux qui menaçaient tout un peuple.

Après avoir constitué leur république, les Massaliotes songèrent à se créer une marine ; ils établirent des chantiers de construction dans la presqu'île du *Pharo*, ainsi nommée à cause du phare qu'on y avait élevé pour éclairer les vaisseaux pendant la nuit. Déjà, ils avaient fait alliance avec les Romains et soutenu sur mer plusieurs combats contre les Carthaginois. Si nous en

Digitized by Google

croyons Justin, la prise de quelques barques de pêcheurs suffit pour allumer cette guerre, dans laquelle les Massaliotes furent toujours vainqueurs. Au temps de Strabon, on voyait encore dans la citadelle et dans le temple de Massilie les trophées des victoires navales des Massaliotes.

Cependant, les Liguriens n'avaient pas renoncé à les chasser de leur territoire : excités par les Carthaginois, ils reprirent les armes, et, sous les ordres de Catumandus, se présentèrent devant Massilie, qui était sur le point de succomber, lorsqu'une déesse à l'œil menaçant apparut, dit-on, pendant la nuit, au chef ligurien, et lui enjoignit de lever le siége : ce qu'il fit; mais, avant de partir, il fut admis dans la ville, et, comme il reconnut dans la statue de Minerve les traits de la déesse qu'il avait vue en songe, il lui fit présent d'un collier d'or et se lia pour toujours d'amitié avec les Massaliotes.

Alors, Massilie s'entoura de forteresses ; elle possédait un arsenal, une marine puissante, un commerce très-étendu, plusieurs colonies (Nice, Antibes, Olibia, dans le voisinage d'Hyères ; Tauroentum, Cithariste, etc.), et un grand nombre de comptoirs ou de marchés (Saint-Remy, Pertuis, Tarascon, Avignon, Vaison, etc.). Voulant profiter des dépouilles de Tyr, qu'Alexandre venait de détruire, elle envoya (320 ans avant J. C.) Pythéas et Euthymènes au delà des colonnes d'Hercule pour recueillir d'utiles notions sur les pays connus des seuls Phéniciens. Euthymènes fit voile pour l'Égypte. Après avoir reconnu les possessions carthaginoises, il côtoya les terres d'Afrique jusqu'au Sénégal. Pythéas, cinglant vers le nord, côtoya l'Hispanie, l'Aquitaine, l'Armorique ; il reconnut les îles Cassitérides ou Britanniques, et parvint jusqu'à Thulé (les îles Shetland ou, selon d'autres, Jutland). Dans un second voyage, que les savants regardent comme imaginaire, il serait allé, dit-on, dans la Baltique. Pythéas avait écrit une description de l'océan (Atlantique), et un Période ou Périple ; il n'en reste que de courts fragments dans Pline et dans Strabon. On croit que Pythéas soupçonna le premier la relation des marées avec les phases de la lune, et découvrit que l'étoile polaire ne coïncide pas exactement avec le pôle.

Bientôt, la ruine de Carthage et les victoires de Marius élevè-

Digitized by Google

rent Massilie au plus haut degré de prospérité. Au temps de César, elle possédait tout le littoral, toute la région des étangs. Sa nouvelle enceinte, qui a été décrite par César, avait environ 4000 mètres de circuit. Mais, après avoir aidé les Romains à détruire Carthage et à conquérir la Ligurie, par une juste expiation, Massilie devait à son tour subir le joug. Rome, en fondant des colonies dans son voisinage (Aix, Arles, Narbonne), rivalisait avec elle, et le jour arriva où elle ne vit plus dans son alliée qu'un obstacle.

De son côté, Massilie avait trop compté sur cette alliance ; elle avait négligé l'entretien de ses forces navales ; les richesses qu'elle devait à son commerce avaient fini par l'énerver, et, quand César vint l'assiéger (elle s'était déclarée pour Pompée), elle se trouva prise au dépourvu. Ainsi, une ville qui en comptait plus de vingt autres sous sa domination, qui couvrait la mer de ses vaisseaux, et dont les possessions et les ressources étaient immenses, cette ville n'avait pas un soldat, et son arsenal était vide. Dans cette extrémité, le courage des Massaliotes suppléa à leur imprévoyance. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous se dévouent au salut commun ; en quelques jours, des galères sont construites, des ateliers d'armes établis, la ville fortifiée.

César ayant fait cerner la ville par trois légions, et construire, à Arles, douze galères pour bloquer le port, laissa la direction du siége à Trebonius, son lieutenant, le commandement de la flotte à D. Brutus, et partit pour l'Espagne, où l'appelaient des intérêts plus puissants. Trebonius s'établit sur les hauteurs de la ville (colline Bourbon) ; Brutus, dans le détroit (entre les îles de Pomègue et de Ratonneau), qui porte encore le nom de Frioul (*Fretum Julii*). Comme il se disposait à attaquer, la flotte marseillaise, composée de dix-sept galères, sortit du port, sous la conduite de Thélon et de Gyarée, chefs de l'école de navigation. Brutus vint à sa rencontre. Un combat naval eut lieu dans le golfe, mais toute la valeur des Massaliotes et des Albiciens, leurs alliés, se brisa contre la discipline des légionnaires. Thélon et Gyarée périrent en combattant ; des dix-sept galères massaliotes, neuf seulement parvinrent à rentrer dans le port ; les autres furent prises ou coulées bas.

Sur ces entrefaites, Nasidius, envoyé par Pompée au secours des

Digitized by Google

Massaliotes, avec une flotte de seize galères, aborde au port de Tauroentum, une de leurs colonies : il annonce son arrivée aux assiégés et les invite à venir le joindre avec le reste de leur flotte. A cette nouvelle, l'espérance renaît dans la ville. Bientôt armée et équipée, la flotte massaliote remet à la voile et parvient à joindre celle de Nasidius. Un nouveau combat s'engage. Un moment, les petites barques des Massaliotes incommodent les galères romaines et les empêchent de venir à l'abordage. Deux galères massaliotes s'attachent à celle que monte Brutus; mais celui-ci évite le choc ; les galères se heurtent, et les Romains les coulent à fond. Cependant, la victoire est encore indécise ; mais Nasidius fuit lâchement, sans avoir pris part à l'action, et la flotte massaliote est une seconde fois détruite.

Ce nouveau désastre répand la consternation parmi les assiégés, sans abattre toutefois leur courage. Avertis que l'ennemi sapait leurs murailles, « ils résolurent, dit Vitruve, de creuser tout autour des remparts si profondément que toutes les mines fussent ouvertes dans le fossé. Quant aux lieux qu'ils ne purent creuser, ils firent en dedans un grand fossé, en manière de vivier, qu'ils remplirent des eaux qu'ils tirèrent des puits et du port. Cette eau, venant à entrer tout d'un coup dans les mines, en abattit les étais, et tous les travailleurs furent étouffés, tant par la quantité de l'eau que par la chute des terres; de plus, les assiégeants ayant élevé comme un autre rempart, parallèlement à la muraille, avec plusieurs arbres coupés et entassés les uns sur les autres, les habitants brûlèrent tout ce travail, en y jetant, avec des balistes, plusieurs barres de fer rougies. Lorsque la tortue s'approcha pour battre la muraille, ils descendirent une corde avec un nœud coulant dans lequel ils prirent le bélier, et lui levèrent la tête si haut, par le moyen d'une roue appliquée à un engin, qu'ils l'empêchèrent de frapper la muraille ; enfin, avec les brûlots et les balistes, ils ruinèrent toute la machine. »

Ce que voyant, Trebonius fit construire « une tour de six étages, qui s'élevait au-dessus des remparts, et dont les murailles offraient plusieurs ouvertures pour le jeu des machines. Il joignit cette tour à la ville par une galerie de soixante pieds de long et

Digitized by Google

quatre pieds de large, couverte d'un toit de brique et de mortier fort épais. De cette manière, les Romains pouvaient saper les remparts de la ville sans aucune espèce de danger. Toutes les tentatives des assiégés pour détruire ces grands ouvrages furent inutiles.

« Tandis que les Romains, du haut de la tour, écartaient, au moyen des machines qui lançaient des traits et des pierres, les hommes qui défendaient le rempart, la sape ébranlait la muraille de la ville et menaçait de la faire crouler. Dans ce danger extrême, les assiégés, redoutant le pillage et la servitude, vinrent se jeter aux pieds de Trebonius, le suppliant d'épargner une ville qui avait été pendant si longtemps l'alliée des Romains. Trebonius ne put résister à ces supplications, et accorda une trêve, au grand mécontentement de ses soldats.

« Les Romains vivaient dans une parfaite sécurité et communiquaient avec les Massaliotes, comme si les deux peuples étaient liés de la plus franche amitié. Un jour que les assiégeants étaient, les uns dispersés à la campagne, les autres couchés dans leurs tentes, pour se garantir de la chaleur à l'heure de midi, les Massaliotes firent une brusque sortie et mirent le feu à toutes les machines; le vent qui était fort favorisa l'incendie et réduisit tout en cendres. La fureur des Romains fut extrême à ce triste spectacle. Outrés d'une si noire perfidie, ils redoublent d'ardeur, et, pour éviter un pareil accident, ils construisent leurs ouvrages en briques, avec une telle célérité, que tous les préparatifs furent achevés en peu de jours. Par surcroît de malheur, une maladie épidémique se répandit dans la ville et enleva une multitude d'habitants. Le peu qui restait, privé de tout secours et de toute espérance, résolut enfin d'ouvrir les portes de la ville à César, qui venait d'arriver. César, considérant l'ancienneté de Marseille et ses nombreux titres de gloire, lui laissa ses lois et sa liberté ; mais il détruisit les machines de guerre et les fortifications ; il se fit livrer les vaisseaux, les armes et l'argent du trésor, et mit deux légions en garnison dans la citadelle. Marseille perdit toutes ses colonies, à l'exception de Nice, et ne conserva que son propre territoire, qui était probablement le même que ce qu'on appelle aujourd'hui le *Terradou*.

Digitized by Google

« Ainsi tomba la puissance de Marseille, qui, pendant près de six siècles, avait été la souveraine des mers, l'arbitre des Gaules et le plus ferme appui de la République romaine [1]. »

Il y eut alors deux villes : la ville haute ou ville romaine, et la ville basse ou ville grecque, qui resta libre et conserva ses anciennes institutions. Ces deux villes étaient séparées par un mur qui, flanqué de tours et percé d'une seule porte, suivrait aujourd'hui la rue Sainte-Marthe, passerait par la montée des Accoules, et irait aboutir au fort Saint-Jean; mais la cité phocéenne n'était plus que l'ombre d'elle-même. Cependant, les lettres et les arts s'y développèrent. Vers la fin du règne d'Auguste, elle avait des écoles célèbres où venait s'instruire la jeunesse romaine, et d'où sortirent plusieurs grands orateurs. Marseille, sous Caligula, Néron et Domitien, fut le lieu d'exil d'un grand nombre de Romains. Déjà, le christianisme y avait été apporté, suivant les uns, par saint Lazare, celui-là même qui fut ressuscité par Jésus-Christ; suivant les autres, par saint Victor, qui y fut martyrisé vers l'an 288, sous Dioclétien.

Conquise au v^e siècle par les Goths, qui la livrèrent aux Francs en 536; ravagée plus tard par les Sarrasins, Marseille, sous les successeurs de Charlemagne, semblait avoir réparé ses pertes, quand des nuées de pirates débarquèrent sur les côtes de Provence, et y mirent tout à feu et à sang. Marseille, pillée et saccagée, vit la plupart de ses habitants emmenés captifs; elle ne se releva de ses ruines et ne se repeupla que vers le milieu du x^e siècle, sous la juridiction de ses vicomtes; mais ceux-ci, appauvris par suite de leurs prodigalités, n'exercèrent pas longtemps sur la cité leur autorité souveraine, que se partagèrent les abbés de Saint-Victor et les évêques de Marseille. Toutefois, la ville basse conserva toujours ses franchises, et, lorsque en 1112, Raymond Bérenger, comte de Barcelone, prit possession de la souveraineté de la Provence, par suite de son mariage avec Douce, qui en était héritière, Marseille se crut assez forte pour lui résister et se constituer en république.

Un conseil communal, composé de quatre-vingt-neuf membres

1. Villeneuve, *Statistique des Bouches-du-Rhône.*

Digitized by Google

quatre-vingts bourgeois, trois clercs et six chefs de métiers, régissait la ville sous un podestat, magistrat viager, secondé par trois syndics choisis parmi les notables, les Prozomes (*Probi homines*). La justice se rendait devant l'église des Accoules, et les assemblées populaires, dites parlements, avaient lieu sur la grande place du Palais, qui s'étendait de l'église à l'hôtel de ville. Six prud'hommes avaient la direction de la guerre et de la marine. Protégée par une citadelle (le château Babon), qui s'élevait sur la place de la Tourrette, la ville était close de murailles, percées, le long du port, d'arcades qui se fermaient tous les soirs. Deux tours, l'une du côté de la ville (*Turreta portus*), et l'autre du côté opposé (*la tour Saint-Nicolas*), défendaient l'entrée du port. Cependant, ni la ville haute ni le faubourg ne faisaient partie de la république : la première était gouvernée par l'évêque qui en était seigneur, et le faubourg par l'abbé de Saint-Victor.

Ainsi, au moyen âge, Marseille formait trois villes ayant chacune leur gouvernement, leur territoire et leur port : l'ancien (*Portus antiqua*) appartenait, en effet, à la ville basse ; l'anse de la Joliette (alors port gaulois, *Porto gallo* en provençal), à la ville épiscopale ; et le port Saint-Lambert (entre les remparts et l'anse des Catalans), à l'abbaye de Saint-Victor ; mais la ville basse était prépondérante.

A l'époque des croisades, Marseille redevint aussi libre, aussi indépendante, aussi florissante qu'avant la conquête romaine : ses chantiers reprirent leur activité ; son port, longtemps désert, se couvrit de navires, et ses richesses rappelèrent ces temps où elle avait succédé à Tyr et à Carthage. Confédérée avec toutes les républiques marchandes, elle était en possession de la côte jusqu'à Aigues-Mortes ; elle avait des consuls dans tous les ports du Levant pour protéger son commerce, des comptoirs et des pêcheries sur les côtes d'Afrique. Alors, les toiles peintes, les mousselines, les diamants, les pierres fines, les perles, la soie, étaient fort communs à Marseille. Il y avait, en outre, des manufactures d'armes, des verreries, des savonneries et des ateliers où l'on travaillait avec un art infini les métaux précieux.

Jaloux de la grandeur de cette république, Raymond Bérenger essaya de la soumettre ; mais elle appela à son aide le comte de

Digitized by Google

Toulouse, qui entra en Provence avec une forte armée, et délivra Marseille. Cependant, elle finit par plier, en 1253, devant le chef ambitieux de la maison d'Anjou (Charles Ier), qui jura toutefois de conserver les franchises et les libertés de la ville et de les défendre au besoin; mais, en 1256, Marseille ayant voulu faire acte d'indépendance en s'alliant à Alphonse X, roi de Castille, Charles d'Anjou marcha sur la ville, la prit par famine, fit trancher la tête aux chefs de la révolte et mit garnison dans la citadelle. Un viguier gouverna la ville en son nom, et présida le conseil communal, d'où les chefs de métiers furent exclus à perpétuité.

Au commencement du xve siècle, Alphonse d'Aragon s'empara de la Ciotat et la livra au pillage; les Marseillais s'y portèrent en armes et reprirent la ville. Alphonse, irrité, paraît devant Marseille avec sa flotte : il avait quelques grosses pièces d'artillerie qu'il fit tirer sur les positions qui défendaient l'entrée du port. Cette explosion d'armes à feu, alors peu connues, jeta l'épouvante dans la ville. Alphonse parvint à débarquer : maître de la tour Saint-Jean, il mit le feu aux premières maisons de la ville. C'était dans la nuit du 23 au 24 novembre 1408, nuit terrible, dont Marseille a gardé le souvenir! Pendant que le vent propageait l'incendie, les habitants fuyaient en désordre, poursuivis par les Aragonais ivres de sang et de pillage; il n'y eut d'épargnés que ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises. Après avoir fait transporter son butin à bord, Alphonse remit à la voile. Alors arrivèrent, de toutes les parties du territoire, des bandes armées qui, sous prétexte de secourir la ville, achevèrent de la piller. Pour n'être pas reconnus, les paysans s'étaient noirci le visage.

Après sa captivité, le roi René fit son entrée solennelle à Marseille, le 15 décembre 1437, et y séjourna quelques mois. C'était sa résidence d'hiver. Pendant cinquante ans que dura son règne, il y fit refleurir les arts, le commerce, l'industrie et l'agriculture.

Au mois d'août 1524, le connétable de Bourbon vint assiéger Marseille avec une armée de quarante mille reitres, lansquenets ou condottieri. « Deux ou trois coups de canon épouvanteront si bien ces bons bourgeois de Marseille, disait-il au marquis de Pescaire, qu'ils viendront la corde au cou m'apporter les clefs de leur

Digitized by Google

ville. » Après quelques jours de tranchée ouverte, le connétable assistait à la messe, sous sa tente, devant l'abbaye de Saint-Victor, lorsqu'un boulet de canon, lancé par les assiégés, vint renverser le prêtre qui officiait. « Qu'est-ce que tout cela? dit le connétable effrayé. — Ce sont, répondit Pescaire, les bons bourgeois de Marseille qui viennent, la corde au cou, vous apporter les clefs de la ville. »

Marseille, en effet, s'était mise en état de défense. Deux fois les bandes du connétable ouvrirent la brèche, deux fois elle fut réparée. Pour faire une tranchée, les Marseillais abattirent l'église Saint-Cannat et l'évêché, pendant que l'artillerie tirait à la fois des remparts, du clocher de la Major et de la tour Sainte-Paule. Cependant, épuisés par quarante jours et quarante nuits de résistance, les assiégés étaient sur le point de succomber ; mais les femmes ranimèrent leur courage ; elles firent dans trois jours une contre-mine dont le travail semblait en exiger quinze, et sauvèrent ainsi la ville, qui, en mémoire de ce généreux dévouement, a donné le nom de *boulevard des Dames* au boulevard qui s'étend de la porte Julia à la porte d'Aix.

Désespérant en effet de s'emparer de Marseille, le connétable de Bourbon leva le siége. On dit que les Marseillais, debout sur leurs remparts, saluèrent le fugitif du nom de *Pecaïré*, par allusion à ce qu'il avait dit au marquis de Pescaire. Depuis lors, ce nom est resté dans la mémoire du peuple, qui s'en sert pour désigner un pauvre diable.

Marseille prit une part active aux guerres religieuses du XVI^e siècle : elle envoya deux cents hommes à l'armée royale qui battit les réformés à Jarnac ; trois cents arquebusiers au comte de Carcès et six frégates ou galiotes à Arles, pour repousser les religionnaires qui avaient fait irruption dans la Camargue. Duriez, chef des ligueurs et second consul de la ville, s'empara de la dictature; mais son règne ne dura que trois jours. Cependant, Marseille refusa de reconnaître Henri IV, vivement soutenue dans sa résistance par Casaulx, fils d'un marchand de Marseille, chassé de la ville à cause de sa mauvaise conduite. Protégé par la comtesse de Sault, qui était l'âme de la Ligue en Provence, il avait été mis par elle à la tête d'une compagnie de gendarmes

Digitized by Google

et envoyé à Marseille. Il s'y fit nommer consul et s'associa Louis d'Aix dans le partage de la dictature. Il avait pour ami un capitaine nommé Libertat, Corse d'origine, à qui il avait confié le commandement de la porte Royale, où celui-ci, gagné à la cause du roi, attira Casaulx par un faux avis, et lui plongea son épée dans la poitrine. Son frère, qui était de moitié dans ce guet-apens, acheva Casaulx à coups de massue. On dit qu'à cette nouvelle Henri IV s'écria : « C'est maintenant que je suis roi! » Il nomma Libertat viguier de Marseille et lui donna le commandement de la porte Royale, du fort de Notre-Dame de la Garde et de deux galères ; mais le meurtrier de Casaulx ne lui survécut pas longtemps; il mourut, en effet, l'année suivante. On lui érigea une statue que l'on voyait encore, il y a quelques années, au perron de l'hôtel de ville.

Aux guerres civiles et religieuses du XVI[e] siècle succédèrent les agitations de la Fronde : elle ne pouvait manquer de diviser Marseille qui, depuis sa réunion à la France, regrettait toujours ses anciennes franchises. Louis XIV y entra le 2 mars 1660, non par la porte Royale, mais par une brèche qu'il avait fait pratiquer au rempart. Un colonel suisse, venu avec le roi, refusa de le suivre, disant qu'il n'entrait par les brèches que lorsque le canon les avait faites. « Je veux, dit le roi aux Marseillais, avoir aussi ma bastide, » et, pendant son court séjour, il fit dresser le plan et jeter les fondements du fort Saint-Nicolas, dont la première pierre porte cette inscription : *Afin que Marseille ne puisse plus se révolter contre son roi, poussée par des suggestions perfides ou par la rébellion de quelques audacieux.*

Après tant de vicissitudes, Marseille, unie à la France, jouissait des bienfaits de la paix, lorsque, le 25 mai 1720, la peste, qui déjà l'avait plusieurs fois visitée, y fut apportée par un navire chargé de laines (le *Grand-Saint-Antoine*). D'abord, elle se révéla par la mort de trois matelots ; puis elle gagna la rue de l'Échelle, la plus étroite et la plus infecte des rues de la vieille ville. Bientôt, elle fit des progrès tels que, le 2 juillet, le parlement rendit un arrêt défendant toute communication avec Marseille. Au mois d'août, il mourait déjà de trente à quarante personnes par jour, et, dans le mois de septembre, le nombre des morts s'é-

levait à mille. « Jamais l'Orient, le pays de la peste, dit Méry, n'a vu l'épouvantable tableau de 1720 et 1721 ; il n'y a pas d'exemple d'une pareille dévastation. » Plusieurs citoyens s'immortalisèrent par leur dévouement dans ces jours désastreux : entre autres, le chevalier Rose, édile de Marseille, qui, à la tête de deux cents forçats, fit transporter, le 8 septembre, dans les bâtiments de la Tourrette, deux mille corps morts qui infectaient les rues et que l'on consuma avec de la chaux vive. A la fin d'octobre, le fléau sévissait encore, lorsque, s'arrachant aux salons de Versailles, Mgr de Belzunce, évêque de Marseille, reparut au milieu de ses ouailles, secourant les malades et consolant les mourants. Un jour, sur un autel élevé au milieu du Cours, il célébra la messe pieds nus, la corde au cou et la torche à la main. « Cette fête de la mort, ajoute Méry, n'eut jamais et n'aura jamais son égale. Une foule immense remplissait le Cours et s'étendait par la rue de Rome jusqu'à la place Castellane, et par la rue d'Aix jusqu'aux Aqueducs. Les cloches des églises et des couvents sonnaient à toute volée, les canons du fort et de la citadelle répondaient aux cloches. Toutes les maisons étaient pavoisées des pavillons, des signaux, des flammes de tous les navires[1]. » Après quelques intermittences, le fléau disparut enfin au mois de mai 1721.

Jusqu'en 1785, la commune de Marseille avait été gouvernée par une sorte d'aristocratie marchande, qui excluait toute intervention du peuple, et, quand la Révolution essaya de se manifester dans cette ville, les chefs populaires furent arrêtés et renfermés au château d'If ; mais, le 30 avril 1790, une insurrection éclate dans tous les quartiers ; les forts sont assaillis et tombent au pouvoir du peuple ; le chevalier de Beausset, major de la place, est massacré, et la partie du fort Saint-Nicolas qui menaçait la ville est démolie.

Après le 31 mai 1793, qui livra le gouvernement de la République aux Montagnards, Marseille, comme presque toutes les villes du Midi, s'insurgea contre la Convention ; mais le général Carteaux ne tarda pas à soumettre la cité fédéraliste. A la chute de Robespierre, elle prit part à la réaction thermidorienne, et

1. *Marseille et les Marseillais.*

Digitized by Google

salua, en 1814, le retour des Bourbons. Sa haine pour Napoléon Ier, qu'elle accusait de la ruine de son commerce et de la misère de sa population ouvrière, était si vive, qu'en apprenant le débarquement de l'Empereur à Cannes, elle organisa des compagnies franches pour le rejeter du territoire; mais Napoléon ne leur laissa pas le temps de marcher à sa rencontre. A la nouvelle du désastre de Waterloo, Marseille fit éclater sa joie. C'était le 25 juin 1815. Après avoir foulé aux pieds le drapeau tricolore et arboré la cocarde blanche, le peuple voulut désarmer la garnison, commandée par le général Verdier; mais aux cris de *Vive le roi!* les soldats répondent par la *Marseillaise*. Cependant, renonçant à se défendre, le général Verdier crut devoir se retirer sur Toulon. Dès lors, maîtres de la ville, les royalistes s'y livrèrent à toutes sortes d'excès. Il y avait, dans le vieux quartier, une colonie de Mamelucks, venus d'Égypte à la suite de Bonaparte : ils sont massacrés, et avec eux tous ceux que l'on suspecte d'impérialisme. On dit que les ruisseaux des rues étaient rouges de sang. Après le massacre, le pillage. Alors, effrayés de tant d'excès, les négociants et les petits marchands prennent les armes et marchent contre les pillards. « Il fallut, dit M. de Vaulabelle, lutter pour leur faire lâcher prise; le soir, le calme était à peu près rétabli, du moins on ne pillait plus[1]. »

Depuis ces tristes jours, aucun événement important ne s'est passé dans cette ville.

Marseille a vu naître un grand nombre d'hommes illustres dans tous les genres, entre autres : le satirique Pétrone; les navigateurs Pythéas et Euthymènes; saint Jean Cassien, fondateur de l'abbaye de Saint-Victor; Gérard Teuques, fondateur de l'ordre de Malte; les troubadours Raymond des Tours, Raymond de Salles, Barral des Baux, Bertrand Rostang et Bérenger; Honoré d'Urfé, l'auteur d'*Astrée;* les généalogistes Pierre et Étienne d'Hozier; le prédicateur Mascaron; le conventionnel Barbaroux, le marquis de Pastoret, ancien ministre de Louis XVI, en 1791; M. Thiers, l'historien du Consulat et de l'Empire; les poëtes Méry et Barthélemy; M. Léon Gozlan, M. Louis Reybaud, M. Amédée

1. *Histoire des deux Restaurations.*

Digitized by Google

Achard, M. Taxile Delord, Eugène Guinot, M. Joseph Autran, Gaston de Flotte, M. Félicien David; les peintres Guérin, Eugène Delacroix, Daumier, Dominique Papéty, etc., et le célèbre sculpteur Puget, dont la maison à quatre étages élégants et faisant éperon devant la fontaine dite de Puget, se voit encore rue de Rome.

Aujourd'hui, la cité des Phocéens, l'ancienne république marseillaise est le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône.

Antiquités.

A part deux ou trois bicoques historiques, quelques colonnes de marbre tronquées, un bas-relief fruste, le tout d'une antiquité suspecte, Marseille, l'*Athènes des Gaules*, comme l'appelait Tacite, n'offre rien qui rappelle son glorieux passé. Sa forêt sacrée, ses temples de Neptune, d'Apollon Delphien et de Diane ont disparu. Il y a trente ans, on y montrait, rue des Grands-Carmes, 55, une maison d'architecture antique avec un bas-relief en pierre qui est aujourd'hui au Musée : on l'appelait la maison de Milon; elle a été démolie comme trop vieille. Il ne reste pas une pierre des remparts de Jules César. Marseille a laissé périr tous les grands monuments de son histoire. « Son enceinte bâtie par le médecin Crinias, et sur laquelle a échoué le connétable, est descendue au-dessous du niveau de la mer; sa fameuse tour Sainte-Paule, dont les batteries épouvantaient le marquis de Pescaire, ne montre plus que sa base; son château de César ne montre plus rien. Arles, Nîmes, Orange, ses voisines, ont gardé d'admirables reliques : Marseille a livré au mistral le dernier grain de sa poussière antique [1]. » Cependant, des fouilles faites dans son ancienne nécropole, occupée aujourd'hui par le bassin du carénage, ont amené plusieurs découvertes très-intéressantes pour les archéologues. On y a trouvé successivement, et superposées, les populations grecques, les populations romaines et celles du moyen âge, qui, l'une après l'autre, avaient occupé le sol de Marseille et étaient venues, chacune à leur tour, dormir dans cet asile. Des objets plus ou moins antiques, plus ou moins curieux, des sarcophages,

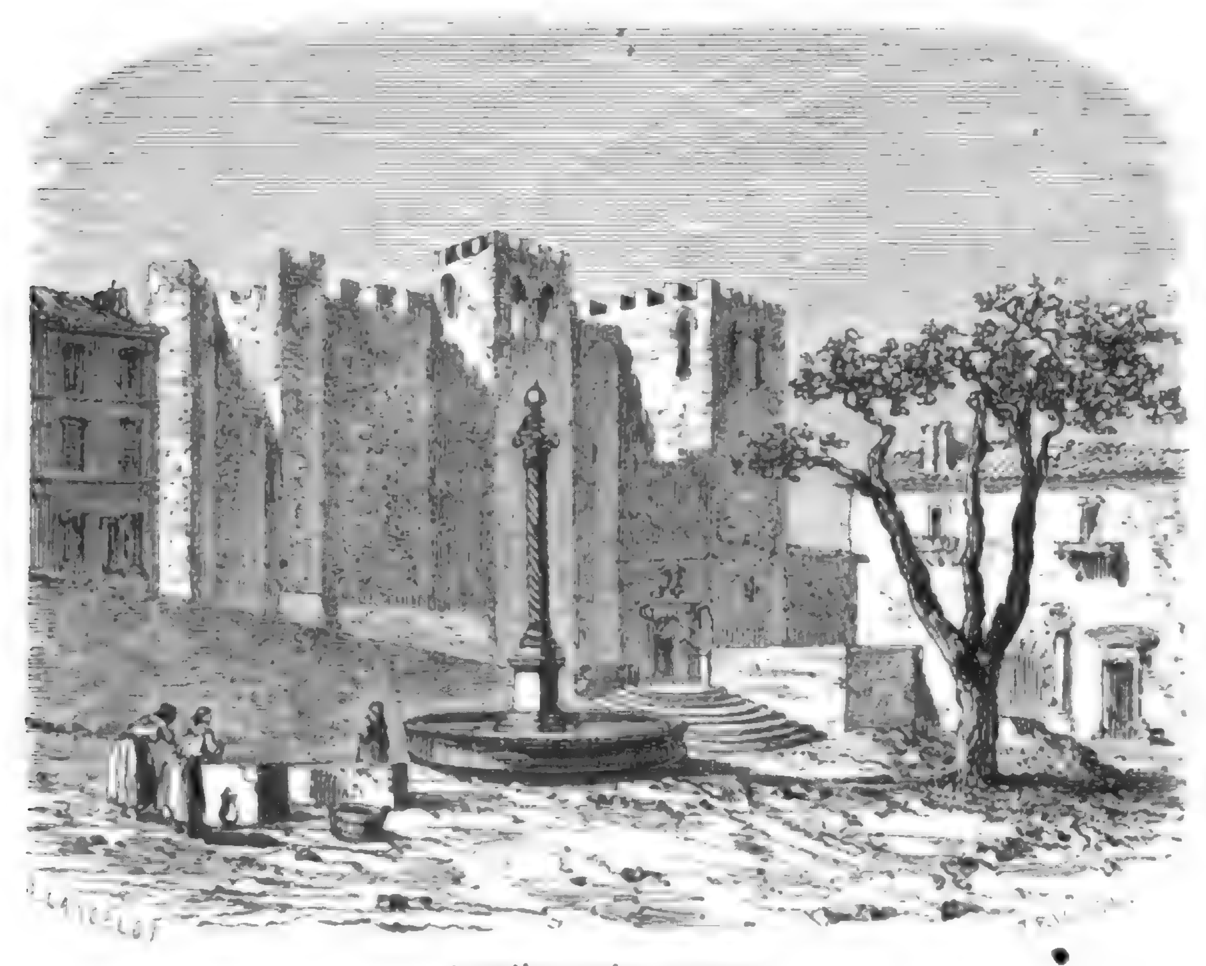
1. Méry, *Marseille et les Marseillais*.

Digitized by Google

des lacrymatoires, des urnes sépulcrales, des médailles, des figurines, exhumés pendant les travaux, ont été déposés au Musée.

Édifices publics. — Curiosités.

Marseille possède peu d'édifices remarquables. Ville industrielle et commerçante avant tout, il semble qu'elle se soit peu souciée de s'enrichir d'œuvres d'art, et c'est avec raison qu'un poëte a dit qu'on ne pouvait y admirer que deux beaux monuments : le *soleil*



L'église Saint-Victor.

et la *mer*. Sa **cathédrale de Notre-Dame de la Major**, située à l'extrémité de l'esplanade de la Tourrette, d'où l'on découvre le port de la Joliette et ses larges bassins, et bâtie suivant la tradition sur les ruines d'un temple de Diane, a été démolie il y a quelques années. (Voy. plus haut pour la construction de la nouvelle cathédrale.)

L'église Saint-Victor (à l'extrémité de la rue Sainte, près du fort Saint-Nicolas) est, dit-on, la plus ancienne église de Marseille. Seul reste de l'abbaye fortifiée de Saint-Victor, elle a été

Digitized by Google

fondée vers l'an 410 par saint Cassien, détruite plus tard par les Sarrasins, réédifiée en 1040, détruite encore, puis, en 1200, rebâtie sur un plan nouveau, à la fois roman et gothique. Urbain V, qui avait été un des abbés de Saint-Victor, fit élever, en 1350, les hautes tours carrées qui la font ressembler à un château fort. Sous le porche du nord est une arcade avec une ogive; à droite et à gauche de la porte latérale, s'élèvent deux piliers romans à chapiteaux feuillagés; à l'intérieur, la voûte est ogivale.

On doit visiter les *catacombes* de Saint-Victor qui passent, dit-on, sous les eaux du port et communiquent avec l'autre rive. C'est là que, suivant la tradition, saint Lazare et saint Victor auraient été ensevelis. Avant la Révolution, on y voyait des colonnes et des bas-reliefs d'un goût exquis, et plusieurs tombeaux chrétiens des IVe, Ve et VIe siècles, aujourd'hui dispersés ou déposés au Musée. On conserve encore, dans cette même crypte, une antique vierge en bois connue sous le nom de Vierge Noire, et attribuée à saint Luc : elle est en grande vénération dans la cité.

Il ne reste de l'ancienne et belle *église des Accoules* (près du Palais de Justice) qu'une chapelle remarquable par sa flèche élancée, qui domine tout Marseille.

Notre-Dame du Mont-Carmel (dans la vieille ville, près de l'Arc de Triomphe) a été bâtie en 1252 et réédifiée en 1621 : elle se fait remarquer par l'élévation de sa voûte et les diverses sculptures qui ornent le chœur, la chaire et la tribune de l'orgue.

Notre-Dame du Mont (place Notre-Dame du Mont), d'abord fondée en 576 sous le vocable de saint Étienne du Plan, puis rebâtie en 1580 et en 1840, n'offre de remarquable qu'un *christ* de Papéty.

L'église moderne de la Trinité, rue de la Palude, est une des plus riches de Marseille.

L'église Saint-Théodore (rue des Dominicains), dont la façade a été reconstruite, date du XVIIe siècle et possède un *saint Jérôme* de Zurbaran.

L'église des Chartreux (à l'extrémité de la ville, près du Jardin zoologique) a été bâtie en 1633 : elle se distingue par l'élégance de son architecture et surtout par les deux gracieux campaniles qui la couronnent.

Digitized by Google

L'église des Réformés (allées de Meilhan, près du cours du Chapitre) sera démolie dès que la nouvelle église, qui se construit derrière l'ancienne, sera achevée.

L'église des Prêcheurs, sur la place du même nom, a servi de temple de la Raison, en 1793.

L'église Saint-Pierre, édifice moderne, se recommande par ses vastes proportions.

Saint-Lazare, *Saint-Martin*, *Saint-Joseph*, *Saint-Charles* et les

L'hôtel de ville.

autres églises de Marseille, n'offrent rien d'intéressant ni pour l'historien, ni pour l'archéologue.

Le Temple protestant (rue Grignan) est un joli petit édifice moderne.

L'**Hôtel de ville** est divisé en deux parties par une rue sur laquelle on a jeté, à la hauteur du premier étage, un pont assez élégant, qui relie ses deux parties. Sa façade, ornée de bas-reliefs et de sculptures, s'élève sur le quai du port. Au-dessus de sa grande porte est sculpté un écusson aux armes de France, par Puget il a été mutilé en 1793). C'est encore à Puget qu'est dû le grand esca-

Digitized by Google

lier, orné d'une rampe en marbre. Du grand balcon de l'hôtel de ville, on jouit d'une belle vue sur le port et sur le fort de Notre-Dame de la Garde.

L'**Hôtel de la Préfecture** s'élève au fond d'une vaste cour, formée par deux ailes en retour, surmontées de terrasses. On y monte par un perron de quinze marches. Une large terrasse, pavée en marbre, sépare le corps de logis du jardin. Cependant, on doit construire un nouvel hôtel de la Préfecture qui aura sa façade principale dans l'axe et le prolongement de la place et de la rue Saint-Ferréol.

L'**Arc de Triomphe** (à la porte d'Aix), commencé en 1823, achevé en 1830, fut consacré, dès le principe, à la gloire des vainqueurs du Trocadéro; mais la révolution de juillet changea sa destination. David d'Angers et Ramey y sculptèrent, dans des bas-reliefs, le souvenir des luttes héroïques de la France sous la République et de ses grandes victoires sous Napoléon Ier. Toutefois, ce monument, au-dessus duquel s'élèvent des statues allégoriques par les mêmes artistes, n'est qu'une assez pâle imitation de l'Arc du Carrousel. De l'Arc de Triomphe, on jouit d'une belle vue sur le Cours.

La Fontaine d'Homère (rue d'Aubagne), surmontée du buste de ce poëte, avec cette inscription : *Les descendants des Phocéens à Homère!* est ombragée d'un magnifique platane grec. Au pied de la fontaine est un grand lavoir troyen comme aux portes de Sées, sur les bords du Simoïs.

Le Grand Théâtre (à l'extrémité de la rue Beauvau, sur une assez jolie place) a été bâti, en 1784, dans le mauvais goût de l'architecture du temps. Précédé d'un assez beau péristyle, avec six colonnes ioniques, il rappelle l'Odéon de Paris; mais un vilain toit, qui paraît au-dessus de l'attique, écrase le fronton et le dépare. A l'intérieur, la salle est régulière, grande et belle; elle a été restaurée dernièrement sous la direction de M. Chénillon, qui a peint lui-même un plafond assez médiocre, remplaçant la belle composition de Réattu qu'on a détruite au lieu de la restaurer.

Le Gymnase (rue du Théâtre) est situé dans le plus beau quartier de la ville. Bâti en 1804 et restauré en 1858, il était destiné, dans l'origine, à reproduire les chefs-d'œuvre de la scène fran-

Digitized by Google

çaise; mais, après des essais malheureux, il fut obligé de prendre le répertoire du mélodrame et du vaudeville.

Le Théâtre Chave, ainsi appelé du nom de son fondateur, est situé sur le boulevard Chave, au quartier de la Plaine. D'abord petit théâtre d'élèves, il est aujourd'hui consacré aux représentations de la pastorale, en grande vogue à Marseille, depuis la Noël jusqu'à la Purification.

La Consigne, où sont les bureaux de l'intendance militaire et de la quarantaine, à l'extrémité du vieux port, près du fort Saint-Jean, est un édifice du XVIII[e] siècle. Au-dessus de la façade s'élève la statue de saint Roch, patron des pestiférés, par Chardigny : c'est le chef-d'œuvre de cet artiste. Renversée il y a quelques années par la mâture d'un navire qui fit fausse manœuvre en entrant dans le port, cette statue fut brisée. Depuis elle a été réparée, mais imparfaitement. La Consigne possède un excellent bas-relief de Puget (*la peste de Milan*), et, entre autres tableaux, un *saint Roch priant pour les victimes de la peste*, une des premières œuvres de David, et une *scène du choléra*, par Horace Vernet.

L'Arsenal (cours Bonaparte) n'est qu'un enclos.

L'Hôtel-Dieu, jadis léproserie, remonte au XVII[e] siècle. C'est là que se font les cours de l'école secondaire de médecine de Marseille; mais la situation de cet hôpital, dans une rue mal aérée, a nécessité la construction d'un autre édifice en dehors de la ville, à Saint-Pierre.

L'Hospice des Aliénés, également situé à Saint-Pierre, possède de belles galeries et de beaux jardins.

L'Hôpital Militaire (chemin de Lodi, quartier de la Plaine) est un bel édifice récemment construit.

Halles. A part la *Halle des Capucins* et la *Halle Puget*, qui doit son nom et sa célébrité aux colonnes sur lesquelles repose la toiture, et qui sont l'œuvre du sculpteur marseillais, ces sortes d'établissements n'offrent rien de remarquable. Cependant, la *Halle aux Poissons* vaut la peine qu'on s'y arrête un instant, si l'on veut avoir une idée du patois marseillais parlé par les dames. « La rhétorique des harengères de Paris, dit M. About, est bien pâle auprès de celle qui fleurit là. »

La nouvelle **Bourse** s'élève sur l'alignement de la Cannebière et

en face de la place Royale. Commencée en 1854, elle a été achevée en 1860, d'après les plans de M. Pascal Coste, architecte. Sa forme est celle d'un parallélogramme régulier, long de 68 mètres sur 47 mètres de largeur et 26 mètres de hauteur. Sa superficie est de 3196 mètres.

Au rez-de-chaussée, la façade principale, formant avant-corps, est percée de cinq grandes arcades de 3 mètres 30 centimètres, ornées, aux voussures, de clefs où sont reproduits, dans des cartouches, les attributs du commerce, de la marine, de l'astronomie, de l'agriculture et de l'industrie. Sur les quatre tympans des arcades sont sculptées des proues de vaisseaux. Deux statues en marbre, représentant, l'une la France et l'autre Marseille, par M. Ottin, s'élèvent, dans des niches, sous ce portique. Sur le nu du mur, s'ouvrent neuf croisées, ornées de pilastres à chapiteaux Renaissance. Au-dessus se développe un grand bas-relief (œuvre de M. Toussaint), qui représente Marseille recevant les produits des peuples venus dans ses ports de tous les points du globe.

Sur les deux faces en arrière de cette façade (partie inférieure), deux grands piédestaux portent deux bas-reliefs trophées, l'un le génie de la navigation, et l'autre le génie du commerce et de l'industrie, par M. Guillaume. Dans la partie supérieure, on a pratiqué deux grandes niches où se trouvent placées les statues de Pythéas et d'Euthymènes, par M. Ottin.

Au centre de l'avant-corps, s'élève une colonnade d'ordre corinthien, couronnée par un attique de 5 mètres 20 centimètres de haut, orné de pilastres aux chapiteaux Renaissance. Entre chaque pilastre, sont des cartouches où sont inscrits les noms des plus célèbres navigateurs. Au-dessus de l'attique apparaissent les armes de Marseille, soutenues par les statues de l'Océan et de la Méditerranée. Ces statues sont aussi de M. Toussaint.

A l'intérieur, la salle principale, construite sur le modèle de celle de Paris, mais dans des proportions plus grandes, a une superficie de 1120 mètres (100 de plus que celle de Paris). Sa longueur est de 35 mètres; sa largeur de 18 mètres; sa hauteur, jusqu'à la voussure, de 28 mètres. Sur les parties latérales s'ouvrent des galeries, larges de 3 mètres 50 centimètres : elles se composent, au rez-de-chaussée, de 18 arcades avec pilastres (ordre do-

Digitized by Google

La Bours: de Marseille.

Digitized by Google

Digitized by Google

rique), et de 18 autres arcades avec pilastres (ordre composite) dans la partie supérieure. A l'arcade du centre (partie nord de la salle), on a érigé, sur un piédestal, la statue en marbre de Napoléon III, par M. Ottin. Au-dessus de ce double rang d'arcades superposées s'élève la voussure, où sont sculptées des allégories représentant les principaux faits légendaires, religieux, politiques, militaires et commerciaux de Marseille. Au midi, en entrant : *le Commerce recevant les plans de la Bourse* (cinq figures); au nord, *la Justice Consulaire* (trois figures); sur le côté ouest, *la Fondation de Marseille* (six figures); *Marseille devenant chrétienne* (sept figures); *le départ de la Croisade* (cinq figures); *la réunion de la Provence à la France* (cinq figures); sur le côté est : *les capitulations de François Ier avec le Levant* (six figures); *la Chambre de commerce soldant les consulats et les expéditions scientifiques* (cinq figures); *la conquête de l'Algérie* (sept figures), et *la France recevant les trophées conquis en Crimée et en Italie* (cinq figures). Tous ces bas-reliefs sont l'œuvre de M. Gilbert.

Quant à la sculpture d'ornementation, elle a été exécutée par MM. Thiébaud, Corbel et Cottebrune, dans les parties extérieures; celles de l'intérieur sont dues à MM. Baleitz et Armand.

La nouvelle Bourse de Marseille a coûté six millions et demi; c'est la Chambre du Commerce qui en a fait presque tous les frais.

Musée. — Cabinet des Médailles. — Collections particulières. Muséum. — L'Observatoire.

Le **Musée** de Marseille est situé dans l'ancien couvent des Bernardines, dont il occupe la nef et les deux galeries principales. Sa fondation, par le docteur Achard, remonte à l'an VIII; mais il ne fut organisé qu'en l'an X, par M. Charles Delacroix, alors préfet des Bouches-du-Rhône, et père d'Eugène Delacroix. Dans l'origine, il ne se composait que de 44 toiles, dont 2, réclamées en 1815, (l'une du Pérugin) par le grand-duc de Toscane, et (l'autre de Van Dyck) par les Pays-Bas, leur furent rendues. Aujourd'hui, grâce aux dons du gouvernement, aux legs particuliers et aux acquisitions faites par l'Académie de Marseille, le Musée possède plus de 200 tableaux, mais ils ne sont ni bien rangés, ni bien éclairés, ni bien entretenus. Toutes les écoles y sont représentées :

l'école italienne : par *la Famille de la sainte Vierge* (169), du Pérugin; « mais, dit M. Clément de Ris, quelque chose de pénible à voir, c'est l'état de dégradation où d'inhabiles restaurations ont réduit ce chef-d'œuvre[1]; » *la construction de l'Arche de Noé* (144), du Bassano; *le Christ mort soutenu par des anges* (145), du Caravage; *une Noce de village* (146), et *David tenant la tête du géant Goliath* (147), par Annibal Carrache; *la Magdeleine pénitente* (153), du Dominiquin; *Trois hommes à cheval vêtus à la romaine* (166), de Jules Romain; *un Ermite contemplant une tête de mort* (171), de Salvator Rosa; *la Charité romaine* (164), attribuée au Guide, mais mal restaurée; *les Adieux d'Hector à Priam* (163), attribués au Guerchin; — l'école flamande : par *la Chasse au sanglier* (131); *l'Adoration des bergers* (129), et *la Présentation de Jésus-Christ* (130), trois belles esquisses de Rubens; *la Pêche miraculeuse* (126), belle esquisse de Jordaëns; *l'Homme entre le vice et la vertu* (120), sage composition de Gaspard de Crayer; *un Paysage* (116), de Jean Breughel; *un Portrait d'homme* (125), de Jean Holbein; *une grande table* (136), de Snyders; *le prince d'Orange et sa famille* (132), attribué à Rubens.

Ainsi qu'au musée d'Avignon, c'est encore l'école française qui, dans le musée de Marseille, tient le plus de place. Parmi les œuvres des artistes morts ou vivants qui y figurent, nous signalerons : *la Présentation au temple* (33), de Lesueur; *l'Assomption* (118), de Philippe de Champagne; *l'Apothéose de la Madeleine* (117), attribué au même peintre; *saint Paul lapidé à Lystre* (119), de Jean-Baptiste de Champagne, son neveu et son élève; *Joseph reconnu par ses frères* (6), d'Antoine Coypel; *Portrait de Ninon de Lenclos* (38), par P. Mignard; *Portrait de Louis XVIII* (24), par Gérard; *Soleil couchant* (48) et *Clair de lune* (49), de Pierre Patel (ils rappellent les jolis paysages du musée du Louvre); *le Sauveur du monde* (55); *le Baptême de Clovis* (56); *le Baptême de Constantin* (57), trois tableaux du sculpteur Puget; *la sainte Vierge visitant sainte Élisabeth* (58), du fils de Puget; — *le Portrait d'un abbé*, de Laurent Fauchier, autre artiste provençal; — *Portrait du roi René* peint par lui-même (60); *le Triomphe de Flore* (54), par

1. *Les Musées de province.*

Digitized by Google

Pierre, d'après Le Poussin; *le Couronnement de la Vierge* (46), qui passe pour le chef-d'œuvre de Pierre Parrocel; *Vue du cours* (64) et *Vue de l'hôtel de ville* (65); *Scènes de la peste de Marseille, en* 1720, par Michel Serre; *une Liseuse* (96), charmante esquisse de François de Troy; *une Jeune fille écrivant à son amant* (59), par Raoux; un *Portrait de femme* (43), par Natier; un *Christ* (8), de Dandré Bardon; une *Marine par un temps d'orage* (102), assez jolie imitation de Vernet, par P. Wallaert; *le Christ à la piscine* (98) et *le Centurion* (99), de Vien; *la Nature* et *l'Honneur* (37), de Mallet; *la Vierge consolatrice* (45), de Papety; un *Mercure* de Raphaël (29), copié à la Farnésina, par M. Ingres, mais très-mal placé, sous le plafond; *la Mort de Turenne* (52), par Philipoteaux; *la Bataille de Châlons* (11), par Debon; un joli *Paysage* (31), de M. Lavielle; *le Tombeau du Christ* (26), par M. Hamon, etc.

D'après le livret, le Musée de Marseille compte 67 fragments de sculpture antique, dont quelques-uns seulement proviennent de Marseille même ou de son territoire; la plupart ayant été apportés de Grèce par de riches négociants. Tels sont, entre autres : — un grand bas-relief sépulcral en marbre de Paros (54), représentant une scène d'adieux; mais les têtes manquent; — le tombeau de *Glaucias* (61), où sont inscrits sept vers grecs; le tombeau de *Flavius Memorius* (9), d'une belle époque de l'art : il est sculpté sur les quatre faces; la principale représente deux centaures combattant contre un lion; sur les parties latérales sont deux sphinx; — le tombeau de *Julia Quintina* (10), avec un bas-relief d'un beau travail, représentant Bacchus et Ariane, montés sur des chars attelés chacun de deux centaures, dont l'un tient une lyre et les autres une corne d'abondance, un rameau fleuri et un canthare. Sur leur croupe sont deux petits génies ailés qui les conduisent. Bacchus et Ariane, couronnés de pampres verts, tiennent des thyrses dans leurs mains. Bacchus est accompagné d'un faune qui l'aide à descendre de son char. Tels sont encore : le tombeau d'*un jeune enfant* (62), avec un joli bas-relief, où sont sculptés des génies forgeant une armure; le tombeau de *Cæcilia Aprulla* (64), également sculpté sur toutes les faces; un *autel* antique à trois faces (60), dont la première représente Apollon la lyre en main, et les deux autres Diane et Vesta ; l'une a son carquois et tient de la

Digitized by Google

main gauche son arc, l'autre tient une lance à la main. Au bas sont sculptées des chimères. D'après l'inscription grecque, cet autel aurait été consacré à Sosinikos, fils d'Évagoras, à Sérapis, à Isis et à Anubis. — Nous signalerons enfin une statue égyptienne (35), représentant Ma, déesse de la justice : elle est en granit vert d'Égypte et chargée d'hiéroglyphes; deux bas-reliefs assyriens (55 et 56); un *Masque colossal* antique (43); deux *Stèles égyptiennes* (45 et 49); une *Pierre milliaire;* plusieurs colonnes et chapiteaux antiques; divers fragments d'inscriptions égyptiennes, grecques et latines, une entre autres en caractères phéniciens (14), espèce de tarif des émoluments que les prêtres devaient retirer des divers sacrifices offerts dans les temples de Massilie. Ce précieux fragment, trouvé, en 1845, dans une vieille maison de la ville, est l'un des monuments les plus considérables que nous possédions de la langue phénicienne.

Un médaillon de Louis XIV en marbre de Carrare par Puget, deux bas-reliefs de Chardigny : la *Pêche* (27) et la *Cueillette des olives* (28), voilà à peu près tout ce que le Musée offre de remarquable en fait de sculptures modernes.

Le *Cabinet des médailles*, dans la salle qui précède le Musée, est encore, malgré la perte de ses plus belles médailles, égarées par la négligence coupable d'un ancien conservateur, une des collections les plus complètes qui existent : il possède une série de médailles marseillaises en argent et en bronze ; un grand nombre de médailles grecques et romaines ; des *as* et des médailles consulaires et des colonies, et une série de monnaies des comtes de Provence depuis Boson.

Collections particulières. — Parmi les collections particulières de Marseille, nous mentionnerons : — celle de M. Bec (allées de Meilhan 18), se compose d'un grand nombre de tableaux de divers maîtres italiens, flamands et français. On y remarque, entre autres, un magnifique André del Sarto et le *Maréchal ferrant* de Paul Potter; — celle de M. Forcade, rue Tapis-Vert, 52, ne possède que quatre tableaux, mais ce sont un beau *Christ* de Rembrandt, la *Madeleine* de Van Dyck et deux Poussin. On y voit, en outre, une jolie statue de la Vierge, par Puget. Après ces importantes collections, on peut visiter encore celles de M. de Surian,

Digitized by Google

rue Saint-Ferréol, 77 ; — de M. Robert Gower, rue Dieudé, 28 ; — de M. Joba, rue d'Aubagne, 90 ; — de M. Dufour, boulevard Longchamp, 53 ; — de M. Vailhen, rue Curiol, 25 ; — de M. Olive, rue Breteuil, 124 ; — de M. Racine, rue Breteuil, 24 (anciennes médailles) ; — de M. Maurel, boulevard Longchamp, 90 dessins anciens) ; — de M. Autran, rue Montgrand, 72 (estampes anciennes) ; — de M. Gabriel, rue Nau, 26 (estampes et eaux-fortes) ; — de M. Lauzet, rue Consolat, 44 (estampes) ; — de M. Michel Colomb, rue de Rome, 62 (objets d'art) ; — de M. Mortreuil, boulevard Gazzino, 3 (anciennes faïences), etc.

Le *Muséum d'histoire naturelle* (sur le cours Julien) a été fondé en 1819, par M. de Villeneuve, préfet des Bouches-du-Rhône. Ses collections les plus riches sont celles d'entomologie et d'ornithologie, des crustacés, des mollusques, des polypiers, etc. Chaque jour, les marins marseillais lui apportent leur tribut de curiosités africaines et asiatiques.

L'*Observatoire* (rue Montée-des-Accoules, 27), est un des beaux établissements de Marseille : il contient l'école de navigation et celle de géométrie et de mécanique pratique. Du haut de la plate-forme, on jouit d'une vue magnifique sur la ville, la campagne et la mer.

Marseille possède, en outre, une *Bibliothèque publique*, se composant de 51 219 volumes et de 1335 manuscrits; une *Académie des sciences*, qui date de 1825; une *Faculté des sciences;* une *Société impériale de médecine*, constituée en 1800; un *Lycée impérial*, etc.

Navigation. — Commerce. — Industrie [1].

Marseille est la première place maritime de la France.

« Depuis la conquête de l'Algérie, depuis que la Méditerranée, purgée des pirates qui l'ont infestée si longtemps, est redevenue un grand lac européen, depuis que des centaines de pyroscaphes peuvent librement sillonner cette mer intérieure qui baigne les plus riches et les plus florissantes contrées du monde, Marseille

1. On consultera avec autant d'intérêt que de profit sur ce sujet les deux volumes publiés par M. Berteaut, secrétaire de la Chambre du commerce, et intitulés : *Marseille et les intérêts nationaux qui se rattachent à son port.*

Digitized by

a vu naître pour elle une prospérité qui est allée tous les jours croissant[1]. » Heureusement située, dotée par la nature d'un port qui offre toute sécurité aux bâtiments, reine de la Méditerranée, elle est reliée par des chemins de fer à Bordeaux, à Lyon, à Paris, à la Belgique, à l'Allemagne, à la Suisse, à l'Espagne, et bientôt une voie ferrée la rattachera directement à l'Italie. Ses vaisseaux naviguent sur toutes les mers, et, si l'isthme de Suez s'achève et s'ouvre aux grands navires, elle sera l'entrepôt de tous les échanges du monde entier avec le nord-ouest de l'Europe.

Seul port maritime de l'est et du midi, Marseille ouvre au commerce extérieur de la Méditerranée les vallées du Rhône et du Rhin. Chaque jour, des milliers de navires viennent verser sur ses quais les denrées de tous les pays, et recevoir en échange les produits de l'industrie française.

Marseille est principalement en relation commerciale avec: — la Russie (ses exportations pour les ports russes de la mer Noire se sont élevées, en 1858, à la somme de 8 533 389 fr.); — l'Angleterre, où elle expédie, dans les années de disette, d'assez fortes quantités de grains et de farines; — l'Espagne, qui a envoyé à Marseille, en 1858, 580 navires du port de 170 000 tonneaux; — l'Autriche, qui en a expédié 145 du port de 33 000 tonneaux; — l'Italie; — la Turquie, dont le commerce avec Marseille s'est élevé, en 1858, pour l'importation, à 92 600 000 francs, et, pour l'exportation, à 63 000 000; — l'Égypte qui a envoyé à Marseille, en 1858, 97 navires du port de 33 800 tonneaux; — les États barbaresques, la côte occidentale d'Afrique, l'île Maurice et le cap de Bonne-Espérance, les Indes anglaises, le Brésil, la Martinique, la Guadeloupe, le Sénégal, les possessions françaises de l'Inde et l'Algérie; mais la Suède, la Norvége, les Pays-Bas, la Belgique, le Danemark, le Hanovre, le Mecklembourg, la Suisse, les villes Hanséatiques, les États-Unis d'Amérique et les républiques de l'Amérique du Sud n'ont que peu de rapports commerciaux avec Marseille. Ce sont surtout les Grecs qui affluent dans la cité phocéenne, à cause de leur commune origine; leur génie commercial s'y est développé dans de si vastes proportions que leur opulence

1. Marius Chaumelin, *Revue de Toulouse*.

Digitized by Google

peut soutenir la rivalité avec les plus puissantes maisons de Marseille.

Mouvement de la navigation en 1858.

	Entrée.	Sortie.	Tonnage.
Navires à voiles..................	4657	»»	1 030 077
Navires à vapeur.................	1194	1054	309 825

Les principaux objets du commerce de Marseille sont : les céréales, les huiles, le sucre, le café, les peaux, les graines oléagineuses, les laines, les soies, etc.

« Marseille n'est pas seulement un grand port, c'est aussi une ville industrielle très-importante, et c'est en grande partie au développement de son industrie qu'est due l'activité de son commerce[1]. » Ses principales industries sont : la savonnerie, la raffinerie de sucre, la tannerie, la minoterie, la fabrication des bougies et chandelles, la manutention des vins, le lavage des laines, et autres d'une moindre importance.

L'industrie métallurgique est une importation récente à Marseille ; nous mentionnerons surtout les hauts fourneaux et fonderies de Saint-Louis, situés dans la banlieue, à portée du chemin de fer, qui d'un côté les met en communication avec Alais et le bassin du Gard, et de l'autre avec les nouveaux ports de Marseille par l'embranchement de la Joliette.

Promenades.

Marseille possède un grand nombre de promenades fort agréables, soit dans la ville, soit dans les environs : — les *allées de Meilhan*, les Champs-Élysées de Marseille et le rendez-vous de la fashion pendant l'été ; à l'extrémité de ces belles allées, est un jet d'eau entouré de saules, de joncs, de plantes aquatiques, etc.; les *allées des Capucines*, parallèles aux allées de Meilhan, mais moins fréquentées ; — le *Cours Belzunce* et le *Cours Saint-Louis*, ornés de deux jolies petites fontaines qui datent de 1845. Au milieu du Cours Belzunce, à l'endroit même où Mgr de Belzunce officia en 1720, s'élève une *statue* en bronze par Ramus. Cette sta-

1. *Dictionnaire du commerce et de la navigation.*

Digitized by Google

tue, érigée en 1852, et représentant l'évêque dans l'attitude d'un suppliant, la tête et les pieds nus, la corde au cou, repose sur un piédestal en marbre blanc. Les bas-reliefs des faces latérales représentent Mgr de Belzunce au milieu des pestiférés, qu'il secourt; — le *boulevard du Nord*, sur lequel on a élevé, en 1857, une colonne surmontée d'une statue de la Vierge, etc.

Mais les véritables promenades de Marseille, après le port, la Cannebière et les allées de Meilhan, sont la promenade de la colonne Bonaparte, le Prado et le Jardin zoologique.

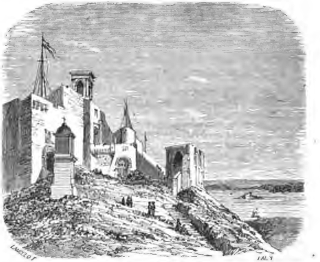
Le *Cours Bonaparte*, beau boulevard qui part de la rue Paradis, aboutit, à son extrémité supérieure, à une petite colline jadis aride et nue, artistement transformée depuis quelques années en une sorte de jardin anglais, qui ne mérite qu'un seul reproche, celui d'être trop petit. Un ruisseau y forme une cascade. Des allées bien ménagées conduisent au point culminant, où s'élève une **colonne** surmontée d'un buste de Napoléon Ier. De cette plate-forme on découvre un beau point de vue.

On peut, de la colonne Bonaparte, monter par un sentier pierreux à la **Chapelle de Notre-Dame de la Garde,** l'oratoire le plus renommé et le plus fréquenté du midi de la France. Une forêt de chênes couvrit jadis cette colline, aujourd'hui si nue. On y adorait Teutatès. Plus tard, les Romains y bâtirent un temple à Jupiter Capitolin. Au xe siècle, une tour, servant de vedette, s'élevait au sommet. Dans la suite, François Ier y fit construire un fort dans lequel se trouve la chapelle, bâtie en 1214. Cette chapelle, visitée depuis tant de siècles par un si grand nombre de marins et de fidèles, sera démolie, dès que celle que l'on construit sera achevée. Tous les touristes devront monter à Notre-Dame de la Garde, ne fût-ce que pour y jouir de la belle vue que l'on y découvre sur la ville, ses environs, les ports, la mer et ses îles.

Le **Prado,** cette magnifique avenue qui commence à la place Castellane et qui se continue jusqu'à la mer, bordée d'élégantes villas sur une longueur de 5 kilomètres, est dû à un négociant, M. Bernex, qui l'ouvrit en 1830, à travers une plaine stérile. Au rond-point, où elle fait un angle droit, se trouve le **Château des Fleurs,** établissement très-fréquenté par les Marseillais pendant la belle saison. On y a construit un *hippodrome*.

Digitized by Google

« Dans les plus vives chaleurs de l'été, dit Méry, la plage du Prado est fraîche et embaumée par les brises marines. Un sable d'argent et des fleurs de velours tapissent le fond de l'eau et invitent les baigneurs. La petite rivière de l'Huveaune, couverte par des berceaux de tamarins, vient perdre ses eaux limpides dans le saphir de la plage..... A chaque instant on voit courir, au vol de la vapeur, les paquebots du Levant et d'Italie, dont la fumée passagère est le seul nuage qui vienne, par intervalle, ternir la pureté de l'horizon. »


Notre-Dame de la Garde.

Il y a deux ans à peine, quand on était arrivé à l'extrémité du Prado, on devait, si l'on voulait rentrer à Marseille en côtoyant la mer, suivre un étroit sentier presque toujours difficile, souvent dangereux, et fréquenté seulement par les douaniers. Une belle route de voitures, qu'on appelle la **Corniche**, a remplacé ce sentier. On y découvre de charmants points de vue sur la mer. C'est une délicieuse promenade, surtout le soir par un beau temps. On a eu le tort d'y établir une cascade ridicule. Parmi les nombreuses villas qui ont été construites à grands frais le long et au-

Digitized by Google

dessus de cette magnifique voie de communication, on remarque la villa Talabot. Plus loin, on trouve un beau restaurant tenu par Roubion, l'ancien propriétaire de la *Réserve*, démolie pour faire place au palais impérial. Au village d'*Endoume*, on traverse, sur un pont de trois arches, l'embouchure d'un petit ruisseau. On rentre à Marseille par le boulevard de la Corderie, après avoir passé devant l'avenue qui conduit à la résidence impériale.

Le **Jardin zoologique**, fondé en 1854 par une société d'actionnaires sous la direction de MM. Barthélemy Lapommeraye, de Montricher et Marcotte, a été ouvert au public au mois de juin 1855. Il comprenait, dans l'origine, trois hectares de terrain appartenant à la société, mais il s'est depuis agrandi par l'adjonction de trois hectares appartenant à la ville, qui en a cédé la jouissance à la société pour toute sa durée. Il a pour administrateur actuel M. Noël Suquet. Ce jardin est situé dans la partie est de Marseille, à l'extrémité du boulevard de la Madeleine, quartier des Chartreux [1]. Habilement dessiné sur la déclivité orientale du plateau de Longchamp, il offre de magnifiques points de vue. Du plateau le plus élevé, on découvre toute la campagne de Marseille, depuis la chaîne ombragée des Alpines (montagne de la Nerthe) jusqu'aux cimes dépouillées de Marsillo à Veïre, dont les derniers escarpements se perdent dans la mer.

Parmi les curiosités de ce jardin, dont les arbres donnent déjà un ombrage suffisant, et dont la flore est des plus riches, nous signalerons : — le *bassin de la porte d'entrée*, contenant une belle collection de flamants roses; — plusieurs *parcs* renfermant des familles de chèvres angoras, cachemires et nubiennes, des cerfs,

1. La ligne d'omnibus (30 cent.) qui, partant de la Joliette, dessert les quais du nouveau port et du vieux port, la Cannebière, la rue Noailles, les allées et le boulevard Longchamp, a sa station à la porte du jardin. Ces omnibus partent de la Joliette à l'heure et à la demie ; du Jardin, au quart et aux trois quarts. En outre, de la place Royale, vis-à-vis de la nouvelle Bourse, partent les omnibus de la Rose, Château-Gombert et Saint-Barnabe, qui passent devant le Jardin.

Les conditions d'entrée au Jardin zoologique sont : pendant la semaine, 1 fr. par personne; les dimanches et jours de fête, 25 cent. jusqu'à midi, 50 cent. de midi au soir.

Le Jardin est ouvert au public tous les jours, de 6 heures du matin à la nuit pendant l'été, et de 7 heures à 5 heures pendant l'hiver. — Un café-glacier a été établi dans l'intérieur du Jardin.

Digitized by

des daims, des antilopes, des bubales, etc. ; — une *ménagerie* composée de lions, lionnes, jaguars et autres carnassiers ; — une *volière* pour les oiseaux aquatiques, entourée d'un double escalier conduisant au logement de la girafe, construit dans le style des marabouts algériens et entouré d'une plantation de palmiers-dattiers, dont le plus remarquable atteint six mètres de hauteur ; — un *grand bassin* où se trouve réunie une collection complète d'oiseaux aquatiques : — une belle *cascade*, etc.

Un pont jeté sur le boulevard fait communiquer la première partie du jardin avec l'annexe, où l'on remarque l'*aqueduc* qui amène à Marseille les eaux de la Durance.

A l'extrémité de ce pont, un grand *parc*, orné de constructions rustiques, renferme un troupeau de gazelles et d'antilopes d'Algérie, de mouflons, d'anis, etc. Deux grandes cages symétriques, formées de blocs de rochers, et précédées d'un large préau, sont habitées, l'une par des panthères, des léopards, des jaguars, l'autre par des ours. Une fosse, creusée entre ces deux cages, est réservée à un rhinocéros. Plus loin, un éléphant occupe un pavillon représentant une pagode indienne.

Au nord-est de la ville, sur une élévation, s'étend la *plaine Saint-Michel*, ou plutôt le Champ de Mars, au centre duquel jaillit une fontaine de construction bizarre, mais aux proportions grandioses. C'est dans cette plaine que se tient la fameuse *foire de Saint-Lazare*, qui dure quinze jours à dater du 1er septembre.

Enfin, au sud du vieux port, est situé le *village des Catalans*, que le roman de Monte-Cristo a rendu célèbre ; mais depuis longtemps déjà ce village, envahi par les bastides, a perdu son ancien caractère. On y a récemment établi des bains de mer. C'est au-dessus des Catalans, sur l'emplacement de la *Réserve*, que se construit la *Résidence impériale.*

Campagne de Marseille. — Les Bastides.

Aux environs de Marseille, la campagne, aride et nue avant l'établissement du canal de la Durance, est aujourd'hui parsemée de nombreuses bastides, la passion dominante des Marseillais. « Chaque citoyen, dit Méry, possède son arpent de terre au soleil ; l'ouvrier qui n'est pas assez riche pour se donner quatre murailles ornées

d'un toit à tuiles rouges et de quatre pins à cigales, se donne le cabanon. Il y a des rochers arides semés de cabanons, brûlés par le soleil, secoués par le mistral, mais toujours chers à leurs heureux propriétaires.... Dans toutes les bastides de Marseille, il y a un *poste*. Un poste est un cabanon recouvert de feuillages et percé de meurtrières. Le chasseur va s'y installer avant le lever du soleil, pour ne pas effrayer les oiseaux absents. C'est là que, son fusil à la main, et muni de la patience de Job, il attend les grives et les pigeons; il a un *chilé* dans la bouche, pour imiter le chant de tous les oiseaux.

« A onze heures le chasseur, dont le fusil a gardé son innocence, ferme son poste à double tour et descend à la bastide pour déjeuner; son gibier se nomme l'appétit[1]. » A-t-il parfois le bonheur de tuer deux ou trois grives? « il les marque aussitôt sur une ardoise placée dans la cabane. A la fin de la saison, il fait l'addition et la proclame à la Bourse[2]. »

Excursions.

Château Borelly. Située dans un beau paysage, au milieu d'un bois de pins, sur le bord de la mer, à peu de distance et sur la droite de l'embouchure de l'Huveaune, cette jolie villa, construite par un négociant, a été acquise par la ville pour y établir son Musée et son Jardin des Plantes. Une belle avenue la relie au Prado.

Au rez-de-chaussée, à gauche de la porte d'entrée, on remarque une *statue* de Puget; dans le vestibule du premier étage, un tableau représentant la *Peste de Marseille* en 1720, par de Troy; dans la grande galerie du rez-de-chaussée, un rang de panneaux représentant l'*Histoire de Tobie*, et peints par Parrocel; *une forêt*, par Berghem; *les Œuvres de Miséricorde*, par Murillo; dans la salle des bains, une *Cérès*, bas-relief antique trouvé dans l'île de Chypre; dans le cabinet de la bibliothèque, *une jeune Fille* et un *jeune Garçon*, par Murillo; un *paysage*, par Ruysdaël; une *Vierge*, par Puget; un *Portrait de Puget*, peint par lui-même; un *Cardinal*, par Paul Véronèse; une *Judith*, de Giorgione; un *Fumeur*,

1. *Marseille et les Marseillais.*
2. De Stendhal, *Mémoires d'un Touriste.*

Digitized by Google

par David Teniers; *Portrait d'une vieille femme*, par Granet; *Portrait d'homme*, par Rubens; dans la salle de billard, une *Marine* de Vernet; un *paysage* de Berghem; *Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers*, par Trevisano; une *Nymphe au bain*, par Coypel; une *Sainte famille* et un *Portrait de cardinal*, par le Tintoret; le *Départ de Valentinien*, par P. Véronèse; un *Intérieur*, par Téniers; un *Jeune enfant tenant une grappe de raisin*, par Murillo; *Prière à la Vierge*, par le Guido; dans la chapelle, un *saint Jérôme* du Calabrèse; *quatre bas-reliefs* de Foucou; et un beau *Christ* en ivoire ayant appartenu au pape Pie VI.

Le château d'If.

Le **Château Vert** est un restaurant renommé, situé sur la côte, à gauche du port, ou plutôt un rendez-vous de plaisirs ét de charmantes parties. On y mangeait autrefois de très-bonnes bouillabaisses.

Marsillo à Veïre, tel est le nom qu'on donne à une montagne grise et pelée, qui s'élève à 4 kil. de Marseille. Lorsque les échevins marseillais eurent refusé de confier à Puget la statue de Louis XIV, qu'il avait eu la prétention d'exécuter, ce grand artiste, mécontent de ce refus, se retira, dit-on, sur cette montagne, et là, saisissant un marteau, dans sa colère, il en sculpta à grands

Digitized by Google

coups le sommet rocheux de façon à représenter un gigantesque profil humain, désigné sous le nom de masque de *Moussu Puget*.

A mi-côte, se trouve la *Baume de Roland*, où l'on parvient par un chemin escarpé à travers les collines de Mazargues. Un guide est nécessaire. Cette baume ou grotte est divisée en plusieurs salles dont l'une (la plus curieuse), renferme des stalactites aux formes étranges. On l'appelle *la Chapelle du Diable*.

Les étrangers visitent d'ordinaire : les îles de *Pomègue* et de *Ratonneau*, situées en face de Marseille. On vient d'y construire dix batteries destinées à les défendre et à protéger l'entrée du port ; — l'île du *château d'If*, illustrée par Alexandre Dumas dans son roman de *Monte-Cristo* ; le château bâti par François I^er^ a servi de prison d'État ; on y voit encore la chambre où Mirabeau fut enfermé par ordre de son père ; — enfin près de la côte, l'île *des Fendus*, ainsi nommée depuis qu'Alphonse d'Aragon, en 1442, y fit pendre douze prisonniers, après avoir pris et saccagé Marseille.

Pour les Aygalades, voir page 281 ; l'aqueduc de Roquefavour est décrit dans la troisième section, le vallon de Saint-Pons dans la seconde, voir ci-dessous.

Digitized by Google

DEUXIÈME SECTION.

DE MARSEILLE A TOULON[1].

La ligne de Marseille à Toulon suit d'abord parallèlement celle de Paris, mais bientôt, décrivant une forte courbe, elle s'en détache à 47 mètres d'altitude pour courir, dans la direction de l'est, à travers des collines couvertes d'innombrables bastides. Deux tranchées précèdent le *tunnel de Saint-Charles*, long de 150 mèt., suivi d'une troisième tranchée au sortir de laquelle, laissant à gauche les Chartreux, on franchit le vallon du Jarret près du Jardin zoologique. Sur la droite, on aperçoit Notre-Dame de la Garde et la colline appelée la tête de Puget. Le nombre des bastides augmente au lieu de diminuer. Après avoir, au delà de *Saint-Barnabé*, croisé l'aqueduc de Saint-Pierre (c'est au village de ce nom que se trouve l'asile des aliénés), on se rapproche de plus en plus de l'Huveaune, dont on va remonter la riante et fertile vallée. — La route de terre court au pied des jolies collines de Saint-Tronc et de Saint-Cyr.

Ire STATION. — LA POMME.

7 kil. de Marseille. — 357 kil. de Lyon. — 869 kil. de Paris.

La Pomme, village de 156 habitants, est situé sur les bords de l'Huveaune, petite rivière qui descend du versant septentrional de la *Sainte-Baume* et va se jeter dans la mer, près du Prado de Marseille, après un cours de 40 kilomètres à travers une vallée fertile et pittoresque.

1. Voir à la fin du volume, le tableau du prix des places et les renseignements relatifs à la durée du trajet, aux correspondances, aux omnibus, etc.

Digitized by Google

A peu de distance de la station, on franchit l'Huveaune, qui serpente entre des prairies et de grands arbres, puis, au delà du château de la Moutte, on côtoie, à droite, des coteaux rocheux et boisés, et, avant d'arriver à Saint-Marcel, on traverse une seconde fois l'Huveaune.

2e STATION. — SAINT-MARCEL.

2 kil. de la Pomme. — 9 kil. de Marseille. — 359 kil. de Lyon.
871 kil. de Paris.

Saint-Marcel, village de 1579 habitants, situé sur l'Huveaune et sur la route de Marseille à Toulon, offre un aspect pittoresque. Au moyen âge, il s'appela *Castellum Massiliense*, puis *Castrum Sancti Marcelli;* il dépendait alors, comme seigneurie, de l'évêché de Marseille, qui le céda à cette ville. Aujourd'hui, dominé par un château moderne, il fait partie de la commune marseillaise.

On franchit l'Huveaune, dont on longe la rive gauche. A droite, s'élèvent de petites collines boisées; à gauche, s'étendent de belles prairies, au delà desquelles la vue se porte sur des coteaux éloignés. Bientôt, laissant à droite la minoterie de la Barasse, on franchit le canal de la Durance. Un siphon à trois tubes coudés prend dans le canal un certain volume d'eau, à gauche du vallon, et, traversant l'Huveaune, porte cette eau sur la hauteur opposée, d'où elle court fertiliser les riches campagnes de *Sainte-Marguerite*, de *Bonneveine*, de *Mazargues* et de *Montredon*.

3e STATION. — SAINT-MENET.

3 kil. de Saint-Marcel. — 12 kil. de Marseille. — 362 kil. de Lyon.
874 kil. de Paris.

On trouve, à la station de Saint-Menet, des voitures de correspondance pour les Camoins.

Saint-Menet, village de 346 habitants, possède un beau château, appartenant à M. de Montgrand.

A 2 kilomètres au nord, au delà du canal de la Durance, se trouve l'établissement thermal (eau sulfureuse) des *Camoins*.

Au delà de Saint-Menet, on franchit de nouveau l'Huveaune. A droite, la vue se porte sur les collines boisées de Saint-Marcel et de Saint-Cyr; à gauche, sur celles de la Penne. A l'horizon,

Digitized by Google

du côté de l'est, à 745 mètres au-dessus du niveau de la mer, s'élève le *Garlaban*, l'ancien *Gallus Albania*, le coq ou horloge des Aubagnols. Se couvre-t-il de nuages? c'est, disent les gens du pays, signe de mauvais temps. De là ce proverbe local :

Garlaban a sou capeou
Pren toun sa, saouve ti leou.

« Garlaban a son chapeau,
Prends ton sac, sauve-toi vite. »

4e STATION. — LA PENNE.

1 kil. de Saint-Menet. — 13 kil. de Marseille. — 363 kil. de Lyon.
875 kil. de Paris.

La Penne, village de 1935 habitants, agréablement situé sur l'Huveaune, au milieu de vertes prairies, est dominé par des rochers escarpés, auxquels il doit probablement son nom celtique, *Pen*. Sur l'un de ces rochers se dresse un édifice en ruine, appelé *Pennelle*. C'est, dit-on, le tombeau d'un lieutenant de César : il consiste en une pyramide irrégulière, composée de huit assises en retraite l'une sur l'autre.

Au-dessus des beaux arbres qui ombragent ce village, on aperçoit le château de *la Reynarde*, restauré par M. Roux de Fraissinet.

Après la station de la Penne, la vallée de l'Huveaune se resserre ; des montagnes nues apparaissent des deux côtés au-dessus de petits coteaux boisés.

5e STATION. — CAMP-MAJOR.

2 kil. de la Penne. — 15 kil. de Marseille. — 365 kil. de Lyon.
877 kil. de Paris.

Camp-Major, hameau de 50 habitants, situé sur l'Huveaune, doit son nom, suivant quelques étymologistes à un ancien camp de César; selon d'autres, à une colonie arlésienne, qui, en venant s'établir dans cette plaine, l'aurait appelée *Camaïor*, à cause de sa ressemblance avec la Camargue. Les prairies de la vallée ont acquis une valeur considérable. Les plus productives se vendent, dit-on, 18 000 fr. l'hectare.

Digitized by Google

On croise la route départementale de Marseille à Saint-Maximin, avant de s'arrêter à la station d'Aubagne.

6e STATION. — AUBAGNE.

2 kil. de Camp-Major. — 17 kil. de Marseille. — 367 kil. de Lyon.
879 kil. de Paris.

On trouve, à la station d'Aubagne, des voitures de correspondance pour Roquevaire et Auriol.

Aubagne (*Hôtel* de Notre-Dame), ville de 7600 habitants, est située dans un bas-fond, sur l'Huveaune et sur le Merlançon. C'est l'ancienne *Albania* des *Albicæi*, peuple celtique, allié des Massaliotes et leur auxiliaire pendant le siége de Massilie par Jules César. Comprise dans la troisième Viennoise, sous les Romains, puis ville impériale, Aubagne appartint successivement à la maison des Baux, aux comtes de Provence et aux évêques de Marseille. Elle fait un commerce considérable de gros draps, de poterie commune, de légumes et de fruits.

Aubagne est dominée par les ruines d'un vieux château fort, qui, souvent pris et repris, surtout pendant les guerres du XVIe siècle, fut reconstruit en 1788 par Mgr de Belloy, évêque de Marseille et seigneur d'Aubagne. Au pied du château est située l'ancienne ville, jadis ceinte d'un rempart dont il reste à peine des vestiges; la nouvelle s'étend dans la plaine. On remarque dans les environs de belles maisons de campagne. Le jardin Baudinard est renommé.

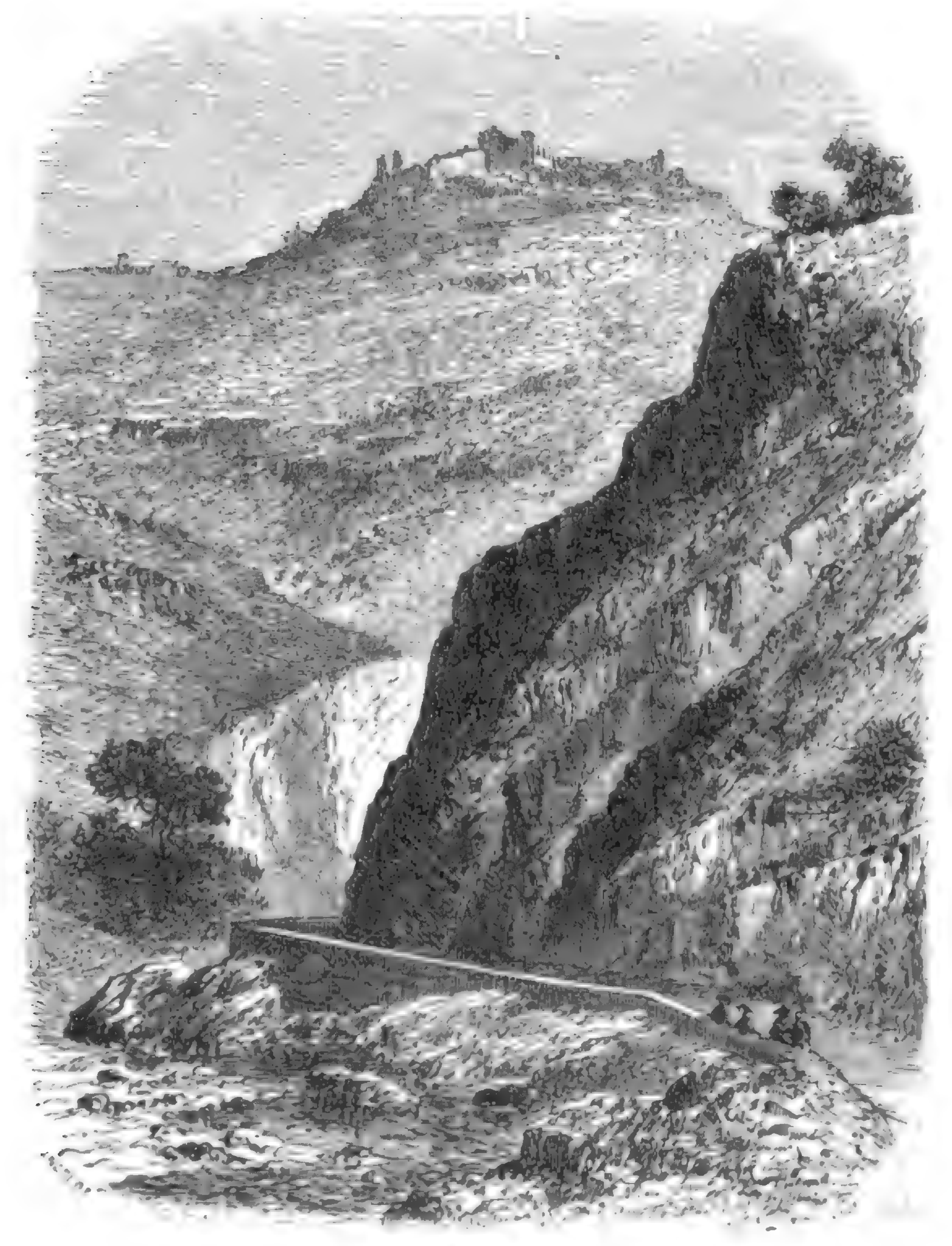
Aubagne et Cassis se disputent la gloire d'avoir donné le jour à l'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Aubagne lui a élevé un monument (une fontaine) devant l'hôtel de ville. Il paraît cependant que le célèbre écrivain est né à Cassis. Aubagne est la patrie du savant grammairien Domergue, membre de l'Institut.

D'Aubagne doit partir un embranchement de 15 kilomètres allant à Valdonne et à Saint-Maximin, pour le service des mines de houille qui se trouveront sur son parcours.

A 8 kilomètres nord-est d'Aubagne, sur la rive gauche de l'Huveaune, est située *Roquevaire*, petite ville de 3180 habitants. Roquevaire doit son nom aux nombreux rochers qui couvrent son

Digitized by Google

territoire : *Rupes variæ*, *Rocavaria*. Au moyen âge, elle était ceinte de remparts et possédait un château fort, dont les Marseillais s'emparèrent en 1383. Pris, en 1593, par le duc d'Épernon, ce



Vallon de Gémenos.

château fut démoli, en 1596, par le duc de Guise. Roquevaire est renommée pour ses figues qui rappellent celles de Naples, et pour ses raisins qui peuvent rivaliser avec ceux de Malaga.

Digitized by Google

C'est à Aubagne qu'il faut s'arrêter si l'on veut aller visiter Gémenos et Saint-Pons.

Gémenos, joli bourg de 1815 habitants, situé à l'est et à 4 kilomètres d'Aubagne, semble tirer son nom des deux montagnes jumelles qui le dominent. Il offre un des plus beaux paysages de la ligne de Marseille à Toulon. Delille, dans l'*Homme des champs*, a chanté ce « vallon fortuné! »

Saint-Pons, qui touche presque Gémenos, à l'est, n'est pas moins remarquable par la beauté de ses sites. « A Saint-Pons, dit M. Adolphe Meyer, la branche des collines calcaires du Roussargue s'interrompt brusquement, et forme un vallon enchanteur qui commence entre deux ravins, dont l'un s'ouvre entre les sommets de Bassan et de Roque-Fourcade, et l'autre, entre Roque-Fourcade et le Baou (grand escarpement) de Bretagne. »

Il y avait autrefois à Saint-Pons une abbaye de religieuses, fondée en 1205, puis abandonnée dans le xv[e] siècle : il en reste quelques voûtes et les grands arcs de l'église, où s'entrelacent des guirlandes de vignes sauvages.

En quittant la station d'Aubagne, le chemin de fer, qui a déjà atteint une altitude de 100 mètres, commence à décrire, en montant, l'énorme courbe à l'extrémité opposée de laquelle il se trouve de l'autre côté de la ville. Durant cette partie du trajet où l'on voit les mêmes montagnes, d'abord à gauche, puis à droite, on franchit l'Huveaune, et l'on croise les routes de Gémenos, de Toulon et de la Ciotat. De charmants paysages se déroulent incessamment aux regards. On remarque surtout Gémenos, Aubagne et le Garlaban; mais bientôt, au delà du torrent le Merlançon, s'ouvre un tunnel de 400 mètres de longueur, dont l'entrée est à 125 mètres d'altitude. Au sortir de la tranchée qui le suit, on traverse une vaste plaine couverte d'une riche végétation. A droite et à gauche, s'élèvent des collines boisées que relient entre elles des champs fertiles. Une tranchée rocheuse cache un moment la vue de ce paysage; puis le chemin de fer, décrivant une nouvelle courbe, passe sur de forts remblais qui atteignent 25 mètres de hauteur. Enfin, au delà de deux autres tranchées, il croise une petite route, en laissant à droite le hameau de *Fé-*

Digitized by Google

nestrelle. Plus loin, une tranchée rocheuse précède le tunnel du *Mussaguet*, le plus long de la ligne (il a 2600 mèt.). La voie ferrée y atteint une altitude de 143 mètres, le terrain naturel est à 315 mètres. Au delà de ce tunnel et de la tranchée rocheuse qui le suit, le regard se porte, à droite, sur une colline escarpée comme une falaise, c'est le cap *Canaille* (*mons canalium*), haut de 416 mètres. A l'extrémité d'un grand vallon, on aperçoit la mer, mais un rideau d'oliviers dérobe Cassis à la vue.

7e STATION. — CASSIS.

10 kil d'Aubagne. — 27 kil de Marseille. — 377 kil. de Lyon.
889 kil de Paris.

Cassis, petite ville de 2080 habitants, est située sur le bord de la Méditerranée, à droite de la station, à l'extrémité d'une vallée étroite et rapide, qui sépare les montagnes de la Gineste et de la Gradule. Le torrent de la Roustagne, souvent très-dangereux, surtout dans les temps d'orage, serpente dans cette vallée pierreuse, plantée d'oliviers, de figuiers, de câpriers et de vignes, et où l'on récolte ces câpres si estimés et ce raisin blanc, qui produit le vin célèbre de Cassis.

Cassis possède des rues bien pavées, des maisons propres et même élégantes, un joli port avec de larges quais, les restes d'un ancien château, une assez belle église, consacrée en 1718 par Mgr de Belzunce, et située sur une jolie place, près d'une fontaine qui jaillit sous de magnifiques platanes.

Cassis est l'ancien *Carsicis Portus* de l'Itinéraire d'Antonin. Alors située au fond du golfe de l'Arène, elle était une station maritime des Massaliotes. Plus tard, ville romaine, elle fut ceinte de remparts, ornée de temples et pourvue d'un aqueduc. Après la destruction de leur ville par les Lombards ou par les Sarrasins, les habitants se transportèrent sur les hauteurs voisines, d'où ils descendirent, au commencement du XIIIe siècle, pour bâtir, au bord de la mer, la ville actuelle.

Avant 1775, on voyait encore sur la plage de Cassis des ruines importantes : pavés en mosaïque, restes de fresques, tombeaux, inscriptions, tronçons de colonnes. Ces ruines ont été englouties par la mer.

Bien que l'entrée en soit dangereuse dans les gros temps, le port de Cassis offre un abri sûr aux navires de commerce et même à ceux de l'État. Protégé à la fois par un môle de 130 mètres de longueur, par un château fort qui s'élève à 400 mètres de la ville, et par les batteries des Lombards, de la Lecque et du cap Cacau, il renferme un bassin ayant 3 hectares et demi de superficie et pouvant recevoir de 60 à 70 navires d'un tonnage moyen. Le phare, à feu fixe, qui l'éclaire, a 28 mètres de hauteur et 12 kilomètres de portée. Une belle source d'eau douce surgit du milieu de la mer, à travers les rochers qui bordent l'entrée du port, à gauche.

Cassis fait un grand commerce de pierres de taille, de vin, d'huile et de fruits; mais sa principale industrie est la pêche du corail.

Aux environs, on peut visiter les deux puits ou gouffres de *Portmiou*, la grotte de *Rayage*, étincelante de stalactites, et le cap *Canaille*, du haut duquel on jouit d'une fort belle vue.

En s'éloignant de la station de Cassis, la voie ferrée décrit une nouvelle courbe à l'est; les regards sont attirés, à droite, par une chapelle, érigée sur l'une des collines qui descendent de la chaîne de Roquefort vers Cassis : c'est *Sainte-Croix de Jérusalem*, bâtie en 1852 dans le style ogival, sur les dessins de M. Bérenger, de Marseille.

Bientôt le cap Canaille disparait. A droite et à gauche s'élèvent des collines boisées et cultivées où croissent l'olivier et le romarin. Une tranchée précède le tunnel de *Collongue*, long de 140 mètres, et suivi d'une seconde tranchée, au sortir de laquelle on débouche dans un vallon planté d'oliviers et parsemé de bastides.

« Avant le passage du chemin de fer, dit M. Meyer, un silence éternel devait entourer ces modestes demeures, pour ainsi dire perdues dans cette Thébaïde. L'eau manque sur ces versants calcinés, où l'ébullition des masses calcaires semble avoir laissé des millions de globules solides ; mais entre chaque interstice croissent des plantes qui les inondent d'une pénétrante senteur. Sur ces collines on trouve beaucoup de végétaux aromatiques. »

Les tranchées rocheuses se succèdent rapidement. On s'enfonce

Digitized by Google

La Ciotat, d'apres une photographie de M. Baldus

Digitized by Google

dans un souterrain (les Jeannots) long de 1600 mètres, à l'entrée duquel le chemin de fer atteint une altitude de 113 mètres. Quand on en sort, on est encore enfermé pendant quelques secondes entre deux murs de pierres; mais bientôt la vue devient libre, et l'on découvre sur la droite un magnifique paysage. Au delà d'une vaste plaine, toute couverte de la plus riche végétation (les oliviers datent du XVIII^e siècle), on aperçoit le golfe des Lecques, qui s'étend de tous côtés à mesure qu'on s'avance, et qui s'ouvre entre le cap de *l'Aigle*, à l'ouest, et la pointe des *Trois-Fours*, à l'est; sa longueur est de 8 kilomètres; sa plus grande profondeur de 10 brasses. Il offre partout un bon mouillage, mais il est fortement exposé au vent du sud. A droite, un rocher pittoresque semble surgir du milieu des eaux : c'est le cap de l'Aigle ou, comme l'appellent les marins provençaux, *l'Ousé* (l'Oiseau). Il se compose d'une masse de roches grises au sommet crochu et escarpé, qui lui a valu le nom de *Bec de l'Aigle*. Au pied de ce rocher se trouve la Ciotat, presque en face de l'île Verte. La Méditerranée n'est nulle part plus belle que dans ce golfe.

8^e STATION. — LA CIOTAT.

10 kil. de Cassis. — 37 kil. de Marseille. — 387 kil. de Lyon.
899 kil. de Paris.

La Ciotat, chef-lieu de canton de 6900 habitants, est située, à droite et à 4 kilomètres de la station, au fond d'une anse que forme la mer, au nord du cap de l'Aigle et sur le bord occidental du golfe des Lecques. C'est une jolie ville, assez bien bâtie, propre, bien aérée, ceinte encore de ses anciens remparts. Son église date du XVI^e siècle.

Le port s'ouvre à l'est, entre la pointe du *Béroard*, à gauche, et l'extrémité d'une longue chaussée qui aboutit au chantier de construction, à droite. Il peut recevoir des navires de 300 tonneaux et même des frégates. Une jetée, longue de 245 mètres, sépare l'avant-port de la rade. Deux phares à feu fixe signalent l'entrée du port, qui est protégé par le château, dont les feux se croisent avec ceux des diverses batteries du golfe, et par les tours et les retranchements de *l'île Verte*. Située entre le cap de l'Aigle et

Digitized by Google

l'entrée du port, cette île tenait primitivement au cap de l'Aigle : elle en a été détachée par quelque révolution du globe. On y voit sous l'eau une masse de rochers, dont le plus élevé forme un écueil dangereux. On l'appelle *Cassidaigne*, du provençal *cassidagnos* (arrêts, filets). Sur ce rocher, on vient d'élever, après de longs et pénibles travaux, souvent détruits par la mer, une tour qui signale le danger aux navigateurs.

Au nord de l'entrée du port, s'étend une magnifique esplanade, appelée la *Tasse :* elle sert de promenade, et l'on y jouit d'une belle vue sur le golfe.

Selon certains historiens, la Ciotat est l'ancienne *Cytharista Portus*, de l'Itinéraire d'Antonin, fondée par les Massaliotes, 160 ans avant J. C., et ruinée par les courses des Lombards, des Sarrasins et des Normands. A la fin du XII^e^ siècle, un bourg s'y était élevé sur ses ruines, sous le nom de *Port de nostre Cieutat*. C'était une annexe du port de Marseille. Raymond, comte des Baux, le céda, en 1365, au monastère de Saint-Victor, qui le livra aux Catalans au commencement du XV^e^ siècle. A partir de cette époque, la population et la prospérité de la Ciotat s'accrurent : elle forma une communauté séparée ; son port s'agrandit ; elle s'entoura de remparts ; à l'entrée du port s'éleva une citadelle (le *Béroard*) ; une autre forteresse (le fort *Saint-Martin*) commanda la rade. Au XVI^e^ siècle, on y comptait 12 000 habitants. Ses chantiers avaient une certaine importance. C'est là que le commerce de Marseille faisait construire ses navires, chargés de transporter d'une échelle à l'autre les marchandises des négociants levantins. Mais la révocation de l'édit de Nantes vint porter à la Ciotat un coup mortel. Cependant, après la peste de 1720, cette ville parut un moment se relever. Son port, exempt de la contagion, devint l'entrepôt du commerce de Marseille ; toutefois il retomba dans son abandon, dès que le port de cette grande ville se rouvrit.

Jadis, la Ciotat fabriquait des vins muscats que Chapelle et Bachaumont ne manquèrent pas d'aller goûter, en quittant Marseille. Aussi disent-ils de la Ciotat, dans la relation de leur *Voyage :*

> Que les marchands et les nochers
> La rendent fort considérable ;

Mais pour le muscat adorable,
Qu'un soleil proche et favorable
Confit dans les brillants rochers,
Vous en aurez, frères très-chers,
Et du meilleur sur votre table.

Aujourd'hui, la Ciotat a renoncé à la fabrication de ce vin, soit à cause des difficultés qu'elle présentait, soit à cause de la concurrence espagnole. De ses collines, autrefois plantées de vignes, on extrait maintenant des pavés qu'on expédie en grande quantité à Marseille pour Alger, qui est presque entièrement pavée avec des grès de la Ciotat.

Comme Cassis, la Ciotat se livre à la pêche du corail ; mais cette industrie, jadis très-florissante, est maintenant abandonnée à sept ou huit bateaux napolitains ou catalans. Son produit s'élève, année moyenne, à la somme de 70 000 francs ; ceux de la pêche, à la somme de 150 000 francs.

On compte à la Ciotat quatre-vingt-dix patrons pêcheurs, et quatre-vingts marins et ouvriers au service de l'État. Vingt-sept marins et ouvriers sont levés chaque année pour ce service. Près de trois cent cinquante individus s'y embarquent tous les ans sur des navires marchands, ou travaillent sur des chantiers de construction, dans les ports voisins.

On peut visiter à la Ciotat les beaux *Ateliers maritimes des messageries impériales*, qui occupent, en moyenne, quinze cents ouvriers. Année commune, il se construit sur les chantiers de la Ciotat un ou deux paquebots ; mais le nombre des navires qui s'y réparent, déjà considérable, le serait davantage, « si le port, dit M. Meyer, dont l'itinéraire nous a fourni quelques-uns des détails précédents, avait partout la profondeur voulue, et si l'on établissait un avant-port, à partir de la pointe d'un petit écueil dit le *Matelas*, pour le prolonger jusqu'à la rotonde du nouveau phare. »

La Ciotat est la patrie de l'amiral Gantheaume.

A 5 kilomètres nord-est de la Ciotat, à gauche de la station, sur un coteau en partie baigné par le torrent du Caouné, est situé le village de **Ceyreste**, l'ancienne *Cæsarista* (*Cæsaris Statio*). Son territoire, peu fertile en blé, est très-boisé, et la vigne, le figuier, l'olivier et le câprier y croissent en abondance.

Digitized by Google

C'est à Ceyreste que César plaça, dit-on, le quartier des soldats malades. On y voit encore les remparts du village romain et les ruines du *castrum* qui servit de poste avancé pour surprendre les Liguriens Il ne reste plus que le revêtement d'une partie du mamelon sur lequel ce château avait été construit; il fut démoli, en 1592, par le duc d'Épernon. Ce qu'on remarque surtout à Ceyreste, c'est une *fontaine* que l'on croit d'origine romaine : elle se compose d'un joli bassin, construit en grandes pierres de taille, et recouvert d'une voûte sur laquelle est établi un toit angulaire en larges dalles.

De la station de la Ciotat à celle de Saint-Cyr on jouit presque constamment de l'admirable paysage que l'on a découvert au sortir des tranchées qui suivent le tunnel des Jeannots. On contourne, en effet, le golfe des Lecques, en se rapprochant de la mer. Rien de plus beau, sur toute la côte, que cette partie du trajet. Avant d'atteindre le hameau qui donne son nom au golfe, on sort du département des Bouches-du-Rhône pour entrer dans celui du Var.

9e STATION. — SAINT-CYR.

7 kil. de la Ciotat. — 44 kil. de Marseille. — 394 kil. de Lyon.
906 kil. de Paris.

Saint-Cyr, village de 1887 habitants, érigé en commune en 1825, est situé au milieu d'une plaine riche et fertile, jadis couverte par la mer. De grands arbres ombragent ce village, qui possède une belle place et une jolie fontaine. Saint-Cyr doit son origine à une ancienne chapelle de *Sanctus Quiricus* ou *Cyricus*, *San Céris* en provençal. On venait autrefois y invoquer ce saint contre le mal de la teigne ou *rasquo*.

A 4 kilomètres nord-est de Saint-Cyr, se trouve **la Cadière**, petite ville pittoresque, bâtie en amphithéâtre sur un mamelon rocheux. Ses rues montueuses sont bordées de hautes et vieilles maisons, la plupart semblables à de petites forteresses. Au temps des invasions sarrasines, elle fut, en effet, le refuge des populations chassées de la côte. Au moyen âge, cette ville eut des seigneurs particuliers : d'abord les vicomtes de Marseille, puis les princes de la maison des Baux, et enfin les abbés de Saint-Victor, qui

Digitized by Google

lui octroyèrent plusieurs franchises. Ainsi, elle nommait elle-même ses magistrats et ses juges. Charles IX, voyageant en Provence en 1564, passa par la Cadière. Vers la fin du XVI^e siècle, elle soutint un siége de deux jours contre Lesdiguières. Il ne lui reste plus de ses anciennes fortifications qu'une double muraille formant enceinte continue autour du château en ruine (construction du XI^e siècle). L'église, consacrée à saint André, date du XVI^e siècle. Du sommet de sa tour massive, on découvre, au sud-ouest, la mer et Saint-Cyr ; au sud, la riche vallée de Saint-Côme, les restes de l'ancien prieuré de *Saint-Damien*, et la tour romane du *Réga ;* au sud-est, une suite de collines vertes, courant vers *Bandol ;* à l'est, le *Beausset*, chef-lieu de canton, situé sur la route de terre de Marseille à Toulon, et le *Castellet*, où les Templiers avaient un château.

C'est à 2 kilomètres sud de Saint-Cyr, en face de la Ciotat et des Lecques, à l'embouchure du ruisseau des Baumelles, aujourd'hui obstruée par le sable, que se trouvait l'antique cité de *Tauroentum*, fondée par les Phocéens, et dont le port reçut la flotte de Nasidius, lieutenant de Pompée, et celle des Massaliotes, pendant le siége de Marseille par Jules-César (Voy. plus haut, Marseille). Sous la domination romaine, elle s'embellit de nombreux monuments. « De belles mosaïques et de larges quais avec leurs anneaux d'airain, des marbres rares, des thermes et des promenoirs, des peintures à l'encaustique et des ornements nombreux trouvés dans les ruines de *Tauroentum*, attestent, dit M. Meyer, sa grandeur évanouie. Ces ruines sont éparses sur un terrain incliné vers le nord-ouest et baigné par la mer. Le sol est couvert de débris de poterie ; on ne marche que sur des démolitions, et l'on foule avec regret des morceaux de marbre façonnés pour des corniches, des fragments de vases chargés de figures, des verres antiques et des peintures à fresque, de toutes couleurs. » Pendant les invasions des barbares, les habitants de *Tauroentum* se réfugièrent dans l'intérieur des terres. Alors, délaissés, minés sans cesse par les flots, ses édifices furent engloutis par la mer. Aujourd'hui *Tauroentum* repose ensevelie sous le sable.

Au delà de la station de Saint-Cyr, la voie ferrée décrit une forte

Digitized by Google

courbe pour prendre la direction du sud. A gauche, quand on a dépassé Saint Cyr, on découvre une vue étendue, mais peu variée : à droite, au contraire, on embrasse d'un seul coup d'œil la plaine fertile qui sépare le chemin de fer de la mer, le golfe des Lecques, la Ciotat, son île et son cap. Ce beau spectacle disparaît bientôt aux regards. Au delà d'un énorme remblai (180 000 mètres cubes), on s'enfonce dans une tranchée suivie d'un tunnel long de 370 mètres (le tunnel de Saint-Cyr), dont la nature mobile du terrain a rendu l'exécution très-difficile. Au sortir d'autres tranchées, entre lesquelles on a traversé des vallons boisés et cultivés où la vue est bornée, on découvre la mer, dont on s'est rapproché, Bandol, son château, son île et sa baie. Ce paysage, moins grand que celui de la Ciotat, n'est pas moins charmant.

10ᵉ STATION. — BANDOL.

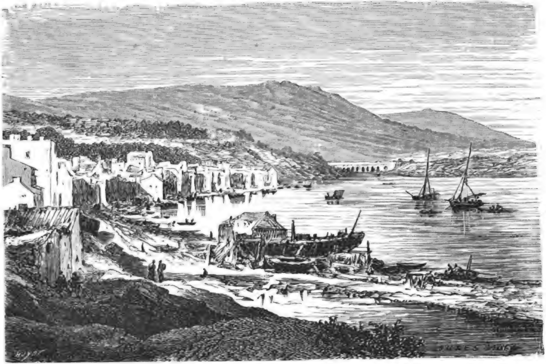
7 kil. de Saint-Cyr. — 51 kil. de Marseille. — 401 kil. de Lyon. — 913 kil. de Paris.

Bandol (*Bender*), village de 1945 habitants, situé au fond d'un golfe auquel il donne son nom, possède un port, une consigne, un petit chantier de construction, une place ornée d'une fontaine avec un jet d'eau, un joli quai ombragé de mûriers, et un vieux château d'où l'on découvre : à l'ouest, le Bec de l'Aigle ; à l'est le cap de la Cride ; plus loin, dans la même direction, le mont Faron ; au sud le cap Sicié et la chapelle de la Vierge de Bonne-Garde, où l'on va en pèlerinage. On vient d'établir, sur les glacis du château, des batteries pour la défense du littoral. Le climat y est si doux, que les orangers y croissent en pleine terre. Le commerce des vins et la fabrication des tonneaux y ont pris une certaine importance.

Le port de Bandol est d'un accès facile par tous les vents, mais il manque de profondeur. Il ne peut pas recevoir de navire ayant plus de 3 mètres 60 centimètres de tirant d'eau.

Au delà de la station de Bandol, la vue se porte, à droite, sur ce village et sur la rade, à gauche sur des collines boisées. Sur aucun point de la ligne le chemin de fer ne passe aussi près de la mer ; une petite route le sépare du rivage. Mais bientôt, décrivant une courbe au sud-est, il franchit le ruisseau d'Aram sur un beau

zed by Google



Bandol, d'après une photographie de M. Baldus.

Digitized by Google

Digitized by Google

viaduc, long de 180 mètres, haut de 27, et composé de 9 arches à plein cintre. Ce viaduc, d'un dessin élégant, est construit en calcaire gris.

On traverse successivement les ravins de la Morvenède et de la Gorguette, en longeant, à droite, la route de terre et la mer, dont on s'éloigne ensuite pour gagner en ligne droite la station de Saint-Nazaire et d'Ollioules, établie sur un remblai qui coupe la plaine, et d'où l'on découvre une vue magnifique.

11e STATION. — SAINT-NAZAIRE ET OLLIOULES.

7 kil. de Bandol. — 58 kil. de Marseille. — 408 kil. de Lyon.
920 kil. de Paris.

Saint-Nazaire (Auberge de la mère Couraou), ville de 2256 habitants, est située à droite et à 3 kilomètres de la station. Un chemin de grande communication y conduit par la rive droite de la Reppe, petite rivière qui serpente au fond d'un vallon et va se jeter dans la mer.

Saint-Nazaire, avec ses maisons blanches aux toits de briques roses et sa haute tour carrée, offre un aspect assez pittoresque. Sur la colline qui l'abrite, s'élève l'ancienne chapelle de la *Vierge de Pitié*, en grande vénération parmi les marins.

Au XVIIe siècle, Saint-Nazaire dépendait encore d'Ollioules : elle s'en sépara en 1663 ; mais le roi, en 1688, n'autorisa ce démembrement qu'à la condition que les habitants y feraient construire un port pouvant recevoir treize de ses galères. Aujourd'hui le port de Saint-Nazaire, précédé d'une grande rade, présente une superficie de 55 600 mètres, et peut recevoir des navires de 3 mètres 50 centimètres de tirant d'eau. Ses quais se développent sur une longueur de 560 mètres. Abrité des vents d'ouest et du nord par des collines, du vent du sud-ouest (le labech) par un môle fort long, il est défendu par les batteries du cap Nègre, du cap Portissol, et par celle de la Cride.

Saint-Nazaire, en 1707, résista à la flotte anglo-sarde et la contraignit à se retirer.

Ollioules (*Oliolis*), joli bourg de 3305 habitants, chef-lieu de canton, se trouve situé à gauche, et à 3 kilomètres de la station, sur la route de terre de Marseille à Toulon. On y monte le long

Digitized by Google

d'un torrent ombragé de chênes et de grands cyprès; au delà s'étendent de riches campagnes, plantées de vignes et d'arbres fruitiers.

Bâti au pied de rochers abrupts et nus qui l'abritent contre le mistral, Ollioules est environné de beaux jardins où l'oranger croît en pleine terre. Il cultive aussi l'immortelle et fait un commerce considérable de fruits qu'il expédie à Paris. On y remarque une jolie place ombragée de grands arbres et ornée d'une fon-

Gorges d'Ollioules.

taine abondante, quelques maisons du moyen âge ou de la Renaissance, des restes d'anciens remparts (XIII^e siècle), et les ruines d'une chapelle, au pied desquelles s'étend un beau verger d'orangers.

Au nord d'Ollioules, la route de Marseille traverse un défilé étroit, tortueux, aride, sauvage, dont les rochers, calcinés, crevassés, ruinés, aux formes les plus bizarres, prennent les tons les plus éclatants ou les plus sombres, selon l'état de l'atmosphère. Ce défilé, jadis infesté de brigands, est aujourd'hui parfaitement

Digitized by Google

sûr et mérite la visite des touristes. On l'appelle les gorges d'Ollioules.

Au delà de la station de Saint-Nazaire et d'Ollioules, la voie ferrée croise la route de Saint-Nazaire à Ollioules, et franchit la Reppe. Plus loin, on laisse, à droite, sur un rocher, le village de *Six Fours*, jadis plus considérable. Six-Fours ou Six-Forts (*Sex Fortes*) doit, dit-on, son nom aux six redoutes autrefois groupées autour du rocher : la première occupait l'emplacement du vil-

Gorges d'Ollioules.

lage, la seconde était au Peyron, la troisième au Crotoz, la quatrième au quartier de Brusc, la cinquième sur la batterie qui défend le port de Brusc, et la sixième au quartier de la Lone. Ce village rappelle les Baux par ses ruines et par sa solitude. Au moyen âge, il possédait un château et des remparts avec trois portes. Son *église de Saint-Pierre-ès-Liens* a été classée parmi les monuments historiques et récemment restaurée. On y monte par une rue escarpée; elle s'élève au sommet d'une roche grise, sur une petite place, et se compose de deux églises juxtaposées, l'une du XIe et

Digitized by Google

l'autre du XVII^e siècle. Au-dessus de la porte, qui est romane, s'ouvre une fenêtre à ogive et à trèfles. A l'intérieur, l'ancienne église laisse voir encore des piliers romans, et deux nefs éclairées par d'étroites fenêtres. On y remarque, sur l'autel de Saint-Pierre, un beau tryptique représentant la Vierge, ayant à sa droite saint Jean, à sa gauche saint Pierre, et, derrière le maître autel, une grande toile (*Jésus donnant les clefs à saint Pierre*).

Six-Fours est dominé par un plateau, appelé *courtine*. A côté des ruines d'une chapelle gothique (XV^e siècle), se dresse une tour carrée qui a dû servir de clocher ou de vigie. De ce plateau, la vue s'étend, au sud, sur la plaine, parsemée de villages; à l'ouest, sur les îles des Ambiès, qui semblent flotter sur l'eau; plus loin, sur Saint-Nazaire, Bandol, la Ciotat, et le cap de l'Aigle; au nord, sur les collines d'Ollioules; à l'est, sur le mont Faron, Toulon et les îles d'Hyères.

Cependant la voie ferrée court, en ligne droite, à travers de riches plaines, parsemées de vignes, de figuiers, de jujubiers, de grenadiers et de champs de blé. A droite et à gauche, se montrent de nombreuses bastides, grises, jaunes, blanches, à tuiles rouges et à volets verts.

Avant d'arriver à la station de la Seyne, on décrit une courbe au nord-est.

12^e STATION. — LA SEYNE.

4 kil. de Saint-Nazaire et d'Ollioules. — 62 kil. de Marseille. — 412 kil. de Lyon. 924 kil. de Paris.

La Seyne, ville de 6988 habitants, est située à droite et à 1200 mètres de la station, sur la rive occidentale de la rade de Toulon. Elle possède : un beau collége des Pères Maristes ; une charmante promenade, ombragée de platanes (le Cours); un petit port de commerce, très-abrité, ayant une superficie de 24 600 mètres et dont les quais ont 700 mètres de développement. Aux trois cales, construites pour tirer les navires à terre, on doit en ajouter une quatrième pour les navires d'un fort tonnage. Cette petite ville doit toute son importance maritime à la construction des navires. Depuis quelques années, l'*Usine des forges et chantiers de la Méditerranée* s'y est établie. On peut visiter ces

Digitized by Google

magnifiques ateliers, qui ont une superficie de 15 hectares et occupent annuellement environ 600 ouvriers. On y construi toutes sortes de machines, ainsi que des navires de toute grandeur.

Des bateaux à vapeur font un service régulier entre la Seyne et Toulon.

Au delà de la station de la Seyne, la voie ferrée, courant toujours au nord-est, franchit le ruisseau de la Goubran, en côtoyant, la mer à droite. On traverse une plaine magnifique, couverte d'habitations et de cultures. Après avoir décrit une courbe à l'est et passé devant la *Redoute des Arènes* (de la Convention) et la batterie *des Gaus*, on franchit la rivière Neuve. A droite on aperçoit le fort Malbousquet, l'arsenal et les mâts des navires qui stationnent dans le port; à gauche se dresse le mont Faron, sur lequel on remarque les forts du grand et du petit Saint-Antoine, de Sainte-Catherine, d'Artigues et Faron.

Cependant le chemin de fer franchit la petite rivière du Las, longe à droite le faubourg du Las, et bientôt, pénétrant dans la nouvelle enceinte, traverse un petit tunnel avant d'entrer dans la belle gare monumentale de Toulon.

13e STATION. — TOULON.

5 kil. de la Seyne. — 67 kil. de Marseille. — 417 kil. de Lyon.
929 kil. de Paris.

Situation. — Aspect général.

Toulon (*Hôtels :* de la Croix-d'Or et de la Croix de Malte, sur la place au Foin; du Lion-d'Or, à la porte d'Italie), *Telo Martius*, ville de 90 000 habitants, est situé à 39 mètres d'altitude, au pied de hautes collines rocheuses, sur un terrain légèrement incliné vers la mer, au fond d'une admirable baie, dont l'entrée est fermée par une presqu'île. Resserré entre ses anciens remparts récemment démolis, il avait pris en hauteur la place qu'il ne pouvait plus obtenir en étendue. Ses maisons sont trop élevées; cependant les arbres qui ombragent la plupart de ses rues et de ses places et qui l'assainissent en l'embellissant, lui donnent un aspect assez pittoresque. Ses rues sont vivantes et animées, mais généralement étroites, mal aérées et malpropres : la plus

grande, la rue *Bourbon*, traverse la ville de l'ouest à l'est et débouche vers le port.

A part celle du Champ-de-Bataille, toutes les places de Toulon sont petites et irrégulières : la *place du Champ de Bataille* ou place d'Armes, ombragée de beaux arbres, a la forme d'un carré long; à l'ouest, s'élève l'hôtel de la Préfecture maritime; au nord, elle est bordée d'élégants magasins et de cafés; au sud se dresse le mur de l'Arsenal. A l'un des angles de la place, on remarque une jolie fontaine, entourée d'arbustes. La *place au Foin*, également plantée d'arbres, mérite aussi une mention spéciale : au centre s'élève une charmante fontaine construite, en 1780, par l'architecte Toscat. Une vaste coquille reçoit l'eau qui jaillit de la gueule de trois dauphins, œuvre de Massel.

Toulon possède 203 fontaines publiques ou particulières, sans compter celles des établissements civils, militaires et maritimes : ces fontaines sont alimentées principalement par les sources de Saint-Antoine et de la Baume, près de Dardennes, à 4 kil. de Toulon, et par celle de Saint-Philippe, au pied du fort Sainte-Catherine.

Depuis dix ans, Toulon s'est considérablement agrandi : sa nouvelle enceinte, se reliant à l'ancienne au-dessus de la porte d'Italie, monte vers le nord-ouest, et descend au sud-ouest, au delà de la porte de Faron, jusqu'au fort Malbousquet, de manière à renfermer l'arsenal de Castigneau. De grands projets ont été conçus : ils s'exécutent ou vont s'exécuter. Ainsi que Marseille, le vieux Toulon aura, du côté du nord, sa ville neuve.

Port et rade de Toulon.

Le port de Toulon, l'un des plus vastes et des plus sûrs qui existent, abrité de tous les vents, protégé par des fortifications élevées d'après le système de Vauban, peut recevoir des navires de toute grandeur. Il se divise en deux parties, qui communiquent ensemble par un chenal : le port *marchand*, bordé d'un joli quai, qui a remplacé celui qui s'affaissa sous le poids du matériel de l'artillerie, lors de l'expédition d'Égypte; et le port *militaire*, qui se compose de la Darse vieille et de la Darse neuve.

Toulon.

Histoire.

A quelle époque remonte la fondation de Toulon? c'est ce qu'on ne saurait préciser. D'après M. de La Londe, savant bibliothécaire de cette ville, les Phéniciens y seraient venus fonder une colonie dès le xe ou le ixe siècle avant notre ère. Déjà ils y avaient établi, au fond de la petite rade, entre la poudrière de la Goubran et la Seyne, une teinturerie de pourpre, quand les Rhodiens vinrent les en chasser. A leur tour, ceux-ci ne tardèrent pas à céder la place aux Phocéens. Plus tard, conquis par les Romains, *Telo*, dont les uns font dériver le nom du dieu gaulois *Telonium*, qui présidait aux eaux abondantes, et les autres du grec Τέλος, péage, prit comme Narbonne, où l'on teignait également en pourpre, le surnom de *Martius*, qui chez les Romains représentait la couleur rouge. Toulon devait alors toute son importance à cette industrie; son port n'était pas connu.

Tour à tour au pouvoir des Goths, des Burgundes et des Francs, Toulon fut ravagé par les Sarrasins, qui renversèrent ses fortifications, relevées en 1055. Au moyen âge, il eut des seigneurs particuliers qui résidaient au lieu appelé aujourd'hui la place à l'Huile. Allié, en 1229, aux républiques de Marseille et d'Arles, Toulon suivit leur fortune et se soumit comme elles à Charles d'Anjou (1259); mais il conserva certaines franchises auxquelles Robert, comte de Provence, ajouta, en 1314, le droit d'élire un conseil composé de 12 membres (4 nobles, 4 bourgeois et 4 artisans), pour l'administration de la cité, que la reine Jeanne érigea définitivement en commune.

Déjà saint Louis, avant de s'embarquer pour la première croisade, avait visité cette ville : reconnaissant l'importance militaire de la rade, il fit ajouter à ses fortifications plusieurs tours dont la principale était appelée *lou castéou de la mar*, le château de la mer; mais Toulon ne commença à devenir une place maritime et militaire qu'après la construction de la grosse Tour, commencée par Louis XII et achevée par François Ier. Cette tour était alors regardée comme *très-grande et très-forte citadelle.* Boulevard de la ville du côté de la mer, elle tomba cependant au pouvoir de Charles-Quint en 1524 et en 1536.

Toulon, déjà considérable sous François Ier, s'agrandit encore dans la suite. Henri IV recula ses remparts, qui furent flanqués de bastions et de courtines; il fit bâtir les forts Sainte-Catherine et Saint-Antoine, et fonda un arsenal naval, en jetant les assises des deux grands môles qui flanquent le port. Richelieu et Louis XIV achevèrent l'œuvre du Béarnais; Louis XIV, surtout, qui voulait faire de Toulon, comme de Brest, un port militaire de premier ordre : en peu de temps, sous la direction de Vauban, un second port (la nouvelle Darse) fut creusé; on construisit, en outre, une nouvelle enceinte plus conforme aux progrès de l'art militaire; deux nouveaux forts, ceux de l'Aiguillette et de Saint-Louis, s'élevèrent à l'entrée de la rade, et de nombreuses batteries protégèrent tous les points exposés à une descente. Aussi, en 1707, assiégé par terre et par mer, Toulon résista-t-il aux forces réunies de l'Angleterre, de la Hollande, du duc de Savoie et du prince Eugène, et il ne fallut rien moins que la trahison, en 1793, pour que les Anglo-Espagnols s'en rendissent maîtres.

Après deux mois d'un siége inutile par l'armée républicaine, un jeune chef de bataillon, Bonaparte, vint prendre, le 12 novembre, le commandement de l'artillerie; il l'organisa en peu de temps; mais, sentant que la prise de Toulon doit résulter de l'expulsion des flottes ennemies de la rade, et qu'il faut pour cela s'emparer des forts Malgrave, l'Aiguillette, Balaguier et Malbousquet, il établit des batteries sur la hauteur des Quatre-Moulins près de la Seyne, et sur celle de Bellevue plus au sud; puis, sous la protection de ces batteries, il fait construire celles des Hommes-sans-peur, des Braves et des Patriotes du Midi. Ainsi 30 canons et 15 mortiers foudroient le fort Malgrave et les ouvrages qui le protégent, et cette artillerie fait taire les 36 bouches à feu de l'ennemi. Pour diviser les forces des alliés, et dans la prévision de l'attaque de la redoute Malbousquet après celle de Malgrave, Bonaparte place la batterie de la Convention, de 8 pièces de 24, sur la hauteur des Arènes, une batterie de 4 pièces de 18 sur celle de la Goubran, et une de mortiers sur les Gaus, toutes trois contre le Malbousquet.

Cependant, le 29, le général anglais O'Hara sort avec 6 à 7000

Digitized by

hommes, attaque la batterie de la Convention, la prend et en fait enclouer les pièces. Bonaparte se glisse avec des grenadiers dans un boyau de communication. O'Hara, qui s'était avancé seul, est blessé et rend son épée à son ennemi vainqueur.

Dans la nuit du 17 au 18 décembre, par un orage épouvantable, les Français attaquent la redoute Malgrave (appelée par les républicains le Petit Gibraltar, — aujourd'hui fort du Caire). Après deux assauts inutiles, Bonaparte s'élance, à la tête de la réserve, et la position est enfin enlevée.

« Dès que le fort de l'Aiguillette fut occupé, dit M. Thiers, les républicains se hâtèrent de disposer les canons de manière à

La place d'Armes de Toulon.

foudroyer la flotte; mais les Anglais ne leur en donnèrent pas le temps. Ils se décidèrent sur-le-champ à évacuer la place, pour ne pas courir plus longtemps les chances d'une défense difficile et périlleuse. Avant de se retirer, ils résolurent de brûler l'arsenal, les chantiers et les vaisseaux qu'ils ne pourraient pas prendre. Le 18 et le 19, sans en prévenir l'amiral espagnol, sans avertir même la population compromise qu'on allait la livrer aux montagnards victorieux, les ordres furent donnés pour l'évacuation. Chaque vaisseau anglais vint à son tour s'approvisionner à l'Arsenal. Les forts furent ensuite tous évacués, excepté le fort La Malgue, qui devait être le dernier abandonné. Cette évacua-

Digitized by Google

tion se fit même si vite, que 2000 Espagnols, prévenus trop tard, restèrent hors des murs et ne se sauvèrent que par miracle. Enfin on donna l'ordre d'incendier l'Arsenal : vingt vaisseaux ou frégates parurent tout à coup en flammes au milieu de la rade et excitèrent le désespoir chez les malheureux habitants et l'indignation chez les républicains, qui voyaient brûler l'escadre sans pouvoir la sauver. Aussitôt plus de 20 000 individus, hommes, femmes, enfants, vieillards, portant tout ce qu'ils avaient de plus précieux, vinrent sur les quais, tendant les mains vers les escadres et implorant un asile pour se soustraire à l'armée victorieuse. C'étaient toutes les familles provençales qui, à Aix, à Marseille, à Toulon, s'étaient compromises dans le mouvement sectionnaire. Pas une seule chaloupe ne se montrait à la mer pour secourir ces imprudents Français qui avaient mis leur confiance dans l'étranger et qui lui avaient livré le premier port de leur patrie. Cependant l'amiral Langara, plus humain, ordonna de mettre les chaloupes à la mer et de recevoir sur l'escadre espagnole tous les réfugiés qu'elle pourrait contenir. L'amiral Hood n'osa pas résister à cet exemple et aux imprécations qu'on vomissait contre lui ; il ordonna à son tour, mais fort tard, de recevoir les Toulonnais. Ces malheureux se précipitaient avec fureur dans les chaloupes. Dans cette confusion quelques-uns tombaient à la mer, d'autres étaient séparés de leurs familles. On voyait des mères cherchant leurs enfants, des épouses, des filles cherchant leurs maris ou leurs pères, et errant sur les quais aux lueurs de l'incendie. Dans ce moment terrible, des brigands, profitant du désastre pour piller, se jettent sur les malheureux accumulés le long des quais et font feu en criant : « Voici les républicains ! » La terreur alors s'empare de cette multitude ; elle se précipite, se mêle, et pressée de fuir, elle abandonne ses dépouilles aux brigands, auteurs de ce stratagème.

« Enfin, les républicains entrèrent et trouvèrent la ville à moitié déserte et une grande partie du matériel de la marine détruit. Heureusement les forçats avaient arrêté l'incendie et empêché qu'il ne se propageât. De 56 vaisseaux ou frégates, il ne restait que 7 vaisseaux et 11 frégates.... La prise de Toulon

Digitized by Google

causa une joie extraordinaire. Dès lors, on n'avait plus à craindre que les Anglais, s'appuyant sur Toulon, vinssent apporter dans le Midi le ravage et la révolte. »

Telle fut l'issue de ce siége mémorable; mais la vengeance de la Convention fut terrible : le sang coula à flots dans le champ de Mars; Toulon cessa d'être le siége du département et du district; son nom fut changé en celui de *Port de la Montagne;* déjà son évêché, fondé par saint Cyprien en 516, avait été supprimé.

Depuis, Toulon s'est relevé de ses désastres, et de grands travaux de fortifications en ont fait, dit-on, une place imprenable.

Toulon a vu naître L. E. Ortolan, professeur à la Faculté de droit de Paris et le poëte Charles Poncy.

Toulon est aujourd'hui un chef-lieu d'arrondissement du département des Bouches-du-Rhône : il possède une préfecture maritime, une école de médecine navale, une école d'hydrographie de 2e classe, une direction des douanes, un arsenal d'artillerie de terre, etc.

Antiquités.

Toulon n'a rien conservé de l'époque romaine. Seulement, en creusant les fondations du nouveau théâtre, on a mis à jour, à moins de 2 mètres de profondeur, les murs d'une villa et des fragments de mosaïques. A 1 mètre au-dessous de ces mosaïques, on a découvert plusieurs sépultures formées de grandes briques: les ossements, en très-grand nombre, étaient parfaitement conservés; les corps avaient la face tournée vers l'orient. De la porte d'Italie à la porte de France, on a découvert des tombes semblables.

Édifices publics. — Curiosités.

L'**Ancienne cathédrale de Notre-Dame**, située sur une petite place, n'était, avant 1609, qu'une grande nef. Alors agrandie, puis reconstruite de 1654 à 1659, elle fut consacrée en 1661 ; mais le portail ne fut achevé qu'en 1696, et le clocher en 1740. Sa façade (style roman), mutilée en 1793, a été en partie restaurée. Deux colonnes d'ordre corinthien, reposant sur leur stylobate et montant jusqu'au haut de la façade pour soutenir une corniche surmontée d'un fronton à double saillie, avec bas-relief, séparent

la grande porte des deux portes latérales. Au-dessus de cette porte s'ouvre une fenêtre octogone.

A l'intérieur (style gothique de transition), l'église se divise en trois nefs inégales; les arcades sont en ogive peu prononcée, et les pilastres n'ont ni colonnettes, ni astragales. Une disproportion choquante se remarque dans la grande nef, qui compte 50 mètres de longueur sur 10 seulement de largeur. A l'entrée on voit un tableau de Paulin Guérin, *la sainte Famille;* derrière le maître autel, une grande toile, attribuée à Nicolas Mignard; devant l'autel un bas-relief représentant *la Vierge mise au tombeau*, de Verdiguier. Cette église possède, en outre: une *Notre-Dame du Mont-Carmel*, par Dalmeric, peintre flamand; un *saint François* et une *Annonciation*, par Puget; *le Triomphe de l'Eucharistie*, par Jean-Baptiste Vanloo; *Melchisédech bénissant Abraham*, par Achard, d'après Raphaël; une très-belle *statue de la Vierge*, en bois, de 1660, et une fort belle chaire en bois, avec un bas-relief où sont sculptés les quatre évangélistes. Au centre est un médaillon de saint Augustin. Un serpent enlaçant le globe forme le cul-de-lampe en dessous. Deux anges, pleins de grâce et de vie, soulèvent la draperie de l'abat-voix. C'est l'œuvre d'un sculpteur toulonnais, Louis Hubac. Mais ce qui attire surtout les regards c'est, dans la chapelle du *Corpus Domini*, une admirable composition de Christophe Veyrier, élève de Puget. Deux colonnes torses en marbre de couleur, séparées des deux pilastres latéraux en brique rouge par les deux statues de *saint Pierre* et de *saint Paul*, s'élèvent derrière l'autel. Au sommet, apparaît la figure de Jéhovah au milieu de groupes d'anges, d'une grâce exquise. Au-dessus de l'autel, deux anges en marbre blanc et de grandeur naturelle, tenant chacun un encensoir fumant, sont agenouillés, dans une attitude ravissante. Ces deux figures passent pour des chefs-d'œuvre. La *chapelle de la Vierge* possède des reliques de la Vierge et de saint Cyprien; — celle *de l'Assomption*, une composition d'un Génois, Bertolazzo, *entrepreneur de sculpture*, en 1730.

Dans l'*église Saint-Pierre* (place de ce nom), on remarque deux statues de Louis Hubac, *saint Jérôme* et *saint Léon*.

L'*église Saint-Jean* possède également un *saint François* de cet artiste.

L'hôtel de ville (sur le port) est un assez bel édifice. — Deux cariatides, sculptées par Puget, badigeonnées en 1791, et restaurées par Louis Hubac, en 1827, soutiennent le balcon. C'est le premier grand ouvrage de sculpture qu'exécuta Puget, lorsqu'une maladie l'obligea de renoncer à la peinture. On dit qu'en retouchant ces deux admirables figures, Hubac versait des larmes d'admiration.

A deux pas de l'hôtel de ville s'élève, à l'angle de deux rues, la *maison de Puget:* elle a quatre étages et rappelle, dans certains détails, les palais génois. A l'intérieur, que Puget avait, dit-on, embelli de peintures, se trouvait le fameux tableau des *Parques* formant plafond.

A la *Poissonnerie*, au-dessus du tympan d'une porte, on remarque deux lionceaux taillés dans la pierre vive, par Puget.

Sur le quai, en face de l'hôtel de ville, s'élève une *statue* colossale en bronze, *le Génie de la navigation*, par un sculpteur toulonnais, M. Daumas, élève de David d'Angers. Aux quatre faces du piédestal, qui est un peu écrasé, quatre bas-reliefs, également en bronze, représentent les progrès de la navigation.

Sur le port se dresse un *obélisque* d'où jaillit une fontaine. Au sommet est une double tête de *Janus*, digne de l'admiration des artistes.

Le *Musée* (ancien hôpital Sant-Esprit) renferme près de 200 tableaux ou objets d'art, parmi lesquels deux beaux pastels de Cordouan.

Le *théâtre*, situé entre l'hôpital militaire et l'hôpital de la marine, date de 1765 : il est fort laid et doit être remplacé par une nouvelle salle, en construction sur le nouveau boulevard.

La grosse Tour, qui s'élève à l'entrée de la petite rade, n'a de curieux que ses cachots souterrains.

Toulon possède, en outre, une *bibliothèque publique* renfermant 16090 volumes, un collége, des casernes, un jardin botanique, près de la nouvelle porte de France, etc.

Établissements maritimes.

Toulon est surtout remarquable par ses beaux établissements maritimes.

Arsenal de la marine (rue de l'Arsenal). Pour visiter l'Arsenal

naval et ses annexes du Mourillon et de Castigneau, il faut se pourvoir, à dix heures et demie du matin, d'une permission qui se délivre dans les bureaux du major-général de la marine, situés sur la place du Champ de Bataille, à l'angle de la rue conduisant à la porte de l'Arsenal. On entre ensuite dans l'Arsenal à deux heures de l'après-midi, accompagné d'un planton.

Ce magnifique établissement, l'un des plus considérables de l'Europe, et le plus curieux qu'offre Toulon aux regards de l'étranger, est situé au sud de la ville. Sa création remonte à Henri IV. Bâti en 1680, d'après les plans de Vauban, il a environ 2830 mètres de tour, dont 1790 de la porte à la Chaîne-Neuve, en passant par le nord, et 1000 de la Chaîne à la même porte, en passant par le sud. La superficie de la Darse est d'environ 41 800 mètres carrés.

L'Arsenal est précédé d'un *portique* érigé en 1738, orné de bas-reliefs et de trophées de marine, et reposant sur quatre belles colonnes antiques, formées chacune d'un seul morceau de marbre veiné, apportées de la Grèce. Au-dessus est un riche entablement supportant l'attique. A droite du fronton s'élève la statue de Mars, œuvre médiocre de Verdiguier; à gauche, celle de Bellone ou de Minerve, assez belle figure, par Lange. Au milieu et au-dessus de l'attique est un écusson avec des trophées et des cornes d'abondance. Aux armes de tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis 1789 on a fini par substituer une ancre. A droite et à gauche de l'écu sont deux génies, dont l'un tient un faisceau de lauriers et l'autre un faisceau de palmes. Ces deux figures, remarquables par leurs draperies, sont l'œuvre de Hubac, dit l'*ancien*.

Au delà d'un vestibule, on pénètre dans une vaste cour ombragée de platanes, d'où l'on embrasse d'un seul regard, en face le magasin général; à droite la corderie et les ateliers des grandes forges; — à gauche, le pavillon de l'horloge, la voilerie, le bassin de la Darse neuve et les bâtiments de guerre qui élèvent leurs mâts de tous côtés.

On montre d'abord aux visiteurs la *Corderie*, longue galerie, élevée en 1684 et divisée en trois nefs, avec 66 arcades qui s'ouvrent à la façade et se répètent dans les trois nefs, dont les

quadruples piliers supportent une succession de 196 voûtes d'arête, au-dessus desquelles existe l'unique étage élevé sous les mansardes. Sa longueur totale est de 406 mètres sur 20 de largeur. C'est là que l'on confectionne les câbles nécessaires aux navires. Avant de se rendre de la Corderie au Magasin général, on passe aux *grandes forges*, disposées, à droite, dans le long bâtiment construit parallèlement à la Corderie.

Le Magasin général, qui reçoit les munitions navales depuis 1825, est un grand et bel édifice, dont la fondation remonte à

Portique de l'Arsenal, à Toulon.

1800. Sa longueur est de 104 mètres sur une largeur de 20 mètres. Il se compose d'un rez-de-chaussée et de trois étages, ayant chacun 8 mètres de hauteur; le vestibule, l'escalier, les salles, tout, dans cet édifice, a un caractère grandiose. Deux rangs de piliers en divisent l'intérieur en trois nefs; les nefs latérales sont subdivisées par des cloisons partant du mur et aboutissant aux piliers; elles forment 17 compartiments fermés par des grilles.

En quittant le magasin général, on suit une étroite ruelle qui se

Digitized by Google

trouve entre ce magasin et le corps de bâtiment qui lui est opposé, et qui renferme les prisons de l'Arsenal, dites *prisons Gervais*. Après avoir parcouru les *Ateliers de la serrurerie et de la tôlerie*, on franchit, sur un pont de planches, un étroit canal qui mène à la *Boulangerie de la marine* en passant devant l'*Atelier de la peinture*, puis devant les *Caves* où se conservent les vins pour les embarquements, et on arrive au *Parc d'artillerie*, l'un des plus riches et des plus vastes établissements du port de Toulon (il a 300 mètres d'enceinte et occupe près de mille bras). Il est placé dans un des bastions du rempart.

« Si, depuis la porte d'entrée, les établissements de l'Arsenal formaient une double ligne parallèle, ils se développent ici, dit M. Charles Poncy, sur une seule ligne, entre le rempart et la Darse, jusqu'à la Chaîne-Neuve. »

C'est d'abord, à droite, un *pavillon* consacré aux bureaux de la direction d'artillerie. « Au premier palier de l'escalier qui conduit aux bureaux, ajoute le poëte toulonnais dans son intéressante Notice[1] à laquelle nous empruntons plusieurs fragments, on voit sur un piédestal sculpté une grande statue en bois, placée là pour servir de couronnement à la première volée de l'escalier. C'est la poulaine colossale de la vieille frégate *la Circé*. A l'aide de quelques modifications dans les attributs, la fabuleuse magicienne représente aujourd'hui, tant bien que mal, la divinité de la mer. »

Au premier étage du pavillon, dans la salle des conférences, se trouvent la bibliothèque, les plans, une foule de modèles de pièces d'artillerie, entre autres, « un curieux et superbe modèle en cuivre de la pièce fatalement célèbre, nommée *la Consulaire*, par la bouche de laquelle les deys d'Alger faisaient jeter sanglants et mutilés à la face de l'Europe les consuls des puissances civilisées dont leur ombrageuse susceptibilité croyait avoir à se plaindre. »

Sur le prolongement de la façade de ce pavillon se trouve le *Parc aux boulets*, formant un assez vaste pentagone, où sont alignées de longues pyramides de projectiles, recouvertes, à leur

1. *Le port de Toulon* (*Illustration*).

Digitized by Google

surface, d'une peinture noire qui les préserve de la rouille, produite immédiatement par le voisinage de la mer. « Quelques beaux arbres ombragent, l'été, cette double cour, et une double ligne de lauriers-roses qui ont merveilleusement prospéré [sous la surveillance et par les soins des directeurs de l'artillerie de marine au port de Toulon], jette de la variété et du charme au milieu de l'étalage austère et sombre des boulets et des affûts.

« Sur l'esplanade qui sépare le parc aux boulets de la Darse, est établi le *Parc aux canons*. Une profusion de pièces de tout calibre est entassée là, par lourdes rangées, et simulant des batte-

L'Arsenal de Toulon.

ries superposées, sur des chantiers dont la base est en maçonnerie et les appuis supérieurs formés de pièces de bois. »

On monte ensuite, par un bel escalier, à la *Salle d'armes*, dont l'entrée est gardée par deux Hercules, peints couleur de bronze, qui soutiennent un cintre autour duquel rayonne un nimbe de lames de poignards.

« C'est à M. le colonel Charpentier, dit encore M. Charles Poncy, que le port de Toulon doit de posséder cette splendide salle d'armes.... Sous chaque voûte on admire un chef-d'œuvre d'invention et de patience. Ici, c'est un sapin dont les branches

Digitized by Google

fatiguées s'inclinent vers le parquet, sous le poids des poignards qui simulent son feuillage. Là, ce sont des palmiers, dont la tige est figurée avec des lames de poignards, et les palmes avec des pistolets suspendus par leurs gueules. A côté, c'est un autre groupe de palmiers où l'emploi des mêmes armes est interverti, c'est-à-dire que le tronc est monté avec des pistolets et les branches avec des lames de poignards; plus loin, ce sont des lyres dont le bois est figuré par la cambrure des pistolets d'abordage et les cordes par des baguettes de fusil. Ce sont des faisceaux fantastiques où l'acier et le cuivre, artistement mêlés, forment l'ensemble le plus parfait; ce sont des vases composés avec des *chiens* et des platines de fusil, d'où s'élancent, à travers une feuillée épaisse de petites lames de dagues, des tournesols couronnés de *détentes*, d'une ressemblance frappante avec leurs frères pacifiques des jardins. Puis, des trophées où sont encadrés les noms des grandes victoires de la République et de l'Empire; puis des soleils de baïonnettes qui vous blessent les regards; des auréoles de grenades écarlates qui, pour compléter la féerie, mêlent quelque chose d'infernal au tableau.... Quand le soleil se lève, et que ses rayons presque horizontaux s'éparpillent sur cette forêt d'armes luisantes comme des miroirs, la salle offre alors un spectacle qui rappelle la magnifique revue des troupes chrétiennes et la divine illumination de la vallée de Térébinthe par les reflets des armes des croisés, pendant ce lever de soleil que le Tasse a placé dans les premiers chants de sa *Jérusalem délivrée.* »

Au milieu de la salle s'élève la statue de Bellone brandissant une épée. On en est séparé par une barrière « qui est encore un chef-d'œuvre dans son genre. A l'aide de bassinets, de ressorts, de détentes, de platines, de vis et d'une foule d'autres petites pièces en fer ou en cuivre tirées du fusil, on a monté cette barrière où l'on voit entrelacés toute sorte de feuillages, de fleurs et de fruits. » Aux deux côtés de la barrière, deux chevaliers semblent faire le guet. Recouverts de la pesante armure des guerriers du moyen âge, ils portent au bras un bouclier d'acier. Ces deux boucliers, repoussés à froid et représentant, l'un la *prise de Jérusalem*, et l'autre la *délivrance d'Andromède*, sont d'un fort beau travail et appellent l'attention des artistes.

Digitized by Google

En sortant de la salle d'armes par une porte en face de la grande, à l'extrémité opposée, un escalier en pierre de taille, semblable à celui par lequel on est monté, conduit au magnifique *Atelier de l'armurerie*, qui compte jusqu'à quatre-vingts étaux.

Après l'avoir visité, ainsi que deux autres ateliers importants dans le voisinage, l'atelier de la *limerie*, et celui des *modèles*, on suit un quai étroit le long duquel sont rangés les bâtiments de tout rang désarmés ou en commission de port, et l'on arrive à l'ouverture de la Darse ou *Chaîne-Neuve*. Cette ouverture tire son nom d'une chaîne de fer que l'on tend, le soir, à fleur d'eau, pour fermer l'entrée et la sortie du port à toute embarcation pendant la nuit. Une barque à fond plat fait, sous le nom de *va-et-vient*, l'office du bac ; elle est conduite par un forçat qui doit transporter de l'un à l'autre môle toute personne qui se présente pour passer. Deux caronades sur affûts, chargées à mitraille, sont dirigées du môle occidental contre le môle opposé, pour défendre le passage de la Chaîne aux forçats, en cas de révolte.

Sur ce môle se trouve le *Bagne*, dont l'entrée est fermée par une grille de fer, qui reste ouverte pendant le jour. Après avoir traversé le bazar où se vendent divers ouvrages, exécutés par les condamnés dans leurs courts moments de loisir, on visite d'ordinaire le bâtiment où couchent les forçats *éprouvés*, qui n'est séparé du bazar que par une cour, et les quatre bagnes flottants qui servent de logement aux autres, et qui sont tenus avec une propreté et une salubrité qu'ils n'avaient pas autrefois.

Après le bagne, on peut visiter les *Bassins de radoub*, qui sont au nombre de trois, et dont le plus ancien a été reconstruit en 1774; puis, longeant un grand bâtiment où se trouvent l'hôpital du bagne, la chapelle, les infirmeries et les postes des gardes-chiourmes, on arrive à l'*Atelier des embarcations*, où se construisent, au rez-de-chaussée, les chaloupes et les grands canots, et à l'étage au-dessus les baleinières et autres canots légers. De là, repassant le canal sur un pont tournant, qui sert à faire communiquer la partie de l'Arsenal formant une île avec la partie nord, on arrive au quartier des cales de construction des frégates et autres navires d'un rang inférieur. Puis, côtoyant l'extrémité du bassin qui a été creusé sous Henri IV, on revient au

Digitized by Google

point de départ. On longe ensuite le corps de bâtiments où se trouvent les deux grandes directions du mouvement du port et des constructions navales, et qui se termine par l'*horloge*, sortie de l'atelier de Lepaute. A côté de la cloche, qui ne se borne pas à sonner les heures, mais qui donne aux ouvriers du port le signal d'entrée ou de sortie, s'élève le *Sémaphore*, sorte d'abréviation du télégraphe, et composé de trois bras mobiles fixés les uns au-dessous des autres le long d'un mât vertical. Il reçoit du sémaphore du cap Sépet les renseignements que lui communiquent tous ceux de la côte. Après ce trajet, on arrive au *Musée naval* ou *salle des modèles*. C'est un musée fort curieux, bien qu'il ait été dépouillé de plusieurs échantillons et de ses belles sculptures de Puget. Ouvert depuis peu d'années, il doit sa fondation à M. Charles Dupin, et renferme en petit la collection des modèles en tout genre de tous les bâtiments de guerre, de tous les objets d'art et de toutes les machines et appareils mécaniques en usage dans les arsenaux.

Agrandi par Napoléon I^{er}, l'Arsenal de Toulon s'accrut, sous Louis-Philippe, d'un deuxième arsenal, dit du *Mourillon* au sud-ouest de la ville : là sont les cales couvertes où se construisent les navires en bois. A ces deux établissements, on en a ajouté un troisième (1850-1859) : l'arsenal de *Castigneau*, uniquement destiné à la marine à vapeur. Cet arsenal est établi sur la plus grande échelle, à l'ouest de Toulon. On vient d'y transférer l'*Atelier des mécaniciens*, l'un des plus intéressants à visiter.

Au delà de Castigneau s'étend, sur les bords de la mer, le vaste édifice de la *Pyrotechnie* de la marine.

L'*École d'artillerie de marine* (caserne des Minimes), créée en 1822, renferme des cabinets de physique et de chimie, un conservatoire des modèles de bouches à feu, affûts, voitures, armes de toute espèce, etc.

Sur le littoral est situé le *Polygone* servant aux manœuvres de l'artillerie navale. « Un pavillon rouge, arboré au sommet du Polygone, annonce le danger à tous ceux qui veillent autour de l'enceinte. La butte des projectiles est creusée dans le roc, et il est rare que les boulets s'écartent de cette route pour aller frapper au loin. »

Digitized by Google

Le grand hôpital de la Marine (rue Royale) renferme plusieurs établissements : l'hôpital proprement dit; l'école de médecine navale, qui possède une précieuse collection de pièces pathologiques ; la pharmacie centrale; l'observatoire de la marine; le musée d'histoire naturelle, où l'on remarque des armes et divers objets fabriqués par les sauvages qu'ont visités les corvettes des dernières expéditions autour du monde.

Toulon possède, en outre, un hôtel de la Préfecture maritime (place du Champ de Bataille), où les ambassadeurs de Tipo-Saïb séjournèrent en 1788; une bibliothèque de la marine, dont l'entrée est sur la place du Champ de Bataille, et qui compte de 6000 à 8000 volumes; un entrepôt général de voiles et cordages, etc.

Commerce et industrie.

Si le port de Toulon tient le premier rang parmi les ports militaires de la France, il n'occupe que le dixième parmi ses ports marchands. Une langue de terre qu'on devrait faire disparaître sépare les deux grands bassins qu'y possède le commerce maritime : celui de la Vieille-Darse peut recevoir des navires d'un tirant d'eau de 5 mètres; mais celui de la Rode, d'un abord facile, ne peut recevoir des navires d'un tirant d'eau de plus de 3 mètres 50 centimètres.

Le mouvement général de ces ports a été, en 1857, pour la *grande navigation :* Bâtiments entrés, 287 ; sortis, 265. — Marchandises importées, 40 574 tonneaux ; exportées, 37 698 tonneaux.

Grand et petit cabotage : Bâtiments entrés, 1737 ; sortis, 1834. — Marchandises importées, 124 824 tonneaux ; exportées, 126 482 tonneaux.

Il y a à Toulon des fabriques de draps et de savon, des teintureries, des tanneries, etc. Le commerce consiste en grains, farines, salaisons, vins, eaux-de-vie, huiles, câpres, raisins secs, figues, amandes, oranges, etc.

Promenades et excursions.

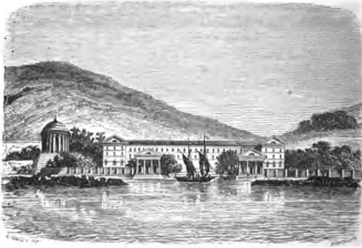
Toulon possède de belles promenades : le *Cours*, à l'est, qui sert également de marché aux fleurs, aux fruits et aux volailles;

Digitized by Google

le *Jardin botanique* à l'ouest; au nord, le nouveau Boulevard de la gare; et à l'est, au delà de la porte Notre-Dame, vers le faubourg Saint-Jean du Var, le *champ de Mars*.

Avant de quitter cette ville, on doit visiter les forts La Malgue et Faron, et l'hôpital de Saint-Mandrier.

Le **fort La Malgue**, au sud-est de la ville, fut élevé en 1764. Bâti en pierres de taille, il est protégé par un rempart de 10 mètres de hauteur, et renferme plus de cinquante chambres toutes voûtées et des casemates pour loger 5 à 600 hommes. On peut y mettre en batterie 200 pièces de canon de tout calibre et y abriter plus de 15 000 hommes.



L'hôpital de Saint-Mandrier.

Sur la colline de La Malgue, d'où l'on peut embrasser d'un coup d'œil le magnifique paysage de Toulon et de sa rade, on récolte le vin renommé et plein de feu que l'on sert dans des bouteilles à long goulot.

Le **fort Faron** couronne l'extrémité est de la grande montagne nue et pelée qui domine Toulon, au nord-est. Un assez bon chemin, praticable pour les voitures, y conduit. Cette as-

Digitized by Google

cension demande une heure et demie environ. Du reste on peut dispenser de monter jusqu'au fort. A mi-côte, on découvre déjà une vue admirable sur la ville et sa riche banlieue, les ports, rade et la Méditerranée. Du point culminant de la montagne on aperçoit, quand le temps est clair, les Alpes et la Corse.

Hôpital de Saint-Mandrier. C'est l'un des plus anciens qu'ait possédés la marine de Toulon. Il faut traverser la rade pour s'y rendre ; il est, en effet, situé à l'extrémité de la presqu'île du cap Sépet, où s'élève, en forme de pyramide, le tombeau de l'ami-

Le jardin de Saint-Mandrier.

ral Latouche-Tréville. C'est dans cette solitude que, suivant la tradition, se retira saint Mandrier, proconsul romain, après son baptême par saint Cyprien, premier évêque de Toulon.

Ancienne abbaye, Saint-Mandrier se compose, aujourd'hui, d'un vaste carré dont les trois côtés sont formés par trois beaux corps de bâtiments ayant chacun trois étages qui communiquent par des ponts volants. A chaque étage règne une galerie de 21 arcades. milieu se trouve une cour plantée d'ormes et mesurant 15000 mètres de superficie.

Saint-Mandrier possède un magnifique jardin ombragé de pins,

Digitized by Google

de figuiers de Barbarie et de palmiers africains, et une vaste citerne qui peut contenir 10 millions de litres d'eau.

A gauche de l'édifice est la chapelle, charmante rotonde, couronnée par une coupole que supportent des colonnes d'ordre ionique à l'extérieur et corinthien à l'intérieur.

Derrière l'hôpital s'élève la colline de Sépet, très-pittoresque, surtout pendant la floraison des myrtes et des bruyères. Du sommet, on jouit d'un magnifique point de vue sur la falaise de La Malgue, les gorges d'Ollioules, et les coteaux de Gémenos et de la Sainte-Baume.

Digitized by Google

TROISIÈME SECTION.

DE ROGNAC A AIX[1].

Au delà de Rognac, on remonte, au nord, la vallée de l'Arc, en longeant, à droite, des coteaux rocheux, derniers escarpements de la chaîne de Vitrolles. Sur l'un de ces coteaux, aux pentes couvertes de vignes et d'oliviers, se dresse la tour de Velaux. A gauche, l'étang de Berre disparaît bientôt aux regards. Côtoyant alors la rive gauche de l'Arc, le chemin de fer franchit un ruisseau et croise la route de terre.

I^re^ STATION. — VELAUX.

6 kil. de Rognac. — 329 kil. de Lyon. — 841 kil. de Paris.
34 kil. de Marseille.

Velaux, village agricole de 1384 habitants, est situé, à droite de la station, sur une colline qui forme, dans la vallée de l'Arc, une sorte de promontoire, et force la rivière à faire un grand circuit vers le nord. Il n'offre de remarquable que son beau site et sa tour ronde qui se voit de fort loin. Le pont sur l'Arc remonte à 1647.

Aux environs de Velaux, et principalement sur les bords de l'Arc, on trouve des ossements humains, des armes tranchantes, des fers de piques et de javelots, traces, dit-on, de la grande victoire que Marius remporta sur les barbares dans cette partie de la vallée.

1. Voir, à la fin du volume, le tableau du prix des places et les renseignements relatifs à la durée du trajet, aux correspondances, aux omnibus, aux billets d'aller et retour, etc.

On laisse, à gauche, au delà de l'Arc, *Ventabren*, village de 1290 habitants, qu'on aperçoit aussi de fort loin, et qui paraît tirer son nom de son exposition à tous les vents ; il est, en effet, bâti comme Velaux, au sommet et à l'extrémité septentrionale d'un massif de collines.

Au-dessus du village, s'élèvent les ruines d'un ancien château de la reine Jeanne. De ces ruines, on jouit d'une très-belle vue sur la mer, la tour de Bouc, la ville de Martigues, les plaines de la Crau et de la Camargue, la chaîne des Alpines, le Mont-Ventoux, le Lubéron, les Basses-Alpes, Sainte-Victoire, la Sainte-Baume, et les îles du golfe de Marseille.

Aux environs de Ventabren, on voit encore de nombreux vestiges du séjour des Romains dans cette contrée. Ainsi, au quartier appelé Font-de-Vicari, au pied de la montagne, du côté du nord, on remarque les ruines d'un temple ou de quelque autre grand édifice romain, dont les fondations se ramifient dans les campagnes voisines. Sur le chemin de Ventabren à Velaux, près de l'Arc, s'ouvre, à travers un rocher, un étroit passage ; au delà de ce défilé se trouve une esplanade sur laquelle on voit les traces d'un ancien camp. C'est là, dit M. de Villeneuve, qu'on a trouvé, en divers temps, des fers de lance, des vases de terre, des monnaies romaines et une statue en marbre, représentant une femme assise (elle a été brisée, et les fragments en ont disparu).

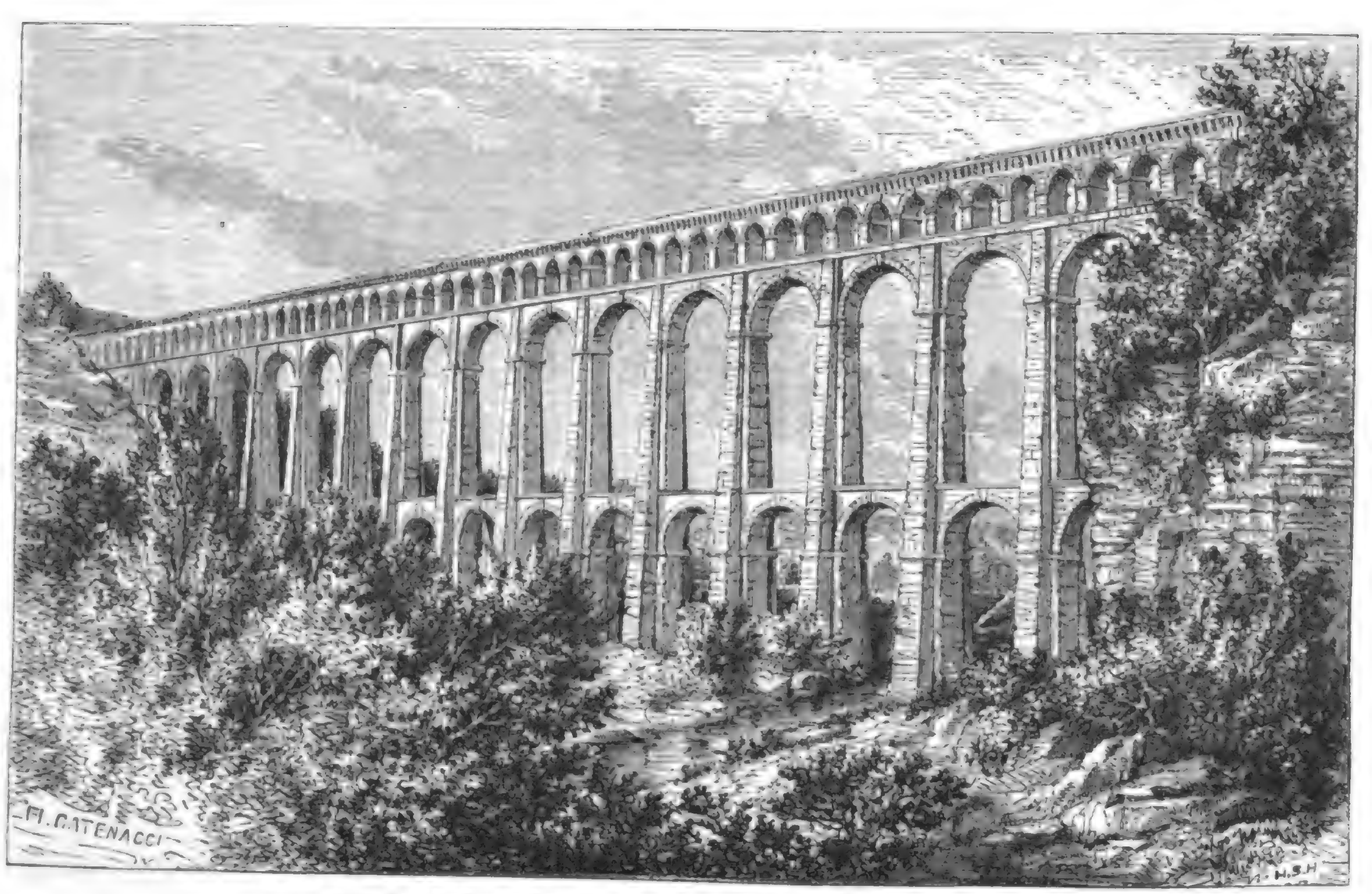
La vallée de l'Arc se rétrécit. Des pins ou des chênes verts couronnent les pitons rocheux qui la bordent.

Au delà de l'Arc, que l'on franchit, on découvre, à droite, entre deux tranchées rocheuses, l'aqueduc de Roquefavour.

2e STATION. — ROQUEFAVOUR.

6 kil. de Velaux. — 335 kil. de Lyon. — 847 kil. de Paris.
40 kil. de Marseille.

Roquefavour (restaurant Fournier), hameau de 25 habitants, situé dans la partie la plus pittoresque et la plus sauvage de la vallée de l'Arc, doit sa célébrité au magnifique **aqueduc** que la ville de Marseille y a fait élever pour amener dans ses murs les eaux de la Durance (*V.* plus haut : 1re section. Marseille). Cet aqueduc a été construit, de 1842 à 1846, sous l'habile direction de feu



Aqueduc de Roquefavour, d'après une photographie de M. Baldus.

Digitized by Google

M. de Montricher, ingénieur. Jeté sur la vallée pour relier les deux montagnes qui la forment, il mesure 400 mètres environ de longueur et 82 mètres 50 centimètres de hauteur moyenne, non compris les fondations, de 9 à 10 mètres de profondeur. Il est donc plus considérable que le pont du Gard, qui n'a que 47 mètres de hauteur et 200 mètres de longueur. Il se compose de trois rangs d'arches superposées : le premier en compte 12, de 15 mètres d'ouverture sur 3 mètres 10 centimètres de hauteur ; le second, 15, de 16 mètres d'ouverture ; et le troisième, 53 de 5 mètres. La largeur totale de l'aqueduc est de 13 mètres 60 centimètres à la base, et de 4 mètres 50 centimètres au sommet.

La nature, l'art, l'histoire invitent également les étrangers à visiter Roquefavour. Dans ces gorges ont combattu les légions romaines ; vis-à-vis du rocher appelé *Baou de Marius*, on voit encore les restes d'un camp romain (aujourd'hui le *Castellas*) ; des bois de pins ou des tapis de genêts couronnent les hauteurs voisines ; l'Arc, bordé de beaux arbres, serpente entre de belles prairies à travers la vallée ; enfin, un peu au nord du Castellas, on peut aller visiter, au fond d'un vallon solitaire, le charmant ermitage de Saint-Honorat, ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux.

Au sortir de la station de Roquefavour, la voie ferrée passe sous l'aqueduc, que l'on revoit longtemps encore en se retournant. On continue de côtoyer, à gauche, l'Arc, pour le franchir une seconde fois un peu plus loin. Au delà d'une tranchée rocheuse, le regard se porte, à gauche, sur une grande plaine ondulée, couverte d'habitations.

3e STATION. — LES MILLES.

6 kil. de Roquefavour. — 341 kil. de Lyon. — 853 kil. de Paris.
46 kil. de Marseille.

Les Milles, joli village de 1800 habitants, situé sur la rive gauche de l'Arc, tire son nom d'une borne milliaire qui y fut trouvée.

Au delà de la station des Milles, on découvre au loin, sur la droite, la montagne de Sainte-Victoire. Après avoir franchi l'Arc une troisième fois, la voie ferrée passe dans une nouvelle tran-

chée, au sortir de laquelle la vue se porte, à droite, sur la ville d'Aix ; à gauche, sur de nombreuses bastides.

4e STATION. — AIX.

7 kil. des Milles. — 348 kil. de Lyon. — 860 kil. de Paris.
53 kil. de Marseille.

Aix (*hôtels :* Nègre-Coste, du Louvre, des Princes, de la Mule noire), *Aquæ Sextiæ*, *Aquensis civitas*, ville de 26 136 habitants, est située, à 204 mètres d'altitude, dans une plaine fertile, bornée au nord par la chaîne montueuse de la Trevaresse ; à l'est, par le pic élevé de Sainte-Victoire ; au sud, par les montagnes de l'Étoile ou de Notre-Dame des Anges, et à l'ouest, par la région des Étangs.

Au sortir de la gare, on se trouve à l'extrémité du *Cours*, large et magnifique promenade, composée de quatre rangs d'ormes et de platanes, et bordée de belles maisons. A l'entrée de la grande allée s'élève la *Fontaine de la Rotonde*, œuvre récente de M. Tournadre, ingénieur, et de M. Sylvestre, conducteur des ponts et chaussées : elle fait face à trois grandes avenues, présentant à chacune d'elles une des figures qui forment le groupe en marbre, placé au centre de son immense vasque de métal, et qui représentent : la première, la *Justice*, par M. Ramus ; la seconde, l'*Agriculture*, par M. Chabaud ; et la troisième, les *Arts*, par M. Ferrat. Les lions géminés et les figures d'enfants montés sur des cygnes sont de M. Truphaine. Cette belle fontaine est alimentée par les eaux du canal Zolla, qui jaillissent de la gueule de douze dauphins, placés aux angles de sa base. Haute de 12 mètres, elle mesure, dans l'ensemble, 41 mètres de diamètre.

La grande allée est ornée, en outre, de trois autres fontaines : celle du milieu, dite *des quatre dauphins*, est surmontée d'une aiguille en pierre et verse de l'eau minérale chaude. Celle qui s'élève à l'extrémité porte la statue en marbre du roi René, par David d'Angers, érigée en 1819.

Aix présente à peu près la forme d'un carré ayant plus de 3000 mètres de circonférence. Vue de la route de Marseille, en face de la gare, elle offre un coup d'œil des plus pittoresques. Elle était jadis ceinte d'un rempart flanqué de tours et percé de dix

Digitized by Google

portes, dont quelques-unes subsistent encore ; mais le rempart été en grande partie démoli.

Aix se divise en trois parties : la *vieille ville*, au nord du Cours; la *ville neuve*, y compris le quartier Saint-Jean et le quartier Saint-Louis ; et le *faubourg*, à l'ouest. Bien que fort peu régulières, les rues de la vieille ville, surtout celles qui aboutissent aux portes, sont assez larges et bordées de maisons qui ont de l'apparence ; mais celles de la ville neuve sont tirées au cordeau. C'est le quartier des beaux hôtels, ornés, pour la plupart, de balcons supportés par des cariatides. Aix possède plusieurs belles places, entre autres celles de l'*Hôtel-de-Ville*, de l'*Université*, de *Saint-Honoré* et des *Prêcheurs*. Au milieu de ces places s'élèvent d'élégantes fontaines, dont plusieurs sont surmontées de colonnes antiques de granit. Celle de la place des Prêcheurs se fait remarquer par une pyramide, au sommet de laquelle est un aigle (œuvre de Chastel) aux ailes éployées, qui tient un globe dans ses serres.

« Aix, a dit de Stendhal, est une ville de bonne compagnie, où les dames ont conservé leur empire.... Elle fait face au midi, et on y est moins incommodé du *mistral* que dans toutes les petites villes des environs ; on y a encore presque tous les bonheurs de l'ancien régime, et une société remplie d'esprit, de gaieté et d'aventures. »

Histoire.

Avant la conquête romaine, Aix était une bourgade salyenne, célèbre, dans la contrée, par ses eaux minérales. Vers l'an 124 avant J. C., le consul Sextius Calvinus ayant vaincu les Salyens, ennemis des Massaliotes, y fonda une station romaine et s'y établit. Dès lors, la bourgade celtique prit le nom d'*Aquæ Sextiæ* (les eaux de Sextius). Aix est donc la plus ancienne colonie des Romains dans les Gaules. Après sa grande victoire sur les Cimbres et les Teutons dans les environs d'Aix, Marius vint s'y reposer ; il consacra une partie du butin à l'embellir de monuments et à la pourvoir d'aqueducs. César y envoya une colonie tirée de la vingt-cinquième légion : ce qui fit qu'elle joignit à son nom celui de *Julia*, qu'elle changea, sous Auguste, pour le nom d'*Augusta*.

Aix devint la métropole de la seconde Narbonnaise et le siége

Digitized by Google

du préteur romain qui gouvernait la province ; elle possédait alors un temple dédié à Auguste, un palais des thermes, un amphithéâtre, et un castrum sur l'emplacement occupé par le palais de justice, près de la place des Prêcheurs. Strabon vantait la fécondité de ses femmes ; Pline le Naturaliste, son beau ciel, qu'il comparait à celui de l'Italie, et Sidoine Apollinaire la célébrait dans ses vers.

Ravagée par les Lombards et les Saxons, en 575, 577 et 578, puis conquise successivement par les Ostrogoths, les Bourguignons et les Francs, Aix était sortie de ses ruines, quand les Sarrasins, en 731, vinrent la saccager. Il ne resta de la ville romaine que trois tours en marbre, adossées à l'ancien Capitole ; tous les autres édifices, les remparts, les portiques, l'amphithéâtre et les temples furent détruits. Aix ne se releva que sous le règne de Lothaire, en 796. Au XII^e siècle, les comtes de Provence y tinrent leur cour. Protecteurs de la poésie, souvent poëtes eux-mêmes, ils y attiraient ces charmants conteurs connus sous le nom de *troubadours*, « dont tant de plats écrivains, dit de Stendhal, ont rendu le nom si ennuyeux. » Le roi René y institua la célèbre procession de la Fête-Dieu, sorte de représentation mêlée de sacré et de profane, de paganisme et de chevalerie.

Pillée par les Marseillais, sous François I^{er}, Aix tomba, en 1535, au pouvoir de Charles-Quint, qui s'y fit couronner roi d'Arles, dans la cathédrale de Saint-Sauveur.

Capitale de la Provence sous le roi René, et, depuis sa réunion à la France (1481), pays d'États et de priviléges, siége du parlement et des cours souveraines, enfin chef-lieu d'arrondissement du département des Bouches-du-Rhône, Aix est encore aujourd'hui la première ville de la Provence pour les lettres et pour les arts.

Aix a vu naître les naturalistes Adanson et Tournefort, le moraliste Vauvenargues, les peintres Vanloo et Granet, M. Mignet et les jurisconsultes Siméon et Portalis.

Antiquités.

A part un mur romain à Saint-Sauveur, des restes d'anciens thermes ou d'aqueducs, des fragments de bas-reliefs et de tombeaux, des colonnes et des chapiteaux, des pavés en mosaïque, Aix n'a conservé que des souvenirs de sa splendeur passée. On

ne trouve plus aucune trace de l'amphithéâtre, visible encore il y a deux siècles.

Édifices publics. — Curiosités.

Cathédrale de Saint-Sauveur. Cette église n'était, dans l'origine, qu'un oratoire, bâti, sous le nom de *la Transfiguration du Sauveur*, sur les ruines d'un temple d'Apollon, comme le prouvent un mur romain qu'on voit encore à droite de la façade, une grande statue, un zodiaque sculpté en relief, une inscription dédiée au soleil, et divers fragments trouvés dans des fouilles faites à différentes époques. Ruiné en 731 par les Sarrasins, l'oratoire du Sauveur ne fut relevé qu'en 1057; mais alors il se trouva compris, sous le nom de *Sainte-Chapelle*, dans la cathédrale que l'archevêque Rostagnus fit élever à la même époque, et qui s'est successivement agrandie dans les siècles suivants. Sa grande porte en bois de noyer, sculptée en 1504, est fort curieuse : elle représente des prophètes et des sibylles, d'un beau travail. Le clocher, du XIV^e siècle, consiste en une tour octogone percée, sur chaque face, d'une fenêtre qui en occupe toute la hauteur. Placé sur le point le plus élevé de la ville, il s'aperçoit de très-loin. Sa hauteur totale est de 60 mètres.

Saint-Sauveur se divise en trois nefs, l'une de style byzantin, l'autre de style ogival, et la troisième de style grec; la nef principale, qui est fort belle, date du XIV^e siècle. C'est un vaisseau long de 65 mètres 66 centimètres, sur 12 mètres 60 centimètres de largeur. On y remarque : le *chœur*, réédifié en 1285 dans de belles proportions; l'*orgue;* le *baptistère*, récemment restauré, soutenu par huit colonnes de marbre antique et de granit provenant de l'ancien temple; la *chapelle des âmes du purgatoire;* le tombeau de l'archevêque Olivier Pénard, surmonté d'une statue équestre de saint Martin; un bel autel en pierre, orné de figures en relief, dans la nef de *Notre-Dame d'Espérance;* la *chapelle de Saint-Mitre*, dont le tombeau, servant d'autel, représente Jésus-Christ prêchant sur la montagne; un tableau du XV^e siècle; un grand triptyque (*le Buisson ardent*), attribué au roi René, mais dû au pinceau de Jean Van Eyck, dit de Bruges; des bas-reliefs de Puget; des inscriptions curieuses; une collection de vieux missels

Digitized by Google

et une belle tapisserie ayant appartenu à l'église de *Saint-Paul*, de Londres.

A la cathédrale, qui a été classée parmi les monuments historiques, est annexé un *cloître* roman avec des colonnes bizarrement sculptées.

L'**église Saint-Jean de Malte** (monument historique) est un assez bel édifice du XIII^e^ siècle: elle a été construite par Raymond Bérenger IV; elle est entièrement du style gothique, et renferme les magnifiques tombeaux des comtes de Provence, rétablis en 1828. Son clocher est remarquable par la hauteur de sa flèche (67 mèt.). Cette église possède des tableaux de Jouvenet et de Mignard, des sculptures de Veyrier, et un beau vitrail moderne, à la fenêtre absidale.

L'*église de Sainte-Marie-Madeleine* (ancien monastère de Dominicains), édifiée en 1703, dans des proportions grandioses (63 mèt. de longueur), et flanquée d'une façade Renaissance, possède des tableaux de C. Vanloo, de Vien, de Mignard, une curieuse *Annonciation* attribuée à Albert Dürer; dans la sacristie, une belle *statue* de la Vierge en marbre blanc, due au ciseau de Chastel.

Les autres églises d'Aix, *Saint-Jérôme*, *Saint-Jean-Baptiste*, des *Missions de Provence*, la chapelle de l'Archevêché, des Pénitents gris, des Pénitents bleus et des Pénitents blancs, n'offrent rien de remarquable.

Le *palais archiépiscopal* se recommande par ses vastes proportions, sa chapelle et sa galerie des Archevêques.

L'*hôtel de ville*, élevé en 1640-1668, est un vaste édifice d'ordres dorique et ionique. Il contient: une *statue* du duc de Villars, en marbre blanc, par Coustou; une *statue* du roi René, par David d'Angers, et de magnifiques boiseries sculptées par Toro.

La Tour de l'Horloge (place de l'Hôtel-de-Ville) est un monument historique. Élevée, en 1505, sur une ancienne porte d'Aix, qui paraît dater du XII^e^ siècle, elle domine toute la ville et s'aperçoit de fort loin. C'est une tour carrée: « quatre figures, représentant les saisons, paraissent à leur période annuelle sous le cadran de l'Horloge. »

Le *palais de justice*, bâti en 1787-1831, sur l'emplacement de l'ancien palais des comtes de Provence, possède un escalier re-

Digitized by Google

marquable par sa hardiesse et par sa légèreté, et une fort belle colonnade dans la cour. A droite et à gauche du péristyle, s'élèvent deux *statues* en marbre blanc, de Ramus, représentant Siméon et Portalis, deux jurisconsultes d'Aix.

L'*école impériale des arts et métiers* est un ancien édifice, élevé sur les dessins de Vauban; on y compte 300 élèves.

Mentionnons encore, parmi les curiosités de la ville: les *prisons*; l'*abattoir*; les *greniers*, dont le fronton est orné d'un beau bas-relief de Chastel; le *séminaire* et l'*université*; les *casernes Saint-Louis* et *Saint-Jean*; et plusieurs *hôtels* de l'ancienne noblesse parlementaire : d'Albertas, de Lauris, de l'Estang, Parade de Régusse, de la tour d'Aigues, etc., qui ont conservé leur caractère de grandeur et leurs belles lignes d'architecture; près de la porte Notre-Dame, le tombeau de Joseph See, monument dédié à la municipalité d'Aix, etc.

Musée. — Bibliothèque publique.

Le Musée d'Aix (ancien prieuré de Saint-Jean), fondé par M. de Saint-Vincens, et enrichi par les legs de Granet, possède, entre autres tableaux, la *Nuit du* 20 *mars*, par Gros; une *sainte Catherine*, du Calabrèse, etc. Parmi les fragments d'antiquités, on remarque le célèbre bas-relief de *Léda* (trois grandes figures et trois petites au-dessous de Léda, assise), fragment de l'ancien temple du Soleil, à Aix; des bas-reliefs égyptiens; trois mosaïques curieuses, découvertes en 1790, et représentant : Thésée tuant le Minotaure; une scène de comédie et les préparatifs d'un combat au pugilat; enfin plusieurs inscriptions grecques, romaines et arabes.

Aix possède, en outre, une *bibliothèque publique*, fondée par le marquis de Méjunes, en 1810, et placée à l'hôtel de ville : on y compte 100 000 volumes et 1200 manuscrits, parmi lesquels on remarque un splendide missel de Saint-Sauveur, de 1400, et un livre d'*Heures* du roi René, enluminé par lui-même.

Thermes d'Aix.

L'établissement thermal d'Aix a été bâti sur l'emplacement des anciens Thermes de Sextius, dont les invasions des barbares

Digitized by Google

n'ont laissé que quelques traces enfouies sous le sol. Ces substructions ont été classées parmi les monuments historiques. On y voit l'effigie de Priape, dieu des jardins, avec ces initiales : J. H. C., qu'on a ainsi interprétées : *Juvant hæ conjugiis*, « ces eaux fécondent les femmes stériles. »

L'établissement des bains, récemment restauré, possède des jardins agréables et ombragés, qui offrent de charmantes promenades. On y arrive directement par la belle avenue du cours Sextius. On présume que la source des Thermes a son origine au quartier de Baret, à un kilomètre de la ville. Classée parmi les eaux salines ou alcalines, elle donne 143 litres 413 millilitres par minute, soit 8 604 780 litres par heure. Les eaux d'Aix, toujours limpides et toujours abondantes, s'emploient principalement dans les paralysies, les névralgies, les luxations, etc., et elles s'administrent en boissons, bains ou douches.

Industrie et commerce.

Aix fait un commerce considérable de vins, de grains, de farines, de fruits confits, de bestiaux, de sel, de laines, d'amandes, d'huiles, etc. C'est le premier marché du monde pour cette dernière denrée. Son marché aux bestiaux et sa foire aux chevaux de la Fête-Dieu sont les plus importants du Midi. Ses *huiles vierges* ont une réputation universelle. Ses *calissons* et ses *biscotins* sont recherchés des gourmets. Il y a, en outre, à Aix, des filatures de coton, plusieurs imprimeries d'indiennes ou de toiles peintes, des huileries, des tanneries, des teintureries, des chapelleries, des minoteries, des savonneries, des fabriques de nougats, de dragées, de pâtes de Gênes, etc.; et dans les environs, des carrières de plâtre, de pierres de taille, de marbre noir.

Promenades et excursions.

Outre la belle promenade du Cours, Aix possède celles des Lices, qui, plantées d'arbres, forment autour de la ville d'agréables boulevards. Au delà de la porte Saint-Louis, s'étend un autre cours également recherché des promeneurs en été, pour les beaux arbres qui l'ombragent.

Aux environs « le sol, pittoresquement accidenté, offre une

foule de sites ravissants. Des villas sans nombre, appelées *bastides* ou *bastidons*, selon leur importance, émaillent la plaine et la colline et animent le paysage[1]. » On peut, quand le *mistral* ne souffle pas, visiter à l'est : — la *tour de Keirié*, ancienne tour de signaux, du temps de la reine Jeanne ; — (3 kil.) au-dessus de l'hôpital, la colline d'*Entremont* (Intermontes), jonchée des ruines d'un camp salyen ; c'est là qu'on a découvert les trois bas-reliefs gaulois, aujourd'hui déposés au musée, et qui paraissent avoir appartenu à un monument triomphal, avant l'invasion romaine ; — (8 kil.) parmi de nombreuses maisons de campagne, le *Tholonet*, qui appartient à M. de Galiffet (beaux sites, mur romain, cascade et carrières de marbre) ; — le barrage du canal Zolla, digue monumentale de 40 mètres de hauteur, retenant, dans les gorges des collines, des masses d'eau pluviale qui alimentent le canal ; — (10 kil.) le mont de la *Victoire* (aujourd'hui *Sainte-Victoire*), où Marius défit les Cimbres et les Teutons (il s'élève à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer et présente au sud une face rocheuse, rendue presque verticale par des éboulements successifs : — végétation et flore curieuse, ancien monastère de Camaldules ; précipice de *Garagaï;* ermitage de Saint-Ser) ; — *Saint-Antonin*, avec son aqueduc romain ; — *Vauvenargues*, avec le château du célèbre moraliste ; — au nord (6 kil.), *Puyricard*, l'antique *civitas Ricastinorum*, avec les ruines de son château, qui avait 365 fenêtres ; — le manoir gothique de *Mayrargues;* la Durance et la prise d'eau du canal de Marseille, près de Pertuis ; — au sud, à 2 kilomètres, les rives de l'Arc, la *Bastide du roi René*, et le pic de *Notre-Dame des Anges*, couronné par un ancien ermitage ; — à l'ouest, de nombreux châteaux et les restes des chênes druidiques qui formaient le *Lucus Nigrinus*.

1. Gaut et Silbert, *Notice sur les eaux thermales d'Aix en Provence.*

Digitized by Google

QUATRIÈME SECTION.

DE LIVRON A PRIVAS.

A droite de la station de Livron, la voie ferrée, s'éloignant de la Drôme, se dirige, à l'ouest, vers le Rhône, à travers la plaine, plantée de vignes, de mûriers et d'oliviers, et parsemée de champs de blé et de prairies. Au delà du fleuve s'élèvent les montagnes abruptes du Vivarais.

Après avoir traversé un bras du Rhône (celui d'Aurelle) sur un viaduc long de 120 mètres, et composé de 15 arches, on franchit le fleuve sur un beau pont-viaduc en fonte. Ce pont, dont les crues fréquentes du Rhône ont souvent entravé le travail des fondations, mesure 120 mètres de longueur, et se compose de 5 arches de 56 mètres d'ouverture chacune, reposant sur des piles et des culées dont les assises ont été jetées à 10 mètres de profondeur sous l'étiage, par le procédé de l'air comprimé, qui a été employé au pont de Kehl, sur le Rhin.

On sort du département de la Drôme pour entrer dans celui de l'Ardèche.

Ire STATION. — LA VOULTE.

5 kil. de Livron. — 128 kil. de Lyon. — 640 kil. de Paris.
233 kil. de Marseille.

La Voulte, petite ville de 3153 habitants, chef-lieu de canton du département de l'Ardèche, est située à droite de la station, sur la rive droite du Rhône, au pied et sur les flancs d'un rocher. Jadis, les eaux du Rhône tournaient, pour ainsi dire, autour de ce rocher, qui en avait pris le nom de *la Volta* (en langue romane,

Digitized by Google

le retour). Au moyen âge, la Voulte était une baronnie puissante, appartenant à la maison de Lévy, dont on connaît les singulières prétentions de parenté avec la sainte Vierge. Avant 1789, on voyait encore, dans la chapelle du château, un vieux tableau représentant un chevalier, la toque à la main, aux pieds de la vierge Marie. De la bouche du chevalier partait une banderole avec ces mots : « Je vous salue, ma cousine ; » — et la sainte Vierge répondait : « Couvrez-vous, mon cousin. »

Le vieux *château* domine majestueusement, du sommet du rocher, avec son donjon et ses tours, le groupe de ruelles étroites, obscures et tortueuses, qui compose la vieille ville. Roger d'Anduze commença, en 1319, la construction de ce château par la partie située à droite du grand escalier. « Deux siècles plus tard, Gilbert de Lévy y ajouta la grande galerie, dont le style, dit M. Albert du Boys, rappelle celui des Tuileries et du Louvre [1]. » C'est à Gilbert III qu'on doit l'aile gauche qui fait face à la grande galerie (1582). Sur l'une des portes, on lit encore son nom et sa devise. Ce château, boulevard du Dauphiné et du Vivarais, résista aux Anglais, et passa, à la fin du XVII^e^ siècle, des Lévy aux Rohan. Depuis quelques années, l'industrie s'en est emparée, et il a subi diverses mutilations. Ainsi les fenêtres ont été refaites à la moderne, les créneaux du donjon rasés, la grande tour carrée du nord abattue, et la tourelle décapitée.

Au siècle dernier, la Voulte n'était qu'un bourg peu considérable. Aujourd'hui, c'est une ville très-active et très-florissante : elle possède un joli quai, ouvrage inachevé des états du Languedoc, et un beau pont suspendu sur le Rhône. Sa nouvelle *église* est une assez belle imitation du style romano-byzantin.

A l'entrée de la ville, à droite de la route de terre, un large canal se prolonge jusqu'au pied de l'usine. On peut la visiter ainsi que les puits d'où l'on extrait le minerai, dans la montagne voisine.

A peine a-t-on quitté la Voulte, que la voie ferrée, décrivant une courbe, s'enfonce dans un tunnel long de 664 mètres ; puis longeant, à gauche, la route de terre et le Rhône, à droite, des mon-

1. *Album du Vivarais.*

Digitized by Google

tagnes escarpées, on passe successivement sur deux ponts, dont l'un de 10 mètres et l'autre de 5.

Pendant cette partie du trajet, le regard est constamment attiré sur la gauche par le magnifique paysage qu'offrent le Rhône et ses îles, et dans le lointain les cimes neigeuses des Alpes.

Au delà d'un viaduc long de 480 mètres, et composé de 96 arches de 5 mètres d'ouverture chacune, on franchit l'Ouvèze sur un pont de 5 arches, long de 50 mètres. — A ce viaduc en succède un autre, long de 70 mètres, comprenant 14 arches de 5 mètres d'ouverture chacune.

2e STATION. — LE POUZIN.

5 kil. de la Voulte. — 10 kil. de Livron. — 133 kil. de Lyon. — 645 kil. de Paris. 238 kil. de Marseille.

Le Pouzin, petite ville de 2062 habitants, située à droite de la station, sur le chemin de Loriol à Privas, au pied de hautes montagnes abruptes, est séparé en deux par l'Ouvèze, qui s'y jette dans le Rhône : le nouveau *Pouzin* s'élève sur la rive gauche : c'est la ville industrielle et commerçante ; l'autre, le vieux *Pouzin*, qui est groupée sur la rive droite, est moins vivante, mais plus compacte.

Cette ville a joué un rôle important dans les guerres du moyen âge et surtout dans celles du XVIe siècle. C'était l'une des plus fortes places du Vivarais, et les religionnaires y soutinrent plusieurs siéges contre les catholiques. Dans le siècle suivant, en 1628, le duc de Montmorency vint en faire le siége : les protestants en défendirent les approches pied à pied. « Ils allèrent, dit un contemporain, recevoir les assiégeants plus de demi-lieue dans le mauvais pays, et de porte en porte, allaient disputant jusqu'à un rocher, une muraille ou un ruisseau. » Après une résistance opiniâtre, mais inutile, ils se retirèrent à Privas et dans les Boutières. Montmorency livra la ville aux flammes.

Aujourd'hui, le Pouzin, grâce à son industrie, est l'une des villes les plus considérables de l'Ardèche ; elle possède de belles usines pour la fonte du fer, et un joli pont suspendu sur le Rhône.

Au sortir du Pouzin, la voie ferrée décrit une courbe et croise

Digitized by Google

la route de terre, pour la longer, à gauche. Déjà, elle s'est éloignée du Rhône. Aux belles plaines qu'il arrose succède un pays agreste et montagneux, jadis sillonné par les laves des volcans : c'est le Vivarais. A quelque distance, on franchit la petite rivière de Payre sur un pont-viaduc qui mesure 120 mètres de longueur et se compose de 12 arches; puis, quittant la route de terre qui va rejoindre le Rhône à *Baix* (*V.* section I^re^), on suit la route de Chomérac à travers une vallée accidentée.

« Cependant, dit M. Albert du Boys, le premier aspect de cette vallée n'est pas flatteur : ce ne sont d'abord que des champs arides et sillonnés de ravins ; un peu plus loin, on aperçoit, dans le fond du paysage, la montagne volcanique de Saint-Vincent de Barrès et le revers du Coiron, sur le premier plan des châteaux modernes et antiques (entre autres, le joli château de *Granoux* et le vieux château de *Moras*, qui a soutenu plusieurs siéges dans le temps des guerres de religion). »

Après un brusque détour à l'ouest, la voie ferrée franchit la petite rivière de la Charavane sur le viaduc d'*Auzon*, qui se compose de 4 arches ; puis laissant, à gauche, dans les montagnes, *Saint-Léger-Bressac*, village de 745 habitants, elle traverse successivement le ravin de *Beauvais*, sur un viaduc de quatre arches, long de 24 mètres, et celui du *Bénéfice*, sur un autre viaduc, long de 24 mètres, et composé de 3 arches de 8 mètres d'ouverture chacune.

Avant d'arriver à la station de Chomérac, on passe sur le viaduc d'*Augente* de 5 arches, ayant chacune 10 mètres d'ouverture.

3e STATION. — CHOMÉRAC.

9 kil. du Pouzin. — 19 kil. de Livron. — 142 kil. de Lyon. — 654 kil. de Paris.
247 kil. de Marseille.

Chomérac, petite ville de 2292 habitants, chef-lieu de canton du département de l'Ardèche, est située, à droite de la station, dans une petite plaine circonscrite par les montagnes volcaniques du Coiron et d'Andaure, et par les masses calcaires de Baix et de Saint-Alban.

Au XVIe siècle, Chomérac possédait un château fort, « si commode à ceux qui en étaient les maîtres, dit un chroniqueur du

temps, que c'est celui du Vivarais qui a été le plus pris et repris ; » d'abord par les protestants, puis par le sire de Pampelonne et le sire de Rochemaure, qui y fut tué, et enfin, en 1628, par le duc de Montmorency, qui fit pendre plusieurs officiers et soldats de la garnison.

Chomérac possède, dans son territoire, des carrières de marbre exploitées avec profit.

Au sortir de la station de Chomérac, on franchit de nouveau la Payre sur un pont de 3 arches, long de 30 mètres, et, tournant brusquement au nord-ouest, on s'engage dans les gorges d'*Alissas*, petit village de 830 habitants qu'on laisse à droite. Alissas est célèbre dans la contrée par ses vignobles.

Après avoir franchi la petite rivière de la Muldarie, sur le pont-viaduc du *Combier*, long de 120 mètres, et composé de 12 arches de 10 mètres d'ouverture chacune, on croise deux fois la route de terre pour la longer d'abord à gauche, puis à droite. On s'en éloigne ensuite, et, passant successivement sur un viaduc de 5 arches, long de 25 mètres, puis sur un pont de 10 mètres, on arrive dans la vallée de l'Ouvèze, que l'on franchit sur un viaduc de 6 arches long de 6 mètres.

Au delà de cette rivière, la voie ferrée tourne brusquement au nord, laissant, à gauche, *Saint-Priest*, village de 822 habitants, dans la vallée de l'Ouvèze.

4e STATION. — LE MINERAI.

7 kil. de Chomérac. — 26 kil. de Livron. — 149 kil. de Lyon. — 661 kil. de Paris. 254 kil. de Marseille.

A gauche de la station, entre *Veyras*, village de 798 habitants, et *Saint-Priest*, se trouve une mine de fer de 3 kilomètres carrés, exploitée par la compagnie des fonderies et forges de l'Horme. On y extrait le minerai jusqu'à 500 mètres de profondeur. Ce minerai, transporté aux grandes usines du Pouzin et de la Voulte, laisse sur son chemin une poussière rougeâtre, qui, soulevée par le vent, imprime sa teinte aux arbres, aux habitations, aux vêtements et même aux visages. A voir les mineurs, on se croirait dans le pays des Peaux rouges.

Au delà de cette station, la voie ferrée passe sous un viaduc de

Digitized by Google

5 arches, long de 25 mètres, puis court rejoindre un peu plus loin la route de terre et l'Ouvèze, qui serpente au fond d'une gorge profonde et forme des chutes d'eau assez remarquables. — Déjà la ville de Privas est en vue. Bâtie en amphithéâtre sur un plateau couronné par le mont Toulon, qui s'élève à gauche, en pain de sucre, surmonté de trois croix, elle offre un aspect assez pittoresque.

5e STATION. — PRIVAS.

2 kil. du Minerai. — 28 kil. de Livron. — 151 kil. de Lyon. — 663 kil. de Paris. 256 kil. de Marseille.

Situation. — Aspect général.

Privas (*hôtels :* du Louvre, de la Croix d'Or), ville de 5298 habitants, est située, à 322 mètres d'altitude, sur une colline qui domine la vallée de l'Ouvèze, à la jonction de trois petites rivières : l'Ouvèze, le Mezayon et le Chazalon.

« A voir, dit M. Albert du Boys, cette ligne de grandes et belles maisons qui couvrent l'esplanade, ce portique grec du palais de justice, qui se perd à moitié dans l'ombre, sur la droite; ces villas et ces fabriques élégantes qui garnissent la colline inférieure, on dirait l'abord de quelque ville importante et monumentale; malheureusement l'attente du voyageur est déçue quand il approche. Privas est comme certaines boutiques de Paris, où tout ce qu'il y a de mieux est sur la devanture, à l'étalage; l'intérieur ne répond pas à l'extérieur. » Derrière la ville moderne se cache, en effet, le *vieux Privas* aux rues étroites et escarpées. Cependant, on y remarque, sur la place Impériale, une assez jolie *fontaine* en forme de pyramide, et à l'angle nord de la place une ancienne maison avec tourelle gothique et porte sculptée.

Histoire.

Privas passe pour avoir une origine fort ancienne, mais inconnue. Chef-lieu du pays des Boutières, dans le moyen âge, il avait des seigneurs particuliers qui rendaient hommage à la maison de Poitiers. Ces seigneurs résidaient dans un château dont il ne reste aucun vestige, et sur l'emplacement duquel s'élèvent aujourd'hui le collége et le temple protestant. Au XVIe siècle, Privas acquit

une certaine importance, qu'il devait à la fois à sa position sur un plateau élevé entre deux rivières, au sein d'un pays montagneux, coupé de grandes vallées, et à ses fortifications. Outre son château, en effet, il possédait deux forts, l'un au sommet du mont Toulon, qui domine la ville, et l'autre en avant du village de Tournon-lez-Privas, au delà d'une gorge escarpée, à l'ouest de la ville. Privas était une des plus fortes places du Vivarais. Aussi protestants et catholiques s'en disputèrent-ils la possession. D'abord pris par les religionnaires, en 1560, il résista, en 1574, à François de Montpensier, dauphin d'Auvergne, l'un des chefs du parti catholique, et le contraignit à lever le siége. Saint-Romain, l'un des plus braves capitaines du parti protestant, était venu ravitailler la place.

A son retour du Piémont, en 1625, Louis XIII passa le Rhône à Valence et vint faire en personne le siége de Privas. Il campa avec son armée au pied du Coiron, en face de la ville. Après l'avoir fait investir, il la somma de « rentrer dans son devoir ; » mais, vaillamment défendue par Saint-André Montbrun, qui commandait la place, et par la valeur de ses habitants, elle soutint plusieurs assauts et ne se rendit qu'à la dernière extrémité. « Alors, dit M. de Valgorge, dans ses *Souvenirs de l'Ardèche*, on vit se consommer l'œuvre la plus épouvantable de sang et de ruine. Tous ceux qui furent trouvés soit dans la ville, soit dans le fort, furent passés au fil de l'épée; les fortifications furent rasées; les maisons pillées et puis brûlées. » Un édit du roi défendit d'habiter désormais ce *lieu maudit*. « De longtemps, dit un mémoire contemporain, cette pauvre ville ne servit de retraite qu'aux hiboux.... et, bien qu'on eût obligé les habitants de rendre les clefs de leurs maisons, on ne laissa pas de leur en faire payer les tailles, ainsi que de leurs fonds, tombés en friche, faute de culture. »

Après tant de vicissitudes, Privas se releva peu à peu de ses ruines; « l'industrie et le commerce prirent racine dans ce sol sillonné par tant d'orages; la culture du mûrier vint parer et enrichir les coteaux des vallons voisins; les campagnes des Boutières, autrefois sauvages et désertes, se couvrirent successivement de fabriques riches et animées; enfin, comme pour achever la

Digitized by Google

Privas.

Digitized by Google

réparation des excessives rigueurs d'un autre temps, Privas, la ville jadis proscrite, est devenue de nos jours la florissante capitale du département de l'Ardèche, qui correspond à l'ancien Vivarais [1]. »

Édifices publics. — Curiosités.

Privas possède peu de monuments remarquables. Son *église* n'est d'aucun style; il est même question d'en construire une nouvelle. Son *hôtel de ville* est perdu dans le coin d'une petite place; son *palais de justice*, bâti dans le style grec, est un édifice lourd et massif.

On peut cependant visiter : l'*hôtel de la préfecture*, avec son beau parc et son petit musée, où l'on remarque des fragments de sculpture antique trouvés à Aps (ancienne *Alba Augusta*), et des tronçons d'armes, des casques et des boulets qui datent du siége de Privas sous Louis XIII; les jolis bâtiments de l'*école normale*; l'*hospice des aliénés;* les *prisons*, édifice monumental; la *caserne*, qui peut loger 1200 hommes; la *bibliothèque*, provenant en grande partie de l'ancienne abbaye des Bénédictins de Mazan, et le *musée de minéralogie*, un des plus riches et des plus curieux qui soient en province.

Promenades et Excursions.

On trouve à Privas plusieurs belles promenades, entre autres celle de l'*Esplanade*, plantée d'arbres et des deux côtés de laquelle s'élèvent les plus beaux édifices de la ville. On y jouit d'une belle vue sur la vallée de l'Ouvèze et sur les montagnes du Coiron. Ces montagnes aux flancs déchirés laissent voir encore à leurs sommets des vestiges de cratères éteints. Au pied du Coiron, au fond de la vallée, à droite, on découvre les tours massives du *château d'Entrevaux*, où logea Louis XIII, quand il vint assiéger Privas. On l'appelle encore le *Logis du roi*. C'est aujourd'hui une fabrique et une ferme.

Au sud de Privas s'étend un vaste *champ de Mars*, d'où le regard se promène sur une vallée accidentée, à travers laquelle

1. Albert du Boys, *Album du Vivarais*.

Digitized by

serpente le Chazalon, qui va se jeter dans le Mezayon, au-dessous de Privas. Cette vallée est dominée par les ruines de l'ancienne forteresse de Tournon-lez-Privas, qui s'élèvent sur un mamelon, et par des montagnes agrestes, parsemées de villages et plantées de vignes, de mûriers et de châtaigniers.

De Privas on peut aller visiter : à 16 kil. sud-ouest, par le col de l'Escrinet, les belles ruines du *château de Saint-Étienne de Boulogne;* — à 22 kil. sud, près de *Saint-Jean le centenier*, les rampes ou balmes de *Montbrul* (mont brûlant), sur les pentes du Coiron; — à 26 kil. ouest, le joli bourg *d'Antraigues*, qui se dresse sur la pointe d'un rocher basaltique, au milieu des eaux; — près d'Antraigues, la *coupe* ou *cratère du volcan d'Ayzac*, et, sur la route d'Antraigues à Vals, la magnifique vallée à travers laquelle la Volane serpente entre deux chaussées de basaltes prismatiques, à demi cachées sous le lierre et semblables à de gigantesques colonnades.

Digitized by Google

CINQUIÈME SECTION

DE TARASCON A CETTE[1].

Au sortir de la station de Tarascon, la voie ferrée, prenant la direction de l'ouest, et quittant le département des Bouches-du-Rhône pour entrer dans celui du Gard, franchit le Rhône sur le magnifique pont-viaduc qui relie l'embranchement de Cette à la grande ligne de Lyon à Marseille. Ce viaduc, remarquable surtout par son beau tablier formé de membrures en fonte, et long de 596 mètres 67 centimètres, se compose de 8 arches, dont 7 de 62 mètres d'ouverture, et une de 6 mètres, reposant sur sept piles colossales établies dans le fleuve avec des blocs énormes, tirés des carrières de Saint-Gabriel. La construction, dirigée par M. l'ingénieur Borel, a présenté de grandes difficultés.

A droite, la vue se porte sur le magnifique pont suspendu qui relie Beaucaire à Tarascon (*voy.* plus bas). Un peu plus loin, au delà du Rhône, entre le fleuve et une chaîne de rochers que couronnent les ruines d'un vieux château fort, s'élève une petite ville d'un aspect pittoresque : c'est Beaucaire.

1re STATION. — BEAUCAIRE.

1 kil. de Tarascon. — 252 kil. de Lyon. — 764 kil. de Paris.
101 kil. de Marseille.

Beaucaire (*hôtels :* de la Tuilerie, du Commerce, du Luxembourg, du Nord, du Midi, etc.), ville de 12 600 habitants, est

1. Voir, à la fin du volume, le tableau du prix des places et les renseignements relatifs à la durée du trajet, aux correspondances, aux omnibus, aux billets d'aller et retour.

située à droite de la station, sur la rive droite du Rhône, et vis-à-vis de Tarascon avec lequel elle communique par un pont suspendu en chaînes de fer. Ce pont, l'un des plus beaux que possède la France, a été construit, en 1829, par M. Jules Séguin, pour remplacer un pont de bateaux. Sa longueur est de 450 mètres; il se compose de 5 arches.

Beaucaire est l'ancienne *Ugernum*, ville des Volces-Arécomiques, que Strabon place sur la route de Nîmes à Aix, et dont on a trouvé plusieurs vestiges dans les environs. Avitus y fut proclamé empereur, en 455. Au moyen âge on y bâtit, sur les ruines de l'ancien *castrum*, assiégé et pris, en 533, par Théodebert, fils de Thierry, une forteresse qui dut à sa belle structure et à sa forme carrée le nom de *Bellum quadrum*, Beau carré, Bel caire, Beaucaire. C'était une place importante (*Castrum magnum*) sous les comtes de Toulouse. Raymond V y tint, en 1172, une cour plénière, où les chevaliers provençaux se signalèrent par d'extravagantes prodigalités: l'un d'eux brûla publiquement ses chevaux; un autre fit labourer la plaine et y sema 30 000 sols en deniers.

Le château de Beaucaire.

A la suite de la croisade contre les Albigeois, Beaucaire tomba

Digitized by Google

au pouvoir de Simon de Montfort (1315); mais l'année suivante, elle rouvrit ses portes à Raymond, comte de Toulouse : les soldats de Montfort se réfugièrent dans le château, qui s'appelait alors le *Capitole*. Après plusieurs combats, ils furent contraints de se retirer. Deux papes d'Avignon, Clément VI, en 1348, et Clément VII, en 1390, vinrent chercher, à Beaucaire, un asile contre la peste, et Jacques Cœur, le grand argentier, y passa deux ans de captivité au couvent des Cordeliers (aujourd'hui *église Saint-Paul*). Au XVIe siècle, Beaucaire resta catholique. Cependant, les

L'oratoire de saint Louis.

protestants y pénétrèrent en 1562; mais leur triomphe n'y fut pas de longue durée. Plus tard, en 1632, le gouverneur du château ayant pris les armes pour le duc de Montmorency, Richelieu s'y rendit en personne et fit raser la forteresse.

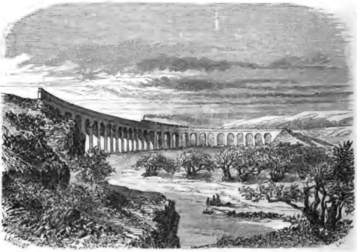
Aujourd'hui, Beaucaire est un chef-lieu de canton du département du Gard.

Il ne reste de l'ancienne église de *Notre-Dame* qu'un fragment de frise et une fort belle vierge byzantine en bas-relief (propriété particulière); mais on peut visiter: l'*église Saint-Paul*, qui porte le cachet de la période ogivale; l'*hôtel de ville*, élégant édifice du

Digitized by Google

XVIIe siècle; la *porte du Rhône* et surtout le vieux *château*, si renommé dans l'histoire de la chevalerie : il n'en subsiste plus qu'une chapelle romane, dont le clocher est une petite tour carrée, couronnée par une arcature assez élégante et une corniche d'une forte saillie; une grande salle gothique, remarquable par ses voûtes en ogive surbaissée, et une vieille tour triangulaire, garnie de mâchicoulis, partie la plus curieuse de l'édifice.

Beaucaire est surtout une ville de commerce. Avantageusement située au point de jonction des chemins de fer de Cette, d'Avi-

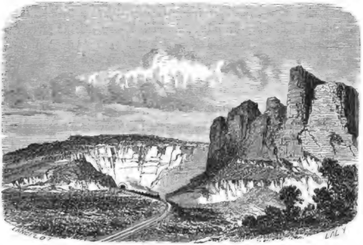


Viaduc entre Beaucaire et Manduel.

gnon, de Marseille et de Paris, communiquant par le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes avec la mer, les étangs de Mauguio et de Maguelonne, et les canaux qui les traversent, elle est l'entrepôt général du commerce de la France avec l'Espagne, les côtes d'Afrique et d'Asie, le Levant et l'Italie. Chaque année, du 15 au 30 juillet, les négociants et les marchandises de ces divers pays se trouvent réunis sur le marché de cette place. C'est la **foire** la plus importante de France et l'une des plus considérables de l'Europe. Instituée en 1217, par Raymond, comte de Toulouse,

Digitized by Google

elle ne durait, dans l'origine, que trois jours. Depuis 1806, elle a été prolongée de huit jours : elle s'ouvre légalement le 22 juillet, et finit le 28, mais elle commence véritablement le 10 de ce mois. Pendant toute la durée de la foire, le préfet du Gard et le tribunal de commerce résident à Beaucaire. C'est dans l'intérieur de la ville, le long du *canal*, ou sous de vastes tentes dressées dans *le Pré*, ombragé d'ormes et de platanes, que se tient la foire. Rien de plus pittoresque et de plus curieux que la population bruyante et bigarrée qui s'y presse autour des baraques des



Tunnel entre Beaucaire et Manduel.

marchands de dattes ou de joujoux, des Orientaux, des Chinois, des Gascons, des Provençaux, des modistes, des ménageries, des saltimbanques, des chanteurs, des hercules et des montreurs de phénomènes. On y parle toutes les langues et tous les costumes s'y confondent : là le Vivarois et le Cévennol étalent leurs soies brutes ; le Nîmois et le Lyonnais les merveilles de leur industrie. Bref, il n'y a point de marchandise, si rare qu'elle soit, qu'on ne puisse trouver dans ce vaste bazar.

Depuis que les voies de communication se sont développées et

que le commerce français a multiplié ses établissements en Algérie et dans les échelles du Levant, la foire de Beaucaire a perdu de son importance, et le nombre des visiteurs, qui s'élevait autrefois à plus de 300 000, ne dépasse pas aujourd'hui 100 000. Cependant, il s'y fait encore, année moyenne, pour plus de 30 millions d'affaires.

Après la foire, Beaucaire rentre dans son silence et dans sa solitude. Comme une partie des maisons sont construites pour loger les étrangers à l'époque de la foire, on y voit un grand nombre de portes et de fenêtres fermées pendant onze mois de l'année.

Beaucaire possède des tanneries, des chapelleries, des poteries, des corderies, une fabrique de réglisse, quelques petites fabriques de toiles et d'étoffes de laine, de riches carrières de pierres de taille. Son commerce consiste principalement en vin, huile, blé, avoine, etc.

A 2 kilomètres environ au sud-ouest de Beaucaire, dans un site pittoresque, on remarque une fontaine, où l'on prétend que saint Louis se désaltéra ainsi que toute sa suite : on l'appelle *la Fontaine du roi*. Au XIVe siècle, on éleva près de cette fontaine un *oratoire* qui subsiste encore. C'est un joli petit édifice gothique précédé de cinq marches, et couronné par une galerie découpée. Aux angles se trouvent des contre-forts dont la base massive est surmontée de niches avec des colonnettes et des pyramides. Sous la voûte s'élève une croix.

Après avoir traversé le canal, on s'éloigne de la ville, qui offre de ce point un aspect pittoresque, et bientôt, au delà d'une tranchée caillouteuse, on aperçoit, sur la gauche, le beau viaduc courbe, qui précède l'entrée d'un tunnel creusé dans le roc. Du même côté s'étend une belle et vaste plaine couverte d'oliviers. Ce viaduc franchi, on passe dans une tranchée profonde, et on laisse à droite une carrière importante, avant de s'enfoncer dans le tunnel, dont on a remarqué depuis longtemps l'ouverture. A droite, on côtoie des coteaux plantés d'oliviers. A gauche, on revoit la plaine, qu'on domine à une certaine hauteur. En se retournant. on découvre Tarascon. Les viaducs et les tranchées alternent dans cette partie du trajet, qui a exigé de grands travaux d'art.

Digitized by Google

2e STATION. — BELLEGARDE.

11 kil. de Beaucaire. — 12 kil. de Tarascon. — 263 kil. de Lyon.
775 kil. de Paris. — 112 kil. de Marseille.

Bellegarde, bourg de 2553 habitants, situé, à gauche de la station, sur la route d'Arles à Nîmes, et sur le canal de Beaucaire, possède un reste d'aqueduc romain, une vieille tour et de jolies fontaines.

Au delà de la station de Bellegarde, on traverse, sur un long remblai, planté de pins, une plaine caillouteuse, puis on entre dans une vaste plaine où le paysage est peu varié. On laisse, à droite, le village de *Saint-Vincent*, aujourd'hui annexé à la commune de Jonquières, qui doit son nom à la grande quantité de joncs qu'on y récolte. Jadis traversée par la voie romaine de Nîmes à *Ugernum*, Jonquières est aujourd'hui très-riche par ses vignobles.

3e STATION. — MANDUEL.

5 kil. de Bellegarde. — 17 kil. de Tarascon. — 268 kil. de Lyon.
780 kil. de Paris. — 117 kil. de Marseille.

Manduel, village de 1708 habitants, est situé à gauche et à un kilomètre de la station.

Vis-à-vis de Manduel, à droite, se trouve *Redessan*, village de 1352 habitants, qui se fait remarquer par son église, bâtie sur le même plan que celle de Saint-Paul, à Nîmes, et par sa tour de l'Horloge, très-élevée.

Cependant, la plaine devient plus riche et mieux cultivée. On franchit le Vistre, qui prend sa source à *Cabrières*, village situé à droite, à mi-côte, au milieu des garrigues. Hors de ce village coulent deux fontaines : « C'est la plus éloignée, celle de Roquecourbe, dit M. Boucoiran, qui donne principalement naissance à cette petite rivière, » sur les bords de laquelle on a trouvé un grand nombre de médailles et de poteries romaines.

Après avoir reçu les eaux impures des cloaques de Nîmes et le Rhôny, le Vistre va se jeter dans le canal de ce nom, d'où il se rend, par le canal de la Radelle, à *Aigues-Mortes*, et de là à la mer, au Grau du Roi, par la grande Roubine. Son cours est de 68 kilomètres.

4e STATION. — MARGUERITTES.

6 kil. de Manduel. — 23 kil. de Tarascon. — 274 kil. de Lyon.
786 kil. de Paris. — 123 kil. de Marseille.

Marguerittes (*Margarita*, la perle), petite ville de 2208 habitants, est située, à droite de la station, sur le Vistre (on ne la voit pas). Jadis plus importante, elle a soutenu plusieurs siéges mémorables pendant les guerres du XVIe siècle. Aujourd'hui, elle possède des fabriques d'eau-de-vie et de tapis, et l'on récolte sur son territoire du vin et des olives.

Une pierre milliaire et des autels votifs attestent le séjour des Romains à Marguerittes; l'aqueduc qui conduisait les eaux de la source d'Eure à Nîmes passait dans le voisinage.

Au delà de Marguerittes, le paysage devient moins uniforme : à gauche, la vue se porte sur la plaine, couverte d'oliviers et de villas; à droite, on longe des coteaux plantés de vignes ou d'oliviers et parsemés de bastides. On croise la route de Lyon à Béziers, puis on laisse, à droite, l'embranchement de Nîmes à la Grand'Combe et Bességes. Bientôt le regard est attiré à droite, par une vieille tour qui se profile sur le ciel de tous les points de l'horizon : c'est la tour Magne, au-dessous de laquelle se groupe en amphithéâtre la ville de Nîmes.

La station, remarquable par sa construction monumentale, est établie au milieu d'un long viaduc qui traverse la plaine de Nîmes à une hauteur d'environ 8 mètres.

5e STATION. — NIMES.

5 kil. de Marguerittes. — 28 kil. de Tarascon. — 279 kil. de Lyon.
791 kil. de Paris. — 128 kil. de Marseille.

Renseignements généraux.

OMNIBUS. — Un voyageur avec 10 kil. de bagage, 25 c. — Colis de 10 kil., 25 c. — Une malle avec colis (50 kil.), 50 c. — Deux malles (90 kil.), 75 c. — Trois malles (120 kil.), 1 fr.

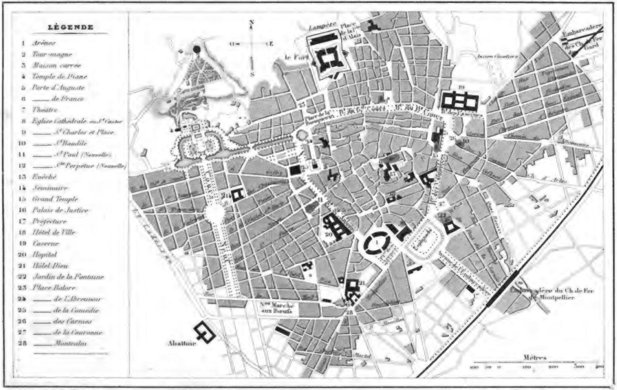
MESSAGERIES DU MIDI (place de la Couronne), pour Bordeaux, Toulouse, Perpignan, Clermont, Mende, Saint-Flour et l'Auvergne.

VOITURES PUBLIQUES (place de la Bouquerie), pour le Vigan et

Digitized by Google

NÎMES

L. HACHETTE & Cie Editeurs, Paris



Dressé par A. H. Dufour

Gravé par Raynaud. Ecrit par Langevin

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

l'Aveyron; — boulevard du Petit-Cours et des Casernes, pour Uzès.

Hôtels : — du Luxembourg, à côté de l'Esplanade (l'un des mieux tenus); — Manivet, près du théâtre; — du Midi et de l'Europe, place de la Couronne (assez fréquentés); — du Nord et du Rhin, boulevard des Calquières (de second ordre); — de France, rue et place des Arènes; du Cheval blanc, vis-à-vis des Arènes (rendez-vous des voyageurs de commerce); — du Gard, boulevard de la Comédie; — du Petit-Saint-Jean, place des Carmes, etc.

Restaurants : — Durand, vis-à-vis de la place de la Couronne, à l'extrémité du boulevard des Calquières; — Manivet, près du théâtre.

Cafés : — Peloux et Fajon, près de l'Esplanade; — Lamouroux, près du théâtre; — de la Comédie, de Paris, de la Maison carrée, du Commerce, place de la Comédie; — de la Garnison, près des casernes.

Bains : — de l'hôtel du Midi; — du Louvre, rue Notre-Dame; — des Colonnes, rue des Marchands et près du Lavoir neuf; — de vapeur, avenues de la Promenade, etc.

Journaux. — *Le Courrier du Gard*, politique, paraissant trois fois par semaine; — *la Gazette du Bas-Languedoc*, politique, également trois fois par semaine; — *la Jurisprudence*, tous les huit jours; — *le Glaneur du Gard;* — *Revue méridionale;* — *Bulletin de la Société d'Agriculture.*

Libraire. — Waton, boulevard Saint-Antoine, 9.

Situation. — Aspect général.

Nîmes (*Nemausus*), ville de 54 293 habitants, est située, à 46 mètres d'altitude, dans une riche et fertile plaine, au pied de coteaux couverts d'arbres fruitiers, de vignes et d'oliviers.

Nîmes se divise en douze sections, dans lesquelles sont enclavés les hameaux de *Saint-Césaire* et de *Courbessac*. De larges et beaux boulevards séparent la ville proprement dite de ses nombreux faubourgs.

On a remarqué que toutes les rues situées entre le quai et la rue de la Fontaine portent le nom d'un empereur romain; dans les environs du théâtre, un nom dramatique; dans la partie com-

prise entre les boulevards de l'Hôpital, de la Madeleine et le cours Neuf, c'est-à-dire la partie sud-ouest, le nom d'un apôtre ou d'un saint; entre le chemin d'Avignon et le chemin d'Uzès, le nom d'un grand capitaine, et entre la rue du Rempart et la rue de l'Enclos-de-Rey, le nom d'une ancienne province ou d'une ville.

Nîmes est généralement mal bâtie; ses rues, surtout celles des faubourgs, sont mal entretenues; mais ses boulevards sont magnifiques et bordés de belles maisons; ses richesses archéologiques, ses monuments modernes, sa position centrale, la beauté de son climat et le progrès toujours croissant de son industrie et de son commerce, en font à la fois une des plus importantes et des plus belles villes de la France.

Au sortir de la gare, on remonte l'avenue *Feuchères*. Cette large et magnifique promenade, à l'entrée de laquelle s'élève sur la gauche l'hôtel de la préfecture, conduit sur la *place de l'Esplanade*, décorée de la belle *fontaine* érigée par M. Questel, en 1848. Cette fontaine, que Paris doit envier à la province, est ornée de cinq statues de Pradier. Celle qui est au sommet représente la ville de *Nîmes;* les autres, qui sont aux quatre angles, symbolisent le *Rhône*, le *Gardon*, la *fontaine de Nîmes* et celle d'*Eure*. A droite de l'Esplanade, s'élève l'église neuve de Sainte-Perpétue; en face, on remarque le nouveau palais de justice et les prisons; à gauche, mais à une certaine distance, se trouve la porte de France.

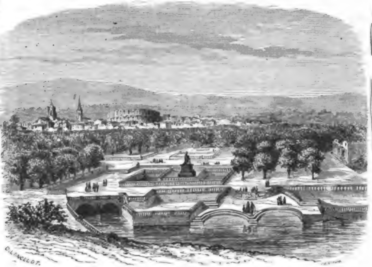
Au delà et au sud-est de l'Esplanade, on voit se dresser les Arènes. Si l'on suit la ligne des boulevards, on traverse la place Saint-Antoine, en laissant à droite l'ancienne porte Saint-Antoine; à gauche, l'hôpital général; puis la nouvelle église Saint-Paul. — Au delà du boulevard de la Madeleine, on se trouve sur la place de la Comédie, ayant, à droite, la Maison carrée, à gauche, le théâtre.

Un peu plus loin, si l'on prend à gauche une longue avenue (celle des Canaux), on arrive à la belle promenade des bassins romains et au temple de Diane, d'où l'on peut monter, par les allées du Mont-Cavalier, à la tour Magne, pour y jouir d'une vue magnifique sur toute la ville et sa riche banlieue.

De là, l'étranger pourra redescendre le revers du Mont-Cava-

Digitized by Google

lier, dans la direction de la citadelle, et voir le château d'eau antique (*castellum divisorium*), au pied d'un bastion, dans la rue de la Lampèze; puis, revenant sur ses pas, il traversera la place de la Bouquerie, qui aboutit au boulevard du Grand-Cours. A l'extrémité de ce boulevard, on laisse à gauche l'église Saint-Charles, et à droite, la rue des Lombards, où s'élève, sur la place de l'Évêché, l'église cathédrale de Saint-Castor. Après avoir longé le boulevard du Petit-Cours, on peut prendre, à droite, celui des Calquières, en laissant à gauche la caserne;



Nîmes.

enfin, laissant successivement, à droite, la porte d'Auguste et le temple protestant, on revient à la place de l'Esplanade.

Histoire.

Si l'on en croit Suidas, Nîmes devrait son nom et sa fondation à Nemausus, fils d'Hercule le Libyque. D'après Ménard, au contraire, Nîmes, comme son nom celtique *Nemoz* semble l'indiquer, ne fut, dans l'origine, qu'un lieu sacré, une forêt druidique. C'est

Digitized by Google

là, en effet, que les Volces Arécomiques, ou ***habitants du plat pays***, tenaient leurs assemblées.

Après la défaite des Allobroges et des Arvernes par Fabius Maximus, défaite qui décida du sort de la Gaule méridionale, les Volces Arécomiques se soumirent volontairement aux Romains (121 ans avant J. C.). — Plus tard, Auguste, voyageant dans les Gaules, visita la bourgade celtique et y fonda une colonie (*Colonia Nemausensis*) qu'il peupla de ses vétérans et dota de nombreux priviléges. — Alors, la fontaine de Nîmes était regardée comme sacrée; Auguste y fit faire des réparations et élever un autel à ses nymphes, qu'il déclara augustes. De son côté, la colonie reconnaissante fit bâtir un temple et frapper une médaille en l'honneur de son fondateur. Cette médaille, si commune dans la contrée, rappelle la victoire d'Actium et représente, d'un côté, la tête de César-Auguste couronnée de laurier, et celle de M. Vipsanius Agrippa, qui avait puissamment contribué au succès de cette mémorable journée : la tête d'Agrippa est ornée d'une couronne rostrale; l'exergue porte :

IMP

P P

DIV. F.

Sur le revers, on voit un crocodile enchaîné à un palmier d'où pend une couronne avec cette légende :

COL. NEM.

Après Auguste, Agrippa, son gendre, vint à Nîmes, l'an 735 de Rome : il y fit construire des bains publics, l'édifice connu sous le nom de temple de Diane et, dit-on, l'aqueduc qui amenait à Nîmes les eaux des fontaines d'Eure et d'Airan (pont du Gard). Adrien, à son retour de la Grande-Bretagne, s'arrêta aussi à Nîmes et y fit élever deux monuments en l'honneur de Plotine, sa bienfaitrice.

Ainsi, en peu de temps, la cité gallo-romaine s'était placée au rang des plus belles villes de l'empire : elle avait ses temples, son capitole, son forum, son amphithéâtre, son champ de Mars, ses thermes, un magnifique aqueduc. Ses remparts, bâtis par Au-

Digitized by Google

guste, se développaient sur un circuit de 6000 mètres environ, et renfermaient, comme Rome, sept collines, savoir : le *Puech-Jasiau*, montagne des Juifs ; le *Puech-Ferrié ;* le *Puech-Créma* ; la *Lampèze* (*podium lampadis*, le coteau du phare) ; la *Tour-Magne ; Canteduc* et *Montauri* ou du *Peyrel.* Hauts de 9 mètres environ sur près de 3 mètres de large, ils étaient flanqués de quatre-vingt-dix tours rondes, carrées ou octogones, dont la plus importante était la tour Magne, et percés de dix portes : la principale, la porte d'Auguste, conduisait de Nîmes chez les Salyens et les Cavares. Placée sur la voie Domitienne, elle correspondait aux trois autres qui venaient d'Ugernum (Beaucaire), Arelate (Arles) et Arausio (Orange) ; la seconde, au nord, conduisait dans le Velay et le Vivarais ; la troisième, celle de la Lampèze, s'ouvrait dans la direction du Gardon ; la quatrième, se rapprochant du coteau de la Tour-Magne, conduisait à l'ancienne voie qui allait chez les Gabales et les Arvernes ; la cinquième, à l'ouest, derrière les Thermes, aboutissait au chemin des Cévennes ; la sixième, celle de Canteduc, au chemin du Rouergue (il en reste encore des vestiges) ; la septième, celle de Montauri (*mons Tauri*), à la voie Domitienne ; la huitième était située au sud-ouest, près de l'abattoir et du Cadereau ; la neuvième (le *Pourtalas*, aujourd'hui porte de France), à l'angle méridional des remparts ; et la dixième, au midi des Arènes, d'où elle conduisait au champ de Mars.

« Bien qu'inférieure à Narbonne, pour le commerce et pour le nombre d'étrangers que ce commerce attire, Nîmes, dit Strabon, surpasse cette dernière ville par une nombreuse population de citoyens ; car elle possède vingt-quatre bourgs, tous bien peuplés et habités par la même nation. Ils lui payent des contributions, et ils jouissent d'ailleurs du droit des villes latines ; de sorte que ceux des habitants de Nîmes qui parviennent à la questure et à l'édilité sont censés Romains : c'est pourquoi ce peuple n'est pas non plus soumis aux gouverneurs envoyés de Rome. »

Vers l'an 350, saint Baudile d'Orléans prêcha à Nîmes le christianisme et subit le martyre. Cette ville, arrivée au plus haut degré de prospérité, portait le nom de *seconde Rome*, quand les Vandales, en 407, vinrent la ravager. De là, dit-on, date la ruine de son temple d'Auguste, de sa basilique de Plotine, et de ses

Digitized by Google

thermes. Plus tard, en 472, elle tomba au pouvoir des Visigoths, qui s'y fortifièrent, en faisant construire dans les Arènes un château fort, et, près du palais de justice, une tour dont il reste encore des vestiges. Conquise par les Francs sur les Visigoths, qui la reprirent en 511, Nîmes secoua leur joug en 675; mais Wamba, qui venait d'être élu roi de cette nation, marcha sur la ville insurgée, et s'en empara, après un siége long et meurtrier.

Aux Visigoths succédèrent les Sarrasins. Charles Martel en délivra Nîmes, en 737; mais, sous prétexte d'enlever aux Sarrasins une place importante, il brûla les portes de la ville et mit le feu aux Arènes, dont les arcades supérieures laissent voir encore la trace des flammes.

« Après une seconde invasion des Sarrasins, qui furent repoussés pour jamais par une réaction religieuse, à laquelle plusieurs villes du Midi prirent part, Nîmes, dit M. Frossard, s'érigea en république. Pepin le Bref, qui en avait été nommé protecteur, transforma bientôt son protectorat en une véritable prise de possession féodale. » Cependant, en 1185, Nîmes passa aux comtes de Toulouse, qui prirent également le titre de comtes de Nîmes. Sous le règne de ces princes, la cité d'Auguste sembla sortir enfin de ses ruines. C'était alors une ville ouverte : il ne restait plus de ses remparts romains que des vestiges. D'autres s'élevèrent, également flanqués de tours et percés de plusieurs portes; mais ils formaient à peine le tiers de la circonférence des anciens, qu'ils joignaient près des casernes, puis, longeant le cours, ils venaient aboutir, par l'ancienne porte de la Bouquerie et par celles de la Madeleine et de Saint-Antoine, à la plate-forme de Saint-Gilles. Cette nouvelle enceinte n'a été détruite qu'à la fin du siècle dernier, pour faire place à des boulevards.

Nîmes prit part à la croisade contre les Albigeois, en 1207. Vingt ans après, elle se soumit à Louis VIII et reçut garnison royale dans le château des Arènes. Assiégée et prise par le duc de Bourgogne sous Louis XI, elle fut reprise en 1420, par le Dauphin (depuis Charles VII), et visitée plus tard par François Ier, qui, après y avoir fondé une université et un collége des arts, donna pour armoiries à la ville le type de la médaille frappée par la colonie en l'honneur d'Auguste, et trouvée pour la première

Digitized by Google

fois, en 1517, dans le tombeau de saint Baudile. Nîmes eut beaucoup à souffrir des luttes religieuses qui agitèrent le XVI[e] et le XVII[e] siècle. A peine connue, la nouvelle religion y fut prêchée par Pierre Haveau (1533) : elle y fit des progrès rapides. C'est derrière la tour Magne que les protestants tinrent leurs premières assemblées : le parlement de Toulouse les proscrivit. Plusieurs exécutions par le feu eurent lieu sur la place de la Salamandre, en 1551. De là, entre les deux religions, ces haines profondes qui se manifestèrent par de si déplorables excès. En 1558, Nîmes était aux trois quarts protestante.

En 1622, Louis XIII s'y rendit en personne et y établit un parlement, après avoir fait raser ses fortifications ; mais ce parlement ne tarda pas à être supprimé par les états de la province. Telle était alors la situation de Nîmes, que chaque parti avait ses consuls. Un moment Louis XIV essaya d'y rétablir l'ordre, en y faisant élever une citadelle, qui domine encore la ville au nord-ouest ; mais la révocation de l'édit de Nantes y vint bientôt rallumer des passions mal éteintes (1686). Persécutés, un grand nombre de protestants s'expatrièrent ou coururent se joindre aux *Camisards* qui avaient levé, dans les Cévennes, l'étendard de la révolte. Pendant cette guerre d'extermination, provoquée par les dragonnades, cent cinquante religionnaires s'étant rassemblés dans un moulin du faubourg de la porte Sainte-Anne, le maréchal de Montrevel y fit mettre le feu par ses dragons : vainement ils voulurent s'échapper ; sabrés et rejetés dans les flammes, ils y périrent tous.

Jean Cavalier, chef des camisards, ayant fait sa soumission entre les mains du maréchal de Villars, se rendit à Nîmes pour traiter : l'entrevue eut lieu dans le jardin des Récollets.

Ainsi pacifiée, Nîmes se livra à l'industrie et au commerce. Avant 1789, le nombre des métiers d'étoffes de soie s'y élevait à plus de 3500. Après avoir traversé, sans que sa prospérité en souffrît, les orages de la Révolution, Nîmes, plus encore qu'Avignon et Marseille, prit une part active aux événements de 1815. Au mois de juillet, des bandes royalistes, sous les ordres du comte René de Bernis, cernèrent la ville ; le général Gilly leur opposa d'abord quelque résistance ; mais, ayant appris ensuite que

Louis XVIII était entré à Paris, il consentit à une capitulation, qui fut signée le 15 juillet. Il avait promis de quitter Nîmes le jour suivant : en effet, le lendemain, les soldats sortirent de leurs casernes ; le général, comptant sur la loyauté de ses adversaires, avait imprudemment consenti à ce que ses soldats se retirassent désarmés ; comme ils s'avançaient dans les rues, les royalistes firent sur eux un feu meurtrier et les rejetèrent sur le chemin d'Uzès, où d'autres individus embusqués les fusillèrent à bout portant. Après le massacre de la garnison, celui des bonapartistes. Pendant deux jours, on eût dit une ville prise d'assaut par une armée de bandits. Ces bandits avaient pour chefs les nommés Servan, Truphémy et Jacques Dupont dit Trestaillons ; pour mot d'ordre : *les Bourbons ou la mort!* Protégés secrètement par les autorités, et portant, comme les brigands calabrais, la ceinture avec poignard entre deux pistolets, ils avaient organisé non-seulement dans la ville, mais dans les environs, le pillage et l'assassinat. Sous prétexte de courir sus aux bonapartistes, c'étaient chaque jour des villages rançonnés, des champs ravagés ou des habitations livrées aux flammes. Ardents catholiques, ils en voulaient surtout aux protestants, et les campagnes retentissaient de leurs refrains : *Nous laverons nos mains dans le sang des protestants.* C'est ce qui ne tarda pas d'arriver : « Le 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge, dit M. de Vaulabelle, les femmes de tous ces bandits se répandent dans les rues, arrêtent les femmes calvinistes, femmes mariées ou jeunes filles qui viennent à passer, les saisissent, les renversent, leur découvrent la partie postérieure du corps, aux applaudissements des hommes, spectateurs de ces scènes odieuses, et, s'armant d'un battoir garni de ferrures imitant les fleurs de lis et appelé par elles *battoir royal*, elles font publiquement subir à leurs victimes un châtiment ignominieux. »

A la veille des élections, Nîmes fut encore ensanglantée : seize protestants furent égorgés et leurs corps portés à la voirie.

Appelé à remplacer M. de Calvières, comme préfet du Gard, M. d'Arbaud-Jonques, « aidé du nouveau commandant de la division, osa faire enfin arrêter Trestaillons et quelques-uns des siens ; et, à défaut de soutien matériel contre leurs nombreux complices, il invoqua l'appui moral du duc d'Angoulême, alors en voyage

Digitized by Google

dans le département des Pyrénées. Le duc fit son entrée à Nîmes le 5 novembre. Pendant deux jours, ce prince, cœur honnête, s'efforça de ramener la confiance parmi les protestants ; il écouta leurs plaintes, accueillit leurs pasteurs, les fit asseoir à sa table et ordonna la réouverture de leurs temples, fermés depuis plusieurs mois. Les protecteurs de Trestaillons, de leur côté, ne restèrent point inactifs : un assez grand nombre de femmes, parmi les principales de la ville, secondées par les membres les plus élevés du clergé catholique, vinrent solliciter sa liberté. « Il faut « laisser agir les lois contre les assassins et les incendiaires, » leur répondit le prince. Le 7, il quitta la ville en recommandant au général Lagarde de protéger avec énergie les protestants ainsi que le libre exercice de leur culte. La réouverture de leurs temples, fixée à cinq jours de là, eut, en effet, lieu le 12 novembre. Le prêche était déjà commencé, lorsqu'un lointain tumulte annonce l'approche de bandes catholiques : bientôt les fenêtres, assaillies par une grêle de pierres, volent en éclats, les portes du temple sont enfoncées, et une multitude furieuse, envahissant l'enceinte, saisit et maltraite les ministres, blesse et meurtrit les hommes, foule aux pieds les vieillards et les femmes. Le général Lagarde accourt avec quelques soldats destinés à former un des régiments de l'armée nouvelle : il pousse son cheval au milieu des groupes et veut les calmer ; aux premiers mots qu'il prononce, un homme saisit les rênes de sa monture, tandis que le nommé Boivin, sergent de la garde nationale, s'approche, un pistolet à la main, ajuste le général et lui décharge son arme en pleine poitrine. Bien que blessé grièvement, le général se maintient pourtant debout et parvient, à l'aide des soldats, à contenir la multitude. Le duc d'Angoulême, alors à Toulouse, se hâte de revenir ; il rentre à Nîmes le 17, et, par sa présence, il réussit à mettre enfin un terme à ces scènes abominables[1]. »

Après 1830, Nîmes fut un moment troublée par les mêmes passions politiques et religieuses. « Aujourd'hui, dit M. Frossard, elle a accepté tous les progrès des temps modernes ; l'énergie de ses habitants, qui se perdait dans de haineuses querelles, s'exerce

1. Vaulabelle *Histoire des deux Restaurations.*

Digitized by

activement dans le mouvement de l'industrie, de la science et de la vie sociale. »

Nîmes est le chef-lieu du département du Gard, le siége d'un évêché, d'une cour impériale et d'une académie : elle a vu naître Domitius Afer, grand orateur et maître de Quintilien; Jacques Saurin, célèbre prédicateur protestant; Jean Nicot, à qui l'on doit l'importation du tabac en France, en 1540; J. F. Séguier, archéologue ; le conventionnel Rabaut Saint-Étienne ; M. Guizot et M. Teste, anciens ministre de Louis-Philippe ; M. A. Pelet, antiquaire ; le poëte Reboul et le peintre Reynaud le Vieux.

Antiquités.

Nîmes est la ville de France la plus riche en antiquités romaines. « Nulle part, disent les auteurs de l'*Album archéologique du Gard*, les mosaïques, les tombeaux, les inscriptions votives, les pierres gravées, les anneaux, les petites statues en bronze, les médailles ne se présentent avec autant de profusion aux regards de l'antiquaire. »

L'Amphithéâtre ou les Arènes (à l'entrée du boulevard Saint-Antoine) paraît avoir été élevé par Antonin. D'autres, cependant, l'attribuent à Trajan, à Vespasien, à Titus ou à Domitien. C'est l'un des monuments les mieux conservés de l'antiquité : il est bâti en pierres de Baruthel, ayant de 2 à 3 mètres cubes et posées sans ciment. Sa forme est une ellipse dont le grand axe, pris en dehors, de l'est à l'ouest, est de 133 mètres 38 centimètres, et le petit axe de 101 mètres 40 centimètres. Sa hauteur est de 21 mètres 82 centimètres, sur deux rangs de portiques superposés, au nombre de 60. Ceux du premier étage, qui a 10 mètres 8 centimètres de hauteur, sont séparés par des pilastres sans base, et ceux du deuxième étage, dont la hauteur est de 9 mètres 88 centimètres, par des pilastres engagés, d'ordre dorique. Au-dessus règne l'attique, supporté par des chapiteaux : il a 8 mètres 86 centimètres de hauteur et porte en saillie deux consoles.

Ce gigantesque édifice, inachevé du côté du midi, à en juger par les chapiteaux, corniches, consoles et archivoltes, laisse voir encore au nord-est quelques sculptures : entre autres *la Louve allaitant deux petits enfants*, rappelant la fondation de Rome.

Digitized by Google

Aux quatre points cardinaux s'ouvrent quatre portes : celles de l'est et de l'ouest avec avant-corps; celle du nord sans avant-corps. Celle-ci a 4 mètres 45 centimètres d'ouverture; elle est ornée d'un fronton soutenu par deux taureaux à mi-corps. C'était, dit-on, l'entrée principale de l'arène, dont le grand diamètre mesure 69 mètres 14 centimètres, et le petit, 38 mètres 34 centimètres. Si l'on ne craint pas d'être pris de vertige, on peut monter au faîte de l'édifice par un petit escalier qui prend naissance au-dessus de

Les Arènes de Nîmes.

la porte et qui est taillé dans l'épaisseur du mur. De ce sommet on jouit d'une vue admirable : « au nord, les boulevards, tracés par de magnifiques façades, au milieu desquelles se distinguent l'hôpital, l'église Saint-Paul, le théâtre et la tour Magne, qui semble les terminer; au midi, l'Esplanade avec sa riche fontaine, l'avenue Feuchères et les élégantes façades dont elle est bordée. l'embarcadère, assis sur ces innombrables arcades dont la silhouette rappelle les aqueducs antiques, et derrière ce riche premier plan, la plus belle plaine du Vistre, semée de riches villages; des deux autres côtés, les nombreux édifices de la ville ; plus près,

Digitized by Google

la vaste circonférence de l'amphithéâtre, percée de portiques, de vomitoires, d'ouvertures pratiquées par les barbares de tous les temps, et couronnée à l'orient par les débris de la tour des Visigoths[1]. »

A l'intérieur, sont établis 35 rangs de gradins, divisés en quatre précinctions répondant aux quatre classes de citoyens de la colonie : la première était réservée aux dignitaires (on voit encore, sur les dalles en gradins qui recouvrent la petite porte du nord les traces des marches sur lesquelles était placée la chaise curule du personnage consulaire); la seconde aux chevaliers; la troisième aux plébéiens, et la quatrième (la plus élevée) aux esclaves. Ces quatre précinctions, desservies par un grand nombre de vomitoires, pouvaient recevoir environ 25 000 spectateurs.

Après avoir servi aux combats des animaux, aux combats des gladiateurs et aux sacrifices des chrétiens et des captifs, l'amphithéâtre, transformé en château fort par les Visigoths, vit s'élever dans son sein un bourg ayant ses consuls comme la cité, et dont les habitants, tous soldats sous le nom de chevaliers des Arènes, s'engageaient par serment à défendre le château. C'est en 1809 seulement que l'on commença à déblayer ce monument. On trouva dans les fouilles une médaille d'or de Domitia, femme de l'empereur Domitien ; elle avait au revers un paon avec cette légende : *Concordia August.*

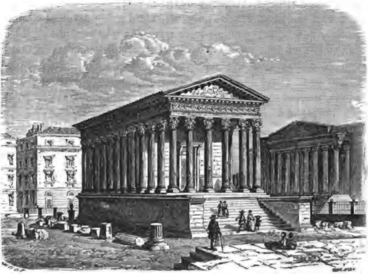
Aujourd'hui, l'amphithéâtre sert aux courses des bœufs sauvages de la Camargue ; mais sa restauration, commencée par les architectes de Nîmes, est loin d'être complète. « Au lieu de se borner à consolider les parties qui menaçaient ruine, dit de Stendhal, on les a refaites entièrement ; c'est une reconstruction et non une réparation. »

La Maison carrée (place de la Comédie) est l'un des plus rares et des plus beaux monuments que les Romains aient élevés dans les Gaules : elle faisait, dit-on, partie du forum nîmois. Sa forme, à laquelle elle doit son nom, est celle d'un parallélogramme rectangle de 25 mètres 65 centimètres de long, sur 12 mètres 45 centimètres de large. Bâtie en pierres de Sernhac (pour les gros murs), de Baruthel (pour les bases des colonnes), et de Lens

1. Simon Durant, Henri Durand et Eugène Duval, *Album archéologique Gard.*

(pour les colonnes et l'entablement), dorées par le soleil, comme celles du Parthénon, elle se compose d'un riche entablement supporté par trente colonnes cannelées, d'ordre corinthien : vingt sont engagées dans les murs de l'édifice, et les dix autres soutiennent le péristyle.

Ces colonnes ont 8 mètres 96 centimètres de hauteur; l'entablement, 2 mètres 24 centimètres, dont 74 centimètres pour l'architrave, 50 centimètres pour la frise, et 94 centimètres pour la



La Maison carrée.

corniche. A l'élégance des chapiteaux, à la lumière qui se joue entre les fûts cannelés et glisse sur les frises sculptées en rosaces et en fleurs légères, à la grâce du fronton, à son charmant portique se dessinant sur le ciel bleu du Midi, on dirait un monument de l'art grec.

Au nord-ouest s'élève le péristyle; on y monte par un perron de quinze marches. Au fond s'ouvre une grande porte carrée, haute de 7 mètres et large de 3 mètres 25 centimètres; elle est couronnée par une élégante corniche sculptée en haut-relief, et

Digitized by Google

soutenue par des consoles d'un fort beau travail. Jadis, sur la frise de la façade on lisait une inscription en relief, fixée au moyen de crampons de fer, dont les trous ont servi à retrouver le sens des caractères arrachés. D'après l'interprétation qu'on en donne, ce temple aurait été dédié à *Marcus Aurelius* (Marc Aurèle) et à *Lucius Verus*, fils d'Antonin.

D'autres, au contraire, veulent que ce soit la basilique dont parle Spartien et qu'Adrien fit élever en l'honneur de Plotine.

Tour à tour église, maison consulaire, propriété particulière d'un sieur Brueys, seigneur de Saint-Chaptes, qui en avait fait une remise et une écurie, puis magasin d'entrepôt, ce charmant édifice, que Colbert voulait faire transporter à Versailles pierre par pierre, et pour lequel le cardinal Alberoni demandait une enveloppe d'or, est aujourd'hui un musée. Restauré en 1744, et débarrassé, en 1820, des constructions qui l'entouraient au nord et à l'est, il repose sur un stylobate, rétabli, ainsi que la toiture, d'après les plans de MM. Durand et Grangent.

La Tour Magne, qui doit son nom de grande Tour (*Turris magna*) à ses proportions colossales, s'élève, au nord, sur la plus haute des sept collines de Nîmes, dans le quartier de la Lampèze. Son état de délabrement ne permettant pas de reconnaître la nature de sa destination première, quelques antiquaires ont fait de cette tour un phare, d'autres un tombeau celtique élevé au dieu Nemausus; d'autres enfin, un *ærarium* ou trésor public. M. Pelet pense que ce fut d'abord un mausolée somptueux érigé en souvenir d'une victoire et en l'honneur de ceux qui y avaient perdu la vie. D'après Ménard, au contraire, c'était tout simplement une tour à signaux. Tel est, du moins, l'usage que l'on en faisait au moyen âge. Il y avait toujours deux sentinelles au sommet.

D'abord reliée aux remparts d'Auguste, puis mutilée par les barbares, et transformée en forteresse par les comtes de Toulouse, la tour Magne eut à souffrir des fouilles qui y furent faites sous Henri IV (on croyait qu'il y avait un trésor caché), et des entreprises du duc de Rohan. Réparée, puis livrée à l'abandon, elle menaçait ruine, et déjà des craquements sourds se faisaient entendre, lorsque, en 1845 elle fut restaurée et consolidée par M. Questel.

Digitized by Google

Aujourd'hui, sur les 39 mètres 80 centimètres de hauteur qu'elle avait autrefois, la tour Magne n'en compte plus que 28; elle se compose de trois étages superposés et en retraite les uns sur les autres. Un escalier, qui monte en spirale autour d'une colonne, conduit au sommet, d'où l'on découvre un magnifique paysage : c'est d'abord la ville avec ses collines parsemées de *mazets* (bastides) et couvertes d'oliviers; puis, au sud, la plaine du Vistre; à l'est,

Le temple de Diane.

le cours du Rhône, au delà duquel s'élèvent les Alpines, les rochers de Vaucluse et le mont Ventoux; au nord, les dernières chaînes des Cévennes; à l'ouest, par-dessus les montagnes de l'Hérault, la dent du pic de Saint-Loup, et le mont Canigou, quand le temps est clair; plus loin vers la mer, la tour de Constance et les remparts d'Aigues-Mortes.

Le Temple de Diane est situé dans le jardin de la Fontaine, au pied de la colline sur laquelle s'élève la tour Magne.

D'après cette inscription trouvée dans ses ruines :

ISIS.... SERAPIS. VESTÆ. DIANÆ. SOMNI

les uns ont cru y voir un temple dédié à Isis et à Sérapis, divinités apportées des bords du Nil par les vétérans de l'armée d'Égypte; les autres un Panthéon ouvert aux dieux ou déesses des plaisirs, de la nuit et des songes; mais depuis les fouilles dirigées par M. Auguste Pelet[1], en 1830 et 1831, et celles qui ont été faites en 1848 et 1849, on pense que c'était un nymphée, faisant partie des Thermes. Autour du temple, en effet, on a découvert divers bassins et canaux qui semblent venir à l'appui de cette opinion.

Bâti, dit-on, par Agrippa, le temple de Diane conserva jusqu'au v[e] siècle sa destination primitive. Consacré au culte chrétien, il passa, en 991, aux religieuses de l'ordre de saint Benoît, et plus tard, pendant les guerres religieuses, à des fermiers, qui le firent servir à divers usages. Restauré, en 1750, par l'ingénieur Maréchal, il devint ce qu'il est encore aujourd'hui, un musée lapidaire. Une porte à plein cintre, ornée d'une grille, en ferme l'entrée. A l'intérieur, qui forme une *cella* rectangulaire, longue de 4 mètres 80 centimètres et large de 9 mètres 55 centimètres, on compte douze niches, « marquant, dit M. Jules Teissier, les douze mois lunaires, » et destinées sans doute à recevoir un pareil nombre de statues. Des fragments d'arabesques et de bas-reliefs se voient encore sur les pilastres. La voûte n'existe plus depuis longtemps.

Aujourd'hui, le temple de Diane est envahi par des figuiers sauvages et des plantes parasites. « Rien, dit M. Nisard, ne peut se voir de plus touchant que cette ruine, que la science de M. Pelet, malgré le nombre et la force de ses preuves, ne parviendra peut-être jamais à enlever au monde vague et mélancolique des conjectures. »

La Porte d'Auguste, à l'est, sur l'ancienne voie Domitienne, était la principale des dix entrées de la ville de Nîmes. Bâtie en pierres de Roquemaillère, de Baruthel et de Lens, po-

1. Voyez son intéressant *Essai sur le Nymphée de Nîmes* et l'excellent ouvrage de M. Jules Teissier, *des Bains romains et du Temple de Diane*.

Digitized by Google

sées sans ciment, « elle se compose, dit M. Jules Teissier, de deux grandes arcades à plein cintre, larges de 3 mètres 93 centimètres, sur une hauteur de 6 mètres, et de deux petites n'ayant que 1 mètre 93 centimètres de largeur sur 4 mètres d'élévation; ces dernières sont surmontées d'une niche demi-circulaire, ornée de deux petits pilastres portant un entablement d'ordre dorique.

« Deux grands pilastres d'ordre corinthien servent d'encadrement à chacune des deux petites entrées, et soutiennent, à 7 mètres 50 centimètres d'élévation, l'entablement général qui venait s'appuyer contre deux tours demi-circulaires, démolies en 1793.... »

Sur la frise, qui a 60 centimètres de hauteur, on lit une inscription dont il n'existe que les rainures, les lettres de bronze ayant disparu; elle est sur deux lignes : les lettres de la première ont 25 centimètres de hauteur, et celles de la seconde, 16 centimètres seulement :

IMP. CAESAR. DIVI. F. AVGVSTVS. COS. XI. TRIB.
POTEST. VIII.
PORTAS. MVROS. QVE. COL. DAT.

Ce qui fixe la construction des portes et des murailles romaines de Nîmes à la huitième année de la puissance tribunitienne d'Auguste, correspondant à l'an 738 de Rome (16 ans avant J. C.).

Au moyen âge, la porte d'Auguste, comme les Arènes et la tour Magne, avait été transformée en un château fort, qui, démoli en 1790-1793, laissa voir pour la première fois, depuis des siècles, l'édifice romain; mais sa hauteur ne s'élevait pas au-dessus de l'inscription; les pierres de l'attique et de la corniche avaient été enlevées. Il a été déblayé et restauré en 1849, sous la direction de M. Questel, qui a eu l'idée d'y rassembler les fragments et les pierres qui portaient des inscriptions, épars sur les divers points de la ville.

Depuis, de nombreux fragments des diverses parties de l'édifice ont été retrouvés dans les déblais. Sous le grand arc de droite, on voit encore le pavé romain, se composant « de fortes dalles de 30 centimètres d'épaisseur et longues de 2 à 3 mètres, d'une largeur irrégulière, dit M. Auguste Pelet, mais parfaitement juxtaposées.... La base des tours est intacte. On retrouve sur tout le

pourtour cette moulure élégante et pleine à la fois de grandeur et de simplicité, si bien en harmonie avec le reste du monument. »

La Porte de France (*porta cooperta*, la porte couverte), la seconde porte romaine qui existe encore, s'élève au sud-ouest, non loin des Arènes, à l'angle le plus méridional des anciens remparts. C'est un portique à plein cintre de 4 mètres 12 centimètres de largeur sur 6 mètres 58 centimètres de hauteur sous clef, que couronne un attique entièrement construit en pierres de taille. D'après les auteurs de l'*Album archéologique du Gard*, cette porte n'offre plus rien de bien remarquable, ni dans ses dimensions, ni dans son architecture.

Remparts romains. Il n'en reste que des vestiges : on peut les suivre dans la direction du sud; on les voit descendre la colline, traverser le chemin de Sauve et s'élever sur la crête voisine. Ces remparts ont perdu presque partout leur revêtement et leurs moellons smillés, et là où ils existent, ils suivent la pente de la colline. On peut aussi constater les traces de quelques-unes des tours qui les flanquaient, notamment vers la partie nord-ouest de la ville et au-dessus du torrent de Cadereau.

Voies romaines. Des nombreuses voies qui conduisaient des divers points des Volces Arécomiques vers Nîmes, il ne reste que peu de vestiges; mais on retrouve partout les traces de la grande voie militaire (*via Domitia*) qui venait de Rome et se dirigeait vers Narbonne en passant par Nîmes. D'autres voies venaient se réunir, près de Nîmes, à la voie Domitienne : l'une conduisait à *Arausio* (Orange); l'autre (*via Calcaria*) passait par *Arelate* (Arles); on en retrouve quelques restes. Des tombeaux s'élevaient le long de ces voies, sur les principales avenues, et plus particulièrement sur les chemins d'Avignon, de Beaucaire, de Nîmes et de Narbonne.

Bains antiques. C'est sur leurs ruines qu'ont été construits, en 1750, les divers bassins du jardin de la Fontaine. (*V.* plus bas.) A en juger par les fragments de sculpture qui en restent, ces bains devaient être magnifiques.

Castellum. Au temps des Romains, on voyait, sur le coteau où l'on a bâti depuis la citadelle, un réservoir qui distribuait dans les divers quartiers de la ville l'eau amenée par les aqueducs.

Digitized by Google

C'est ce qu'on appelait un *castellum* ou château d'eau. Ce castellum a été découvert en 1844 ; il se compose d'un bassin circulaire « ayant, dit M. A. Pelet, 6 mètres de diamètre, pavé d'un glacis composé de chaux vive et de briques concassées, qui le rendent aujourd'hui d'une ténacité et d'une consistance égale à celle de la pierre la plus dure. Sa profondeur est de 1 mètre 40 centimètres ; il est couronné de dalles formant autour de lui un marchepied de 1 mètre 47 centimètres de largeur, sur lequel s'élève un mur circulaire de 2 mètres 30 centimètres de hauteur, construit en moellons smillés, recouverts d'un ciment très-dur de 50 centimètres d'épaisseur. La blancheur de cet enduit est relevée par une bordure peinte à fresque, qui consiste en une bande verte de 30 centimètres de largeur, surmontée d'une bande rouge de 8 centimètres. Sur le milieu du mur on voyait des dauphins et des poissons de toute espèce, peints de la même manière ; mais l'humidité et l'action de la lumière ont détruit ces peintures, dont il ne reste maintenant que le trait du style dont se servit le peintre pour tracer le dessin. A la hauteur de 56 centimètres, le mur du bassin est percé de dix ouvertures circulaires. De nombreux fragments de bases, de fûts et d'entablement, ont été trouvés dans le bassin, et l'on voit encore, du côté du nord, le seuil de la porte de l'édifice, la trace des gonds sur lesquels roulait la fermeture, et le verrou qui arrêtait le battant fixe. »

Il ne reste plus aucune trace du *temple d'Auguste*, ni de la basilique de Plotine, ni du *temple d'Apollon*, qui s'élevait vis-à-vis de celui de Diane, ni du *Capitole*, ni du *xyste* servant aux jeux gymniques, ni du *cirque* construit sous Néron, au pied du rempart occidental.

Édifices publics. — Curiosités.

La Cathédrale de Saint-Castor (à l'extrémité de la rue des Lombards) est la seule église ancienne de Nîmes. Bâtie, dit-on, sur les ruines du temple d'Auguste, dont on voit encore des vestiges à la base de l'église, elle fut d'abord dédiée à saint Baudile et à la Vierge, puis à saint Castor. Charlemagne, en 808, la prit sous sa protection. Réédifiée en 1030, et restaurée en 1096 par le pape Urbain II, elle avait alors trois nefs, et la façade était

Digitized by Google

ornée de sculptures en demi-relief. Deux fois ruinée et deux fois reconstruite pendant les guerres du XVI^e et du XVII^e siècle, elle n'a conservé de l'édifice du XI^e siècle que le clocher, le côté gauche de la façade qui lui est contigu, et une partie du fronton.

Au-dessus de la porte, de construction moderne, on remarque un fragment de frise antique en marbre, représentant des griffons.

Saint-Castor possède un beau tableau de Reynaud le Vieux : *les Pèlerins d'Emmaüs*, et les tombeaux de Fléchier et du cardinal de Bernis.

L'**Église Saint-Paul** (place de la Madeleine) est un édifice moderne construit dans le style roman, de 1840 à 1850, par M. Questel, en pierres de Beaucaire et de Lens. Un clocher octogone à flèche, qui rappelle celui de Saint-Honorat des Alyscamps, la surmonte. La façade se distingue par sa simplicité ; mais ses trois portes sont ornées de petites colonnes de marbre gris et de figures en demi-relief, sculptées par M. Colin : sur la porte principale, le Christ au milieu des quatre évangélistes et au-dessus des douze apôtres ; sur la porte de gauche, la Vierge, et à ses côtés les anges Gabriel et Michel ; sur la porte de droite, saint Paul ayant près de lui saint Castor et saint Baudile, patrons de la ville.

A l'intérieur, l'église a été peinte à fresque par MM. Hippolyte et Paul Flandrin, avec cette sévérité de lignes, cette pureté de dessin, cette sobriété de couleur qui caractérisent leur école. Ils ont choisi pour sujets : le *Christ tendant la main à un esclave et à un roi ;* le *Couronnement de la Vierge ;* le *Ravissement de saint Paul ;* la *Procession des vierges* et celle *des martyrs ;* mais toutes ces peintures sont généralement froides.

L'église Saint-Paul possède, en outre, de beaux vitraux de M. Maréchal.

L'*église du Lycée* appartient au style maniéré de *Palladio ;* celle de *Saint-Charles* est beaucoup trop nue.

Le *grand temple* protestant se fait remarquer par son style simple et sévère.

Le *palais de justice*, deux fois reconstruit depuis 1810, étale sur l'Esplanade son beau fronton et sa magnifique colonnade. Les

prisons, qui lui sont contiguës, ont été bâties en 1826, en partie, dit-on, sur les ruines de la basilique de Plotine, en partie sur un édifice byzantin.

Le *théâtre* (vis-à-vis de la Maison carrée) est un assez bel édi-

L'église Saint-Paul.

fice. Son péristyle est le rendez-vous des négociants : c'est là que se traitent les affaires de bourse.

L'*hôpital général* et le nouvel *Hôtel-Dieu* se recommandent : l'un, par ses vingt-neuf portiques, et l'autre, par sa belle façade.

Digitized by Google

L'*hôtel de ville*, l'*hôtel de la préfecture*, la *tour de l'Horloge*, la *citadelle* (aujourd'hui maison centrale), construite par Vauban, sont également dignes d'être mentionnés.

Musée. — Collections particulières. — Bibliothèque publique. — Muséum.

Le musée de Nîmes, situé dans la Maison carrée, a été fondé en 1824. A gauche de la porte d'entrée s'élève une colonne antique, provenant des anciens thermes, et remarquable par les feuilles d'acanthe qui ornent sa base. Parmi les tableaux disposés dans la *cella*, nous signalerons : une jolie *Marine* (2), de Cordouan ; un *Intérieur de forêt* (4), par Paul Flandrin ; une *Vierge* (8), de Parrocel ; la *Condamnation de Séjan* (14), de Callet (école de David); une *Samaritaine* (16), de l'école de Carrache; un très-beau *Portrait* (28) de Carle Vanloo, par lui-même ; *Jésus au milieu des docteurs* (21), du Calabrèse ; un *Portrait* (29), de Van Dyck ; un *Paysage* (30), de Boucher ; une *Tête de jeune fille* (41), ébauche attribuée à Rubens ; un *Faune poursuivant une Nymphe* (77), et *le Repos de la chasse* (99), du même maître ; *Sara* (43), et *Portrait* de Sigalon (93), par Colin ; *Fruits* (44), de David de Héem (c'est un des plus beaux tableaux du musée) ; *Jésus ressuscitant la fille de Jaïre* (47), jolie esquisse de Vignaud ; une *Marine* (48), de Joseph Vernet ; un *Paysage* (51), et une fort belle *Marine* (100), de Ruysdaël ; une *Tête de vieille* (54), de Greuze ; un *Portrait* (56), un peu noir, mais très-accentué, de Pierre Mignard ; un *Portrait* du maréchal de Berwick (57), par Largillière ; une *Sainte Famille* (67), du Titien ; *Saint Jean-Baptiste et Hérode*, et la *Décollation de saint Jean-Baptiste* (59 et 60), de Reynaud le Vieux ; *Cromwell découvrant le cercueil de Charles Ier* (63), de Paul Delaroche ; *la Locuste* (65), de Sigalon ; deux *Portraits* (74 et 75), d'Hyacinthe Rigaud ; *la Mort de Didon* (80), très-belle toile du Guerchin ; *Judith* (96), de Guido-Reni ; une *Faucheuse endormie sur deux gerbes de blé* (98), assez belle étude par de Troy ; *le Christ mis au sépulcre* (106), esquisse de Lesueur ; deux jolis paysages : *le Printemps* (140) et *l'Automne* (138), par Lallemand de Lyon ; un *Massacre de druides* (79), d'Aligny.

Si le musée de Nîmes ne possède en sculptures modernes que la *Poésie légère* de Pradier (205) et un *Buste de Sigalon* (206), par

Digitized by Google

Brian, il est, en revanche, le plus riche et le plus varié de tous les musées de province en fragments antiques. Tous ces fragments sont rangés, à l'intérieur, au-dessous des tableaux, dans les coins et dans les frises de la cella, sous le péristyle et autour de l'enceinte du temple.

C'est à M. Séguier que le musée est redevable des objets d'antiquité que renferment les armoires vitrées, et parmi lesquels on remarque des armes, des couteaux sacrés, des vases de sacrifices, des urnes, des figurines, des lampes, des chaînes de parure, des bracelets, des bagues; une belle *figure* en bronze (116), couverte d'un sagum ou tunique gauloise, avec chevelure et barbe touffue ; un *petit Amour* (17), statuette ; un *Nain marchant à quatre pattes* (114), figure très-curieuse ; un *Prêtre égyptien* (126) ; une jolie statuette de *Vénus* (111) tenant de la main gauche la pomme que vient de lui donner Paris ; et une belle figure d'*Esculape* (115). Outre ces objets précieux, le musée possède un grand nombre de lampes (celle qui porte, dans le livret, le nº 86, est longue de 15 centimètres et parfaitement ciselée : ses deux côtés sont ornés de deux têtes de lion, et une souris est prête à dévorer la mèche) ; des vases funéraires dans quelques-uns desquels sont encore les cendres et les ossements ; des poteries portant les marques, les noms et les sceaux des potiers ; un bas-relief (161) donné au Musée par M. Léon Alègre de Bagnols : il a été découvert près de Cavillargues, et représente un *combat de gladiateurs*. Au nombre des beaux fragments en marbre, il faut citer : une *statue* mutilée de la déesse Salus (11), une jolie statuette en marbre, représentant *un enfant jouant avec un chien* (152) ; une portion de frise, des aigles soutenant une guirlande, chef-d'œuvre de sculpture monumentale suivant M. Mérimée ; des tronçons de colonnes, des fragments de corniches et de chapiteaux, plusieurs autels votifs, entre autres celui consacré aux nymphes augustes (181) ; un grand nombre de monuments funéraires et épigraphiques ; plusieurs belles mosaïques ; enfin une *amphore* gigantesque (182), ayant 1 mètre 90 centimètres de hauteur sur 4 mètres 43 centimètres de circonférence dans son plus grand diamètre. Son épaisseur est de 20 centimètres, et son ouverture supérieure de 65 centimètres de diamètre. Sa contenance est de plus de 800 li-

tres. Cette amphore a été trouvée sur la rive droite du Vidourle, à 1000 mètres sud des ruines de l'antique cité d'Ambrusium.

Depuis 1833, une exposition de peinture, de gravure et de dessin a lieu tous les deux ans à Nîmes.

Après le Musée, on peut visiter la *collection* de M. A. Pelet, où l'on voit plusieurs spécimens de l'art antique, entre autres une belle reproduction du Colisée.

La *bibliothèque publique*, située dans la Grand'Rue, possède 50 000 volumes et 207 manuscrits. On y a joint un *cabinet* d'histoire naturelle, dû en partie aux curieuses collections de M. Séguier, qui l'a fondé en 1836. — Il y a quelques années, ce savant avait enrichi la bibliothèque d'une collection de plus de 7000 médailles antiques. Cette collection a disparu en 1848.

Le *Muséum* (jardin de la Fontaine) possède une collection d'oiseaux, de mammifères, de papillons et de coléoptères du département.

Commerce et industrie.

Nîmes n'est pas seulement la ville des belles ruines et des luttes civiles et religieuses, c'est encore une cité industrielle des plus importantes. Vers la fin du moyen âge, c'est-à-dire depuis les dernières années du XIII^{e} siècle jusqu'à la moitié du XV^{e}, elle a joui, pendant cent soixante ans, d'une prospérité commerciale qu'elle devait, suivant M. de La Farelle, à une colonie de marchands lombards et toscans qui s'était établie dans ses murs, où elle avait apporté tous les usages du négoce moderne : les lettres de change, la bourse, la magistrature consulaire, etc.; mais, après leur retraite en 1441, Nîmes vit dépérir son industrie. Bientôt, les ravages de la peste achevèrent de l'appauvrir : elle ne se releva que lorsque Louis XIII, en 1498, lui eut permis d'établir une manufacture de draps et d'étoffes de soie, à laquelle elle ajouta, en 1557, une fabrique de velours. Avant 1789, la fabrique de Nîmes occupait la bonne moitié de sa population. « Aujourd'hui, dit M. de La Farelle, le tissage des étoffes de soie et toutes les opérations préparatoires qui le précèdent, comme le dévidage et le moulinage, sont fort loin de jouer un rôle aussi considérable que par le passé dans la production nîmoise ; mais d'autres

Digitized by Google

industries, savoir, les tapis, les châles, les tartans, les foulards, les lacets, cordonnets et soies à coudre, la ganterie-filet, etc., y sont venues remplacer l'ancienne fabrique. »

Une autre industrie qui tend également à prendre à Nîmes un grand développement, c'est celle des forges et fonderies, qu'elle doit à la création des chemins de fer de Beaucaire à la Grand'Combe, et au voisinage des grands établissements métallurgiques d'Alais et de Bességes. Nîmes compte déjà sept fonderies, dont la principale a une succursale à Salles de Gagnères, et fabrique par an 2500 tonnes environ de pièces de fonte moulées, que l'on peut évaluer à 8 ou 900 000 fr.

Après Béziers, c'est Nîmes qui occupe le premier rang dans le commerce des liquides. Située au milieu des vignobles de Saint-Gilles, Vauvert, Jonquières, Tavel, Langlade, Uchaud, etc., touchant à la mer par Aigues-Mortes, Cette et Marseille, profitant de la navigation du Rhône et du canal du Languedoc par Beaucaire, mise en communication directe avec Bordeaux, Marseille, Lyon et Paris, par les chemins de fer, Nîmes tire avantageusement parti de sa position. Année moyenne, elle expédie 117 074 hectolitres de vin, et 33 042 hectolitres d'alcool.

Nîmes fait, en outre, un commerce considérable d'épicerie en gros et de denrées coloniales, de grains et de farines, d'indiennes et de rouenneries, de plantes médicinales et tinctoriales : elle possède dans ses environs les carrières de pierre de *Baruthel* et de *Roquemaillère*.

Nîmes est le siége d'une succursale de la Banque de France.

Cependant, malgré sa prospérité, cette ville est encore arrêtée dans son essor par le manque d'eau pour le service de ses usines. Un grand et beau projet, actuellement à l'étude, consisterait à dériver 14 000 pouces fontainiers d'eau du Rhône pris un peu au-dessous de Valence, qui seraient amenés dans la plaine de Nîmes.

Promenades.

Nîmes possède une des plus belles promenades de France: celle du **Jardin de la Fontaine**. Pour y arriver, quand on vient de la place de la Comédie, on longe un canal construit en 1750 par l'ingénieur Maréchal. Ce canal, large, profond et formant

plusieurs cascades, se divise plus loin à droite et à gauche en petits canaux qu'on franchit sur des ponts et qui s'élargissent en deux vastes bassins, « dont les murs, dit M. Boucoiran, ressemblent plutôt aux bastions d'une citadelle qu'aux berges d'une source tranquille. »

Le jardin de la Fontaine, qui rappelle, par sa symétrie, celui du Luxembourg à Paris, « est divisé en deux parties : la première est le jardin proprement dit, situé à gauche de la porte de l'est, et dont les allées se marient avec le vaste développement de celles du cours Neuf, qu'on aperçoit au midi ; la seconde se déploie à droite et comprend les divers bassins de la Fontaine, qui ont été construits sur les fondements romains. — Des statues, des vases en marbre, des balustres ornent la promenade ; le tout de l'époque où furent construits les bassins, époque fâcheuse au point de vue de l'art, mais qui ne manque pas d'une certaine grandeur [1]. »

La source jaillit au pied d'un rocher, au nord-ouest, et vient se briser contre les colonnettes du Nymphée ou temple de Diane, dont on entrevoit les ruines à travers les marronniers, les tilleuls et les pins qui ombragent le jardin.

Dans les plus grandes crues, la source donne environ le quart du volume d'eau que fournit la Seine ; dans les plus bas étiages, son débit n'est que de 100 à 120 pouces d'eau.

Les autres promenades de Nîmes sont : les *allées du Mont-Cavalier*, situées au-dessus du jardin de la Fontaine, et doublement abritées des vents du nord par leur pente et par une forêt de pins ; *l'Esplanade*, plantée de marronniers ; le *cours Neuf ;* les *boulevards ;* le *Grand Cours* et l'*avenue Feuchères*, conduisant à la gare.

Excursions.

Aux environs, on peut visiter la plaine du Vistre (au sud-ouest de Nîmes), et, sur la route d'Alais, les *garrigues :* ce sont des coteaux rocheux, sillonnés de ravins, dont les eaux, en s'infiltrant, vont former la fontaine de Nîmes. Point de terre végétale. Çà et là, de pauvres *mazets* (bastides) et de maigres oliviers.

1. *Album archéologique du Gard.*

Digitized by Google

C'est à la station de Nîmes qu'il faut s'arrêter, si l'on veut faire une excursion au pont du Gard, distant de Nîmes d'environ 23 kil.

PONT DU GARD.

Au sortir de Nîmes par la route d'Avignon, au nord-est, on suit un moment le chemin de fer de Beaucaire, en laissant à gauche, sur un plan un peu plus élevé, le tracé de l'aqueduc antique qui portait les eaux d'Uzès à Nîmes. A six kilomètres environ, laissant à droite le village de *Marguerittes* (*V.* plus haut), on passe à *Saint-Gervasy*, village de 513 habitants, situé au pied du Puech Sicard, sur lequel s'élève une croix où l'on va en pèlerinage aux mois de mai et de septembre.

Au delà de ce village, on franchit le Vistre. A 2 kil. plus loin, se présente *Bezouce*, village de 840 habitants.

Depuis Saint-Gervasy, on longe, à droite, le tracé de l'aqueduc. Bientôt, sur la gauche, on découvre le village de *Ladénon*, dominé par les ruines d'un vieux château féodal et renommé pour ses vignobles.

A partir de ce point, la route prend un caractère plus agreste; on passe entre des coteaux calcaires, plantés de petits bois d'yeuses. Au delà de ces coteaux on atteint (19 kil.) le village de *Saint-Bonnet*, où l'on remarque une église romane et une jolie fontaine qui sert de lavoir. Après avoir longé une crête de rochers grisâtres, la route tourne brusquement à gauche, laissant à droite, au delà du Gardon, le joli bourg de Remoulins.

Remoulins est un chef-lieu de canton de 1507 habitants, situé à 20 kil. nord-est de Nîmes. Il possède sur le Gardon un magnifique pont suspendu d'une seule travée et long de 120 mètres; deux tours gothiques, ayant fait partie des remparts, et un édifice appelé la tour du Château, dont on a fait une prison.

Au delà du hameau de *Lafoux*, où l'on remarque une belle usine pour les huiles et les farines, le terrain change progressivement de nature et d'aspect. Bientôt, des deux côtés de la route, on ne voit que des sables apportés par le vent des rives du Gardon, qui serpente paisiblement à droite. Un peu plus loin, à un détour de la route (23 kil.), l'aqueduc apparaît enfin : « il se dé-

ed by Google

veloppe peu à peu, ajoute M. Boucoiran, et ses arches élégantes s'offrent aux yeux du voyageur comme un édifice aérien et fantastique.... Plus on approche et plus il grandit et se fait magnifique. Les Romains ont merveilleusement choisi leur terrain pour y jeter cette œuvre gigantesque. On voit à la fois dans ce site de belles pelouses et de larges grèves, des pans de rochers calcaires taillés en grottes ou surgissant en masses rugueuses comme des murailles, pour encaisser les eaux vertes de la rivière ; des bouquets de hêtres, de bouleaux ou de chênes se groupent çà et là auprès des taillis d'yeuses; enfin, c'est un pêle-mêle de tous les éléments pittoresques que le génie du paysage peut rassembler dans un même cadre. »

Si l'aqueduc de Roquefavour dépasse l'œuvre romaine par ses proportions doubles en hauteur et en largeur, le pont du Gard, soit par son antiquité, soit par son architecture à la fois simple et grandiose, ne laisse pas que d'impressionner vivement. Jeté sur une vallée profonde, large de 300 mètres, qui rappelle les belles solitudes de Catane ou de Pæstum, et au fond de laquelle coule le Gardon, il faisait partie de l'immense aqueduc qui, long de 41 000 mètres, conduisait jusqu'à Nîmes les eaux des deux sources d'Eure et d'Airan : celle-ci venait d'Airan près de Saint-Quentin, l'autre des environ d'Uzès.

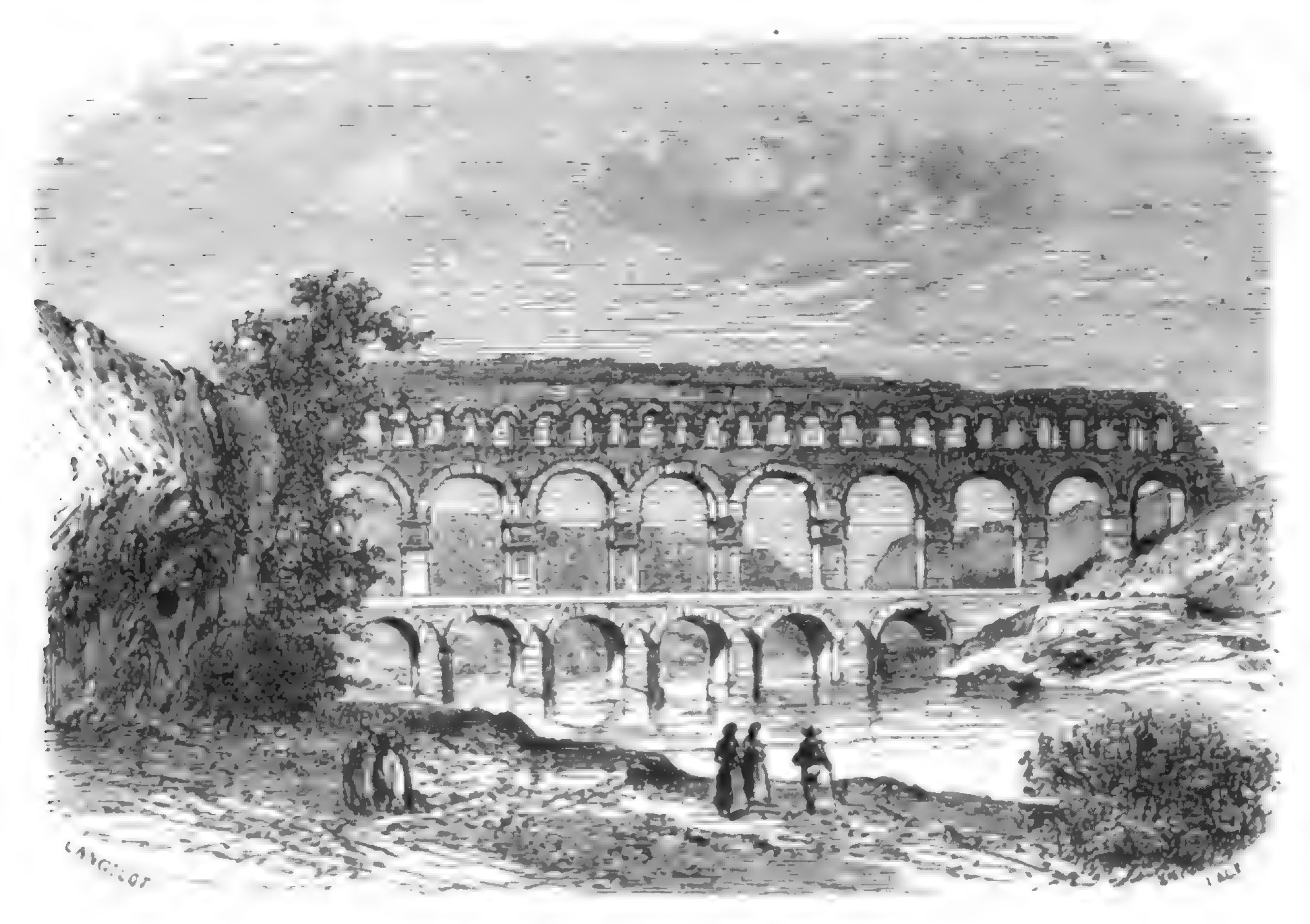
Haut de 48 mètres 77 centimètres et long de 273 mètres, le pont du Gard se compose de deux rangs de grandes arcades et d'un troisième rang de petites, toutes à plein-cintre : le premier étage, comprenant six arcades, est haut de 20 mètres 12 centimètres ; l'arche centrale, sous laquelle passe la rivière, a 21 mètres 50 centimètres d'ouverture ; les deux contiguës ont 19 mètres 20 centimètres, et les plus petites seulement 15 mètres 75 centimètres ; le second étage, d'une hauteur égale au premier, compte 11 arcades en retraite, correspondant aux inférieures ; enfin le troisième, qui mesure 8 mètres 55 centimètres jusqu'au-dessus des dalles de couronnement, se compose de 35 arceaux, de 4 mètres 80 centimètres d'ouverture, également en retraite sur le second rang. — C'est au-dessus du troisième rang que se trouve l'aqueduc dans lequel les eaux franchissaient la rivière.

Bâti dans toute la sévérité du style toscan, en grosses pierres,

Digitized by Google

tirées d'une carrière voisine en aval du Gardon, à gauche, admirablement jointes et posées sans ciment, sauf les parois du canal qui sont revêtues d'un ciment composé de fleur de chaux, de sable fin et de briques pilées, que le temps a durci, l'édifice repose sur un rocher taillé de niveau à 1 mètre ou 2 mètres hors de l'eau.— Sur les faces et sous les arches, on voit encore les corbeaux de pierre qui ont servi à la pose des cintres et aux échafaudages.

Jean-Jacques Rousseau visita le pont du Gard. « L'aspect de ce simple et noble ouvrage le frappa d'autant plus, dit-il dans



Le pont du Gard.

ses *Confessions*, qu'il est au milieu d'un désert, où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive. »

Une échancrure, assez profonde et large de plus d'un mètre, « avait été pratiquée sur la face occidentale dès le commencement du XVIIe siècle, à l'effet de livrer passage aux voyageurs et à leurs montures ; des encorbellements garnis de garde-fous élargissaient encore la voie[1]. » Plus tard, le duc de Rohan acheva

1. Boucoiran, *Guide historique et pittoresque dans Nîmes et les environs.*

Digitized by Google

de compromettre la solidité de l'édifice en faisant couper un tiers de l'épaisseur des pieds-droits, à la base des piles du second rang, pour faciliter le passage de son artillerie. Bientôt des lézardes profondes se montrèrent. Après une première réparation, en 1700, l'œuvre romaine en reçut de plus importantes, de 1743 à 1747. On combla les vides et l'on adossa un pont de passage contre l'ancien (face orientale); mais ce pont, quoique parfaitement construit, n'en a pas moins altéré les belles proportions du monument romain. Depuis, le pont du Gard a été restauré à plusieurs reprises; dans ces dernières années, l'État y a fait exécuter de nombreux travaux, sous la direction de M. Questel, et les études de MM. Dombre et Teissier font espérer qu'il pourra être rendu un jour à sa destination première.

C'est à Agrippa, gendre d'Auguste et curateur perpétuel des eaux, qu'on fait honneur de la construction du pont du Gard, vers l'an 735 de Rome (19 ans avant Jésus-Christ).

On peut monter sur l'aqueduc, en prenant un petit sentier qui serpente sur la rive droite du Gardon, au pied d'un rocher taillé à pic et creusé de grottes hantées par les bohémiens. « Si le vertige, dit M. Frossard, n'a pas pris le voyageur juché sur les hautes dalles de l'aqueduc, et s'il a eu le courage de contempler à loisir le bel horizon qui l'entoure du haut de cet observatoire élevé, il aura sans doute jeté un coup d'œil d'intérêt sur la vallée sauvage qui s'ouvre à ses pieds dans la direction de l'occident. Le Gardon en fait les contours; des rochers d'une belle teinte, la dominent et des bois épais y promettent un ombrage propice. »

Du pont du Gard on peut aller en une heure, par un sentier frais et ombreux, au vieux *château de Saint-Privas*, flanqué de tours gothiques. De ses jardins, on découvre de très-beaux points de vue sur le cours du Gardon.

DE NIMES A MONTPELLIER.

Au sortir de la station de Nîmes, la voie ferrée, courant à travers la plaine arrosée par le Vistre, croise les routes de Saint-Gilles et de Montpellier, et longe, à gauche, en décrivant une courbe, celle de Montpellier. A droite, la vue se porte sur des coteaux couverts d'oliviers et de villas, derrière lesquels s'é-

Digitized by Google

tend la vallée de la Vaunages, célèbre dans le Midi par sa fertilité et par la beauté de ses vignobles. Cette vallée tire son nom du village de *Nages*, près duquel, sur le Rhôny, on remarque un joli petit pont romain assez bien conservé.

6e STATION. — SAINT-CÉSAIRE.

3 kil. de Nîmes. — 31 kil. de Tarascon. — 282 kil. de Lyon. — 794 kil. de Paris. 131 kil. de Marseille.

Saint-Césaire est un village de 633 habitants, qui forme la section 12 de la ville de Nîmes.

Le paysage ne varie pas. Toujours la plaine à gauche, et des coteaux de vignes et d'oliviers à droite.

7e STATION. — MILHAUD.

3 kil. de Saint-Césaire. — 34 kil. de Tarascon. — 285 kil. de Lyon. 797 kil. de Paris. — 134 kil. de Marseille.

Milhaud, village de 1830 habitants, situé à gauche de la station, sur la route de Montpellier, possède des fabriques d'eau-de-vie.

8e STATION. — BERNIS.

3 kil. de Milhaud. — 37 kil. de Tarascon. — 288 kil. de Lyon. 800 kil. de Paris. — 137 kil. de Marseille.

Bernis est un village de 1270 habitants, situé à gauche de la station, près du Vistre : on y remarque un large boulevard, des vestiges de construction féodale et de belles maisons de campagne dans les environs.

9e STATION. — UCHAUD.

2 kil. de Bernis. — 39 kil. de Tarascon. — 290 kil. de Lyon. 802 kil. de Paris. — 139 kil. de Marseille.

Uchaud, village de 1031 habitants, est situé à gauche de la station et sur la route de terre : on y a trouvé une pierre milliaire portant le chiffre VIII, et qui se rattachait à la grande voie domitienne.

Au sortir de deux tranchées rocheuses, la vue se porte au loin sur des collines qui s'élèvent au fond de la plaine, au sud-ouest,

Digitized by Google

et sur l'une desquelles s'étage *Vauvert* (Vallis-Viridis), chef-lieu de canton de 4463 habitants. Vauvert, aujourd'hui renommé par ses vignobles, possédait, au moyen âge, un château fort où séjournèrent successivement Saint-Louis, avant de s'embarquer pour la terre sainte, et en 1530, Charles-Quint, avant son entrevue à Aigues-Mortes avec François Ier.

10e STATION. — VERGÈSE.

5 kil. d'Uchaud. — 44 kil. de Tarascon. — 295 kil. de Lyon.
807 kil. de Paris. — 144 kil. de Marseille.

Vergèse, village agricole de 1409 habitants, situé à droite de la station, au sommet d'un coteau, récolte du vin, de l'huile et fabrique de l'eau-de-vie. Aux environs se trouve une source d'eaux minérales, connue sous le nom de *Bouillens*, parce qu'elle paraît être sans cesse en ébullition.

Vis-à-vis de Vergèse, à gauche, sur le chemin de la Monnaie, ancienne voie romaine qui conduisait au pont d'Ambrusium, est situé *Codognan*, village de 879 habitants.

A peine a-t-on quitté Vergèse, que l'on franchit le Rhôny, qui recueille toutes les eaux de la Vaunages, et va se jeter dans le Vistre, au village du Caïlar. Cette petite rivière, à sec pendant une grande partie de l'année, se change en torrent impétueux dans les fortes pluies, et fait de tels ravages, qu'il a fallu l'endiguer.

Au delà du Rhôny, la plaine prend un aspect plus varié. On laisse à droite *Mus*, village de 555 habitants, où l'on exploite des carrières de pierres tendres, appelées *bards de Mus*, et renfermant des milliers de coquillages pétrifiés.

11e STATION. — AIGUES-VIVES.

2 kil. de Vergèse. — 46 kil. de Tarascon. — 297 kil. de Lyon.
809 kil. de Paris. — 146 kil. de Marseille.

Aigues-Vives, village de 1686 habitants, situé à droite et à 2 kilomètres de la station, au fond d'un vallon, doit son nom aux belles eaux qui l'arrosent, et possède une carrière de pierres de taille.

Au delà de la station d'Aigues-Vives, on commence à décou-

Digitized by Google

vrir, sur la droite, le bourg de Grand-Gallargues, bâti en amphithéâtre sur une haute colline, à un kilomètre environ du Vidourle.

12e STATION. — GRAND-GALLARGUES.

2 kil. d'Aigues-Vives. — 48 kil. de Tarascon. — 299 kil. de Lyon.
811 kil. de Paris. — 148 kil. de Marseille.

Grand-Gallargues, bourg de 1904 habitants, est situé à droite de la station, et dominé par un ancien château (aujourd'hui temple protestant). Son territoire produit une plante appelée *maurelle*, qui sert à la fabrication du tournesol en drapeaux. On l'emploie en Hollande pour préserver des vers le fromage.

Lunel.

On ne doit pas quitter Grand-Gallargues sans aller visiter les beaux restes du *pont romain* d'Ambrusium, sur lequel la voie Domitienne traversait le Vidourle.

Ce pont, que l'on peut apercevoir, du reste, du chemin de fer, à travers les arbres qui ombragent le cours du Vidourle, est situé à un kilomètre sud environ de Grand-Gallargues. Il n'en existe plus que deux arches et les culées de deux autres. « De profondes ornières, creusées par les anciens chars, se voient, dit M. A. Pelet, sur la crête de la voûte. »

A l'endroit où s'élève ce pont, le Vidourle est encaissé entre une tranchée à droite, et une petite colline escarpée à gauche. C'est sur cette colline qu'était, dit-on, située la *Mutatio* d'Ambrussum ou Ambrusium. Il en reste encore quelques traces, et l'on y

découvre, chaque jour, des inscriptions et des fragments a-
tiques.

A quelque distance de Grand-Gallargues, le chemin de fer, fra-
chissant le Vidourle sur un pont-viaduc, quitte le départem-
du Gard pour entrer dans le département de l'Hérault. A gauc-
on découvre la flèche aiguë du clocher de Lunel.

13e STATION. — LUNEL.

6 kil. de Grand-Gallargues. — 54 kil. de Tarascon. — 305 kil. de Lyon.
817 kil. de Paris. — 154 kil. de Marseille.

On trouve, à la station de Lunel, des voitures de correspondan-
pour Aigues-Mortes.

Lunel (*Hôtels :* du Palais-Royal, du Midi), petite ville, che-
lieu de canton de 6712 habitants, est située, à gauche de la sta-
tion, dans un pays bas et malsain. « On y trouve, en hiver, d-
l'eau, dit M. Frossard ; dès le printemps, de la poussière ; en été
des moucherons, et en automne, des fièvres. » Cependant, sur la
rive droite du Vidourle, croissent de beaux vignobles qui produi-
sent un excellent vin muscat.

Au xe siècle, Lunel possédait un château fort et une synagogue
célèbre. Son château fut pris et repris plusieurs fois dans les guer-
res du xvie siècle, et Richelieu le fit raser en 1632. Aujourd'hu
Lunel jouit d'une certaine prospérité qu'elle doit à son canal
qui la fait communiquer avec le Rhône et le canal du Midi, et à
sa grande fabrication de vins, d'eaux-de-vie et de futailles.

L'*église* n'a de remarquable que son clocher, qui est très-élevé.
Le cours *Valoutera* forme une agréable promenade ; il est orné
d'une jolie fontaine que surmonte un obélisque.

De Lunel on peut faire une excursion à Aigues-Mortes, distante
de Lunel d'environ 15 kilomètres, et aux bains de mer du Grau
du Roi. (Voir l'*Itinéraire de la France*, par AD. JOANNE, 2e partie.)

14e STATION. — LUNEL-VIEL.

3 kil. de Lunel. — 57 kil. de Tarascon. — 308 kil. de Lyon.
820 kil. de Paris. — 157 kil. de Marseille.

Lunel-Viel, village de 881 habitants, est situé, à gauche de la
station, sur la route de Nîmes à Montpellier. C'est sur son terri-

Digitized by Google

toire que se trouve le coteau célèbre qui produit l'excellent vin muscat connu sous le nom de Lunel, et qui jouit de la même réputation que les vins de Frontignan. Cependant il a moins de corps, un goût de fruit plus prononcé, et se conserve moins longtemps.

Il y a quelques années, on a trouvé à Lunel-Viel, dans une grotte, un dépôt considérable d'ossements fossiles.

Au-dessous de Lunel-Viel, la voie ferrée, courant au sud-ouest, franchit le Dardaillon, en laissant à droite la tour de Farges, et croise un peu plus loin la route de terre.

15e STATION. — VALERGUES.

3 kil. de Lunel-Viel. — 60 kil. de Tarascon. — 311 kil. de Lyon.
823 kil. de Paris. — 160 kil. de Marseille.

Valergues, village de 244 habitants, est situé à gauche de la station, sur la Viredome.

A Valergues, le chemin de fer croise de nouveau la route de terre, et traverse, jusqu'à Saint-Brès, des champs de vignes et d'oliviers.

On laisse à gauche *Lansargues*, village de 1526 habitants ; à droite, à 4 kilomètres, *Saint-Geniès de Mourgues*, village de 641 habitants, dominé par un vieux château, qui fut pris et repris par Jacques de Crussol, en 1575.

16e STATION. — SAINT-BRÈS.

3 kil. de Valergues. — 63 kil. de Tarascon. — 314 kil. de Lyon.
826 kil. de Paris. — 163 kil. de Marseille.

Au delà de **Saint-Brès**, village de 425 habitants, on franchit, sur un beau pont-viaduc, la petite rivière de *Bérange*, en laissant à gauche, sur cette rivière, *Mudaison*, village de 618 habitants.

17e STATION. — BAILLARGUES ET COLOMBIERS.

2 kil. de Saint-Brès. — 65 kil. de Tarascon. — 316 kil. de Lyon.
828 kil. de Paris. — 165 kil. de Marseille.

Baillargues et **Colombiers**, commune de 720 habitants, sont situés à droite de la station.

Digitized by Google

A peu de distance de cette station, le chemin de fer franchit la Cadourle.

A droite, au delà d'une ancienne voie romaine, s'élève la petite ville de **Castries**, chef-lieu de canton, à 11 kilomètres de Montpellier, près de la Cadourle, avec un château gothique et un bel aqueduc, ouvrage de Paul Riquet.

Plus bas, dans la même direction, se montrent *Mayrargues*, village de 913 habitants, dominé par les ruines d'un ancien château, et *Vendargues*, village de 550 habitants.

Avant d'arriver à Saint-Aunès, dont on aperçoit le clocher à droite, le chemin de fer franchit la Balaurie et décrit une courbe.

18e STATION. — SAINT-AUNÈS.

4 kil. de Baillargues. — 69 kil. de Tarascon. — 320 kil. de Lyon.
832 kil. de Paris. — 169 kil. de Marseille.

Saint-Aunès, village de 300 habitants, est situé à droite de la station et dominé par un ancien château.

Au delà de Saint-Aunès, le paysage offre plus d'intérêt : on passe entre de petits coteaux verdoyants, puis on franchit le Lez sur un beau pont, d'où l'on découvre, à droite, le vieux pont que franchit la route de terre. Cette charmante petite rivière, aux eaux limpides, prend sa source près du village de Prades, à 11 kilomètres de Montpellier, derrière le château de Restinclières, sous un large roc coupé à pic (chaîne de Saint-Loup), moins élevé que celui de Vaucluse, mais bien plus vaste ; la chute de la source du Lez offre une cascade beaucoup plus belle que celle formée par les eaux de la Sorgues. Navigable au-dessous de Montpellier, le Lez va se jeter dans la mer aux cabanes du Grau de Balestras.

A 1 kilomètre à droite, sur un coteau dont le Lez baigne la base, s'élève le pittoresque village de *Castelnau* (827 hab.), où Louis XIII établit son quartier général, lors du siége de Montpellier.

C'est au nord de ce village, sur une colline au bord du Lez, à 2 kilomètres de Montpellier, qu'était située la colonie romaine appelée *Sextantio*, selon une inscription trouvée à Nîmes. Cependant, l'Itinéraire d'Antonin porte *Sextatio*, et celui de Jérusalem *Sostantio*. « Quelques-uns, dit M. Mérimée, y voient le véritable nom gaulois de la ville, latinisé depuis : les murs, élevés encore

Digitized by Google

dans quelques endroits à une hauteur de 1 mètre 50 centimètres à 2 mètres, sont fort épais, revêtus d'un parement de pierres brutes superposées irrégulièrement, en général sans mortier, derrière lequel on trouve une maçonnerie de moellons et de petites pierres noyées dans un ciment peu solide. Ces murs ressemblent beaucoup aux ruines de l'ancienne ville des Salyens, auprès d'Aix, et sans doute leur origine est également gauloise.... Tous les ans, le jour des Morts, suivant les uns, à Noël, suivant les autres, le diable apparaît à minuit sur le haut du rocher (sur lequel la ville était bâtie), et invite les gens assez hardis pour s'en approcher à venir prendre possession d'un trésor. Le roc s'ouvre alors et laisse apercevoir l'ouverture d'une caverne, où le trésor est déposé. Le diable accorde la permission d'y entrer et d'y prendre ce que bon semblera, mais il faut se dépêcher, car, pour cette opération, il ne laisse qu'un certain nombre de minutes. Dès l'entrée de la caverne, on voit des tonneaux remplis de liards, un peu plus loin sont des pièces de dix sous, puis des pièces de cinq francs, enfin, dans l'éloignement, on voit luire des napoléons. Les liards, on les méprise d'abord; les pièces de cinq francs sont bien lourdes, on court aux napoléons. On en remplit ses poches, ce n'est point assez, on en jette dans son chapeau, puis on essaye de faire de ses habits comme un sac qu'on prétend charger sur son dos. Entraîné par la convoitise, on oublie le terme fatal. Soudain le roc se ferme avec fracas, et le malheureux avare y est enfoui pour toujours au milieu des monceaux d'or[1]. »

19e STATION. — LES MAZES.

2 kil. de Saint-Aunès. — 71 kil. de Tarascon. — 322 kil. de Lyon.
834 kil. de Paris. — 171 kil. de Marseille.

Au delà de la station des Mazes, hameau de 15 habitants, on franchit successivement les ruisseaux du Sauret, du Merdançon et des Boucheries. Déjà, sur la droite, on découvre Montpellier et sa riche campagne, parsemée de villas. Avant d'arriver à Montpellier, on traverse une longue et profonde tranchée entre l'Esplanade et la citadelle.

1. *Notes d'un voyage dans le Midi de la France.*

20e STATION. — MONTPELLIER.

6 kil. des Mazes. — 77 kil. de Tarascon. — 328 kil. de Lyon.
840 kil. de Paris. — 177 kil. de Marseille.

Situation. — Aspect général.

Montpellier (*Hôtels* : Nevet, du Midi, de Londres, du Cheval blanc), ville de 49 737 habitants, est située, à 44 mètres d'altitude, sur une colline (rive gauche du Lez) d'où l'on découvre d'un côté la mer, qui en est éloignée de 4 kilomètres, et le mont Canigou (Pyrénées); de l'autre, le mont Ventoux, les Alpes et les Cévennes.

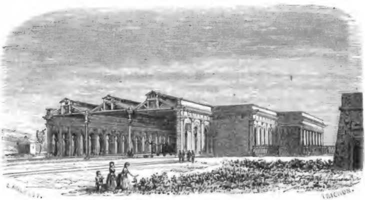
Au sortir de la gare, bâtie au sud-ouest et à l'entrée de la ville, on débouche sur un square : on a en face de soi les boulevards, qui montent, en s'infléchissant, à la place du Peyrou, pour redescendre ensuite au jardin botanique, à la cathédrale et dans la vallée du Merdançon. A droite s'ouvre une grande et large rue qui conduit à l'hôtel de ville et à une esplanade d'où l'on voit la citadelle et le champ de Mars; entre cette rue et les boulevards s'ouvrent d'autres rues qui mènent au centre de Montpellier.

Bâti en amphithéâtre, Montpellier s'étend de l'est à l'ouest et se divise en six parties appelées *sixains*, qui se subdivisent en plusieurs fractions ou *îles*, composées d'un certain nombre de maisons environnées de tous côtés par des rues; ces rues sont généralement étroites et tortueuses, mais propres, bordées d'assez belles maisons, et pourvues d'aqueducs souterrains, qui vont se décharger dans deux ruisseaux voisins : le Merdançon, au nord, et les Aigarelles, au midi. Nous mentionnerons surtout la Grand'Rue et les rues voisines, celles des Étuves, du Gouvernement, du Cardinal, du Consulat, du Palais, de la Canourgue, de la Coquille, du Collége, de la Carbonnerie, du Canneau, de Saint-Ruf, etc.; « mais, dit M. Eugène Thomas, dans son ***Tableau historique et descriptif de Montpellier***, c'est notamment sur les boulevards du sud-ouest au sud-est de la ville, par le sud, du Peyrou à l'Esplanade, et dans les quartiers neufs, aux avenues des chemins de fer de Nîmes et de Cette, qu'on remarque les plus élégantes constructions. Les boulevards de Saint-Guillem, du Jeu-de-Paume, de la Comédie, la rue du Faubourg des Lattes, pré-

Digitized by Google

sentent continuellement un front de maisons de l'architecture la plus remarquable. La Cité industrielle, au faubourg de la Saunerie, offre le spectacle d'une ville nouvellement bâtie et en pleine activité. »

Un bel **aqueduc**, commencé en 1753, d'après les plans de l'architecte Pitot, et achevé en 1766, amène à Montpellier, par une pente de 4 mètres 2 centimètres, et après un parcours de 13 904 mètres, les eaux de la source de Saint-Clément, distante d'environ 14 kilomètres. Cet aqueduc, dont la hauteur moyenne, en arrivant au Peyrou, est de 21 mètres 68 centimètres, se com-



Gare de Montpellier.

pose de deux rangs d'arcades superposées : 53 grandes ayant chacune 8 mètres d'ouverture, et reposant sur des piles de 4 mètres d'épaisseur, et 183 petites ayant chacune 2 mètres 78 centimètres d'ouverture, et reposant sur des piles de 1 mètre 36 centimètres d'épaisseur. Ces arcades sont construites en pierres de Saint-Jean de Védas et de Saint-Geniès. D'après des calculs statistiques, la quantité d'eau fournie, chaque jour, par la source de Saint-Clément peut être évaluée de 70 à 80 pouces.

Montpellier n'a conservé de ses vieux remparts que la tour des Pins (entre la porte du Peyrou et celle des Carmes), des restes de la tour de l'Observatoire, et trois portes : celles de la Blanquerie et des Carmes, au nord, et celle du Peyrou, à l'ouest.

Digitized by Google

Ses principales places sont 1° celle du **Peyrou** (en languedocien, lieu pierreux), point culminant de la ville (51 mèt. d'altitude). Champ de foire, au moyen âge, aire à battre le blé, à la fin du XVIIe siècle, le Peyrou est aujourd'hui une des plus belles places de l'Europe.

Commencée, en 1689, par l'architecte d'Aviler, cette place ne fut achevée qu'en 1785, d'après les plans et devis des architectes Giral et Donnat : elle coûta 1 172 567 fr. Sa forme est celle d'un rectangle à pans coupés, long de 175 mètres dans œuvre, sur 125 mètres de large. A l'ouest s'élève une belle terrasse de 102 mètres de longueur, et de 17 mètres de largeur. Sur cette terrasse est un grand bassin recevant trois chutes d'eau qui sortent d'un *château d'eau* dont les six faces sont ouvertes par des portiques. A l'intérieur comme à l'extérieur, les colonnes qui supportent l'entablement sont crénelées et d'ordre corinthien. Une voûte de forme sphérique couronne l'édifice.

Au milieu de la place s'élève la *statue* équestre de Louis XIV, par Debay et Carbonneaux.

2° *La place Neuve* (ancienne *place des États de Languedoc*). Sur cette place, où l'on voit encore la maison dans laquelle s'assemblaient les états, s'élève la *fontaine* en marbre dite *des Licornes*. Cette fontaine, érigée en l'honneur du maréchal de Castries, à propos de la bataille de Closter-Camp, est ornée de deux bas-reliefs représentant cette bataille, et surmontée de deux licornes (armes de la maison de Castries) ;

3° *La place de la Préfecture*, également pourvue d'une fontaine, élevée en 1772, et surmontée d'une *statue* de Cybèle, par Journet du Vigan ;

4° *La place de la Canourgue*, où s'élève l'hôtel de ville ;

5° *La place de la Comédie*, où l'on remarque une fontaine en marbre, surmontée du groupe des trois Grâces, par Antoine, de Marseille.

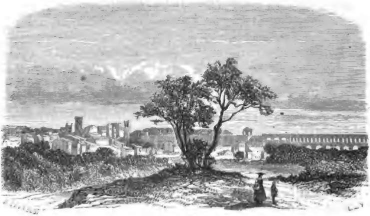
Histoire.

Montpellier n'est pas d'une origine fort ancienne. Son nom, suivant les uns, lui viendrait de *Mons Pisciculanus* (montagne poissonneuse) ou de *Monspellerius petrosus* (montagne pierreuse) ; sui-

Digitized by Google

vant les autres, de *Mons in pede Ledi* (montagne située sur le Lez), ou de *Mons Pessulanus*, en langage du pays *Montpeiler*, *Montpeyler* (montagne fermée à verrou), et en effet, le mont sur lequel s'élève la ville n'était autrefois qu'un *devès* ou lieu de pacage, entouré de palissades fermées au verrou. Quant à ceux qui font dériver ce nom de *Mons Puellarum* (montagne des jeunes filles), « ils n'ont voulu sans doute, dit M. Eugène Thomas, que rendre hommage à la beauté des jeunes filles de cette ville, car aucun titre ancien ne désigne Montpellier sous ce nom. »

Quoi qu'il en soit, il existait, au VIIe siècle, sur une colline, en



Montpellier.

partie couverte d'une antique forêt, deux petits villages, l'un du nom de *Montpellier* et l'autre du nom de *Montpellieret*. Ces deux villages dépendaient de l'église de Maguelonne.

Après la destruction de cette ville par Charles Martel, en 737, et l'abandon de Sextantio, leurs habitants vinrent s'établir à Montpellier et à Montpellieret. Bientôt les deux villages ne formèrent qu'une seule ville, sous des seigneurs particuliers, les Guy ou Guillems, qui la tinrent en fief, sous la suzeraineté des comtes de Toulouse. Ils avaient fait construire, sur le plus haut point de la ville un château flanqué de tours.

Digitized by Google

Ravagé par la peste et par les guerres féodales, Montpellier ne se releva qu'au XII^{e} siècle : il s'entoura alors de nouveaux remparts et s'enrichit par le commerce et l'industrie. Déjà l'un de ses seigneurs y avait fondé un collége de médecine où l'on enseignait la doctrine des Arabes. Cette école, protégée par les seigneurs, les rois et les papes, vantée par saint Bernard en 1153, ne tarda pas à rivaliser avec l'école de Salerne, l'une des plus célèbres au moyen âge. Doté en 1160 d'une école de droit, Montpellier devint, en 1292, le siége d'une université, établie par le pape Nicolas IV.

« Au XIII^{e} siècle, dit M. Émile Fournier, tandis que la haute réputation de son collége de médecine, son école de droit, et son université attiraient dans ses murs un grand nombre d'étrangers, Montpellier possédait déjà des priviléges, des droits et des libertés en matière commerciale, qui lui assurèrent d'autres grands avantages. Ce n'était pas, en effet, un mince privilége que celui qui lui fut accordé par saint Louis de négocier dans tout le royaume, à une époque où les rares libertés commerciales n'étaient aux yeux des princes que de simples mesures fiscales ou des actes passagers de capricieuse politique. Cette cité, avec ses trois portes d'Aigues-Mortes, de Maguelonne et des Lattes, étendait au loin son commerce.... Sa réputation commerciale était alors si grande qu'on désignait Montpellier souvent de cette manière : *port tres-fréquenté de la France.* »

Déjà la seigneurie de Montpellier avait passé par alliance à Pierre d'Aragon, qui confirma les priviléges et franchises dont la ville avait joui du temps des Guillems. Sous les successeurs de ce prince, la ville s'agrandit. Plus tard, vendue en partie, par l'un d'eux, à Philippe le Bel, elle passa tout entière, en 1349, à Philippe de Valois, au prix de 120 000 écus d'or. Alors la ville et les faubourgs avaient 3376 mètres de circuit, et l'on y comptait sept mille feux.

Protégé par le pape Urbain V, qui y avait étudié et enseigné la philosophie, Montpellier, en 1367, recula son enceinte (de la tour de la Babote, près de la porte de la Saunerie, à la tour des Carmes). Cependant ces nouvelles murailles restèrent inachevées. Vers le même temps, Montpellier eut à souffrir du passage des grandes compagnies ; mais il ne prit point de part à la croisade

Digitized by Google

contre les Albigeois, et l'inquisition ne s'y établit qu'avec peine, les consuls n'ayant pas voulu s'y prêter. Après avoir fait brûler une sorcière, elle fut abolie.

Au XVIe siècle, Montpellier comptait parmi les cités les plus florissantes du Midi ; il possédait un siége épiscopal, une cour des aides, une chambre des comptes et un hôtel des monnaies. C'était à la fois une ville de science et d'industrie. Bientôt la réforme y pénétra (1559); les protestants s'en rendirent maîtres sous Henri III et y établirent une espèce de république. Tombé de nouveau en leur pouvoir en 1621, puis assiégé et pris l'année suivante par Louis XIII, qui y fit construire une citadelle, après avoir fait raser les fortifications élevées par les protestants, Montpellier vit succéder au fléau de la guerre d'autres calamités : deux pestes, dont l'une, celle de 1629, dura dix-neuf mois, et l'hiver de 1709, qui fit périr les oliviers.

Depuis ce temps, Montpellier a largement réparé ses désastres. Il fut choisi, dès 1736, pour être le siége des états de la province, qui s'y assemblèrent jusqu'à leur suppression en 1789. Aujourd'hui Montpellier est le chef-lieu du département de l'Hérault.

Montpellier a vu naître Guillaume d'Alméras, qui périt glorieusement au combat naval de Messine, en 1676 ; le troubadour Daniel Arnaud ; le savant médecin Barthez ; le botaniste Pierre Richer de Belleval ; le médecin philosophe Bérard ; le littérateur Brueys ; Cambacérès, archichancelier sous Napoléon Ier ; le conventionnel Cambon ; le maréchal de Castries ; le comte Daru, traducteur d'Horace ; le comte Mathieu Dumas, général et historien ; le peintre François-Xavier Fabre ; Jacques, roi d'Aragon, dit le Conquérant, et son fils puîné, Jacques Ier, roi de Majorque, infant d'Aragon ; le général Lepic ; les peintres Antoine Ranc, Raoux et Vien ; saint Roch ; le poëte Roucher, auteur des *Mois*, etc.

Édifices publics. — Curiosités.

La **Cathédrale de Saint-Pierre** est l'une des plus anciennes églises de Montpellier. D'abord chapelle d'un monastère de Bénédictins fondé en 1364 par le pape Urbain V, elle fut érigée en cathédrale en 1536, après la translation du siége épiscopal de Ma-

guelonne à Montpellier. Détruite en partie pendant les guerres du XVI^e siècle, et restaurée à plusieurs reprises, elle se fait encore remarquer par la grandeur de ses proportions et surtout par la singularité de son porche. Deux piliers cylindriques et massifs, ayant la forme de deux tourelles gothiques et placés à 8 mètres 45 centimètres du mur de façade, soutiennent, à la hauteur de la nef, une voûte à quatre pendentifs, reposant, d'un côté, au-dessous de la partie conique des piliers, et s'appuyant, de l'autre, sur la façade de l'église. — « Il est impossible, dit M. Mérimée, de rien voir de plus lourd et de moins gracieux. » Aux quatre angles de la nef, s'élèvent quatre tours, dont trois du XIV^e siècle, et la quatrième, moderne. A l'intérieur, on vient de faire d'importantes restaurations. Saint-Pierre mesure 95 mètres de longueur dans œuvre. Sa hauteur sous la voûte est de 27 mètres. On y remarque une belle *statue* de la Vierge, par un élève de Canova, et trois grands tableaux, l'un, de Sébastien Bourdon : *la Chute de Simon le Magicien*; l'autre, de Jean de Troy : *Saint Pierre guérissant un boiteux,* et le troisième, d'Antoine Ranc : *Saint Pierre recevant le pouvoir des clefs.*

Il ne reste plus aucune trace de l'ancienne et célèbre *église de Notre-Dame des Tables*, patronne de Montpellier

L'église Saint-Denis a été bâtie, en 1699, par d'Aviler, dans le style toscan ; le portail est surmonté d'un fronton.

L'église Saint-Roch (ancienne chapelle des Pères trinitaires de Saint-Paul) n'offre rien de remarquable ; mais elle posède, depuis 1856, une partie des restes de saint Roch, enfant de Montpellier.

L'église Sainte-Eulalie (ancienne chapelle des Pères de Notre-Dame de la Merci) se recommande par la grandeur et la beauté de son vaisseau.

L'église du Séminaire (ancienne église des Récollets) date de 1681 ; elle a été restaurée en 1808. C'est un assez bel édifice.

La jolie *chapelle des Pénitents bleus* possède un christ colossal en marbre, œuvre d'un prêtre de Carrare.

La *chapelle du collége des Jésuites* est un élégant édifice, où l'on remarque un *Saint Jean-Baptiste*, de Vien.

Le temple protestant (ancienne église des Cordeliers) se recommande par sa belle façade.

Digitized by Google

L'Arc de Triomphe ou **Porte du Peyrou** s'élève à 47 mètres de l'entrée de la place de ce nom. Il fut construit en 1691-1692, en l'honneur de Louis XIV, par d'Aviler, d'après le dessin de Dorbay, et coûta à la ville 11 850 livres. C'est un monument d'ordre dorique. Percé d'un seul arc à plein cintre, il est couronné par un attique. Sa hauteur est de 15 mètres 11 centimètres, sa lar-

Cathédrale de Montpellier.

geur de 18 mètres; sous l'archivolte, on remarque quatre bas-reliefs représentant : l'un le triomphe de la Religion avec cette légende : *Extincta hæresi;* le second, la jonction des deux mers par le canal de Languedoc, avec cette légende : *Junctis Oceano et Mediterraneo mari;* le troisième, Hercule terrassant un lion, et le quatrième, des villes, des provinces qui se soumettent. Au-

Digitized by Google

dessus de ces bas-reliefs sont des trophées; au-dessous, de cartouches; à la voûte de l'arc, des caissons et des rosaces sculptés par Bertrand de Montpellier.

L'École de médecine est établie dans un ancien monastère de Bénédictins, élevé par le pape Urbain V, de 1364 à 1367. Devenu en 1536 le palais épiscopal, puis transformé en prison en 1793, il fut consacré à l'école de médecine en 1795. C'est un vaste édifice dans lequel on remarque : 1° *le grand amphithéâtre*, dont le circuit est en anse de panier surbaissée. Il a 20 mètres de largeur et 10 de profondeur. On y voit un siége antique de marbre, aujourd'hui siége professoral, qui a été trouvé, il y a plus d'un siècle, dans les Arènes de Nîmes, et un buste en marbre de Chaptal, œuvre du statuaire Comoli de Turin; — 2° *la salle des actes* ou *de réception*, parallélogramme long de 17 mètres sur 9 de large, et possédant un buste antique d'Hippocrate en bronze, ceux d'Esculape et d'Hygie en marbre, et la robe doctorale dite de Rabelais, bien que cette robe ait été deux fois renouvelée; — 3° *la salle du conseil*, où sont les portraits de tous les professeurs de l'école depuis 1239, entre autres ceux de Rabelais et de Rondelet (le Rondibilis de *Pantagruel*); — 4° *la salle du musée anatomique*, beau vaisseau, long de 64 mètres, large de 8 mètres 50 centimètres, et soutenu par trois rangs de quatre colonnes d'un style grandiose ; — 5° *la salle de la bibliothèque*, renfermant 50 000 volumes et 600 manuscrits grecs, latins, arabes, turcs, persans, chinois, italiens, espagnols, français, parmi lesquels la belle *Bible de Jean XXII* et la *Correspondance de la reine Christine de Suède*. On y remarque un beau dessin de Rigaud. A la bibliothèque est joint un cabinet de dessins originaux des peintres du midi de la France; c'est peut-être la seule collection qui existe dans ce genre. Montpellier la doit à un ancien banquier, Xavier Atger.

Outre une faculté de médecine, Montpellier possède une *faculté des sciences*, fondée en 1809 et inaugurée en 1810 ; une *faculté des lettres*, qui a succédé à l'ancienne faculté des arts dont cette ville était dotée au XIIIe siècle ; une *école supérieure de pharmacie*, créée en 1803.

L'*ancien collége de chirurgie de Saint-Côme*, bâti en 1756 par l'architecte Giral, a trois façades : la principale, du côté de la

Digitized by Google

Grand'Rue, mesure 16 mètres de largeur. Trois marches conduisent au péristyle. Au fond de la cour se trouve l'amphithéâtre; c'est aujourd'hui la *halle aux grains*. Au-dessus, siége le ***tribunal de commerce.***

Le **Palais de Justice** a été bâti en 1846, d'après les plans de M. Abric, architecte, sur l'emplacement de l'ancien palais seigneurial. Sa façade principale (rue du Peyrou) se développe sur une largeur de 61 mètres; sa profondeur est de 66 mètres. Au fond de la cour s'élève un riche péristyle corinthien avec fronton.

Le palais de justice.

L'***hôpital Saint-Éloi*** et l'***hôpital général*** sont des édifices modernes; l'église de ce dernier, qui est fort belle, possède un ***Saint Jean-Baptiste*** de Vien. Derrière l'hôpital général on voit encore les restes d'une ancienne fontaine, dite ***de Jacques Cœur***, avec deux écussons, l'un aux armes du célèbre argentier, et l'autre aux anciennes armes de la ville.

La ***maison centrale*** (ancien couvent des Ursulines) renferme quatre cours et peut contenir environ 800 détenus. L'***asile des aliénés*** se compose de deux corps de bâtiment autour desquels règnent des galeries supportées par des colonnes.

La *halle neuve* ou *couverte* se compose d'une colonnade élevée, en 1806, par l'architecte Donnat, sur l'emplacement de l'ancienne église de Notre-Dame des Tables.

La *halle au poisson*, construite, en 1745, sur les plans de Giral, est un parallélogramme long de 20 mètres sur 10 de large : il est orné d'un fronton à chacune de ses extrémités.

La *salle de spectacle*, bâtie en 1755, d'après les plans et devis de Maréchal, directeur des fortifications de la province, brûlée en 1785 et reconstruite d'après les plans de MM. Donnat et Lenoir, est un assez bel édifice. La façade est d'ordre dorique avec corniche et fronton.

La *citadelle*, élevée en 1624 par l'ingénieur de Meun, se compose de quatre bastions. Avant la Révolution, le front qui fait face à la ville était couvert d'une demi-lune avec chemin couvert. Depuis, réduit à sa simple escarpe, il a vu ses fossés comblés et ses dehors effacés. Dans cette citadelle, qui sert aujourd'hui de caserne, de dépôt et de prison militaire, a été renfermé Cinq-Mars, le prisonnier et la victime de Richelieu.

Parmi les maisons particulières, la maison *Bérard* mérite une mention spéciale.

Musées. — Collections. — Bibliothèque publique.

Le musée de Montpellier (rue Montpellieret), situé primitivement dans la salle de la Mairie, ne se composait, sous la Restauration, que d'un petit nombre de tableaux. Après un séjour de près de quarante années en Italie, François-Xavier-Pascal Fabre, élève de David, revint à Montpellier, sa ville natale, et, par deux actes de libéralité en 1825 et en 1837, la dota de sa riche collection, qui ne comprenait pas moins de 320 tableaux. Dès lors, le Musée acquit une certaine importance ; il prit le nom du donateur. Depuis, enrichi par de nouveaux dons (les collections Valedeau et Collot entre autres), il s'est placé au premier rang parmi les musées de province. Il possède 535 tableaux de toutes les écoles et des plus grands maîtres, 27 marbres, 17 bronzes, etc. Cinq galeries sont consacrées aux tableaux, aux statues et aux fragments antiques ; une autre aux dessins, une autre aux gravures, une autre aux bronzes, aux vases grecs, etc., une dernière à l'archéologie.

Digitized by Google

Parmi les tableaux de l'école italienne, nous signalerons : les *Portraits d'un jeune homme* et de *Laurent de Médicis* (405 et 404), deux toiles magnifiques, attribuées à Raphaël. — Après ces deux chefs-d'œuvre, on peut citer un beau *Paysage* (430) de Salvatòr Rosa; le *Massacre d'Hippone* (363), de Jacobus Palma; *Juda et Thamar* (12), joli petit tableau de deux figures par Jacopo Bassano; le *Mariage de sainte Catherine* (367), de Paul Véronèse ; la *Descente de croix*, de Campaña, et un beau *Portrait* de Sébastien del Piombo, élève de Michel-Ange.

L'école espagnole est représentée, au musée de Montpellier, par *l'Adoration des bergers* (421) composition de 38 figures, de Francisco Rizi; *l'Ange Gabriel* (534) et le *Martyre de sainte Agathe* (535) de Zurbaran; *Sainte Marie Égyptienne* (153), de Ribera.

C'est surtout à sa galerie de tableaux appartenant aux écoles hollandaise et flamande (collection Valedeau) que le musée de Montpellier doit son importance. On remarquera particulièrement *la Souricière* (131), de Gérard Dow ; un beau *Paysage* (423) de Roghman, élève de Rembrandt ; l'*Intérieur d'un estaminet hollandais*, d'Adrien Van Ostade; une *Vue des bords de la Meuse* (92), par Albert Cúyp; une *Jeune fille hollandaise* (482), charmante esquisse de Terburg; un *Paysage* (37) de Jean Both, élève de Claude Lorrain; *la Marchande hollandaise* (328) et *l'Écrivain* (327), de Metzu; deux jolis *Paysages* (399 et 400) de Pynacker; un autre (14) attribué à Berghem; *le Repos du laboureur* (523), *le Coup de l'étrier* (525), *la Foire aux chevaux* (526), *la Marche d'une armée et d'un convoi militaire* (527), quatre jolies toiles de Wouwermans; *Paysan à la porte d'une hôtellerie* (134), de Karle Dujardin; *le Repos du voyageur* (455), de Jean Steen; *Vue de la place de Harlem* (15), de Berckuyden; *l'Enfileuse de perles* (334), chef-d'œuvre de Miéris et l'une des plus curieuses toiles du musée; trois *Paysages* (430, 431, 432) de Ruysdaël; *la Petite flotte* (500), l'un des meilleurs tableaux que l'on connaisse de Guill. Van den Velde; l'*Épisode d'une guerre de religion* (428), de Rubens; *le Château des Trois-Tours* (470), *la Kermesse* (471) et *la Tabagie* (480), de Téniers ; deux *Paysages* (329 et 330) attribués à Van der Meulen; une *Chasse aux sangliers* (274), d'Abraham Hondius.

Une autre curiosité du musée, c'est *le petit Samuel* (416) de Joshua Reynolds, seule toile, dit-on, que l'on possède en France de ce grand peintre de l'école anglaise.

Plusieurs Poussin, entre autres : *la Mort de sainte Cécile* (381) et *le Baptême de Jésus-Christ* (382); *la Paix de Nimègue* (91), d'Antoine Coypel; un magnifique *Portrait de Mme Geoffrin* (79), par Chardin, d'après le livret; mais suivant l'auteur des *Musées de province* (M. Clément de Ris), il y aurait là deux erreurs en deux mots; un *Paysage* (502), une *Tempête* (503) et une *Marine* (504) de Joseph Vernet; *le Gâteau des rois* (242), *le Portrait d'une jeune fille* (246), charmante esquisse; *la Jeune fille au panier* (245), jolie et gracieuse tête d'étude; *le Jeune enfant endormi* (249), de Greuze; *Cavalcade et promenade en calèche* (464), panneau en forme de frise, et l'une des meilleures œuvres de Swebach Desfontaines; *Hector traîné dans la plaine de Troie* (100), de David; *Allégorie aux arts et aux sciences* (398), quatre esquisses de Prud'hon; *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès* (231), esquisse par Girodet; *les Vaches au pâturage* (49), par Brascassat; *Ce qu'on voit à vingt ans* (236), par Glaize, etc.; telle est la part de l'école française dans le musée de Montpellier.

Dans les autres galeries on remarque, parmi les dessins, deux belles études de Raphaël, un petit paysage du Poussin; et plusieurs dessins de Lesueur, de Lebrun, de Vanloo, de Coypel, de Fragonard, de Carle Vernet, de Prud'hon, de Géricault, de Charlet, de Bellangé, etc.; parmi les bronzes, le *Mercure* de Jean Bologne, et le *Bacchus* de Michel-Ange; dans les marbres, une *Tête de Muse*, de Canova; *Nyssia*, statue par Pradier; etc.

Montpellier possède, en outre, une *bibliothèque publique* (dans le musée), qui compte déjà 30 000 volumes environ, 64 manuscrits et plus de 10 000 estampes.

Industrie et commerce.

Si, malgré le canal du Midi, le port de Cette et la voie ferrée qui le relie à la grande ligne de Paris à Marseille, Montpellier n'a pu recouvrer son ancienne prospérité commerciale, il n'a pas, du moins, perdu tous les fleurons de sa couronne, suivant l'expression de M. Émile Fournier, et l'on peut lui appliquer ce mot

Digitized by Google

du pape Urbain V, *que c'est le plus agréable verger des sciences.* Cependant il possède, à 1 kilomètre, sur le canal du Midi, un magnifique établissement de bougies stéariques, cierges, chandelles et savons, du nom de Villodève, dont le produit s'élève à 10 millions; une fabrique de couvertures de laine, une usine où se travaillent le marbre et les pierres dures; une fabrique d'instruments de pesage; une autre de produits chimiques. Montpellier fait également le commerce des vins et eaux-de-vie, des soieries, tissus de coton, draps lissés, etc., et « sert d'entrepôt à tous les objets de luxe recherchés par les populations du Languedoc et par les nombreux étrangers qu'y attire la douceur de son climat. »

Promenades.

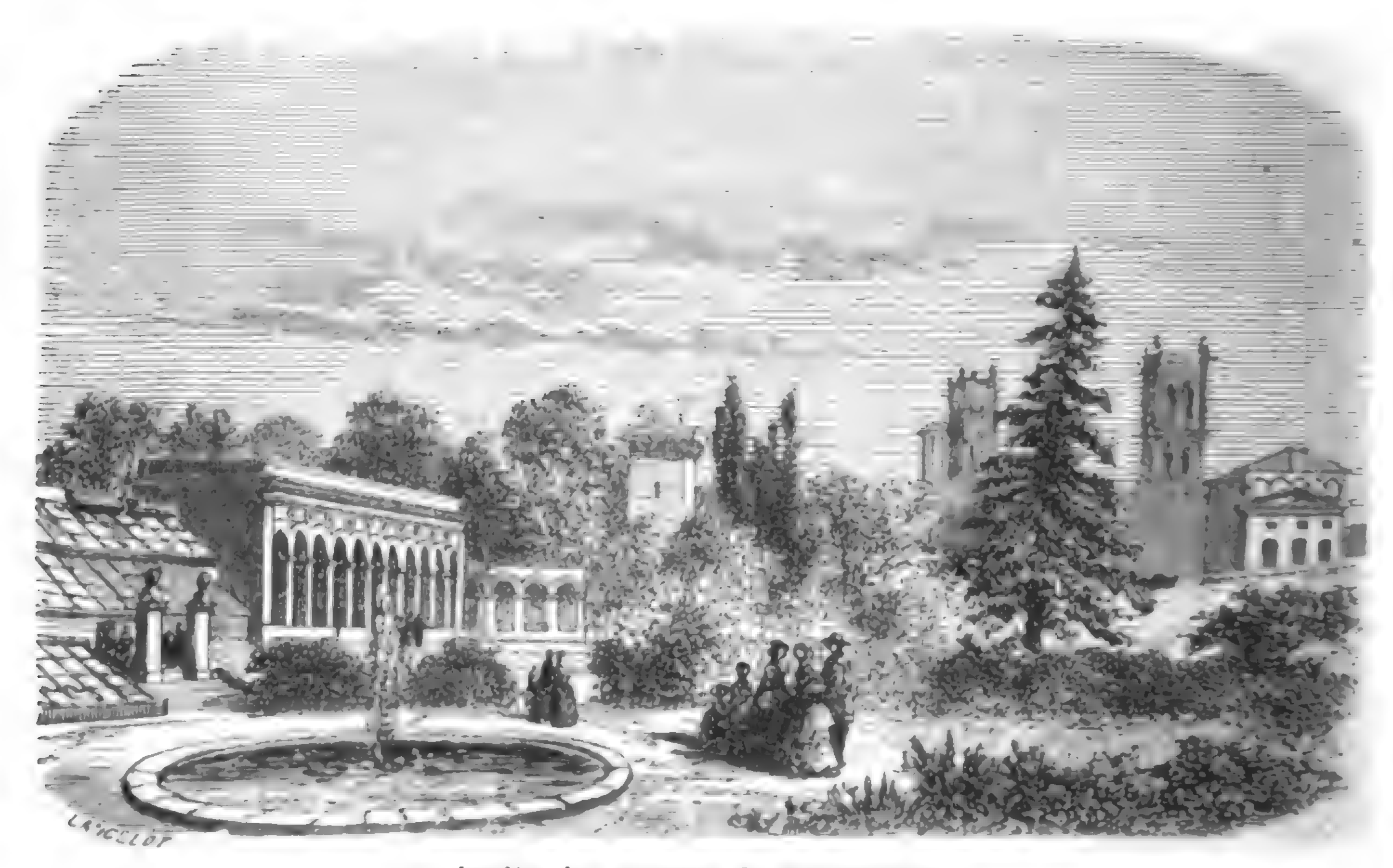
Montpellier possède un grand nombre de belles promenades : entre autres celles du *Peyrou*, au nord et au sud de cette place; elles sont plantées d'arbres, ornées de jardins, de bassins et de jets d'eau, et se terminent, du côté de la ville, par de très-belles grilles de fer, avec des portes surmontées de trophées. On y découvre de magnifiques points de vue.

L'Esplanade, bornée par le champ de Mars à l'est-sud-est, du côté opposé, par le chemin de fer et par des terrasses, occupe une surface carrée de 29 640 mètres. Montpellier doit cette belle promenade au duc de Roquelaure, dont elle porta longtemps le nom. Plantée de trois allées de marronniers et de platanes, elle est ornée de deux vastes bassins octogones avec jets d'eau.

Le champ de Mars s'étend sur une superficie carrée de 40 500 mètres.

Le Jardin des Plantes, fondé par Henri IV, en 1593, et établi par Pierre Richer de Belleval, qui y professa le premier la botanique, se divise en trois parties : *l'école botanique*, au midi (13 530 mèt. carrés), *la Montagne*, au centre, où l'on remarque un vieil arbre de Judée, un énorme peuplier de la Caroline et un pin d'Alep qui, mutilé par la tempête, domine encore tous les arbres de la Montagne et s'élève à 20 mètres 25 centimètres au-dessus du sol (10 934 mèt. carrés), et *l'école d'application*, au nord (19 936 mètres carrés). Broussonnet fit élever *l'orangerie*, en 1802, d'après les plans de Lagardette, et creuser un canal pour recevoir les plantes aqua-

tiques. Après lui de Candolle, en 1808, établit un conservatoire pour les collections. Plus tard, en 1819, Raffeneau-Delille fit creuser les trois bassins qui se trouvent au sud, à l'est et à l'ouest du grand bassin central. Ce magnifique jardin, placé actuellement sous l'habile direction de M. Martins, possède « dans la partie méridionale un micocoulier gigantesque (*celtis Australis*, L.), dont la circonférence, à 1 mètre au-dessus du sol, est de 3 mètres 48 centimètres; près de ce micocoulier, un cèdre du Liban



Le jardin des plantes de Montpellier.

de 1 mètre 20 centimètres de circonférence à la même hauteur, et, un peu plus bas, un beau *Pauwlonia imperialis* [1]. »

C'est du côté de la terrasse qui domine le canal que se trouve la partie la plus pittoresque du jardin : là s'élèvent de hauts cyprès, de verts lauriers, de longs rosiers Banks. Une poétique tradition y fait reposer, sous une voûte couronnée d'arbres sauvages, les restes de la fille adoptive d'Young, *Narcissa*; « mais, ajoute M. Eugène Thomas, la tradition et la poésie ne sauraient-elles

1. Eugène Thomas, *Tableau historique et descriptif de Montpellier*.

Digitized by Google

pardonner à l'histoire et à la vérité d'ouvrir cette tombe trop sacrée? » C'est à Lyon et non à Montpellier qu'est morte, en 1736, cette jeune Éliza, tant pleurée par le poëte des *Nuits*, sous le nom de Narcissa. — Sa tombe a été découverte, en 1831, à l'Hôtel-Dieu de Lyon, par M. Ozanam, savant médecin de cette ville. Un registre du culte protestant, trouvé dans les archives de l'hôtel de ville de Lyon, contient, en outre, son acte mortuaire.

Le Jardin du Roi, formé de la partie moyenne et de la partie septentrionale du jardin des plantes, renferme *l'école forestière*, dont les arbres et les arbustes, rangés par familles naturelles, occupent 32 banquettes parallèles; *l'école de naturalisation*, inaugurée en 1853; *l'école des vignes*, *l'école d'arbres fruitiers et l'herbier*.

Le Jardin de la Reine est réuni au Jardin du Roi par une arcade qui traverse la route de Ganges.

Excursions.

Aux environs on peut visiter: — le joli village de *la Vérune* (7 kil. ouest-sud-ouest de Montpellier) et son beau *château*; — le *château d'O* (2 kil. nord-ouest); — la *Piscine*, charmante résidence située dans le faubourg de Celleneuve, où la princesse Élisa Borghèse se retira en 1814; — le bourg des *Lattes* (6 kil. sud-sud-est), jadis petit port dans le voisinage du *Castellum Laterra* de Pomponius Méla et de l'étang *Laterra* de Pline; — *Saint-Bauzile de Putois* (4 myriam. nord-nord-ouest), où se trouve la fameuse grotte des *Demoiselles*, remplie de stalactites gigantesques, plus ou moins bizarres; — *Montbazin* (21 kil. sud-ouest), l'ancien *Forum Domitii*, où l'on remarque, entre autres fragments d'antiquités, une très-belle pierre tumulaire d'un flamine ou sévir augustal; — les *ruines* de l'ancienne *abbaye de Sainte-Marie de Valmagne* (35 kil. sud-ouest): l'église, la salle capitulaire et le cloître sont encore debout; — *Murviel* (12 kil. sud-ouest), village bâti sur les ruines d'une ville romaine, *Altimurium*; — *Montferrier* (7 kil. nord), avec sa roche volcanique de basalte, et les restes de son château gothique; enfin, *Saint-Guillem du Désert* (36 kil. ouest-nord-ouest), l'un des plus pittoresques villages du Midi, situé au milieu de hautes montagnes, « d'où sourdent

plusieurs ruisseaux, et dont les gorges, dit encore M. E. Thomas, restreignent le cours du *Verdus*, lequel a sa source non loin des habitations, à l'extrémité d'un amphithéâtre circulaire de grands rochers, où le voyageur se plaît à entendre la voix d'un écho très-curieux appelé dans le pays *Bissonne* (du latin *bis sonat*). Un rocher plus élevé domine majestueusement le village et sert de piédestal aux ruines d'un ancien et immense château nommé le *château Géant*, célèbre dans la contrée par une légende traditionnelle et fidèlement conservée par les habitants. C'est le combat du géant *Gellone* (ancien nom du village) et de saint Guillem, patron du lieu. Les environs de Saint Guillem offrent des particularités très-intéressantes pour les naturalistes : le Verdus s'y précipite deux fois en cascades. Un pont de cordes, jeté sur l'Hérault, qui a ici 40 mètres, rappelle par son mécanisme les tarabites de la Colombie. » Saint-Guillem possède, en outre, une grotte de stalactites et un vieux monastère de Bénédictins, fondé en 801, par Guillaume au Long-Nez, duc de Toulouse ou d'Aquitaine.

DE MONTPELLIER A CETTE.

Au sortir de la station de Montpellier, on passe dans la tranchée de *Saint-Martin de Prunet*, d'où l'on débouche dans une plaine couverte d'arbres et parsemée de mas et de jardins. On voit encore, en se retournant, Montpellier, étagé sur sa colline, et le Peyrou, dominé par son château d'eau.

Après avoir laissé, à gauche, les prés d'*Arènes;* à droite, le château *Girardot*, avec ses pavillons verts et ses croisées bizarres, on traverse la butte de *Cholet*, puis la chaussée de *Rondelet*, dont le possesseur était au XVI[e] siècle un professeur célèbre de l'université de Montpellier. C'est lui que Rabelais, dans le III[e] livre de *Panurge*, désigne sous le nom de *Rondibilis*, et que Panurge consulte si joyeusement sur le mariage. — Rondelet mourut en 1566.

A droite se montrent le clocher et l'ancienne église de *Montels*, et plus loin, on aperçoit sur la hauteur le vieux château de la Lauze, qui, flanqué de quatre tours, domine toute la plaine.

A la tranchée de *la Castelle* succède celle de la *Jasse de Maurin*,

Digitized by Google

taillée dans des roches rougeâtres, et débouchant dans la fraîche vallée de *la Mosson*, que l'on franchit, un peu plus loin, sur un pont en pierres de cinq arches, long de 58 mètres, d'où l'on découvre, sur la droite, l'ancien pont colossal de la Mosson à l'entrée d'une gorge sauvage, longtemps redoutée des voyageurs, et les ruines de l'antique chapelle de Saint-Bauzile, au sommet de la montagne.

21e STATION. — VILLENEUVE-LEZ-MAGUELONNE.

8 kil. de Montpellier. — 85 kil. de Tarascon. — 336 kil. de Lyon.
848 kil. de Lyon. — 185 kil. de Marseille.

Villeneuve, village de 1296 habitants, situé sur l'étang de l'Arnel, à gauche de la station, doit sans doute son origine à la ruine de Maguelonne. Son église, du VIIIe et du XIIIe siècle, est assez remarquable. C'est une croix latine : sa voûte à plein cintre, son abside circulaire, éclairées par une seule fenêtre cintrée, sa tour carrée et ses contre-forts révèlent tous les caractères de la période carlovingienne.

Non loin, au sud-est, dans l'île formée par la mer et par l'étang, était située l'ancienne ville de *Maguelonne*, la même, selon M. E. Thomas, que *Mesua*, décrite par Pomponius Méla. Bâtie, dit-on, par les Phocéens, prise plus tard par les Visigoths, puis par les Sarrasins, elle tomba enfin, en 737, au pouvoir de Charles-Martel qui, dans sa vengeance aveugle, n'épargna ni la ville, ni l'église que les musulmans avaient respectée. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Au commencement du XIe siècle, l'église fut relevée, puis restaurée ou rebâtie en 1110. On y voit encore quelques bas-reliefs en marbre, et plusieurs tombeaux des anciens évêques de Maguelonne.

Au delà de la station de Villeneuve, on traverse une tranchée profonde. A droite, à cinq cents pas s'élève une masse de roches grisâtres : c'est là que s'ouvre la grotte de la *Madeleine*, au fond de laquelle coule une petite rivière souterraine d'une extrême limpidité.

On laisse à gauche le mas d'*Andos* et les beaux salins de Villeneuve, dont la récolte annuelle est d'environ 180 000 quintaux métriques, et au delà des salins, l'étang de Vic ou de Palavas, renommé pour sa chasse aux macreuses.

Digitized by Google

22e STATION. — MIREVAL.

6 kil. de Villeneuve. — 91 kil. de Tarascon. — 342 kil. de Lyon.
854 kil. de Paris. — 191 kil. de Marseille.

Mireval (*Mira vallis*), village de 514 habitants, situé à d… de la station, a servi jadis de résidence aux rois d'Aragon.

A peine a-t on quitté la station de Mireval, qu'on franchit, sur … pont-levis, le canal de la *Robine de Vic*, qui prend naissance … loin de là et va se jeter dans l'étang de Palavas. On laiss… gauche le village de *Vic*.

Avant d'arriver à Frontignan, dont on aperçoit déjà les re… parts à demi ruinés, et le clocher qui ressemble à un don… la voie ferrée traverse, sur un remblai ayant un développem… de 4000 mètres, les marais de la Joncasse, de la Palude et de … Grand-Maïre.

23e STATION. — FRONTIGNAN.

7 kil. de Mireval. — 98 kil. de Tarascon. — 349 kil. de Lyon.
861 kil. de Paris. — 198 kil. de Marseille.

Frontignan, petite ville de 2077 habitants, chef-lieu de cant… possédait, au moyen âge, un château fort qui, pris par les rou… tiers, puis par les Bourguignons en 1418, résista aux protestan… en 1562, et plus tard au maréchal de Damville en 1576. Siège principal d'amirauté au XVIIe siècle, Frontignan faisait alors presque tout le commerce maritime du Languedoc. Aujourd'hui, elle est célèbre par ses vins muscats, et possède des salines produisant annuellement 200 000 quintaux métriques de se… d'excellente qualité.

Frontignan a vu naître le peintre Sébastien Bourdon.

Aux environs sont des sources d'eaux minérales.

Au-dessous de Frontignan, on franchit, sur un beau pont, le canal des Étangs, qui, construit en 1701 par les États du Languedoc, met l'étang de Thau en communication avec celui de Mauguio. Déjà, le paysage a changé d'aspect: plus d'habitations, plus de terres sur les bords de la voie ferrée : elle court, sur une chaussée, à travers les eaux jusqu'à Cette. C'est d'abord l'étang d'*Ingril* qu'elle franchit sur une jetée de rochers, qui s'élève à

Digitized by Google

2 mètres au-dessus du niveau des eaux, et présente un développement de 1300 mètres. Bientôt, laissant l'étang à droite, on vient côtoyer, à gauche, la mer, dont on n'est séparé que par une digue presque semblable à la première et destinée à joindre Cette à la terre ferme, du côté du nord : c'est la Peyrade ; elle a 5000 mètres de longueur sur une hauteur de 3 mètres 30 centimètres au-dessus de la mer.

Au delà du retranchement de la Peyrade que traverse la voie

Église de Frontignan.

ferrée, on découvre, sur la gauche, le phare et la montagne de Saint-Clair qui dominent Cette et la Méditerranée.

24e STATION. — CETTE.

7 kil. de Frontignan. — 105 kil. de Tarascon. — 356 kil. de Lyon. — 868 kil. de Paris. — 205 kil. de Marseille.

Renseignements généraux.

Des OMNIBUS, correspondant avec tous les trains, conduisent de la gare aux hôtels et à domicile, pour 25 c. par voyageur, et 20 c. par colis.

Digitized by Google

Hôtels : du *Grand-Galion*, des *Bains*, du *Languedoc*, du *Par…*

Libraires : *Chauvin* fils ; *Bonnet.*

Cabinets littéraires : *Destrech*, *Martin* fils, *Patras.*

Bains de mer. Les bains de mer de Cette sont fréquentés chaque année par 3000 ou 4000 individus. Le mois de juillet est le mois le plus favorable ; la dernière quinzaine de juin n'offre pas toujours une température suffisamment élevée, et l'approche de l'équinoxe expose, dans le mois d'août, aux coups de vent du large. L'établissement, qui ne brille ni par son élégance ni par son *confort*, se trouve situé près de l'ancien embarcadère du chemin de fer de Montpellier.

Bateaux a vapeur. Des services réguliers de bateaux à vapeur mettent le port de Cette en communication directe avec Marseille, Toulon, Cannes, Gênes, Livourne, Alger, Oran, Philippeville, Barcelone, Valence, Alicante, Carthagène, Alméria, Malaga et Cadix, Rio Janeiro, Bahia et Fernambouc [1].

Bourse de commerce. La tenue de la Bourse a lieu les mercredis à deux heures du soir, dans une des salles du tribunal de Commerce.

Situation. — Aspect général. — Population. — Histoire. — Industrie. Commerce.

Cette, ville de 21 064 habitants, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Montpellier, département de l'Hérault, se trouve située sur le golfe du Lion, à l'embouchure de l'étang de Thau, sur les pentes et au pied d'une montagne qui porte son nom, et dont le point culminant atteint 180 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est la ville la plus malpropre et la plus désagréable, en toute saison, du midi de la France ; mais c'en est aussi, après Marseille, la plus industrieuse, la plus commerçante, la plus animée, la plus prospère. Si ses quais, ses rues, son port, ses abords immédiats, sont encombrés d'immondices qui révoltent autant l'odorat que la vue, et dont les habitants, soit par habitude, soit à cause de leurs occupations, ne paraissent pas soupçonner l'existence, il

1. La *Compagnie du canal du Midi* a, en outre, établi un service de bateaux à vapeur à l'usage de la barque de poste et des bateaux accélérés, pour la traversée de l'étang de Thau.

Digitized by Google

Cette.

Digitized by Google

ed by Google

y règne une telle activité, une telle fièvre de travail; tant d'opérations diverses, qui semblent urgentes, obligatoires, s'y pratiquent de tous côtés, que l'observateur, cessant de voir ce qui l'a offensé et indigné au premier aspect, finit par s'intéresser à ce spectacle toujours nouveau d'une ville de 21 000 habitants, comparable à une fourmilière ou à une ruche.

Pour bien juger, pour bien comprendre Cette, pour deviner son avenir, il faut connaître son passé. Son histoire, qui date de deux siècles à peine, peut, du reste, se résumer en quelques lignes.

Les savants ne savent pas au juste comment on doit écrire son nom. M. Eugène Thomas, l'archiviste actuel du département de l'Hérault, et bien d'autres soutiennent qu'il faut, quand on sait raisonner, préférer l'*s* au *c*, supprimer un *t*, et mettre un accent grave sur le premier *e* : *Sète* au lieu de *Cette*. En effet, tous les anciens qui ont parlé du promontoire de Cette, l'ont appelé *mont Sigius* ou *Setius*, du grec Σίγιον ou Σέτιον, mots dont les Phocéens de Marseille se servirent les premiers sans doute pour désigner le cap, la cité et la presqu'île; mais l'orthographe actuelle a prévalu depuis longtemps. Les Romains établirent, l'an 115 avant J. C., une colonie dans la partie nord de la presqu'île, *colonia setia*, mentionnée par Velleius Paterculus ; mais cette colonie n'acquit jamais une grande importance. Une charte de 822 prouve que, au commencement du XIe siècle, la presqu'île appartenait à l'abbaye d'Aniane. Au XIIe siècle, c'était un fief que son possesseur, Bernard Atton, cédait à deux frères, sous la condition expresse qu'ils en doteraient quelque monastère. Les moines de Saint-Ruf en firent l'acquisition en 1187, puis le cédèrent, en 1247, à l'évêque d'Agde. Au XVIe siècle, le fils du connétable de Montmorency, l'ayant acheté, fit construire des fortifications sur le faîte de la montagne. Plus tard, il rentra, on ignore comment, en la possession des évêques d'Agde, qui le possédèrent jusqu'en 1791.

Henri IV conçut l'heureuse idée d'établir sur cette côte un port pour les navires exposés aux dangereuses tempêtes du golfe du Lion. Cette tentative n'eut aucun résultat; mais Riquet devait être plus heureux. Il choisit ce point important pour mettre en communication avec la Méditerranée le canal du Midi, qui devait af-

franchir la France, au moyen de la jonction intérieure des deux mers, des incertitudes, des retards et des dangers de la navigation par le détroit de Gibraltar. Il obtint l'adjudication du port de Cette avec celle du canal. La première pierre fut posée le 29 juillet 1666. Riquet fit construire les deux jetées qui ferment le port, telles qu'elles existent encore. L'une, tenant à la montagne du côté de l'ouest, a plus de 600 mètres ; l'autre, du côté du nord, a plus de 400 mètres sur 6 mètres hors de l'eau, dans une profondeur de 10 mètres. Le canal qui joint le port à l'étang de Thau a une longueur de 1500 mètres sur 40 mètres de largeur.

Le port créé, la ville se fonda. Louis XIV accorda aux habitants de nombreux priviléges. De riches capitalistes constituèrent des sociétés commerciales qui bâtirent de vastes magasins et se ruinèrent ; d'autres sociétés furent plus heureuses. Dès lors, la prospérité de Cette s'est constamment accrue.

Il est entré dans le port de Cette, en 1856, 2399 navires, jaugeant 259 160 tonneaux, et il en est sorti 2218 navires jaugeant 243 337 tonneaux. Le commerce *exporte* surtout des vins, des eaux-de-vie, des liqueurs, des sels, des verts-de-gris, des plantes tinctoriales ; il *importe* des laines et des cotons en rame, des chargements de blé, d'huiles, de merrain, de riz, de vermicelle, de denrées coloniales, de cuirs en poil, de liége, de sparterie, d'anchois en saumure, d'oranges, et des bois du Nord, des fers, des cuivres, des morues, des sardines, etc.

Mais son industrie enrichit autant Cette que son commerce. Elle *fabrique*, au grand jour et dans des conditions que la loi ne peut pas atteindre, tous les vins d'Espagne, de Madère, de Chypre, etc. Elle possède des fabriques de futailles, de bouchons, des ateliers de construction de navires et de machines à vapeur, des corderies, des saleries de sardines, etc ; enfin de nombreuses et importantes sécheries de morues. Dans ces établissements, on prépare et on sèche la morue qu'apportent à Cette, au retour de leur pêche à Terre-Neuve, les navires armés à Dieppe, Granville, Saint-Malo, Morlaix. La morue arrive fendue, vidée et salée, mais il faut la nettoyer de nouveau, l'aplatir et la sécher à l'air pour en faire ce qu'on appelle de la *merluche*. Quelques merluches étaient autrefois préparées sur le banc de Terre-Neuve ; depuis

Digitized by Google

l'établissement des sécheries à Cette, ces opérations lointaines ont été abandonnées.

L'histoire de Cette n'est donc, comme on le voit, que celle de sa création, de son commerce et de son industrie. En 1710, cependant, dans la nuit du 24 au 25 juillet, les Anglais, s'étant présentés devant Cette avec vingt-quatre vaisseaux de ligne, s'emparèrent du port, des forts et de la ville ; mais, cinq jours après, le maréchal de Noailles les obligeait à reprendre la mer. En 1809, l'amiral Baudin, poursuivi par une escadre anglaise supé-

Port de Cette.

rieure en nombre, se réfugia dans le port de Cette, où entrèrent à pleines voiles *le Borée*, de 74, et *la Pauline*, frégate de 40 canons. Mais l'amiral ne put sauver son troisième vaisseau, *le Lion*, qu'il échoua et fit sauter. Au mois d'avril 1815, le duc d'Angoulême, fait prisonnier à la Palud, fut dirigé sur Cette, d'où un vaisseau le conduisit en Espagne. Enfin on a prétendu qu'après l'échauffourée de Marseille et la capture du *Carlo-Alberto*, la duchesse de Berry débarqua à Cette, en 1832, pour se rendre en Vendée.

Digitized by Google

Édifices. — Curiosités.

Cette n'a pas le temps de se nettoyer ! comment pourrait-elle se construire des monuments, se dessiner et se planter des promenades, les orner et les entretenir? Cependant l'*église Saint-Louis* passe pour être d'un bon style, et l'on y jouit d'un magnifique point de vue sur la mer. On visitera également avec intérêt le *Musée d'histoire naturelle et de curiosités* et le *Jardin botanique* de M. Doumet, le maire de la ville. Ce jardin et ces musées sont régulièrement ouverts au public le dimanche, de une heure à quatre heures de l'après-midi. Les étrangers y sont admis dans la semaine, en en faisant la demande au propriétaire. Mais ce qu'ils remarqueront plus particulièrement à Cette, c'est le port, ce sont les jetées, la côte et la montagne. Le port a, depuis sa construction, nécessité de grands travaux; il s'ensablait à tel point, qu'il fut bientôt impraticable; les deux jetées, construites par Riquet, l'une appelée le *Môle*, et l'autre, *Jetée de Frontignan*, étaient insuffisantes : on dut construire, en 1819, un brise-lames qui produisit les plus heureux résultats; le gouvernement de Louis-Philippe obtint des chambres une somme de sept millions, pour compléter l'œuvre commencée et poursuivie depuis deux siècles. Aux deux extrémités du brise-lames, ont été établies deux batteries qui défendent l'entrée du port, dont les bateaux dragueurs maintiennent la profondeur à 7 mèt. On a, de plus, creusé un nouveau bassin, ainsi qu'un canal maritime, parallèle à celui de l'ancien port, et au moyen duquel l'étang communique avec la mer. Dans l'état actuel, la rade a une surface de 13 hect. et une profondeur normale de 7 mèt.; l'ancien bassin, une surface de 6 hect. et une profondeur normale de 5m,50; le chenal, une surface de 2 hect. 47 ares et une profondeur normale de 5 mèt.; l'avant-port, une surface de 11 hect. et une profondeur de 6 mèt.; le nouveau bassin, une surface de 7 hect. 50 ares et une profondeur de 5 mèt. Le môle a une surface de 1200 mèt. carrés, et s'avance à une distance de 600 mèt. dans la mer; l'un des forts qui le protégent, le fort Saint-Louis, est à batterie rasante, et un phare à feu fixe de 3e ordre le domine. L'élévation de ce phare est de 25 mèt.; sa portée de 12 milles. Il sera remplacé par un phare plus puissant,

Digitized by Google

d'une portée de 25 milles. Sur le fort Richelieu sont deux fanaux de 75 mèt. de hauteur et de 4 milles de portée, placés à 925 mèt. du phare du môle de Saint-Louis. Ils doivent être remplacés par deux feux situés, l'un sur l'extrémité de la jetée de Frontignan, l'autre sur le musoir nord-est du brise-lames.

Cette possède une *École navale*. Cette école, qu'elle dut aux libéralités de M. Jean-Paul Bousquet, né à Montpellier le 22 mai 1777, mort à Paris le 30 décembre 1842, est ouverte depuis le 27 octobre 1851. Vingt places gratuites sont accordées aux candidats, qui doivent être âgés de 10 ans au moins et de 12 ans au plus.

La *bourgigue* du canal de Cette, destinée à la pêche du poisson qui retourne des étangs à la mer, du 1er juillet au 1er mars, est la plus productive du département. Les étangs salés donnent, année moyenne, 23 700 quintaux de poissons blancs; 7150 quintaux d'anguilles, 45 000 quintaux de coquillages, 15 000 canards, macreuses et autres oiseaux aquatiques, soit une valeur de 560 000 francs, dont les 3/5 proviennent des étangs exploités au profit de l'État. Il est à remarquer que bien que les huîtres soient en général fort grosses à Cette, on peut en recueillir d'aussi petites et d'aussi délicates que celles de l'Océan.

En 1789, des *marais salants* considérables ont été établis près de Cette. On est parvenu, dans l'espace de six ans, à former le plus vaste et le plus bel établissement de ce genre qui existe en France. Une plage immense, de près de 12 kil. d'étendue, a été convertie en salines : le sel qu'on en retire est d'une blancheur éblouissante; il a un goût piquant et sans amertume. Comme il est très-épuré et peu chargé de matières aqueuses, il peut être regardé comme un des plus sains et des plus propres à conserver aux chairs et à la marée leur fraîcheur primitive.

Promenades et excursions.

La *Montagne de Cette*, isolée pour ainsi dire au milieu des eaux, offre de beaux points de vue sur la Méditerranée, l'étang de Thau et l'étang de Vic; mais elle est couverte de maisons de campagne, aux portes desquelles vont aboutir de nombreux sentiers qui s'y terminent; si l'on veut monter jusqu'au point culminant, d'où l'on découvre un magnifique panorama, il faut

Digitized by Google

avoir le soin de se faire bien indiquer la véritable route, qui s'ouvre à peu de distance de l'église.

Les bains de *Balaruc* sont situés à 12 kil. de Cette, à l'extrémité orientale de l'étang de Thau. On peut aller à Balaruc par terre et par eau. Les eaux, classées parmi les eaux salines thermales, ont une température de 47 à 50 degrés centigrades ; très-limpides et légèrement onctueuses au toucher, elles ont une saveur salée et piquante ; il s'en dégage une vapeur continuelle, et une grande quantité de bulles de gaz acide carbonique et d'azote.

Il y a à Balaruc un *hospice* où l'on admet les malades de tous les pays, lorsque leur pauvreté est constatée.

Balaruc a deux saisons médicales : celle du printemps et celle de l'automne, mai et juin, septembre et octobre. Néanmoins l'établissement demeure ouvert toute l'année aux personnes dont la santé ne permettrait pas une trop longue attente. Le séjour qu'y font les malades est, terme moyen, de vingt jours. Le nombre des malades se monte chaque année à 500.

Les maladies pour lesquelles les eaux de Balaruc sont, dit-on, le plus efficaces, sont certaines paralysies ; on s'en sert aussi pour le traitement des rhumatismes chroniques ; des maux de tête et de la surdité ; des affections scrofuleuses, des tumeurs blanches, etc. Ces eaux se prennent en bains, en douches et en boisson, mais surtout en douches et en bains.

C'est à Rondelet (*Rondibilis*) que Balaruc doit la réputation de ses eaux thermales. « Si Rabelais avait pu soupçonner leur vertu, il n'aurait pas manqué, dit un écrivain méridional, de leur donner place dans sa consultation pantagruélique et d'en prescrire l'usage à Panurge. »

Tableau des Distances et du Prix des places.

N. B. Voir pour les heures de départ les *Indicateurs du mois.*

PREMIÈRE SECTION.

DE LYON A MARSEILLE ET DE MARSEILLE A LYON.

Les trains express font le trajet de Lyon à Marseille, et *vice versa*, en 8 heures 14 minutes; les trains omnibus, en 13 heures 30 minutes.

(Les stations imprimées en lettres grasses sont celles où s'arrêtent les trains express.)

DE LYON A MARSEILLE.					DE MARSEILLE A LYON.				
kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.	kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
»	**LYON** (Perrach)	» »	» »	» »	»	**MARSEILLE**	» »	» »	» »
5	Saint-Fons	» 65	» 50	» 35	11	L'Estaque	1 25	» 90	» 70
10	Feysin	1 10	» 85	» 60	19	Pas-des-Lanciers	2 15	1 60	1 15
15	Sérézin	1 70	1 25	» 90	24	Vitrolles	2 70	2 »	1 50
20	Chasse	2 25	1 70	1 25	28	**Rognac**	3 15	2 35	1 70
28	Estressin	3 15	2 35	1 70	34	Berre	3 80	2 85	2 10
31	**Vienne**	3 45	2 60	1 90	48	Saint-Chamas	5 40	4 5	2 95
36	Vaugris	4 5	3 »	2 20	53	Miramas	5 95	4 45	3 25
43	Les Roches	4 80	3 60	2 65	58	Entressens	6 50	4 85	3 55
52	Le Péage	5 80	4 35	3 20	70	Saint-Martin	7 85	5 90	4 30
56	Salaise	6 25	4 70	3 45	78	Raphèle	8 75	6 55	4 80
60	**Saint-Rambert**	6 70	5 5	3 70	86	**Arles**	9 65	7 20	5 30
66	Andancette	7 40	5 55	4 5	94	Ségonnaux	10 55	7 90	5 80
73	Saint-Vallier	8 20	6 15	4 50	100	**Tarascon**	11 20	8 40	6 15
79	Serves	8 85	6 65	4 85	109	Graveson	12 20	9 15	6 70
87	**Tain**	9 75	7 30	5 35	115	Barbentane	12 90	9 65	7 10
96	La Roche de G..	10 75	8 5	5 90	121	**Avignon**	13 55	10 15	7 45
105	**Valence**	11 75	8 80	6 45	127	Le Pontet	14 20	10 65	7 80
115	Etoile	12 90	9 65	7 10	131	Sorgues	14 65	11 »	8 5
123	Livron	13 80	10 35	7 60	135	Bedarrides	15 10	11 35	8 30
126	Loriol	14 10	10 60	7 75	141	Courthézon	15 80	11 85	8 70
133	Saulce	14 90	11 15	8 20	149	**Orange**	16 70	12 50	9 20
139	La Coucourde	15 55	11 70	8 55	156	Piolenc	17 45	13 10	9 60
150	**Montélimar**	16 80	12 60	9 25	159	Mornas	17 80	13 35	9 80
159	Châteauneuf	17 80	13 35	9 80	165	Mondragon	18 50	13 85	10 15
163	Donzère	18 25	13 70	10 5	168	La Croisière	18 80	14 10	10 35
171	Pierrelatte	19 15	14 35	10 55	172	La Palud	19 25	14 15	10 60
179	La Palud	20 5	15 5	11 5	180	Pierrelatte	20 15	15 10	11 10
183	La Croisière	20 50	15 35	11 25	188	Donzère	21 5	15 80	11 60
186	Mondragon	20 85	15 60	11 45	192	Châteauneuf	21 50	16 15	11 85
191	Mornas	21 40	16 5	11 75	201	**Montélimar**	22 50	16 90	12 40
194	Piolenc	21 75	16 30	11 95	212	La Coucourde	23 75	17 80	13 5
201	**Orange**	22 50	16 90	12 40	218	Saulce	24 40	18 30	13 45
210	Courthézon	23 50	17 65	12 95	225	Loriol	25 20	18 90	13 85
215	Bédarrides	24 10	18 5	13 25	228	Livron	25 55	19 15	14 5
220	Sorgues	24 65	18 50	13 55	236	Etoile	26 45	19 80	14 55
224	Le Pontet	25 10	18 80	13 80	246	**Valence**	27 55	20 65	15 15

kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.	kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
230	**Avignon**.......	25 75	19 30	14 15	254	La Roche de G..	28 45	21 35	15 65
236	Barbentane....	26 45	19 80	14 55	264	**Tain**..........	29 55	22 20	16 25
242	Graveson......	27 10	20 35	14 90	272	Serves.........	30 45	22 85	16 75
251	**Tarascon**.....	28 10	21 10	15 45	278	Saint-Vallier...	31 15	23 35	17 10
257	Segonnaux.....	28 80	21 60	15 85	284	Andancette.....	31 80	23 85	17 50
265	**Arles**.........	29 70	22 25	16 30	291	**Saint-Rambert**.	32 60	24 45	17 95
273	Raphèle.......	30 60	22 95	16 80	295	Salaise......	33 5	24 80	18 15
281	Saint-Martin...	31 45	23 60	17 30	299	Le Péage.......	33 50	25 10	18 40
293	Entressens.....	32 80	24 60	18 5	308	Les Roches....	34 50	25 85	18 95
298	Miramas.......	33 40	25 5	18 35	315	Vaugris........	35 30	26 45	19 40
303	Saint-Chamas..	33 95	25 45	18 65	320	**Vienne**.......	35 85	26 90	19 70
317	Berre..........	35 50	26 65	19 55	322	Estressin......	36 5	27 5	19 85
323	**Rognac**........	36 20	27 15	19 90	331	Chasse.........	37 5	27 80	20 40
327	Vitrolles.......	36 60	27 45	20 15	336	Sérézin........	37 65	28 20	20 70
332	Pas-des-Lanciers	37 20	27 90	20 45	341	Feysin.........	38 20	28 65	21 »
340	L'Estaque......	38 10	28 55	20 95	346	Saint-Fons.....	38 75	29 5	21 30
350	**MARSEILLE**....	39 20	29 40	21 55	350	**LYON** (Perrach).	39 20	29 40	21 55

DEUXIÈME SECTION.

DE MARSEILLE A TOULON ET DE TOULON A MARSEILLE.

Les trains omnibus font le trajet de Marseille à Toulon, et *vice versa*, en 2 heures 30 minutes.

MARSEILLE A TOULON.					**TOULON A MARSEILLE.**				
kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.	kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
»	**MARSEILLE**....	» »	» »	» »	»	**TOULON**.......	» »	» »	» »
7	La Pomme.....	» 80	» 60	» 45	5	La Seyne......	» 65	» 50	» 35
9	Saint-Marcel...	1 »	» 75	» 55	9	Saint-Nazaire..	1 10	» 85	» 50
12	Saint-Menet....	1 25	» 90	» 70	16	Bandol........	1 90	1 45	1 5
13	La Penne......	1 45	1 10	» 80	23	Saint-Cyr......	2 70	2 »	1 50
15	Camp-Major....	1 70	1 25	» 90	30	La Ciotat......	3 45	2 60	1 90
17	**Aubagne**......	1 90	1 45	1 5	40	Cassis.........	4 60	3 45	2 55
27	Cassis.........	3 »	2 25	1 65	50	**Aubagne**......	5 60	4 20	3 10
37	La Ciotat.......	4 15	3 10	2 30	52	Camp-Major....	5 95	4 45	3 25
44	Saint-Cyr......	4 95	3 70	2 70	54	La Penne......	6 15	4 60	3 40
51	Bandol........	5 70	4 30	3 15	55	Saint-Menet....	6 25	4 70	3 45
58	Saint-Nazaire...	6 50	4 85	3 55	58	Saint-Marcel...	6 60	4 95	3 65
62	La Seyne......	6 95	5 20	3 80	60	La Pomme.....	6 85	5 10	3 75
67	**TOULON**.......	7 50	5 65	4 15	67	**MARSEILLE**....	7 50	5 65	4 15

TROISIÈME SECTION.

DE ROGNAC A AIX ET D'AIX A ROGNAC.

Les trains omnibus font le trajet de Rognac à Aix, et *vice versa*, en 1 h. 11 m.

DE ROGNAC A AIX.					**D'AIX A ROGNAC.**				
kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.	kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
»	**ROGNAC**.......	» »	» »	» »	»	**AIX**............	» »	» »	» »
7	Velaux........	» 80	» 60	» 45	7	Les Milles......	» 80	» 60	» 45
12	Roquefavour...	1 35	1 »	» 75	14	Roquefavour...	1 55	1 20	» 85
19	Les Milles......	2 15	1 60	1 15	19	Velaux........	2 15	1 60	1 15
26	**AIX**...........	2 90	2 20	1 60	26	**ROGNAC**.......	2 90	2 20	1 60

Digitized by Google

QUATRIÈME SECTION.

DE LIVRON A PRIVAS ET DE PRIVAS A LIVRON.

DE LIVRON A PRIVAS.					DE PRIVAS A LIVRON.				
kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.	kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
»	**LIVRON**........	»	» »	» »	»	**PRIVAS**........	» »	» »	» »
5	La Voulte......	» »	» »	» »	2	Le Minerai.....	» »	» »	» »
10	Le Pouzin.....	» »	» »	» »	9	Chomérac......	» »	» »	» »
19	Chomérac......	» »	» »	» »	18	Le Pouzin......	» »	» »	» »
26	Le Minerai.....	» »	» »	» »	23	La Voulte. . ..	» »	» »	» »
28	**PRIVAS**........	» »	» »	» »	28	**LIVRON**........	» »	» »	» »

CINQUIÈME SECTION.

DE TARASCON A CETTE ET DE CETTE A TARASCON.

Les trains express font le trajet de Tarascon à Cette, et *vice versa*, en 3 heures 6 minutes.

DE TARASCON A CETTE.					DE CETTE A TARASCON.				
kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.	kil.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
»	**TARASCON**.....	» »	» »	» »	»	**CETTE**.........	» »	» »	» »
1	Beaucaire......	» 65	» 50	» 35	7	Frontignan.....	» 80	» 60	» 45
12	Bellegarde.....	1 35	1 »	» 75	14	Mireval........	1 55	1 20	» 85
17	Manduel.......	1 90	1 45	1 5	21	Villeneuve.	2 35	1 75	1 30
23	Marguerittes...	2 60	1 95	1 40	28	**Montpellier**....	3 15	2 35	1 70
28	**Nîmes**.........	3 15	2 35	1 70	35	Les Mazes.	3 90	2 95	2 15
31	Saint-Césaire...	3 45	2 60	1 90	37	Saint-Aunès....	4 15	3 10	2 30
34	Milhaud.	3 80	2 85	2 10	41	Baillargues.....	4 60	3 45	2 55
37	Bernis.........	4 15	3 10	2 30	43	Saint-Brès.	4 80	3 60	2 65
39	Uchaud........	4 35	3 30	2 40	46	Valergues......	5 15	3 85	2 85
44	Vergèze.......	4 95	3 70	2 70	48	Lunel-Viel......	5 40	4 5	2 95
46	Aigues-Vives...	5 15	3 85	2 85	51	Lunel.........	5 70	4 30	3 15
48	Gallargues.	5 40	4 5	2 95	57	Gallargues	6 40	4 80	3 50
54	Lunel..........	6 5	4 55	3 35	59	Aigues-Vives...	6 60	4 95	3 65
57	Lunel-Viel....	6 40	4 80	3 50	61	Vergèze........	6 85	5 10	3 75
60	Valergues......	6 70	5 5	3 70	66	Uchaud........	7 40	5 55	4 5
63	Saint-Brès. .. .	7 5	5 30	3 90	68	Bernis.........	7 60	5 70	4 20
65	Baillargues.....	7 30	5 45	4 »	71	Milhaud.	7 95	5 95	4 35
69	Saint-Aunès. . .	7 75	5 80	4 25	74	Saint-Césaire...	8 30	5 20	4 55
71	Les Mazes.	7 95	5 95	4 35	78	**Nîmes**.	8 75	6 55	4 80
77	**Montpellier**. ...	8 60	6 45	4 75	82	Marguerittes...	9 20	6 90	5 5
85	Villeneuve. . ..	9 50	7 15	5 25	88	Manduel.......	9 85	7 40	5 40
91	Mireval........	10 20	7 65	5 60	94	Bellegarde.	10 55	7 90	5 80
98	Frontignan.....	11 »	8 25	6 5	104	Beaucaire......	11 65	8 75	6 40
105	**CETTE**........	11 75	8 80	6 45	105	**TARASCON**.....	11 75	8 80	6 45

Digitized by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

Abeilles [Les] (Vaucluse, 146.
Acacias [Ile des], 3.
Aigle [Cap de l'], 349.
Aiguebelle (Drôme), 98. Forêt [d']. — Abbaye [d'].
Aigues-Vives (Gard), 446.
Aix (Bouches-du-Rhône), 388. — Aspect général, 388 — Histoire, 389. — Antiquités, 390. — Édifices publics, 391. — Musée, 393. — Les Thermes, 393. — Industrie et commerce, 394. — Promenades et excursions, 394.
Alban - du - Rhône [St-] (Drôme), 35.
Alissas (Ardèche), 400.
Allan (Drôme), 86.
Alpines [Les], 217.
Ambrusium [Pont d'] (Gard), 447.
Ampuis (Rhône), 30.
Andance Ardèche), 44.
Andancette (Drôme), 42.
André de Ramières [St-] (Vaucluse), 134.
Anneyron (Drôme), 43.
Antonin [St-] (Bouches-du-Rhône), 395.
Antraigues (Ardèche), 406.
Arc [Vallée de l'], 383.
Arcoules (Ardèche), 39.
Arles (Bouches du Rhône). — Situation. — Aspect général, 221. — Histoire, 225. — Antiquités, 230. — Édifices publics, curiosités, 241. — Musée; collections particulières, 248. — Agriculture, navigation, commerce et industrie, 252. — Promenades et excursions, 253.
Arras (Ardèche), 49.
Aubagne (Bouches-du-Rhône), 342.
Aunès [Saint-] (Hérault), 450.
Aurel (Vaucluse), 145.
Avignon (Vaucluse). — Situation, aspect général, 158. — Histoire, 163. — Antiquités, 173. — Édifices religieux, 174. — Édifices civils, 180. — Musées; collections, 185. Ancien Avignon; hôtels et maisons particulières, 188. — Commerce et industrie, 189. — Promenades; excursions, 190
Aygalades [Les] (Bouches-du-Rhône), 281. — Vallée des], 281-282.
Ayzac [Coupe d'], 406.

B

Baillargues (Hérault), 449.
Baix (Ardèche), 75.
Balaruc (Hérault), 489.
Bancel (Drôme, 45.
Bancel [Vallée du], 45.
Bandol (Var), 354.
Barbantane (Bouches-du-Rhône), 201.
Barnabé [St-], Bouches-du-Rhône), 339.
Barri (Vaucluse), 112.
Barthelasse [Ile de la], 157.
Barthélemy [St-] (Bouches-du-Rhône), 282.
Bas-Bruns (Vaucluse), 145
Bastide du roi René [La], 395.
Bauzile de Putois [Saint-] (Hérault, 467.
Baux [Les] (Bouches-du-Rhône), 262.
Beaucaire (Gard), 407.
Beauchastel (Ardèche), 70.
Baume de Roland [La], 338.
Beaumette [La] (Vaucluse), 134.
Beaumont (Vaucluse), 142.
Beauregard (Rhône, 3.
Beauregard [Château de], 68.
Beausemblant (Drôme), 45.
Bédarrides (Vaucluse), 154.
Bedouin (Vaucluse), 142-148.
Bégude [La] (Rhône, 3.
Belle-Eau [Château de], 94.
Bellegarde (Gard). 413.
Bernards [Les (Vaucluse), 145
Bernis (Gard), 445.

Digitized by Google

Berre (Bouches-du-Rhône), 273.
Blanche [Ile], 6.
Bollène (Vaucluse), 113.
Bondonneau [Eaux de], 84.
Bonnet [St-] (Gard), 441.
Bonneveine (Bouches-du-Rhône), 340.
Boulbon (Bouches-du-Rhône), 204.
Bourg-St-Andéol (Ardèche), 105.
Boyers [Les] (Vaucluse), 135.
Brantes (Vaucluse), 145.
Brès [St-] (Hérault), 449.

C

Cabrières (Gard), 413.
Caderousse (Vaucluse), 153.
Cadière [La] (Var), 362.
Cairanne (Vaucluse), 135.
Camargue [La], 254.
Camaret (Vaucluse), 133.
Camoins [Les] (Bouches-du-Rhône), 340.
Camp-Major (Bouches-du-Rhône), 341.
Canaille [Cap], 345.
Canet [Le] (Bouches-du-Rhône), 282.
Carpentras (Vaucluse), 143-148.
Cassis (Bouches-du-Rhône), 345.
Castelnau (Hérault), 450.
Castries (Hérault), 450.
Catalans [Village des] (Bouches-du-Rhône), 335.
Césaire [St-] (Gard), 445.
Ceyreste (Bouches-du-Rhône), 351.
Cette (Hérault). — Renseignements généraux, 471. — Situation, aspect général, population. — Histoire. — Industrie, commerce, 472. — Édifices, curiosités, promenades, excursions, 479.
Cette (Montagne de), 478.
Chamas [St-] (Bouches-du-Rhône), 270.
Champagne (Ardèche), 42-44.
Chanas (Isère), 40.
Charmes (Ardèche), 70.
Charnas (Ardèche), 40.
Chasse (Isère), 5.
Château-Borelly, 336.
Châteaubourg (Ardèche), 55.
Château-d'If, 338.
Château d'O, 467.
Châteaudouble (Drôme), 67.
Châteauneuf-de Gadagne (Vaucluse), 194.
Châteauneuf du Pape (Vaucluse), 154.
Châteauneuf-du-Rhône (Drôme), 86.
Château des Dauphins de Viennois [Ruines d'un], 48.
Château-Follet [Le], 280.
Château-Renard (Bouches-du-Rhône), 203.
Château-Vert [Le], 337.
Chenavari [Montagne de], 79.
Chevalière [La] (Vaucluse), 135.
Chèvre [Ile de la], 31.
Chomérac (Ardèche), 399.
Chonas (Isère), 31.
Ciotat [La] (Bouches-du-Rhône), 349.
Clair [St-] (Isère), 34.
Clansayes (Drôme), 96.
Clonas (Isère), 35.
Codognan (Gard), 446.
Coiron [Chaine du], 405.
Colombe [Ste-] (Rhône), 28.
Colombe [Ste-] (Vaucluse), 148.
Condillac (Drôme), 77.
Condrieu (Rhône), 32-34.
Constantine (Bouches-du-Rhône), 269.
Cordeloux [Château de], 31.
Cordes [Montagne de], 220-259.
Cornas (Ardèche), 56.
Côte-Rôtie, 31.
Coucourde [La] (Drôme), 76.
Couquioux [Les] (Vaucluse), 145.
Courthezon (Vaucluse), 154.
Crau [La], 266.
Crestet [Le] (Vaucluse), 141.
Croisière [La] (Vaucluse), 114.
Croix de Jérusalem [Ste], 346.
Crozes (Drôme), 49.
Cruas (Ardèche), 76.
Crussol [Ruines de], 54-68.
Cyr [St-] (Rhône), 30.
Cyr [St-] (Var), 352.

D

Dames [Les] (Isère), 35.
Dames [Bois des], 134.
Dent-de-Rez (La), 96.
Derbières (Drôme), 78.
Désirat [St-] (Ardèche), 42.
Donzère (Drôme), 91. — Rochers [de], 90. — Iles [de], 95.

E

Entrechaux (Vaucluse), 141.
Entremont (Bouches-du-Rhône), 394.
Entressens (Bouches-du-Rhône), 269.
Ermitage [Coteau de l'], 49-51.
Érôme (Drôme), 49.
Esprit [St-] (Vaucluse), 145.
Estaque [L'] (Bouches-du-Rhône), 280. — [Chaine de l'], 275-277-280.
Estubiers [Les] (Drôme), 98.
Estressin (Isère), 7.
Étienne [St-] (Vaucluse), 145.
Étienne de Boulogne [St-] Château de], 4 6.
Étienne-du-Grès [St-] (Bouches-du-Rhône), 214.
Étoile (Drôme), 69.
Eyrieu [Vallée de l'], 70.

F

Feubriers [Les] (Vaucluse), 145.
Feyzin (Isère), 3.
Fiancey (Drôme), 70.
Flassan (Vaucluse), 145.
Fond [St-] (Drôme), 75.
Fons [St-] (Rhône), 2.
Fontlosier [Château de], 69.
Fontvieille (Bouches-du-Rhône), 218.

Forêt de Saou [La], 73.
Foy [Ste] (Rhône), 2.
Frontignan (Hérault), 470.

G

Gabriel [St-] (Bouches-du-Rhône), 261.
Galaure [Vallée de la], 47-48.
Garlaban [Le], 341.
Garriguette [La] (Vaucluse), 135.
Gémenos (Bouches-du-Rhône), 344.
Geniès de Mourgues [St-] (Hérault), 449.
Gentilli (Vaucluse), 156.
Gerbier de Jonc [Le], 68.
Gervasy [St-] (Gard), 441.
Gigognan (Vaucluse), 156.
Gigondas (Vaucluse), 134.
Givors (Rhône), 5.
Givray (Isère), 35.
Grand-Gallargues (Gard), 447.
Grande-Ile [La], 75.
Granges-Gontardes (Drôme), 98.
Graveson (Bouches-du-Rhône), 203.
Grignan, 101-105. — Château [de], 97.
Grigny (Rhône), 4.
Guillem du Désert (St-), 467.

H

Hauts Bruns (Vaucluse), 145.
Héritiers [Les] (Vaucluse), 145.
Honorat [Ermitage de St-] 387.

I

Irigny (Rhône), 3.
Isle [L'] (Vaucluse), 195.

J

Jean de Muzols [St-] (Ardèche), 49.
Jeaume [St-] (Vaucluse), 146.
Jonquerettes (Vaucluse), 194.
Jonquières (Gard), 413.
Jonquières (Vaucluse), 153.
Joseph [St-] (Bouches-du-Rhône), 282.
Joviac [Château de], 85.
Juste [Montagne de Ste], 110.

K

Keïrié [Tour de], 394.

L

Ladémon (Gard), 441.
Lafoux (Gard), 441.
Lagarde-Adhémar (Drôme), 95.
Lansargues (Hérault), 449.
Lattes (Hérault), 467.
Laurade (Bouches-du-Rhône), 214.
Laveyron (Drôme), 45.
Léger [St-] (Vaucluse), 145.
Léger-Bressac [St-] (Ardèche), 399.
Leyne (Drôme), 78.
Limony (Ardèche), 39.
Lioud (Isère), 37.
Livron (Drôme), 71-73.
Logis de Berre (Drôme), 98.
Loriol (Drôme), 74.
Lubéron [Le], 147-161.
Lunel (Hérault), 448.
Lunel-Viel (Hérault), 448.

M

Macabiou (Isère), 37.
Maison-Rouge [La], 31.
Malaucène (Vaucluse), 133-141-142.
Malmouche (Rocher de), 91.
Manduel (Gard), 413.
Mantaille [Château de], 44.
Marcel [St-] (Bouches-du-Rhône), 340.
Marcel [Ile St-], 70.
Marcels [Les] (Vaucluse), 135.
Margiries [Iles], 90.
Marguerite [Ste] (Vaucluse), 142.
Marguerittes (Gard), 414.
Marie de Valmagne [Ste-], (Abbaye de), 467.
Mars [Les] (Vaucluse, 135.
Mars [Montagne de], 134.
Marseille. — Paysage, 279. — Renseignements généraux, 282. — Situation, aspect général, 285. — Les ports, la rade et les phares, 292. — Canal de Marseille, 293. — La ville neuve, 295. — Marseillais et Marseillaises, 298. — Histoire, 300. — Antiquités, 316. — Édifices publics, 317. — La bourse, 321. — Le musée, 325. — Navigation, commerce, industrie, 329. — Promenades, 331. — Campagne de Marseille. les bastides, 335. — Excursions, 336.
Marsillo à Veïre, 337.
Martigues (Bouches-du-Rhône), 274.
Martin [St-] (Ardèche), 118.
Martin de Crau [St-] (Bouches-du-Rhône), 268.
Martin de Prunet [Saint-], Hérault, 468.
Mas-Blanc [Le] (Bouches-du-Rhône), 214.
Mas-de-l'Hôte [Le] (Isère), 39.
Mas-des-Tours [Le] (Bouches-du-Rhône), 218.
Mattes [Bois des], 112.
Maurice-de-l'Exil [St-], (Isère), 35.
Mauves (Ardèche), 54.
Mayrargues [Château de], 395.
Mayrargues (Hérault), 450.
Mazan (Vaucluse), 143.
Mazargues (Bouches-du-Rhône), 340.
Mazes [Les] (Hérault), 451.
Menet [St-] (Bouches-du-Rhône), 340
Meysse (Ardèche), 78.
Milhaud (Gard), 445.
Milles [Les] (Bouches-du-Rhône), 387.
Minerai [Le] (Ardèche), 400.
Miramas (Bouches-du-Rhône), 270.
Mireval (Hérault), 470.
Mirmande (Drôme), 75.

Digitized by Google

Mondragon (Vaucluse), 121.
Montagnes du Matin [Les], 67.
Montagnette [La], 201.
Montan [Saint-] (Ardèche), 95.
Montbazin (Hérault), 467.
Mont-Blanc, 44.
Montbrul [Rampes ou balmes de], 406.
Montélier [Château de], 67.
Montelimar (Drôme), ... — Situation, aspect général, 79. — Histoire, 80. Édifices publics, 82. — Commerce et industrie, 84. — Environs, 84.
Montfavet (Vaucluse), 193-194.
Montferrier (Hérault), 467.
Mont-Lucet [Tour de], 98.
Mont-Lys [Château de], 30.
Mont-Majour [Ruines de l'abbaye de], 220-256-259.
Montpellier (Hérault), — Aspect général, 452. — L'aqueduc de St-Clément, 453. — Rues et places, 454. — Histoire, 454. — Édifices publics, 457. — Arc de triomphe du Peyrou, 459. — L'école de médecine, 460. — Le palais de justice, 461. — Le musée, 462. — Commerce et industrie, 464. — Promenades : le jardin des plantes, 465. — Excursions, 467.
Morières (Vaucluse), 194.
Mornas (Vaucluse), 122.
Mourmoiran (Vaucluse), 142.
Moutte [château de la], 340.
Murviel (Hérault), 467.
Mussaguet [Tunnel du], 345.

N

Nages (Gard), 445.
Nazaire [St-] (Var), 357.
Nerthe [La] 278. — [Tunnel de la], 277.
Nîmes (Gard). Renseignements généraux, 414. — — Aspect général, 415. Histoire, 417. — Antiquites : l'Amphithéâtre, 425. — La Maison-Carrée, 426. — La Tour Magne, 428. — Le temple de Diane, 429. — La porte d'Auguste, 430. — La porte de France, 432. — Édifices publics, 433. — Le musée, 436. — Commerce et industrie, 438. — Promenades, 439 ; excursions, 440.
Notre-Dame des Anges [Pic de], 395.
Notre-Dame de l'Isle, 30.
Notre-Dame de Montchamp, 85.
Notre-Dame de Nazareth, 141.
Notre-Dame de Vals, 48.

O

Oiselet [Ile d'], 155.
Ollioules (Var), 357. — [Gorges d'], 358.
Orange (Vaucluse). — Situation, aspect général, 125. — Histoire, 126. — Antiquités, 127. — Édifices publics, curiosités, 132.
Oriol [L'] (Vaucluse), 152.
Oullins (Rhône), 2.
Ozon (Ardèche), 48.

P

Paillasse [La] (Drôme), 70.
Palud [La] (Vaucluse), 112.
Paradou [Le] (Vaucluse), 157.
Pas-des-Lanciers (Bouches-du-Rhône), 277.
Passe de la Rochetaillée, 48.
Paul-Trois-Châteaux [St-] (Drôme), 106-110.
Paulet de Caisson [St-], (Gard), 119.
Payraud [Château de], 40.
Péage-de-Roussillon [Le] (Isère), 35.
Pendus [Ile des] 338.
Penne [La] (Bouches-du-Rhône), 341.
Péray (Ardèche), 56-68.
Perron [Château du], ...
Piboulette [Ile de ...], 153.
Pierrelatte (Drôme), 9...
Pierre [St-] (Bouches-du-Rhône), 339.
Pierre de Bœuf [St-] (Loire), 39.
Pierre de Sénos [St-] (Vaucluse), 112.
Pierre de Vassolz [Saint-] (Vaucluse), 148.
Pila [Mont], 7-37-43.
Pilate [Château], 48.
Piolenc (Vaucluse), 12...
Plan-de-Dieu [Le], 13...
Pomègue [Ile de], 33...
Pomme [La] (Bouches-du-Rhône), 339.
Pons [Vallon de Saint-...], 344.
Ponsas (Drôme), 48.
Pont du Gard, 441.
Pont-Saint-Esprit (Gard), 114-118.
Pont-de-Sorgues (Drôme), 155.
Pontet [Le] (Drôme), 15...
Port de la Mulatière (Rhône), 2.
Port-Vieux (Isère), 35.
Portes (Drôme), 69.
Pourcieux (Var), 273.
Pousse-Chiens [Les] (Vaucluse), 145.
Pouzin [Le] (Ardèche), 398.
Priest [Saint-] (Ardèche), 400.
Prieuré [Le] (Drôme), 46.
Prieuré de Saint-Véran, 194.
Privas (Ardèche). — Aspect général, 401. — Histoire, 401. — Édifices publics, 405. — Promenades et excursions, 405.
Privas [Château de St-...], 444.

R

Rac (Drôme), 86.
Rambert [Saint-] (Drôme), 40-41.
Raphèle (Bouches-du-Rhône), 268.
Rasteau (Vaucluse), 135.
Ratonneau [Ile de], 338.

Digitized by Google

Réauville (Drôme), 98.
Redessan (Gard), 413.
Remy [St-] (Bouches-du-Rhône), 214-217.
Remoulins (Gard), 441.
Restinclières [Château de], 450.
Restitut [Saint-] (Drôme), 110.
Reynarde [Château de la] 341.
Rioux [Château des], 46.
Richard [Ile], 6.
Roaix (Vaucluse), 135.
Robinet [Port de], 90.
Roche-de-Glun [La] (Ardèche), 54.
Rochemaure (Ardèche), 78-79.
Roche-Pingolet [La] 37.
Roches [Les] (Isère), 32.
Rognac (Bouches-du-Rhône), 276.
Rognonas (Bouches-du-Rhône), 202.
Roman [St-] (Vaucluse), 154.
Romain - d'Albon [Saint] (Drôme), 43.
Romain-en-Gal [St-] (Rhône), 6.
Romain de Lerp [Saint] (Ardèche), 68-69.
Rondelet, 468.
Roquefavour (Bouches-du-Rhône), 384. — Aqueduc de, 384.
Roquevaire (Bouches-du-Rhône), 342.
Roussillon (Isère), 35.
Roussas (Drôme), 98.
Ruf [Ruines de l'abbaye de Saint-], 193.

S

Sablet (Vaucluse), 134.
Sablons (Vaucluse), 152.
Sablons (Drôme), 40.
Sainte [La] (Drôme), 49.
Saintes-Maries [Les] Bouches-du-Rhône), 255.
Salaise (Isère), 39.
Sarras (Ardèche), 46.
Sarrians (Vaucluse), 152.
Saulce (Drôme), 75.
Sault (Vaucluse), 146.
Savasse (Drôme), 79.
Savoillans (Vaucluse), 145.
Ségonnaux [Les] (Bouches-du-Rhône), 218.
Séguret (Vaucluse), 134.
Semons et Tupin (Rhône), 31.
Séon-Saint-André (Bouches-du-Rhône), 281.
Séon-Saint-Henri (Bouches-du-Rhône), 281.
Sépet [Presqu'île du], 381.
Sept-Tours [Château des] 281.
Serein [Mont-] 143.
Sérezin (Isère), 4.
Serrières (Ardèche), 40.
Serves (Drôme), 49.
Sextantio [Ruines de], 450.
Seyne [La] (Var), 360.
Seyssuel (Isère), 6.
Silon (Ardèche), 46.
Six-Fours (Var), 359.
Solaise (Isère), 3.
Soyons (Ardèche), 68-69.
Surieu (Isère), 38-39.
Symphorien d'Ozon [Saint-] (Isère), 4.

T

Table-Ronde [Ile de la], 3.
Tain (Drôme), 49.
Tarascon (Bouches-du-Rhône). — Situation. — Aspect général, 204. — Histoire, 206. — Édifices publics, 210. — Promenades, 214.
Teil [Le] (Ardèche), 86.
Ternay (Isère), 4.
Tholonet [le], 394.
Thor [Le] (Vaucluse), 194.
Toulon (Var), 361. — Aspect général, 361. — Port et rade, 362. — Histoire, 363. — Antiquités, 369. — Édifices publics, 369. — Établissements maritimes, 371. — L'arsenal, 371. — Commerce et industrie, 379. — Promenades et excursions, 380.
Tour d'Albon [La], 43.
Tour d'Espagne [La], 194.
Tournaires [Les] (Vaucluse), 145.
Tournon (Ardèche), 52-54.
Tourrettes [Les] (Drôme, 75.
Travaillans (Vaucluse), 134.
Trinit [Saint-] (Vaucluse), 145.

U

Uchaud (Gard), 445.
Usson (Vaucluse), 154.

V

Vaches [Les] (Vaucluse), 135.
Vaison (Vaucluse), 133-135-140.
Valaurie (Drôme), 98.
Val des Nymphes [Le], 95.
Valence (Drôme). — Situation. — Aspect général, 56. — Histoire, 57. — Antiquités, 60. — Édifices publics. — Curiosités, 60-64. — Musée, 64. — Industrie et commerce, 66. — Environs, 66-69.
Valbonne [Chartreuse de], 118-120.
Valergues (Hérault), 449.
Valettes [Les] (Vaucluse), 142.
Vallier [Saint-] (Drôme), 46.
Valloire [La] 41.
Vaucluse, 196.—[Fontaine de], 194-200.
Vaugris (Isère), 30.
Vaunages [Vallée de la] 445.
Vauvenargues (Bouches-du-Rhône), 395.
Vauvert (Gard), 446.
Velaux (Bouches-du-Rhône), 383.
Vendargues (Hérault), 450.
Ventabren (Bouches-du-Rhône), 384.
Vendrous (Vaucluse), 145.
Ventouret (Vaucluse), 145.
Ventoux [Mont-], 96-133-141-142-147.
Verdolier [Le] (Vaucluse), 146.
Vernaison (Rhône), 3.
Vergèze (Gard), 446.
Vérune [La] (Hérault), 467.
Veyras (Ardèche), 400.
Vic (Hérault), 470.
Victoire [Mont-Sainte-] 395.
Vienne (Isère).—Situation. — Aspect général, 8. —

Histoire, 9. — Commerce et industrie, 15. — Antiquités, 17-22. — Musée, 18. — Édifices publics. — Curiosités, 23-28. — Promenades. — Excursions, 28-29.
Villeneuve-lez-Avignon, (Gard), 190.
Villeneuve-lez-Maguelonne (Hérault), 469.
Ville-sous-Anjou (Isère), 37.
Vincent [Saint-] (Gard), 413.
Vincent de Barrès [Montagne de Saint-] 399.
Violès (Vaucluse), 134.
Vion (Ardèche), 49.
Vitrolles (Bouches-du-Rhône), 276.
Viviers (Ardèche), 86-90.
Voulte [La] (Ardèche), 396.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C^ie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

Digitized by Google

Digitized by Google

MAY 2 5 1968

Digitized by Google

Digitized by Google